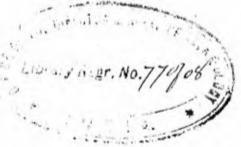
GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

CALL No. 059.095/J.A.
26172

D.G A. 79.





JOURNAL ASIATIQUE

CINQUIÈME SÉRIE TOME XIX





JOURNAL ASIATIQUE

Ot

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

nebrigh

PAR MM. BAZIN, BIANGHI, BOTTA, GAUSSIN DE PREÇEVÂĻ, GHERBONNEAU DEPRÉMERY, L. DUBEUX, DUGAT, DULAURIER GARGIN DE TASSY, STAN. JULIEN

MIRZA RASEM-BEG, J. MOHL, S. MUNK, REGNIEB, REINAUD, RENAN SÉDILLOT, DE SLANE, ET AUTRES SAVANTS PRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE



M DCCC LXII

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY, NEW DELHI. Ace. No. 26172 Date 29:3:57 Coll No. 29:3:57

22 21 20 19 18 17 16 15 14 13 12 11 10 9 8 7 6 5 4 8 2 1 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12	12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
型 単 皇上 3里 3 chang thoang chi	ching
自 祖 帝天 写 司 l then di l tsou	ajt
施毋宜用司務即敬師出土飲得皇設阜之聖者 PRE	sging tsi voou sahi yeoung suan voou chi dji
至 知行得明本保要修者生錢產要於帶廟林道旨命	die siao yeao bao boun ming dhya heing keou
一元 烟油油铁胶组 张 与 日 唐 始 光 了 日 取 贸 厨 孟 绘	
一 安球镇从烟毒牡胀上鲜用工作中与事上原业	
1 1 A K 堆 做 答 :	dji tao daay seou tsoeng houa jao houei ling dji
	mi yang jeo djing gou mien geou chi djeoun yusa
在 小社会 留相 去 在 洪	liang thio dheya liem fuou li the them them sam
	thiso tsin heing fung ti hyo heing fui chi
	seou ngem vooun szhi 'geon hyao joon li yi
	lyang 'gya byo thi jeou fonam jin waong bao nien
	chem heonn tchheao fuon hyo meso tchhi heing thei
國理學肅相出酶廟為望得其詞臣 州所等 一	meao hosei tchheou siang szcou hyo li 'goue yue
日 有照公政同時講字眾祭侵贈訟軍 縣當孔 碑 \$355 \$355 \$35 \$35 \$35 \$35 \$35 \$35 \$35 \$	g yeou 'giang chi toung djing 'goung djeao figyao
党体重展以类型指形和套图题用 品用之	soun zi bouei yi liem tchhi 'hi chang
第一部計備者消掉會及股地海中 應主 PEEE BEEE BEEE BEEE BEEE BEEE BEEE BEE	huya tao dje pouej fung djeou yi hen ji.
金 降 人 司 準 右 薪 降	souei yi ngiao suen szhi jin 'gyang ning'
	Jon
20 E 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0	

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER 1862.

DE L'ALPHABET DE PA'-SSE-PA,

ET

DE LA TENTATIVE FAITE PAR KHOUBILAI-KHAN

AU XIII* SIÈCLE DE NOTRE ÈRE

POUR TRANSCRIRE LA LANGUE FIGURATIVE DES CHINOIS AU MOYEN D'UNE ÉCRITURE ALPHABÉTIQUE,

PAR M. G. PAUTHIER.

En rédigeant le rapport inséré dans le numéro d'avril et mai 1860 du Journal asiatique, j'ai dû négliger un certain nombre de faits qui pouvaient corroborer les considérations que j'y ai présentées, mais qui, en même temps, auraient peut-être donné à ce rapport une étendue trop disproportionnée. Cependant, comme tout ce qui touche à l'histoire de l'écriture des nations orientales, principalement des nations de l'extrême Asie, est loin d'être épuisé, et que des recherches sur ce sujet peuvent encore présenter un assez grand intérêt, j'ai cru devoir y consacrer le présent mémoire, auquel la gravure, par l'Imprimerie impériale, d'un corps complet de l'alphabet de Pa'-sse pa m'a permis de donner un certain développement.

Ce mémoire est divisé en trois parties et comprend les documents suivants :

1° La traduction intégrale de l'Histoire de l'écriture, sous la dynastie mongole de Chine, tirée de

l'Histoire générale de l'écriture chinoise 1;

2° La traduction, également intégrale, du passage cité dans l'Histoire officielle sapplémentaire des Yuen ou Mongols de la Chine, lequel passage donne l'alphabet de Pa'-sse-pa, avec la valeur de chacun des éléments qui le composent, exprimée au moyen de caractères chinois ²;

3° Une double inscription en caractères mongols pa'-sse-pa, et en chinois, tirée du palais des études (de Confucius) de la ville de Soung-kiang-fou, avec

une traduction française.

Le premier document n'est guère qu'une énumération de faits; mais cette énumération n'en est pas moins importante, en ce qu'elle nous montre avec quel zèle et quelle persévérance la dynastie mongole de Chine encouragea la littérature, et favorisa l'instruction publique dans son vaste empire.

Le second document est le seul, si je ne me trompe, que l'on possède en Europe, faisant connaître, tout à la fois, la forme et la valeur des éléments qui composaient l'alphabet de Pa'-sse-pa.

[·] 字學典 tsèu hiố tiên. K. 1, fol. 30 et suiv. faisant partie du Koù kín thoú choú. (Bibl. imp. n° 332.)

[·] 續弘簡錄元史。 Soù Hoùng kiàn loù yuén ssò. K. 41, fol. 16. (Bibl. imp. F. n° 82.)

Le troisième document, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Stanislas Julien, nous révèle un fait que j'avais supposé d'abord, mais que j'avais craint de laisser consigné dans mon précédent rapport: la tentative faite par Khoubilaï-Khân et ses successeurs d'appliquer à la langue chinoise les procédés de transcription usités dans les contrées occidentales de l'Asie. Cette tentative, que quelques missionnaires protestants ont renouvelée dans ces derniers temps en Chine, en employant l'alphabet romain, était trop contraire aux habitudes et au génie propre de la nation chinoise, pour ne pas échouer.

1.

HISTOIRE DE L'ÉCRITURE SOUS LES YUÊN OU MONGOLS.

L'ouvrage d'où le fragment qui suit est tiré est une histoire complète, officielle, de l'écriture chinoise depuis Fou-hi, le premier inventeur supposé de l'écriture et d'autres arts en Chine, jusque et y compris les Mîng '. C'est un vrai traité de paléographie chinoise. Il est à regretter, toutefois, que l'on n'y trouve aucun fac-simile de l'écriture de Pa'-sse-pa, d'après les monuments encore existants dans les temples de Confucius et ailleurs; les auteurs de l'ouvrage officiel n'ont pas jugé utile de les reproduire.

1 Cette histoire, en quatre-vingts volumes chinois, fait partie du 欽定古今圖書集成 Khin ting koù kin thoù choù tsǐ tching, grande encyclopédie, en cinq mille volumes, publiée

— « La sixième année tchi-yuên du fondateur de la dynastie des Yuên¹ (en 1269), à la deuxième lune, marquée i-tchéou, un décret ordonna de répandre et de faire circuler, dans tout l'empire, les caractères mongols nouvellement formés. A la septième lune, marquée i-sse, on établit des écoles d'écriture mongole dans toutes les divisions administratives de l'empire (tchoû-loú²).

"Ce fait se trouve rapporté en détail dans les Mémoires officiels de Chi-tsou, des Annales des Yuén.

«On remarque, dans la Notice sur Pa'-sse-pa³, que le précepteur de l'empereur, Pa'-sse-pa, était natif de Ssa-sse-kia du Tou-fan (ou Tibet) et que sa famille était de la tribu nommée Khouán. On rapporte de son aïeul, Tŏ-lĭ-tch'i (Dortchi), qu'avec sa loi (boud-

sous l'empereur Khung-hi et par son ordre, en caractères de cuivre mobiles, et avec un très-grand nombre de planches. On n'en connaît aucun exemplaire complet en Europe.

1 En chinois Chi-tsou, dont le nom mongol était Khoubilai.

² Sous les Mongols, la Chine fut divisée administrativement en sing, au nombre de 12; ceux-ci furent subdivisés en 185 loú, 33

Joà, 359 tchéou et 1127 hién.

3 Pa-sso-pa tchhoùan, faisant partie de la même histoire officielle. Je ferai remarquer, à ce propos, que, dans la nouvelle édition de la même histoire officielle, publiée la quatrième année tao-kouang (1824), le nom de Pa-sso-pa est écrit Pha-kh-sso-pa: 中方

(Yu-kiaī, K. 2, fol. 6) que ce nom signifie saint en langue thangutaine ou du Tibet. Effectivement ce nom s'écrit en tibétain: RANN 2

Aphagspa, que l'on prononce Phagpa, et qui signifie vénérable, saint. Je n'ai pas cru devoir changer l'orthographe ordinaire de ce nom. Il suffit d'en avoir signalé la différence. dhique) il aida le chef de ce royaume à étendre ses possessions jusqu'à la mer occidentale 1, il y a plus de dix générations. Pa'-sse-pa, n'ayant encore que sept ans, lisait couramment les livres sacrés, et il pouvait résumer complétement les doctrines les plus élevées contenues dans quelques centaines de mille sentences. Les habitants du pays l'appelèrent le saint enfant; c'est de là que lui vient le nom de Pa'-sse-pa. En grandissant, il enrichit son esprit de l'étude des

un grand bassin d'oau situé à l'occident de la Chine, tantôt le lac Khou-khou-noor, voisin du Tibet, tantôt le lac Balkhach ou la mer Caspienne, selon les circonstances de temps et de lieux. Je pense qu'il est question, dans le texte qui nous occupe, du lac Khou-khou-noor, et non de la mer Caspienne ou du lac d'Aral, c'est-à-dire de Kharism, à l'époque du royaume de ce nom, dans le x11 siècle de notre ère, époque qui correspond à l'existence de plusieurs autres États situés entre la Chine et la mer Caspienne, ou des Khacars, tels que l'empire des Kara-khitai, les royaumes de Kachgar, de Bichbalik, de Khotan et des Ouigours, à l'ouest du Tibet.

On lit dans le grand dictionnaire Peiscen-yun-fou, à l'article Si-hài

(K. 40, fol. 36), les citations suivantes :

«Selon l'histoire traditionnelle du St-yü, ou des «contrées occi-«dentales de la Chine,» (St yŭ tchhouûn) le royaume des Tiao-tchi (Tadjiks ou Sartes, nation persane) confinait à la mer occidentale

(lin si hài). . Le Si hài est évidemment ici la mer Caspienne.

« Selon la Description géographique foisant partie des Annales des Soui (581-617 de notre ère), dans la principauté de la mer occidentale (Si hài kiún) était située l'aucienne ville fortifiée de Foüh héou; cette principauté dépendait alors du royaume des Thou-kou-hoën (nation turque), dans lequel se trouve le lac Salé, ou mer Verte (aujourd'hui lac Lob) de Chi khiú, la mère da roi occidental (dont il est question dans l'histoire de Woù-wâng, mille ans avant notre ère). »

Ici le Si hài paraît être le lac appelé aujourd'hui Khou-khou-noor,

au nord du Tibet.

cinq compréhensions ou sciences 1, ce qui le sit qualifier du surnom de Pan-mi-tan2, ou de « transcendant. »

"L'année kouéï-tcheou du cycle (1253), n'ayant encore que quinze ans, il demanda une audience à Chi-tsou (Khoubilaï), qui était alors dans un lieu retiré. L'empereur fut si charmé de sa conversation, qu'il voulut l'avoir journellement près de lui.

- 五月 où ming. Selon le Vocabalaire pentaglotte bouddhi-
- 1° प्राहर्तिया çabdavidyâ, en chinois : 喜 明 ching ming, a la science des sons; »
- 2° हेन्द्रिया hétouvidya, en chinois : 🔀 🛱 yin ming, «la science des causes;»
- 3° मध्यात्मविधा adhydtmavidyd, en chinois: 大 मि तर्थ ming, ela science spirituelle transcendante, on intérieure, e comme traduit le chinois;
- 4° चिकित्साविया tchikitsåvidyå, en chinois : मि t ming,
- 5° प्रिलपस्थानविद्या çilpasthânavidyâ, en chinois: ____ hoûng ming, « la science des artisans ou des arts mécaniques. »
- M. Stanislas Julien, dans la nouvelle traduction qu'il a donnée de la Notice sur l'Inde, du Si yu-ki (t. I. p. 73), avait déjà signalé cette concordance sanskrite sans toutefois la rattacher à la nomenclature du Vocabulaire pentaglotte bouddhique, où l'ordre de classement n'est pas le même.
- ² Ges mots sont la transcription assez peu exacte du mot sanskrit bouddhique पार्मित păramita, « transcendant, qui a la science transcendante. » Dans la nouvelle édition de l'Histoire des Mongols, publiée en 1824, déjà citée, les éditeurs ont écrit pā-lā (ou rā) mī-tē (K. 202, fol. v°), en indiquant même, dans leur transcription, la quantité de chaque voyelle longue ou brève, ce qui indique chez eux une connaissance assez étendue de la langue sanskrite.

« La première année tchoung-thoung (1260), Chi-tsou étant monté sur le trône, il l'honora du titre de précepteur du royaume ¹, et il lui donna un sceau de pierre de jade (comme signe de ses fonctions). Il lui ordonna de former de nouveaux caractères mongols ². Les caractères étant achevés, Pa'-sse-pa les présenta à l'empereur.

« Ces caractères étaient à peu près au nombre de mille; mais les éléments générateurs 3 ne s'élevaient en tout qu'à quarante et un 4. Ceux qui, par leur seul enchevêtrement, formaient un mot complet, n'avaient alors d'autre règle de position que celle de leur propre consonnance; ceux qui, par la réunion de deux, de trois, de quatre, formaient un mot com-

- · 國師 kouč ssé.
- ·命製蒙古新字 ming tehi moùng-koù sin

¬² mòu «mères.» Ce sont, à proprement parler, les signes ou caractères alphabétiques et syllabiques.

⁴ Voir ci-après l'énumération de ces quarante et un éléments. Il est remarquable que, dès le siècle dernier, et dix ans avant que Pallas ne donnât les formes incomplètes et souvent méconnaissables de cet alphabet, Des Hautesrayes, en traitant, avec beaucoup de savoir, des alphabets orientaux, dans l'Encyclopédie élémentaire de Petity (1767, t. III, p. 551 et suiv.), ait parlé de l'alphabet de Passe-pa, qu'il ne connaissait que par ce qu'en dit Arabchah, dont il traduit ainsi le passage : « Il est au Catai une sorte d'écriture appelée Delbergin (ou carrée). J'en ai vu les lettres; elles sont au nombre de quarante et une. La cause de ce grand nombre vient de ce que ces peuples distinguent par des caractères différents les lettres douces d'avec les aspirées; ce qui en multiplie la quantité. » Cela est d'une parfaite exactitude.

plet, avaient alors pour règle de position le son des expressions mêmes. En résumé, le grand but de ce mode d'écriture avait pour principe fondamental l'agrégation des sons 1.

«La sixième année tchi-yuên (1269), un décret impérial prescrivit l'usage de ces caractères dans

tout l'empire. Le décret portait :

« Nous avons pensé qu'il n'y avait que les carac-« tères de l'écriture qui pussent servir à peindre la « parole; la parole qui, elle-même, sert à enregis-« trer les actions mémorables des hommes, ainsi que « cela a été compris par l'antiquité et les temps mo-« dernes, qui se sont approprié ces moyens de com-« munication. Notre État, à l'époque de sa fondation, « dans la région de So², ne faisait usage que de sim-

· 諧聲為宗也。 hidi ching wéi tsoùng yè.

,我國家肇基朔方俗尚簡。

'à kobé kid tohdo ki ssö fang soù cháng kién. Ce passage est important pour déterminer la région de l'Asie septentrionale où, d'après Khoubilaï-Khân lui-même, l'État mongol prit naissance. Cette région est nommée Ssō-fang, «la région Ssō ou de Sō.» Le P. Mailla (Histoire générale de la Chine, t. IX, p. 310), qui cite le décret de Khoubilaï-Khân, traduit : «Le Nord est le berceau de l'empire des Mongous.» M. Abel Rémusat, qui a donné aussi un extrait du même décret dans ses Recherches sur les langues tartares (p. 75), se borne à traduire également : «Notre dynastie a pris naissance dans les pays du Nord.» M. d'Ohsson n'est pas plus précis.

L'expression Sső-fáng, dans l'esprit des Chinois, désigne bien effectivement une région du Nord, par rapport à leur empire; elle est donc quelquesois prise pour pë fâng (yŭ p'ién, sub voce sső), qui est la véritable expression; mais elle désigne aussi une région du nord déterminée. Il en est déjà question dans le Choù-king, chap. Yaó

« ples planchettes de bois 1. Anciennement, on n'a-« vait pas senti la nécessité de former des caractères « propres à notre langue. Tous ceux dont on s'est « servi n'étaient que les caractères chinois nommés « kiái (ou à formes carrées, employés sous les « Soung), avec l'écriture des Ouïgours 2, et c'est par « leur usage que l'on a propagé la langue de notre « dynastie.

tièn. C'est la contrée connue maintenant sous le nom de pays des Ortous, occupée par les Tartares, et située au delà de la grande muraille. Elle est nommée Ordös, dans l'Histoire des Mongols de Ssanang-sselsen (p. 184 et passim), et y figure comme étant une des

possessions des Gengiskanides.

La grande Géographie impériale de la Chine (K. 165, fol. 1, édit. de 1764) dit que le pays de Ssō-fâng est situé au nord-ouest, à l'extrémité de la province actuelle du Kan-sou, dans le département de Ning-hia (latitude du chef-lieu : 38° 32′ 40″; longitude : 103° 47′ 30″). Sous les Thang (618-900) c'était le siège d'un commandement militaire qui dépendait de la Direction générale du Chen-si. (Voir mon édition de l'Inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou, p. 29, et note, p. 64.) A cette époque des Thang, le pays de Ssō-fâng, comme d'ailleurs une grande partie de l'Asic, était sous leur domination. Les peuplades mongoles, que l'on place dès l'origine la plus reculée dans le voisinage du lac Baīhal, ont dû avoir des établissements plus rapprochés de la grande muraille où le décret de Khoubilaï-Khân dit que l'empire mongol prit naissance.

- hien. On sait de diverses sources que des planchettes de bois entaillées remplaçaient l'écriture chez plusieurs nations tartares. Ma-tonan-lin, en parlant des Ou houan, Tartares orientaux qui, deux siècles environ avant notre ère, furent attaqués par les Hioungnou et virent leur royaume anéanti par ces peuples belliqueux, dit (K. 342, fol. 1, r°) que les chess de cette nation, quand ils avaient des ordres ou des missions de consiance à donner, faisaient des entailles sur un morceau de bois pour servir de lettres de créance.
 - 2 畏吾字。 'Oueti-où tseù. On peut consulter sur cette

« En examinant attentivement l'histoire, on voit « que les Liao et les Kin, en y comprenant même « tous les royaumes des contrées les plus éloignées, « se sont approprié chacun des caractères qui leur « étaient propres.

« Maintenant la culture des lettres fait chaque « jour de nouveaux progrès; mais les caractères d'é« criture, qui n'étaient pas assortis aux lois constitu« tives du génie de la nation, ne peuvent réellement
« plus lui suffire. C'est pour ce motif seulement qu'il
« a été ordonné au précepteur du royaume, Pa'-sse« pa ¹, de former de nouveaux caractères mongols
« avec lesquels on pût transcrire d'autres langues et
« reproduire en général toutes les compositions lit« téraires². Ces caractères ont pour but, en déter« minant fidèlement les paroles, de faire pénétrer

écriture: Klaproth, sur les Ouïgours; Abel Rémusat, Recherches sur les langues tartares, p. 29 et suivantes, et Abmed Arabchah, que Le Roux Des Hautesrayes a fait le premier connaître (Encyclopédic de Petity, 1767, t. III, p. 551), en donnant la traduction d'un passage de cet auteur arabe concernant l'écriture des Ouïgours, dont l'alphabet consistait en quatorze consonnes seulement, sans gutturales ou aspirées, et ne distinguait pas non plus le b du p, le z du s, ou ss, le t du d, etc.

- ·國師八思巴。Koŭe ssé Pa'-sso-pa.
- sièi. Le premier de ces caractères signifie ordinairement tradaire, « ex uno in aliud idioma transferre, » comme dit Basile. « Transférer, tradaire les paroles des étrangers des quatre côtés (ssè 1) et les exprimer par des termes équivalents, « comme dit le Choño-wén: sièi signifie proprément écrire, former des linéaments. Les deux caractères réunis ont, à notre avis, le sens exprimé dans notre traduction.

« partout la connaissance des faits; et, à dater d'au-« jourd'hui, à l'avenir, toutes les fois qu'il sera pu-« blié des documents revêtus d'un cachet officiel, « on ne se servira plus, dans tous ces documents, « que des nouveaux caractères mongols. En con-« séquence, chacun les expliquera 1, ou les fera « connaître, avec les caractères et l'écriture de son « propre pays. »

« Par suite de cela on éleva en honneurs Pa'-ssepa, en lui donnant le titre de « roi de la loi du grand joyau ²; » et, de plus, il fut gratifié d'un sceau de

jade.

« On fait observer ici que, selon l'ouvrage intitulé Chi më tsioûan hôa « Fleurs ou choix d'inscriptions, gravées en noir, sur pierres 3, » les règles de formation des caractères mongols n'étaient absolument qu'une transformation du dévanâgarî de l'Inde 4. C'est

- auxiliari. On doit entendre ici l'opération de transcrire ou de tradaire, chacun dans sa propre langue, les documents officiels publiés avec les nouveaux caractères, afin de les bien faire connaître.
 - * 大寶法王tá pào fā wāng.
- 本 是 鐫 華 chǐ mẽ tsioûen hoâ. Cet ouvrage nous est inconnu. C'est sans doute celui d'où a été tirée l'inscription mongole en caractères pa'-sse-pa, publiée par M. Conon de la Gabelentz.
- 本充天迦盧之變 Fán thiến kiá-loù tchế piến. Le premier caractère, fán, est toujours employé dans les livres chinois pour désigner l'Inde; le second, thiên, signific ciel et, par extension, divin, en sanskrit: 表 déva; les deux qui suivent, kiâ-loû,

pourquoi ils ont tant d'analogie avec les caractères des écritures bouddhiques.

« Toutes les inscriptions mongoles du palais des « dix mille longévités » de Tchoûng yang ¹ sont tout entières en caractères de l'écriture mongole (caractères pa'-sse-pa). Pour l'endroit où l'on place l'année et le mois (la date de l'inscription), on emploie une

doivent être la transcription, par aphérèse, de नागर nágara, masculin de nágari, ville; l'alphabet étant né dans la cité divine, étymologie ignorée sans doute des écrivains qui ont transcrit et non traduit les deux caractères en question. Cela forme une phrase hybride comme on en rencontre souvent dans les livres bouddhiques chinois traduits du sanskrit.

On pourrait croire d'abord que le premier caractère chinois de ce passage, fán, signifie Brahma, comme dans le Vocabulaire pentaglotte bouddhique (passim); mais dans les dictionnaires chinois, qui font souvent des citations de livres bouddhiques, comme le Tching-tseù-thoùng, le Khâng-hi-tsèu-tièn, etc. aussi bien que chez les commentateurs, on trouve toujours le mot fán, dans l'expression fán yù sen langue fán, sen corrélation avec

peut signifier, dans le premier cas, que: en langue de l'Inde ou brahmanique, par opposition à l'expression: en langue de Chine ou chinoise (litt. du pays des fleurs).

i 重 場 喜 宮 元 程 Tchoùng-ydng wên chion koùng yuên pt. Ce « palais » est vraisemblablement celui qui est mentionné dans la Grande géographie impériale (K. 139, fol. 25 v°) sous le nom de Tchoùng-yang koûng, dans le département de Singan, de la province du Chen-si, et qui est situé à 60 li du côté oriental de la ville cantonale de Tcheou-tchi. Il est dit dans cet ouvrage que ce monument fut construit du temps de la dynastie mongole. Cette citation, tirée du Chǐ mě tsionân hoâ, se trouve aussi dans le Choû hoã poù, K. 2, fol. 15 r°.

écriture à double trait comme les caractères à fond blanc volant des « Mémoires du temps présent 1. »

«La neuvième année tchi-yuen (1272), Hô-lì-hōsûn ² présenta une requête à l'empereur pour que les fils de tous les magistrats où fonctionnaires publics entrassent dans les colléges où l'on enseignait les caractères mongols (pa'-sse-pa).

«On fait observer que, dans les Mémoires officiels de Chi-tsou, des Annales des Yuên, à la septième lune de la neuvième année (1272), le jour jin-wou, Hô-lì-hō-sûn présenta une requête à l'empereur pour demander que l'on établît des colléges de l'État (Kouĕ-tseù-hiō), destinés à l'enseignement des caractères mongols, et que les fils des fonctionnaires publics chinois (Hán kouan tseù) qui n'avaient pas encore étudié ces caractères, ainsi que les fonctionnaires dépendants du ministère des finances (kouan-foù), apprissent cette écriture, au fieu des caractères weï-ou (ouïgour) adoptés auparavant; et qu'enfin un

今世傳飛首字。Kin chi tehhoùan féi pë tsèu.

Ges caractères à « fond blanc volant , » sont dans le genre des lettres majuscules autrefois à la mode chez nous, pour les titres d'ouvrages, et dont les traits évidés font paraître un fond blanc. La date de l'inscription mongole publiée par M. Conon de la Gabelentz offre un échantillon de ce genre d'écriture, qui a été aussi employé quelquefois par fantaisie dans l'écriture chinoise.

² Ces mots sont évidemment la transcription d'un nom arabe ou persau, comme 'Aly-Haçan. On sait que Khoubilaï-Khân réunit à sa cour tous les hommes de mérite qu'il put y attirer et de quelques nations qu'ils fussent : Ouïgours, Persans, habitants du Turkestan, même des Européens, comme Marc-Pol, qui nous a laissé une nar-

ration si curieuse de son séjour près du Grant Kaan.

édit impérial en prescrivît dorénavant l'usage exclusif. Un décret impérial ordonna, en effet, à toutes les personnes occupant des fonctions publiques de ne faire usage que des caractères mongols, et, comme conséquence de cette mesure, d'envoyer auxdites écoles les fils de tous les fonctionnaires publics.

«La douzième année tchi-yuen (1275), on établit une division dans l'académie des Han-lin pour y

cultiver la littérature et l'écriture mongoles.

a On fait observer que, dans les Mémoires officiels de Chi-tson des Annales mongoles, à la troisième lune de la douzième année (1275), le jour kang-wou, une requête fut présentée par Wâng-pan et Téoumë, demandant qu'on établît une division dans l'académie des Han-lin pour cultiver la littérature mongole. Le ministre des commandements, docteur ès lettres, membre de l'académie des Han-lin. Să-ti-mĕ-ti-li¹, fut placé à la tête de cette section.

"La dix-neuvième année (chi-yuên (1282), en été, à la quatrième lune, le jour ki-yéou, on procéda à la gravure des planches en caractères ouïgour-mongols, avec lesquels on avait écrit l'histoire intitulée

Thoung kien « Miroir universel 2. »

1 Ce nom est encore celui d'un personnage étranger.

"刊行蒙古畏吾兒字所書通 然 Khân-híng Moung-kon Wci-on-eurh tsèu ssò choù thoùng kián. M. Abel Bémusat, qui a donné plusieurs citations de l'Histoire de l'écriture sous les Mongols, dans ses Recherches sur les langues tartares, traduit ainsi ce passage: «La dix-neuvième année tchi-youan (1282), à la quatrième lune, le jour ki-yeon, on publia l'édition mongole-oui« On fait observer que ce fait se trouve rapporté en détail dans les Mémoires officiels de Chi-tsou des Annales des Yuên.

"La vingt et unième année tchi-yuên (1284), un ordre impérial prescrivit que, dans toutes les requêtes présentées au gouvernement, on employât l'écriture mongole (de Pa'-sse-pa).

« On fait observer que, dans les Mémoires officiels de Chi-tson des Annales des Yuên, la vingt et unième année, en été, pendant la quatrième lune, le jour méou-wou, un ordre impérial défendit à tous les employés comptables de l'administration publique, dans toutes les provinces ¹, de se servir, soit dans leurs requêtes, soit dans leurs registres d'écriture, des caractères ouïgours, et il leur fut ordonné que, dans tous les documents publics, ils fissent usage de l'écriture mongole ².

goure du livre historique intitulé Thoung-kian.» J'ose à peine supposer ma traduction plus exacte. Les sinologues en jugeront. Je pense, toutefois, que les deux premiers caractères, hhân-hing, signifient procéder à la gravure, et non publier.

· 中書省 tchoûng choù sing.

*其宣命箚付並用蒙古書 ***

sioûen ming tchă foă ping young moing-koù choû. Je me trouve encore en désaccord, dans la traduction de ce paragraphe, avec M. Abel Rémusat, qui le traduit ainsi (Recherches sur les langues tartures, p. 195): « La vingt et unième année, etc. il y eut un décret qui enjoignit aux présidents et examinateurs de cesser à l'avenir l'usage de l'écriture ouïgoure dans leurs requêtes, dans les sujets de composition qu'ils donnaient aux étudiants, ainsi que dans leurs registres; ils devaient, soit dans les requêtes qu'ils pouvaient offrir à l'empereur, soit dans les ordonnances destinées à être rendues publiques, se servir des caractères mongols.»

« La vingt-troisième année tchi-yuen (1286), l'académie des Han-lin demanda l'autorisation de traduire et rédiger des ouvrages en langue et en caractères ouïgours. Les historiens officiels de l'empire se conformèrent à cette autorisation.

"On fait observer que, dans les Mémoires officiels de Chi-tsou, des Annales des Yuên, à la troisième lune de la vingt-troisième année (1286), le Han-lin, ministre des commandements, Să-li-mân 1, dit que le bureau des historiens officiels de l'empire s'occupant de rédiger les mémoires authentiques de la cour du grand ancêtre (Taï-tsou, c'est-à-dire Dchinggis-Khân), il demandait que ces mémoires fussent traduits en langue et en caractères ouïgours, pour répondre au désir de ceux qui préféraient les lire en cette langue. Par la suite, lorsque la rédaction en fut achevée, on se conforma à cette disposition.

« La vingt-sixième année tchi-yuên (1289), le président du conseil des ministres 2 demanda que l'on fît usage des caractères ĭ-ssê-thí-féi 3; il demanda en même temps que les fils des grands personnages de l'État entrassent dans le collège (destiné à cet enseignement) pour s'y former à l'usage et à la pra-

tique de cette écriture.

Ce nom de Să-ll-man est une transcription, aussi exacte que possible, de Soleiman, nom très-commun chez les musulmans.

[·] 尚書省 cháng choú sìng.

亦思替非文字i-ssé-thi-fét wén tseú. Il est probable qu'il est ici question d'un alphabet arabe.

"On fait observer que ce fait n'est point rapporté dans les Mémoires officiels de Chi-tsou (Khoubilaï), des Annales des Yuên.

a On remarque de plus que, dans le Supplément au Wên-hién-thoûng-khào¹ (de Ma-touan-lin), la vingt-sixième année tchi-yuen (1289), le président du conseil des ministres exposa qu'il conviendrait que les caractères de l'écriture ĭ-ssê-thí-féī fussent mis en usage. A cette époque, un membre de l'académic des Han-lin, I-foŭ-tǐ O-loù-tîng², pouvait comprendre cette écriture. On le pria de prendre la direction du collége. Tous les fils des grands dignitaires, avec les Chinois des familles de distinction qui y consentirent, entrèrent dans ce collége pour y apprendre l'usage de cette écriture³.

« Dans la onzième année ta-te de Wou-tsoung (1307), le ministre de la droite, secrétaire intime, Phou-lô thië-mou-eurh (Poulo-Timour), présenta à l'empereur la traduction, en caractères du royaume

¹ J'ai consulté ce grand ouvrage à la Bibliothèque impériale de Paris pour savoir si j'y trouverais quelques éclaircissements sur le genre d'écriture dont il est parlé dans le texte. On n'y donne, à l'article Collége (K. 47, fol. 20) que ce qui est cité ici.

La dernière partie de ce nom est sans doute 'Alâ-eddin. Quant à la première, les caractères chinois, qui significat bonheur augmenté, peuvent être la traduction d'un surnom ayant cette signification. Gependant la continuation de Ma-touan-lin l'écrit avec des mots diffé-

rents, qui se prononcent y-phon-ti.

Il y avait alors, à la cour de Khoubilaï, un grand nombre d'étrangers de distinction, entre autres des Arabes, qui demandèrent sans doute l'établissement d'un collége pour y enseigner leur langue. Beaucoup de familles musulmanes sont restées en Chine depuis cette époque et y ont fondé de véritables colonies.

(écriture de Pa'-sse-pa), du Livre de la piété filiale (Hiáo-kîng). Un décret ordonna que cette traduction fût gravée sur des planches de bois, et qu'on en distribuât des exemplaires dans l'empire.

a On fait observer que, dans les Mémoires officiels de Wou-tsoung des Annales des Yuen, à la huitième lune de la onzième année tá-tě (1307), le jour sinhai, le ministre de la droite, secrétaire intime, Phoulo-Timour, présenta à l'empereur la traduction, en caractères du royaume, du Livre de la piété filiale. Le décret qui l'annonça portait : « Cet ouvrage ren-« ferme les préceptes admirables de Khoung-tseu, « que tout le monde doit suivre et pratiquer, depuis « les rois et les princes jusqu'aux dernières classes « du peuple 1 ». Le même décret ordonnait au secrétaire d'État de l'intérieur de faire graver la traduction cu question sur des planches en bois, de la faire imprimer et d'en distribuer des exemplaires en présent à tous les princes et autres fonctionnaires inférieurs de l'empire 2.

Dans la quatrième lune de la troisième année tchi-chan de Wên-tsoung (1332), le jour wou-ou, l'ordre fut donné à Koueï-tchang, principal du col-

Le même fait, ainsi que le décret, est aussi rapporté, avec les mêmes termes, dans le Li-taï-ki-sse, K. 98, fol. 39 v°; dans le Yu-tchi Sou Thoùng-kièn-káng-moŭ, K. 24, fol. 27; dans le Káng kièn i tchi loŭ, K. 91, fol. 10; dans le Káng kièn hoći tswán de Wang Chi-tchin, de Foung-tchéou, K. 21, fol. 32.

² Si des exemplaires de cette édition de 1307 du Livre de la piété filiale, en caractères pa^c sse-pa, existaient encore, ils seraient assurément un des plus curieux monuments de l'imprimerie orientale.

lége impérial, de traduire en langue et en caractères de l'empire (passe-pa) l'Abrégé des règlements administratifs de l'époque tching-kouan (627-650, du règne de l'empereur Taï-tsoung des Thâng); de le faire graver sur des planches en bois, de le faire imprimer et d'en distribuer les exemplaires à tous les fonctionnaires de l'empire.

«On remarque que ce fait se trouve consigné en détail dans les Mémoires officiels de Wên-tsoûng des Annales des Yuên¹.»—

On vient de voir, par la traduction intégrale des documents cités dans l'Histoire de l'écritare, pour l'époque mongole, combien de tentatives furent faites, combien d'ordonnances et de décrets furent rendus pour prescrire, et faire adopter par les Chinois, ainsi que par tous les fonctionnaires publics de l'empire, une écriture alphabétique, surtout celle inventée par le grand Lama Pa-sse-pa. Nous allons voir en quelle forme et en combien d'éléments consistait cette écriture alphabétique, à laquelle la population chinoise fut si réfractaire.

L'Histoire générale de l'écriture et de la peinture, intitulée Choù höa pòn (en 100 kiouan ou livres, rédigée et publiée en 1708, sur l'ordre de Khang-hi, par l'Académie des Han-lin), donne avec moins de détails (K. 2, fol. 4 et suiv.) les renseignements qui précèdent; elle y en ajoute d'autres qu'il serait trop long de reproduire ici. Cette Histoire de l'écriture et de la peinture, non-seulement en Chine, mais encore dans toutes les contrées de l'Asie parvenues à la counaissance des Chinois, commence aux cordelettre nouées et aux huit koua de Fou-hi, pour ne s'arrêter qu'à l'époque de sa rédaction. On y trouve une foule immense de renseignements dont on n'a pas, en Europe, la moindre idée.

II. - ALPHABET PA'-SSE-PA.

Le Choû ssè hoéi yûo 1 « Extraits réunis des livres historiques, » dit (en parlant de l'alphabet de Pa'-sse-pa) : Les mères (ou éléments générateurs des mots²) sont, en tout, au nombre de quarante et unc (que voici³) :

d'ordre.	PIGURES.	TRANS- CRIPTION des équivalents chinois.	VALEUDS.	d'ordre.	rictaes.	enserson des équivalents chinois.	VALEURS.
1	щ	ko	k	22	=	să	8, 2
2	西	khō	kh	23	R	hô	h, 'h
3	ठा	go	g	24	W	yė	y, a
4	己	ngo	ng	25	西	*16	r
5	日	tchè .	tch	26	口	lŏ	-1
6	西	" 1	tch	27	9	chě	ch
7	E	tchè	dj	28	41	cha	52,5
8	त्ति	<i>ğni</i>	ğn	29	4	*hó	'h, f, c
9	ΠR	tan	t	30	BA	yū	y, d init
10	H	thă	th, t	31	8	1	t init.
11	3	tű .	d	32	百	างอน์	où init.
12	a	,,	n	33	01	- 1	1,1
13	리	pŏ	P	34	T	ou	ou
14	리	phō	ph, p	35	H	hiu?	hoù
15	四	mŏ	6,0	36	田	hiŭ	'h
16	리	må	ni	37	5	få	ha, f
17	A	tså	ts	38	FI	'8	'6
18	ਯ	# 6	ths	39	=	yè	e
19	ত	jé.	ds	40	4	kona	ou, oua
20	压	B	υδ, αδ, ο	41	F	yé s	yé, e
21	व	jo	j				

NOTES DE LA PAGE 24.

書史會要Cet ouvrage, selon le Catalogue de Khian-loung, comprend neuf livres, avec un livre de supplément et un de continuation. L'ouvrage primitif fut composé sous les Ming, par Thao Tsoung-i, et le supplément par Tchou Méou-yin. Le rédacteur dit que les morceaux que Tsoung-i a énumérés, pour l'usage des écrivains, s'étendent depuis la plus haute antiquité jusqu'aux Mongols, et forment huit livres, le dernier donnant les règles de l'écriture. C'est probablement dans ce dernier livre que se trouve l'alphabet de Pa'-sse-pa reproduit dans le Sou Houng-liàn-lou, et que nous donnons ici. On remarquera, en le parcourant, que l'énumération des caractères de Pa'-sse-pa range ces caractères dans le même ordre absolument que l'alphabet tibétain, et, comme dans celui-ci, on n'y trouve aucune aspirée aux consonnes sonores des différentes classes.

Ce document n° II est une note très-importante ajoutée, par les éditeurs chinois du Soũ Hoũng kiàn loũ (Histoire supplémentaire des Mongols de la Chine), à la Notice sur Pa'-sse-pa (K. 41, fol. 16) dont la partie essentielle se trouve reproduite dans l'Histoire de l'é-

Nous donnons en note la liste des caractères chinois par lesquels

criture donnée précédemment.

* 字之母 tseá tohi moù.

- sont transcrits les quarante et un signes de l'alphabet de Pa'-sse-pa, pour que chacun puisse en vérifier la prononciation: 1. 葛 2. 渴 3. 姩 4. 哉 5. 者 6. 闕 khiũe—deest.7. 遮 8. 倪 9. 但 10. 撻 11. 達 12. Deest. 13. 鉢 14. 後 15. 木 16. 脈 17. 拶 18. Deest. 19. 惹 20. 縛 21. 若 22. 薩 23. 阿 24. 耶 25. 囉 26. 羅 27. 設 28. 沙 29. 訶 30. 啞 31. 伊 32. 鄔 33. 酱 34. 汚 35. 遐 36. 霞 37. 法 38. 惡
- 39. 也 40. B 43. 即.

 La prononciation manque, dit le texte chinois. L'ordre dans

« Les caractères chinois qui correspondent à chacun des caractères (alphabétiques de Pa'-sse-pa) qui précèdent, expriment le son que doivent rendre ces éléments quand on les prononce en ouvrant la bouche. Parmi les caractères chinois, radicaux et dérivés, on n'en trouve point qui ne s'éloignent de la prononciation des trois éléments : 西田門; et si on y ajoute les quatre autres éléments: 罗司本山2, on trouve que les uns et les autres ont un mode d'épellation3 qui leur est propre. Selon les lois grammaticales de l'Inde, une mère (c'est-à-dire un élément générateur alphabétique) suffit à elle seule pour exprimer l'articulation complète d'un simple mot; ou bien deux, trois éléments générateurs syllabiques sont nécessaires pour exprimer l'articulation intégrale d'un autre mot simple, comme at (trois lettres alpha-

lequel le signe se trouve doit le faire considérer comme l'aspiré du précédent.

^a La prononciation manque (hhiūe), dit le texte chinois.

La prononciation manque, dit le texte.

- ² S'éloigne légèrement de De hou, dit le texte.
- · Idem.
- 1 Nº 25, 26, 38, du tableau précédent.

* No 37, 27, 29, 24, idem.

a C'est le procédé grammatical chinois employé pour indiquer, dans les dictionnaires, la prononciation d'un caractère, au moyen de deux autres caractères dont le premier a la valeur d'une consonne initiale, et le second, d'une voyelle ou d'une nasale finale; la seconde partie de l'articulation du premier caractère et la première partie du second se trouvant retranchées dans la prononciation.

Ainsi, par exemple, la prononciatiou du caractère 大 s'indique par : 世 年初 * tha nien, retranchez, * c'est à dire th-ièn, ciel.

bétiques pour exprimer la prononciation du seul mot chinois) 天; 蜀; pour exprimer 地; 蜀; pour exprimer 東; З; pour exprimer 東; З; pour exprimer 東; З; pour exprimer 西; 蜀; pour exprimer 西; 蜀; pour exprimer 西; 蜀; pour exprimer 西; 蜀; pour exprimer 古; 司; pour exprimer 古; 司; pour exprimer 古; 司; pour exprimer 古; pour exprimer 古; pour exprimer 古; pour exprimer de la même espèce. Seulement, dans le cas où un seul élément alphabétique suffirait (pour exprimer l'articulation d'un caractère chinois), chacun de ces caractères devra ètre à l'un des tons phíng, chàng ou kiú, et non au ton jih . Si le ton jih s'articulait légèrement, il se confondrait alors avec le ton phíng «égal.»

La distinction qui est saite ici est des plus délicates et ne peut être comprise qu'après une étude approsondie de la prononciation des caractères chinois et des variations que cette prononciation a subies. Ainsi les mots chinois actuellement au ton jih se terminaient autresois par une consonne, comme on le voit encore dans les auciens dialectes du sud de la Chine, et même dans le japonais et le cochinchinois; ce qui, dans le système chinois, en fait réellement des mots à part, à consonnes sinales qui arrêtent tout court l'émission de la voix. Ainsi le mot chinois — 1, yih, aun, se prononce yat dans le dialecte de Canton, it dans celui de la province de Fou-kien, nhât dans celui d'Annam, it' en japonais. Le mot this , «sept, » se prononce that dans le dialecte de Canton, tehit dans celui du Fou-kien, that dans celui d'Annam, sit' en japonais, etc.

Tout fait présumer que ces diverses prononciations méridionales du chinois ont conservé l'ancienne prononciation, altérée et pour ainsi dire italianisée dans le dialecte mandarinique du nord ou de la cour de Pé-king, car les deux mots ci-dessus, par exemple, se retrouvent dans le Ché-king ou ancien Livre des Vers, avec la prononciation nhit, thsit, qui s'est conservée jusqu'à une époque relati-

« Tous les édits, les ordonnances, les manifestes, les documents publics rendus par l'autorité, ou à elle présentés, ont été rédigés dans cette écriture; cette même écriture se dirige (de la gauche) vers la droite; ses caractères sont carrés : ils ont l'aspect sévère et grave de ceux de l'antiquité 1.

«Il est à remarquer que Tchin-tsiao², qui vivait sous les Soung, dit, dans la préface de son Thsi yin liö, «Traité élémentaire des sept sons-voyelles», que la distinction euphonique des sept sons-voyelles tire son origine du Sî yŭ (l'Inde), et se répandit ensuite dans le royaume de Hia (l'ancienne Chine). Des prêtres indiens (bouddhiques), ayant désiré vement récente, et qui était encore en usage lorsque la langue chinoise fut introduite en Cochinchine et au Japon.

Cette époque était certainement antérieure au règne de la dynastie mongole, puisque, dans les transcriptions qui nous restent de mots chinois à l'aide de l'alphabet de Pa-sse-pa, on ne trouve déjà plus ces articulations à consonnes finales des caractères au ton j'h signalées dans notre texte, quoiqu'en y rencontre des pronon-

ciations curieuses de certains mots chinois.

On voit, de plus, que les caractères de l'alphabet de Pa'sse-pa avaient, comme les caractères tibétains, une valeur d'articulation en a ou o, de même que les consonnes sanskrites, forsqu'effes ne sont pas affectées du virâma. On n'en citera ici qu'un seul exemple, tiré de l'inscription en caractères pa'sse-pa donnée ci-après, où le caractère chinois ad ma, «cheval, » est transcrit par la simple consonne au m, qui a la valeur de ma.

¹ Fân tcháo káo sioûen tchĩ piào tsiên, ping l choû sièi; khi choû yéou hing; khi tsch fâng; hoù yên tchoúng. Ce passage est très-important pour l'histoire de l'écriture pa'-sse-pa sous les Mongols.

2 Tchin-tsiao est l'auteur du 通 志 thoáng tchi, ouvrage Très-érudit, dans lequel il donne une analyse systématique de l'écriture et des caractères chinois. avoir des moyens de répandre leur religion en Chine 1, cherchèrent, dans ce but, à constituer et faire admettre cette sorte d'écriture (alphabétique). Car, quoiqu'il pût leur arriver des centaines de fois de traduire suffisamment (la signification de leurs mots sanskrits), il y en avait cependant quelquesuns dont ils ne pouvaient parvenir à rendre le sens et dont ils voulaient pouvoir transmettre le son 2.

«Les prêtres bouddhiques chinois qui les suivirent fixèrent à trente-six les éléments générateurs ou alphabétiques ³, qui furent classés en «graves et sourds, légers et sonores ⁴, » sans perdre l'ordre de

¹ On sait que la religion bouddbique fut officiellement introduite en Chine vers le milieu du premier siècle de notre ère.

² C'est un fait que l'on rencontre à chaque page, pour ainsi dire, en lisant un livre bouddhique traduit du sanskrit. Ainsi, par exemple, le terme sanscrit bouddhique traduit fur artiqui pradjud-pâramitâ, n'est pas traduit, mais transcrit par des caractères chinois qu'on lit ordinairement: pân-jo-pô-lô-mi-tô, lesquels, dans l'ancienne prononciation, se lisaient, selon M. Edkins (qui s'est beaucoup occupé de cette matière), pat-nia-pa-la-mit. Seulement, les commentateurs chinois, versés dans la connaissance de la langue sanskrite, expliquent le sens des mots que les traducteurs se sont bornés à transcrire, faute de trouver des termes équivalents. Ainsi l'un d'eux explique pân-jo, ou pat-nia, en disant que ces mots signifient: une science, on sagesse transcendante comme celle de Fo; et que le sens de pô-lô-mi, ou pa-ra-mit, est: parvenir à ce rivage (celui où l'on arrive par l'acquisition de ladite science), ce qui est tout à fait conforme au sens du terme sanskrit.

^{*} Le Cha-men qui se nomme Të-thsing, «pureté de la vertu, » auteur du commentaire intitulé: Kin-káng kioue i kiai, «Explications et doutes éclaircis du Kin-káng.» fol. 1.

s mon, mères.

[·] 重 濁 輕 浩 tchoáng, tchoù, khíng, thống.

leur classement 1. Les sons qui servent à exprimer et à qualifier tous les objets du ciel et de la terre ont été reproduits à l'aide de ces éléments. Si le cri sifflant de la grue, le bruit du vent, le chant du coq, les aboiements du chien, le roulement du tonnerre, le bourdonnement des moustiques qui effleurent nos oreilles peuvent être traduits par les éléments syllabiques en question, à plus forte raison les paroles ou les voix humaines ont-elles pu, dès l'origine, être reproduites par leur moyen, avec le secours des sept sons-voyelles, réfléchissant, comme dans un miroir, les accents de la joie et de la douleur.

« Les religieux indiens possédaient donc ce moyen admirable d'exprimer leurs idées; mais les lettrés (chinois) n'en avaient jamais entendu parler, quand, par l'analyse approfondie et la décomposition de leurs propres caractères, ils formèrent cette classe de mots complémentaires qui « s'associent le son². » Ensuite on sait que l'écriture de Khië, ministre de Hoang-ti³, et celle de Tchéou, historien de Sioûan-

3 L'histoire chinoise le fait régner deux mille six cent trente-sept ans avant notre ère.

¹ Cet ordre a été conservé, comme on l'a vu, dans le texte que nous traduisons.

a 声片 基 kidi ching. Cette classe, selon Tching-tsiao luimême, comprend 21,810 caractères, sur 24,175 dont il avait fait l'analyse et qui composaient alors tous les caractères de la langue chinoise. On peut voir, à ce sujet, l'ouvrage intitulé Sinico-Ægyptiaca, ou Essai sur l'origine et la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne. Paris, 1842.

wang ¹, avaient déjà des moyens d'exprimer les sept sons-voyelles; mais les anciens lettrés n'ont pu parvenir à nous les transmettre ². »

« D'après cette citation (de Tchin-tsiao) il s'ensuivrait que la formation des nouveaux caractères mongols (donnés précédemment) est une invention qui vient de loin ³. »

Il résulterait du passage ci-dessus un fait important, que nous n'avons encore vu mentionné par aucun autre écrivain, c'est que les anciens inventeurs de l'écriture chinoise, d'abord figurative, auraient su également trouver les moyens d'exprimer les sons-voyelles de leur langue par des signes quelconques. Cette invention se serait alors perdue par la suite des temps; l'usage de l'écriture figurative, à laquelle on associe des groupes phonétiques (c'est-à-dire des signes figuratifs, perdant, par cette association, leur caractère idéographique pour ne conserver que leur valeur phonétique, comme cela cut lieu aussi dans l'écriture hiérogly-

- 1 Il vivait huit cent dix ans avant notre ère.
- · Voici le texte de ce passage important : 後知皇 韻史籬之書巴七音之作先 儒不得其傳耳héou tehí Hoàng Khiế ssè Tchcon Ichí choù í khiu thsĩ yên tchí tsố: siàn jou poù tế khế tchhoùan eùlh.
- 據此則蒙古新字之制其所由來遠矣 Kin thseù: tsē Moning-koù sin tseu tehi tehi khi ssì yèou ldi yoùan i.

phique), ayant fait sans doute abandonner l'écriture purement alphabétique. C'est là un fait qu'il est maintenant bien difficile, sinon impossible d'éclaireir.

Quoi qu'il en soit, les tentatives répétées des empereurs mongols pour répandre et populariser en Chine l'écriture de Pa'-sse-pa, ne firent que démontrer, comme je l'ai déjà dit, combien la population chinoise était réfractaire à cette innovation, et combien aussi il est difficile de changer les habi-

tudes séculaires d'un peuple.

M. Conon de la Gabelentz a publié, en 1838, dans le Journal pour la connaissance de l'Orient1, un article important, en allemand (dont je n'ai eu connaissance que tout récemment), intitulé Essai sar une ancienne inscription mongole, accompagné de trois planches lithographiées représentant ladite · inscription en caractères pa'-sse-pa, de vingt-six lignes verticales, la traduction chinoise de la même inscription, et l'alphabet comparé du lama Pa'-ssepa, tel qu'il résultait pour lui de l'inscription même qu'il a transcrite en caractères latins, en y joignant également la transcription de la traduction chinoise et une traduction allemande. Cette inscription mongole, en caractères pa'-sse-pa carrés, lui avait été communiquée par M. Neumann, qui la dit extraite d'un recueil d'inscriptions publié en 1610, sous le titre de Chi-më-tsioûen-hoû. Je ne connais pas cet ouvrage, qui a été cité dans l'Histoire de l'é-

¹ Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, vol. II, part. 1.

criture, dont la partie concernant l'époque mongole est traduite ci-devant; mais il doit renfermer des documents importants pour l'étude des origines de l'écriture et de la langue mongoles. La lecture que M. de la Gabelentz a faite de son inscription paraît généralement exacte. La forme des caractères diffère quelquefois assez sensiblement de celle qui a été adoptée dans l'alphabet gravé par l'Imprimerie impériale 1, et même encore plus des formes données dans le Supplément à l'Histoire des Mongols; mais on peut facilement reconnaître leur identité.

Je crois devoir reproduire ici le tableau de l'alphabet de Pa'-sse-pa, en l'accompagnant des alphabets tibétain et sanskrit d'où il a été évidemment emprunté. Ce rapprochement des trois alphabets servira à confirmer ou à modifier les valeurs données à l'alphabet de Pa'-sse-pa, d'après celles qui sont attribuées généralement aux caractères des deux autres, dont le classement a été suivi exactement dans le premier, en remarquant toutesois que les alphabets tibétain et pa'-sse-pa n'ont pas de consonnes aspirées, sonores, ni de cérébrales comme l'alphabet sanskrit; mais ces dernières sont remplacées, à la suite des labiales, par une autre classe de lettres que nous avons nommées palato-dentales, inconnues en sanskrit.

On a suivi, pour la gravure de ces caractères, les formes adoptées par M. A. Wylie, et celles du fac-simile de l'inscription ci-jointe. Dans les alphabets suivants, nous avons employé les formes médiales ou finales subies par certains caractères.

ALPHABET HARMONIQUE PA'SSE-PA, TIBÉTAIN ET SANSKRIT's (ARTICULÉ EN A).

ORDRES.	PA-SSE-PA.	TIBÉTAIN.	SANSERIT.	VALEURS.	PA-888-PA.	TIBÉTAIN.	SANSKRIT.	VALEERS.	PA-55E-PA.	TIBÉTAIN.	SANSKRIT.	. VALEURS.	FA-55E-FA.	TIBETAIN.	SANSKRIT.	VALEURS.
Gutturales	m	٦	on.	ka	西	P	ख	kha	ਬ	П	п	ga	2	7	3	nga
Palatales	=	2	च	tcha	西	ъ	100	tek'a	E	E	झ	dja	त्त	3	অ	gnia, ña
Dentales	ΠĘ	5	ਜ	ta	丑	n	च	tha	5	5	द	da	ನ	٩	न	, na
Labiales	리	디	q	pæ	리	14	ক	pha.	四	п	ਕ	ba	a	ži.	म	ma
Palato-denta-	죄	8		tea	G	, H		thea	জ	H		dea	压	H		fa, was
	ıa	a		ja	=	П	য়া	ga	R	ď		λa	w	W	य	ya
* "	A	×	3	76	囘	ra)	ल	la	51	4	a	cha	4	20	स	34
	4	5	Ę	ha.	BY	(IV)	u		줘	0.0	3	1.	w	63	3	ou
	8	a	CH2	t	π	×	धो	6	P	3	3	oA	田			*h
	\$			5	PI			go, 'o	=	6	Ŗ	.9	4			Aou
	F			ya, ye	1					1						

On sait que l'écriture tibétaine, sur le modèle de laquelle, comme on peut s'en convaincre par le tableau ci-dessus, a été formée l'écriture pa'-sse-pa,

¹ On a conservé, dans le classement, l'ordre numérique consécutif de l'alphabet précèdent. Le son des onze dernières lettres-voyelles n'est qu'approximatif; il varie même dans les textes selon la position des voyelles et la nature même des mois.

est elle-même dérivée de l'écriture ancienne du Népâl, appelée ज़ा randjâ¹ (ordinairement landza). Il ne sera donc pas inutile de reproduire ici cet alphabet et la concordance avec l'alphabet mongol archaïque, nommé galikh (nom probablement dérivé du sanskrit कलेख: ka-lêkhah, écriture de la série ka, etc. comme on dit: कवा: ka-vargah), et l'alphabet moderne tibétain, tels qu'ils sont donnés tous trois dans la préface du Dictionnaire tibétain-mongol intitulé कुष्ण पर क्ष्र Togpar-lawa, «facile à comprendre 2.» J'y joins l'alphabet pa'-sse-pa pour établir sa concordance avec l'alphabet mongol³.

1 Voyez Hodgson, Illustrations of the literature and religion of the

Buddhists, Scrampore, 1841, p. 172.

² Voir la Notice de M. Abel Rémusat, dans les Notices et Extraits des Manuscrits, etc. t. XIII, p. 42 et suiv. On trouve aussi dans le Khin ting thoûng wên yûn thoûng, publié, en 1750, par ordre de Khien-loung, des alphabets harmoniques entre 1°les écritures randjâ, tibétaine, mandchoue et chinoise, suivis de syllabaires (K. 1 et 2); 2° entre l'écriture tibétaine, mandchoue et chinoise, également suivis de syllabaires (K. 3); 3° entre le tibétain et le chinois, etc.

Selon la préface du dictionnaire tibétain-mongol ci-dessus cité (p. 58), l'alphabet randjd se composait de cinquante lettres, voyelles

et consonnes.

«Comme ces lettres, y est-il dit, existaient déjà avant le temps de Bouddha, il n'est pas facile d'apercevoir quand et à quelle occa-

sion elles ont pris origine . . .

«Quant à l'écriture tibétaine, le Khagan du Tibet, Srong-dzansgambo, voulant répandre dans le Tibet la religion de Bouddha, envoya, dans cette intention, le ministre Tomni Sambhoda pour apprendre les lettres d'Enedkek (ou Hindkek, nom mongol de l'Inde) et la Loi, etc.»

³ Par suite du manque de l'alphabet spécial randja, on ne donne ici que le mongol-galikh avec les caractères correspondants tibétain et

pa'-sse-pa.

ALPHABET HARMONIQUE MONGOL-GALIRII, TIBÉTAIN ET PA'SSE-PA.

MONGOL- GALIKII.			TRANS- GRIPTION.		TAIN.	PA'-SSR- PA.	CRIPTION
			VOYE	LLES.			
او	DE	W	a	ま	હ્ય		li
1	ch.	"	A	to 777	E.	"	lî
i	B	04	i	1	60	=	ě
3	Si	J.	i	4	94	4	ei, e, i
10 10 10	15 va		ou	1	N	~	0
عمق عل	Bcr)	4	où	130	150	*	au, ô
	2	,	ri	و	Ø4	,	añ
777	arg.	"	ri	7.	W18	BA	ah
			CONSON	NES.			
31	7.	271	ka	3	=	2	nga
را ما ما ما	P	西	kha	4	3	=	tcha
3	7	ठा	ga	4	#	西	tchha
3	775	野	gha	8	E	E	dja

MONGOL- GALIKE.	TAIN.	PACSSE-	CRIPTION.	MONGOL- GALIER.	TAIN.	PA-SSE-	CRIPTION
3	A. A.	MINS.	djha	3	H	리	pha
3	3	ात	ñia	3	Д	口	ba
9	7	n.	ţa	3	马	显	bha
3	B		tha	5	84	리	ma
3	>	"	da	1	W	W	ya
3	. 3	,	dha	3	*	A	ra
7	1			34	U	미	la
7	P	, u	ņa	9	M	LA	wa
9	5	ITE	ta	j.	4	9	ça
3	n	丑	tha	守	P	S	cha
9	5	3	da	7	21	41	sa
3	5	3	dba	1	T.	4	ha
5	9	a	na	9	5	-	Ma
*	ц	리	pa	3	7	E IV	kcha

III.

Les deux parties de ce mémoire qui précèdent étaient déjà rédigées et remises à la Commission du Journal asiatique, lorsque M. Stanislas Julien, ayant appris, par M. Mohl, l'existence de mon travail, voulut bien me communiquer une double inscription qui lui

avait été envoyée de Chang-haï par M. Edkins 1, en m'autorisant à en faire l'usage que je jugerais convenable. Avant reconnu avec surprise, à l'examen, que l'inscription en caractères pa'-sse-pa n'était que la transcription pure et simple de l'inscription chinoise, et non une traduction en langue mongole et en caractères pa'-sse-pa de la même inscription, j'ai cru devoir la reproduire ici intégralement, en y joignant une seconde transcription en lettres latines, d'après la valeur donnée à l'alphabet de Pa'-sse-pa, dans le document tiré de l'histoire mongole traduit précédemment². J'ai cru devoir reproduire aussi préalablement le texte chinois de cette inscription du temple de Confucius, à Soung-kiang-fou³, inscription très-importante, à mes yeux, pour l'histoire littéraire et politique du règne de Khoubilaï-khân, et même pour l'histoire de la prononciation de la langue chinoise à cette époque.

J'ignore si ces deux inscriptions ont été en Chine l'objet d'un travail spécial de M. Edkins, ou de M. A. Wylie, qui s'est occupé fructueusement du même sujet, comme on le voit dans l'introduction de sa traduction du Thsing-wan-lhi-meng, publiée à Changhaï, en 1855, et que j'ai déjà citée. Je serais porté à croire que ces deux sayants sinologues ont traité la question (que j'ai été amené par circonstance à traiter moi-même avec un grand désavantage), dans le Journal de la Société asiatique de Hong-kong, n° V, si je m'en rapporte au sommaire de ce numéro, que j'ai lu dans le catalogue d'un libraire anglais, M. Trûlmer, mais qu'il m'a été impossible de me procurer. Il serait bien à désirer que les publications faites en Orient fussent moins inaccessibles eu Occident. Tout le monde y trouverait peut-être son avantage.

² Voir la planche ci-jointe, n° 2 et 3.

³ Voir la même planche, nº 1.

On remarquera dans cette transcription que la prononciation des mots chinois, à l'époque mongole, différait, sur plusieurs points, de la prononciation actuelle. Seulement elle se rapproche beaucoup plus de la prononciation mandarinique de Péking que de celle des dialectes méridionaux de la Chine. Les consonnes initiales k, p, t, tch, sont adoucies et sont remplacées par g, b, d, dj; les consonnes finales, conservées pour certains mots dans les dialectes du sud, en Cochinchine et au Japon, avaient déjà disparu de la langue parlée mandarinique; mais on trouve encore la finale em, im, am, pour en, in, an; par exemple sam « trois, » pour san, comme on prononce encore dans les dialectes de Canton et du Foù-kien. Le f est remplacé par l'aspirée h.

TRADUCTION DE L'INSCRIPTION CHINOISE DE LA DYNASTIE MONGOLE, COPIÉE AU PALAIS DES ÉTUDES DE SOUNG-KIANG-FOU, AVEC: LA TRANSCRIPTION EN CARACTÈRES PA'-SSE-PA.

« Saint commandement de l'empereur qui règne par la grâce du ciel suprême ¹. On informe tous

'Cette formule, qui a une surprenante analogie avec celle qu'emploient les princes chrétiens, était particulière aux souverains mongols de la Chine et de la Perse, comme on peut le voir par la lettre d'Argoun à Philippe le Bel, conservée aux Archives impériales de France, et publiée par Abel Rémusat (Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, etc. avec les empereurs mongols). Dans la lettre d'Argoun, la première ligne: (Nonce du ciel suprême, » est suivie d'un point qui indique qu'elle ne se construit pas avec la phrase suivante. J'aurais dû peut-être en agir ainsi; mais j'ai cru que le texte chinois de notre inscription comportait la forme de

les fonctionnaires publics de l'intérieur et de l'extérieur 1, que la doctrine de Khoung-tseu étant une loi destinée à régir toutes les générations, ceux qui ont la mission de gouverner les États sont spécialement chargés de lui rendre des honneurs publics 2: dans le temple de la forêt de Khio-feoù (situé dans la province de Chan-toung où naquit le philosophe), à Chang-tou 3; dans la capitale de l'empire (Ta-tou 4); dans les bourgs, les chefs-lieux de can-

traduction que j'ai adoptée, et qui me paraît mieux répondre à la pensée qui a présidé à la rédaction.

1 C'est-à-dire: «de la ville capitale et des provinces.»

" 崇奉 thsoing foung, * offrir des hommages, un culte. *
Il est évidemment question ici du culte honorifique rendu à Confucius, et qui, sans donte, avait été négligé dans les troubles de la conquête. Ce qui le prouve, c'est qu'on lit dans toutes les histoires de la Chine le texte laconique suivant: 七月記中外, 崇奉孔子 thsì youe tcháo tchoùng 'ai tsoùng foùng Khoùng tseù, * A la septième lune (de l'année de notre inscription, 1294), il fut ordonné, par un édit, qu'à l'intérieur et à l'extérieur on rendit des honneurs solennels à Khoùng-tseù, * (Voir le Soù Thoùng-kiàn kang-moù, K. 23, fol. 44 r°. — Li-tai kì-ssé, K. 98, fol. 23 r°. — Foang-tcheou Kang-kiàn hôeī-tswàn, K. 21, fol. 24 r°, etc.)

³ Résidence d'été des empereurs mongols, située dans la Mon-

golie.

* Selon la grande Géographie impériale (Tut-thsing i thoung tchi),
Ta-tou était le chef-lieu du lou ou circonscription de ce nom,
et la capitale de l'empire mongol. Dans les premières années tchi-yuen
(1264) on reconstruisit la ville de Tchoung-tou (des Ming, en partie détruite par la conquête), et la neuvième année (1272) on changea son nom en celoi de Ta-tou. Enfin, la vingt et unième année
(1284), on en fit le chef-lieu du lou ou circonscription de ce nom.
C'est aujourd'hui Pé-king (la capitale du nord), que l'on nomme
Chun-thien-fou a la ville obéissant au cicl.

ton, d'arrondissement et de département de toutes les provinces. En conséquence, il est prescrit de construire des temples (pour l'honorer), des écoles publiques et des colléges (pour y enseigner sa doctrine). Que l'on veille à l'exécution de cet édit, et que l'on se conforme scrupuleusement l' au saint commandement de l'empereur Chi-tsou (Khoubilaï-khân²), qui défend expressément, à tous les magistrats ou fonctionnaires publics, employés civils et militaires de tout rang, à pied et à cheval³, de s'é-

¹ Cette première partie de l'inscription, qui forme comme un édit séparé, appartient à Timour-khân, nommé en chinois Tchingtsoung, petit-fils de Khoubilaï-khân; ce dernier prince étant mort à la première lune du printemps de la trente et unième année tchiques (1294), âgé de quatre-vingts aus, et la date de l'inscription étant de la septième lune de la même année.

³ Cette seconde partie de l'inscription reproduit un édit de Khoubilaï-khân, qui, sans doute, n'avait pas été scrupuleusement observé de son vivant et que son successeur voulut rendre de nouveau public. Cette pièce, que l'on pourrait à juste titre considérer comme le testament politique de Khoubilaï-khân, méritait bien cet honneur. Je ne l'ai trouvée dans aucun des livres historiques chinois que je possède.

il me reste des doutes sur la signification des deux derniers caractères, que les dictionnaires chinois-européens n'expliquent pas ainsi réunis. On lit dans le Péi-wén-yûn-soù, à l'article Kiûn-mà (K. 5), fol. 40): «On ordonne aux Koûng, aux Khîng et autres dignitaires, jusqu'aux officiers publics à cordons de ceinture jaunes, des Kiûn et des Hièn (principales divisions territoriales de l'époque), de protéger et d'entretenir soigneusement les Kiûn-mà.» (Histoire des Han.) D'après le commentateur, le caractère pào, « pretéger, » signifie: « ne pas. permettre qu'ils soient maltraités ou tués, » poù hiù khi ssè châng. Il est très-vraisemblablement question des chevaux des garnisons ou destinés pour la troupe, que, à cette époque de révolu-

tablir dans l'intérieur de ces édifices, pour y constituer des réunions, s'y livrer à des discussions publiques, y instruire et juger des procès, y manquer de respect aux choses sacrécs, et s'y livrer à des festins;

« Aux ouvriers de toutes professions, d'y travailler de leur état, et d'y déposer ou emmagasiner

des objets appartenant aux magistrats;

« A tous ceux qui sont chargés de distribuer les produits, de toute nature, des terres consacrées à l'enseignement public, ainsi qu'à ceux qui font valoir les fermes dont les produits servent à l'entretien des concours ou examens publics ¹, de rien soustraire de ce qu'ils doivent livrer en argent monnayé ou en nature.

« Les distributions que l'on fait aux deux époques tion et de conquête, on logeait dans les temples et autres édifices

publics.

P 地 上產業及貢士莊 hiō ti thoù sàn-niē hī koáng ssé teh'oùang. On lit dans l'Histoire chinoise de Wang Chi-tchin, intitulée Foûng-tchéou Kâng kièn hôei tsroân (K. 21, fol. 22): a h la première lune de la vingt-neuvième année tehi-tching (1292), un décret prescrivit que les champs des études (ceux dont les produits sont appliqués à l'entretien des établissements d'instruction publique) des cantons et arrondissements de la province de Kiang-nan, sous le contrôle et l'autorisation de leurs administrateurs, livreraient leurs produits, au printemps et à l'automne, pour former des provisions destinéés à l'entretien des étudiants; en même temps que, les gradués (ssé) n'étant pas convoqués aux concours publics, les produits des champs et fermes servant à l'entretien de ces mêmes concours et examens rentreraient dans les magasins de l'État. Cette même année, on fit désense d'appliquer la peine de la bastonnade.»

fixées du printemps et de l'automne, les premier et quinzième jours de la lune, en célébrant les sacrifices, ainsi que les provisions d'entretien destinées aux instituteurs, seront données aux gradués dans le besoin, affaiblis par l'âge ou malades, que la population honore et vénère. On fera chaque mois des distributions de riz et d'autres aliments à ceux qui seront dans la détresse, et on nourrira les nécessiteux.

"Les temples qui auraient soussert des dégradations seront immédiatement réparés. On devra fournir la nourriture et l'entretien à ceux qui devront être postérieurement promus à des degrés littéraires. Le respect que l'on inspire ajoute beaucoup aux bons effets de l'enseignement. En prosessant la doctrine et les arts libéraux. on doit faire tous ses efforts pour former des hommes de talent.

« S'il s'en trouvait dans le nombre qui, par leurs vertus, leurs actions, leur mérite littéraire, surpassent leurs contemporains, ceux qui ont la direction des études ⁶ doivent les protéger, les recommander

- ·作養後進 tsö yàng hdou tsin.
- B 加訓誨yên kid hiún hoợi.
- ³ Gelle de Khoung-tseu, célébrée en tête de l'édit.
- ·講習道藝 kiùng sǐ táo i.
- · 矜要成材 wóu yáo tchíng tsái.
- ·有司 you ssé.

pour l'avancement. Les directeurs des examens 1, zélés pour le service public, s'attacheront à rendre les examens accessibles à tous 2, asin d'aider le gouvernement dans le choix de ses employés.

« Les contrôleurs généraux du département de leur province native proposeront, pour être promus à des fonctions publiques, des lettrés instruits. Les directeurs des examens, zélés pour le service public, s'attacheront à propager le plus possible les lumières et l'instruction dont l'effet est d'améliorer les mœurs 3, et ils consacreront tous leurs efforts et leurs soins aux colléges ou autres établissements d'instruction publique 4.

i 声言 lién fàng ssé. Cette dénomination paraît avoir été spéciale au règne de la dynastie mongole. On lit dans le Foûng tehéou Kâng kiàn hôeî tswàn (K. 21, fol. 27): «La deuxième année ta-te (1298), à la première lune, un édit prescrivit aux Lien-fangssé (ou directeurs des examens) de chaque grande circonscription administrative (táo) de former des hommes de talent (作成大大 tső tehíng jin thsái), pour aider le gouvernement dans le choix et les promotions de ses fonctionnaires (以 備 建 如 ipi siouàn kiù). Ce sont les termes mêmes employés dans l'inscription. Cet emploi se trouve compris au nombre des grandes magistratures déterminées par le célèbre lettré Hiu-heng, dans l'organisation qu'il fut chargé de faire du nouveau gouvernement mongol. (Voir Yuensse, K. 85, fol. 1 v°, et le Li-tai ki sse, K. 97, fol. 2.)

*體養相同 thì foù siàng-thoùng. a Colligare, semel et iterum repetere; similes esse.» La phrase n'est pas très-claire.

- ·宣明教化 siouân mêng kiáo hóu.
- · 勉勵學校 miàn li hiō hiáo.

« Toutes les personnes employées dans un édifice consacré au culte ou dans un établissement d'instruction publique, quels qu'ils soient, ne doivent pas se permettre d'y causer aucun trouble ni d'y proférer des injures. Il faut que la concorde et l'harmonie y soient maintenues, et que les hommes de lettres y donnent l'exemple de la pratique de la raison.

« Que l'on veille attentivement à l'exécution de cet édit, et que l'on se conforme scrupuleusement aux saints commandements descendus d'en haut, que l'on doit répandre et mettre en pratique. Si quelqu'un négligeait ces prescriptions et n'en faisait pas sa règle de conduite, il agirait en opposition avec la raison et d'une manière extravagante. L'État possède des lois constantes, invariables; on doit craindre de ne pas les connaître. Il faut ordonner que l'on prenne ces lois pour règle de conduite et qu'on les observe.

« Trente et unième année tchi-yuen (1294), le...

jour de la septième lune. » -

Je n'ajouterai que peu d'observations sur ce décret, remarquable à plus d'un titre, et que je n'ai trouvé cité dans aucun des historiens chinois que je possède, ni par aucun écrivain européen. Il y a dans ce document chinois-mongol une sollicitude si prononcée pour le sort des lettrés de tous degrés (que la chute de la dynastie des Soung avait sans doute réduits à un état très-précaire), et pour la propagation de l'instruction publique dans tout l'empire, gouverné alors par la dynastie mongole, et à une époque où les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe, que l'on ne s'étonne plus des grandes choses faites par Khoubilai-khân, l'auteur de ce décret, dont il est, en quelque sorte, la disposition testamentaire, publiée par son successeur. Ce décret, à mon avis, suffirait pour honorer à jamais la mémoire de ces deux souverains.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

Ce Mémoire ayant été remis à la Commission du Journal asiatique dès le 2 juin 1860, je n'ai pu, en le rédigeant, profiter des renseignements fournis sur le même sujet par M. Grigorief, dans sa lettre intéressante adressée à la Société asiatique et publiée dans son journal (juin 1861). J'avais répondu, sans le savoir, à quelques-unes de ses observations. Je ferai remarquer seulement que, à l'exception de la polémique soulevée entre MM. Grigorief, Schmidt et Banzarof, que je ne connaissais pas, je crois n'avoir omis qu'un bien petit nombre des faits qu'il a signalés, relativement aux travaux dont l'alphabet de Pa'sse-pa avait déjà été l'objet.

Quant au sujet de la polémique dont M. Grigorief a retracé l'histoire avec une grande sincérité, je regrette de ne pouvoir émettre, à ce sujet, une opinion, la Société n'ayant pas reçu, avec sa lettre, le fac-simile de l'inscription en litige, qu'il dit lui avoir adressé, et qu'autrement elle se serait empressée de reproduire dans son Journal. Au surplus, après la lecture des documents qui précèdent, la question relative à l'auteur de l'alphabet attribué à Pa'-sse-pa ne peut rester douteuse.

NOTICE

SUR LA LEXICOGRAPHIE HÉBRAIQUE,

AVEC DES REMARQUES

SUR QUELQUES GRAMMAIRIENS POSTÉRIEURS
A IBN-DJANÂ'H,

PAR M. ADOLPHE NEUBAUER.

(Suite.)

Avant de donner quelques exemples de sa méthode lexicographique, nous reproduirons son introduction sur chaque caractère de l'alphabet, contenant les règles sur l'emploi des lettres comme radicales et comme serviles; introduction, selon nous, très-importante pour la connaissance du système grammatical de l'époque, d'autant plus que nous ne possédons aucun ouvrage antérieur de ce genre. Nous ne donnerons du texte arabe que l'introduction des deux premières lettres, pour que le lecteur puisse se faire une idée de la manière adoptée par l'auteur; nous y ajouterons la traduction, aussi fidèle que

possible, des autres, en ayant soin d'y joindre les termes techniques, souvent très-curieux, qu'on y rencontre 1.

للحرف الاول من كتاب للجمع هو جبر علا وحرف الاول من الاحرف الفاحمة للالفاظ الذي [قدمنا] ذكرها وذلك أن الهلا تخدم الالفاظ على ثلاث اقسام [وهى في روس المالفاظ والثاني في اوساطها والثالث في اخرها [اما] في روس الالفاظ فهو على ضربين الواحد المتسمية المعادات امن عدم العدمية المعادات من عدم الدوم على ما قدمنا والثاني الم افعل كذا وكذا وهو على [سبع ضروب الواحد بعدام] مثل المعلم المدن والثاني بنقطتين مثل المحل ولغيرة المحادا والثالث بثلاث نقط مثل المعاد ولغيرة المحدد والمرابع بعدام والثالث المدن ووجه اخر المعاد والخامس بالما المدام والسادس المدام والسادس المدام والسادة السادة السادة المدام والسادة المدام والسادة السادة السادة المدام والمدام والمدام والمدام والمدام والسادة السادة السادة السادة والمدام والمد

Dans les passeges où le manuscrit est défectueux, nous avons cru devoir ajouter les mots entre des crochets carrés, pour que le lecteur puisse en substituer d'autres là où nous n'aurions pas trouvé le mot convenable.

^{*}L'auteur comprend sous le mot sill tout ce qui sert à déterminer, comme le pronom personnel, le possessif, le régime, l'article, qui sont ajoutés au mot; il s'explique lui-même là-dessus dans la préface de la lettre vav.

الواحد אהחער فإن المشار منه بثنتين مثل אראה من הראה والثاني سائر الاحبرف الذي امرها بالددلا مثل הحدر المشار منه بثلاث نقط مثل هجرى وبنقطة واحدة مثل مددم ويلحقه ثنيي المتحركات مثل مدرم والذي في اوساط الالغاظ على صربين الواحد تخم فنه مخروج في וلنطق ונדרות לצאנכם יטחאו כף והאזניחו נהרות ومنه غير مخروج مثل الدمع مسوح مماواه وماواه والاختصار وهو على فنون منها ما يكتب ولا يقرى والمعوّل فيه على المكتوب مثل קראים חטאים והאספסף ואעשיר ואענה ومنه ما يقرى ولا يكتب ולעמשא תמרו ערום יצתי מרשית חשנה والمعول فيه على القراة ومنه ما لا يقرى ولا يكتب والمعنى لم يتم الا بها مثل ולא יחל שם ערכי צנה ואלפים מצניך وامثاله والذى ى اواخر الالغاظ فازلى خس صروب احدها تخيم مثل دونه دلانه ممراداه معدنه والشاني اختصار الهرام ويكون ואו مقامها כי לו יעשה אבי والثالث אלף مقام ואו אשר לא [חומה אשר לא) כרעים وامثال إذلك والرابع] تكرتنب مقام ולהיו אלף אשר לו נשא גכהא קומתו والحامس تكتب الהי مقام [به مثل س عداد ادمه در اعدام وامثال] دلك وسون يعرض كل واحد منها في موضع

« La première partie du livre de la Collection

commence par aleph, qui est la première des lettres serviles dont nous avons déjà fait mention. Il peut se trouver à trois places dans les mots, au commencement, au milieu et à la fin. Au commencement, il sert : 1°pour former des substantifs, פרח de חם, אפרים de פרה ורכה, dont nous avons déjà parlé; 2º pour indiquer la première personne du futur, et cela de sept manières: a, avec patha'h אמה אמה; b. avec céré אלך, et pour son transitif אלך; c, avec segol אשמור et son transitif avec patha'h אַעביר; d, avec kamaç אָכין, et dans une autre forme אָכין; e, avec 'holom אָמֶר; f, avec schourouk אָרָכל; g, avec 'hirik, dans les verbes qui commencent par \ radical à l'impératif אינק, אירא. Voilà le cas de l'emploi de sept voyelles, comme nous l'avons déjà mentionné. Le พ s'ajoute aussi au passif, dont l'impératif est formé avec un ה; savoir: devant les lettres אהחער il prend céré; par exemple : אַראה de הַראה; devant toute lettre qui a un dagesch à l'impératif, par exemple חבנה, le א a ou segol אָקרש, ou 'hirik אָבנה; enfin, il peut également prendre un scheva composé אברך. Au milieu, le x est 1º ajouté par euphonie2, et ceci avec voyelle, וגדרות לצנאכם (Nomb. xxxII, 24), והאוניחו

¹ Il prend pour base des formes l'impératif, comme le fait Sa'a-dyah dans le commentaire de Yecirah, quoique l'infinitif (مصدر) leur soit bien connu; ainsi le fait Yepheth, qui lui est postérieur. (Cf. Notice sur Aboul-Valid, p. 21.)

נהרות (Is. xix, 6), ימחאו כף (Ps. xcviii, 8), ou sans voyelle, par exemple : וינאץ (Eccl. xII, 5), האויקים (Jér. xL, 4); 2° le x est l'objet d'une contraction, savoir: a, on l'écrit, mais on ne le prononce pas, et on se fie à la manière dont le mot est écrit; par exemple : קראים (Ps. LXIX, 6), חטאים (I Sam. XVII, 33), אַעשיר (Nomb. xi, 4), אַעשיר (Zach. xi, 5), ואענה (I Rois, x1, 39); b, on le prononce et on ne l'écrit pas, et on se fie à la lecture, par exemple : מרו (II Sam. xix, 14), יצֶתי (Job, 1, 21), מרשית (Deut. x1, 12); c, on ne l'écrit ni ne le prononce, mais cependant le sens n'est complet qu'en sous-entendant un aleph; par exemple : יחל (Is. xIII, 20). צנה (Ps. viii, 8). A la fin, le א se présente de cinq manières : 1° comme euphonique, נקיא (Jon. 1,14), רצוא (Ez. 1, 14), החלכוא (Jos. x, 24), תמריא (Job, xxxix, 18); 2° il est omis et remplacé par un 1; par exemple : א (I Sam. xx, 2); 3° le א remplace un 1, par exemple : אשר לא (Exod. x1, 21; xxv, 30), et d'autres; 4º il remplace un ה; par exemple : נשא (I Sam. xxii, 2), גבהא (Éz. xxxi, 5); 5° le א est remplacé par un ה, par exemple : לֹכְּקָה (I Rois, x, 19), ימלח (Job, viii, 21); chacun de ces cas apparaîtra à l'endroit [où il appartient]. »

جرع بآ وهو حرن الثانى من الاحرن الخادمة الالفاظ فقد بجب ان ابتدى بذكر البا وطريقها في العبراني وخوها عند ما تتركب على رؤس الالفاظ واقول ان البا مركبة تقتضى خس وجوة اخدها في كذا وكذا مشل

באנשי בית שמש בראש חהר פיצבו פיצבו מגל כי לא בחרב ובחנית כי לא בכח יגבר איש والثالث من كذا وكذا וחנותר בدسد ادرام والرابع على كذا وكذا عسر ددا ده ممم أ اعط وده دا عدم علاماه والخامس مع كذا وكذا ادامه دده وقد ينبغي من الباكلة براسها دون تتركب على غيرها من الالغاظ مثل ودوا وم وم ومعناها مثل البا المركبة اما في كذا وكذا االه الما العالما دا لا تطلقوا فيم שבת לא יהיה בו ע בלפט فيه ومثله וכי יהיה בו מום ישיחו در واما بکدا مثل اطع معد مدرم در الذی صربت به פמצא ויאחז בו ויחוק בו פוחו من בבע כל ערל לא יאכל בר لا یاکل منه ومثله اله مدر دا ماله مادل ددم دا لعل نقتل منه احادا در برولوا منی یعنی می طاعتی اسمدادا در דדשקה מוא פוחו של מגל ולא אכה סיחון מלך חשבון העבירנו در ما شاء جوازنا عليه ومثله در دددور عليك وعلى شعبك בי אני אדני חעון של וע שו שוב אם וחשיב ה בך בשנם ומם عليك وكذلك ادلاد أ در وكذلك اده دوسه دالم دا ישלב على 'واما مع مثل פה אל פה אדבר בו וخاطب معم وكذلك והאיש אשר אתה נשה כו להלחם כי والما المركبة معنى اخرمن طريق النحو وهو أن منها ما يقتضى في لغة العرب زيادة آل ومنها على ثلاث اقسام

احدها الذى يعقبها منها المتاثر والثاني الذي يعقبها ٢١٥ والثالث الذي يعقبها باق الحراوان وكل قسم منها يتغرع لضروب شتى القسم الاول وهو قسم אחחلا هوعلى وجهين احدها هو ما تبعته حركة اعنى أن تكون اللهة أولها حركة امر او غير امر فهو على ثلاث ضروب احدها يكون الحرى بخمس نقط مثل אهد هما فالبا المركبة تصير بثلاث مثل באמר באחז والثاني اذا تكون الحركة بعתח مثل ארון ארון אכול שלא ולכאה דשבת פתח מוע בארון ח באכול האש هذا وما شاكله يقتضى في كذا وكذا والثالث اذا كانت שלבה יקמץ מגל אני חירם חרבות ירושלים מה חרי בדשבת البا المركبة وهر مثل دمده دمددار ورعا كانت بثلاث مثل אשר בחרבות والعسم الشاني من אחחر هو اذا كان اول اللكة مثل مدار مدار مدار مدن ماليا المركبة على احدهم هي على ضربين منها اشارة ومنها غير اشارة فالاشارة على ثلاث أتحاء احدها بالعمم مثل دمدد بالسيف دمدد بالحبل دممه بالغصل دمده في الشهر دمس في الظلام حمال في السوق حماد في الرمل حماده في السور حمدد في الهباء والثاني بوهع مثل دمدع دمد دمعاه والثالث بثلاث نقط مثل בחג בחרב والغير اشارة فشل בארך באחל בארץ والقسم الثاني يعقبه دائ فهو على نحوين احدها اذا كان

اول الكلة שוא مثل ראות רבות فالمشار منه بקמץ مثل רק درماد درهمان درمواه فتقول ف اللذى والغير مشار بخفض اعنى بنقطة واحدة مثل درمار دردار فتقول في كذا فالثاني اذا كان اول الكهة وال فالمشار منه بووم مثل دده ف الراس در معار في الاول ومثله درود والغير مشار هو بعده مثل درمه درروه فتقول بكذا او في كذا والقسم الثالث الذى يعقبه سائر حرون الاله داء فهو على تحويس احدها اذا كان اول الكلة عديم فالمشار منه على صوبين الواحد بالحمم والدده مثل حدمهم حددده والثاني بالرهمم والدوه مثل בסערה בנחשתים בקרב במכשפים ובמנאפים والغير مشارفهو بالخفض مثل בנערינו ובוקנינו ובבקרנו בדבר ה والعسم الثاني اذا كان راس الكلة מלך فالمشار منه بعתח وردس مثل ددر دداره دسوره درادم ما خلا واحد وهي ماد داواه فانه غريب في نحو العبراني والغيرمشار فهو بعده מגל במרם במוב

a Le ⊇ est la seconde des lettres serviles; il est nécessaire que je commence à mentionner de quelles manières cette lettre est ajoutée au commencement des mots. Je diraiqu'elle a cinq significations: 1° dans, par exemple: באנשי (I Sam. vi, 19), בחרב בחנית (I Sam. xvi), בחרב ובחנית: (I Sam. xvi), בחרב (I Sam. xvi), חנותר: (I Sam. i, 9); 3° de, par exemple: והנותר

בכשר וכלחם (Lév. viii, 32); 4° sar, משל בנו (Jug. viii, 22), ונלחם בנו , 5° avec (Exod.1 באלחיה (Exod.1 באלחיה (Exod.1) 11). On forme aussi, avec le 2, un mot à part, qui n'est pas composé avec d'autres mots, comme בי בו בה בחם. Ces mots ont les mêmes significations que le ב: dans, en; par exemple : אל תשלחו בו (Gen. xxxvii, 22), nolite mittere manum in eum; א יהיה בו (Exod. xvi, 26), non erit in eo; ישיחו בי (Ps. Lxix, 13); par, par exemple: אשר הכית בו (Exod. xvII, 5) «par lequel tu as frappé; ייחוק בו (II Sam. yı, 6), ויאחו בו (Exod. וע. 4); de, par exemple : לא יאכל בו (Exod. xii, 48) «il ne doit pas manger de ce sacrifice,» לא תגע בו (Exod. xix, 13), אולי אוכל נכח בו (Nomb. xxii, 6) « peut-être pourrai-je tuer quelques-uns d'entre eux, » יסורו בי (Hos. vii, 14) «ils s'éloignent de moi, » c'està-dire « de l'obéissance envers moi », ותתבונן בי (Job, xxx, 20) a tu en comprendras »; sur (par, vers, contre, pour), par exemple : העבירנו בו (Deut. II, 30,) « il ne nous permettait pas de passer par là, » בך ובעמך (Exod. vii, 29) «sur toi et ton peuple,» בי אני ארני חעון (1 Sam. xxv, 24) «sur moi, ô seigneur,» והשיב בך (Deut. xxvIII, 60) «Dieu tournera contre toi, " יגער ה בך (Zach. III, 2), בחלה בר (Ibid. xI, 8) «a de la répugnance pour (sur) moi»; avec, ארכר בו (Nomb. xII, 6) «je parlerai avec lui, » נשח בו (Deut. xxiv, 11), לחלחם בו (Jug. 1, 1).

«Le ב a encore une signification grammaticale, savoir: celle du mot arabe al (l'article), et cela de trois manières: 1° si le ב est suivi de אהחע, 2° d'un

7; 3° de toute autre lettre, et chacune de ces manières a encore des subdivisions.

« Quant aux lettres אהחע, si elles sont ponctuées d'un scheva composé, que le mot soit un impératif ou non, le 2, suivi d'un scheva composé avec segol, a aussi segol באמר, באמר, leם suivi d'un scheva composé avec patha'h אַכל, אַרון, a aussi patha'h בַּארון, אַכל, אש בָּארון (Nomb. xxvi, 10). Dans tous ces cas-là, il signifie dans, en. Suivi d'un scheva composé avec kamaç, par exemple אָני חירם (I Rois, x, 22), חַרבות (Job, III, 14), מה חרי (Deut. xxix, 23), le ב a aussi kamaç אשר בחרבות a segol אשר בחרבות יבאני. Si les lettres אהחע sont ponctuées des voyelles, comme חוץ יחרש יחוץ יחרם, le ב qui les précède prend comme déterminatif 1, ou patha'h בחרב avec le glaive, » בחרש « dans le mois, » ou kamaç, par exemple, בחר, , ou segol, בַּחָרב , פַחָר non déterminatif [prend scheva], par exemple : בָארץ. Le ב, suivi de 7, est (ponctué) de deux manières : 1° si le 7 a scheva, par exemple רְאוֹת ּרְבוֹת, le ב déterminatif prend kamaç, par exemple ברחוב (Gen. xix, 2), ברחמים (Gen. xxx, 41), et on le traduit par dans avec l'article; le ם non déterminatif prend 'hirik, par exemple בראות, ברבות, et on le traduit par dans, en (sans article); 2° si le 7 est ponctué d'une voyelle, le 2 déterminatif a kamaç, בראשן «dans la tête,» בראשן «au premier,»

D'après notre auteur, l'article est compris dans la voyelle, puisqu'il ne dit jamais que le n doit être sous-entendu.

et le non déterminatif a scheva, בָּרְעָּם, et on le traduit par dans ou avec (sans article).

« Le 2, suivi de toute autre lettre de l'alphabet, est également employé de deux manières : 1° si le commencement du mot [auguel le 2 devrait être ajouté] porte scheva, le z déterminatif a patha'h, suivi d'un dagesch dans la lettre suivante, par exemple בבהמה בנדרות (Nah. III, 17), ou avec patha'h sans dagesch dans la lettre suivante (raphé), par exemple: בסערה (II Rois, II, 11), במכשפים (Jag. xvi, 21), במכשפים ובמנאפים (Mal. ווו, 5); le ב non déterminatif prend 'hirik, par exemple : בנערינו ובוקנינו (Exod. x, g). Si le commencement du mot porte une voyelle, le 2 déterminatif prend patha'h, suivi d'un dagesch dans la lettre suivante, par exemple: בתורח . בגוים . בתורח. excepté un seul exemple, אסור בוקים (Jér. xL, 1), qui est une exception dans la langue hébraïque; le ם non déterminatif a scheva, בשוב בשרם .».

"Le set la première des lettres employées exclusivement comme racines. Il l'est isolément, et signifie, dans ce cas, la tristesse et l'abattement (פּלֵּשׁתְּפָּׁ), par exemple : כי אם חונה (Lam. ווו, 82), בוני ממוער (Job, xix, 2), etc. Le passage נוני ממוער (Soph. III, 18) doit être traduit : Les

L'auteur semble avoir lu בְּזְקִים sans אֵ; c'est pour cela qu'il y trouve une exception; car d'après notre leçon avec אַ, le dagesch ne peut pas avoir lieu; il cite cependant le même mot comme exemple pour le אַ paragogique (ci-dessus, p. 49). Il est probable que le mot originaire était עַזְקִים, de la racine וְנִעִּזְקְהוֹן (Is. v. 2), entourer, où la gutturale forte y s'est changée plus tard en אַ; depuis, le אַ même fut omis, et on disait simplement דְּקִים (Ps. CXLIX, 8).

affligés [exilés] du lieu de leur réunion, je les ai rassemblés, sortant de toi et revenant à toi בוני est de la forme מוני (Jér. 11, 21), שובי (Mich. 11, 8). Son substantif est מונָה (Prov. xiv, 13); l'état construit (וֹלְבּשׁוֹט (Lam. 111, 65); une autre de ses formes substantives est ינון (Is. Li, 11). La racine de tous ces mots est 2 seul 2.

«Le ד, la seconde des lettres employées isolément comme racines, peut avoir les significations suivantes: 1° remercier (אורך ה' (الشكر) אורך ה' (Is. xii, 1), הורה (Es. x, 11), הירות (Néh. xii, 8).

2° Confesser (וודה (וודה (Jos. VII, 19), והתודה (Jos. VII, 19)

(Lév. v, 5).

3° Jeteret lancer (ולשת פועלשום), ירו עליה (Jér. L, 14), חרה (Is. x1, 8).

4º Séparer et émigrer (والغراد والاضطراب).

« Dans ce dernier sens, un 2 s'ajoute quelquefois au 7, ou le 7 est doublé; il signifie aussi errer dans

قال المغومين من موضع ميعادهم قد حشرتم ومنك ' واليك صاروا

Le 1, ainsi que toutes les autres lettres qui forment à elles seules des racines, sont les bases qui portent la signification; les autres lettres y sont ajoutées (בְּבֶּבֶּבֶּבְּ), comme l'auteur le fait remarquer plus loin dans la préface de la lettre אַ Ainsi au 2, dans la signification de tristesse, on ajoute un 1, qui se change en 1 dans אַ מָּבֶרָן; un 2 au commencement, comme dans בַּבֶּבְי , puisque l'auteur le compare à la forme אַ מָבְרָבָּי , et un 2 à la fin, comme dans אַ יִבְּוֹר, et ce 2 se trouve aussi dans le mot מְבֶבֶת, qu'il faut traduire par tristesse, et qui offre tant de difficultés d'après le système trilitère. (Cf. Raschi sur ce passage.)

l'exil (فراد الحائلة), در ادر (فواد الحائلة) (Gen. IV, 12), fagitif et errant (جائل مائك), לנדה היתה (Lam. 1, 8), ירדון (Ps. בי מדי דבריך בו תתנודר La passage כי מדי דבריך בו תתנודר (Jér. xLVIII, 27) doit se traduire : « qu'à mesure [que tu profères] tes paroles et tes malédictions contre lui, tu seras fugitif et errant.» Le sens du passage נודי ספרת אתה (Ps. LVI, 10) est celui-ci : « Mes allées et mes venues dans cet exil, tu les as comptées, » c'està-dire, tu sais combien j'ai erré d'un pays à l'autre, comme le prophète dit : « Tu ne trouveras pas un lieu de repos parmi les nations1. » On l'emploie aussi pour le vol des oiseaux (ف الميوان), וחיה כעוף נודד (Is. xvi, 2); il signifie encore l'éloignement (فراد وابعاد), ידוד (فراد وابعاد) ממך (Neh. 111, 7), et c'est pour cela qu'on appelle la femme pendant ses menstrues נדה, parce qu'elle vit افراد) loin de ceux qui sont purs; ne pas pouvoir dormir וחדר שנתי ,(النوم وذهابه (Gen. xxx1, 40); l'irrésolution dans la direction à prendre (ומשלפוף בעלא), נודד הוא (Job, xv, 23), et, dans le même ordre d'idées, l'agitation qui accompagne la lamentation (حركة الانتحاب), נודו לו (Jér. xlviii, 17). On l'emploie aussi pour le mouvement des choses inanimées (ינוד, (וְבָּאוֹכוֹש), ינוד חקנה (I Rois, xIV, 15).

«Le n, la troisième des lettres serviles, peut être

وعبارته أن مقدار كلامك فيه وطعنك كذا تفرّ أنت وتجيل أومعنى قوله داته عقدام المسبب في هذا الدارار احسبت أنت أي أنت العالم بها مربى من القلق والجول من بلد إلى بلد نحو قوله ادرات مما الم مددود

placé au commencement, au milieu et à la fin des mots. Au commencement, il sert :

ו° Pour les substantifs, comme déterminatif (אביטו, avec hamaç הארץ «la terre,» avec patha'h

החרב ale glaive, » et avec segol החרב;

2° Comme signe de l'interrogation (ערשיביא), avec patha'h, האל יעות (Job, viii, 3), האל יעות (Il Rois, v, 7); avec segol, הָאנכי (Nomb. xi, 12), et avec scheva et patha'h (בעלה אָבֹה), הָכן יקיר, (לבעלה אָבֹה) (Jér. xxxi, 20);

כלב בן יפנה הקנוי, (fils) בן (fils) כלב בן יפנה הקנוי, (Nomb. xxxii, 13) (fils de Kenas;) יפתח הנלעדי (Jug.

x1, 1), pour בן גלעד;

4° Pour remplacer le mot אשר (pronom relatif), אינו (II Chron. xxix, 36), הייטב בעיני ה (Lév. x, 19)2;

5° Pour les impératifs, הַכה הַשלך;

6° Pour le passé, הָכה הָשליך.

"Au milieu des mots, le ה est euphonique (ייבית), יהודה לתפלח (I Sam. xvii, 47), יהודה לתפלח (Néh. xi, 17); on le trouve de cette manière très-souvent dans les noms propres ביהוסף (Ps. Lxxxi, 6), יהוצרק (Agg. I, 1).

« A la fin des mots, il sert :

ים (ליים (יישל), קומה (ליישל), קומה (Jér. 11, 27), קומה (Néh. XIII, 14), אדברה (Job, x, 1);

' C'est le ' patronymique ou ethnique.

² Ce ה est ordinairement expliqué comme interrogatif; cependant il doit avoir comme tel un selvea composé; il est donc plus probable, d'après la grammaire, qu'il remplace le mot אשר (Cf. sur ce passage lbn Ezra, qui rapporte l'idée de notre auteur, au nom des grammairiens.)

2°Pour marquer le féminin : אַישָּה « son mari, » בַּפָּה « sa main, » et au pluriel יָדָיק, « ses mains. »

3° Il peut remplacer le mot אֶל (à): הביתה «à la maison.»

"L'indication des motifs pour lesquels la lettre qui suit le ח י est tantôt avec dagesch, et tantôt sans dagesch (רפי), serait déplacée ici; car nous n'avons pas l'intention de nous occuper d'explications grammaticales dans ce livre. Comme racine, le ח signifie être (וועפט), יהי אור (Gen. 1, 3), והייחם (Gen. 11, 5), יהי אור (Job, xxxvii, 6), יהוה ארץ (Éz. vii, 26); la racine de tous ces mots est le ה seul. Il signifie aussi se lamenter (בובים (Mich. 11, 4).

«Le 1 est la quatrième des lettres serviles; nous avons déjà fait remarquer qu'on ne peut pas en former un mot dans la langue hébraïque. Il est employé également au commencement, au milieu et à la fin des mots. Au commencement, de douze manières:

1° Le 1 peut être suivi des quatre lettres indica-

وشرح العلة التي من اجلها يصير للحرف الذي عقب الها ¹ مرة ١٦٦ ومرة بددت يعسر في هذا الموضع لاننا لا نقصه في هذا الكتاب شرح النعو

² Il faut le traduire, d'après notre auteur, événement après événement, de la racine n, qui signifie il arrive quelque chose (accidere, comme & en arabe, par lequel l'auteur le rend). Les commentateurs l'expliquent par malheur, de la seconde signification de n. (Cf. Raschi sur ce passage.)

tives (احرف الاشارة, qu'on appelle ainsi, parce qu'elles indiquent la personne, le nombre et le genre [du verbe]; par exemple, de אראה « vois, » on fait אראה, נראה , הראה . Suivi de א ponctué d'une voyelle (מלך), par exemple, אראה אבא, le ז, ajouté pour le passé, prend kamaç אראה, et, pour le futur, un scheva ואראה. Si le א a un scheva composé (حركة), אהי אָדכר, le ו. pour le passé, a kamaç, ואהי, et pour le futur, patha'h י ארכר 2. Suivi d'un v ponctué d'une voyelle ירע, le ז a, au passé, un patha'h, suivi d'un dagesch ויבא, et au futur un scheva י Si le י est ponctué d'un scheva יהי, le r a au passé un patha'h sans être suivi d'un dagesch וידבר, et au futur un 'hirik יויהין, Ceux qui lisent3 וייף בגרלו (Ez.xxxx, 7), ויישרם (H Chr. xxxII, 30), le , avec scheva et dagesch, sont dans l'erreur; car un dagesch ne saurait être placé que dans

واسميت هذه الاربع احرف اهارة لان بها اشير الى نفسي والى غيري والى الكثرة والى التانيث

פולן דركبت ולויו في الעבר منه נקמץ مشل ואראה ואשמע לן עתיד ישוא ואראה

« Si on y met le 1, il y a au passé kamaç, et au futur scheva. » On remarque, par plusieurs passages (plus loin, p. 64) de l'auteur, qu'il n'est pas sûr de cette fonction du 1; cependant il est plus avancé que Sa'adyah, qui dit que quelquefois on place en hébreu le futur au fieu du passé, surtout dans le sens narratif (Emounoth vede oth, p. 46 a. Cf. Dukes , Beitrage , p. 38 et 39).

³ C'est la leçon de Ben Ascher (Mikraoth Guedoloth, à la fin des variantes entre Ben Ascher et Ben Naphtali; cf. aussi Sepher Ha-

rikmah, édit. Goldberg, p. 28).

² L'auteur ne dit pas que le 1 change le futur en passé et vice versa. Voici comment il s'exprime :

un ' ponctué d'une voyelle; il faut lire מיניף: avec 'hirik sous le premier ' avec un dagesch, et יוישרם avec patha'h et dagesch dans le premier ', et négliger le second ' (באבל בא), comme le second ' du mot מָבְּל בֹּיִל (Gen. ווישל (Gen. ווישל (Gen. אממר). Suivi de ה' ponctués d'une voyelle מָב אָר אַמָּר, le ' a pour le passé patha'h, et un dagesch après lui בו (En בו pour le futur, scheva, יוְנבא ; si les הו בי הוא ponctués d'un scheva, וְנבא , וְנבא ponctués d'un scheva, וְנִהי , le ' prend au passé patha'h, suivi d'un dagesch יוָנהי , et au futur un schourouk (יוֹבל בּי בּי וֹנְרוֹין).

2° Suivi des lettres pos, le 1 est toujours ponctué d'un schourouk.

3º Suivi des lettres החת, ponctuées d'un scheva composé, le ז prend patha'h ההע; si ההע sont ponctués d'une voyelle, le ז a scheva וְהַם.

4° Suivi de toute autre lettre, le 1 a, dans tous les mots variables ou invariables, ou un schourouk, si la lettre suivante a un scheva, ou un scheva, si la lettre suivante porte une voyelle זְנְם וּנְיִם.

5° Si deux ou trois mots sont liés par un 1, et si le mot pourvu du 1 a l'accent au commencement, le 1 a kamaç זהב וְכֶּסף (Exod. xxv, 3); il serait impossible de dire מחב; כמף וְזהב a l'accent sur la seconde syllabe.

6° Le ו estinterrogatif, והפר ברית ונמלש (Ez. xvii, 15), qui a le même sens que וכי הצילו (Is. xxxvi, 19), וכי הצילו (I Sam. xxi, 9), et d'autres.

קי Il a la signification de או סם, שור ושה שרוע, שור ושה

(Lév. XXII, 23), ננבתי יום וננכתי לילח (Gen. XXXI, 39).

8° Le i signifie si ce n'est (וע كذا وكذا), par exemple: ולא ביר חוקה (Exod. ווו, 19) «si ce n'est avec une main forte (וע بقدرة قوية); » il y a des commentaires qui l'expliquent : « Nous ne le soumettons point par un seul châtiment, mais il en faudrait plusieurs i. » Dans le passage ולא אם עודני חי ולא חעשה (I Sam. xx, 14), le premier et le second i ont nécessairement le sens de si ce n'est; le verset dit : « Si ce n'est pendant que je suis encore vivant, [si ce n'est que] tu exerceras envers moi la grâce de Dieu, en sorte que je ne meure pas 2. »

9° Le ו ajouté au passé lui donne le sens du futur עשית (Is. xvii, 4), il sera, et ainsì עשית, quand on y ajoute un ו, devient futur, וועשית ta feras; au contraire, si le ו est ajouté au futur, il en fait un passé, ויסירת טגבירת il a parlé, ויסירת טגבירת (I Rois, xv,

13), qui est comme מירה 3.

¹ C'est l'explication qu'Ibn-Ezra rapporte de Sa'adyah.

قال الَّا ان معَّا انا في الحيأةُ الَّا تفعل معَى فضل ألرب ولا " أموت

Nous allons donner ici le texte arabe, pour montrer l'incertitude de l'auteur sur la fonction du n comme conversif:

وال ۱۱ انقوم مقام ال درات اذا مى تركبت على لفظة درات تصير درد المال درات المال فتقول يكون ومثله درات اذا زاد الله المال يصير درات المال ا

10° Cette lettre est employée comme conjonction pour tous les mots variables ou invariables, et c'est là son emploi le plus fréquent.

11° Le 1 est ajouté au commencement des mots pour l'élégance (فصاحة), en hébreu, comme le ن. en arabe, dans la phrase اما فلان فعالم وفلان بصير « celui-ci est savant, et celui-là clairvoyant. » Par exemple : ותשב תמר ושוממה (Sam. xiii, 20) «Tamar restait désolée » (ויניחו את הכלים ; (جاست فستوحشة) (Éz. xL, 42) « on a mis les vases » (فاقروا الالات); חרות ואין שם (Is. xxxiv, 12) «il n'y a pas là» (فليس قم); et nous le voyons; mais il « et nous le voyons; mais il n'a pas d'apparence, pour que nous le désirions xun, 11) « cependant ne guériront pas » (فلا يبرؤا); מצות שפתיו ולא אמיש (Job, xxIII, 12) « j'observerai ses commandements, afin que je n'évite pas (وصيته תת וקדש וצבא מרמס ;(احفظ فلا 1 ابير (Dan. viii, 13); מוב ויחיל ורומם (Lam. III, 26), c'est-à-dire « qui a patience, afin qu'il attende et soit silencieux à l'aide du Créateur 2. » De tels exemples sont très-fréquents dans la langue hébraïque.

12° Le 1 est paragogique, et on l'écrit sans le prononcer, par exemple: ורב וחסר (II Rois, x1, 1), וראתה (Néh. 1x, 17); on trouve beaucoup d'exemples de

Le manuscrit porte (ואכל) «lutter,» qui ne donne pas la signification de אבין; nous proposons comme conjecture אביר.

[:] يعنى من كان فيه صبر فيصبر فيسكت لمغوثة الخالق: ا ويصبر ويسكت le manuscrit porte

ce genre dans la Massorah, dans le tableau des lettres écrites sans être prononcées (כתיכין ולא קריין).

« Au milieu des mots, le 1 peut être ou sensible dans la prononciation (مخروجة في المنطق), comme dans ישפוטו חם (Ex. xvIII, 26), qui devrait être ישפוטו חם. לא תעכורי . תשמרם (Prov. xxII, 18), au lieu de תשמרם (Ruth, II, 8), pour תעברי; ou insensible (בֹּבֶּר, فزوجية), et, dans ce cas, comme lettre redondante ورام الكوامل), ce qu'on appelle en hébreu ومن طريق الكوامل) « plein; » par exemple : לשאול לו (I Chr. xviii, 10), אשקוטה (Isaie, xvIII, 4).

« A la fin des mots, il est employé de disférentes manières :

الاشارة), a, pour le singulier [des substantifs] בנו . עברו ; b, pour le pluriel des impératifs ¹ כאו עשו; c, pour la première personne plurielle du passé (נידענו (فعلنا; d, comme régime masculin, joint à un verbe au féminin חמתו (Prov. VII, 21), 100 (Prov. XXXI, 12);

2° Pour l'infinitif ראו ראינו (Gen. xxvi, 28); quelquefois le ה remplace le עלה נעלה, ו (Nomb. xIII, 30);

3° Comme euphonique pour le singulier (تختم וחיתו ארץ , (Nomb. III, 15), וחיתו ארץ (Gen. 1, 24);

4° Comme euphonique pour le pluriel (تختم (אלאנפ (Exod. xv, 17) חלבמו (Ps. xvn, 10).

5º Le remplace la syllabe בח, par exemple: למו

qui veut dire avec , ومنه الامر للكثرة مثل همد لالا ولواحقها les lettres ajoutées pour le futur; par exemple: יכאן יעשו, qui est formé de l'impératif.

pour פימו; עלימו , עלימו ; להָם , au lieu de פימו. Le passage שיתמו נדיבמו (Ps. LxxxIII, 12) est à traduire: "Je les placerai auprès de leurs rois" (جعلهم مع).

6° Il sert comme premier de deux compléments d'un verbe, car les Hébreux s'expriment quelquesois d'une manière prolixe (خرع اطنب العبران), en mettant deux sois le régime, c'est-à-dire le 1 joint au verbe, et un substantif, par exemple: חראהו (Exod. II, 6); il faudrait dire חראהו, avec le substantif, ou seul; de même עונותוו ילכרנו (Prov. v, 22); ויכו האחד (II Sam. xiv, 6). Voilà les dissérents cas de l'emploi du 1.

"Nous avons à mentionner encore le cas où le 1
remplace le י. Ainsi, par exemple, ce qui se rattache à l'idée de craindre (יראת) a évidemment un י,
comme dans הוא ירא (Prov. III, 7), et ce 'se change
en i dans יערה; חערה (Exod. xxi, 8), פוער, etc. Il arrive très-souvent, dans les mots employés avec i et י,
que ces lettres disparaissent toutes deux dans la racine i. Ainsi עיר, פועץ, et sans ces deux lettres יערה
יערה לבי לבי לבי לבי לבי לבי לבי לבי לבי לפי לפי לפי לפי לבי לבי לבי לבי לפי לפי לפי לפי לבי לבי לבי לבי לבי לפי לפי לפי לבי הוא devient הודע ידע ; לבה mots
où le i ne peut jamais disparaître sont très-rares
en hébreu; ainsi les formes qui renferment l'idée de
est הוכתה e peuvent jamais être sans; car la racinc en
est non pas mɔ; ainsi on dit יתוכה (Mich. vi, 2).

فهذا وما شاكله كثير ما يستعل بال ١٦٦ وبال ١٦١ وهو أ إصل Par إصل إعداء أصل مستغنى عنعما . وفي الأصل مستغنى عنعما ment le substantif qui en est formé, ou l'infinitif.

Dans la même catégorie se trouve le nom (ווים (ווים (ואים) par exemple : ווי העמודים (Exod. xxvii, 30); et les noms propres, par exemple : ושתי (Esth. 1, 9), ופסי (Nomb. xiii, 13), ויותא (Esth. ix, 9).

« Le r est la troisième des lettres qui, employées isolément, servent de racine, et signifie asperger (וلتنصيم), par exemple : חזה עליהם (Nomb. viii, 7), ויו ממנו (Lév. viii, 11), et ailleurs; l'impératif en est חוח עליו , le passé חוח, l'impératifavec ו חוח עליו (Lév. xvi, ויכה a la forme de ויכה, et avec l'omission du ה. יין, a la forme de כן יוה ויך (Is, בוו, 15) a la forme de יכח. Si les lettres אינת y sont ajoutées, on dit חוה יוה יוה אנה selon la forme de יכה אכה, יכה אכה, תכה , נכה; dans ce cas, le ה peut aussi être omis, et on dit ואך, et ainsi, selon la forme de ותו , ונו , et ainsi on dit [de מ ותם ונם יוים ואם Si l'on s'étonnait de ce que nous citons les mots ונו ואו, qui ne se trouvent point en hébreu, on n'aurait qu'à considérer l'expression שמנו (Lév. viii, 11) [pour former les autres exemples]; on donne de même la forme pur [qui ne se trouve pas non plus dans l'hébreu], en se rapportant à אל תם לכי , וים ואם (Ps. cxli, 4). Le ז signifie aussi incendier et brûler (الاشعال والاحراق), par exemple : מוי רעב (Deut. xxxII, 24) « brûlés (dévorés) par la faim» (محروق الجوع), et de même on dit en syriaque² למוא לאתונא חר שבעה על רי חוה למויה (Dan.

י לינו ותוה עליוו ותוה עליוו ותוה עליוו ותוה עליוו ותוה au passé; peut-être notre auteur le considère-t-il d'après le sens comme impératif.

Le manuscrit a לאתונה.

ווו, 19) « qu'on allume la fournaise sept fois [plus fort] qu'on n'avait l'habitude de l'allumer, » et de même אחונא אוה יחירה (Dan. VII, 22) « la fournaise alluméc extraordinairement » (والاتون مشتعل فضل); la racine de tous ces mots est 1 seul.

أ جزء חוח وهو الحرف الرابع من الاحرف الغير حادمة وقد ظن بعض المغسرين أن المالا تقوم أس للحياة بغير اشتراك وذلك كما وجدوا لغة في السرياني את הוא מחא מחין לאחאה מחיא وليس في السرياني دليل على العبراني واصل اللحة فيه بالعبراني חי וחיות وعلى ما ساشرح في باب חا من هذا الجزء أقول الان أن المالا لا تتركب مع علام في الاصل فلذلك صار ابتدا هذا الجزء الد كما كان ابتدا الجزء الد كما كان

"Le ה est la quatrième des lettres non serviles. Quelques commentateurs ont pensé que la lettre n est la racine de l'expression vivre (היה), sans l'accompagnement d'aucune autre lettre, et ils s'appuient sur le syriaque מהא (Dan. v, 19), הוות הוא ; mais ce n'est pas là une preuve concluante pour l'hébreu. La racine hébraïque de ce mot est היות הויה היה, comme je l'expliquerai dans le chapitre ... Je dirai

¹ Nous avons cru bien faire en donnant le texte arabe de la préface de la lettre n, parce que M. Pinsker (Lik. Kad. 183 et suiv. chiffres hébreux), en reproduisant les lettres qui sont employées isolément comme racines de l'Igaron d'Ali ben Soleiman, n'a point donné le n.

maintenant que, le n ne se composant pas avec le k dans la racine, le commencement de ce chapitre sera an, comme c'était le cas avec le chapitre de k, qui commence également par ax.»

« Le p est la cinquième des lettres non serviles et la quatrième de celles qui servent isolément comme racine, par exemple: מים; il signifie «pencher, incliner, dévier, » dans le sens intransitif (غيل ق נשה , par exemple : נשה בכידון (Jos. viii, 18), נים משה את משהו (Exod. 1x, 23) « Moïse se pencha avec saverge » (ניט אליה , (פחל משה מש عصاته) (Gen. xxxvIII, יומו dévia vers elle» (של לנגע); le pluriel וימו (I Sam. אווי, 3), ותא (Nomb. xxII, 23) «l'ânesse dévia; » au féminin אם חטה אשורי (Job, xxxx, 9) «si mes pas ne dévient pas » (ان کان تمیل قدی); au pluriel נטין רגלי (Ps. LXXIII, 2) «mes pieds déviaient» (שולים رجلي), לא נטיחי ((שולים رجلي) (Ps. cxix, 51); « pencher, incliner, » dans le sens transitif (مل لغيرك), par exemple : חמ אונך (Ps. xvii, 6), חמ לבי (Ps. cxix, 36); le passé est au singulier חטר, המת חסר (Esr. XII, 28) « sur moi il a incline la grâce » (على ميل الغضل), וים את לכב (II Sam. xix, 15); au pluriel, וים את לכב (I Sam. vm, 3). Il signifie aussi étendre (اللحد والبسط), par exemple : כנחלים נטיו (Nomb. vi, 24) « comme les fleuves s'étendent » (کودیة امتدت), כי נמה אל אל ירו (Job, xv, 25), «comme il a étendu sa main vers (كما مد الى الطائق يدة) « Dieu

«Le ' est la cinquième [des lettres serviles et la

dixième]¹ des lettres pouvant servir comme racines et comme serviles, et dans ce cas, il peut être placé au commencement, au milieu et à la fin des mots.

« Au commencement, il est joint ou aux impératifs de neuf manières, ou à d'autres mots (ولغير الاوامر) de la manière suivante :

ו° Si l'impératif d'une racine trilitère est ponctué d'un 'holom, le י a, suivi d'un א, ou 'holom אמר, ou un segol יָאמוי, suivi d'une des lettres, il a patha'h יַחרף, etc. excepté le mot יָחתי, suivi d'une des autres lettres, le י a toujours 'hirik יַנְּהַרְּףָּ.

2° Joint à un impératif formé avec patha'h, il a devant une des lettres אחר un segol אָאָהב, et devant une autre lettre, 'hirik יוִעף וּוְעף. Le י a de même 'hirik dans les mots qui finissent par un א, ברא, ברא, et un segol devant יַחמא, אחתע.

3° Si l'impératif est formé avec céré, le prend devant מחות, ou patha'h יַחנה, ou segol יַחנה, חוָה, ou segol; יָחוֹה, חוָה, חוֹה, ou segol;

devant les autres lettres, 'hirik יְבנה . בנה

4° Joint à un impératif [formé] avec dagesch, le prend scheva אָבֶּר, et de même aussi quand une des lettres אהחער se trouve dans le mot, exemple: יַכחש. בַּחָשַּ

وهو ال⊓ من الاحرف الذي منها اسية Le manuscrit porte ا وهو ال⊓من الاحرف nous croyons qu'on doit lire; ومنها خادمة الخادمة وال∙من الاحرف.....

2 במולא של אחרער, c'est-à-dire, où un dagesch ne peut pas avoir lieu, le mot est néanmoins comme s'il avait un dagesch. 5° Quand l'impératif est de trois lettres, et que la racine du mot est bilitère, comme י בו, , le prend à l'intransitif (غ نفسه) 'hirik יגש, et au transitif (غيرة) patha'h (غيرة).

6° Si l'impératif a 'holom, et si le mot est d'une racine bilitère, le prend à l'intransitif ou kamaç pin,

יחום, ou 'hirik יבוז . ou céré יחום, יחום.

ק" Joint à un impératif avec schourouk, le a kamaç מות פות, et pour le transitif יְמֵים; pareillement les mots qui sont ponctués d'un 'hirik [à l'impératif], soit pour le transitif, soit pour l'intransitif בִּין,

8° Joint à un impératif de deux lettres, le prend au futur, ou céré מין, ou 'hirik חף, חף, et au

passé kamaç שבי.

9° Si l'impératif est formé avec ה des racines d'une lettre, comme השה, le י a pour l'intransitif 'hirik השי, et pour le transitif patha'h השי.

ים o° Le, employé très-souvent au commencement des mots, est quelquefois remplacé par un 1, par exemple : נוקשת יקש, חורא ירא. Nous avons mentionné ce cas dans le chapitre du 1.

וו° et 1, employés dans le même mot, disparaissent très-souvent tous deux; par exemple : ילר,

לדה , גולד

י est écrit au commencement des mots, sans être prononcé יעטרו (Éz. LXVII, 10), יעטר (Jér. L, 8), et vice versa לא עשה (Lam. xx, 2), comme יעטר; (Is. xxvIII, 15), comme. יעבר

יבאו ,13° Le se prononce comme , יבאו (Jug. vi, 5),

יפצחו הרים (Is. xlix, 13), et, au contraire, le se prononce comme, par exemple, ושאנ (Is. v. 29), (Éz. xliv, 24).

«Au milieu des mots, le vest employé de cinq manières:

ו "Dans les verbes qui, ayant un i à l'intransitif, changent au transitif ce i en i, par exemple : יקום, יקום.

י °c, remplaçant le ו, par exemple ; ללין, ללון;

שיחה.

3° י euphonique, ירביון (Deut. viii, 13), qui est comme ירבון.

4° Le י, écrit et non prononcé, יי את רבריו (Ps. cv, 25), et vice versa על צוארו (Gen. xli, 42), טריבו (I Sam. II, 10).

שני: prononce comme 1, par exemple; שני (Gen. xxv, 23), ליריתון (Ps. xxxix, 1), et vice versa ניים (Exod. xvi, 7), ואיש מדונים (Prov. xxvi, 21).

« Ala fin des mots, il est employé de huit manières :

ומוֹלָבּ בּ שׁבּבּי, au pluriel יְדִי; des verbes (אבִר, au pluriel מֹבּי, des verbes (אבִר, au pluriel מֹבּי, des verbes (אבּר, מוֹבּר, au pluriel מוֹבָּי, des verbes (אבּר, מוֹבּר, et le pluriel דברי, un autre encore [la première personne du passé] שמעתי Il désigne l'action de la seconde ou troisième personne passant à la première, au singulier et au pluriel, au masculin et au féminin, au passé et au présent¹, par exemple:

ومنها فعل غيره به استقبال وغير استقبال عن احاد وعن ١ كثرة تذكير وتانيث انُنَى ومستانى הורני (Ps. xxvII, 11), ילדתני (Jér. II, 27), הורני (Gen. xvI, 13), וידעי (Job, xIX, 13); mais ce n'est pas le lieu ici d'expliquer toutes les significations que détermine la lettre, asin de ne pas nous éloigner du but [du livre]; les noms formés avec, comme נקו, prennent un second, pour la première personne; par exemple:

2° Si l'impératif est avec π, le participe passé se

forme avec י; par exemple : דָאוי . רָאָה.

3° Le י indique l'état construit des noms et d'autres mots [au pluriel], par exemple : אנשֵי יְרֵרִי.

4° Les singuliers finissant en ה forment leur pluriel avec ; par exemple : לאָה אנכי (Gen. xxxi, 5), לאָה אנכי (Est. 1, 14), ראי פני המלך (Deut. vii, 15), וכל מרוה מצרים (Ibid. xxviii, 60). Il y a deux exemples que beaucoup de docteurs, par erreur, classent dans cette dernière catégorie; mais ces deux cas appartiennent à la classe des lettres écrites [et autrement prononcées] (במראי); ce sont ימניך (Eccl. xi, 9), וממיגר (Mal. ii, 5); il y en a six de ce genre; je les mentionnerai dans ce chapitre.

5° Le י marque l'impératif féminin י קומי, la seconde personne du futur חקומי. Pour la troisième (לעסשה), on dit תעשה, פגכפף dans le passage איך תשקטי (Jér. xlvn, 7), sur lequel les grammairiens ne sont pas d'accord, et où, d'après mon opinion, le vest euphonique.

6° Le י est euphonique; par exemple : מושיבי (Ps. cxiii, 9); il peut être ponctué avec patha'h כשומרי שרי (Jér. iv, 17), חורי (Is. xix, 9), et aussi avec céré,

par exemple : משכבי אשה (Lév. xx, 13), במזרקי יין (Am. vi, 6). De ce genre sont tous les mots בני dans la Bible employés pour le singulier; par exemple : (Gen. Lxvi, 23), comme je l'ai mentionné dans le chapitre ב.

ק" Le י est écrit et prononcé ה; par exemple: ורפי (ורפי י est écrit et prononcé ה; par exemple: י ורפי (ורפי (וו Sam. xvi, 10), כי יקלל וכי (וו Sam. xvi, 10), ומטי גד (Mal. III, ומטי גד (Mal. III, נמטי גד (Eccl. xi, g).

8° Le ' est écrit et non prononcé, par exemple : יחכאתי (I Sam. xxv, 34), מה יש לכי (I Sam. xxx, 4); ce cas se rencontre le plus fréquemment au féminin et quelquefois aussi sans que ce soit au féminin, par exemple : בניא בן הנם (Jér. vII, 31), כי מצאי (Prov. vIII, 35). On trouve au contraire le ' prononcé et non écrit, par exemple : מעל עיניה (II Rois, xx, 41), על ארץ (Job, vII, 1).

"Le D est la sixième des lettres serviles, et aussi la sixième qui peut servir isolément comme racine; il peut être employé de deux manières, au commencement et à la fin des mots. Au commencement:

ו Devant une des lettres א החא, celles-ci étant ponctuées d'une voyelle, par exemple, אָבּן, le כ déterminatif prend ou patha'h בַחרם, ou kamaç סָמּר, ou segol בָּחֹב, et le כ non déterminatif [scheva] בְּאַרִּץ; si les lettres אהתע sont ponctuées d'un scheva composé, le כ peut être ponctué de trois manières: a, devant scheva composé avec segol, par exemple: אָמֵר, le כ ajouté prend segol בָּאִמֵר, excepté devant les mots

אלהים, אלהים, אלהים, אלהים; car les quatre lettres réunies dans le mot innémotechnique בוֹכ prennent devant בְּמִלְּהִים; b, devant מוֹנ בְּאַלְּהִים; b, devant un scheva composé avec patha'h, le בּאַר וַאַר בַאַר נַאַר מַער אַע kamaç בָּאַרנִים; b, devant un scheva composé avec patha'h, le בּאַר וַאַר בַאַר נַאַר וֹע (Nomb. xxiv, 6); devant הח, le ב a dans tous les cas patha'h; par exemple: בַּאַר נַע (I Rois, xi, 24), בַּאַר (Ez. xvi, 59); c, devant un scheva composé avec kamaç, le ב a également kamaç בַּאַרבות בעולם (Éz. xxvi, 20)¹; il en est de même pour le ב , הַהַרבות בּעוֹלִם.

2° Devant ה ponctué d'une voyelle, le déterminatif a kamaç קראש (Hos. x, 14); le non déterminatif scheva קרוב; devant un ה avec scheva, le déterminatif a kamaç קרשעים, et le non déterminatif

'hirik הראות.

3° Devant toutes les autres lettres ponctuées d'une voyelle, le ב déterminatif a patha'h et un dagesch dans la lettre suivante כְּמִוֹכָה (Is. xxiv, 2), et le non déterminatif [scheva] כְּבִית ; si ces lettres sont ponctuées d'un scheva, le ב déterminatif a patha'h et un dagesch dans la lettre suivante במחמה (Job, viii, 3), le non déterminatif 'hirik במחמה (Est. 1, 21).

A la fin des mots, il sert de deux manières :

ו° Comme déterminatif (مشار): a, pour le masculin avec kamaç, soit au milieu, soit à la fin de la proposition 2; par exemple: ושבקד (Is. xxxvII, 28),

' Nos éditions portent בחרבות מעולם, בחרבות.

י לו מכרת و littér. dans le rapproché et dans le sé-

שבתר (Jér. IX, 8), où la voyelle qui précède le ב indique seule la différence; excepté cependant le mot מֹלְ « à toi, » dans lequel le ב prend au milieu un kamaç, et à la fin un scheva; par exemple : יהי לק אשר לה (Gen. xxxiii, 9), où le premier לד est au milieu, et le second à la fin de la proposition, et dans השרח נתתי לך והמערה אשר בו לך נתתיה (Gen. xxiv, 17), où le premier 77 est à la fin, et le second au commencement; b, pour le féminin, toujours avec scheva, et précédé ou d'un céré דרכב, et pour le pluriel, d'un 'hirik עיניך, ou bien quelquesois de kamaç הנד. כלך, et ainsi partout dans la Bible, pour le mot [employé au féminin], soit au milieu, soit à la fin de la proposition (کان متصل او منغصل).

2° Le ב n'est pas déterminatif, par exemple : וכל ערכך (Lév. xxvII, 25), où le [second] > est euphonique. Quelques commentateurs disent que dans le mot חדרך (Zach. ix , 1), le ב est également euphonique, que la racine en est חדר, et qu'il désigne Jérasalem; d'autres pensent qu'il désigne la ville de Damas. comme nous l'avons déjà mentionné dans la préface du premier volume. Je dirai maintenant que o [comme racine] signifie battre, frapper (صرب); par exemple : ויך, אכה; l'impératif en est הכה, selon la

forme de המה.

paré, c'est-à-dire quand le mot, avec le 5, appartient par le sens au mot suivant, ou en est séparé; au lieu de קמוך, l'auteur emploie quelquefois le terme הולך «le marchant,» c'est-à-dire le mot qui marche vers l'autre. Ce n'est pas l'état construit (correspondant à notre génitif), car il appelle cela مضاف. L'auteur donne plus loin l'expression arabe, en parlant de 37 au genre féminin.

«Le 's est la septième des lettres serviles; il ne l'est qu'au commencement des mots; il est soumis aux mêmes règles que le ع; et comme nous avons donné celles du علية اللان), nous abrégerons ici, et nous dirons que le 's peut être employé au commencement des mots de trois manières:

ו° Suivi des lettres אהחע, ponctuées d'une voyelle, le ל déterminatif a ou kamaç לארון, ou patha'h לחוץ, ou segol לחרשים (Is. xLvII, 13); le ל non déterminatif a scheva לְאִיש .- Si les lettres אחחע sont ponctuées d'un scheva composé, le 's est ponctué de trois manières : a, devant un scheva composé avec segol, le 'déterminatif prend devant les noms un kamaç , et le h non déterminatif, segol ולאַלילית. Le mot אַלְהִים fait exception, et le א n'y est pas pro-חסחכé, quand il est précédé des lettres בוכל (בוכל לאלחים), tandis que, précédé d'une autre lettre, il est sensible מאַלהים. Devant les mots autres qu'un nom excepté de , לאסר le a toujours segol , לאסר excepté de vant le mot אמר, où il prend un céré זאמר [comme devant le mot אלהים; b, devant un scheva composé avec patha'h, le 5 déterminatif prend devant אע, pour les noms, kamaç אלפים [et devant nn un patha'h]; il en est de même quand il est placé devant d'autres mots [qui ne sont pas des noms] et aussi devant un , לאשר , לחוות , (في سائر الافعال)

י Le manuscrit est erroné ici; il porte מא כלא אמר לאמר בכפץ אלאלף אלהים לאלהים

scheva simple (בעל בכלה שוא), לחפר, devant un scheva composé avec kamaç, le ל prend ou kamaç

לחלי, ou segol לחלי.

2° Place devant un ד ponctué d'une voyelle, le ל déterminatif prend kamaç לראש; le ל non déterminatif, scheva לראש; devant ד ponctué d'un scheva, le ל déterminatif prend kamaç לרויה, et le non déterminatif, 'hirik לראות.

3° Placé devant toute autre lettre ponctuée d'une voyelle, le ל déterminatif prend patha'h et un dagesch dans la lettre suivante אמחר ולשמא, et aussi kamaç בין, le non déterminatif a scheva לְבִית ; devant toute autre lettre ponctuée d'un scheva, le ל déterminatif prend patha'h suivi d'un dagesch החומלון, et le non déterminatif, un 'hirik לְבְּחָמוֹח, et si le ה est omis, patha'h לְבִבִיר. Les règles précédentes sont les plus usuelles (المستفاض) dans la langue; nous croyons inutile d'en donner davantage.

Dans peu de passages la forme déterminative du 5 est explétive; nous en citerons trois exemples 2:

ויהי לְּמִים (Jos. vII, 5) «il devint eau. » Le mot למים n'est pas déterminé ici, puisqu'il signifie simplement eau; le même mot est déterminé dans le passage בין מים לְמִים (Gen. I, 6), entre de l'eau et l'eau, c'est-à-dire l'eau déjà mentionnée; le mot לְמִים passage לְמִים l'eau déjà mentionnée; le mot בּיִּם בּיִּם מִים לְמִים est encore plus sensiblement déterminé dans le passage

واليسير منها يزيد في الاشارات نحو ثالث (ثلاث ١٠) *

L'auteur semble considérer les infinitifs, composés avec des lettres serviles, comme des mots qui ne sont pas des verbes.

ויצמא שם העם לְמִים (Exod. xvii, 3), qui se traduit: «en ce lieu le peuple eut soif d'eau potable 1; » מים בעמיו (Lév. xxi, 1) 2, qui veut dire «le cadavre d'un homme quelconque 3; » le déterminatif en est ממא לנפש (Nomb. x, 9), par rapport au mot mentionné déjà dans le passage précédent מש mentionné déjà dans le passage précédent (Nomb. ix, 7), où ce mot est employé pour désigner tout corps d'homme; il est encore plus sensiblement déterminé dans le passage encore plus sensiblement déterminé dans le passage de cet homme qui emploie des mots agréables; » 3° deteid (Prov. xxxi, 4).

Nous dirons maintenant, après ce qui précède, que les Hébreux emploient le ל quelquefois au lieu d'un p; par exemple ויחדלו לבנוח (Gen. xi, 8), qui veut dire חבה לונונים יסבנוח (Gen. xxxviii, 24), comme לאיש אשר אלה לו יסונונים (Gen. xxxviii, 25), qui veut dire מאיש; quelquefois, pour exprimer la préposition de dans le sens de concernant, au sujet de (נוער מון בען בען בען (Exod. xiv, 3), qui veut dire «des Israélites; ואטר פרעה לבני יש (פט בען בען (Gen. xx, 13), «dis de moi; » חברי ליא לאלהיהם (Gen. xx, 13), qu'il faut expliquer, «que tu ne demandes, ni ne réclames de leurs dieux; » quelquefois, à la place de pour, à (פור בעון בען אלהיהם (Ps. Lxix, 22), «pour ma soif; אלעה זקנה (Ps. Lxix, 9), «à ma vieillesse.»

[.] يعنى المشروب دون غيره ا

² Nos éditions portent שנם avec scheva.

[.] مخصوص est opposé au معوم . يعنى نفس أنسان معوم "

Quelquesois le ל est euphonique au commencement des mots; par exemple: לכל כליו (Éz. xxvii, 3), לכל כליו (Il Chron. v, 12), et d'autres; quelquesois il est euphonique aussi au milieu des mots שלאנן (Job, xxi, 23), et, d'après quelques docteurs, il en est de même du dans le mot שנשו (Cant. iv, 1), qui doit avoir le sens de weulques docteurs.

(La suite à un prochain cahier.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1861.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Il est donné lecture d'une lettre du Père A. Calfa, annonçant l'envoi d'un exemplaire de son Dictionnaire arménienfrançais.

Sont présentés, pour être reçus membres de la Société :

MM. le Rév. Père Léon ALISCHAN, membre du Collège Mourad, à Paris;

le Rév. Père Grégoire Mergian, membre du Collége Mourad, à Paris;

le Rév. A. Wylie, à Shanghaï.

Ces candidats sont élus.

G

M. Oppert lit une traduction d'une inscription assyrienne du roi Sargon, trouvée par M. Botta, à Khorsabad, dans la salle X, et se rapportant à la prise d'Asdod.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie de Vienne. Denkschriften der K. Akademie der Wissenschaften, philos. histor. Classe. Vol. X. Vienne, 1861, in-4°.

- Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften. Vol. XXIII, cah. 1-2, et XXIV, cah. 1. Vienne, 1861, in-8°.
- Almanach der Kaiserl. Akademie. Vienne, 1861, in-8°.
 Par l'auteur. Dictionnaire arménien-français, par Ambroise
 CALFA. Paris, 1861, in-12.

Par l'auteur. Lettre à M. Victor Langlois, sur une monnaie attribuée à Oleg, dac de Novgorod. Le général Bartholomæi. Paris, 1861, in-8*.

Par la Société. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. Leipzig, 1861. Vol. XV, 1-4, in-8°.

— Abhandlungen. Vol. II, n° 2. Die Gathas des Zarathustra, von D' Martin Haug. 2° partie. Leipzig, 1860, in-8°.

Par l'auteur. Indische Studien, von Weber. Vol. V, cah. 1, et vol. VI. Berlin, 1861, in-8°.

Par l'auteur. Die Lieder des Hafiz, persisch mit dem Commentare des Sadi, herausgegeben von H. BROCKHAUS. Vol. III, cah. 2, 3. Leipzig, 1861, in-4°.

GLOSSAIRE DES MOTS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS DÉRIVÉS DE L'ARABE, par le D' W. H. ENGELMANN. Leyde, E. J. Brill; 1861, in-8° de xxx et 107 pages.

Le travail dont le titre précède mérite d'être accueilli avec reconnaissance, comme le premier exemple d'un recueil critique de mots arabes adoptés par une ou plusieurs langues européennes. En effet, des essais du même genre avaient été tentés, non-seulement pour les langues espagnole et portugaise, mais encore pour la nôtre et pour l'italien. Mais ces travaux, quoique dignes d'estime, surtout celui de M. Pihan; laissaient beaucoup à désirer. Rien n'est plus facile, on le sait, que de broncher sur le terrain si glissant de l'étymologie. Ce danger est surtout à redouter pour les auteurs de dictionnaires spéciaux, qui se laissent involontairement entraîner à grossir leurs recueils de mots d'une origine douteuse ou souvent même tout à fait chimérique. C'est ainsi que l'auteur de l'estimable ouvrage que nous venons de mentionner fait venir notre mot artichaut des mots arabes رضي ardhy « terrestre » et & chauc « épine 1, » tandis qu'il est bien plus naturel d'y retrouver le mot grec artutica, ἀρτυτικά. Le nom arabe de l'artichaut est المرشف alharchaf', dont les Espagnols ont fait alcarchofa, alcachofa, les Portugais, alcachofra, et les Italiens, carciofo. Le même écrivain tire notre mot baladin des religion, » tandis « دين religion, » tandis qu'il vient évidemment de notre ancien verbe baller, synonyme de danser, sauter, et employé encore en ce dernier sens par La Fontaine'. Langlès a proposé et M. Pihan a adopté pour notre mot balcon l'étymologie persane balakhaneh : chambre haute. » Mais, comme M. de Chevalet l'a fait observer . balcon vient de balet, balay, balé, dans la basse latinité, baletam, qui désignait anciennement une galerie couverte par un toit en saillie et appuyée contre un bâtiment. Aujourd'hui encore, dans la langue du haut Maine, balet désigne un petit auvent, une espèce de portique, un petit toit au-dessus

^{&#}x27; Glossaire des mots français tirés de l'arabe, du persan et du ture, par A. P. Pihan, Paris, 1847, in-8°, p. 43°.

selon le Dictionnaire français-arabe d'Ellious Bocthor et de M. Caussin de Perceval (aux mots artichaut et chardon). (Cf. le Dictionnaire d'histoire naturelle, à la suite de l'ouvrage de MM. le général Daumas et Ausone de Chancel, le Grand désert, Paris, 1848, p. 397.)

³ Fables, livre IX, 3. Cf. Chevalet, Origines de la langue française, t. I, p. 327. En provençal, on disait ballar pour danser (Rochegude, Essai d'un glossaire occitanien, p. 36).

^{*} Tome I, p. 222; cf. p. 479-480.

des boutiques en plein vent 1. On peut aussi, avec L. Dochez, tirer ce mot du vieil allemand balcon, aujourd'hui balken « poutre. » Les exemples qui précèdent prouvent combien, dans la science étymologique, on se trouve exposé à être la dupe de fausses apparences. Rien ne paraîtrait plus naturel, fait observer Silvestre de Sacy, que de dériver le mot mystère de l'hébreu mustar « caché, » et pourtant il est démontré

que ce mot vient du grec μύω3.

M. Quatremère 3, et après lui M. Pihan 4, ont attribué une origine orientale au mot once, désignant une petite espèce de panthère, appelée en arabe fahd. Ils le font venir du mot persan youz بوز , par l'intermédiaire du portugais onça. Mais, d'après l'opinion plus vraisemblable de M. de Chevalet, once en français, lonza en italien, viennent de lynx, lyncem. Au xvi* siècle, on disait lonce . M. Quatremère tire le mot orseille, nom d'une espèce de lichen « lichen roccella » qui s'emploie pour la teinture, de l'arabe ouars ورس (memecylon tinctorium). Cette étymologie ne rend nullement compte de la terminaison eille. D'ailleurs, l'orseille donne une belle couleur bleue tirant sur le violet, tandis que le ouars, d'après le témoignage de Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 133), est une herbe qui teint en jaune. Il est bien plus naturel de regarder le terme italien oricello, d'où vient orseille, comme formé de roccella, diminutif de rocca « roche, » par la transposition de l'o. On croit que c'est du nom d'Oricellari, donné à la famille du marchand florentin qui rapporta du Levant dans sa patrie le secret de la teinture du drap à l'aide de l'orseille, qu'est venu le nom propre Rucellai1.

Journal des Savants , octobre 1825 , p. 603.

Appendice, p. vi.

Livet, La Grammaire française, p. 494.
 Journal des Savants, janvier 1848, p. 45-46.

Vocabulaire du haut Maine, par C. R. de M. Nouvelle édition, 1859, p. 78.

³ Histoire des Mongols de la Perse, p. 162, note, et Journal des Savants, janvier 1848, p. 45.

Depping, Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe depuis les

Il n'est pas étonnant, d'ailleurs, que l'on se trompe sur l'origine de mots employés depuis longtemps dans nos langues occidentales, sans qu'il soit toujours aisé de remonter à leur source première. Mais il est assez surprenant que des hommes spéciaux soient tombés dans l'erreur à propos de termes d'origine purement orientale. Tel est le mot dey & (a) (ou mieux &), employé pour désigner l'ancien souverain d'Alger. M. Pihan (p. 110) le fait venir du mot arabe dâ'y qui appelle. « Ce titre, dit-il, qui désigne une espèce « de missionnaire musulman, chargé d'appeler les sidèles à la « guerre sainte, était anciennement porté par les souverains « d'Alger. L'orthographe arabe du mot dey tomba dans un « tel oubli parmi les sujets de la régence, qu'elle se consondit « avec celle de daiy « oncle maternel; » pourtant la dissérence « est grande. »

L'opinion de M. Pihan a été reproduite par un écrivain italien qui a publié un essai sur les mots italiens dérivés de l'arabe 1; on la retrouve même dans le présent recueil 2; elle n'en est pas moins inexacte. Dey vient bien du turc dat ou daiy « oncle maternel. » On sait que, chez les dynasties d'origine turque, les mots exprimant des fonctions du service intérieur du palais, ou des relations de parenté naturelle ou adoptive avec les souverains, sont ensuite devenus des titres de dignité. C'est ainsi que le nom d'atabeg « père-seigneur, » donné dans le principe au gouverneur d'un prince seldjoukide, a servi à désigner par la suite plusieurs familles souveraines de l'Asie occidentale. C'est par un usage analogue que le Grand Seigneur appelait ses vizirs lala JY « gouverneur. » Je dois faire observer aussi que le mot arabe dâ'y ne désignait pas un missionnaire musulman chargé d'appeler les fidèles à la guerre sainte, mais un ministre d'une secte

croisades, t. II, p. 328, 329; Ginguené, Histoire littéraire d'Italie, 2° édit. t. VI, p. 43, note 1.

³ Saggio di voci italiane derivate dall' arabo, di Enrico Narducci. Roma, 1858, petit in-ú* de 55 pages.

[&]quot; Journal asiatique, mai-juin 1854 . p. 474 . 475.

de l'islamisme, les Ismaéliens ou Bathéniens. De nos jours encore, il est appliqué à certains ministres de la religion des Druses.

Des erreurs du genre de celles que je viens de relever sont très-rares dans l'opuscule de M. Engelmann. On sent qu'on a ici affaire à un homme versé dans l'étude critique des langues et qui n'est pas disposé à se laisser égarer par de fausses lueurs. En effet, pourquoi demander à l'arabe des étymologies qu'il est bien plus naturel de chercher dans le latin, ou même dans les langues germaniques? C'est ce qui doit nous empêcher d'admettre, avec Barbazan¹, pour notre ancien mot guille « tromperie, fourberie, supercherie, » l'étymologie qui le tire de l'arabe Lè ghill « perfidie, fraude. » Ce mot, qui se retrouve encore dans l'anglais guile, wile « artifice, ruse, » vient plutôt de l'ancien allemand gillen « tromper, duper. » Dans le latin du moyen âge, guillator signifiait « un imposteur. »

Un moyen que M. Engelmann a employé avec succès pour reconnaître si tel mot arabe pouvait avoir donné naissance à tel autre mot espagnol ou portugais, c'est l'étude des altérations que l'écriture ou la prononciation avaient pu introduire dans ce terme d'emprunt. Il a ramené ces altérations à un certain nombre de règles, appuyées sur des exemples. Toute cette partie de son introduction nous semble particulièrement digne d'éloges. Il en est de même d'un certain nombre d'articles de son glossaire, tels que ceux consacrés aux mots albaricoque «abricot, » alcabala, almadrava «pêcherie de thons, » almanaque «almanach. » Dans ce dernier article, l'auteur se prononce positivement contre l'origine arabe attribuée au mot almanach. On sent bien qu'il est impossible de donner une analyse suivie d'un travail pareil à celui de M. Engelmann. Nous devons donc nous contenter de rectifier ou de compléter sur certains points de détail les assertions de ce savant.

L'ordène de chevalerie, avec une dissertation sur l'origine de la langue françoise, 1759, p. 25-26. (Cf. Chevalet, t. 1, p. 388.)

M. Engelmann fait observer avec raison (p. 2) que le mot portugais azemel, signifiant muletier, est évidemment le mot arabe الزمّال azzemmâl, qui manque dans les lexiques, mais que Pedro de Alcala donne avec la signification d'azemilero. On peut ajouter qu'Ibn Batoutah emploie le mot الزمّال azzemmâl comme le synonyme du persan خربنه kharbendeh.

A propos du mot espagnol adive, en portugais adibe « chacal, » M. Engelmann fait remarquer qu'il semble inexact de traduire le mot arabe الذئب addhib, d'où viennent ces deux mots, par loup. Et il cite un passage de Makkari, qui, après avoir dit qu'il y a en Espagne une espèce de bête fauve appelée lob (lobo), ajoute que cet animal est un peu plus grand que le dhib. On pourrait ajouter que, d'après un savant voyageur, les noms du jakkal ou chacal, en arabe, sont deeb (dhfb) et vavi 2, et qu'en Algérie, selon M. le D' Lagger 3, les indigènes n'emploient jamais le mot chacal, et se servent du mot dib. Mais toutes les descriptions que les poêtes et les naturalistes arabes 4 donnent du dhib ne peuvent s'appliquer qu'au loup. Il faut donc admettre que, dans ce cas, comme pour le mot بط batth « canard , » dont les Espagnols ont fait pato « oie , » le sens primitif du mot arabe aura été modifié par les Espagnols, et le mot lui-même appliqué à un animal quelque peu différent.

M. Engelmann fait observer avec fondement que le mot espagnol albarran, signifiant étranger, vient de l'adjectif arabe alberrany البران, que Pedro de Alcala traduit par advenezido, forastero, peregrinero. Il aurait pu ajouter que la signification

¹ Voyages, publiés et traduits par Ch. Defrémery et le D' B. R. Sanguinetti, t. II, p. 115, l. 7.

³ Essais philosophiques sur les mœurs de diverses espèces d'animaux étrangers (par Foucher d'Obsonville), Paris, 1783, in-8°, p. 80, note.

^{*} Apud Daumas et Ausone de Chancel, Le Grand désert, etc. p. 38h.
* Voyez surtout Kazouïny, Adjaïb almakhloukât, édition Wüstenfeld, t. 1, p. 395; et les Extraits de la grande histoire des animaux, d'Eldémiri, à la suite de la Chasse, poëme d'Oppien, traduit en français par M. Belin de Ballu. Strasbourg, 1787, p. 171-174.

la plus usitée de berrany est celle d'extérieur, ainsi qu'on le voit dans une note de feu M. Quatremère 1 et dans le Dictionnaire français-arabe de MM. Ellious Bocthor et Caussin de Perceval2. C'est par inadvertance que M. Engelmann (p. 34) dit que, dans le jeu d'échecs, alfil, arfil désigne le roc. C'est le fol on fou qu'il fallait dire ; le roc correspond à notre tour. Chez les Orientaux, dit Sinner, d'après l'illustre Fréret (OEuvres complètes, t. XVII, p. 137), le fol a la figure d'un éléphant et en porte le nom, fil; de ce nom on avait formé celui d'alphillus, employé par d'anciens poëtes latins, et dont nos poetes français avaient fait auphin et dauphin; les Espagnols le nommaient delfil (alfil), arfil; dans la suite, ils ont changé ce nom en celui d'alferes, et les Italiens en celui d'alfiere « sergent de bataille3. » Le mot algerife en espagnol, algerive en portugais, désignant un filet de pêche, porte, dans sa première syllabe, la trace reconnaissable d'une origine arabe, et M. Engelmann l'admet sans hésiter pour ces deux mots, ainsi que pour aljarfa, qui est évidemment de la même famille. Mais il avoue n'avoir pas réussi à en trouver la racine. Ces mots ne viendraient-ils pas de غوف « hausit? » M. Engelmann (p. 29) tire le mot espagnol alfamar * tapis, converture de lit, * de l'arabe الحنبل alhanbal, d'où l'on a fait le vieux terme portugais alfanbal, et l'espagnol arambel. Quant à alfamar, je préférerais le tirer, avec M. Dozy , de alkhimar « couverture. »

M. Engelmann fait venir le mot espagnol alguarismo «l'arithmétique» de l'arabe الغبار alghobar, désignant les figures par lesquelles on représente les nombres ⁵. Mais il est main-

2 Sous les mots extérieur et externe.

* Histoire de l'Afrique et de l'Espagne , intitulée Al-Bayano 'l-Mogrib, t. 11,

p. 23.

¹ Notices et Extraits des Manuscrits , t. XIII , p. 205 , 206.

^{*} Extraits de quelques poésies des x11°, x111° et x11° siècles, Lausanne, 1759, p. 76,77.

On peut consulter, sur le terme alghobar, le Mémoire historique, géographique et scientifique sur l'Inde, par M. Reinaud, Paris, 1849, in-h", p. 399 et hoo.

tenant bien connu, grâce aux recherches de MM. Reinaud', Michel Chasles et Wæpcke, que le mot alguarismo et sa forme française algorisme viennent d'alkharezmi, surnom du fameux algébriste Abou Djafar Mohammed ben Moussa, par les traducteurs duquel la méthode du calcul en question pénétra en Europe au xu' siècle, et qui est désigné dans les manuscrits par les noms de Mohammed, filius Moysis Alchorismi ou Giafar Alkoresmi, ou simplement Alchoresmi.

M. Engelmann (p. 69) n'a pu déterminer l'origine des mots azagaya, azahaya « espèce de lance, de javelot, » d'où nous avons fait zagaie. Ces mots ne sont autre chose que l'arabe zaghaia, par lequel on désigne actuellement une baïonnette . D'après M. Cherbonneau , le mot zaghaia signifie encore, en Algérie, un crochet en fer au bout d'un bâton, pour chasser le hérisson et le porc-épic. On lit dans l'Histoire de Louis XIV, par Pellisson: « La cavalerie maure « caracolait sur le rivage, armée, pour la plupart, de zagaies « que les nôtres ont appelées quelquesois, par ignorance et par

¹ Mémoire sur l'Inde, p. 303, 304.

² Comples rendus de l'Académie des Sciences, t. XLVIII, séance du 6 juin 1859.

³ Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident, etc. Rome, 1859, in-4°, p. 16, 17.

A Cf. le Dictionnaire d'Ellious Bocthor et Caussin de Perceyal, voc. baionnette, et Habicht, Epistola quadam arabica, p. 45, qui cite Dom Germanus de Silesia, traduisant عامل الزغاية par varmato di pica, hastam gerens.» Habicht suppose, à tort selon moi, que ce mot doit s'écrire par un عند اغاية كرفاية من داغاية. ce qui significrait, d'après lui, possessor summitatis.

⁵ Notes manuscrites communiquées par ce savant.

« abus, lances gaies 1. C'est une manière de javelot fort léger « qu'ils dardent avec une adresse extrême, le retirant ou l'as bandonnant comme il leur est plus à propos 2. » — « La zas gaie, dit Adanson, est une espèce de lance de sept à huit » pieds de longueur, terminée par un fer semblable à celui « d'une pique. C'est l'arme la plus familière aux nègres; ils la » jettent avec la main 3. »

. Le mot azumbre, désignant une mesure pour les liquides, la huitième partie d'une arroba, ne viendrait-il pas de l'arabe assoumn, qui veut dire la huitième partie? De ce dernier mot on a formé, il est vrai, le terme tomen, mais on peut bien en avoir tiré un autre dérivé espagnol; quant au changement du co tsa en z, on en a un autre exemple dans le nom de zegri, qui, ainsi que tagarino, dérive de l'arabe thagri ثغرى. M. Engelmann, d'après Marina, admet l'origine arabe de garita « petite cellule destinée à faire la sentinelle, • qui viendrait de خريطة kharitha • bourse de cuir. • Mais il est évident que garita n'est autre chose que notre mot guérite. Le mot espagnol fileli « toile d'un tissu délié » viendrait, selon notre auteur, de de halhal « étoffe d'un tissu fin. » Il nous paraîtrait plus vraisemblable de le tirer de filali فيلالي, adjectif relatif dérivé du nom de la ville de Tafilelt ou Tafilalet, dans l'empire de Maroc. Actuellement encore, on donne ce nom au maroquin.

Notre auteur rejette l'étymologie qui fait venir l'espagnol marfil et le portugais marfim des mots arabes المن nâb fil dent d'éléphant. • Il se fonde non-seulement sur l'altération presque incroyable de nâb en mar, mais encore sur l'existence des formes collatérales olmafi et almafil. Quant au changement du noun (n) en mim (m), nous en avons un autre exemple dans

Au moyen age, on disait archeyayes. (Voyez Froissart, apud M. Fran-

cisque Michel, Histoire de la guerre de Navarre, p. 367.)

Voyage au Sénégal, p. 115.

Histoire de Louis XIV, depuis la mort du cardinal Mazaria jusqu'à la paix de Nimègue, Paris, 1749, t. I, p. 207. Il est question, dans cet endroit, de l'armée maure qui défendait la place de Gigeri, ou Djidjelli, contre l'expédition française commandée par le duc de Beaufort.

almojatre « sel ammoniac, » qui, comme l'admet M. Engelmann (p. 57), est une altération de l'arabe النشادر annochâdir.

Pour le changement du ب (ba) en , (ra) au milieu d'un mot, il n'a rien de plus extraordinaire que celui du ب en ن (noun) à la fin d'un mot, comme almotacen pour المعتسب almohtacib, alacran pour العقرب alakrab.

M. Engelmann enregistre, mais en le faisant suivre d'un signe de doute et sans en proposer aucune étymologie, le terme espagnol mohatra « usure , » qui a passé dans le français (contrat mohatra, pour marché usuraire). Ce mot vient évimokhatera «engager un pari, faire une مخاطرة gageure, loterie. » A la page qu, M. Engelmann fait venir sabana, savana « linceul, drap de lit, » de sabaniya سبنجة, qui désignait une pièce de toile blanche, telle qu'on en fabriquait à Saban, localité voisine de Baghdad. Mais, comme je l'ai démontré dans ce recueil , le mot sabaniya est d'origine grecque et vient de σαθάνον, en latin sabanum. M. Engelmann suppose (p. 96) que le mot espagnol zafareche « étang » vient de l'arabe sihridj. Cette conjecture est exacte, sauf que zufareche a été formé du pluriel , saharidj, et non du singulier. C'est un exemple à joindre à ceux des mots arabes qui se sont introduits dans l'espagnol sous la forme du pluriel, comme alcor « colline » de القارة alkour, pluriel de قارة alkara; foluz « obole » de فلوس folous, pluriel de fels فلوس. Un quatrième exemple, c'est celui du mot espagnol zaraguelles « culottes plissées , » formé de l'arabe سروال sirwal, ou mieux de son pluriel سراويل serdwîl 2. Quant au singulier sirwal, il me paraît avoir donné naissance au mot chivarra, que j'ai rencontré dans une relation de voyage au Mexique, avec le sens de pantalon de chasse ou de voyage. Le mot alhania « alcôve , chambre à coucher, » vient de l'arabe لخنية alhania « voûte, arcade », et non, comme le dit M. Engelmann, de المانية alhania « officina , taberna. » Enfin , le mot

¹ Numéro de février 1854, p. 171, 172; cf. Mém. d'histoire orientale, p. 206. 2 Cf. Dozy, Dictionnaire détaillé des noms des vétements chez les Arabes, p. 204.

arabe الفتات alfitata ne manque pas dans tous les lexiques, comme le dit M. Engelmann (verbo alfitete). Il se trouve dans le dictionnaire d'Ellious Bocthor, sous le mot miette, ainsi que le mot فتيت fatit, dérivé de la même racine. C'est de ce dernier, ou mieux de la forme consacrée au nom d'unité, que vient l'espagnol alfitete, plutôt que de الفتات.

Le glossaire de M. Engelmann est loin d'être complet.

Voici une liste des mots qu'on y pourrait ajouter :

Alfar « atelier du potier de terre, » arabe الفاخورة alfakhoura (voyez le dictionnaire d'Ellious Boethor, verbo poteria). Alfarero « potier de terre, » arabe فاخورى fakhoury et المخارة fakhkhur.

Alameda « place plantée de peupliers , » arabe المينان almeidan « hippodrome. »

Alhaquin a tisserand, ade Lall alhaik, on Lalhayyak,

ou plutôt encore (sal alhuouky.

Alicates « pinces, petites tenailles, « de القاط allakkûth, qui vient de القاط lakutha « legit, collegit. » Cf. Ellious Boethor, verbo tenailles, et le mot ملقاط milkûth » pince. »

Arçabuz « arquebuse, » de l'arabe القوس alkaous « arc. » On sait que l'arquebuse, avant d'être une arme à feu, était une arme à jet. Comme le fait observer M. de Chevalet, « après l'invention de la poudre, le nom de plusieurs machines de guerre jusqu'alors en usage passa aux armes à feu qui les remplacèrent. C'est ce qui arriva pour l'arquebuse . » En arabe, les mots قوس البندي kaons albondok, littéralement l'arc aux avelines, désignaient une espèce d'arbalète, et non une arquebuse, comme a écrit M. Quatremère ², citant un passage de Maçoudi, écrivain du x' siècle de notre ère.

Balax « rubis balais , » qui vient de l'arabe-persan balakhch

، بلغش ،

Ouvrage déjà cité, t. I, p. 435.

³ Histoire des Mongols de la Perse, p. 291, note. (Cf. Silvestre de Sacy. Chrestomathie arabe, t. III, p. 68.)

² Voyez Quatremère, Histoire des sultans mamlonks, t. II, 1" partie, p. 71, et ma traduction du Galistan de Sadi, p. 326, note 2.

Baldaquin, qui dérive, comme on le sait, de Baghdadi, adjectif tiré du nom de la ville de Baghdad, ou, comme on disait au moyen âge, Baldac et Baudac.

Bagia « bougie, » de جاية Bidjaīa, vulgairement Bougie, en espagnol Bagia, ville de l'Afrique septentrionale, d'où

l'on exportait jadis de la cire.

Buza, breuvage fait avec du millet bouilli dans de l'eau. du turc ابوزة bouza, passé dans l'arabe sous la forme بوزة Le dictionnaire de l'Académie française donne ce mot sous la forme bosan. Il serait plus correct d'écrire bouza ou bousa.

Tarcax « carquois. » Ce mot nous est venu du persan تركش terkech, d'où les Arabes ont fait tarcach تركش et les Italiens tarcasso. Au xv siècle, on disait tarquais, et l'on n'ignore pas que les lettres c et t permutaient souvent entre elles dans les langues néo latines . C'est ainsi que de carcer on a fait chartre; de flaccere, flétrir; de tremere, cremere, et ensuite craindre .

Look «lok,» de أهوق laoûk «électuaire pour la poitrine. « Nafa « eau de fleur d'oranger, eau de naffe, » de l'arabe نكت nafha « odeur. »

Papagaio « perroquet, » de l'arabe babbaga, en italien papagallo. On appelle encore actuellement chez nous papegai un oiseau de carton ou de bois peint, que l'on place au bout d'une perche pour servir de but à ceux qui s'exercent à tirer de l'arc, de l'arbalète ou de l'arquebuse. Anciennement on disait papegault ou papegaut; aussi Rabelais emploie-t-il ce mot pour désigner ironiquement le pape 3. Comment, à ce propos, pourrait-on réprimer un rire rabelaisien, quand on voit Génin nous dire que « le papegault a certainement reçu ce nom de ce qu'il pape, c'est-à-dire mâche les branches de la forêt, du gault? Voyez un perroquet sur son bâton, il est

⁵ Pantagruel, J. V, ch. vm; cf. Chevalet, II, 239; Roquefort, Dictionnaire étymologique de la langue française, t. II, p. 175.

¹ Voyez la Bibliothèque de l'école des chartes, 2 série, t. IV, p. 402, 403. 2 Cf. Chevalet, Origine de la langue française, tome 1, p. 208, et t. II, p. 98 et 104.

toujours à le mâchonner; il était naturel de dénommer cet oiseau de son trait caractéristique, c'est la force du bec. Plus tard, on a dit papegay; c'est une altération probablement suggérée par le plumage vert gay du perroquet¹. » N'est-ce pas le cas d'appliquer au spirituel écrivain ses propres paroles : « Ma foi, c'est une belle chose que l'érudition, mais « l'assurance en est une bien plus belle encore. L'érudition ne « donne pas d'assurance, au contraire; et l'assurance rem-« place l'érudition avec toute sorte d'avantage². »

Pato « oie, » de بط batth. Voyez plus haut, p. 87.

Tabis a tabis , sespèce de satin ondé, de l'arabe d'a attabi. Dans le latin du moyen âge, on écrivait attabi. D'après Ibn Djobaïr³, il y avait à Baghdad un quartier appelé Atabya, où se fabriquaient des étoffes du même nom, composées de soie et de coton de diverses couleurs. On lit dans l'Histoire des Califes de Soyouti la petite anecdote que voici : « En l'année 569 (1173-1174 de J. C.) Nour-eddin envoya au calife des présents et des cadeaux, au nombre desquels se trouvait un âne rayé (un zèbre) comme a une pièce de l'étoffe appelée attabi. Les habitants sortirent de leurs maisons, afin de considérer cet animal; il y avait parmi eux un fabricant d'attabi, rempli de prétentions, mais qui n'était qu'un sot dépourvu de mérite. Quelqu'un dit : « Si l'on vient de nous envoyer un âne « attabi, nous possédions un attabi qui n'est qu'un âne ». »

Tafilete « maroquin, » du nom de la ville de Tafilelt ou Ta-

filalet. Voyez ci-dessus, p. 90.

Zoquete « morceau de bois qui reste de celui qu'on a travaillé, petit homme mal bâti, bout d'homme, homme stupide, lent à concevoir, » de l'arabe sokth, sakth, ou sikth « avorton. » Cf. acade sakath » pars rei quæ abjicitur. »

2 Ibid. I, 8, 9.

¹ Récréations philologiques, édition in-8°, t. I, p. 438.

Apud Doxy, Dictionnaire, etc. p. 436. (Cf. M. Quatremère, Histoire des sultans mamlouks, t. I, 1^{re} partie, p. 241, et t. II, 1^{re} partie, p. 70-71.)

[.] du texte imprimé و توكي عمالي au lieu de متوب عمايي du texte imprimé.

⁵ The Tarikh alkholafa, edited by W. N. Lees and Mawlawi Abd-alhaqq, Calcutta, 1857, p. 457, 458.

M. Engelmann a enregistré dans son glossaire (p. 91) le mot roque, en le faisant suivre de cette brève explication : terme du jeu d'échecs, de , rokh. On sait que le mot roc, désignant la tour au jeu d'échecs, vient de l'arabe ; rokh, nom d'un oiseau fabuleux, souvent mentionné dans les légendes et les contes orientaux; et, à ce sujet, je dois indiquer deux erreurs singulières du savant Thomas Hyde, qui, préoccupé de l'idée que rokh devait désigner une bête de charge, s'est exprimé ainsi : « Inter velocia jumenta rokh quoque numeratur in Josephi et Zelichæ Historia (Cod. land. p. 62), « ubi fit sermo de processione nobilis Ægypti erga Zelicham, hoc modo cum ruchis بدين اين رخ اندر ره نهادند « viam posuerant, i. e. ruchis insidentes viam confecerunt etiter * promoverunt. Et alibi etiam in eodem libro liquet ruchum « pro jumento haberi; dum scilicet Zelicha dictum nobilem « quæsitum iret, processio describitur sequenti modo, quasi « ruchis inequitassent, dum maxima sollicitudine ducti, velo-« cissimis jumentis veherentur, ut quam citissime ad optatum « finem pervenire possent. »

> هزاران سرو و شهاد و صدوبر سی روی و سی بوی و سی بر روان گشنده گهی نوبهاری رخ آورد از دیاری تا دیاری

Milleni viri cupressorum, picearum et pinorum instar, Jasmineo vultu, jasmineo odore, jasmineo pectore, Procedebant: dixisses equidem hoc fuisse novum ver Ruchis deportatum e regione in regionem.

Toute personne tant soit peu familiarisée avec la langue persane reconnaîtra sans peine que le savant professeur d'Oxford a confondu deux acceptions différentes du mot roukh; qu'il n'est pas question ici du rokh, oiseau fabuleux, mais bien de roukh « face, visage, » et que, par conséquent, il faut

¹ Mandragorias, seu historia shahi ludii, etc. Oxonii, 1694, p. 117, 118.

traduire dans le premier passage, « ils tournèrent leur visage vers le chemin, c'est-à-dire, ils s'y avancèrent, » et dans le second : « tu dirais que le renouveau s'est dirigé d'un pays vers un autre. » Pour en revenir au mot espagnol roque, désignant une pièce du jeu d'échecs, j'ajouterai qu'on en a fait le verbe enrocar, de même que nous avons fait de roc le verbe roquer.

A ces mots on pourrait joindre le terme jambette, qui est employé quelquesois comme synonyme de navaja « couteau de poche, » et qui se rencontre aussi dans notre langue avec le sens de petit couteau de poche, dont la lame se replie dans le manche. Je le ferais venir de l'arabe جنبية djanbiyah, qui manque dans les dictionnaires, mais que l'on trouve souvent dans les relations de voyage avec le sens de poignard.

Telles sont presque toutes les erreurs ou omissions qu'une lecture attentive m'a permis de reconnaître dans l'estimable essai de M. Engelmann. Il est difficile, dans un travail de cette nature, d'éviter les unes et les autres. C'est avoir déjà beaucoup fait que d'avoir frayé la voie à ceux qui voudront, à l'avenir, s'occuper de pareilles recherches, et de leur avoir tracé des règles dont l'application doit les préserver de plus d'une erreur, sans cela presque inévitable. Je désire donc que M. Engelmann ne voie dans mes critiques qu'une preuve de l'estime sincère que m'inspirent ses connaissances solides et ses consciencieux trayaux.

CH. DEPRÉMERY.

Voyez Arnaud, dans le Journal asiatique, 1845, t. I, p. 345; Niebuhr, Voyage en Arabie, t. I, p. 195, 341, et Description de l'Arabie, p. 54, 190, 245, 266; D'Escayrac de Lauture, Le Déscrit, p. 374 et pl. V, fig. 2. On lit dans la relation du capitaine Haines, Journal of the geographical society, t. XV, p. 111: «l'inévitable yambe ou poignard recourbé.» Le capitaine avait épelé jambea, son éditeur a lu yambe', comme si l'on écrivait مناطقة. Cf. encore ibidem, p. 12, et la Relation d'un voyage dans l'Yèmen, par Paul-Émile Botta, p. 22, 44, 55, 116.

The cunciform Inscriptions of western Asia. Vol. I. A selection from the historical inscriptions of Chaldaea, Assyria and Babylonia, prepared for publication, by Major General Sir H. C. Rawlinson, K. C. B. assisted by Edwin Norris, Sec. R. As. Soc. London. Lithographed by R. E. Bowlers. 1861.

Le musée britannique vient de publier la première partie d'une œuvre extrêmement importante, qui inaugure une nouvelle ère dans l'étude des inscriptions cunéiformes. L'ou vrage se compose de soixante et dix planches lithographiées, exécutées avec une grande élégance, et, ce qui est plus digne de notre reconnaissance, avec une exactitude qui atteint les dernières limites du possible. On y trouve d'abord toutes les inscriptions sur briques des rois de la première dynastie, les légendes courtes des rois assyriens de toutes les époques. Puis l'ouvrage nous permet de confronter d'une manière facile les variantes des différents exemplaires de la grande inscription de Tiglatpileser I, suivie des textes inédits de Sardanapale III, et notamment de la grande inscription de ce roi en quatre cents lignes, très-étendues, le plus grand texte connu avec l'inscription des salles de Sargon à Khorsabad. Nous trouvons ensuite l'obélisque de son petit-fils, écrit en caractères assyriens archaïques, et transcrit en lettres modernes par M. Rawlinson, qui, dans cette œuvre difficile, a fait preuve d'une sagacité très-sûre. Après cette inscription viennent les textes de Sennachérib, surtout le prisme hexagonal, et l'inscription de Constantinople, tous les deux inédits. Nous avons vu avec plaisir l'inscription gravée par le même roi sur le roc de Bavian, dont nous ne connaissons pas de copie exacte. Le fils de Sennachérib, Assarhaddon, est représenté par la pierre de lord Aberdeen et le grand prisme où il parle de la guerre contre les rois grecs de Chypre, ainsi que par quelques petites inscriptions. La fin du volume est composée des documents de Babylone; nous signalons, entre autres, la

grande inscription du musée de la compagnie des Indes, en archaïque et en transcription moderne, puis quelques inscriptions complétement inédites des rois de Babylone; tout en dernier lieu, se trouve notre caillou de Michaux.

Cette œuvre n'est pas celle d'un simple copiste; elle a, surtout par la transcription des textes archaïques de Ninive, un mérite d'un ordre plus élevé. La critique y trouve peu à redire; seulement nous soumettons aux assyriologues l'identification du signe qui se trouve le quatrième, l. 21, col. III, et le quatrième, l. 6, col. IV, de la planche 49; nous croyons être sùr qu'il est le signe is et non tum. Le quatrième signe, l. 4, col. IV, que le savant éditeur a laissé en blanc, est dun. Mais ces quelques remarques, par cela même qu'elles sont en très-petit nombre, ne peuvent qu'ajouter au grand mérite de cette publication, dont nous espérons bientôt voir la continuation.

J. OPPERT.

Dictionnaire arménien-français, par Ambroise Calfa. — Paris, Hachette, 1861, gros in-12 de 1,033 pages.

L'étude de la langue arménienne a fait depuis quelques années de grands progrès en Europe, et cet idiome, long-temps négligé par les orientalistes, a pris une large place dans la science. La littérature arménienne renferme en effet des trésors historiques qui chaque jour viennent grossir la somme de nos connaissances, et, grâce à elle, une notable partie de l'histoire de l'Asie, oubliée depuis bien des siècles, est devenue accessible à tous. Cependant un des instruments essentiels pour l'étude de la langue arménienne faisait défaut, nous voulons dire un bon dictionnaire; car on ne peut donner ce nom aux essais de Rivola et de Pétis de la Croix. Un seul lexique encore bien incomplet, celui du père Aucher, était le seul secours que les arménistes avaient à leur

disposition, car beaucoup n'étaient pas à même de tirer prolit du grand dictionnaire en langue arménienne publié par les PP. Mékhitaristes de Venise. M. Ambroise Calfa résolut de doter sa nation et les orientalistes d'un dictionnaire complet arménien-français, qui pût mettre tout le monde à portée d'étudier sans trop de difficultés les termes de l'idiome arménien. L'auteur a pu grouper dans un volume de format commode tous les mots de la langue arménienne littérale et vulgaire, les arménismes et même les gallicismes, et offrir ainsi aux travailleurs un livre où il a, pour ainsi dire, atteint la perfection. Les termes qui exigent des développements ont été étudiés et analysés avec soin, et de nombreux exemples ont été cités à l'appui des interprétations différentes de chacune des expressions usitées dans le langage. C'est donc un service immense que M. Calfa a rendu à l'orientalisme en publiant son dictionnaire, et les témoignages de satisfaction que l'auteur a reçus, tant de ses compatriotes que des savants versés dans la connaissance de la langue et de la littérature arméniennes, sont un gage certain du succès de l'ouvrage. M. Calfa va publier prochainement la contrepartie de son livre, qui, nous n'en doutons pas, obtiendra du public savant le même accueil que l'ouvrage dont nous venons d'entretenir les lecteurs.

V. LANGLOIS.

La Gazette d'Édimbourg du 24 janvier nous apprend que l'habile indianiste, M. John Muir, qui a longtemps habité l'Inde et exercé des fonctions civiles au Bengale, et qui maintenant demeure à Édimbourg, a offert de consacrer une somme de 40,000 roupies à la fondation d'une chaire de langue, littérature et philosophie sanscrites, et de philologie comparative, dans l'université de cette ville. Cette somme est offerte par le savant et généreux donateur aux conditions suivantes : 1° qu'une autre somme de 200 livres sterling

sera votée annuellement par le Parlement pour le traitement du professeur, somme à laquelle viendront se joindre, d'une part, le revenu des 40,000 roupies, et de l'autre, la rétribution payée par les auditeurs; 2° que la nomination du premier professeur appartiendra à M. John Muir; 3° que le titulaire de cette chaire fera, dans chaque session d'hiver, au moins quinze leçons de langue, littérature et philosophie sanscrites, et au moins autant de leçons de philologie comparative.

La commission instituée en vertu d'un acte du Parlement des années 21 et 22 du règne de Victoria, pour améliorer les universités d'Écosse, a accepté l'offre de M. Muir, et décidé qu'il y aurait dans l'université d'Édimbourg une chaire de sanscrit et de philologie comparative aux conditions susénoncées; que le premier professeur serait nommé par le donateur, et les suivants par la reine, ses héritiers et succes-

seurs.

Il y a licu d'espérer que le Parlement sanctionnera prochaînement cette décision, et nous ne doutons pas que M. John Muir, juge fort compétent en pareille matière, ne fasse un premier choix très-propre à l'honorer lui-même et l'université. — A. R.

Un nouveau journal arménien vient de paraître à Smyrne, sous la direction de M. O. Chilinguir, qui lui a donné le nom de La Fleur, & wyf. Ce journal, purement littéraire, est mensuel, et en est à son deuxième numéro. — V. L.

ERRATA POUR LE CAHIER DE DÉCEMBRE 1861.

Page 448, ligne 13, lisez : قطعة.

^{-- 450,} ligne 23, lisez : المصوتات .

^{- 474,} ligne 6, lisez : lalide.

JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER-MARS 1862.

NOTICE

SUR QUELQUES MANUSCRITS ARABES

RELATIFS AUX MATHÉMATIQUES,

ET RÉCEMMENT ACQUIS PAR LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE,

PAR M. F. WOEPCKE.

Dans une vente faite récemment à Paris, un certain nombre de manuscrits arabes a été acheté pour la Bibliothèque impériale, sur la proposition de M. Reinaud, qui a bien voulu me communiquer ceux de ces manuscrits qui sont relatifs aux mathematiques, et m'inviter à en examiner le contenu.

Malheureusement d'autres occupations qu'il m'était impossible de différer ne m'ont pas permis de donner à cet examen autant de temps et de soins que j'aurais voulu y consacrer. Mais j'espère pouvoir publier prochainement quelques morceaux extraits des manuscrits dont on lira ci-après la description. J'aime à croire que ces morceaux paraîtront de nature à montrer que les manuscrits acquis par la Bibliothèque impériale sont dignes d'être placés parmi les richesses scientifiques qu'elle renferme.

8

1.20

1. (N° 477 DU CATALOGUE DE VENTE.)

 Commentaire d'un ouvrage sur la science des héritages (علم الغرايض).

التعفة البهية على المقدّمة : Titre du commentaire الرحبية

Nom de l'auteur : موسى بن قاسم المغربي المالكي Nom de l'auteur de l'ouvrage commenté : الشيخ ابو عبد الله محد بن على بن احد الرحبي

Comparer, relativement à l'ouvrage commenté, Hadji Khalfa, édition de Fluegel, t. IV, p. 398, n° 8982.

43 feuillets. Écriture soignée, surtout dans le commencement; caractère africain.

 Commentaire d'un ouvrage sur le calcul gobâr (المرشدة في صناعة الغبار). Titre :

فتح الوهاب على نرهة للحساب العلامة فريده دهرة ووحيد عصرة الشيخ على بن إلى بكر بن الجمال الانتصارى المكى. الشافع,

Comparer, relativement à l'ouvrage commenté, Hadji Khalfa, édition de Fluegel, t. V, p. 494, n° 11803, et t. VI, p. 325, n° 13685.

Division de l'ouvrage :

المقدمة في اسماء العدد الاصلية والفرعية واشكالة ومنازلة .(4 feuillets 1/2)

الباب الاول في المال العصيم . (19 feuillets أياب الاول في المال الكسور . (19 feuillets أياب الثاني في المجال الكسور . (19 feuillets أياب الشخراج المجهولات . (19 feuillets أياب الشخراج المجهولات . (19 feuillets أياب المجهولات المجال المحمولات المجهولات الم

Écriture peu élégante; caractère neskhi. Date de la rédaction: le samedi 19 djournada premier de l'an 1029. Date de l'achèvement de quelques additions: le dimanche (?) 26 safar de l'an 1039. Date de la copie: le mercredi 25 dzoùlhidjdjah de l'an 1091.

 Commentaire sur le traité des héritages, commenté aussi dans le numéro 1.

شرح مختصر على المقدمة الرحبية : Titre de l'ouvrage في الغرايض

Nom de l'auteur : بدر الدين سبط المارديني

On peut comparer sur cet auteur un mémoire que j'ai publié en 1859, à Rome, sous le titre : Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident, p. 54¹.

Série (plus ou moins complète) des titres des chapitres de l'ouvrage commenté (lequel était écrit en vers), d'après un examen rapide des deux commentaires:

¹ A ce que j'ai dit à l'endroit cité sur l'époque de la vie du Mâridînî, je peux ajouter encore que, d'après une glose marginale qui se trouve dans le manuscrit 557, ancien fonds arabe, folio 157 r°, Bedr Eddîn Mohammed Sibth Almâridînî termina un de ses ouvrages le lundi 9 radjab de l'année 880 de l'hégire. الحب ب المستركة ب الحد والاخوة ب الحساب ب المناسخات ب ميراث الخنثى المشكل ب المنقود ب ميراث الغرق الغرق

20 seuillets 1. Mauvaise écriture, caractère africain.

4. Traité sur une partie de la science des héritages (الح على المناسخات بالجـدول).

Nom de l'auteur : شهاب الحين ابن الهايم Voyez, relativement à cet auteur, le numéro suivant.

12 feuillets. Même écriture que celle du numéro 3.

Traité d'arithmétique pratique.

المع يسيرة من عم النساب : Titre de l'ouvrage شهاب الدين احد بن محد بن الدين احد بن علم على على على على على على على على على بن عاد الشهير والدة بالهايم

Cet ouvrage est mentionné par Hadji Khalfa, édition de Fluegel, t. V, p. 331; voir aussi le mémoire ci-dessus cité, p. 53.

7 feuillets. Même écriture que celle des numéros 3 et 4.

Traité d'arithmétique pratique.

كشف الاستار عن حرون : Titre de l'ouvrage

عبد الله على بن محد بن على : Nom de l'auteur القرشي الشهير بالقلصادي البسطي Voir Journal asiatique, cahiers d'octobre-novembre 1854 et de décembre 1859. Une traduction de ce traité a paru dans les Actes de l'Académie pontificale de' Nuovi Lincei à Rome, XII^e année (1859), p. 230 à 275, et 399 à 438.

29 feuillets ½. Écriture peu élégante, différente de celle des numéros précédents; caractère africain.

Les feuillets de ce manuscrit occupés par le n° 2 sont d'un papier fort et lustré, différent de celui du reste du manuscrit. Les douze premiers feuillets du n° 1 sont également lustrés; le reste des feuillets du n° 1 est d'un papier non lustré, qui ressemble beaucoup à celui des feuillets qu'occupent les n° 3 à 6.

Les chiffres qui se trouvent dans le n° 6 ont la forme occidentale (gobâr); ceux qui se trouvent dans les autres numéros (aussi dans les numéros écrits en caractères africains) sont de la forme orientale.

II. (Nº 475 DU CATALOGUE DE VENTE.)

1. Commentaire du Talkhis, traité d'arithmétique pratique d'Ibn Albanna.

عبد الله: Nom de l'auteur du commentaire على بن محد بن محد بن على القرشي الاندلسي البسطي الشهير بالقلصادي

تلخيص المجال الحساب: Titre de l'ouvrage commenté للشيخ الامام العلامة احد ابن البنا الغزى المراكشي الدار

L'ouvrage d'Ibn Albannâ est mentionné par Hadji

Khalfa, édition de Fluegel, tome II, p. 400, et on trouve Ibn Albannâ au numéro 66 de la table des auteurs, dressée par M. Fluegel, tome VII, p. 1003. Comparer Notices et extraits, tome XVIII, 3° partie du texte arabe des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun, p. 96, lig. 13; Journal asiatique, cahier d'octobrenovembre 1854, p. 370 et 371.

Le commentaire du Talkhîs, par Alkalaçâdî, est mentionné dans une notice de M. Cherbonneau, insérée dans le Journal asiatique, cahier de décembre 1859, p. 439, lig. 13; p. 440, ligne dernière;

p. 442, lig. 18; p. 446, lig. 21.

Division de l'ouvrage commenté (du Talkhîs) :

الحرام الاول في المال العدد المعلوم من محديج وكسوروجذور الحرام الأول في المال العدد العصيم

الباب الاول في اقسام العدد ومراتب م بن في الجمع بن في الطرح بن في الطرح بن في العرب في في العسمة بن في الجبر والحط

القسم الثاني في الكسور

الباب الاول في اسماء الكسور وبسطها بُ في جميع الكسور وطرحها بُ في صرب الكسور بُ في القسمة والتسمية بُ في الجبر والحط بُ في التصريف

القسم الثالث في للحذور

الباب الاول في اخذ جذور العدد العميم وجذور العدور بن في جع جذور الاعداد وطرحها بن في صرب

القسم الاول في العمل بالنسبة الباب الاول في الاربعة الاعداد المتناسبة ب في اللغات القسم الثاني في الجبر والمقابلة

الباب الاول في معنى الجبر والمقابلة وبيان صروب بن في العمل بالضروب السنة بن في الجمع والطرح بن في الضرب ومعرفة الاس والاسم بن في القسمة

Le commentateur ajoute encore, en guise de conclusion (خاتف), un chapitre sur la formation des nombres parfaits, excédants, déficients et amiables.

Date de la copie : le 29 ramadhân 1229.

A la suite de ce commentaire, on trouve encore l'exposé d'une règle chronologique.

69 feuillets. Caractère africain; écriture peu élégante; chiffres de la forme occidentale.

2. Autre commentaire du Talkhîs d'Ibn Albannâ.

تغریب الاقصا می مسائل : Titre du commentaire

Le nom de l'auteur n'est pas mentionné.

58 feuillets. Caractère africain; écriture très-régulière; chiffres de la forme occidentale.

III. (N° 484 DU CATALOGUE DE VENTE.)

1. Commentaire du Talkhîs d'Ibn Albanna.

Le catalogue de vente donne ce morceau pour le célèbre Talkhîs d'Ibn Albannâ. Le commencement du manuscrit pouvait, en effet, donner lieu à cette indication. Voici ce commencement.

الحمد لله رب العالمين والصلاة والسلام على سيدنا محمد واله وصحبه اجمعين وبعد فالغرض من هذا الكتاب تلخيص اعال الحساب واختصار ابوابه وضبط تواعدة وهو يشتمل على جردين الجرد الاول في اعال العدد المعلوم اللا

Mais une comparaison attentive de cet ouvrage avec les deux commentaires dont la description précède, m'a convaincu que ce n'est également qu'un commentaire du Talkhis.

Ce qui le distingue particulièrement des deux autres, c'est qu'il est suivi d'un recueil de problèmes qui occupe vingt-quatre feuillets, sur soixante-quatorze qu'occupe le commentaire entier. Du reste, on n'y trouve ni le nom de l'auteur ni une date de copie. Les chissres employés dans le courant du texte sont de la forme orientale, quoique le caractère d'écriture soit africain, et en divers endroits on a fait usage aussi des lettres de l'alphabet numéral.

Toutefois ces trois commentaires du Talkhis ne sont pas sans intérêt. Il paraît que l'algèbre et l'arithmétique arabes ont suivi dans le Maghreb un développement distinct de celui qu'elles prirent chez les

2. Commentaire d'un traité d'arithmétique pratique. Titre du commentaire : فتح رب البرية على متى

المخاوية

حسين بن محد الحلى الشافع : Nom de l'auteur علم الحال التعلى المحلى التعلى التعلق التع

· Division de l'ouvrage commenté :

المقدمة في صغة اشكال الاحرن الهندية الباب الاول في الجمع ب في المال الطرح ب في المال الصرب ب في المال

القسمة ب في معرفة حل الاعداد ب في اعمال النسبة ب في اعمال النسبة ب في اعمال النسبة ب في اعمال الكسور ب في كيفية طرح الكسور ب في كيفية قسمة الكسور الكسور ب في كيفية قسمة الكسور الكاتمة في كيفية استخراج بعض المسايل

Les chiffres employés dans le courant de ce commentaire sont ceux de forme orientale. Le caractère d'écriture est africain; le commentaire occupe 46 feuillets.

3. Traité d'arithmétique pratique.

كشف الجلباب عن عم الحساب : Titre de l'ouvrage ابو الحسن على بن محمد بن : Nom de l'auteur على القلصادي

Cet ouvrage est mentionné dans la préface du Qachfou'l Astâr du même auteur, où il est dit aussi que ce dernier ouvrage est un abrégé du premier. Voir les Actes de l'Académie de' Lincei, loc. laud. p. 230; Journal asiatique, cahier d'octobre-novembre 1854, p. 360. Le présent ouvrage est mentionné par Hadji Khalfa, édition de Fluegel, t. V, p. 204. Comparer Journal asiatique, cahier de décembre 1859, p. 440, lig. 18, et p. 446, lig. 14.

Division de l'ouvrage :

الجرء الاول في العدد الحديج الباب الاول في حرون الغبار وما يتعلق بها بٌ في الجمع بُّ

ئ الطرح بُ ئ الضرب بُ ئ القسمة بُ ئ حل الاعداد الى اوايلها بُ ف التسمية بُ ف قسمة العماصات

الجرء الثاني في الكسور

الباب الاول في اسماء الكسور وبسطها بن في جميع الكسور وطرحها بن في الضرب بن في الاخذ بن في القسمة بن في التسمية بن في التسمية بن في العرن

الجرء الثالث في الجذور

الباب الاول في اخذ جذور العدد العديم بافي اخذ جذر العدد العديم غير العددور بالتقريب بافي تدقيق التقريب بافي في اخذ جذور الكسور بفي جمع جذورا الاعداد وطرحها بنفي ضرب جذور الاعداد وقسمتها وتسميتها بنفي اختلان مرتبة للخذور وتضعيفها وتجزيتها بنفي تجذير ذوات الاسماء

الجزء الرابع في استخراج الجهولات

الباب الاول في الاعداد المتناسبة بن في العمل بالكفات بن في الجبر والمقابلة بن في العمل بالضروب المركبات بن في الجمع من علم الجبر والمقابلة بن في الطرح بن في الضرب بن في القسمة

الخاتمة الغصل الاول فيها اذا كان في المعادلة استثناء ني

فيما اذا لم يكن في المسئلة المركبة عدد ن في الجمع بالنسبة ن في استخراج العدد التام والزايد والناقص

50 feuillets. Les chiffres employés dans le courant de cet ouvrage sont ceux de la forme occidentale; le caractère d'écriture est africain.

A la dernière page du manuscrit, on trouve marquée, comme date, l'année 1143 (de l'hégire).

IV. (Nº 438 DU CATALOGUE DE VENTE.)

1. Abrégé d'astronomie.

Titre de l'ouvrage : الماض في المهنة Nom de l'auteur : محود بن محد بن عمر المعمدية

Cet ouvrage est mentionné par Hadji Khalfa, édition de Fluegel, t. VI, p. 113. Comparer le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, au n° CXXVI, 2.

Une très-belle copie (ponctuée et pourvue des signes des voyelles) du مخص du Djaghmînî se trouve dans le manuscrit 1114, ancien fonds arabe, fol. 1 et suivants. Ce manuscrit est daté du 17 radjab de l'année 806 de l'hégire.

Division de l'ouvrage :

المقدمة في بيان اقسام الاجسام على الاجهال المقالة الاولى في بيان الافلاك وما يتعلق بها الباب الاول في فيئة الافلاك بن في حركات الافلاك بن في

حركاتها وما يتصل بذلك

المقالة الثانية في بيان هيئة الارض وما يتعلق بها الباب الاول في المعمور من الارض وعرضه وطوله وقسمته الى الاقالم بُ في خواص خط الاستواء والمواضع التي لها عرض بُ في اشياء منفردة

22 feuillets. Écriture régulière; caractère neskhi. Date de la copie: le vendredi 18 rabia premier de l'an 1016 de l'hégire.

2. Commentaire de l'ouvrage précédent.

Ce commentaire est dédié à Ouloug Beg, fils de Châh Rokh. D'après cela, eu égard au passage de Hadji Khalfa ci-dessus cité, on conclut que c'est le commentaire composé sur l'abrégé de Djaghmînî par Moûçâ Ben Mahmoûd Kâdhî-Zâdeh Alroûmî. Cette conclusion est confirmée par les manuscrits 600 et 934, ancien fonds arabe de la Bibliothèque impériale, qui renferment des copies du même commentaire. Dans le n° 600 (fol. 1 r°), ce commentaire est intitulé: كتاب شرح الخمينى علم المهمثة الاحتام والراصد الأكرم مولانا قاضى زادة الروى Dans le n° 934 (fol. 357 r°), il est précédé du titre suivant:

91 feuillets. Écriture semblable à celle du morceau précédent, mais moins soignée; caractère neskhi. Date de la copie : le dernier dimanche du mois de rabia premier de l'an 1016 de l'hégire.

3. Le traité des Éléments d'astronomie d'Alfragan. Titre de l'ouvrage : كتاب جوامع النجوم واصول للحركات السماوية

ابو العباس احد بن محد بن : Nom de l'auteur بشير الغرغاني

28 feuillets. Écriture lisible; caractère neskhi se rapprochant de l'africain; la copie paraît avoir été faite en Égypte. A partir du commencement de ce morceau, le manuscrit est composé de feuillets alternativement blancs et jaunes, d'un papier plus mince que celui de la partie précédente du manuscrit.

Cet ouvrage a été publié par Golius, sous le titre suivant:

كتاب محمد بن كثير الغرغانى فى السركة السماوية وجوامع علم النجوم بتغسير الشيخ الغائبل يعقبوب غوليوس

« Muhammedis, fil. Ketiri Ferganensis, qui vulgo Alfraganus dicitur, Elementa astronomica, Arabice et Latine. Cum « Notis ad res exoticas sive Orientales, quæ in iis occurrunt. « Opera Jacobi Golii. » Amstelodami, 1669, in-4°.

J'apprends de M. Reinaud que le manuscrit de la bibliothèque de Leyde, dont Golius s'était servi pour son édition, a été perdu, ou du moins n'a pu être retrouvé. L'acquisition du présent manuscrit NOTICE SUR QUELQUES MANUSCRITS ARABES. 115 par la Bibliothèque impériale n'est donc pas sans importance.

Le texte publié par Golius n'est pas compléte-

ment identique à celui du présent manuscrit.

Le traité d'Alfragan fut traduit en latin au xu° siècle de notre ère par Jean de Séville. Cette traduction se trouve dans les manuscrits suivants de la Bibliothèque impériale:

Ancien fonds latin 6506 (fol. 27 r° à 38 v° 1), 7377 B (fol. 99 r° à 119 v°), 7434 (fol. 52 r° à 71 v°); fonds Saint-Victor latin 848 (fol. 248 r° à 259 r°).

900 (fol. 64 ro à 77 ro).

Cette traduction est intitulée dans le manuscrit ancien fonds latin 6506: «liber alfragani in quibus-« dam collectis scientie astrorum et radicum motus « planetarum. et est. XXX. differentiarum interpre-« tatus a iohanne hyspanensi atque lunensi; » et dans lemanuscrit Saint-Victor 900: «liber affragani com-« pletus in scientia astrorum et radicibus motuum « superiorum translatus a iohanne hispalensi. »

Elle est suivie d'un post-scriptum conçu comme il suit : dans le manuscrit ancien fonds latin 7377 B: « Perfectus est liber affragani in scientia astrorum et « radicibus motuum celestium interpretatus in luna « a iohanne hispanensi atque lunensi ut expletus est « vicesimo die mensis antiqui. luciari mensis anni « arabum. quingentesimi. XXIX. existente. XI. die « mensis marcii. LXX.M. sub laude dei et auxilio; »

¹ Cette copie finit en fragment un peu avant la fin du vingthuitième chapitre.

dans le manuscrit Saint-Victor 848 : « Persectus est « liber alphargani in scientia astrorum et radicibus « motuum celestium interpretatus in luna a iohanne « yspalensi atque lunensi, et expletus est die vice- « simo quarto die quinta mensis lunaris anni arabum « quingentissimi XXVIII. existente XI die mensis. « marcii. C. LXX. III. Sub laude dei et auxilio; » dans le manuscrit Saint-Victor 900 : « persectus est « liber Affragani in scientia astrorum et radicibus « motuum superiorum interpretatus in latinum a « Iohanne yspaliensi. »

M. Chasles a le mérite d'avoir reconnu, d'après le post-scriptum très-incorrect du manuscrit 7377 B, ancien fonds latin, que l'année de la date est 1173, et qu'il faut la compter d'après l'ère espagnole 1. Mais la leçon très-corrompue de ce manuscrit laissait subsister un doute; car le 11 mars de l'année 1173 de l'ère d'Espagne, ou de l'année 1135 de l'ère chrétienne, ne correspond au vingtième d'aucun mois arabe.

La leçon du manuscrit 848 Saint-Victor, quoique n'étant pas elle-même tout à fait correcte, permettra maintenant de déterminer complétement ce point. Ep esset, le 11 mars 1135 de notre ère correspond au 24 djoumâdâ premier de l'année 529 de l'hégire, et le djoumâdâ premier est le cinquième mois lunaire de l'année arabe. D'après cela il ne paraîtra plus douteux, je pense, que la vraie leçon du post-

¹ Comptes rendus de l'Académie des sciences, t. XIII, p. 513 et 514.

NOTICE SUR QUELQUES MANUSCRITS ARABES. 117 scriptum est: «expletus est die vicesimo quarto, « die quinti mensis lunaris anni arabum quingen-« tesimi XXIX. »

C'est donc le 24 djoumâdâ premier de l'année 529 de l'hégire, ou le 11 mars 1135 de notre ère, que Jean de Séville acheva sa traduction des Éléments d'astronomie d'Alfragan. C'est la première fois, si je ne me trompe, que l'on fait connaître une date tout à fait précise, relative à Jean de Séville.

La traduction de Jean de Séville a été imprimée l' sous le titre suivant : « Brevis ac perutilis compilatio « Alfragani, astronomorum peritissimi, totum id con-« tinens, quod ad rudimenta Astronomica est oppor-« tunum. » Norimbergae apud Joh. Petreium, anno salutis M. D. XXXVII.

Une autre version latine du même traité se trouve dans les manuscrits suivants de la Bibliothèque impériale :

Ancien fonds latin 7195 (fol. 117 r° à 137 v°), 7267 (fol. 33 r° à 40 v°)², 7280 (fol. 11° à 14 v°), 7281 (fol. 11° à 15 v°)³, 7298 (fol. 124 v° à 142 r°),

2 Cette cópic finit en fragment un peu après le commencement

du vingt-huitième chapitre.

³ Cette copie est intitulée: « Liber Alfragani Tiberiadis secundum « translationem græcam, credo. » La supposition exprimée par ce titre est erronée. Ce n'est également qu'une copie de la même version dont je cite ici les autres exemplaires. « Tiberiadis » est peut-être une corruption de « Ketiriadis » pour « filii Ketiri. »

¹ Delambre (Histoire de l'astronomie au moyen age, p. 63) dit à propos du traité d'Alfragan : « Son livre avait été traduit en latin l'an 1142, par Jean d'Hispala. Cette traduction, fort imparfaite, n'a jamais paru. »

7316 A (fol. 19 r° à 45 r°), 7400 (fol. 1 r° à 17 r°); fonds Sorbonne 972 (fol. 1 r° à 26 v°), 1820 (fol. 1 r° à 32 v°).

Gette traduction est intitulée : «Liber de aggre-« gationibus scientiæ stellarum et principiis cœles-« tium motuum quem ametus filius ameti qui dictus « est alfraganus compilavit, triginta continens ca-« pitula. »

A ce titre le manuscrit 7400, ancien sonds latin, ajoute : « a magistro girardo cre. translatus de ara« bico in latinum ¹. » On infère de là que cette version est due à Gérard de Crémone, ce qui est confirmé par les savantes recherches du prince Boncompagni ² sur la vie et les œuvres de ce traducteur célèbre, qui vécut également au xu° siècle de notre ère.

Dans le catalogue de l'ancien fonds latin de la Bibliothèque impériale, t. IV, Index authorum, p. vi, col. 1°, lig. 1 à 5, on lit:

« Alfraganus. »

Le catalogue de l'ancien fonds latin de la Bibliothèque impériale (t. IV, n' VIIMCD, 1°) transcrit : « ex arabico sermone in latia num conversus a Gerardo Carmonensi. » On a cru, en esset, pendant un certain temps, que Gérard n'était pas originaire de Crémone en Lombardie, mais de Carmona en Andalousie. Cette opinion a été réstutée dans l'ouvrage intitulé : « Della vita e delle opere di Gherardo a Cremonese, traduttore del secolo duodecimo, e di Gherardo da Sababionetta, astronomo del secolo decimo terzo. Notizie raccolte da « Baldassare Boncompagni. » Roma, 1851, p. 9 et 10.

² Ouvrage cité, p. 5, lig. 19; p. 12, lig. 30; p. 55, lig. 15; p. 58,

lig. 22 à 59, lig. 15.

NOTICE SUR QUELQUES MANUSCRITS ARABES. 119 « Liber de aggregationibus scientiæ stellarum. 7195. « 7267. 7280. 7281. 7377 B. 7400. 7413. »

«Rudimenta astronomica. 6506. 7298. 7316 A.

a 7434. n

Il paraît que l'auteur de cette indication a considéré les copies dont il vient d'être question comme appartenant à deux ouvrages distincts d'Alfragan. Mais je me suis assuré, par l'examen de tous les textes latins que je viens de citer et des textes arabes de Golius et de notre manuscrit, que ces textes latins ne contiennent que deux versions disférentes du même ouvrage arabe. Je fais observer à cette occasion que Jean de Séville a supprimé dans sa traduction une partie considérable du premier chapitre de l'original arabe. Je me suis assuré aussi qu'il faut classer les textes dont il s'agit, suivant qu'ils appartiennent à l'une ou à l'autre traduction, comme je l'ai fait ci-dessus. C'est donc à tort que l'index du catalogue a placé le nº 7377 B sous le titre du «Li-«ber de aggregationibus, » et les no 7298 et 7316 A. sous le titre des «Rudimenta 1. » Il faut remarquer néanmoins que les textes de chacune des deux versions présentent, lorsqu'on les compare entre eux, des variantes nombreuses et quelquefois considérables.

Une traduction latine de l'ouvrage d'Alfragan, très-libre et accompagnée de commentaires, fut publiée par Christmann, sous le titre:

«Muhammedis Alfragani Arabis chronologica et

¹ Je n'ai pas pu examiner le nº 7/113, parce qu'il manque.

a astronomica elementa, e Palatinæ bibliothecæ ve-« teribus libris versa, expleta et scholiis expolita. Au-« tore Jacobo Christmanno. » Francofurdi, M. D. XC, in-8°.

On y trouve intercalés un chapitre entre le quatrième et le cinquième, un autre entre le neuvième et le dixième; le septième chapitre est divisé en deux chapitres, et les chapitres xix et xx sont réunis en un seul. Christmann a rendu compte, aux pages i et 4 à 7 de son édition, des sources dont il s'est servi pour établir le texte latin qu'il a publié. Cette traduction a été réimprimée à Francfort en 1618.

L'édition de Christmann de 1590 est celle dont Delambre s'est servi pour son analyse de l'ouvrage d'Alfragan , insérée dans son Histoire de l'astronomie

du moyen âge, pages 63 à 73.

Cet ouvrage est probablement identique à celui que mentionne Hadji Khalfa, édit. de Fluegel, t. IV, p. 439, sous le nom de Traité des trente chapitres.

4. Traité d'astronomie.

Titre de l'ouvrage : الرسالة الغتحية.

.علاء الدين على القونجي : Nom de l'auteur

L'auteur, qui mourut en 879 de l'hégire, et qui avait été un des astronomes réunis par Ouloug Beg à Samarkande, dédia ce traité à عمد à Samarkande نان, c'est-à-dire au sultan des Osmans Mohammed II, célèbre par la prise de Constantinople. Cet ouvrage est mentionné par Hadji Khalfa, t. IV, p. 379. Comparer le catalogue des manuscrits de la NOTICE SUR QUELQUES MANUSCRITS ARABES. 121 Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, au numéro CCCXV, 1.

Le manuscrit ancien fonds persan 28 de la Bibliothèque impériale contient une version, ou plutôt édition persane de l'ouvrage d'Alkoûchdjî, intitulée: وسالمه مولانا على توشجى در علم هيئة. Le troisième livre y manque, et les deux éditions présentent encore d'autres divergences plus ou moins considérables.

Division de l'ouvrage :

المقالة الاولى

المقدمة فيما يحتاج الى تقديمة قبل الشروع في المقاصد الباب الاول في بيان عدد الافلاك الكلية وكيفية نضدها بيان هيئة الغلك التاسع والثامن وحركتيهما وكيفية قسمة الغلك الثامن الى البروج وذكر شيء من احوال الثوابت بي في الدواير المشهورة من العظام والصغار والقسى المشهورة بي في ميئة افلاك الكواكب السيارة بي حركات افلاك السيارة بي فيما يعرض الكواكب في الطول في العرض وفي الطول والعرض معا وفي اوضاع ما بينهما المقالة الثانية في بيان هيئة الارض وقسمتها الى الاتاليم وبيان ما يلزمها بحسب اوضاع العلويات

الباب الأول في بيان هيئة الارض وعرضها وطولها وقسمتها الى الاقالم السبعة ب في خواص خط الاستواء ب في خواص

الافاق المايلة على الوجه الكلى ب في خواص قسم قسم من الاقسام الخمسة للافاق المايلة ب في خواص المواضع التي يكون عرضها ربع الدور ب في الايام بلياليها واجزايها من الليل والنهار والساعات المستوية والمعوجة والصبح والشغق ب في الشهور والسنين والتواريخ ب في مطالع القسى من فلك البروج ب في معرفة درجات عمر الكواكب بنصف النهار ودرجات طلوعها وغروبها ب في استخراج خط نصف النهار ومعرفة اوقات الصلوة وسمت القبلة

المقالة الثالثة في معرفة مقادير الابعاد والاجرام المقدمة فيها بحتاج الى تقديمة قبل الشروع في المقاصد الباب الاول في مساحة الارض وما يتعلق بها ب في معرفة ابعاد القرعن مركز العالم بها به نصف قطر الارض واحد ومعرفة نسبة قطره وقطر الظل وقدرها من اجزاء الدور ب في معرفة مقدار قطري القر والظل وبعد الشمس الاوسط وبعد راس مخروط الظل عن مركز الارض بما بد نصف قطرها واحد ب في معرفة قدر قطر الشمس بما بد المقياس واحد ونسبة جرمها الى جرم الارض بم في معرفة باق ابعاد الشمس وابعاد السفليين بما بد المقياس واحد ب في معرفة المعاد العلوية والثوابت

29 feuillets. Écriture assez élégante: caractère africain. Date de la copie : l'année 1174 de l'hégire. 5. Commentaire de l'ouvrage précédent.

Ce commentaire est dédié au sultan Sélim Ie, السلطان سلم شاه بن السلطان بايريد خان; l'auteur du commentaire nomme, dans la préface, l'auteur de l'ouvrage commenté, en ajoutant que c'est son grand-père (جحّ). En rapprochant cette circonstance du passage suivant de Hadji Khalfa (édition de Fluegel, t. IV, p. 379),

شرحها..... ميرم (sic) چلبى الموسوم بحمود بن

محد بن بنت المؤلف مات سنة ١٩١١

on est disposé à croire que l'auteur de ce commentaire est Mériem Tchélébî, connu aussi comme commentateur des Tables d'Ouloug Beg ¹.

95 feuillets. Écriture beaucoup moins élégante que celle du morceau précédent; caractère africain.

Le commentaire est terminé par une table de quantités astronomiques, dans laquelle on remarque l'emploi simultané de lettres numérales et de chiffres qui sont de la forme orientale. Le 8 occidental, qui semble s'y trouver, ne paraît être qu'une reproduction défectueuse de la forme & du 5 oriental, due peut-être à la négligence d'un copiste habitué à la forme occidentale des chiffres.

¹ M. Fluogel paraît aussi entendre que le commentateur étaitle petit-fils et non l'arrière-petit-fils de l'auteur, car il traduit : «Mirem «Jelebi, vulgo Mahmud ben Mohammed dictus, qui filius filiæ aucatoris fuit.» Mais il semblerait plus correct en ce cas d'écrire ألموسوم يحمود بن محمد أبن بنت الموّلف

v. (Nº 444 DU CATALOGUE DE VENTE.)

 Traité de la construction des quarts de cercle à Moukantharât.

Division de l'ouvrage : -

المقدمة في حساب ما يتعلق بوضع مقنطرات ربع الدايرة لكل عرض من المواقع وابعاد المراكز وانصاف الاقطار من جداول الحلبي والغرغائي وغيرها القسم الاول في الرسم

القسم الثاني في وضع الجيوب

20 feuillets. Caractère neskhi; écriture mauvaise, mais lisible.

Traité du tracé du quart de cercle et du sinus.
 Titre de l'ouvrage : تحفق اللبيب وبغيق الاريب
 Nom de l'auteur : عبد الله بن احد المقدسي الحنبلي
 Division de l'ouvrage :

المقدمة في معرفة صناعة الربع الباب الاول في كيفية الوضع بن في معرفة وضع السموت بن في معرفة وضع قسى العصر والشغق والمجرب في معرفة اخراج المقنطرات اللل عرض من جدول الحالمين رجمه الله من انصان

NOTICE SUR QUELQUES MANUSCRITS ARABES. 125 الاقطار وابعاد المراكر ث في معرفة استخبراج السموت والدايرة السمتية كلل عرض فرض الخاتمة في معرفة ودسع الجيب الاعظم

10 feuillets. Caractère neskhi; écriture nette et régulière. Date de la copie : le mardi 21 cha'bân de l'an 1009 de l'hégire.

- Tables pour servir à la construction des quarts de cercle à Moukantharât, d'après Alfergânî et Alhalabî.
 - 15 feuillets. Les cases des tables sont en partie laissées en blanc.
 - 4. Traité de la construction du quart de cercle coupé. Titre : نبذة في معرفة وضع الربع المقطوع

5 feuillets. Caractère africain ; très-mauvaise écriture.

 Traité de la construction des astrolabes, par Alfergânî (اجد بن محد بن كثير الغرغان).

Get ouvrage est peut-être identique à un traité d'Alfragan, relatif à la projection stéréographique, intitulé Le Parfait (اللاميل), et mentionné par Hadji Khalfa (édition de Fluegel, t. II, p. 288, et t. V, p. 419).

Division de l'ouvrage :

النوع الاول في تقديم اشكال هندسية يستدل بها على علة هيئة الاسطرلاب أن في تبيّن علة الاسطرلاب وأن جيع ما يتشكل في كرة الغلك من الدوايسر فانه يتشكل في سط

الاسطرلاب دواير او خطوط مستقيمة ن في معرفة استخراج مقادير الدواير التي تقيع في سطح الاسطرلاب ومواضع مراكرها بالحساب ن في معرفة استخراج مقادير الدواير واقسامها ومواضع مراكرها لجميع اقاليم الارض في استخراج للحدول ن في صغة تخطيط الاسطرلاب على ما لم يزل ويعمل عليه في جهة القطب الشمالي ن في صغة تخطيط الاسطرلاب على جهة القطب الشمالي ن في ان جميع ما يتوهم من على جهة القطب الاسطرلاب مخالفا لما وضعنا غير همكن في العمل ولا محديج في القياس:

39 feuillets. Caractère neskhi; écriture soignée. A la fin du traité on trouve, comme date de copie, l'an 1107 de l'hégire:

VI. (Nº 449 DU CATALOGUE DE VENTE, 2 VOLUMES.)

Tables des mouvements des sept planètes et des nœuds de la lune, construites pour le Caire, d'après celles d'Ouloug Beg.

Les tables sont précédées d'un avertissement concernant la manière de s'en servir, composé d'unc introduction, de douze chapitres et d'une conclusion, et occupant dix pages d'une écriture très-serrée.

Titre de l'ouvrage : اسنى المواهب في تقويم الكواكب Nom de l'auteur : رضوان افندى

On trouve dans le manuscrit 970, supplément

arabe, fol. 17 r° et suiv. une Table intitulée comme il suit: Table des positions de Saturne, d'après les éléments (établis dans) « Les perles précieuses, » calculée par le chaïkh Ridhwân Effendî, depuis l'année 1100, jusqu'à l'année 1130 (de l'hégire).

Caractère neskhi; écriture assez mauvaise. Les nombres inscrits dans les tables sont, pour certaines quantités, exprimés par les lettres de l'alphabet; pour certaines autres, par des chiffres de la forme orientale.

NOTICE

SUR LA LEXICOGRAPHIE HÉBRAIQUE,

AVEC DES REMARQUES

SUR QUELQUES GRAMMAIRIENS POSTÉRIEURS A IBN-DJANÂ'H;

PAR M. ADOLPHE NEUBAUER.

(Suite.)

"Le p est la huitième des lettres serviles; il ne s'emploie qu'au commencement des mots, et cela de six manières différentes:

1° Signifiant de telle et telle chose (احنى كذا وكذا); 3° Plus que (اكثر); 3° pour le participe actif; 4° pour les noms formés d'un verbe (فعل); 5° pour le participe passif; 6° comme euphonique. Dans la pre-

mière signification, il prend devant אה מע כפירפ מאהל, ou 'hirik מהיות; devant toute autre lettre, le מאהל, ou 'hirik suivi d'un dagesch מבנות excepté les mots מלאם (Gen. xxv, 23), מקצות et מַקְצֵּוֹת où il n'y a pas de dagesch. Dans la seconde signification [il prend 'hirik, suivi d'un dagesch] מנות (II Sam. xxii, 13). Le p, qui forme les noms verbaux (السر فعلى),

peut être ponctué de six manières :

ו "D'un 'hirik מכמא. משכן; dans tous les noms qui ont un p euphonique, celui-ci est ponctué d'un 'hirik sans être suivi d'un dagesch, excepté ces trois mots מצעירת ,(Neh. XIII , 22), מנוריך (Nah. III , 17), מצעירת (Dan. viii, 9), où le p est suivi d'un dagesch; 2° d'un segol מגרפותיחם (Joel, 1, 17); 3° d'un patha'h מָנרפותיחם; il en est de même pour tous les mots où le p doit être suivi d'une des lettres אהחע, par exemple מארב; le mot מרכב est ponctué de toutes les trois manières déjá mentionnées: מרכבות (Lév. xv, 9), מרכבות (Exod. xv, 4), במרכבת (Gen. xLI, 43); 4°d'un céré מים; 5°d'un 'holom מנוחה מורך; 6° d'un scheva מורך. Le p, ajouté pour le participe actif, est ponctué de quatre manières : 1° si l'impératif a [au commencement] une voyelle מלא, le ם a pour le participe un scheva ממלא; 2° si l'impératif est formé avec a [ponctué d'un patha'h משכם , le משכים ; 3° si l'impératif est formé avec ה et ז, par ex. מוליך, le ם a ['holom] מוליך; 4° si l'impératif est formé avec π [ponctué d'un kamac מביא, le ם a céré מביא. Le ם euphonique a, ou

¹ Le manuscrit porte ממחרי, qui ne se trouve pas, à notre connaissance, dans la Bible.

 $c\acute{e}r\acute{e}$; par exemple שלשים מֵרעים (Jag. xiv, 11), למֵרעהו (Jag. xv, 6), ou scheva אף כי מְרעהו (Prov. xix, 7). Le est employé quelquefois pour z, par exemple : (Nomb. xxii, 27).

« Le 2 est la neuvième des lettres serviles. Quand il sert pour les impératifs, et qu'il est ajouté aux lettres אָ החת , il est radical, par exemple : אָרה, געץ; ajouté à toute autre lettre, le 2 peut être retranché, par exemple : נְמָם. נָמֶע. Il marque le passif (قد فعل), au masculin et au féminin וכל נעשה. נעשתה (Lév. vii. o). Cette dernière forme peut aussi être le participe (סבבר ונדכה (סבבר ונדכה (Ps. LI, 19). Il forme le futur, au pluriel נעשה, et, dans ce cas, s'il est précédé d'un avec scheva ou avec schourouk, il indique toujours le futur נשתחות ונשובה (Gen. v, 22), tandis que, précédé d'un ז avec patha'h, il indique le passé ונסע נגלך (Deut. 1, 19). Pour les noms, il est employé de huit manières : 1° comme נוגע. נגע. נגע, נגע; 2° avec kamac נכון 3° et leurs flexions (פים נטף); 3° נכון 3°. , נגינה "7 ;נְקַלֹה ,נְשֵׁמה "6 ;נְקָמה "5 ;נְרִיב "4 ;נכון נשואה ; 8° נשואה. Le ב employé dans tous ces mots, sous leurs modifications, savoir, l'impératif, le passé, les participes actif et passif, et l'infinitif, n'est jamais radical. A la fin des mots, il sert comme déterminatif pour le masculin, et dans ce cas il a dagesch; par exemple : יַקחנר (Job, xL, 24), יְכילנו (Joel, 11, 11); 2° pour régime de la première personne pluriel (اشارة الينا), et, dans ce cas, il est sans dagesch; par exemple : יחננו ויברכנו (Ps. LXVII, 2), et de même pour la première personne pluriel (comme pronom personnel (שינו (שו בי פילונו); ce dernier devient futur par l'addition d'un ועשינו, si ce n'est un i conjonctif (ויו (וליים); si le i est ponctué d'un 'holom, il indique le régime au masculin ילכדנו (Prov. v, 22); ponctué d'un 'hirik, le i forme la première personne (ישמרני (القائل [dans ce cas, il est sans dagesch], excepté ישמרני (at toujours dagesch.)

« Le mot חנני est quelquefois avec dagesch et quelquefois sans dagesch. La différence consiste en ce que dans הְנְנִי מצוה (Jér. xxxiv, 22) cc mot se trouve au milieu de la proposition (סמוך), et dans הנני בני (Gen. xxII, 7), ויאמר הנני (Gen. xxII, 12), il est dans une pause (מכרת) 1. Pour le [régime] féminin, il est : ו° au singulier avec dagesch; par exemple, מרככת תביאנה (Lév. vI, 14), et toujours sans , excepté dans les deux mots suivants : a, חענינה (Juges , v, 29), parce que l'action passe ici de plusieurs femmes à une seule2; b, עיני תראינה כה (Mich. vn, 10), qui se traduit : « mes yeux la verront dans elle, c'est-à-dire [l'œil] verra cette honte dans elle 3. » 2º Pour le pluriel féminin, sans dagesch ou avec précédé d'un segol, par exemple, יריו תביאינה (Lév. vii, 30), ולא תעלינה (Is. Lxv, 17); le régime, au pluriel, précédé d'un segol, est toujours avec , excepté d'après les règles de 'hassera, par exemple, ותעלנה (Dan. viii,

י Pour les expressions מכרת et סכור, voyez Journal asiatique, janvier 1862, p. 77.

انه جواز من كثرة النساء لواحدة "

ومعناه عينى تنظرنها فيها اى ترى تلك الداعة فيها "

ל C'est-à-dire, d'après les règles massoréthiques (מוסר et חסר).

8); après d'autres voyelles, sans , comme אותנה. האונה. Le ב peut être euphonique au milieu des mots, sans rien ajouter au sens; dans ce cas, il suit immédiatement les lettres radicales, יסובכנהו יצרנהו (Deut. XXXII, 10), עורנה (I Rois, 1, 22); il est de même euphonique dans la langue syriaque, אנתון ובנין (Dan. וו, 8), מנרה (Esd. IV, 13); il est aussi euphonique à la fin, sans rien ajouter au sens, משמרון ארנון; quelquefois il se rencontre comme tel, avec le régime, יקראנני (Prov. 1, 28). On trouve le s quelquefois au commencement des mots, au lieu de , par exemple : מסך, מסך «maladie;» מסך, מסך, נסך, נורא, מורא, et de même à la fin des mots, par exemple : חמין (Éz. ɪv, 9), au lieu de הימין (Dan. xII, 13), au lieu de הימים. On emploie toujours 2 pour le féminin, à la fin des mots, par exemple : אביהן, comme p pour le masculin, par exemple : אמרחם, excepté dans le cas où ce p remplace le אכיכם (جہات الابدال), par exemple : אכיכם (Gen. xxxi, 10), ce que nous avons déjà mentionné dans le chapitre D. A la fin des mots, le 2 peut être employé pour former des substantifs (التسمية), par exemple : אַבַרן , קרבן , עליון.

« Puisque nous avons donné les emplois du 2 dans la langue hébraïque comme lettre servile, et l'explication de toutes ses acceptions etrègles, comme euphonique et comme se substituant à une autre lettre, nous allons maintenant le mentionner comme racine. Nous parlerons d'abord de sa signification comme lettre isolée avec l'adjonction des lettres serviles, et ensuite de ses racines composées avec d'autres lettres. Comme lettre isolée, il signifie : 1° refaser et interdire (לולים פוליקט), par exemple : אם הניא (Nomb. xxx, 6), s'il a refasé, ce qu'on peut traduire aussi, s'il a interdit, s'il a interdit, (Nomb. xxx, 9), il interdira, refasera; ולמה תניאון (Nomb. xxxii, 7), pourquoi refaserezvoas (בינא ראשי (Ps. cxli, 5), le sens est : si l'homme pieux me bat, c'est un bien pour moi, et s'il me châtie (avertit), c'est comme une huile délicieuse qui n'est pas refusée à ma tête¹; et le passage c'ul crunda (Ps. cxli, 5) se rapporte au passage précédent את אישים פעלי און (Ibid. vers. 4).

2° Frauder, tromper (איבינט), par exemple: אל יונה (Éz. xviii, 7), אל יונה (Exod. xxii, 20); la racine de tous ces mots est seul.

" Le dest la sixième des lettres non serviles, et la huitième de celles qui peuvent être employées isolément comme racine. Il existe comme tel dans les noms; par exemple: שה חסים (Exod. xII, 5), et il est ponctué de segol; l'état construit a céré שה לעם (Deut. xIV, 4), et s'il est composé avec un pronom au singulier (פול ושל עם ושל ושל ובבו (Elettres l'allest supprimé, וואיש שיהו (Deut. xXII, 1), ואיש שיהו (I Sam. xIV, 34); si le sin est double, il signifie se réjouir dans toutes

معناه اذا يهبجنى العرام هو عندى فضل واذا بعظنى أ و عندى فضل واذا بعظنى العرام و كان دهن رأس بعنى راس الدهن ما جنع عن راس بعنى راس الدهن ما جنع عن راس الدهن ما جنع عن راس des Psaumes est en effet très-difficile à expliquer; nous verrons, en parlant de R. Haya Gaon, que celui-ci a même envoyé demander l'explication de ce verset au Catholicos de Bagdad. ses flexions (السرور), par exemple : שש אנכי (Ps. cxix, 162); on le trouve aussi avec samech יאכלם סם (Is. LI, 8).

« Le ש est la septième des lettres non serviles, et la neuvième de celles qui sont isolément des racines, et, comme telle, il signifie errer (جولة واضطراب), בע ונד, (جولة واضطراب) (Am. viii, 12), עועים (Is. xix, 14).

"Le p est la huitième des lettres non serviles, et la dixième de celles qui sont isolément des racines, et, comme telle, il signifie la bouche; par exemple : מה לחם (Ps. cxv, 5); avec le pronom, le ה en est retranché, et l'on dit יפיקו, פיקו, et ainsi on appelle l'ouverture du puits פיקו (Gen. xxix, 3), et l'embouchure du Nil פי היאר (Is. xix, 7).

" Le צ est la neuvième des lettres non serviles, et la dixième de celles qui sont isolément des racines, et, comme telle, il signific se quereller, manifester une hostilité (וולעפע ולשובים), ינצים (Lév. xxiv, 10), נצים (Exod. 11, 13), אנשי מצחך (Is. xli, 12); ou bien attiser le feu (וובערי אש, (ובערי אש, (ובערי אש, 13)), et c'est pour cela qu'on appelle les étincelles volantes עובים (Is. 1, 31); quelques-uns prétendent que dans le passage עריך העינה (Jér. iv, 7) il a la signification de quereller, ce qui est une opinion de peu de poids; dans tous les cas עריד ביצום conservent leur signification d'étincelles. Il signific encore briller (الرفك), composé soit avec ; par exemple, וינאץ (Deut. xxxii,

¹ Samech et sin, chez les premiers lexicographes, sont identiques.

19), הנצו (Cant. vi, 11); soit avec צ doublé, עץ (Éz. vii, 10), ועץ (Nomb. xvii, 23).

« Le p est la dixième des lettres non serviles, et la onzième de celles qui sont isolément des racines, et, comme telle, il signifie vomir (שנאט), וחקא (Lév. xviii, בן יקה (Lév. xviii, בן יקה (Lév. xviii, 28), קאה (Is. xxviii, 8), קיו (Jér. xxv, 27). La racine de tous ces mots est p seul.

" Le ¬ est la onzième des lettres non serviles, et la douzième de celles qui sont isolément des racines, et, comme telle, il signifie diriger et instruire (פּנוֹשׁשׁלִּה), וורותו (Deut. xxiv, 8), וורותו (I Sam. xii, 23), ou bien jeter et lancer (ווראו הטורים, (الرئى والرشق) xrin (II Sam. xx, 20).

¹ D'après le système de notre auteur, qui n'admet point de quinquelitères, le ש ne peut être racine; la racine sera קער, le ק doublé. (Cf. Concordance hébraïque, par M. J. Fürst, à cette racine.)

(Gen. xlix, 10), comme אשר לו. Leur opinion est réfutée pour plusieurs motifs, comme je le mentionnerai dans ce chapitre. Comme racine, le w signifie : 1° désoler (الوحشة ولخلوة), השאח (Jér. IV, 10), לא ישיא (Ps. LXXXIX, 23); 2° emprunter et prêter (نسمة). כי תשה (Deut, xxiv, 10), משאת (Deut, xxiv, 10); 3° oublier (נישוא), נשיתי מובה (Lam. III, 17), חשי (Deut. xxxII, 18); 4° aller, se transporter d'une place à l'autre, et abandonner (الورد والترك), ונשיתי אתכם נשא (Jér. xxIII, 39) «je vous ferai aller d'une place à l'autre » (ונכ בא פנכו) בי ישה לך (ונכ בא פנכו) (Job, xi, 7), qu'il faut traduire : « sache que Dieu, hélas, par-. donnera beaucoup de tes péchés; mais il ne prononcera pas sur toi un jugement 3, a et de même doit être traduit le passage אכן חשא השאת (Jér. ıv, 10): « Seigneur, dès que tu laisses seulement ce peuple, et que tu lui accordes du répit, il pense aussitôt qu'il ne verra que du bien (לאמר שלום יהיה לכם) jusqu'au moment où le glaive atteint l'âme 4. »

« Le n est la onzième des lettres serviles, et la

¹ Cf. la traduction chaldéenne, Raschi, ainsi qu'Ibn-Ezra sur ce passage.

² Cf. sur ce passage Raschi, qui l'explique comme notre auteur.

قال لهدد اعلم أن أنه هوذا يترك لك كثيرا من ذنوبك ° وما هوذا يستقى عليك

قال يا ويلاه يا رب واذا انها تركت هاولاى القوم * ومهلتهم فظنوا أن لا يروا الاخير المحدد سلام ندره الى أن بلغت السيف النفس

quatorzième de celles qui sont employées isolément comme racines. Il peut être placé au commencement, au milieu et à la fin des mots. Au commencement, il est employé pour le futur masculin אחלר, et si l'on y ajoute 1, le n est sans dagesch יחדבר; car avec dagesch il indique le passé; il en est de même pour le pluriel [האמרו]; pour la troisième personne féminin (عراب عن تانيت); pour la troisième personne féminin (عراب عن تانيت), on ajoute un à la fin du mot, האמרי.

"Au milieu des mots, il sert pour le hithpael (אוניגע), ומחברך, et le n, dans ce cas, précède toujours les lettres radicales, si ce n'est devant p ou v, où une des lettres radicales précède le n; par

L'auteur ne mentionne ici ni t, ni Y, avec qui n se change en 7 et en D, mais il le fait dans le chapitre D7 de son lexique; voici ce qu'il y dit : «Le mot temps est exprimé par la même racine en arabe, syriaque et hébreu (121); cette racine signific aussi préparer (צשיבטוב)), par exemple: מומנים (Néh. xix, 35), et de même en syriaque הזרטנתון (Dan. 11, 9), vous vous êtes préparés pour dire Le 7 est ajouté dans ce mot, parce). Le 7 est ajouté dans ce mot, parce qu'il se rencontre avec le و الراد). Il y a trois lettres qui changent ainsi dans la racine (الى أحرف الاصطكاك ثلاث), ce sont חמק. La collision du ק se remplace avec ז dans הזרמנתון (Dan. 11, 9). Il en est de même, en arabe, de وين on dit le m se rencontre avec Y, par exemple, de מצמרק, עדק (Gen. xLiv, 16), איר, ויצטירן (Jos. 1x, 4), [de דעטירנן (Jos. 1x, 12), et de même, en arabe, on dit de ماحي , مصحف ; le n se rencontre avec le ס, par exemple, de ס, חסתופף (Ps. LXXXIV, 11), de ישתרגו שרינים (Lam. 1, 14), et aussi avec ש, par exemple, de ואל תשתע (Is. LIX, 15), ואל תשתע (שולל (Is. XLI, 10). On sait que chacune de ces trois lettres suit toujours la lettre radicale.

excepté dans le seul exemple התשומענה (Jér. xlix, 3), qui est une question pour les linguistes, parce que le ת a repris sa place ordinaire, comme dans התכונן, etc.

الكلام), cet accent est seulement là par élégance (الكلام ונתתי : et il ne change rien au sens, par exemple; ועתהי (Ez. xvII, 22); 2° si l'accent vient sur la dernière syllabe du mot, le passé se change en futur, ואטרתי (Jér. xx, 9). Le n marque aussi la seconde personne singulier féminin, אמרת. Quelques docteurs ont prétendu que אמרת לה (Ps. xvi, 2) est masculin, et ils ont donné ce mot comme une exception massoréthique; c'est là une grande erreur; le mot est au féminin, et se rapporte à l'âme : « toi, mon âme, tu dis au maître du monde : tu es mon seigneur, et le bien (dont je jouis) ne t'est point imposé; » le psalmiste demande de même à l'âme qu'elle dise à Dieu [des louanges et bénédictions], par ex. ברכי נפשי (Ps. ciii, 22)1. Avec le 1, le ה indique le futur ואמרת. Quelquefois il forme le féminin, là où le 7 est au masculin , אחד, אחד, anc. Il signifie aussi la troisième personne singulier féminin, avec ou sans a, par exemple: ועשת, עשתה. Le ה sert aussi pour faire les noms féminins, ראשית, ainsi que pour former l'adjectif féminin du verbe (صفة فعل التانين ; pour le pluriel, שפת , (על (על pour l'état construit du féminin (על אוני), שפת כל הארץ (Gen. x1, 7); pour le pluriel [des noms], de deux manières : 1° si le mot finit par n, par exemple: אשות, אשה, et cette forme est la plus ordinaire; 2° si le mot finit autrement qu'en 7, par exemple: צלעות, אות; צלע; et de même pour

قلتِ يا نفس لرب العالمين الرب انت وحسنتى لن (لا .1) عليك وهو يسال النفس ان تقول لله نحو قوله 200 دوس،

le pluriel des masculins סירות, סירות, שלחן; שלחנות, שלחן; pour les infinitifs לעשות, להיות; enfin il est euphonique, נף, נפת, תף; נפת, תף; נפת, תף; נפת, תף; נפת, תף; נפת, (Nomb. xxxiv, 11), התאויחם (Nomb. xxxiv, 7); la racine de ces mots est n seul.»

Résumons maintenant l'ensemble des connaissances grammaticales que nous pouvons avec raison attribuer à l'auteur, d'après l'examen de son ouvrage.

Il compte sept voyelles 1; dans ce système, le 'hirik katon est confondu avec 'hirik gadol, le kameç 'hataf avec kameç gadol 2, et le kibbouç avec schourouk.

Voyez Journal asiatique, janvier 1862, p. 48.

2 L'auteur, daus le chapitre מש , s'exprime ainsi : « Il y a encore (pour le mot שמרה) une autre forme de l'impératif, שמרה (I Chron. xxix, 18; Ps. xxv, 20; Lxxxvi, 2). Ceux qui mettent שמרה (Ps. xxv, 20; LxxxvI, 2) dans la même catégorie que שמרה (Ps. cxix, ומרין בספרא sont dans l'erreur; car les mots ותרין בספרא, il y a encore deux de ces exemples dans le livre [cités à l'appui], ne se trouvent pas dans la Massorak, et n'expriment qu'une opinion personnelle (ول على واي ماسوة; cf. Lik. Kad. par M. Pinsker, p. 140, chiffre hébreu, où les derniers mots arabes sont mal rendus, ce qui s'explique par la défectuosité du manuscrit que M. Pinsker avait sous les yeux). Dans la grande Massorah, au contraire, il est écrit : שמרה (Chron. xxix, 18) n'a pas son analogue (dans les autres livres), mais tous les שטרת dans les psaumes lui sont pareils, excepté un seul dans le passage (Ps. cxix, 167). Cette erreur provient de ce qu'ils ont vu sur le schin un mercha. Mais sache que dans ces trois livres (with c'est-d-dire les Psaumes, les Proverbes et Job), les mercha n'ajoutent rien au sens; ils servent seulement pour donner une emphase au mot (تقوية الكلمة) comme dans le passage בצר לי אקרא ה (Ps. xvIII, 7)... » On voit clairement que l'auteur vent dire ceci : les ממרת sont, les uns, des impératifs, l'autre un passé, sans mentionner par aucun mot que les kamaç y sont de deux sortes, savoir, ceux des impératifs (d'après nous des kamaç hataf)

Quant aux noms des voyelles, on ne trouve chez lui que ceux de kamaç et patha'h; les autres sont désignées, soit par l'expression d'an point, deux points, trois points, pour 'hirik, céré et segol, ou par le signe graphique pour 'holom et schourouk'. Il donne le nom scheva sans faire de dissérence entre le scheva quiescent et le scheva mobile; le scheva composé est désigné par scheva avec mouvement².

Il connaissait les accents toniques, conjonctifs et disjonctifs, et leur emploi, ainsi que les variations qu'ils font subir au sens grammatical des mots, suivant la place que les accents y occupent ³. Il cite le Soph Passouk, l'Ethna'hath, le Sakef ⁸, le Maaricha

et celui du passé (d'après nous kamaç gadol). Cf. Ibn-Ezra et Kim'hi sur ces passages, et aussi la Massorah.

1 18 pour holom, et 18 pour schourouk.

ב ביל , ce qui est rendu par les grammairiens qui écrivent en hébreu par חבועה. Le scheva est écrit chez ini אשנא et אוא.

י Voir Journal asiatique, décembre 1861, p. 476, et plus loin, article אב. Dans le chapitre בח, il s'exprime ainsi: «Souvent le sens est modifié par le changement des accents, par exemple : ארצה (Gen. xxii, 35), nourriture; אבל (Gen. xxxix, 6), mangeant; ארצה (Gen. xxxii, 4), terre: ארצה (I Rois, xvi, 9), le nom d'une ville (notre texte a ארצה); ארצה (Gen. i, 5) le matin; ארצה (Am. vii, 14), le possesseur des troupeaux (שבר ה); שובה (Hos. xiv, 2) impératif, שובה (Is. xxx, 15), le substantif de retourner (שבר לושה (בפר (שבר בין נושה (בפר בין נושה (בפר בין נושה (בפר עכון (בפר בין נושה); ובוכח עכון (בפול (בפר בין נושה); ובוכח עכון (בפר בין נושה); בוכח (בפר בין נושה); משובה, etc.

Voyez plus loin, art. אחד; dans le chapitre אחד, il donne une

explication sur le nom de Sakef. Voici ses paroles :

۱۹۲۲ دواوات موقق المنعيين وفي السرياني ۱۱۹۱۹ ۱۹۲۱ لااما
 القيام والوقوف ينعى عنه اي ينقض فلا يبتي فيه بناء قائما

et le Ga'aya 1. La mention de ce dernier nous autorise à penser que l'auteur incline vers le système de Tibériade, ce qui résulte encore de plusieurs passages de son ouvrage 2. Il parle aussi de la règle de

وكثير تستعل الامة ١١٩١٦ و١٥٦٦ والماسوة تسبى اللحن القائم فوق الكلمة ١٩٦

קקה (Ps. cixvi, 8), qui redresse ceux qui sont courbés; en syriaque, de même, זְקִיף (Esd. vi, יו) ce qui est debout sera courbé, c'est-à-dire détruit, et il ne restera pas un édifice debout. Les gens se servent beaucoup de ce mot, et disent קוְמָרָף. La Massorah

appelle sakef l'accent perpendiculaire sur le mot.

Dans le même article אָפֶרָן, il dit que les g'aydth sont différents des maarichath. Le mot געיא, qui dérive de נענן (I Sam. v1, 12), crier, et indique qu'il faut bien accentuer la syllabe, est identique avec notre methog a frein, » pour retenir le lecteur, afin qu'il ne lise pas trop vite la syllabe marquée de ce signe. Nous donnerons, à cette occasion, les noms des accents d'après l'école de Tibériade. A la fin du commentaire sur Job, par Sa'adyah (manuscrit Oxf. Bod. God. Hunt. 511), on trouve ces mots:

וسامى מעמים الطبراني

פאזרי זארקה, יתיבי רביע, אתנחה, מפחה, סלוק, לגרמהו. שופר וצע, תלשה צנירה, תלשה כבירה, שופר מקלוב, שופר תכסיר: מאילרה, מארכרה, סלסלה, עצא צגאררה, הליל כביר

מקראץ

2 Dans l'article של, il s'exprime ainsi: מוֹחָן est un nom, et son accent est sur vav; le ן est raphé (sans dagesch), et il est sensible, d'après l'opinion des Palestiniens, comme dans מוֹח (Éz. 11, 26), ווון (Lam. 17). Quelques docteurs le prononcent comme le ן dans קון, ו'בוקח, רוון, ביל לביל (ביל ביל ביל ביל ביל) entre les lèvres, tandis que dans מוֹח, ווֹן faut le prononcer vav, avec ou sans dagesch, c'est-à-dire entre les dents supérieures et la lèvre inférieure; avec dagesch, comme dans קוֹח (Ps. xix, 5), אוֹר (Gan. L. 12), et sans dagesch,

Nassog a'hor 1. Quant au dagesch, qui se trouve assez souvent mentionné chez lui, notre lexicographe ne distingue nulle part le lene du forte, et il n'en connaît point la valeur grammaticale 2. Il se sert de l'expression de Mappik hé pour désigner le hé avec

comme dans הוח (Éz. vii., 26), הורו (I Sam. xxiii., 16).» Du mot הוח (I Chron. vii., 1), il résulte que la prononciation des Babyloniens (où le n'est pas sensible) est la véritable (voy. Lik. Kad. p. 138, chap. h). Dans le chapitre pw., notre auteur s'exprime ainsi: מכורי שפר: (Gon. xlix., 25) «de belles paroles,» et il désigne par là «le peuple de Tibériade, qui parle un langage aussi pur qu'élégant.» Moïse ben Ezra, dans son livre de la poésie et de la rhétorique, a une opinion analogue, celle de Massoudi, sur le langage des gens de Tibériade. (Cf. Joves Lit. par M. le D' Steinschneider, p. 324, n. 27.)

ר C'est-à-dire lorsque deux mots sont liés par leurs accents, et que le premier est oxytone, en même temps que le second mot a l'accent sur la première syllabe, le premier devient peroxytone. Ainsi, au chapitre בהן il a'exprime en ces termes: מעשר שוה (Gen. עון, וג) est à l'état construit; l'accent se trouve sur le ה, parce que le mot qui suit porte l'accent au commencement; on trouve beaucoup d'exemples où l'accent est reculé à cause du mot suivant (مائد الكائم الذي تليها), par exemple, le mot עשר שון a toujours l'accent sur le עשר עשר לינ (Jug. xv, 11), il est sur le 'ain, etc. »

2 Voyez ci-dessus, p. 129, où le noun est considéré comme non existant pour la racine, sans faire attention au dagesch. Nous ne pouvons nous dispenser de donner une observation curiouse de notre auteur à l'égard de différents sens d'un mot qu'on trouve avec ou sans dagesch. Au chapitre מלות idit: «Dans tous les mots המלו , quand le מלות a dagesch, l'accent est sur le ל; par exemple, מלות בילות (Gen. xxvii, 45; Ps. xliii, 2), excepté un seul exemple (Job, viii, 20); il en est de même de מון (I Sam. 1, 8). Je ne connais point de différence

entre an et et , ni entre no et an.

מות sans dugesch (Ps. xlii, 10; xliii, 2; Job, vii, 20). Quand le mot qui suit le למה commence

un point1. Il ne connaît pas la division des mots en

par une des lettres אַקע, il est toujours sans dagesch, par exemple, Gen. xxvII, 45; Exod. v, 25 (?); Ps. xxII, 2. Quatre passages exceptés (Ps. XLIX, 6; II Sam. II, 22; Jér. XV, 18 l'indication du quatrième manque). La différence entre , avec ou sans dagesch, est la suivante : avec dagesch, il sert pour une simple question, soit pour le passé; soit pour le futur (مسلة عن ماكان ويكون), par exemple, למח לא (Gen. XII, 18; II Sam. XIX, 16), et sans dagesch, il donne à la question une expression d'humilité et de prière, ce que les مسلة تضرع يسمى عنن) linguistes appellent un langage suppliant Aussi on le trouve le plus souvent employé quand on s'adresse à Dieu, par exemple למה (Exod. v, 22; Job, VII, 20), etc. Notre opinion est appuyée sur les versets (Ps. XLII, 10; XLIII, 2), dont chacun contient deux fois le mot למה. l'un avec et l'autre sans dagesch, et où le premier est employé pour une question humble (تضريع), et le second pour décrire la situation du psalmiste (صفة ما هو في). Voilà tout ce que nous savons de la différence de הלמה, et ce que nous avons entendu des docteurs وهذا اكثر ما علمناه من الفرق فيه وما قد سعناه من) (debye,

1 Notre auteur dit dans le chapitre הן: «Tous les mots הל. dans la Bible, signifient à elle (), et le 7 est toujours sensible (عروج ال ١٦١), excepté dans trois passages (Nomb. xxII, 42; Ruth, 11, 14; Zach. v, 11); mais je ne connais pas la raison de ces différences. Il y a encore une autre observation à faire, savoir : que הלה en hébreu, a toujours kamaç, et dans le syriaque, patha'h, par exemple, ולה (Dan. vii, 4; 6; 8; dans nos éditions, ils sont avec kamag); la raison est celle-ci : Tous les he avec points (pp) sont précédés, en syriaque, d'un patha'h; par exemple נביה (Dan. vii, 6), בפטה (Dan. vii, 5), et, en hébreu, d'un kamaç, et خاصة عنان) surtout quand le pronom féminin est sous-entendu אוה , (Ez. xxix, 13) בזה , par exemple , الأهراك إلى التانيث (Ps. cxxxII, 12), etc. » Le mot ppp est donc la simple traduction du mot arabe عروجة, dérivé du mot chaldéen معروجة, sortir; on trouve fréquemment l'impératif pp, sors, dans le Talmud; peut-être faudrait-il prononcer mouppak, comme participe passif.

noms, verbes et particules 1, bien qu'il soit évident que la Grammaire arabe ne lui était point étrangère, car il emploie des termes techniques arabes pour la seconde personne, le passé et le futur, les deux participes, l'infinitif et l'impératif 2. Ce dernier mode sert à notre lexicographe de base pour la formation des temps 3.

Quant aux formes des verbes, il connaît l'actif et le passif 4, et il distingue le transitif de l'intransitif,

us sujet du verbe; pour exprimer une distérence entre le verbe et le substantif, il se sert de périphrases, ainsi qu'on le verra plus loin. Le mot ביל est plutôt chez lui un nom propre. Quant à la particule, il l'appelle simplement שׁבֹּל (en hébreu מֹלָה); mais il se sert aussi de cette expression pour les autres espèces de mots.

Voyez Journal asiatique, décembre 1861, p. 468.

3 Notre auteur connaît parfaitement la forme de l'infinitif; mais comme ce mode se trouve presque toujours en construction avec certaines lettres, ou avec un autre mot, soit avec un verbe comme emphase, soit avec un substantif, où il est regardé comme substantif lui-même, soit avec un pronom, notre auteur, comme ses contemporains, préfère comme temps fondamental pour la formation des autres l'impératif, dont le singulier masculin se trouve seul sans adjonction d'une lettre quelconque; c'est surtout pour la formation du futur qu'on lui a donné la préférence sur la troisième personne du passé masculin, forme qui n'a pas d'affixes non plus; le futur, en effet, se forme en ajoutant les lettres serviles à l'impératif, ce qui se trouve déjà observé dans un ancien commentaire anonyme sur le Cantique des cantiques (Oxford, Bod. Hunt. 496; M. le D' Steinschneider veut l'attribuer à Sa'adyah. Voyez la note suivante).

4 Il est appelé chez lui منفعل (voyez Journal asiatique, janvier 1862, p. 48). Sa'adyah, dans son commentaire sur le livre Yecirah, l'appelle متفاعل, comme on verra dans le passage grammatical que nous nous proposons de donner à la fin de cette notice; le commentaire anonyme sur le Cantique des cantiques, cité plus haut, donne

sans leur assigner aucune marque distinctive. Le hithpael est désigné de la même manière que le ni-

au verbe, dans la forme niphal, un nom curieux. Nous croyons le passage assez intéressant pour le donner en entier. Le voici :

דدالا מרבכה فاما דدالا فهو مفعول الامر منه דدالا وال עבר דدلا والفاعل דוدلا والمفعول דدالا وان كان لم نجن لا أمير من هذه الغة ولا עבר ولا فاعل ولكن وجدنا هذا المفعول اعنى דدالا او وجدنا حرف من مأذه راكب على كلمة منه وهو الذى ذكرنا بقولنا ادسم ملاهندا دتدلا واعلم الاحرف مأذه لا تركب الا على اوامر مثل معسم بعسم بعسم معسم معلم موام بوام دوام موام معلم الموام بعدت نددت دددت مددت مددت بدار ندر ددر مدر فأذا اسقطت من هذه المذكورات احد حرف مأذه يبقى أمر محض من معسم يبقى بعس ومن مدال دردلا اذا نوعنا دا المأذه بقى أمر محض واما دددداد فكذلك دودلا اذا نوعنا دا المأذه بقى أمر محض واما ددوداد فالمغول منه دودل الأمر منه مودلا والمفعول من المامي دودل بوزن والمودد وهو من افعال واما دوددا وسائر اوزانها مشابهة بعضها بعض دودل فعل مامي من المفعول في النفس وهو مذكر وجمعه دودلام بوزن دسدد والمؤن دوداه وهو من ادداد

בנול (Cantique, v, 10) est le participe passif; l'impératif en est קבול, et le participe passif קבול. Si on ne trouve de ce verbe ni impératif, ni passé, ni participe actif, on rencontre cependant le participe passif, qui est le לכול de ce passage. Nous trouvons encore une des lettres אינת composée avec ce mot, c'est dans (Ps. xx. 6) ce que nous avons mentionné. Sache que les lettres אינת ne peuvent être ajontées qu'aux impératifs; par exemple, de קום, on fait

phal; mais il attribue au premier une signification de la continuité de l'action¹, ce qui est, dans un certain sens, adopté par les grammairiens modernes². On peut, d'après lui, former un pluriel de l'infinitif⁸;

אינת estretranchée, il restel'impératif pur; par exemple, מוקר etc.; il en est de même de ברנל, si on supprime le ב. il reste l'impératif. Quant au mot ברנלות, si on supprime le ב. וו reste l'impératif. Quant au mot ברנלות, si on passif est ברנלות, son passif est passé est ברנלות, et il est de la forme intransitive (niphal); le passé est emblent partiellement; בשבר et les autres formes se ressemblent partiellement; ברנלות est le présent (nous proposons de lire ברנלום) de la forme intransitive du passif, pour le masculin [singulier], le pluriel est ברנלום comme est ברנלות, et le pluriel est ברנלות.

2 Voyez cependant Gesenius (Lehrgb. p. 248).

" Voici ce que notre auteur dit dans le chapitre בן: «כוה (Soph. ווו, 8), יברי (Is. xxx, 18), etc. signific attendre (יוֹמשׁלוֹן); le verset בחבי (Os. vi, 9) doit se traduire : comme des bandes attendent l'homme, ainsi au matin la société des prêtres tue dans le chemin (il dérive השכם שכם se lever de bonne heure); car ils commettent de mauvaises actions (יוֹמשׁלוּן ביי וֹאָל كَراديس كَنْرات الْمُ كَراديس كَنْرات الْمُورِية وَالْمُورِيةُ وَالْمُورِيةُ وَالْمُورِيةُ وَالْمُورِيةُ وَالْمُورِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَلِيهُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْلِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْلِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْلِيقُولِيةُ وَالْمُؤْرِيةُ وَالْمُؤْلِيةُ وَالْمُؤْلِيقُولِيةُ وَالْمُؤْلِيقُولُولِيةُ وَالْمُؤْلِيةُ وَالْمُؤْلِيةُ

mais on ne peut jamais ajouter un hé euphonique à un infinitif formé au commencement avec un hé 1.

חכי (الليف الأمَّة في طريق يقتلون دلجة لأن فاحشة صنعوا est le pluriel de l'infinitif; s'il y avait חבה avec hé, ce serait le singulier (كان كانتظار); mais étant écrit avec ،, c'est le pluriel. De ce que les Arabes n'employaient pas cette forme (le pluriel de وان کان) (l'infinitif), nous ne sommes pas obligés (de la proscrire) وان کان). Une forme semblable est ברצי (Ps. LXVIII, 31), son infinitif est comme l'impératif ברצי avec hd; c'est la forme du singulier (, فتقول ترضيص, casser en grands morceaux); avec , il est le pluriel (ترضيضات). Cependant on ne trouve pas cette forme très-fréquemment. Le sens du verset (Os. vt, 9) doit être : comme les bandes attendent une fois ما ينتظروه ليقتلوه مرة على) après l'autre l'homme pour le tuer et c'est pour cette raison que l'infinitif est au pluriel. Ainsi (مرة), et c'est pour cette raison que l'infinitif est au pluriel. les prêtres de Ba'al se rassemblent pour tuer les innocents, comme le verset le dit précédemment : « Galaad est une ville des ouvriers d'iniquités. Le pluriel de l'infinitif signifierait alors le frequentativam. (Cf. M. Pinsker, Lik. Kad. p. 133, chiffre hébreu, où ce savant et célèbre grammairien propose ingénieusement la terminaison de ni pour les infinitifs des verbes dont la troisième radicale est hé, comme un pluriel, et il explique par cette idée le pluriel dans le passage, où en effet le sens donne un frequentativum). Quant à nons, nous ajouterons l'observation suivante: l'infinitif étant regardé comme substantif, et pouvant être construit avec des pronoms personnels et avec des prépositions, et ayant des terminaisons des substantifs, par exemple, le n dans חדל, qui se change en n. pourquoi n'aurait-il pas la forme du pluriel?

Les substitutions réciproques et la permutation de quelques lettres sont considérées par lui comme une particularité inhérente à la langue, et dont il se sert assez souvent avec des exemples nombreux pour l'explication des mots difficiles 1; il en est de même

ratif הבים הבים; mais non pas הביםה; car des impératifs formés avec hé, on ne peut faire l'infinitif euphonique. Ainsi on ne peut pas dire הביבה, להבירה, להבירה, etc. Quelques-uns se trompent en pensant qu'on peut bien former l'euphonique de l'infinitif, des impératifs avec ה, comme on le fait de tout autre impératif; par exemple, de אכל ה, אכל ה, אכל ה, אכל ה, אכל ה, לשטרה, שטרה, לשטרה, שטרה, בים נא (Gen. xv, 5) בים נא הבים נא וויים בים וויים וויים בים וויים וויים וויים בים וויים וויים וויים וויים בים וויים ו

14).0

1 Notre auteur dit dans le chapitre הליצוני: הל (Ps. cxix, 51) signifie : les hommes impudents m'ont pressé fortement. Il en est de même dans ותאלצהו (Jug. xvi, 16) elle l'a pressé; [c'est le même sens que אלן; car le 'hoth peut se changer en hd et aleph. Il y a en الوقيس lichreu des lettres qui se remplacent mutuellement (الوقيين اضغطتی جدا ومثله ותאלצהו ضغطته وחת عليه من طريق الابدال وذلك أن افي العبراني أحرف تقتعي ابدال بعص ابيعض ضرورة). Ainsi l'aleph vient à la place de he; par exemple : כהה (Is. xxI, 12), נכאה ; התיו (Prov. xv, 13) dérive de מתיו (Lév. xxi, 13); משתאח (Gen. xxii, 21), qui signific «attendant» (مرتقب), dérive du langage de la Mischaa, אין שוחין (Cf. Epist. אל בני , Aleph à la place de ain; par exemple, אל בני (Gen. xxxvII, 38) [an lieu de על «à cause» de mon fils]; on trouve aussi le cas contraire, où le & est remplacé par y; et c'est pour cela que la Mischna emploie le mot גיעול, pour exprimer troubler Tean (التلويث, quand on nettoie un vase quelconque), dérivé du מנאל (Mal. 1, 7). Le בשמע, par exemple, בשמע (Exod. xvi, de l'omission de lettres 1. Il ne fait aucune distinction entre les dissérentes formes des substantifs; ce-

8), בשבת (Jug. XI, 26), etc. Le ב remplace également le ב par exemple: סחוב (Jér. xxII, 19), סוחף (Prov. xxVIII, 3), שובר (II Sam. x, 16), שופך (I Chr. xix, 16); le ב se change en ז, par exemple : תאכתי (Ps. cxix, 174). לתאוה (Prov. xviii, 1), לקצבי (Jon. 11, 7), קצרי (Ps. xi.viii, 11). Le ב en ב, par exemple: סונה (Cant. vii, 3), (שך) סך (Osée, ii, 8), ומנבעות (Ex. xxviii, בחמה (Is. LIX, 17); c'est de cette façon qu'on emploie בחמה pour la dareté et l'épaisseur (الجساء والغلظ), qui est en hébreu כשית (Deut. xxxII, 151). Le ב en ק, par exemple : סגנים (Ez. xxiii, 6), סרנים (Jug. xvi, 130), סנ (Ps. Liii, 4), סר (Ps. xiv, 3). Le ¬ en ¬, par exemple : ירה (Joel, IV, 3), ירה (Exod. xix, 30) [qui signifient jeter], חופת (Gen. x, 3), דיפת (I Chr. 1, 6). Le ה. remplacé par le N, par exemp. אושיע (11 Sam. 111, 18), qui devait etre והות; חרחו (Is. xliv, 8), comme והות; חרחו (Prov. x, 3), pour אות; le ה avec ה. par exemple : במהמרות (Ps. cxl, 10), נחנה (Lam. 11, 11); מה נחנת (Jér. xxII, 23), comme נחנה du mot מולים, ויצפשים utilité, profit :» quel profit tireras-tu (וֹמָ, וֹנֹצפׁשׁים); quelques-uns disent que ההרם (Is. xix, 18) a la même signification que קחרם «le soleil.» c'est ce que le Targoum exprime par les mots du traducteur קרתא בית שמשין. Le j se change en , par exemple : וסים (Jér. viii, ק), סוסם (Is. xxxviii, 14), etc. Le ; en ק, par ex. קפון (Is. xxxiv, 15), קפור (Is. xiv, 23); כועכר (Job, xvii, 1), ברעכר Job, vi, 17); et également en צ, par exemple: מוער (Is. xxiv. 6), מצער (Gen. xix, 21). Le ה en ה, comme nous l'avons déjà dit; le ח en א. par exemple : וארווים (Er. xxvII, 25), qui est חרווים quelques-uns disent אמצים (Zach. vi, 3), vient de אונים; avec ע, par exemple, עושו (Joel, IV, 11), ce qui veut dire קושן; quelques-uns pensent que החנב (Eccl. XII, 5) vient du mot de la Mischna ענבות (cf. Raschi et Ibn-Ezra sur le passage). Le 💆 avec 🖫, par exemple : נערה (Cant. 1, 6), נערה (Prov. xxvii, 18); et aussi avec ה, par ex. רממ (Jér. xLix, 24), התח (Os. xIII, 1). Le ' avec], et le avec , comme nous l'avons déjà dit. Le > est changé en 7, par ex. כובע , ק I Sam. 11, 4), הנחשלים (Deut. xxv, 18); en כובע (I Sam. xvII, 5), קובע (I Sam. xvII, 38). Le ל en ק, par exemple: באלמנותיו (Is. XIII, 22), comme בארמנותיו; לחצהיל (Ps. civ, 15), comme ישנלנה ; להצהיר (Deut. xxvIII, 30), שנר (Deut. VII,

pendant il connaît la forme d'intensité pour le nom du métier, qui est également adoptée par les gram-

ונגים: Micha, בחנרים: שם או Le D en ב, par exemple) מונרים: Micha, 1, 4), הנגרום (II Sam. xiv, 14), קם (Osée, ix, 6), קם (Is. xix, 13). Le ב en ל, par exemple: האבן (Gen. xxvIII, 22), אבל (I Sam. vI, 18), הלשכות (I Chr. 1x, 26), הנשכות (Neh. xii, 44), אן (I Sam. x, 14), אל (I Sam. xxvII, 10). Le p en ; et y, par exemple: יעלס (Job, xx, 18), יעלק (Ps. xcvi, 12), יעלק (I Chr. xvi, 32), מתנוססות (Zach. ix, 16), ונצצים (Ez. 1, 7). Le y en N, p. ex. שעשת (Jér. xlvu, 3), בשאם (Ez. xxv, 15); et aussi eu ה, comme nous l'avons déjà dit. Le p en ב, par exemple : רכפה (Prov. xx1. יכבה (I Sam. III, 3); et aussi en מלם , par exemple: יכבה (Am. 11, 5), טרטס (Ez. xxxiv, 19), טרטס (Ez. xxxiv, 19). Le צ en p, comme nous l'avons dit, et aussi en p, par exemple: מחצה ובקלחת (Jug. v. 26), בצלחת (Jug. v, 26) מחקה (Prov. xix, 21), ובקלחת (I San. II, 14). Le p se change également en y, par exemple : וארקא (Jár. x , 11) , ארעא (Dan. 11 , 35); et aussi en ח, par exemple: מפקחנה (Is. xxxv, 5), תפתחנה (Is. xxxv, 5). Le ק en ב (l'auteur appelle cette lettre למאל, comme nons l'avons dit. Le ש avec ם (qui est le même que שׁתם: Nomb. xx11, 3), comme מתם. On dit que שורה (Is. xxvIII, 25) est le même mot que שררך (Cant. vii, 3). Le ש se change également en ח, par ex. חרושה (Jér. xvII, 1), חרות (Exod. xxxII, 16); on trouve ce dernier cas très-souvent en syriaque, par exemple, יתוב devient מוביב devient (Dan. IV, 31), שבר devient חבר (Dan. II, 42). Le ה se change en ע, par exemple: אמעתו (Ps. xqviii, 4), אחתם (Ps. cxviii, 19); et aussi en ש. par exemple: התעה (Gen. xxxvII, 15), המען (Ez. xIII, 10). רחתף (Job, IX, 12), יחשף (Ps. X, g), etc. s Nous ferons remarquer que le changement de 3 en 7 a quelque rapport avec les différentes prononciations de la lettre &, savoir, en Égypte, comme gh, et en Syrie, comme rh; ainsi le ; était prononcé dans quelques cas comme rh, de sorte qu'on a pu mettre un 7 à sa place. En effet, les Juifs de Bagdad prononcent encore aujourd'hui le 2 sans dagesch, comme rh, ainsi que nous avons eu l'occasion de l'observer dans les synagogues du rite sephardi à Jérusalem. Les gens de Tibériade avaient probablement le rh dans le 7 avec dagesch.

בנלתך: Dans l'article בנלתך, notre auteur s'exprime en ces termes: בנלתך

mairiens modernes 1. Il n'admet pas la forme du duel 2.

(Is. xxxIII, 1); quelques-uns disent qu'il faut expliquer ce mot comme s'il était sans בלותך, (de כלותך, et le traduire : a quand tu auras achevé de trahir, on te trahira; o mais c'est une explication faible -d'antres veu (عند خامك الغدر يغدرون بك وهو قول ضعيف) lent le traduire : « comme tu cherches à trahir » (عدد نيك للغدر), comme מנלם (Job, xv. 29.), et alors la racine du mot ne serait que Mais il est possible que ce soit un mot (وأس الكامة درا فقط) درا dans lequel le א manque, et il serait alors comme נלאו (Exod. vii, 18), תלאה (Job, IV, 2), c'est-à-dire, pendant que tu seras fatigué de la trahison, on te trahira (عند ما تكل وتعبي من ألغدر). Il y a beaucoup de mots en hébreu dans lesquels il faut nécessairement intercaler un א, par exemple, וירב (I Sam. xv. 5), comme ווארב, יהל (Is. XIII, 20), comme כלו , יאהל (ISam. VI, 10), comme כלאו: mais il est possible que ce mot dérive de l'impératif , comme יכלה (Gen. xxiii, 6), חוי (Job, xxxi, 35) dérive de תאוח, etc. Mais il y a aussi d'autres lettres outre le R, qui manquent, par exemple, שרשת (Ewod. xxviii, 22), an lieu de ארשרת, שרשרת, גא (Is. xvi, 6), comme בלהבת; quelques-uns (Exod. 111, 2), comme בלהבת; quelques-uns pensent que ce dernier dérive de לכתן au milieu, כלת כ (I Sam. מותה comme סותה (Gen. XLIX, 11), comme סותה . כסותה לביא (Jér. xxxix, 7), comme להביא; il en est de même dans le mot aller (וכל לשון הליכה), qui doit être (à l'impératif), לכה avec ה, excepté dans trois exemples où se trouve לך (Nomb. xxIII, 13; Jug. xix, 13; II Chr. xxv, 17) sans 7; nous trouvons beaucoup d'exemples du cas mentionné. »

י Ainsi notre auteur fait la différence entre la forme po'el et pa'ol dans le chapitre ב: « Celui qui vole occasionnellement s'appelle ב ב; « Celui qui vole occasionnellement s'appelle ב בן ב et qui le fait assez souvent pour être connu comme tel, est appelé والسارق لوقته دادت والمشهور به ددت ي يدت والمشهور به ددت ي والمسهور به ددت والمسهور به ددت ي والمسهور به ددت والمسهور به ددت ي والمسهور به ددت والمسهور به ددت ي والمسهور به ددت ي والمسهور به ددت والمسهور به ددت ي والمسهور به ددت والمسهور به ددت ي والمسهور به ددت والمسهور به ددت والمسهور به ددت و ددت و

M. Pinsker, Lik. Kad. p. 130, chif. heb.)

2 Notre auteur dit à l'occasion du mot יענים: «Le pluriel est ענים, et il ne signifie pas exclusivement deux (בנים, ענים 'נוגע, שנים 'נוג

Nous mentionnerons encore une observation assez curieuse faite par lui, au sujet du participe actif et du futur des verbes terminés en hé, selon que le second radical est pourvu d'un céré ou d'un segol 1.

car nous trouvons שבעה עינים (Zuch. 111, 9), comme je l'ai expliqué dans כפול :On nous permettra de citer cet article : כפול (Exod. xxviii, 16) signifie aplies (مطوى), הכפלת (Exod. ix, 26) «tu plieras» (تطوى); c'est pour cela que le champ d'Abraham est appelé שרה המכפלה (Gen. xxIII, 19), (בשנה ושב) parce qu'il pourrait être plié, c'est-à-dire que la longueur était le double de la largeur (لانها مطوية أعنى في طولها ضعفي عرضها). L'ex-plication du verset (الاد بعد عرضها) est celle-ci : Prophétise, frappe une main sur l'autre, et plie sous la douleur et le chagrin, à cause du glaive avec lequel tu veux frapper le tiers de la nation, comme قال تندى) il dit : et la troisième partic tombera par le glaive واضرب كفا على كف وتنطوى بوجع وحسرة على سبب السيف On appelle paranalogie ces choses (الذي تريد تقطع ثلث الامة qui se répètent, se suivent l'une l'autre (الشي الماثر) (Is. xL, عبرات مضعفة), c'est-à-dire, des coups l'un après l'autre (عضوبات مضعفة pour leurs péchés; il ne peut pas avoir la signification de double (ولا على أنها ضعفيس), comme l'ont pensé quelquesuns; car le sens qu'aurait le verset serait incompatible avec la justice divine; il en est de même dans le passage (Job, x1, 61), où l'on doit traduire : la philosophie a plusieurs genres, de sorte que tu ne أن للفلسفة اضعاف أي أن لها وجوة) les peux connaître tous ٠٠. كثرة لا تقى على جلتها

י Voici ce que notre auteur dit à l'article מי ב Les différences qui existent entre משט et משט sont les deux suivantes : 1° si on veut dire que Dieu a fait telle chose [une fois], il est avec céré (לא (Jér. x, 12), משה (Jér. x, 12), משה (Jér. x, 12), נשה (Jer. x, 13), משה (Dent. x, 18), משה (עשה (Dent. x, 18), משה (Dent. x, 18), משה (שיבה (Dent. x, 18))

Les règles sur l'emploi des lettres serviles, un des chapitres les plus intéressants dans la Grammaire d'Ibn-Djanâh, sont exposées d'une manière à peu près complète par notre auteur, comme on le voit par la traduction que nous en avons donnée¹. Le rôle du vav conversif est déterminé chez lui d'une façon moins vague que chez Sa'adyah².

Son ignorance de quelques règles concernant les lettres serviles³ et son système des racines sont dus

(Exod. xx, 6); 2° quand עשה se trouve au milieu de la proposition, il a céré, par exemple (Exod. XII, 12; Ps. CVI, 3), et à la fin de la proposition, il a segol (Exod. xxxiv, 10; Neh. II, 16). Si je ne craignais d'être trop long, j'expliquerais tout ce qu'on a ajouté à ces ولولا اتى اكرة الـ تـطـويل لاوهن كل ما يغتـاض على règles (est celle- מעשה et מעשה La différence entre מעשה et celleci : le premier est pour l'état construit, par exemple (Exod. xxvI, 1; Jér. x, 9), et le second pour l'absolu, par exemple (Nomb. xx1, 51; Eccl. XII, 14). Nous avons de ce dernier buit exemples; on fait erreur en comptant comme neuvième le mot מעשה du verset (Is. 111, 24); ici le mot a la forme de l'état construit; mais cependant, par le sens, il est séparé du mot suivant (يكون به أضافة وهو مقطوع). .La différence entre תעשה et la suivante : le premier, avec céré, est employé dans les phrases exprimant une question humble, ou une demande quelconque (على سببل التضوع والطلبة), par exemple (Gen. xxvi, 29; Jos. vii, 9); le second, avec segol, quand on ordonne quelque chose (على سبيل الامر), par exemple (Exod. xx, 4; Gen. v1, 15). Dans l'article N7, l'auteur dit que la différence entre תראה et תראה est la même que celle déjà donnée au sujet de תעשה.

¹ Voy. Journ. asiat. 1862, p. 47-81, 127-139.

² Voy. ibid. p. 62, note 1.

³ Ainsi, par exemple, notre auteur regarde le 3, 3, etc. avec quelques voyelles, comme déterminatif, tandis que d'après nous le

à la même cause. C'est que pour lui et ses contemporains il n'y avait d'autre hébreu, faisant autorité, que celui de la Bible¹. Or les véritables radicaux, selon notre grammairien, sont ceux qu'on retrouve constamment malgré toutes les modifications des mots. Quant aux lettres qui paraissent dans telle forme et disparaissent dans telle autre, elles sont considérées comme accidentelles et étrangères à la vraie racine². De même aussi la véritable lettre servile est celle qui est employée, sans aucune exception, toutes les fois qu'il s'agit d'indiquer une modification déterminée.

Ses explications naïves et simples³ sont quelquefois plus rationnelles et mieux d'accord avec l'arabe

n y est caché; il ne donne pas le p comme servile pour le pluriel, et d'antres encore qu'on observera dans les chapitres des lettres serviles.

¹ Ainsi, quand ils donnent une forme dont ou ne trouve pas d'exemples dans la Bible, ils ont soin de dire « bien qu'on ne le trouve pas. » Cf. Journ. asiat. janvier 1862, p. 10, et ci-dessus, p. 145,

note 1.)

- 2 C'est ainsi qu'il faut s'expliquer les racines d'une lettre. Koreïsch (Epist. 58) prend שף pour la racine du mot (I Sam. xxv, 22), parce qu'il le trouve dans la Bible sans ה (Is. xxxxı, 12), et ainsi notre auteur donne, par exemple, le ילך comme radical, parce qu'on le trouve toujours dans ce mot, tandis que celui de ילך est servile.
- "Voyez ci-dessus, p. 138, où notre auteur donne ie ה comme employé pour former le féminin avec ou sans ה cuphonique, par exemple, העשה, העשה. Cette idée est parfaitement d'accord avec la forme arabe des verbes infirmes dans la troisième lettre radicale, par exemple, בשה, tandis que les grammairiens postérieurs étaient réduits à des explications forcées, savoir, que acchangeait en גלהה, et celui-ci en גלהה. Nous croyons, d'ailleurs, que le

que celles qui ont été inventées par la subtilité des grammairiens postérieurs.

féminin était formé du masculin par la prononciation de la dernière lettre avec la voyelle (7), pour les substantifs comme pour les verbes; à cette voyelle on a ajouté plus tard le n, pour distinguer les deux genres dans l'écriture encore sans voyelles; c'est ainsi qu'on trouve, par exemple, le mot נערה «fille» dans le Pentateuque, sans 7, et aussi la forme euphonique sans 7, par exemple : הבים (Lam. v, 1), ונשוב (Ibid. v, 21). Or, comme le ה, prononcé avec une voyelle, surtout dans la dernière syllabe, pourrait être confondu avec K, on a pris le pour le féminin dans les verbes finissant par 7, comme on l'a fait pour l'état construit, où la voyelle (v), indiquant le féminin, pourrait également se perdre par la liaison de deux mots. La forme de na, na, est probablement postérieure; car on la trouve rarement employée dans le Pentateuque, à l'absolu. Quant à la terminaison no, nous croyons que c'est la forme arabe &, comme la nounation pour le masculin en arabe est en hébreu בי, כומם, (Voyez M. Munk, Journal asiatique, 1850, t. II, p. 229.) Cette terminaison יה sert principalement à donner le sens concret à l'adverbe, par exemple, de אחרית après, » on dit אחרית, où le n seul est ajouté. Notre lexicographe avait déjà une idée de cette forme avec p. Voici ce qu'il dit à l'article np : «La différence entre מחרת est la suivante : le dernier exprime le jour qui suit immédiatement celui qui est mentionné (بعقب اليوم المذكور), ainsi il signific le premier jour de la semaine; dans le passage (Lév. xxxxx, 1). ממחרת (Nomb. xxxxx, 3) est le quatorzième jour du mois بالغن لذاك) (I Chr. xxix, 21), le lendemain (طامتر الغدي الماء) قى) peut exprimer un temps prochain ou éloigné (اليوم Le n exprime donc l'unité, c'est-à-dire une matinée après le jour, comme موة une fois.

(La suite dans un prochain cahier.)

ÉTUDE

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

EN PAYS MUSULMANS,

ET SPÉCIALEMENT EN TURQUIE

· (RITE HANÉFITE),

PAR M. BELIN,

SECRÉTAIRE-INTERPRÈTE DE L'AMBASSADE DE FRANCE À CONSTANTINOPLE.

(Suite.)

TITRE II. — LÉGISLATION DES BIENS CIVILS DE MAIN-MORTE 1.

174. « Le vaqoaf est une disposition par laquelle la propriété d'une chose, quant à sa nature, est retenue entre les mains du disposant ², et celle du revenu (menfaat), donnée en aumône (teçadduq), comme l'arieh ³.

C. Selon Abou-Hanifa, cette aumône est faite en faveur des pauvres ou d'une œuvre de bienfaisance.

1 Multéga, t. I, p. 367.

² D'une manière fictive, puisque le donataire fait consignation de son vaqouf à l'administrateur.

adon fait en toute propriété et sans rémunération monétaire, d'un revenu quelconque. » (Voy. Multéqu, t. II, p. 134; voyez aussi n° 118, note.)

- SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE: 157
- 175. « Le vaqouf ne prend la forme lazoum', et ne cesse d'être la propriété du donateur que lorsque le juge a prononcé son arrêt dans ce sens;
- C. C'est-à-dire que si quelqu'un, ayant fait consignation au mutevelli administrateur a de la chose faite vaqouf par lui, veut ensuite la reprendre, sous le prétexte qu'il ne l'a pas constituée luzoum, la cause est portée devant le qâdi; et si ce magistrat déclare qu'il y a luzoum, le vaqouf revêt alors cette qualité, et cesse d'appartenir au donateur.
- 176. «Ou bien, suivant d'autres juristes, si le donateur subordonne sa donation à son décès par ces paroles : «je constitue telle chose en vaqouf à ma «mort.
- 177. « Selon les deux imams, le vaqouf est une disposition légale par laquelle la propriété d'une chose est retenue en la possession de Dieu, de telle façon que le profit en résultant soit donné aux créatures. Selon Abou-Ioucef, le vaqouf prend la qualité
- Luzoum désigne, d'après le Qamous, t. III, p. 557, « une chose qui, ne pouvant être détachée d'une autre, y reste attachée à titre permanent et perpétuel. » En parlant des vaqoufs, cette expression indique que « le donateur ne peut plus revenir sur sa donation première, et qu'aucun magistrat ne peut la casser. » (Tarifat, cité dans le Dictionnaire de Freytag.) Selon une note marginale du Behdjet elfétévi (de mon manuscrit), « la déclaration de luzoum d'un vaqouf ne peut exister qu'après un jugement du qâdi; c'est-à-dire que le donateur, après avoir fait remise de son vaqouf au mutevelli, simule le désir de le reprendre, et plaide devant le qâdi, lequel, après avoir entendu la réplique du mutevelli, rend un arrêt déclarant le vaqouf irrévocable. (Voy. aussi mon Mémoire sur les biens de mainmorte, déjà cité, Journal asiatique, cahier de novembre-décembre 1853, p. 392 et 409; et M. de Tornauw, loc. laud. p. 197.)

luzoum, et sort de la propriété du disposant, par le faitseul de l'énoncé de la formule : « j'ai fait vaqouf... » prononcée par lui.

178. «D'après Imam Muhammed, le vaqouf ne peut prendre cette forme avant d'avoir été consi-

gné au mutevelli.

- 179. « Mais si le vaqouf est constitué en faveur des pauvres, ou si quelqu'un a bâti une fontaine, un khân ou un ribât pour les voyageurs;
- C. Le khân est destiné aux marchands, et le ribât¹ aux voyageurs.
- 180. «Ou s'il a donné un champ, sa propriété, pour èn faire un cimetière, il ne peut cesser d'en être propriétaire mulk, que par jugement.

181. «Abou-Ioucef dit que l'énoncé seul de la formule de constitution de vaqouf suffit sans l'inter-

vention d'un jugement.

- 182. « Selon Imam Muhammed, la propriété mulk du donateur cesse du jour de la consignation du vaqouf au mutevelli; de celui où l'on s'est abreuvé à la fontaine, où le khân et le ribât ont été occupés; de celui où l'on a enterré dans le cimetière.
- ¹ D'après le passage suivant du Sitari-kebir (t. I, p. 14), où Mahomet dit: من رابط يومًا في سبيل «quiconque aura gardé, pendant un jour, la frontière musulmane, en vue de Dieu, etc....» (Voy. ci-dessus, n° 151), et plus bas: من قبص مرابطًا في سبيل في سبيل sera mort en gardant les frontières, en vue de Dieu, etc.» Ribát semblerait indiquer, dans l'origine, «un avant-poste, un fortin placé sur la frontière musulmane, en avant, vers l'ennemi.»

- SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 159
- 183. « L'énoncé d'un emploi perpétuel complète les dispositions du vaqouf.
- C. Pour que le vaqouf soit complet, c'est-à-dire pour qu'il ne puisse faire retour au donateur, on doit stipuler la mention d'un emploi perpétuel; en d'autres termes, que cette donation sera consacrée à tel ou tel objet; puis, ensuite, aux musulmans pauvres 1.
- 184. « Abou-Ioucef dit que le vaqouf est complet, même sans cette mention; dès que la destination primitive a cessé d'exister, le vaqouf est naturellement employé en faveur des pauvres.
- C. A cette époque, le vaqouf fait retour aux pauvres, jamais au donateur ou à ses héritiers. Il résulte de là, que la condition de pérennité est inhérente à l'état de vaqouf. D'après Abou-Joucef, la mention de pérennité est inutile; selon Imam-Muhammed, elle est nécessaire.
- 185. «Abou-Ioucef dit que la mise en vaqouf d'un bien indivis (moucha' مشاع) est valide juridiquement.
- C. C'est-à dire la mise en vaqouf d'un bien indivis, dont le partage n'aurait pas encore été fait entre les ayants droit. D'après ce jurisconsulte, qui dit vaqouf, dit a déchéance du disposant de sa propriété mulk; a la formalité de la prise de possession n'est pas une condition obligatoire. Si le bien fait vaqouf est indivis, cela n'est pas un obstacle à son immobilisation.
 - 186. «Le disposant peut aussi, selon le même
 - Voyez mon Mémoire sur les vaqoufs, loc. laud. p. 391 et 408.

jurisconsulte, s'appliquer le revenu i, ou l'administration vilâtet de son vaqouf².

- C. Cela est licite, puisque le Prophète tirait, pour sa subsistance, un revenu de son vagouf. Quoi qu'il en soit, cela ne peut avoir lieu qu'au moyen d'une stipulation spéciale. En conséquence, le disposant peut légalement stipuler en faveur de lui-même. Les ulema de Balkh sont de l'opinion d'Abou-loucef; des fetvas, établis sur cette opinion, partagée d'ailleurs par Qazi-Khan, ont été également rendus dans le même temps, pour engager les fidèles à pratiquer l'œuvre pie des vaqoufs. Toutefois, si le disposant est un malversateur auquel on ne puisse se fier, le qâdi, en vue de sauvegarder les intérêts des pauvres, a la faculté de le dépouiller de la gestion de sondit vagouf, sans tenir compte de la condition expresse que celui-ci aurait pu stipuler « qu'aucun autre que lui-même ne pourrait administrer son vagouf. Une fois déposé de ses fonctions, le mauvais administrateur, aussi bien que le tuteur infidèle, ne peut plus en être investi de nouveau.
- 187. « Tout disposant peut attribuer tout ou partie du revenu de son vaqouf aux mères de ses enfants, à ses esclaves mudebber 3, leur vie durant, sauf, après eux, retour dudit revenu aux pauvres.
- 188. «Il peut également stipuler qu'il se réserve la faculté d'échanger son vaqouf même en totalité, quand bon lui semblera 4; Imam Muhammed n'est pas de cette opinion.

Voyez ci-dessus, nº 99.

Voyez mon Mémoire précité, loc. laud. p. 407.

³ Esclave de l'un ou de l'autre sexe, auquel son maître a promis la liberté à sa mort. (Ducaurroy, loc. laud. juillet 1848, p. 32.)

4 Voy. mon Mémoire précité, loc. laud. p. 391, 407; et ci-après, num. 210, 219.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 16

C. « C'est-à-dire qu'il pourra échanger contre une autre terre, et quand il lui plaira, celle qu'il a constituée en vaqouf. Imam Muhammed dit que cela ne peut avoir lieu pour la totalité du vaqouf.

- 189. «La mise en vaqouf des agar 1 est permise.
- C. « L'exemple en a été donné par bon nombre de sahábè.
- 190. «Il est également permis, d'après Imam Muhammed, de constituer en vaqouf des biens moventes, « منتول menqoul; » tels que hache, bêche, scie ², civière (djinazè) pour le transport des morts; ainsi que les étoffes (عياب) destinées à les recouvrir; herminettes, chaudrons, enfin le Coran et d'autres livres ³.
- C. « Djindzè désigne le brancard sur lequel on lave les morts; thidb, le voile de la Caaba avec lequel on les couvre.
- 191. a Abou-Ioucef et Imam Muhammed considèrent tous deux comme licite le vaqouf des armes et des montures, c'est-à-dire des chevaux et des chameaux, pour la cause de Dieu⁴; ces jurisconsultes ont rendu des fetvas dans ce sens.
- C. On pourrait penser que, ces choses étant moventes, le vaqouf n'en est pas licite, puisqu'elles n'ont pas le caractère de pérennité; cette question a été résolue négativement par le Prophète lui même. Omar étant venu se plaindre à lui

Voy. ci-dessus, nº 16, note.

² Voy. ci-dessus, n° 30.

³ Voy. ci-dessus, nº 166-

⁴ Voy. ci-dessus, nº 154.

de ce que Khâlid ne payait pas le zékiât, Mahomet lui répondit : « Ne tourmente pas Khâlid; car il a fait vaqouf « (ahbas), pour la cause de Dieu, ses cuirasses et ses chevaux. »

192. « La mise en vaqouf des choses moventes est également valide, d'après Abou-loucef, par voie d'accession 1, de la même façon qu'un champ est fait vaqouf avec son matériel, c'est-à-dire les esclaves, ainsi que les bœufs et les instruments de labour.

193. «Lorsque le vaqouf est valide, il ne peut plus devenir la propriété mulk de personne; seulement, il est permis, d'après Abou-Ioucef, de répar-

tir le vaqouf indivis 2.

194. «Les dépenses nécessaires à l'entretien du vaqouf seront prélevées sur le revenu dudit vaqouf, quand même cela n'aurait pas été stipulé par le disposant, si le vaqouf est constitué en faveur des musulmans pauvres.

195. Si le vaqouf est fait en faveur d'une personne spécialement désignée, celle-ci doit pourvoir aux frais d'entretien; mais si elle s'y refuse, ou se trouve en état de pauvreté, le kâkim «juge» met alors le vaqouf en location, le fait réparer sur les fonds provenant de cette location et rend ensuite le vaqouf au destinataire.

¹ On iit dans Ortolan, loc. laud. t. II, p. 266: «Accessio est fréquemment employé, dans les lois romaines, comme signifiant «l'accessoire, l'objet réuni accessoirement, c'est-à-dire comme dépendance, appendice et partie subséquente à une chose principale. Ge mot désigne donc la chose réunie et non le fait de la réunion, c'est-à-dire «la chose accessoire.» (Gf. Gode Napol. art. 546 et suiv.)

² Voy. ci-dessus, n° 185.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 163

196. « Les matériaux provenant des démolitions du vaqouf seront employés aux réparations, si cela est nécessaire, ou bien, ils seront mis de côté pour servir en cas de besoin. S'ils ne peuvent plus être utilisés, on en fera la vente, et le produit sera employé aux frais de réparation. Cette valeur ne pourra être répartie entre les individus jouissant du vaqouf.

C. « En effet, ces matériaux font partie du fonds même du vaqouf, sur lequel les usufruitiers n'ont aucun droit; ils ne peuvent jouir que du revenu; le fonds appartient à Dieu seul.

TITRE III. LÉGISLATION DES BIENS RELIGIEUX DE MAINMORTE 1,

197. Tout homme qui bâtit un mesdjèd, conserve sur cet édifice son droit de propriété mulk, jusqu'à ce qu'il ait séparé totalement le temple de son domaine mulk, par une voie publique; qu'il ait permis d'y faire la prière, que cette pratique religieuse y ait été accomplie; ou bien, suivant une tradition, jusqu'à ce que le fondateur ait stipulé que la prière du vendredi y sera faite.

C. « A défaut de l'existence de l'une de ces conditions, le droit mulk du fondateur sur l'édifice n'est pas abrogé.

198. «Il en sera de même si le fondateur a fait un serdáb ² sous le sol du temple.

1 Maltéga , t. II , p. 368.

a cave» où l'on conserve l'eau, souterrain où, dans certains pays, on se retire pendant les grandes chaleurs.

199. « Mais s'il a destiné ce serdâb à un autre usage, s'il a construit des chambres au-dessus du mesdjèd; s'il en a condamné la porte ouvrant d'abord sur la voie publique; ou enfin, s'il a élevé un mesdjèd au milieu de son habitation et permet d'y faire la prière, il conservera alors, sur ce mesdjèd, son droit, mulk, de propriété; il peut vendre ce temple, qui reste soumis aux lois régissant l'hérédité.

200. «Selon Abou-Ioucef, le droit de propriété mulk cesse absolument, par ce fait seul de l'énoncia-

tion de la formule1;

C. « Qu'il s'agisse d'un mesdjèd ou de tout autre édifice; attendu, d'après ce jurisconsulte, que la consignation de l'édifice n'est pas une condition indispensable.

201. «Si le mesdjèd est trop étroit, on pourra l'élargir, en prenant sur la voie publique, s'il est bordé par celle-ci; et vice versa.

202. «Le revenu de tout ribât 2 inutile passe au ribât le plus voisin.

203. « Constituer un vaqouf, en état de maladie, est une œuvre recommandée par le Prophète.

C. «Le Prophète recommande au fidèle de mettre en vaqouf le tiers de sa fortune.

204. « Les conditions posées par le fondateur sont observées dans la mise en location du vaqoaf 4.

2 Voy. ci-dessus, nº 179.

3 Voy. Sitari-kebir, t. II, p. 299, 303.

¹ C'est-à-dire par la manifestation verbale de la destination affectée à l'édifice par la volonté du fondateur.

⁴ Le bail, dans sa forme simple et primitive, se dit idjarè. —

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIERE EN TURQUIE. 165 205. «S'il n'en a fixé aucune, le micux à faire alors est de ne pas donner ces terres en location pour un bail au delà de trois années 1.

C. * Il s'agit ici des terres labourables.

206. «La location de tout autre immeuble ne sera pas donnée pour un bail de plus d'une année.

207. « Le bail sera toujours donné pour le même prix ²; la quotité ne pourra en être modifiée, lors

«Certains immeubles vaqoufs, dit le Behdjet-ul-fétávi (de mon ms. p. 199, va), sont passibles d'une double redevance dite idjarètein. Ce système des deux redevances qui, au reste, se complètent l'une par l'autre, n'a sans doute été établi qu'en vue de mettre immédiatement une somme plus considérable à la disposition du vagouf. Ainsi, par exemple, le mutevelli d'un vagouf dont l'idjarè est de vingt aspres par jour, donne cet immeuble en location, pour un certain nombre de mille piastres payées à l'avance, sous le nom d'idjaréi mouadjèlè, c'est-à-dire à l'entrée en jouissance, et formant l'équivalent de quinze aspres par jour pour le temps de la durée du bail; les cinq autres aspres restant pour la location de chaque jour, ne sont payées qu'après l'échéance « muekher ». - Le même procédé s'emploie aussi pour convertir l'idjare en mongatéa, c'est-à-dire en un prix à forfait, une fois payé, après lequel le locataire ne doit plus au vagouf que le montant de l'idjare annuel « muekher, » lequel est invariable et s'acquitte à la fin de l'année. Le locataire apparent du vaqouf s'affranchit ainsi de toute ingérance de l'administration du vagouf sur l'immeuble loué de cette façon; il peut en disposer, le vendre même, à son gré, à qui bon lui semble, sans que l'administration du vaqouf puisse s'y opposer; c'est donc un certain mode d'acquérir la propriété, tout en n'en ayant, en apparence, que la jouissance momentanée.

¹ Je ferai remarquer cette période de trois années, qui paraît être fixée, dans la législation musulmane, d'après un principe fonda-

mental. (Voy. ci-après, nº 268, et chap. x1, art. xxv.)

·اجر المثل ⁴

même que, par l'effet de la concurrence, on trou-

verait un taux plus élevé.

208. «La location de l'immeuble vaqouf ne peut être donnée que par le représentant du fondateur, ou par l'administrateur « matévelli » du vaqouf.

209. « Le vaqouf ne peut être donné ni en prêt ni

en hypothèque.

210. «Si les immeubles d'un vaqouf sont saisis arbitrairement, il y a lieu à indemnité.

C. « C'est-à-dire que la valeur doit être reprise de qui de droit, pour servir à l'achat d'un autre champ, lequel deviendra vaqouf, en échange de celui qui aura été saisi.

211. « Si le fondateur, ayant stipulé en sa faveur l'administration de son vaqoaf, est ensuite reconnu coupable de malversations, il sera dépouillé de sa qualité d'administrateur, lors même qu'il aurait stipulé qu'elle ne pourrait lui être enlevée 1. »

212. Il semblerait, d'après l'esprit qui, dans la pensée du législateur, a présidé à la constitution des vaqoufs, que cette institution était environnée de toutes les garanties qui pouvaient en assurer la perpétuité; ce but fut pourtant loin d'être atteint; car Macrizi ² nous offre lui-même de curieux détails sur l'état de décadence où les vaqoufs étaient déjà tombés de son temps ³.

2 Khitat, t. II, p. 294.

Voy. ci-dessus, nº 186, C.

⁴ Macrizi naquit au Caire, peu d'années après l'an 760; il mourut dans la même ville, au mois de ramazan 845 (vers le commencement de l'an 1442 de J. C.). — Cf. de Sacy, Chrest. arabe, 2° éd. I. I, p. 117 et suiv.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE.

213. « Par le mot ahbas 1, dit Macrizi, on désignait uniquement, dans le principe, les rèba 2, les fontaines et les autres constructions du même genre. Ces abbas étaient consacrés à des œuvres pies. » Et plus bas : « une dotation de cinquante dirhems par mois était affectée aux mechhed « chapelles des saints ou martyrs, » pour l'eau destinée à étancher la soif des pèlerins; on tirait cette eau des fontaines « sébil3 » du Qarafa, qui la fournissaient jusqu'à une certaine hauteur, de façon que les citernes et les piscines ne se vidaient jamais. Sous la domination des Fatimites, et principalement sous le règne de Hâkimbiemrillah, une réforme fut opérée dans la répartition du revenu des vaqoufs; une rente mensuelle de dix dirhems fut affectée à chaque mosquée, et le khalife ordonna la mise en vaqouf d'un grand nombre de terrains, afin de subvenir à l'entretien des ministres du culte, aux frais d'hôpitaux et d'ensevelissement des morts.

214. « Sous les Aïoubites, l'administration des vaqouss était confiée au qâdi; sous les sultans mam-

Synonyme de vaqouf. Voy. plus haut, nº 152.

² Selon le *Qamous*, ce mot désigne « une maison au milieu de laquelle se trouve une cour. » Michel Sabbagh, cité par M. de Sacy (*Relation de l'Égypte d'Abdellatif*, p. 402), dit que « les rebas sont situés dans les grandes rues, entre les bazars; qu'ils sont loués à plusieurs locataires, parce qu'on y trouve dix ou quinze appartements, dont chacun renferme assez de pièces pour loger cinq ou dix personnes, et forme comme une petite maison; enfin, qu'ils n'ont pas de cour, étant construits au-dessus des boutiques et des magasins des marchands. »

³ Voy, ci-dessus, nº 151, note.

louks, elle fut divisée en trois sections comme suit, et ce système s'est prolongé jusqu'à ce jour :

emir, investi de l'une des grandes charges de la couronne, porte-encrier du sultan, lequel était assisté d'un nâzir a ministre », choisi parmi les personnages les plus considérables. — Ce ministère occupait un grand nombre d'employés; il tirait son revenu du terrain sis dans les différentes provinces de l'Égypte, affecté aux mesdjèds, zevâia, et autres établissements religieux. Dans l'année 740, sous le règne de Sultan Elmelik en Nâcer-Mohammed ibn Qalâoun, l'étendue de ces terres s'élevait au chiffre de 130,000 feddâns 1. Ce prince voulut tenter de spolier, à son profit, les mosquées de la moitié de leurs revenus; mais il mourut, et les choses restèrent sur l'ancien pied.

216. «2° Evqáfi-hakmiiè. Cette classe de vaqoufs était placée sous la direction et la surveillance du grand juge chafeïte; elle comprenait les dotations assignées à la Mecque et à Médine, aux aumônes, aux prisonniers, etc. Ces vaqoufs formaient une seule administration pour toute l'Égypte; quelquefois, cependant, elle était scindée en deux branches, l'une pour le Caire seulement, l'autre pour le reste de l'Égypte. Cette administration possédait un revenu annuel considérable, sur lequel on prélevait les

¹ Superficie de terrain qu'une paire de bœufs peut labourer depuis le matin jusqu'à midi (Hammer, loc. laud. t. VI, p. 273); mesure de terrain équivalente à 40 ares ⁸³⁸/₁₈₈₉.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 169 surré « groups » destinés aux villes saintes, ainsi que les secours à donner aux étudiants et aux pauvres. » - Macrizi se plaint que, de son temps, l'institution périclitait, et il ajoute que « si l'ordre de choses qu'il déplore se prolongeait encore quelque temps, il ne resterait plus trace des bonnes œuvres accomplies dans le passé! » - Il dénonce à la réprobation publique la conduite vénale et coupable du gâdi hanéfite, administrateur des vagoufs sous le règne de Sultan Faradj; et il réprouve l'immoralité de ce magistrat qui, se prêtant à la cupidité de l'émir Djemâl-eddîn Ioucef, vendait et troquait les vagoufs, au gré de l'émir, sur la simple déclaration de faux témoins, ne s'appliquant ainsi, comme bien d'autres gâdis prévaricateurs, qu'à fausser la loi de la facon la plus odieuse, à ce point que, dans les deux Qarafas, il ne restait plus rien des magnifiques dotations qu'on y avait créées.

217. «3° Evqâfi-ehlüè. Vaqoufs particuliers, administrés par un directeur choisi, soit parmi les enfants du donateur, soit parmi les agents du pouvoir civil ou judiciaire. Cette administration, dont relevaient les khaniqa «couvents,» medrécé, djâmi et turbé, possédait un revenu considérable, un grand nombre d'édifices de ce genre ayant été élevés sous la dynastie des Mamlouks. Ce revenu reposait sur des terres sises en Égypte et en Syrie. — L'émir Barqouq, avant son avénement au trône, songea à s'emparer de ces immenses possessions; mais il rencontra, auprès des chefs religieux, une si vive résis-

tance, qu'il dut abandonner son projet. Toutefois, à peine avait-il ceint le diadème, que ses émirs louèrent ces terres de l'evqûf; puis les sous louèrent aux fellahs à un taux beaucoup plus élevé; et enfin, à la mort du prince, mettant de côté toute pudeur, ils s'emparèrent ouvertement de toutes les terres vaqoufs d'Égypte et de Syrie; et ceux qui payaient au vaqouf la dixième partie seulement de ce qu'ils lui devaient, se considéraient comme très-généreux; car bon nombre d'entre eux s'abstenaient totalement de toute redevance.»

- 218. Tel est le tableau tracé par Macrizi, sur l'état des vaqoufs à cette époque; on peut voir ce qu'en a dit plus tard Estève 1; et nous lisons ce qui suit dans d'Ohsson 2: «Il n'y a pas de mosquée impériale qui ne jouisse d'un revenu de 80,100 ou 120,000 piastres. Ce chiffre est même dépassé pour certaines mosquées, telles, par exemple, que celle de Sultan Ahmed, qui a 200,000 piastres; Sultan Suleiman, 250,000 piastres; Sultan Baïezid, 300,000 piastres; et Sainte-Sophie, 1,000,000 de piastres. Les dépenses annuelles ne montent jamais qu'à la moitié.»
- 219. Malgré ces ressources, constituées, dans l'origine, avec une si généreuse et si pieuse libéralité, les vagoufs sont aujourd'hui hors d'état de se suffire à eux-mêmes; par le fait même du principe

Mémoires sur les finances de l'Égypte, dans la Description de l'Égypte, t. XII.
 Loc. laud. t. II, p. 538.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 171 posé au n° 207 ci-dessus, la mauvaise gestion des administrateurs; par suite de la dépréciation constante des monnaies, ou enfin par l'aliénation ou mieux la conversion de ces vaqoufs en mulk, au moyen du rachat qui en est fait par les particuliers 1. L'État, en outre des frais du surré 2, envoyés chaque année aux lieux saints, fournissait, en 1850, à l'administration des vaqoufs, pour l'entretien de ses établissements, une somme de 12,500,000 piastres 3; l'année dernière, cette subvention s'est élevée à 37,963 bourses, soit 18,971,500 piastres.

220. L'administration des vaqoufs est actuellement concentrée dans les mains d'un ministre, qui, sous le nom d'evqûf nûziri « ministre de l'evqûf, » fait

partie du cabinet ottoman.

CHAPITRE VII.

REVIVIFICATION DES TERRES MORTES (MEVAT).

TITRE I". — EXPOSÉ GÉNÉRAL.

221. Un grand principe, qui tire son origine de la condition même des peuples au milieu desquels l'islamisme a pris maissance, c'est-à-dire «l'encouragement à l'agriculture, » paraît avoir présidé à la

Voy. n° 33, et ci-après, n° 272.

² La subvention de l'État pour ce chapitre a été, en 1860, de 100,479 bourses, ou 50,239,500 piastres.

³ Renseignements pour servir à l'histoire contemporaine de l'Empire Ottoman. rédaction de la législation musulmane, née, d'ailleurs, dans des contrées où la base de la richesse reposait principalement sur la culture du sol et sur la possession d'un plus ou moins grand nombre de troupeaux. Aussi le territoire musulman est-il divisé, au point de vue agricole, en deux grandes catégories : « la terre cultivée et celle qui ne l'est pas; » classification générale qui se retrouve encore dans le nouveau code sur la propriété foncière 1.

222. C'est dans le but d'encourager l'agriculture que toute terre morte, dite par assimilation aadūè², c'est-à-dire «vague, abandonnée, et sans maître connu,» appartient à quiconque la met en état de

rapport.

Mahomet a dit :

Quiconque revivisie une terre morte, en devient, par le fait, propriétaire.

223. Mevát, selon la définition de la Hidaïa³, désigne toute pièce de terre improductive, soit par manque d'eau, soit par le fait d'inondation ou par

1 Chap. x1 ci-après, passim, et particulièrement art. 76.

1 Citée par M. Worms, Journal asiatique, octobre 1842, p. 363.

² Dérivé de 'Ad, nom d'une tribu de l'Arabie qui fut détruite, selon la légende, parce qu'elle avait refusé d'entendre la parole divine que lui transmettait le prophète Houd. (Coran, chap. v11, v. 63 et suiv.) Cf. sur les Adites et leur expulsion de l'Arabie, environ sept siècles avant l'ère chrétienne, M. Caussin de Perceval (loc. laud. t. I, p. 11 et 49). Conséquemment, le qualificatif addité se dit d'une terre habitée autrefois, mais qui, ayant été abandonnée ou laissée en non-rapport par ses habitants, devient disponible (mubâh), et dont l'imam a droit de disposer. (Cf. Macrizi.)

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 173 toute autre cause qui en empêche la culture; elle est dite mevât « morte », parce que, de même que la chose frappée de mort, elle n'est d'aucun usage.

224. « Toute pièce de terre qui depuis longtemps est restée inculte, sans appartenir à personne, ou qui a été auparavant propriété d'un musulman actuellement inconnu, et qui, en même temps, est assez éloignée du village pour que, de là, la voix humaine ne puisse être entendue, est dite mevât.

225. « Quiconque cultive une terre vague, avec la permission de l'imam, en obtient la propriété. Abou Hanifa fait de la permission du souverain une condition sine qua non², tandis que ses disciples pensent que, même sans cette autorisation, la propriété est acquise, de plein droit, à celui qui la cultive.

226. « Un terrain mort, mis en culture, ne doit que la dîme, à moins qu'il ne soit arrosé par une cau tributaire 3.

227. "Quand après avoir défriché un terrain de ce genre, le cultivateur l'ayant abandonné, il survient un tiers qui le cultive, c'est le survenant, sclou

¹ Voy. ci-après, nº 243, et chap. x1, art. 103. «Mevât, dit Sidi Khalil, est la terre dont la propriété n'est indiquée ni par l'état de culture ou d'habitation, ni par la forme de concession.» (Texte arabe, p. 183.)

On lit, dans le Behüjet ulfétavi, le fetva suivant: « Zeïd a revivifié une terre morte, sans la permission préalable de l'imam; est-il propriétaire mult de cette terre? Réponse: non. »

Noy. ci-dessus, nº 132, note:

l'opinion de quelques légistes, qui a le plus de titres à la propriété 1; mais il est également reconnu aussi, qu'à son retour, celui qui a abandonné le terrain a droit de le reprendre, puisque c'est lui qui l'a ramené à la vie.....

228. «Si un zimmi met en rapport une terre vague, il en devient propriétaire, tout comme un musulman.

229. « Si un individu délimite une pièce de terre, et, après y avoir fait des marques avec des pierres ou autrement, la laisse dans l'abandon pendant trois ans, sans la cultiver 2, l'imam peut, dans ce cas, la lui reprendre et l'assigner à un autre; car ce terrain avait été donné dans le but d'être rendu productif, et afin qu'il en résultât un bénéfice pour la communauté musulmane, par la levée des dîmes ou des tributs; le motif de la concession ayant été méconnu, il convient que l'imam donne le terrain à un autre concessionnaire, afin que le but de la concession soit atteint.

230. a On ne doit pas permettre la culture d'une pièce de terre vague, contiguë à des terrains en rapport, attendu qu'il faut laisser un espace suffisant pour l'usage des troupeaux et le dépôt des récoltes 3.

— Les docteurs ont déclaré, en outre, que l'imam n'avait pas le droit de laisser à un individu la disposition exclusive d'un objet nécessaire à la commu-

¹ Voy. ci-après, nº 264.

¹ Voy. ci-après, nº 248.

Voy. ci-après, nº 334, note.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 175 nauté musulmane, tel qu'une saline, un puits banal, etc. »

231. Un autre auteur, Ibn-Djema'a 1, s'exprime comme suit, sur le même sujet :

232. «Les imams s'accordent tous, à cet égard, qu'il est licite au musulman de ramener à la vie la terre morte, et même la terre morte d'islâm (ayant appartenu à un musulman); il y a divergence entre eux sur les questions suivantes:

233. «Les trois imams ² prétendent que le zimmi n'a pas le droit de revivifier la terre morte d'islâm; Hanifa soutient que cela lui est permis.

234. «Le premier avis a prévalu; sur le second, il y a partage : c'est la doctrine adoptée qui fait loi.

235. «La première considération qui se présente à l'esprit, c'est que la permission accordée au zimmi de revivisier la terre morte d'islâm a pour conséquence de le faire sortir de l'état d'abjection; et la seconde, qu'il n'y aurait pas de différence entre lui permettre ceci, ou l'établissement d'une maison au milieu des lieux fréquentés, à titre d'égalité avec les musulmans.

236. «Abou-Hanifa ne reconnaît l'acte de revivification valide qu'autant que l'imam a permis cette revivification; Mâlik prétend que cette permis-

Malik, Chafeï et Hanbal.

¹ Kitab mirân cheriat el Koubra, ou « Résumé des décisions rendues par les fondateurs des quatre rites orthodoxes (chap. mévât). » (Citation de M. Worms, Journal asiatique, octobre 1842, p. 366.)

sion n'est pas nécessaire pour défricher un champ éloigné et inhabité, que personne ne revendique, et qu'elle n'est rigoureusement nécessaire que dans le voisinage des lieux cultivés et habités, et pour les endroits sujets à revendication. — Chafeï et Hanbal jugent la permission du souverain inutile dans tous les cas.

237. « De ces trois opinions, la première a prévalu chez les peuples qui professent le respect pour le souverain ; la seconde a peu de poids; la troisième, enfin, a des partisans, parce qu'elle se fonde sur cette parole positive du Prophète : « Quiconque « revivifie une terre morte, en devient propriétaire; » et parce que cette sentence s'applique au musulman comme au zimmi; à celui qui est autorisé par l'imam, comme à celui qui ne l'est pas.

238. «Selon Mâlik, dans le cas où l'eau du ruisseau ou du puits appartenant à un individu y serait en quantité plus que suffisante pour ses besoins, pour ses troupeaux et pour ses semailles (le puits et le ruisseau étant situés en lieu couvert), le possesseur, après avoir usé de son droit d'y puiser avant qui que ce soit, est tenu de céder ce qui lui est superflu; et si cette eau se trouve dans un lieu fermé, il faut encore qu'il permette au voisin d'en user, jusqu'au moment où celui-ci aura pu établir un puits ou découvrir une source pour son propre usage; une fois ce moment arrivé, il n'est plus tenu envers lui à aucune obligation.»

Les adhéreuts au rite hanéfite.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 177

239. Selon Abou-Hanifa, dont la doctrine est plus généralement adoptée par la cour ottomane, la possession de la terre mévât n'est complète que lorsqu'elle est sanctionnée par la permission de l'imam¹; elle devient alors « la concession d'une fraction du territoire, » en faveur d'un individu qui doit en jouir selon les prescriptions de la loi.

TITRE II. - DISPOSITIONS LÉGALES 2.

240. « C. Mévât, suivant le dictionnaire, désigne un terrain ruiné, en mauvais état, et sans maître; selon la Hidaiè, mévât indique une terre en non-rapport³. Le mot «revivification» est une expression figurée. La légalité de la revivification de la terre morte est basée sur ce hadis: من احيى ارصا ميتة. « Quiconque a revivifié une terre morte en est le propriétaire.»

241. «La terre mévât est celle dont on ne tire nul profit, en un mot, une terre aadūè⁴;

« C. C'est-à-diré une terre ruinée, ab antiquo, semblable à celle d'Ad; et qui, de ce fait historique, a été nommée terre semblable à celle d'Ad.»

242. «Ou bien, celle qui, ayant été mulk dans l'islam, n'a plus de propriétaire connu, soit musulman, soit zimmi.

¹ Voy. ci-après, chap. x1, art. cx11.

Multéqu, t. II, p. 217.
 Voy. ci-dessus, n° 223.

Voy. ci-dessus, nº 222, note.

- 243. « Imam-Muhammed est d'opinion que toute terre qui a été mulk, en islam, ne peut devenir mévût, même si elle n'a plus de propriétaire connu.
- 244. « Abou-Ioucef dit que la terre mévât doit se trouver éloignée de la partie habitée (aûmir) à une distance d'où l'on ne puisse entendre un cri poussé de la partie extrême de celle-là¹.
- C. Une tradition rapporte, d'après Abou-Ioucef, que cette distance doit être de la portée d'une flèche; suivant d'autres, elle est de 400 dira'. En résumé, d'après Abou-Ioucef, la condition de la terre morte s'établit par l'éloignement et l'absence de tout propriétaire connu.
- 245. «Quiconque, fût-il même zimmi, revivifie cette terre avec permission de l'imam³, en devient propriétaire malk; sans cette permission, il ne l'est pas; les deux autres imams sont d'un avis contraire.
- « C. C'est-à-dire que, sans cette permission, Abon-Hanifa se déclare pour la négative, et les deux suivants pour l'affirmative.
- 246. «Il n'est pas permis de revivisier les terrains vagues, voisins des lieux habités (aâmir); on doit les laisser à la disposition des paysans, soit pour le pacage de leurs troupeaux, soit pour le dépôt de leurs moissons 4.
 - 247. Il en est de même des terres que l'Euphrate

¹ Voy. ci-dessus, nº 224.

² Voy. ci-dessus, n° 45.

Voy. ci-dessus , nº 225.

Voy. ci-dessus, nº 230.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 179 et lout autre cours d'eau auront abandonnées, si l'on suppose que les eaux peuvent y revenir; hormis cette hypothèse, la revivification est licite.

- 248. «Quiconque, après avoir enclos de murs un terrain, l'a laissé inculte pendant trois années, en sera dépossédé. Ce terrain sera donné à un autre concessionnaire¹;
- C. C'est-à-dire un terrain vacant, entouré d'une enceinte en pierres, ou simplement d'une haie.
- 249. « Quiconque, avec la permission de l'imam, aura creusé un puits dans une terre mévât, sera possesseur du harîm² de cette terre.
- 250. «Il en sera ainsi, même sans la permission de l'imam, selon l'opinion d'Imam Muhammed et d'Abou-Ioucef.
- 251. « L'étendue de terrain désignée par le mot harîm est de 40 dira's en tous sens.
- « C. Soit l'espace autour d'un puits dont l'eau est tirée à main d'homme, et autour duquel les chameaux s'accroupissent pour s'abreuver.
- 252. «Le harîm du puits dit nadih est de la même étendue, selon Abou-Hanifa; il est de 60 dirà selon les deux imams.
- « C. Nadih se dit d'un puits dont l'eau est tirée par le moyen d'animaux.

Voy. ci-dessus, nº 229.

³ Sacrum, « endroit, localité, dont la jouissance est interdite à tout autre qu'au propriétaire. »

Voy. ci-dessus, nº 45.

- 253. «Le harîm d'une source est de 500 dira' en tous sens;
- a C. Attendu que l'eau de source étant destinée à l'agriculture, il faut un certain emplacement pour ramasser l'eau et la conduire aux champs qu'elle doit arroser.
- 254. « Personne autre que le concessionnaire ne peut creuser de puits dans l'étendue de ce harîm¹.
- 255. « Quiconque contreviendrait à ce principe, serait redevable d'une indemnité envers le propriétaire du harim, et son puits serait comblé.
- 256. « Mais s'il creuse un puits dans l'espace qui est en dehors de celui réservé au premier, il ne doit aucune indemnité, et, comme son voisin, il a droit à un harîm.

CHAPITRE IX.

CONCESSIONS SOUVERAINES.

TITRE I". - BÉNÉFICES.

257. Les terres mortes, en tous temps et dans tous pays, ont fait partie du « domaine public²; » conséquemment, l'acquisition de ces sortes de terres n'a pu avoir lieu que moyennant la permission de l'autorité souveraine, si même cette acquisition n'en-

¹ Voy. ci-dessus, nº 238.

² Tous les biens vacants et sans maîtres appartiennent au domaine public. (Gode Nap. art 53g.) M. de Ploeue m'apprend qu'un chapitre du budget français, ayant pour titre «Biens sans maîtres connus, » se compose d'un certain nombre d'immeubles, dont les propriétaires ont disparu, lors de l'invasion du territoire, en 1815, et que l'État fait valoir depuis cette époque.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 181 traînait pas avec elle l'acquittement préalable d'une certaine redevance au trésor¹.

258. « Chez les Romains 2, les terres soumises à l'impôt foncier, et abandonnées par les possesseurs, étaient dévolues à la curie, laquelle était tenue d'en payer l'impôt jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelqu'un qui voulût s'en charger; si elle ne trouvait personne, l'impôt de la terre abandonnée était réparti entre les autres propriétaires. »

259. « Sous la seconde race des rois de France, le nombre des terres désertes et incultes, dit M. Guizot³, était immense; les cultivateurs, les propriétaires mêmes manquaient au sol; plus d'un bénéficier de l'établissement sur le domaine qu'il avait reçu regarda comme sa propriété les solitudes qui l'entouraient; et le roi accordait facilement à ces bénéficiers la concession des terres qu'ils avaient exploitées ou simplement occupées. »

260. Deux principes dominent le fait, dans ces citations: la protection de l'impôt, d'une part; de l'autre, le respect du droit de l'autorité souveraine. Ces mêmes principes existent aussi dans la législation musulmane; et de plus, vu les instincts primordiaux de la race, à côté de ces deux principes vient encore s'en placer un troisième, non moins remarquable et non moins important, je veux dire le

¹ Cela résulte d'un passage de Maverdi, cité par M. Worms (Journ. as. avril 1843, p. 309).

² M. Guizot, Essai sur l'histoire de France, p. 28.

³ Loc. laud. p. 140.

maintien de l'agriculture, et, par suite, l'encouragement qui lui est donné, principe que nous verrons nettement consacré dans la loi sur la propriété foncière ¹.

- 261. En effet, Mahomet a dit, selon une tradition rapportée par Macrizi²: عاديت الارض لله . « Toute terre morte »aûdiïè, appartient d'abord à Dieu, puis à son Prophète, de qui vous la tenez; c'est-à-dire, ajoute le commentateur, « qui vous la donne à titre de concession » (iqta'³).
- 262. Mahomet fit lui-même, par écrit, diverses concessions de terres situées, soit en Arabie, soit même dans des contrées qui n'étaient pas encore soumises à la domination arabe, telles, par exemple, que la concession accordée en Syrie à Temim-Eddari, avant la conquête, pour le récompenser de sa foi dans le succès des armes musulmanes. Toutefois, ce dernier genre de concession doit être considéré plutôt comme un butin privilégié et excep-

Chap. XI, art. LXXVI.

Khitat, t. I. p. 97; et Maverdi, cité par M. Worms (Journ. as.

avril 1843, p. 294).

4 Macrizi, loc. land. p. 96.

Macrizi (loc. laud. p. 95) définit comme suit le mot iqua (coupure, fraction détachée du sol de l'État en faveur d'un particulier.» Le terrain objet de cette concession est dit قطيعة au pl. اقطاعات De là les dérivés مقطع «concessionnaire;» افراز» «à forfait» مقطعة «à forfait» مقاطعة s'emploie aujourd'hui dans le même sens que اقطاع (Voy. ci-après ch. xi, art. iv.)

tionnel 1, que comme une concession proprement dite, butin qui était donné, il est vrai, par anticipation, avant la conquête, mais dont la jouissance et la possession étaient subordonnées à la loi régissant

les igta'.

263. Voilà pour le principe d'autorité; quant au second, il peut se trouver combiné avec celui que je considère surtout comme établi en vue de l'agriculture, c'est-à-dire l'obligation imposée au concessionnaire de mettre en rapport la terre, objet de la concession, faute de quoi il en sera dépossédé; l'un est la conséquence naturelle de l'autré : la terre en état de rapport doit l'impôt. Ce principe repose également sur une tradition de Mahomet ainsi من كانت له ارض ثم تركها ثلاث سنين لا : conçue Tout individu ». يعمرها فعمرها قوم آخر فهم احق بها qui, pendant trois années, laissera en non-rapport la terre en sa possession, perdra ses droits sur cette terre; et s'il survient un tiers qui la cultive, celui-ci aura plus de droits à la posséder que l'ancien détenteur2. » Ce principe, qui s'est maintenu dans l'islamisme, se retrouvera ci-après dans la loi 3 sur la propriété foncière.

264. L'application en fut faite, d'ailleurs, par le khalife Omar ibn el-Khattâb lui-même 4; et c'est en le proclamant qu'il trancha la contestation survenue

¹ Voyez ci-dessus, nº 13, note.

Macrizi, loc. land. t. I, p. 96.

^{1.} Chap. XI passim.

⁴ Macrizi, loc. land. t. I, p. 95.

entre les Benou-Mozaïna, les Djohaïna et une autre tribu. Les premiers avaient reçu de Mahomet la concession d'un terrain qu'ils ne mirent pas en rapport; une autre tribu survint, l'occupa, et le mit en culture. Les concessionnaires, se croyant lésés, portèrent plainte au khalife; mais Omar les débouta de leur action en basant son jugement sur la

parole du Prophète citée plus haut 1.

265. Au rapport de Macrizi 2, Abou-Bekr n'aurait pas donné de concessions; Omar en avait concédé quelques-unes, mais seulement à titre de nesl (butin privilégié et exceptionnel); et Osman serait le premier khalife qui aurait réellement disposé de ces concessions dans le but d'augmenter le rendement de la terre, et d'accroître, par suite, les revenus du trésor public. A l'appui de ce dire, notre auteur cite la mesure prise par ce khalife au sujet des terres du séouâd; Omar les avait déclarées mevgoufé; Osman, en vue d'un intérêt fiscal, les divisa en iqta', afin d'en tirer un revenu plus considérable; en effet, ces terres, qui, sous le régime précédent, avaient rendu 9,000,000 de dirhems, en produisirent 50,000,000 sous le nouveau3. Cet état de choses, toutefois, ne se prolongea pas au delà de l'an 82 de l'hégire; à la suite d'une guerre civile, les archives du ministère compétent

2 Loc. supra land.

¹ Voy. plus haut, nº 263.

Macrizi, loc. laud. t. I, p. 96; Maverdi, Journ. as. avril 1843, p. 297.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 185 disparurent dans un incendie, et chacun s'appropria, selon son gré, les terres qui se trouvaient à sa convenance.

266. « Les khalifes ommiades et abbasides donnèrent les terres d'Égypte, ajoute Macrizi¹, en concessions, aux officiers et personnages employés à leur service. Le montant du kharâdj imposé sur le sol égyptien était employé à la solde des troupes², et le surplus versé au beīt-ulmal. La terre concédée restait aux mains du concessionnaire.

267. « Depuis l'époque de Salah-eddin jusqu'à nos jours, le sol égyptien a été classé en sept catégories :

268. «La première relève du ministère de la maison du sultan;

269. « La seconde comprend les terres concédées aux émirs et aux soldats ³;

270. «La troisième, les terres mevqoufé, pour les mosquées, colléges, couvents, œuvres pies, entretien des donataires de ces fondations⁴ et leurs affranchis;

271. «La quatrième, les ahbas, c'est-à-dire les terres dont jouissent certains individus, en rémunération du service rempli par eux dans les mosquées, ou pour tout autre service;

272. « La cinquième, les terres malk, c'est-à-dire

¹ Macrizi, loc. land.

² Voy. ci-dessus, nº 1/49.

³ Voy. ci-dessus, no 149, 266.

Voy. ci-dessus, nº 162.

«libres, » pouvant être l'objet de mutations et de donations, parce qu'elles ont été achetées au beitulmâl1:

273. «La sixième, celles qu'on ne peut mettre en état de culture, et qui servent de lieu de parcours et d'affouage;

274. «La septième enfin, celles qui restent désertes et stériles, l'eau du Nil ne parvenant pas jusqu'à elles. »

275. «L'iqta' « concession » faite par le prince, dit Mayerdi2, ne peut s'exercer que sur le fonds de la terre, ou sur les produits dont il a la libre disposition, mais non sur la terre ou les produits dont le propriétaire ou l'ayant droit sont connus. »

276. Ibn-Djemaa 3 considère l'igta' comme pouvant revêtir trois formes : le temlîk, « propriété libre; » l'istighlâl, « usufruit; » et enfin l'istirfâq, « en

participation. »

277. «L'iqta' à titre mulk est de trois sortes; il s'applique :

278. «1° Aux terrains morts, c'est-à-dire que personne ne cultive et ne détient, et que le sultan peut concéder à quiconque les ramène à la vie; cette forme de concession est basée sur le badis :

¹ Ou peut-être mieux« rachetées. » Ces terres devaient être vaqouf, dans l'origine; mais, au moyen de l'interprétation des principes de l'istibdal, insérée dans la loi, elles ont pu devenir « propriétés libres. » (Voy. ci-dessus nº 219.)

² Texte rapporté par M. Worms, Journ. as. avril 1843, p. 293. 3 Cité par M. Worms, loc. laud. octobre 1842, p. 371.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 187
« La terre appartient à quiconque la ramène à la vie 1; »

279. « 2° Aux terrains morts, sur lesquels on retrouve des traces d'habitation et de culture, antérieures à l'islam, mais qui, après avoir été en état de rapport, ont été abandonnés; ceux-ci appartiennent au trésor public (miriiè), et l'imam peut en faire la concession²;

280. « 3° Aux terres en bon état, situées en pays ennemi (harbi), que le sultan peut concéder par anticipation, pour être à la disposition du concessionnaire après la conquête 3.

281. « La terre kharádjíiè ne peut être concédée

Voy. ci-dessus, n° 23g. Cheikh Elamaoui (de mon ms. p. 100) donne la formule suivante d'une concession délivrée au nom du

prince, pour la revivification d'une terre morte:

« Par ces présentes, mevlână N...., nâth « lieutenant» de sa très-haute majesté, étc.... donne au sieur N... la permission de revivifier le terrain mort et en non-rapport, de propriétaire inconnu, dépourvu de toute culture et d'habitation, sis à...., à la condition que ledit sieur le défrichera entièrement, le mettra en culture; le concessionnaire y fera telles constructions qu'il jugera convenables; il fera de ce terrain, et à sa convenance, un champ ou un jardin; il y fera des étables pour des bestiaux, une maison, des boutiques, quoi que ce soit, enfin, selon son gré; en un mot, il y bâtira telles constructions et murailles qu'il voudra; il y fera des chemins, mettra la terre en rapport, soit par des plantations d'arbres ou autrement, comme il lui plaira.

«A tout quoi ledit sieur ayant donné son acceptation légale, consignation lui a été faite dudit terrain, ce.... aux conditions

ci-dessus stipulées. « N. N. témoins à ce que dessus ».

Le même formulaire contient aussi l'acte d'abandou d'un iqui, soultdni, fait par le premier concessionnaire en faveur d'un tiers.

2 Voy. ci-dessus, nº 225.

Voy. ci-dessus, nº 262.

à titre mulk; c'est une sorte de fondation perpétuelle (vaqouf), constituée en faveur de la communauté musulmane 1; mais le sultan peut disposer du revenu, selon le mode qui lui paraîtra le plus avantageux pour le trésor. Le cultivateur de cette terre en doit le kharâdj 2.

282. « La deuxième classe de l'iqta' est celle d'istighlal « revenu. » Celle-ci est de deux sortes : le sultan peut, à son gré, abandonner le revenu à un tiers, en rémunération d'un service, ou assigner à l'entretien des troupes telle part du tribu foncier (kharûdj), suivant les besoins et le mérite de ceux qui couvrent l'islamisme de leur corps.

283. «Si le souverain n'accorde cette assignation que pour un temps déterminé, la chose qui fait l'objet de cette concession reste au concessionnaire, jusqu'à l'expiration du terme fixé. S'il meurt avant cette époque, l'iqta' est résilié par le fait de son décès et fait retour au trésor public.

284. « Les héritiers ne jouissent que de ce qui est acquis au moment de la mort; et s'il n'y a aucun reliquat de cette espèce, on accorde néanmoins le nécessaire, à titre de don, à la famille, en vue

Le commentateur de Sidi-Khalil dit aussi (Journ. as. octobre 1842, p. 369), que «la terre et tous immeubles existants dans un pays conquis par la force, comme la Mecque, la Syrie, l'Iraq et l'Égypte, ne peuvent être donnés en iqta' à titre mult, parce que ces contrées sont vaqouf, par le fait seul de l'occupation militaire; l'immam ne peut donner que l'iqta' d'imtità e local e jouissance, usufruit, »

² Voy. ci-dessus, no 62 ct 128.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 189 d'encouragement à l'armée 1. Il n'est pas permis de concéder une partie du territoire musulman à perpétuité à un individu et à ses enfants; l'iqta' ne peut être que viager.

285. «Il est défendu de concéder des dîmes légales (zékiât)², ou d'en disposer par assignation.

286. « La troisième classe de l'iqta' est l'istirfâq « en participation. » Celle-ci a pour objet les mines cachées (d'or et d'argent), dont on peut laisser l'exploitation à celui qui les a découvertes; les mines apparentes, dont on peut jouir sans travail, telles que les sources de bitume, les salines, etc. ensin les moulins, places et marchés 3. Le sultan peut mettre en réserve telle ou telle partie des terres

5 Ces terrains sont du domaine public, ou plutôt, rangés, dans la nouvelle loi (chap. x1), parmi les terres metrouke, « laissées pour l'usage public. »

¹ Voy. ci-après, nº 306, 307.

On lit, à ce sujet, dans Maverdi (texte cité, p. 300) : « L'uchur ne peut être donné en iqta': 1º parce que l'uchur est une aumône (zékiát) en faveur d'individus dont les droits à cette aumône ne peuvent être établis qu'au moment même du payement, et qu'il se pourrait, à cette époque, que le concessionnaire ne fût pas dans cette catégorie; 2º parce que cette aumône exige des conditions qui pourraient ne pas exister alors, auquel cas l'aumône ne serait pas due au concessionnaire; 3º parce que, enfin, si même l'aumône était due au concessionnaire, à l'époque du payement, ce serait lui donner une sorte d'assignation (havále) sur la dime, due seulement aux ayants droit; qu'en admettant même que le concessionnaire dût légalement la recevoir, cela ne constituerait cependant pas, en sa faveur, un droit de propriété sur cette dîme, le mulk n'en étant acquis qu'après l'encaissement; qu'enfin, si le montant ne lui en était pas compté, il ne serait pas fondé à se porter demandeur, attendu que le préposé à cette perception a seul qualité pour eu exiger le payement de qui de droit.

incultes pour le service alimentaire des chevaux appartenants aux combattants pour la foi, ou pour la paisson des troupeaux provenant du zékiât 1. »

287. Cet extrait d'Ibn-Djema'a résume d'une manière claire, précise et succincte la doctrine ou mieux la législation relative aux concessions royales (iqta'). Le chapitre étendu que Maverdi a consacré au même sujet ² n'ajoute presque rien à ce qui précède, et ne fait que développer plus longuement les principes établis par notré auteur. Je me bornerai donc à extraire de Maverdi les passages qui me semblent compléter la législation de la matière.

288. «Le concessionnaire peut être dépossédé de sa concession pour fait de paralysie (inhabileté au service militaire), si le cas n'a été prévu au préalable.

289. «S'il meurt avant le terme de la concession, cette clause n'existant pas, la concession est annulée de fait, et retourne au beït-ulmâl⁴.

290. « Si les enfants laissés par le défunt ne sont pas en âge de fournir la prestation militaire, ils sont admis à recevoir un secours, mais non le stipendium du soldat (comme leur père⁵); ce n'est donc pas un iqua.»

291. De plus, Maverdi est d'opinion que les con-

¹ Voy. ci-dessus, nº 121.

Voy. texte et traduction par M. Worms, Journ. as. avril 1843, p. 293 et suiv.

³ Texte arabe, Journ. as. avril 1843, p. 303.

Voy. ci-dessus, n° 283.

Voy. ci-dessus, nº 285.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 191 cessions à vie, avec reversibilité sur les héritiers du concessionnaire, ne sont pas légales, parce que les objets sur lesquels portent ces concessions n'appartiennent à personne, mais à tous 1; et que cette concession, avec hérédité, les fait sortir du domaine public (Beït-ulmâl), pour entrer en quelque façon dans celui d'un particulier, et les convertit en une sorte de mulk.

292. Pour ce qui est de la simple concession viagère, Maverdi ² la considère comme valide, moyennant les stipulations indiquées plus haut ³; mais il ajoute, toutefois, que le sultan peut, selon son gré, retirer la concession, après une année de jouissance ⁴.

293. « Quant aux erzaq « rations 5 » des employés et fonctionnaires civils et religieux, elles sont prélevées, continue le même auteur, sur le montant du kharâdj, à titre d'assignation (havâlè) sur ce fonds, c'est-à-dire sur le produit recueilli après l'échéance du tribut; mais cette rémunération n'est pas donnée sous forme d'iqta'. »

294. De tout ce qui précède, il résulte que les

Voy. ci-dessus, no 59 et 67.

¹ Loc. laud. p. 304.

¹ Nº 288.

Voy. ci-après, nº 309, note.

b Le mot crzáq me paraît répondre assez exactement à l'expression « pain quotidien, » ce qui suffit à la nourriture de chaque jour. On voit fréquemment dans les salles à manger turques un tableau (qyth'a), sur lequel est tracé simplement cette invocation à Dieu : ia rezzáq! « ò souverain dispensateur de notre pain quotidien! »

concessions (iqta') faites dans les temps anciens de l'islamisme sont de deux sortes:

1° Concession de terres en toute propriété (mulk) au concessionnaire, avec la condition sine qua non de mettre la terre en état de rapport;

2° Concession à temps, ou viagère, de l'impôt frappé sur la terre tributaire (kkarâdjữè) en faveur de la caste militaire 1, de la partie de la nation habile à porter les armes, et à courir à la défense du pays au premier appel.

TITRE II. — CONSTITUTION DES ANGIENS BÉNÉFICES MILITAIRES EN TURQUIE.

295. Nous avons vu quelle était la législation des bénéfices militaires sous la domination arabe, maintenue et conservée par les diverses dynastics qui s'établirent successivement dans les différentes parties du monde oriental-musulman. Cette législation fut adoptée, à son tour, par la monarchie ottomane, qui l'appliqua sur une échelle plus vaste peut-être que les autres États ses devanciers, en raison de l'étendue considérable des contrées soumises à sa loi. Avant d'aller plus loin, rappelons, en passant, et d'après le mufti Ali-Nichâdi², le principe constitutif de l'état des terres dans l'islamisme.

296. «La terre occupée ou conquise par l'imam

1 Magatèlé. (Voy. Ducaurroy, loc. laud. p. 159.)

² Kitáb elféváid elalire, collection de fetvas d'Ali-Ennichâdi, musti à Qaiçarire (de mon ms. p. 64, écrit en 1159 de l'hégire, 1746 de l'ère vulg.).

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 193 sur un peuple insidèle doit être partagée entre les ghânimin « ayants droit au butin. » L'imam donne à chacun d'eux la portion de terre lui échéant; elle devient alors sa propriété mulk.¹, et peut recevoir toutes les formes de mutation, telles que la vente, le prêt, etc. Cette catégorie est dite uchrūè².

297. Si l'imam fait grâce aux vaincus, il frappe le djiziè sur leur personne et le kharddj sur leurs terres; puis, mettant le comble à ses bienfaits, il leur confirme la propriété mulk de ces terres, lesquelles, de même que les précédentes, peuvent devenir l'objet de mutations³. Cette seconde catégorie est dite kharddjiiè.

298. Mais si l'imam veut que ces terres ne soient la propriété mulk de personne, on les considère alors comme un vaqouf affecté aux besoins des militaires et de la communauté musulmane⁴, après,

1 Cons. Ortolan, loc. land. t. I, p. 163.

² Le territoire d'un village harbi (hostis), dont les habitants embrassent de bon gré l'islamisme, devient, par ce fait, terre uchrité.

(Behdjet-ulfétávi, de mon ms. p. 85 rº.)

³ «Quand le sultan a fait, par la force, la conquête d'un pays harbi, il impose le djiziè sur la personne des habitants. S'il leur laisse leurs terres devenues kharādjitē, en conservent-ils la propriété malk? Réponse: oui. (Behdjet-alfetavi, p. 84.) Voy. ci-dessus, n° 16,56 et suiv.

* «Chez les Romains, les possessiones désignaient, en principe, l'ager publicus, la propriété du peuple romain, même lorsqu'elle avait été laissée à la disposition de personnes privées. Ces détenteurs particuliers, en droit rigoureux, ne sont pas propriétaires; ils sont considérés comme n'ayant, en quelque sorte, que la possession et la jouissance de la terre, moyennant le vectigal «tribut» payé par elle. (Ortolan, loc. laud. t. I, p. 190, 428.) Ceci répond assez exactement au teçarruf. (Voy. ci-après, n° 302, note.)

toutesois, la fixation du kharâdj¹; sur le montant de ce tribut, le beït-ulmâl paye à tout militaire la part lui échéant. Si l'imam confère à l'un d'eux l'administration d'une partic de ces terres, celui-ci les donne à des tiers, sous la forme d'idjârèï-ma'adjêlè², dite tapou³, et il perçoit le kharâdj imposé sur la

Le kharâd, perçu en Anatolie et en Roumélie, dit Ennichâdi (p. 65 r°), est mougacème (voy. n° 42); sa quotité étant, le plus souvent, du dixième, on le désigne sous le nom d'achur « dime, » Il peut être de la moitié, du tiers ou du quart de la récolte. Comme la dime, il ne se prélève que sur la récolte, et non sur le séjour; ainsi, si la terre n'est plus cultivée, elle ne devra rien pour l'habitation qu'on y aura bâtie, et qui la recouvre. Le kharâdj, dit Haddådi, ne peut dépasser la moitié, ni être moindre du cinquième.

³ Voy. d'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 243, et ci-dessus, n° 204, note.

3 Tapou dérive de tapmag o rendre un hommage, un culte, s et, de là, il se prend dans le sens «d'acte de servitude, de vassalité, » En effet, c'est le titre possessoire qui constate l'état tributaire de la terre, titre dont le renouvellement obligé, dans certaines conditions que le texte fera connaître plus tard, établit la permanence du droit de conquête. On verra ci-après (chap. x1) que l'État, qui s'est aujourd'hui substitué au sipahi, continue à délivrer le tapou dans les mêmes conditions qu'autrefois. - Dans la pratique, tapou est un titre possessoire délivré confre le payement muadjele (voy. ci-dessus, nº 204, note), c'est-à-dire anticipé, d'une certaine somme, au moyen de laquelle le droit de jouissance et de transmission est acquis à l'acquéreur et à ses héritiers, dans les conditions déterminées par la loi. — Le Qânoun nâmèi-livai-Bosna (de mon ms. p. 7), dressé en 973 de l'hég. 1565 de l'ère vulg. d'après l'ordre de sultan Suleiman le législateur, par Moustafa Ahmed, kiátib de la direction des archives impériales, sous la direction du saim Bechâret, dit que la quotité du droit de tapon à payer au « seigneur de la terre était fixée sur l'évaluation de musulmans impartiaux. - Des renseignements officiels me font connaître que le montant des droits de tapou encaissés par l'État s'élevait,

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 195 terre. Cette troisième catégorie est dite miriiè. L'étendue et la contenance de ces terres est cadastrée dans les archives impériales. Le sultan seul peut en donner la propriété mulk; tout acte de mutation y relatif, tel que vente, achat, hypothèque, ne peut être valable, sans le concours du délégué de l'autorité souveraine 1. »

299. Dès l'époque de la conquête, le territoire ottoman fut partagé, presque en totalité, entre les membres de la partie militaire de la nation, d'après un système qui faisait de l'empire un vaste camp. dont chaque homme était prêt à monter à cheval au premier son de trompette. Par cette organisation, qui se retrouve, d'ailleurs, dans les institutes de Timour, d'Akbar et d'Aureng-Zeb2, l'état de la propriété fut profondément modifié dans les provinces soumises au sceptre de la nouvelle monarchie; l'indigene perdant, dans la plupart de ces contrées, la possession du fonds de la terre, en devient simplement le détenteur usufruitier, cultivant la terre pour le conquérant, chargé uniquement de la défense du pays. Ce fut, au reste, un nouveau témoignage de cet esprit de décentralisation qui existe chez les gouvernements asiatiques, de ce besoin qu'éprouve l'autorité supérieure, en Orient, de se décharger des soucis du contrôle, en un mot,

pour l'exercice 1276-1277 (1860), à la somme de 28,849 bourses, soit 14,424,500 piastres.

¹ Voy. ci-après, chap. x1, art. 111, xxxvi et passim.

² Voy. Worms, Journ. as. février 1843, passim.

de la véritable administration. Ce caractère s'est constamment manifesté depuis Osman jusqu'à nos jours; c'est lui qui a donné naissance au régime d'affermage temporaire, viager, ou même héréditaire des impôts¹, dont la concession était accordée pour un terme plus ou moins long, en raison du numéraire plus ou moins considérable versé au Trésor, par le concessionnaire, soit en avance de rentrée d'impôts, soit même à titre de prêt, d'emprunt. Ce système a conduit le gouvernement jusqu'à l'aliénation de ses droits souverains dans certaines provinces².

300. Quant à la constitution, en elle-même, des fiefs « concessions militaires, » désignés sous les noms de timâr s et ziâmet s, elle pouvait avoir ce

i ditizâm. Les revenus publics, administrés, dans le principe, en régie, loi émânet, furent donnés à ferme par Mahomet II; ces fermes, d'abord annuelles, furent converties, par édit de Moustafa II, en date du 30 janvier 1695, en fermes à vie, allo malikiâne, par imitation du système suivi en Égypte sous le gouvernement des sultans mamlouks. (D'Ohsson, loc. laul. VII, p. 243.)

* Vingt-deux livas ou sandjaqs étaient affermés autrefois à vie, à des gouverneurs généraux, qui les sous-affermaient et les saisaient régir pour leur compte. Ces vingt-deux provinces étaient désignées sous le nom de مالكانه «fermes fiscales.» (D'Ohsson, loc.

land. t. VII, p. 250, 279.)

timár signifie, en persan, donner des soins, montrer de la sollicitude à une personne frappée de maladie, d'un malheur, se mettre à son service, dans les affaires, la nourrir. (Bourhâni-qâti, p. 197.)

⁴ Nom d'agent: záim, possesseur d'un ziàmet; synonyme de kéfil « garant, chef, administrateur d'une tribu, orateur, celui qui prend double but de pourvoir à la défense du pays, en même temps qu'à la récompense des services militaires; le sipâhi « cavalier 1 » était le prototype de ces feudataires militaires, les cavaliers ayant seuls reçu ces sortes de fiefs dans le principe; au-dessus du sipâhi venaient successivement et formant un réseau dont toutes les parties se reliaient entre elles, le soubâchi (officier), l'alâi-bei (chef de colonne, colonel), le sandjaq-bei (officier général), et enfin le beilerbei (commandant en chef). Il n'y avait primitivement que deux beilerbei, l'un pour la Roumélie, l'autre pour l'Anatolie 2.

301. Suivant l'importance du fief qui lui était concédé, le sipâhi était feudataire d'un timâr ou d'un ziâmet, le premier donnant un revenu annuel audessous de 20,000 piastres, le second au-dessus de cette somme.

la parole, au nom de tous, dans les affaires publiques. Zidmet indique la portion de butin mise à part pour les chefs militaires.

(Qámous, III, p. 473.)

Le géographe Yaqout (Dict. géographique de la Perse, par M. Barbier de Meynard, Paris, 1861, p. 43 et 301) dit que les mots espah et seg ont tous deux une signification double et identique, a soldat, chien, » l'un comme l'autre étant chargés de la garde et de la défense du sol et du logis. C'est de là qu'Ispahân et le Séguistan ont reçu leur nom, parce que c'était dans ces contrées que se réunissaient les troupes chargées de veiller à la défense du sol. L'une des quatre grandes divisions de la milice des janissaires, la troisième, portait le nom de segbân, par altération seimen; elle se composait de trente-quatre ortas. (Voy. d'Ohsson, loc. laud. VII, p. 313, et Hammer, loc. cit. I, 337.)

² Voy. Hammer, Hist. de l'Emp. Ott. I, 217, et d'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 276. Ce titre n'a plus actuellement qu'une valeur honori-

fique; il se donne aux pachas de second rang.

302. « Le sipáhi, tenu de résider dans son fief, où il exerçait les droits seigneuriaux, comme nous le verrons ci-après, devait marcher en personne, lorsqu'il en était requis, avec un nombre de soldats (djébèlis) déterminé par l'importance du revenu de son fief. Il devait fournir un homme par chaque 3.000 aspres de revenu, quotité désignée sous le

nom de qylydj1. n

303. En échange de ces devoirs, le sipáhi avait le droit de percevoir tout ou partie 2 des droits houqouqy-cher'üè a de prescription divine, " aussi bien que des impositions décrétées par le souverain « raçoumi arfiiè 3, sur les terres comprises dans l'étendue du fief dont l'investiture lui était donnée par firman impérial. Il exercait une juridiction, en quelque sorte seigneuriale, sur les raïas « paysans musulmans ou chrétiens » de ce domaine, dont le recensement avait été fait par les soins de l'autorité. Au reste, ainsi que nous le verrons plus bas, les terres kharâdjiiè n'entraient pas seules dans la composition de ces siefs; toutes sortes de terres en faisaient partie; et les feudataires remettaient à qui de droit, suivant les prescriptions du cadastre impérial, tout ou partie des diverses impositions 4. Si

Voy. ci-après, nº 347.

¹ D'Ohsson, loc. laud. VII, p. 373.

³ Voy. Qânoun-nâmét-livai-Bosna. Ursité désigne les impôts établis par la volonté arbitraire du prince. (Voy. d'Ohsson, loc. laud. VII, p. 150, et chap. x1, art. IV.)

⁴ Le Behdjet-ulfétávi (de mon manuscrit, p. 15 rº) donne les fetvas suivants, relatifs à des terres vaqoufs comprises dans un sipáhilik.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 199 les paysans, cultivateurs de la terre, ne la possédaient qu'à titre de teçarruf¹, ils la transmettaient,

1° Un village vaqouf, pourvu d'un mutévelli, est en même temps timár. La terre est frappée par le sultan du kharádji-mougácèmé; ce hharádj, qui s'élève au quart de la récolte, se divise en dix parts, réparties comme il suit: six pour le vaqouf, payables au mutévelli, et quatre pour le sipáhi. Cela est réglé ab antiquo, par firman; mais le sipáhi ne s'en contente pas; peut-il exiger davantage? Non. (On voit qu'il s'agit ici de terres plutôt mirité que vaqouf en réalité. Voy. ch. xi, art. 1v, \$ 2 \). 2° Les terres d'un village sis à Damas, et faisant partie du vaqouf impérial, forment un tchiftlik de plusieurs feddans, pour chacun desquels le détenteur usufruitier (mutégarrif) donne un nombre déterminé de mesures de blé et d'orge, plus une somme fixée en piastres, pour le matévelli du vaqouf; et, d'autre part, la dîme pour le titulaire du mâlihiâne ou zâm. Cela est établi par les documents consignés aux archives impériales; mais ce dernier ne s'en contente pas; a-t-il le droit d'exiger la même quantité de blé et

d'orge que le matévelli? Non.

Le mode de propriété indiqué par l'expression tégarruf désigne celui d'un immeuble dont le détenteur a la propriété, puisqu'il en recueille les fruits, en dispose même par la vente, dans certains cas; mais dont pourtant ce détenteur n'a pas la propriété civile. En un mot, il ne jouit de cette propriété et des droits qu'il exerce sur elle qu'à la condition de payer une redevance annuelle au vaqouf ou à l'État, suivant que cette terre est mengoufé ou mirité; dans certains cas, elle doit faire acte de vassalité, le détenteur ayant à se pourvoir d'un nouveau titre possessoire qui établit la nature, et, par suite, l'origine de cette terre (voy. n° 298, note). Il y a ici quelque analogie, non complète, toutefois, avec le dominium bonitarium des Romains. (Ortolan, loc. laud. I, p. 473; II, p. 238.) Le teçarruf présente aussi, sous certains rapports, de l'affinité avec l'emphytéose et le droit de superficie de la législation romaine, en ce sens que d'Etat, ne pouvant cultiver lui-même ces terres par mandataire, cherche, comme meilleur mode d'exploitation, à les donner à long bail, et à s'en faire un revenu fixe et périodique. De plus, ces terres, étant en grande partie incultes, ont besoin, pour être mises en valeur, que le cultivateur s'y attache, les remue, les améliore comme sa propre chose, comme un patrimoine de famille, d'où résulte « le

lors de leur décès, à leurs enfants seulement; tous autres héritiers ou acquéreurs ne pouvaient en acquérir la possession qu'en payant au sipâhi du lieu la redevance anticipée (mou'adjelè) dite tapou : à défaut absolu d'héritiers, la terre était adjugée à un nouvel acquéreur, également par tapou, et dans les conditions fixées par le règlement ad hoc.

304. «Selon les règlements de Mourad Ia, les fiess se perpétuaient de mâle en mâle; après l'extinction des familles, ils revenaient à l'État, qui en disposait en faveur d'un autre titulaire, sipâhi, de la même province, ou de tout autre membre de la caste militaire « mougâtèlè 1. » Le crime commis par un feudataire pouvait lui enlever la jouissance de son fief; mais cette sorte de confiscation ne pouvait jamais s'étendre à ses enfants. Plusieurs timârs, réunis sur une seule tête, pouvaient être convertis en ziâmet; mais il n'était jamais permis de diviser un ziâmet en plusieurs timars. Aucun ziâmet ne devait avoir une valeur moindre de vingt mille aspres. Les vizirs et les gouverneurs de province avaient seuls le droit de conférer ces fiefs.

305. « Dans la dixième année de son règne, sultan Suleiman décréta, par un firman du 1er redjeb 937 (1530), qu'à l'avenir les gouverneurs ne

droit d'emphytéose, provenant des soins, du travail de greffe ou de plantation qu'il a exercé sur la terre ainsi possédée par lui. » (Ortolan, loc. land. t. III, p. 291.) Geci pourrait s'appliquer également à l'igta, au mévât (voy. n° 279), et au mougatéu (voy. n° 299).

Voy. d'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 374, et Hammer, loc. laud.

t, VJ, p. 264 et suiv.

Si ces renseignements concordaient avec le dire du solliciteur, celui-ci recevait du pacha un certificat (tezkèrè), sur le vu duquel la Porte délivrait le diplôme définitif d'investiture (bérat 1); par opposition

aux précédents, ces fiels étaient dits tezkèrèli.

306. « Si le soubâchi ², titulaire d'un fief de vingt à cinquante mille aspres, mourait sur le champ de bataille, laissant trois fils, la loi permettait de concéder à chacun d'eux un timâr de quatre à six mille aspres ³.

307. « Si le titulaire ne laissait que deux fils mineurs, ils ne pouvaient prétendre, collectivement, qu'à un timâr de cinq mille aspres, avec l'obligation de fournir un soldat djèbèli. Si leur père était mort dans son lit, le timâr auquel ils avaient droit n'était que de quatre mille aspres.

¹ Diplôme émané du souverain, constituant, en faveur de la personne à laquelle il est accordé, une situation privilégiée, sociale, politique ou honorlfique.

² Qânoun-nâmê, cité par M. Worms, Journal asiat. de janvier-février 1844, p. 84; Hammer, loc. laud. t. VI, p. 265.

³ Voy. ci-dessus, nº 284.

308. « Au contraire, si, pendant la vie de leur père, les fils se trouvaient déjà investis de timârs, ils recevaient, à sa mort, une augmentation de deux cents à deux mille aspres, suivant une proportion basée sur la valeur de leurs siefs.

309. Tout feudataire déposé (ma'zoul¹) qui suivait le beïlerbeï à la guerre, et s'y était signalé, ne pouvait obtenir de nouveau fief qu'au bout de sept ans. Ce terme était également fixé pour les fils mineurs, et âgés de douze ans, au décès de leur père, comme délai accordé pour solliciter un fief; s'ils laissaient passer cette période sans formuler de demande de ce genre, ils étaient déchus de leurs droits, à moins qu'ils ne se fussent distingués dans une expédition militaire.»

310. Le même Qânoun-nâmè 2 déclare et tient pour valides les fiefs possédés, à cette époque, par les titulaires, quand même ceux-ci seraient des raïas ou fils de raïas « paysans, cultivateurs 3. »

2 Cité par M. Worms, loc. laud. p. 83.

¹ On lit dans le Kitâb elfévâtd (de mon manuscrit, p. 65) le fetva suivant: «Zeïd, commandant d'une forteresse, et mateçarrif d'un timár guedik «fiefs soldés» (voy. Hammer, loc. laud. t. XI, p. 75, et ci-après n° 353), en a été dépossédé le 1° mouharrem 1096, en faveur d'Amr, qui en est devenu titulaire depuis cette date. Si le berat de ce dernier n'a été enregistré que le 1° rebi-ulewel suivant, le produit du timár sera-t-il partagé, par moitié, entre Zeïd et Amr? Réponse: Amr n'entrera en jouissance qu'à partir de rebi premier.»

³ On remarquera ici une violation apparente du principe; mais il est bien entendu qu'il ne s'agit, dans le texte, que de musulmans; le Qánoun-nâmei-Bosna désigne toujours les musulmans cultivateurs par cette expression, et les autres, par celle de zimmi ou même de kiâfir.

311. « Un fief pouvait bien être divisé en plusieurs fractions (hissa) réparties entre divers titulaires; mais elles ne cessaient pas, pour cela, d'être considérées comme faisant partie de la même circonscription; tout morcellement non autorisé par la Porte était sévèrement interdit 1.

312. «En outre du fief, ou cession des terres (mâli-maqâtelè), sur lesquelles le sipâhi avait la jouissance des droits régaliens, il y avait encore une autre sorte de terres faisant partie du domaine de l'État, et désignées sous le nom de khas ou qylydj tèri² «biens du sabre, » qui étaient inaliénables ³, attachées spécialement à certains emplois, et dont la jouissance était attribuée aux titulaires de ces emplois, pour tout le temps qu'ils restaient en exercice.

313. «Les domaines khás, dit d'Ohsson 4, sont

¹ Voy. Hammer, loc. laud. t. VII, p. 266.

² Worms, loc. laud. février 1843, p. 162.

[&]quot;Le tchiftlik khāssè, ou le terrain khāssè, dit le Qānoun-nāmdī Bosna (de mon manuscrit, p. 17 v°) ne peut être donné à tapou. Si le sipāhi faisait une semblable chose, cette alienation ne serait valable que pour le temps de sa concession; et encore pourrait-il l'annuler lui-même quand cela lui plairait; en tous cas, elle le serait de droit, à la nomination d'un nouveau titulaire. En un mot, « terrain de sabre ne peut être donné à tapou, ne peut faire acte de vassalité» ويولئو. Qylydj désignait aussi un corps de douze mille hommes, formant la maison militaire du sultan (d'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 61). «Le sipāhi ne peut non plus déclarer khāssè la terre raīa tombée en déshérence; cela ne peut se faire qu'avec le temps, si la terre est inscrite au nom du sipāhi, et lorsqu'on aura perdu tout souvenir qu'elle a appartenu à un raīa; alors seutement clle pourra devenir khāssè (Qānoun-nāmēi-Bosna).

⁴ D'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 379 et suiv.

assignés, dans chaque province, à l'emploi de gouverneur général, pour tenir lieu d'appointements à ce fonctionnaire; les revenus sont de la même nature que ceux des ziamets et des timars, sauf, toutefois, cette différence qu'ils sont attachés à la place et non à la personne 1. Autrefois, un simple sandjag-bei tirait de son khâs un revenu de 2,000 à 5,000 aspres. Celui d'un gouverneur général (aujourd'hui vali), pacha ou beilerbei, s'élevait au double; et même, dans plusieurs gouvernements, tels que ceux de Roumili, d'Erzeroum, de Diarbekir, de Van, de Chebrézor, ces fiefs rendaient jusqu'à 1,200,000 aspres. Les titulaires devaient fournir un djébèli «cavalier,» par chaque somme de 5,000 aspres 2; ils différaient encore en cela des timárs et des ziâmet. En temps de guerre, ces gouverneurs recevaient, à la fin de la campagne, une gratification montant au dizième du revenu de leurs khâs respectifs. Les sandjaq-beï étaient inamovibles, ne payaient point de finance 3 pour leur place, et vivaient avec simplicité. Cette institution commenca

N'y aurait-il pas quelque analogie entre ce chiffre et celui qui a été fixé pour l'exonération des chrétiens du service militaire? (Voy. ci-dessus, n° 110.)

¹ Certaines charges pesaient aussi sur ces sortes d'apanage, telles, par exemple, que l'obligation d'en laisser cultiver une partie par les gens désignés, chaque année, pour mettre au vert les chevaux du sultan (voy. chap. xi, art. cxxxix), la récolte leur étant laissée nette de tout impôt, en rémunération de ce service (Behdjet-ulfétdvi, de mon manuscrit, p. 85 r°).

³ Mou'adjèlè, versement anticipé d'une certaine somme. (Voy. cidessus, n° 207 et 298, notes.)

314. « Les ziâmet et les timârs fournirent jusqu'à deux cent mille hommes de cavalerie, au temps de sultan Suleïman le législateur ².

315. Nous avons dit plus haut que les fiefs concédés aux sipâhis se composaient d'un territoire plus ou moins étendu, plus ou moins productif, sur lequel ils percevaient certains droits seigneuriaux 3. Le Qânoun-namèi-livài-Bosna4, ou loi régissant le liva de Bosnie, donne, à cet égard, de curieux renseignements auxquels je ferai quelques emprunts, pour donner une idée des rapports établis entre ces sortes de seigneurs et leurs vassaux, dans cette province, et, par analogie, dans le reste de l'empire.

316. «Les terres possédées à titre héréditaire, par les indigènes, sont désignées sous le nom de bâchtini⁵; elles ont été cadastrées; le montant des

D'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 379 et suiv.

² Idem, p. 375.

³ Voy. ci-dessus, nº 304, et ci-après, nº 326 et suiv.

^{*} Voy. ci-dessus, nº 298, note 5.

s acceptate de la contribution, et désigné lui-même sous le nom de bâchtini, c'est-à dire l'individu qui, de père en fils, est soumis, pour sa terre, au payement de cette taxe.

taxes frappées sur chacune d'elles 1 est déterminé sur l'original de ce travail. Ce document, ainsi que le recrutement des personnes, est conservé à Constantinople, dans le dépôt des archives impériales.

317. «La quotité du droit payable par la terre était établie sur le tchift, ou étendue de terre qu'une

paire de bœufs peut labourer en un jour 2.

318. « Le tchift bâchtini « patrimonial » d'un musulman était passible d'un droit de 22 aspres, soit 11 pour un demi-tchift. Ce droit était prélevé sous le nom de resmi-tchift, ou tchift aqtchèci « droit de labour; » c'était un impôt fixe, du genre du kharâdjimouvazzaf 3.

319. Le tchiftlik d'une terre de première qualité est d'une contenance de soixante à quatre-vingts

deunums 4;

La quotité de la somme fixée par le desteri-khaqdni pour chaque deunum حرفت باهند, comme équivalent de la dîme, due pour les vergers sis dans le territoire timări du sipăhi Zeïd, ne peut être augmentée par le sipăhi. Celui-ci ne peut, sans un firman împérial, procéder à une nouvelle appréciation de la récolte et de l'impôt qu'elle doit payer à titre de dîme.» (Behdjet-ulsétâvi, de mon manuscrit, fol. 14 v°.)

5 Cf. Worms, Journal asiatique, mars 1844, p. 161.

- Noy. d'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 234, et ci-après, chap. x1, art. cxxxx.
- ⁴ Le deunam, dit aussi Boué (La Tarquie d'Europe, t. III, p. 121), est l'espace carré qu'une paire de bœufs peut labourer en un jour, soit un espace carré de quarante archin. «On sait, du reste, que les mesures géométriques varient, en Turquie, selon les provinces; à Constantinople, le deunum est compté, ordinairement, comme équivalant à neuf cents mètres carrés ou neuf dixièmes d'hectare.» Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Delesse, ingénieur en chef, en mission en Turquie.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 207 Celui de seconde, de quatre-vingt-dix à cent; Celui de troisième, de cent trente à cent cinquante.

Le deunum est de quarante pas communs (muleârifé), en long et en large.

320. Tout homme marié ne possédant rien, ou moins d'un demi-tchift, devait le même droit, 22

aspres.

321. Le mudjerred ou « célibataire, » individu mâle, parvenu à l'âge de raison, habile à gagner sa vie, et restant auprès de son père, devait 12 aspres. Le mudjerred hors d'état de gagner sa vie ne devait rien.

322. « Ces droits étaient exigibles le 1 *-13 mars de chaque année . Dans certaines nahiè, un resmi fulouri, dû par chaque feu de cultivateur valaque, se payait en deux termes annuels, et par moitié; l'une à l'époque de khizir Elias (23 avril v. s.), l'autre à celle de qâcîm (23 octobre v. s.²).

323. « Pour les zimmis, le tchift bâchtini « patrimonial » était de 25 aspres, c'est-à-dire 3 aspres de plus que celui des musulmans; on avait eu soin de le qualifier, en outre, d'une qualification humiliante, à savoir : ispindji السخت 3. Le même droit était pré-

1 Voy. ci-dessus, nº 94, note.

² Époque de la sortie et de la rentrée de la flotte.

³ « Taxe des esclaves, ou plutôt des prisonniers. » Sultan Murad I^{er} décida que le cinquième du prix de chaque prisonnier (125 aspres, soit 25 aspres) serait versé dans le trésor public. (Hammer, loc. laud. 1. 1, p. 223.)

levé des fils du zimmi, mariés et habites à gagner leur vie.

- 324. «L'impôt bâchtini étant attaché à l'origine du possesseur primitif¹, si le bâchtini musulman passait dans les mains d'un coreligionnaire, il payait le même droit, 22 aspres; mais si la terre bâchtini d'un zimmi passait à un musulman, elle devait payer l'ispindji imposé originairement à la terre².

325. La maison que le raïa «paysan» aura bâtie sur un terrain acquis par lui, par tapou, n'entraîne pas, à sa charge, le payement d'un nouveau droit

de tapou pour cette construction 3.

326. Tout raïa « paysan » qui exercera l'agriculture, non sur le territoire du sipâhi où il est inscrit, mais sur un autre, payera à son sipâhi 6 aspres à titre de resmi-doukhân « droit de feu; » la dîme sur les produits au sipâhi du lieu où il se trouve; et toutes les autres redevances de raïet à son ancien sipâhi; celui-ci ne perdra ses droits qu'après dix ans de séjour de son raïet sur un territoire autre que le sien.

327. Le raïet qui, en dehors de l'initiative de son sipáhi, quitte son habitation (ïourt⁴) et laisse sa

¹ Voy. ci-dessus, nº 128 C.

⁹ Voy. ci-dessus, nº 60.

³ Voy. ci-dessus, nº 133.

Le fourt désigne l'habitation ou mieux le campement des agriculteurs et pasteurs; en un mot, le groupe de quatre ou cinq huttes réunies, telles qu'on les voit encore de nos jours en Asic Mineure, notamment dans les environs de Kutahiè. Le fourt se compose d'abord de la hutte principale, destinée à l'habitation de la famille; la partie basse et circulaire est formée de branchages tressés; elle

sur l'an pendant une année, « perd les droits sur l'une et sur l'autre : le sipâhi peut les donner à un autre paysan, moyennant tapou; dans le cas contraire, c'est-à-dire si l'émigration a eu lieu par le fait de la volonté du sipâhi, celui-ci ne peut disposer ni de l'habitation, ni de la terre du paysan, qui conserve sur elle la plénitude de ses droits.

328. Si le raïet va fixer sa résidence dans une ville, et y séjourne pendant dix années, il n'est plus raïet, et devient citoyen de cette ville; il ne devra plus alors le « droit de labour » tchift aqtchèci que pour les champs qu'il pourrait cultiver en dehors de la ville.

329. «Il est permis au sipâhi, en vertu du droit régalien, de donner à tapou toute terre que le raïet laisserait inculte, pendant trois années consécutives¹; le raïet conservant, d'ailleurs, la préférence.

330. Les localités destinées à la paisson des troupeaux des villes et villages ne peuvent être culti-

est recouverte, pour toiture, d'un cône allongé en chaume, percé au sommet, pour laisser passage à la fumée; à côté de cette hutte s'en trouve une autre moins grande, mais exactement de la même forme, qui sert de magasin aux provisions; et enfin, autour de la tente principale, s'en trouvent encore deux ou trois autres qui servent d'étable pour les bestiaux. M. Étienne Quatremère (Hist. des Mongols, p. 52 et suiv.) nous apprend que ce mot était synonyme de tente; et que, chez les Mongols, fourtdji désignait l'officier chargé de déterminer le logis du prince ou le campement de l'armée. (Voy. aussi Instituts de Timour, éd. Langlès, p. 188.) Chez les Turcs, continue M. Quatremère, fourt est pris dans le sens de pays, contrée, royaume. «Aboulghazi (Hist. généalogique des Tatars, p. 125 et passim) l'emploie dans cette même acception.

Voy. ci-dessus, nº 229.

vées 1. Pour les villages, il est accordé un mille de terrain comme lieu de pacage; pour les villes, un mille et demi.

331. «Aucune terre possédée, en teçarruf, par les raïas, ne peut être vendue ou donnée sans le concours du sipâhi. Toute contravention à ce principe annulerait, de fait, toute mutation de ce genre ².

332. «Le raiet doit transporter à l'ambar³ la récolte du sipâhi, et, à la forteresse, celle de la garnison, pourvu que ces localités ne soient pas éloi-

gnées de plus d'un jour de distance.

333. «Les raïas transporteront leur dîme au marché de grains le plus voisin: cette obligation n'est point imposée aux sipâhis; ceux-ci se bornent à faire transporter leur dîme et leur salariiè à à l'ambar du village, que les raïas bâtiront, d'ailleurs, dans des proportions suffisantes pour les besoins de leur sipâhi.

334. «Les sipáhis et oummáls Ju « agents des dimes » ne retarderont pas au delà d'une semaine, et dans un but d'avanie, le mesurage des grains accumulés sur le khirmen ; autrement il serait procédé.

² Voy. chap. xI, art. xxxvI.

4 Voy. ci-après, nº 348.

¹ Voy. ci-dessus, nº 246.

³ Voyez, sur le mode de construction de l'ambar, Ami Boué, loc. laud. t. III, p. 10.

⁵ «Lieu de meule; » étendue de terrain, aire ou espace circulaire où l'on entasse le grain en meule après la récolte; on y fait quelquefois aussi le battage du blé. Le khirmen teri est toujours un terrain nu. (Voy. Ami Boué, loc. land. t. III, p. 11; et chap. x1, art. xxiv.)

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 211 en leur absence, au mesurage, et remise leur serait

faite, en nature, de la quotité leur revenant, selon l'usage du lieu. Le payement sous la forme mouqûtéa est aboli, même pour les avârîz. Si le sipâhi luimême est astreint à ce genre d'impôt, il l'acquittera,

en proportion du terrain dont il est possesseur.

335. «La terre de tout mutéçarrif « détenteur usufruitier » qui viendra à décéder ou à disparaître, passera à ses enfants; ceux-ci la mettront en culture, et ils devront, en échange, le payement de la dime et des raçoam. Si, à défaut d'enfants, il laisse un oncle paternel, celui-ci en deviendra mutéçarrif, moyennant payement au sipâhi de la redevance dite tapou, dont la quotité sera fixée d'après la décision

¹ Voy. ci-dessus, nº 324; «impôt sur la terre » Pétis de la Croix (Turquie chrétienne) dit que « l'impôt avariz, établi sur les chrétiens, se payait en orge, buile et paille. » D'après le chevalier d'Arvieux (Mémoires, t. VI, p. 438), «le droit de havared pèse annuellement sur des immeubles, à l'exception des mosquées, à raison de tant par kanné ou mesure de 20 pas carrés. Ce droit encaissé par le percepteur, dit muhassil, est versé dans les coffres du Grand Seigneur. » d'Obsson (loc. laud. VII, 239) dit que « l'avâriz était un impôt de 500 aspres que devait payer chaque quartier, dans les villes de l'empire. » Enfin une phrase des berats ou exequatur consulaires porte « que les consuls ne pourront faire achat des maisons soumises à cette sorte d'impôt. عوارضه بأغاو . Dans une pièce délivrée par la Porte aux Grecs orthodoxes, en 1856, il est dit que «le patriarche, son représentant auprès de l'autorité impériale et quinze personnes de sa suite, seront exempts de toutes sortes d'impôts (vergui), ainsi que des avariz payables au divan, et de toutes autres impositions décrétées par l'autorité souveraine. » (Voy. aussi, sur les impôts extraordinaires désignés par le mot avariz, Hammer, loc. laud. t. VI, p. 372; t. VIII, p. 362.)

rendue par des musulmans impartiaux 1. S'il n'adhère pas à cette estimation, le sipâhi sera libre alors de donner sa terre à qui bon lui semblera; les autres parents seront considérés comme étrangers 2.

336. «Le fils mineur héritera du bien de son père, sans être soumis à la formalité du tapou; ce bien est son patrimoine (mulki-mevrous); le sipāhi donnera ladite terre à un tiers pour la mettre en culture, jusqu'à la majorité du mineur; et, à ce terme, son bien lui sera restitué.

337. «Le mineur aura dix années, après sa majorité, pour revendiquer ses droits; passé ce terme, il ne sera plus reçu à les faire valoir.

338. La fille du défunt est inhabile à hériter de la terre de son père; toutefois, si celle-ci est le résultat du défrichement opéré par sondit père, au prix de ses labeurs et de ses deniers, elle sera concédée à la fille, si cette dernière en fait la demande; elle acquittera le tapou fixé sur l'appréciation de musulmans impartiaux; elle devra, en outre, acquitter la dîme et les raçoum.

1 Voy. ci-dessus, nº 298, note 5.

(La fin au prochain cahier.)

s S'il s'agit d'une terre kharádjíté, comprise dans le domaine d'un sipáhi, mais malk de celui qui la possède (voy. ci-dessus, n° 297), les héritiers de celui-ci peuvent, à son décès, la partager entre eux, selon les prescriptions légales de l'hérédité قريضة الشرعية (et le sipáhi Zéid, chargé d'encaisser le kharádj de cette terre, ne peut y mettre obstacle ni donner la terre à tapou. (Behdjet-ulfétávi, de mon ms. p. 84 v°.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 JANVIER 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Sont proposés et nommés membres de la Société :

M. Vogue (Lazare), professeur d'hébreu au séminaire israélite de Paris;

Et M. PARPAIT, docteur en droit, à Paris.

M. Pauthier lit une note de M. Wylie sur une inscription en pa'-sse-pa.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. Quatre fragments du Zendavesta, texte original et transcription, accompagnés d'une double traduction, russe et latine; de la version de Nériosengh et d'un glossaire, par M. Kossowicz. Saint-Pétersbourg, 1861, in-8° (xuiv et 150 pages).

Par le même. Savitri, Mahabharati episodiam, textum collatis Boppii et Calcuttensi editionibus recensuit, lectionis varietatem adjecit Cajetanus Kossowicz. Saint-Pétersbourg, 1861, in-8°.

Par l'Institution. Annual report of the Smithsonian institution. Washington, 1860, in-8°.

15

Par l'auteur. Saint Jean de Damas et son influence en Orient sous les premiers khalifes, par Félix Nève (Extrait de la Revne belge et étrangère). Bruxelles, 1861.

Par le même. Quelques épisodes de la persécution du christianisme en Arménie au xv* siècle, par F. Nève. Louvain,

1861, in-8°.

Par l'Académie. Sitzungsberichte der K. Academie. Classe philosophique-historique, vol. XXXVI, cah. 3, et XXXVII, cah. 1-4. Vienne, 1861, in-8°.

Par l'auteur. Notice ethnographique de l'encyclopédie japonaise Wa-Kan san-saī-dzou-yé, par Léon de Rosny. Paris, 1861, in-8°.

Par l'Académie. Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, série v11, vol. III, art. 10, 11 et 12. Saint-Pétersbourg, 1861, in-4°.

Par la même. Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, t. IV, feuilles 1 et 10 et 23-36. Saint-Pétersbourg, 1861, in-4°.

VOYAGE SCIENTIPIQUE DE M. DORN DANS LE MAZANDÉRAN, LE GIILAN LES PROVINCES MUSULMANES DU CAUCASE, ET DANS LE DAGHESTAN.

M. Dorn, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, si avantageusement connu par ses savantes recherches sur l'histoire et les langues des populations de race iranienne, établies sur la côte méridionale de la mer Caspienne, a été invité par la section caucasienne de la Société géographique de Russie d'entreprendre un voyage dans les provinces mentionnées dans le titre de cette notice, pour les étudier sous les rapports archéologique et philologique. Ayant accepté cette mission honorable, le savant académicien s'en acquitta en dix mois et dix jours; et il vient de publier en langue russe, dans le tome VIII des Mémoires de la Société archéologique de Saint-Pétersbourg, un exposé succinct des principaux résultats de ses explorations, sous le titre : Rapport sur le

voyage entrepris par M. l'académicien Dorn dans le Caucase et dans les provinces persanes du littoral méridional de la mer Caspienne. Nous nous proposons de donner ici une courte analyse de cette brochure.

Parti le 29 août 1860 de Saint-Pétersbourg, M. Dorn descendit le Volga, et arriva le 11 septembre à Astrakhan. Le 16 du même mois, il s'embarqua à bord d'un vapeur de l'État qui le transporta en deux jours à Bakou. Ainsi vingt jours lui suffirent pour se rendre de la capitale la plus moderne de l'Europe à l'antique résidence des Chirvanchabs, séparées l'une de l'autre par 20 degrés de latitude. Voulant s'aboucher avec les autorités du Caucase avant d'entreprendre son voyage dans le Mazandéran, et se proposant d'examiner en détail les collections scientifiques de Tiflis, M. Dorn quitta Bakou le 22 septembre, et arriva dans la capitale de la Géorgie le 28 du même mois, ayant visité en route Chemakha, Cheki et Gendjeh ou Elisabethpol. M. Dorn resta à Tiflis jusqu'au 6 octobre et revint le 10 à Bakou, pour s'embarquer, le 17, avec-une nombreuse société de Persans, de Tatares et même d'Afghans, sur un bateau à vapeur de l'État faisant route pour Achouradéh, station maritime russe près de la côte du Mazandéran. S'étant arrêté quelques heures à Lenkoran et à Enzeli, il arriva le 21 octobre au but de son voyage. Le 24, il descendit à terre à Karatépèh, village mazandéranien, peuplé en partie par des Afghans, transportés là de Kandâhar par ordre de Nadirchah. Après la mort de ce conquérant, ils quittèrent leur résidence forcée; une partie d'entre eux s'en retourna dans sa ville natale, l'autre partie se fixa près d'Astrabad, dans le voisinage des campements des Turcomans Gæklan; mais Agha Mouhammed Khan les contraignit de revenir à Karatépèh. Ils restèrent sunnites; mais ils ont complétement oublié leur langue, ayant adopté de préférence celle des Turcomans, leurs coreligionnaires. Le même jour M. Dorn se rendit à Achréf, jardin et palais fondés par Chah Abbas I", en 1612. Le savant voyageur n'y trouva que l'inscription que j'y ai

vue en 1858; elle est, d'après lni, de l'an 1144 (d'après mes notes, du 12 ramazan 1143). Cette légende dit, suivant M. Dorn, que le palais de Tchihil Sitoun a été restauré par ordre de Nadirchah. Je ne retrouve pas la copie de cette inscription; mais, si je ne me trompe pas, il faudrait lire acheva au lieu de restaura.

Afin de pouvoir consacrer tout son temps aux recherches historiques et linguistiques, M. Dorn confia à deux jeunes orientalistes qui l'accompagnaient aux frais de l'État, MM. Mélgounof et Spassky, à l'un les recherches géographiques et à l'autre la copie des inscriptions, et il quitta Achréf le 27, pour se rendre à Sari. Les voyageurs suivirent la fameuse chaussée de Chah Abbas, qui traverse tout le Mazandéran; mais, à en juger par leur description, cette route n'est pas dans un meilleur état entre Achréf et Sari qu'entre Gèz et Astrabad, où je l'ai parcourue lors de mon voyage dans le Khorassan. A midi, ils s'arrêtèrent près de l'endroit dit Pouli-nika, et le soir, exténués de fatigue, ils arrivèrent à Sari, ayant passé, pour entrer dans la ville, un pont en pierre, belle construction contemporaine du règne d'Agha Mouhammed Khan, mais à demi ruinée de nos jours.

Selon la tradition, Sari fut fondée par Keioumerz; mais après la conquête de la Perse par les Arabes, cette ville devint la résidence d'une branche de la famille souveraine du seïd Kewam eddin. L'historien Zahir eddin, dont l'ouvrage, d'après ce qu'en dit son savant éditeur, M, Dorn, lui a été extrêmement utile, rapporte que cette ville a été réparée par l'Ispehbed Férhan le Grand, qui lui donna son nom actuel en l'honneur de son fils Saroué. M. Dorn regrette de n'avoir pu retrouver de traces de la tour connue sous le nom de Goumbezi Selm vé Tour, ou simplement sous celui de Ségoumbez (trois coupoles), monument récemment détruit par un tremblement de terre, phénomène malheureusement assez fréquent dans cette partie de la Perse. C'était une des plus anciennés constructions du pays, car la tradition la désigne

comme l'endroit de la sépulture des trois fils de Féridoun, Selm, Iredj et Tour. Actuellement Sari ne possède, à ce qu'il paraît, qu'un seul monument ancien, sa mosquée cathédrale, dont la construction, commencée sous le règne du khalife Haroun ar-Rachide, a été achevée par Maziar ben Karem. Les indigènes prétendent que Féridoun fut enterré sous le seuil de la porte principale de cet édifice, qui, selon cux, a été bâti sur les ruines d'un temple du feu. Sari n'a pas fourni une scule inscription à nos voyageurs, et M. Dorn observe, avec beaucoup de justesse, que non-seulement les habitants ne font rien pour conserver les traces du passé, mais qu'ils les détruisent volontiers sous le moindre prétexte; ainsi la chapelle funéraire qui ornait encore au commencement de ce siècle le tombeau de Hussein ed-Douléh a été démolie par ordre du prince Mouhammed Kouli Mirza, uniquement pour employer les briques de ce monument à la construction de quelques chambres qu'il se proposait d'ajouter à son palais.

Désirant avant tout étudier dans le Mazandéran même le dialecte qu'on y parle, M. Dorn se décida à s'arrêter pour quelque temps à Barfrouche, où il se rendit le 29 octobre. Pendant les quatre semaines qu'il y resta, le savant voyageur recueillit des matériaux pour un glossaire du dialecte mazandéranien, compulsa une grammaire de cet idiome, fit préparer deux traductions persanes du divan de l'émir Pazévari, dont il venait de publier le texte original avant son départ, et se procura une traduction exacte en mazandéranien d'un passage de l'histoire de Zahir eddin, relatif à la fondation des villes d'Amol et de Sari. En même temps, il eut le bonheur de découvrir quelques pièces de vers des poëtes mazandéraniens Talib et Baba Tahir, inconnus jusqu'à présent et rares même dans le Mazandéran; enfin, il fit l'acquisition d'une histoire de la secte des Babis de cette province, rédigée en mazandéranien, avec la traduction persane en regard, et il acheta un commentaire persan des poésies de l'émir Pazévari. M. Mélgounof profita de son séjour à Barfrouche pour recueillir des renseignements géogra-

phiques sur cette province et pour noter quelques chansons populaires. M. Spassky entreprit de nombreuses excursions dans le pays, estampa et copia vingt et une inscriptions, dont la plus ancienne est de l'an 841 de l'hégire (1437 A. D.). Le 6 novembre, M. Dorn se rendit à Amol, ville qui a longtemps servi de résidence à une branche des Ispéhbeds, et où, d'après l'opinion du savant académicien, ont dû être frappées, en grande partie, les monnaies à légendes pehlevies de cette dynastie. Il y visita le tombeau du seid Kewam eddin ou Mir Bouzourgh, fondateur de la puissance des Kéwamides, séides souverains du Tabéristan qui ont succédé aux Hassanides. M. Dorn acquit dans cette ville pour le musée asiatique de l'Académie de Saint-Pétersbourg une pierre tumulaire qui consiste en un énorme galet retiré du fond de la rivière d'Héraz, sur lequel on a artistement gravé une inscription arabe de l'an 514 de l'hégire (1120 A. D.). Le 27 novembre, M. Dorn et ses compagnons de voyage se rendirent à Méchédi-Ser, port fréquenté par les vaisseaux marchands, où, après avoir visité les tombeaux de l'imam-zadèh Ibrahim Abou Djawab et de la sainte musulmane Bibi Soukeinéh, ils s'embarquèrent à bord d'un vapeur de l'État qui les transporta à Enzeli. Le 30, M. Dorn descendit à terre, et il partit le même jour pour Recht, chef-lieu de la province du Ghilan. Il y resta jusqu'au 29 décembre, en étudiant la langue du pays et faisant, autant que le lui permettait la mauvaise saison, des excursions dans les environs de cette ville. Entre autres endroits, il visita Foumen, l'ancienne capitale des Dabouides (660-750) et du sultan Alaeddin Dibadi (1470).

La moisson scientifique rapportée du Ghilan par M. Dorn n'a pas été moins abondante que celle qu'il fit dans le Mazandéran; il compulsa une grammaire du ghilanais d'après les dialectes de Recht et de Lahidjan, et recueillit des matériaux pour un glossaire, auquel il a joint un travail du même genre exécuté par M. Makensie, consul d'Angleterre à Recht. De plus, un poëte indigène, Mirza Ibrahim, prépara

sur sa demande une traduction dans sa langue natale de quelques récits persans; il lui adressa aussi une pièce de vers en ghilanais, et traduisit dans le même idiome le passage de Zahir eddin dont M. Dorn avait déjà une version en dialecte du Mazandéran. Pour compléter, autant que possible, sa collection de documents nécessaires à l'étude de la langue du Ghilan, M. Dorn fit traduire en persan, par le même Mirza, trois pièces de vers du séid Chérifchah, recueillit les gazaliates de Mirza Abid de Foumen, avec les réponses à ces pièces de vers par le poëte Moullah Riza, fils de Moullah Roustem, et les épigrammes de Mirza Bakir Lectanchahi, en dialecte de Lahidjan, accompagnées comme les gazaliates de réponses versifiées. M. Mélgounof nota et traduisit plusieurs chansons populaires. En même temps M. Spassky visita, d'après l'indication de M. Dorn, le Lahidjan et d'autres parties du Ghilan, où il estampa trentetrois inscriptions, dont la plus ancienne est de l'an 791 de l'hégire (1389 A. D.). M. Dorn observe que l'étude du ghilanais lui a présenté beaucoup plus de difficulté que celle du mazandéranien, car cette dernière langue, jusqu'à présent encore, est cultivée par les membres de la noblesse et du clergé, tandis que le dialecte du Ghilan est considéré comme un patois, parlé exclusivement par les villageois. Le 31 décembre, M. Dorn revint à Bakou, où il resta jusqu'au 16 février 1861, occupé à mettre en ordre les matériaux qu'il avait rapportés de la Perse et à recueillir des données sur la langue tate.

Ce dialecte du persan pénétra, à ce qu'il me paraît, dans les pays caucasiens avec les populations transportées par les Sassanides sur les frontières septentrionales de leurs États, pour les garder contre les incursions des Khazares. Avant l'invasion des races turques sous la conduite des Seldjoukides, cette langue était, sans aucun doute, beaucoup plus répandue qu'actuellement au sud de la chaîne du Caucase. Mais malgré le terrain que, depuis le ve siècle de l'hégire, il a dû céder à la langue turque, cet idiome s'est

conservé intact dans la presqu'île de Bakou. On le trouve aussi dans quelques vallées de la chaîne centrale du Caucase, notamment dans les villages du district de Kouba, entourés de tous côtés de populations tatares et lezghiènes. Et le phénomène de la conservation de ce dialecte est d'autant plus remarquable qu'il n'a jamais produit aucun document écrit.

Fidèle à son plan d'étude comparée des dialectes du persan, M. Dorn rassembla à Bakou de nombreux matériaux pour la composition d'une grammaire tale, compulsa un glossaire auquel il joignit un vocabulaire présenté à la section caucasienne de la Société de géographie de Russie par deux savants indigènes, le lieutenant Mehdi Kouli Bek et le sous-lieutenant Asker Bek; enfin il prépara des dialogues et recueillit des récits populaires.

Le 16 février, notre voyageur put reprendre ses excursions dans le pays, et malgré l'intérêt que présentent les recherches auxquelles il s'est livré, leur nombre et le cadre de cet article nous obligent à n'en mentionner que les plus

saillantes.

Restaurateur savant et zélé de l'histoire des Chirvanchahs, presque inconnue jusqu'à lui, M. Dorn a eu le bonheur d'être le premier à examiner en détail le monument le plus curieux et le mieux conservé de tous ceux qui nous sont restés de cette dynastie, savoir le Khanékha, ou couvent de derviches, construit en 684 de l'hégire (1285 A. D.), à l'endroit de la sépulture de Pir Hussein Révanan. Cette fondation pieuse, abandonnée depuis longtemps, est située dans le pays désert qui s'étend entre Chemakha et Salian, sur la rive droite de la rivière de Pir Saat, et loin de toute route fréquentée, ce qui explique comment cette ruine a pu échapper jusqu'à ce jour à l'attention des curieux.

La dynastie des Chirvanchahs est une des nombreuses petites familles souveraines qui se formèrent vers la fin de l'existence du khalifat de Baghdad, à l'époque où les frontières septentrionales de ce vaste corps politique, miné par les révoltes des populations hétérogènes qui le composaient, étaient sous la domination des Seldjoukides de la Perse et de l'Asie Mineure. Profitant de l'incurie sans cesse croissante de ces barbares nomades des steppes de l'Asie centrale, qui établirent leur pouvoir dans l'Iran, les Chirvanchahs devinrent presque indépendants, et ils se contentaient, à l'exemple des autres chefs des provinces du khalisat, de témoigner de leur respect envers le souverain pontife de Baghdad, en mentionnant son nom avec le titre d'émir des vrais croyants sur les monnaies qu'ils faisaient frapper dans leurs États. N'ayant à craindre au sud que les incursions des atabeks de l'Aderbeidjan, et au nord que les prétentions soutenues quelquefois les armes à la main par les émirs de Derbend, le Chirvan se développa autant que le comportait la barbarie de l'époque. La conquête de la Perse par les Mongols changea peu la position des Chirvanchahs, car, s'étant empressés de reconnaître la suzeraineté de Halakon et de ses successeurs, ces princes n'eurent rien à souffrir de leur part; mais une révolution intérieure leur fit plus de tort que les pressions du dehors. Vers la seconde moitié du vue siècle de l'hégire, le Talych devint le centre d'une propagande ardente de la doctrine du maridisme, et le cheikh Ibrahim, dit cheikh Zahid du Ghilan 1, suscita, sous le règne d'Akhsitan II, au moyen de ses nombreux disciples, parmi lesquels était le fameux cheikh Sesi eddin, trisaïcul de Chah Ismaïl, des troubles considérables. Il n'est donc pas étonnant qu'en 684, époque où Akhsitan II vivait encore, comme je l'ai démontré ailleurs, il ait construit, pour complaire à la tendance populaire, un somptueux refuge pour les derviches. Nous empruntons à une lettre du général Bartholomaci, publiée par M. Dorn, quelques détails sur ce monument.

Les ruines de Khanékah sont entourées d'un mur percé de meurtrières et à demi détruit presque partout. De tous

Je crois utile d'observer que ce cheikh Ibrahim, né en 615 et mort en 700 de l'hégire, est le même personnage qui est mentionné dans la savante notice de M. Silvestre de Sacy sur la vie de Scheikh Mohammed Ali Hazin. publice dans le Joarnal des Savants, mars 1833, p. 162.

les édifices qui l'entouraient jadis, il ne reste qu'un minaret, une grande mosquée, ayant la forme d'une salle basse, et une chapelle élevée au-dessus du tombeau du saint Pir Hussein; le reste présente un amas de ruines et de décombres. Le général dit que le minaret semble être la partie la plus ancienne de toutes ces constructions; il est d'une forme lourde, mais ses murs ont conservé le plus grand nombre d'inscriptions. La mosquée n'a aucune apparence au dehors, et l'on y entre par une porte basse; mais à l'intérieur elle est remarquable par la richesse et le goût de ses ornements. Le mur qui indique la direction du Kiblé se distingue surtout par la beauté de ses décorations. La chapelle se trouve à côté de la mosquée, et l'on y pénètre par un petit couloir voûté qui conduit dans une salle dont le centre est occupé par le tombeau du saint. Le sarcophage est ruiné; mais jadis il formait une élévation carrée qui était revêtue de briques émaillées. Sur les murs de tous ces édifices, M. Dorn a recueilli des inscriptions de Féribourz, fils de Guerchassib, de l'an 641 de l'hégire (1243 A. D.); d'Akhsitan, fils de Féramours, de l'an 654 de l'hégire (1266 A. D.); de Melik Keikabous ou Geuschtassib (?), de l'an 693 de l'hégire (1294 A. D.), et enfin de Halil Oullah, de l'an 823 de l'hégire (1420 A. D.). Ces dates sont trèsprécieuses, car elles permettront enfin d'établir la chronologie des Chirvanchahs sur une base solide.

Entre le 9 et le 16 mai, M. Dorn visita le Talych et compléta les recherches sur la langue de cette province, que seu M. Riesse a publiées dans les Mémoires de la section caucasienne de la Société géographique de Russie, par un recueil de récits, traduits du persan en talych par le moullah Assad Oullah, et il joignit à cette petite chrestomathie quelques pièces de vers composées dans le même dialecte par le moullah Ismaîl. En même temps Ibrahim Bek, savant indigène, communiqua à M. Dorn des observations détaillées sur la

grammaire talych de M. Riesse.

Partout où M. Dorn rencontrait des communautés juives,

établies, comme on le sait, dans le Caucase depuis les temps les plus reculés, il ne manquait pas d'examiner avec attention leur langue, leurs coutumes et leurs traditions, et cette partie de ses recherches promet de fournir des faits nouveaux et curieux. Après avoir examiné en détail les monuments de Derbend, le savant académicien a eu la satisfaction d'être le premier voyageur scientifique qui ait vu chez eux les Koubetchis.

On sait par l'intéressante notice de Fraehn, insérée dans le nº 75, t. IV, du Bulletin scientifique de l'Académie de Saint-Pétersbourg, que les Koubetchis étaient quelquesois désignés aussi sous le nom de Zerrehqueran, c'est-à-dire armuriers, fabricants d'haubergeons. Déjà Beladori, auteur de la fin du 1xº siècle, parle de ce peuple; après lui, Massoudi, dans le xe siècle, Abou Hamid Andaloussi, en 1166, Iakout, mort en 1299, Zikeria Kazvini (1283), Ibn-el-Vardy (1348), Bakoui, en 1403, Chérif eddin Yezdi, en 1424, et Hadji Kalfa, en 1648, donnent plus ou moins de détails sur ce peuple; mais, malgré la disposition des auteurs orientaux à admettre dans leurs récits historiques des fables et des données peu exactes, les renseignements qu'ils nous ont transmis sur les Koubetchis sont loin d'égaler en extravagance les rapports de quelques voyageurs modernes. Massoudi se contente de dire que, de son temps, ils étaient en partie chrétiens et en partie juifs et musulmans, que presque tous avaient la taille élevée, les cheveux blonds et de peu- yeux. Zikeria de Kazvin ajoute à cela quelques détails sur la manière dont ils traitaient les dépouilles mortelles de leurs parents; notamment il dit qu'ils commençaient par décharner le squelette humain, qu'ils enterraient les ossements et transportaient les chairs sur des cimes élevées pour qu'elles y devinssent la pâture des oiseaux. Tous les écrivains orientaux s'accordent à louer l'aptitude des Koubetchis à forger le fer et à confectionner les armes.

La liste des auteurs européens qui parlent de cette peuplade commence par Reinegs, qui voyagea dans le Cauçase

en 1778; mais il donne peu de détails sur les Koubetchis, et c'est surtout à Grabsch et à Grahl, deux membres de la congrégation des frères Moraves, qui ont pénétré chez eux en 1782, que nous en devons les premières données fantastiques. Ainsi ils disent avoir vu chez les Koubetchis trois anciennes églises, sur les murs desquelles étaient tracées des inscriptions en caractères inconnus. Plusieurs de ces montagnards affirmèrent aussi aux voyageurs qu'ils étaient sûrs d'être d'origine franque, mais qu'ayant émigré dans les montagnes du Caucase depuis plus de mille ans, ils avaient perdu le souvenir exact de la nation à laquelle ils appartenaient jadis. Les mêmes voyageurs prétendent que les Konbetchis avaient une langue complétement distincte de tous les autres idiomes parlés dans les montagnes du Caucase, et, quoiqu'ils se servissent de l'arabe pour leur correspondance, à l'instar de tous les Daghestaniens, ils conservaient un grand livre de loi tracé en caractères arabes, mais composé dans leur propre idiome. Comme de raison, ces exagérations ne s'arrêtèrent pas là, et les continuateurs de ces contes ethnographiques assurérent qu'il y avait une grande ressemblance entre le koubetchi et l'allemand, etc. Enfin le comte Potocky s'était tellement monté l'imagination à leur sujet, qu'après avoir donné dans son Voyage, livre excellent d'ailleurs, quelques détails sur ce peuple, il s'écrie : « Cette république est comme la Genève du Caucase, un foyer de lumière et d'industrie. Pour ce qui est de la langue des Konbetchis, l'illusion sur son origine européenne n'a pas duré longtemps. Guldenstäd et Pallas, et après eux Klaproth, prouvèrent que c'était un dialecte du lezghien qui se rapprochait beaucoup de la langue parlée dans la commune d'Acoucha. Quant aux autres rêves, ils se sont maintenus jusqu'à nos jours, surtout grâce à Brakel, qui a consacré aux Koubetchis une notice détaillée dans les Annales littéraires de Dorpat, où il les accuse même d'être de faux-monnayeurs, soupçon accueilli du reste par l'incrédule et judicieux Frachn, qui s'est servi de cette hypothèse pour expliquer l'origine d'un faux rouble d'argent conservé dans la collection des médailles de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Le 28 mai, M. Dorn pénétra enfin dans la vallée mystérieuse des Koubetchis et y resta trois jours, pendant lesquels il obtint des empreintes de toutes les inscriptions remarquables qu'offrent les monuments de l'endroit, et qui, bien loin d'être tracées en caractères inconnus, sont des légendes arabes, dont aucune n'est antérieure au vin siècle de l'hégire. Il recueillit aussi de nombreux échantillons de la langue de cette peuplade. Notre voyageur déclare exagérées bon nombre des notions répandues sur leur compte d'après des oui-dire, et, en reconnaissance du bon accueil qu'il a trouvé dans leurs montagnes, il s'empresse de décharger les Koubetchis de l'accusation d'être de faux-monnayeurs.

En revenant à Derbend, grâce au concours zelé et intelligent de MM. le capitaine Pétoukhof et de l'architecte Hippius, M. Dorn a eu la satisfaction de découvrir à Kaïa-Kent le tombeau de l'infortuné académicien Gmelin, mort dans le Daghestan, le 27 juin de l'an 1772, victime d'un fanatisme barbare et soupçonneux. M. Dorn et ses compagnons de voyage s'empressèrent d'ériger une modeste croix en bois à l'endroit de la sépulture de cet unique martyr de la science dans les sauvages mais hospitalières montagnes du Caucase.

N. KHANIKOP.

L'EMPIRE JAPONAIS

ET LES ARCHIVES DE M. DE SIEBOLD.

(Suite.)

[Nippon, Archiv zur Beschreibung von Japan und dessen Neben- und Schutzländern, nach japanischen und europäischen Schriften und eigenen Beobachtungen, bearbeitet von Ph. Fr. von Siebold. Leiden, 5 vol. in-fol.]

Ш.

Le berceau de la civilisation japonaise, suivant M. de Sie-

bold, a été la partie méridionale de l'île actuelle de Kiousiou, qui portait, dans la haute antiquité, le nom de Tsoukou-si; ce fut la résidence des aïeux de l'empereur Zin-mou, fondateur de la monarchie japonaise et premier mikado avec lequel commence la période authentique de l'histoire du Japon. Les expéditions conquérantes de ce prince et les guerres qui eurent lieu plus tard avec la Corée, Yéso et Lou-tchou, ont successivement étendu le champ des découvertes des Japonais, tant sur leur propre territoire que dans les pays voisins ou protégés par eux. Les ouvrages japonais nous donnent les événements suivants comme déterminant les principales époques de ces découvertes : constitution de l'empire des Mikado par Zin-mou (660 avant notre ère), campagne du prince Yamato-také contre les Atsouma-Yebisou « sauvages orientaux » (110 de notre ère), expédition maritime de l'impératrice Zin-gou en Corée (201), conquête de Moutsou-Yéso et d'une partie de l'île de Yéso par le prince Abeviravou (658), exil du prince Tamé-tomo à Oho-sima (1156), fuite du prince Yosi-tsoune d'Osyou à Yéso (1189), assujettissement des Yéso par Nobou-firo (1443), sous Yosifiro (1594) et Nori-firo (1670); expédition conquérante de Taï-ko Fidé-yosi en Corée (de 1592 à 1597); et finalement la conquête des îles Lou-tchou par Yosi-fisa, prince de Satsouma (1609).

D'après ce qui précède, le terme le plus reculé de la chronologie japonaise serait le vu's siècle avant notre ère. M. de Siebold penche à croire que les Japonais possédaient avant cette époque des connaissances chronologiques. L'histoire de Chine, observe-t-il, remonte à près de deux mille ans avant la fondation de la dynastie des Mikado; il n'est guère imaginable que les Chinois soient demeurés sans aucune espèce de rapport avec des îles aussi voisines de leur pays que celles du Japon pendant tant de siècles. Toujours est-il que les historiens chinois et japonais gardent le plus profond silence sur ces expéditions hypothétiques, et qu'il sera par cela même bien difficile, pour ne pas dire impos-

sible, de leur donner le caractère d'authenticité que la cri-

tique est en droit d'exiger.

La plus profonde obscurité règne également sur la provenance des aïeux de Zin-mou. Les traditions fabuleuses les font habiter depuis des milliers d'années sur les monts Takatsiho, dans le pays de Hihoga, où leurs ancêtres à eux-mêmes, les dieux du ciel (Ten-zin), s'étaient établis des millions d'années auparavant. Quant à Zin-mou, les annales indigènes le font partir de Hihoga avec son expédition en l'an 667 avant notre ère, doubler le cap Miya-saki, longer la côte de Fiouga par le détroit de Hayasou-kado, qui sépare l'île de Kiou-siou de l'île de Si-kok. De là il se rendit à Yéno-miya, dans le pays d'Aki, et y choisit son quartier d'hiver. L'année suivante il navigua sur la côte de Kii, et atteignit jusqu'à Taka-sima, où il établit sa résidence.

Après avoir employé trois années dans cet endroit à l'équipement de ses vaisseaux et à d'autres préparatifs, il s'embarqua avec son expédition conquérante pour la région maritime Tsouno-kouni (baie actuelle d'Oho-saka). Il entra à l'embouchure du Naniva-gawa «le fleuve au rapide courant, » et en remonta le cours jusqu'à Sira-kata, dans la province de Kavatsi. Il laissa ses vaisseaux dans ce port, et marcha avec ses troupes sur Tatsou-ta « le champ des dragons . * dans la province de Yamato, où un ennemi puissant se présenta à sa rencontre. Il se trouva dans la nécessité de se replier en arrière, et résolut de mettre à la voile à Naniva pour se rendre à Kii, afin de tomber de là sur le dos de l'ennemi. C'était un voyage plein de dangers, car il fallait traverser un courant rapide, le détroit de Linschoten. Il prit terre dans le port Kouma-no Arasaka, au sud-est de la province de Kii; et, tout en courant différentes aventures, il pénétra dans l'intérieur du pays, où il réussit, après de longs et de rudes combats, à se rendre maître du Yamato. Il se construisit un palais dans la chênaie Kasi-fara, au pied du mont Wounebi, et monta sur le trône de Yamato. Telle était l'étendue du Japon connue en l'an 660 avant notre ère.

L'empire de Zin-mou ne doit pas être étendu, dans le Nippon, au delà de la province de Sagami vers le 35° de latitude nord. A partir de cette époque jusqu'au temps du dixième mikado Syou-nin, les provinces de Fitatsi, de Keno, Sinano et Kosino formèrent les frontières du Yébisou-no kouni «le pays des sauvages,» qui se nomme également Mitsino-wokou.

La 65° année du règne de ce même prince, la cour eut pour la première fois connaissance de la Corée, notamment des provinces de Minama et de Sinra. Sous le douzième mikado Kei-kô, des révoltes éclatèrent au sud et à l'est de l'empire. Le mikado marcha en personne contre la tribu des Kouma-oso, dans le Tsoukou-si; mais ce fut au prince Yamato-také qu'il fut donné de les assujettir pour la première fois. Ce héros célèbre marcha aussi contre les sauvages de l'est nommés Atsouma-yébisou, peuplades indépendantes dans la partie orientale du Nippon. Son expédition partit du Yamato vers la côte orientale de Isé, de là par Owari à Mikawa, Tohodomi, Sourouga jusqu'à Sagami, d'où il passa à Fousa, s'embarqua et doubla la pointe sudest du Nippon. De là il pénétra dans le pays des sauvages jusqu'à la région où se trouve actuellement la ville de Sendaī, c'est-à-dire environ jusqu'au 38° de latitude nord. Toutes les tribus indépendantes dont il envahit le territoire se soumirent au héros de Yamato; aussi s'en retourna-t-il victorieux par le pays de Tsoukouba à Sakawori, dans le Kaï, où il avait l'intention d'établir sa résidence. Un soulèvement à Sinano ne tarda cependant pas à le rappeler en campagne. De Kai, il continua sa route par Mousasi et s'avança jusqu'à Kami-tsouké. A la frontière de Sinano, près d'Ousoufi, il fit une répartition de ses troupes, en envoya une moitié à Kosi sous le commandement de Kibitsou-higo, conduisit l'autre moitié en personne à Sinano et dompta les séditieux. A Owari, il voulut de nouveau entrer en coalition avec Kibitsou; mais il mourut d'une maladie qu'il avait contractée en traversant la montagne Ibouki, dans le Nohono. Au

pays d'Isé, la campagne du prince Yamato-také étendit considérablement la connaissance des pays situés dans la partie orientale et septentrionale du Nippon, et contribua à l'affermissement de l'autorité des mikado. Les expéditions qui eurent lieu par la suite contre les Coréens et les Yéso achevèrent de donner aux Japonais des notions exactes sur les différentes parties du Nippon et sur les autres îles qui l'avoisinent.

L'histoire de l'empire japonais, fondé, comme nous l'avons dit, près de sept siècles avant notre ère, comprend, depuis Zin-mou jusqu'au commencement de ce siècle (1817), cent vingt et un souverains ou mikado. Parmi ceux-ci on compte dix impératrices, dont le règne a été fécond en grands événements. Plusieurs d'entre elles se sont succèdé à si peu d'intervalle qu'on aurait pu croire, pendant un temps, que le Japon était gouverné par des femmes. En effet, de 687 à 769, le beau sexe occupa cinq fois le trône, tandis que trois princes seulement purent s'y asseoir. Les soixante-deux premiers empereurs portèrent à la suite de leur nom le titre ten-wo « l'auguste du ciel ; » leurs successeurs ont changé ces mots pour celui de in, qui signifie, dans les livres bouddhiques, « palais » et témoigne de leur foi à la doctrine de Sakya. Le quatre-vingt-unième mikado, An-tok, porte le titre de ten-wô, parce qu'il mourut, dit-on, avant d'avoir approfondi les principes du bouddhisme. Entre les années 1336 et 1392, le Japon fut divisé en deux cours, désignées dans les historiens sous les titres de cour du nord (fok-tsy6) et cour du sud (nan-tsy6).

Quant à la lignée héréditaire des Séogouns, elle commença, en 1186, avec le règne de Mina-motono Yori-tomo. Elle compte quarante-trois princes, depuis cette époque jusqu'à la fin du xviii siècle.

IV.

A l'origine des choses, suivant la tradition populaire des Japonais, les éléments essentiels de la création n'étaient pas

encore séparés, et le ciel se trouvait confondu avec la terre dans le chaos primordial. La matière inerte, à un moment donné, se sentit agitée par deux forces opposées qui rompirent les liens des éléments dans le chaos. La matière impure et pesante s'abaissa et forma la terre, en même temps que la matière pure et vaporeuse se dégageait pour former le ciel. Alors entre la terre et le ciel naquit un grand génie, nommé Kouni toko-tatsi-no Mikoto «l'Auguste perpétuellement existant (debout dans l'empire. . Ce personnage, dont on reporte l'existence à d'innombrables millions d'années avant notre ère, paraît, dans la mythologie japonaise, répondre au Pouan-kou de la mythologie chinoise. Après Kouni-toko tatsi-no Mikoto viennent six autres génies qui complètent la dynastie des génies célestes. Le dernier, I-za-nagi-no Mikoto, a toujours été l'objet d'une vénération particulière de la part des Japonais. Les historiens du Nippon, qui se plaisaient à remonter jusqu'aux époques anté-historiques, considérèrent I-za-nagi et son épouse I-za-nami comme représentant le principe mâle et le principe femelle, analogues au Yin et au Yang de la dualité chinoise.

Tel est le point de départ de la religion primitive des anciens habitants du pays des montagnes (Yamato). Objet d'une vénération constante, ces mythes, qui remontent à une antiquité inappréciable, se sont conservés en faveur aussi quoidans la cabane du paysan que dans le palais impérial; et bien que le culte des Kami ne soit plus la religion dominante du Japon, il n'en est pas moins protégé par l'État, révéré du souverain et aimé du peuple.

Cette religion nationale est désignée en langue japonaise sous le nom de Kami no mitsi « voie ou doctrine des Kami » Ce n'est que plus tard qu'on l'a appelée Sin-té, ce qui n'est autre chose que la traduction chinoise de sa dénomination indigène. On emploie pour l'ancien culte des génies les mots Sin-té, en opposition avec Boutté « le culte bouddhique, » apporté plus tard de l'Inde dans les îles de l'archipel japo-

nais.

Le bouddhisme ou doctrine du Bouddha Sakva-mouni (lequel naquit le huitième jour du quatrième mois de l'an 1027 avant notre ère) fut transporté en Chine en 65 de Jésus-Christ, et de là en Corée en 372, d'où il arriva finalement au Japon en 552, sous le règne du mikado Kin-myô. On envoya de Corée, sous le règne suivant, les livres sacrés de Sakya, des idoles, des moines, des nonnes et des sculpteurs d'idoles; il n'en fallut pas davantage pour assurer l'établissement définitif du bouddhisme dans le pays. L'introduction de ce culte étranger éprouva d'abord une certaine résistance de la part des indigènes. Le peuple ne voulait souffrir aucun dieu étranger à côté de ses ancêtres divinisés, et les mikado, qui, grâce à cet attachement de leurs sujets, se voyaient l'objet d'honneurs divins, désiraient conserver cette prérogative et pour eux et pour leur race. Mais bientôt les adroites manœuvres des bonzes triomphèrent de tous les obstacles, et la nouvelle religion fut ouvertement prêchée et même protégée.

L'époque la plus florissante du bouddhisme au Japon est comprise entre levu*siècle et le commencement du ix siècle. Toutesois cette doctrine sut loin de se conserver pure : un mélange d'idées et de cérémonies empruntées au sintoïsme sut bientôt le résultat du contact de ces deux religions. Vers le commencement du xui* siècle, le bonze Sin-ran institua la secte Ikko-zyou. L'une et l'autre se répandirent dans tout le royaume, mais principalement la première, qui, sous le nom de Syô-tô Sin-syou « nouvelle secte de Syô-tô, » est de-

meurée jusqu'à présent la plus en faveur.

L'introduction du christianisme, au milieu du xvi siècle, fit éprouver un violent coup au bouddhisme japonais; il approchait même de sa ruine, dit M. de Siebold, mais la chute des chrétiens lui permit de se relever avec d'autant plus de vigueur. A côté du sintoïsme et du bouddhisme, il existe une troisième doctrine, appelée Syou-tô, qui repose sur la morale de Confucius et est cultivée par les classes supérieures et instruites de la population. Les ouvrages du philosophe chinois

furent introduits originairement dans les années 59 et 282 de notre ère au Japon, où ils jouissaient déjà d'une haute estime à l'arrivée du bouddhisme. Un temple fut élevé au fondateur de cette morale; sa mémoire est célébrée par des fêtes annuelles; aux environs du temple qui lui est consacré on a fondé des écoles, et c'est là encore que fleurissent de nos

jours les plus célèbres académies.

Dans la doctrine des sintoïstes, le soleil jouit, comme divinité, de la plus haute vénération. Viennent ensuite dans un rang inférieur les autres Kami qui, eux aussi, sont vénérés à un degré plus ou moins élevé, suivant la part qu'ils ont prise jadis au gouvernement de ce monde, ou suivant l'influence qu'ils ont exercée sur la destinée des hommes, sur leur bonheur ou sur leur malheur. L'homme fervent ne peut s'adresser directement à la divinité du soleil; aussi certains kami sont-ils en quelque sorte des intermédiaires ou entremetteurs entre lui et l'Être suprème. Ces kamis portent le nom de syou-go-zin, demi-dieux, génies gardiens et tutélaires. On croyait les reconnaître dans chacun des phénomènes extraordinaires de la nature; et comme les animaux passent également pour avoir rendu des services aux kami, on les vénère aussi comme syou-go-zin, serviteurs des kamis.

Les descendants de la race du dieu du soleil sont considérés comme les héritiers du trône et des vertus de leur aïeul céleste. Il en fut ainsi de Zin-mou, conquérant célèbre et fondateur d'un nouvel État dans le royaume des îles. Ses vertus divines se sont transmises avec vénération dans toute la tignée des empereurs ses descendants, qui, qualifiés du titre de Fils du ciel, constituèrent la maison des mikado.

Dans la personne de chaque prince régnant de cette maison, le sintoïsme fait revivre l'esprit du dieu du soleil. Il rend les honneurs divins à son représentant, et enseigne même qu'une fois par an tous les dieux du pays se réunissent sur son trône. Son âme est immortelle, et cette doctrine établit chez le peuple la croyance à une vie ultérieure. Le sintoïste se propose pour but, il est vrai, d'être heureux durant son

existence terrestre; mais il a une notion, quelque obscure et imparfaite qu'elle soit, de l'immortalité de l'âme, d'un état continu de bonheur ou de malheur, de prospérité ou de misère au delà de cette vie. A l'idée de l'immortalité s'attache pour lui celle de la récompense du bien et du châtiment du mal, ainsi que d'un lieu où l'âme arrive après cette vie. Des juges célestes exigent qu'il leur rende compte de ses actions. Le paradis ' échoit en partage au bon, et il entre dans le royaume des kami; les méchants sont punis et précipités dans l'enfer2. Le sintoïsme prescrit aux croyants des instructions pour obtenir la félicité terrestre et pour s'assurer ensuite de la consolation dans l'autre vie. Ces instructions se résument dans les suivantes : « Pour servir les kami on doit entretenir du feu pur, porter dans le cœur la foi et la vérité, présenter des offrandes fraîches et pures, prier que le kami accorde la santé et la prospérité, le pardon des fautes, et que l'âme du pêcheur soit purifiée afin qu'il reste exempt de tout mal3. » En conséquence, le sintoïste s'efforce, 1° d'entretenir du feu pur; 2° par la pureté de la vie d'annoncer la pureté de l'âme; 3° de célébrer les jours de fête et les jours sacrés; 4° d'entreprendre des pèlerinages; 5° de servir les kami chez soi ainsi que dans les lieux publics, et de leur présenter des prières et de pures offrandes 4.

Le bouddhisme au Japon, comme partout ailleurs où il a pénétré, se manifeste sous deux aspects très tranchés. Dans les basses classes du peuple, il se réduit à un culte grossier et superstitieux, où tous les dogmes disparaissent sous une

¹ En japonais : Taka-ma-naka-hara.

² En japonais : Neno kouni.

³ Les cinq maux principaux qui peuvent frapper l'homme sont : 1° le feu du ciel et en général tous les accidents de la nature; 2° la maladie; 3° l'indigence; 4° l'exil; 5° la mort prématurée.

Les principales fêtes des kami sont celles d'Ama-terasou-oho-kami, dieu du soleil (Sonnengottheit); de l'héroïne Zin-gou; du dieu de la guerre, Fatsi-man; du héros de Souwa; du dieu de la Iuse, Sosa-no-wo-no-mikoto; du Ten-sin de Ten-man-gou, du dieu de paravent, du mikado à Kimo (Schirmgott); du dieu de l'eau, Midzou-no-kami; du porteur d'épis de riz, Inari Reissährentræger); du dieu de la mer, Yébisou, etc.

innombrable quantité d'idoles et de reliques. Dans les classes éclairées, au contraire, il repose sur tout un système de doctrines profondes et abstraites que l'Orient n'a jamais su dépasser 1. Ce système, d'après les informations recueillies par M. de Siebold, est basé sur les principes suivants : L'homme est sorti de rien et n'a rien qui puisse éveiller dans ses semblables l'idée du mal. Une âme, de nature spirituelle, anime le corps humain; c'est une émanation de la divinité qui habite dans cette enveloppe pour diriger les actions humaines. Le devoir de l'homme est de se garantir contre les impressions pernicieuses du monde extérieur, ce qu'il peut faire en ne suivant que les impulsions de la divinité qui repose en lui. Le corps humain, fait de rien, après la mort retourne à rien : l'âme subsiste au delà de la vie : celle du méchant erre éternellement dans les espaces infinis, celle du bon dans le palais du Dieu unique, où elle repose jusqu'à ce que, les habitants de la terre avant besoin de l'existence d'un homme bon, elle soit renvoyée dans ce monde sous une forme humaine, « Cet exposé succinct des principaux dogmes du bouddhisme éclairé du Japon, s'il est parfaitement exact, démontre une fois de plus combien cette doctrine se présente sous des aspects divers dans les nombreuses contrées où elle a pris racine.

¹ M. de Siebold va plus loin. Il résulterait des autorités japonaises dont il a pu prendre connaissance, que la distance qui sépare le bouddhisme populaire du bouddhisme ascétique est telle, qu'il faut voir d'un côté un culte tout matériel et fétichiste, tandis que de l'autre existe une religion fondée sur une adoration intérieure et spirituelle de la divinité. «Die Dogmen und der « Cultus der Buddhismen, so wie auf Japan besteht, lassen sich, nach « Angabe japanischer Schriftsgelehrten in zwei Klassen, in die höhere und « in die niedere Glaubenslehre entheilen. Diese macht die Volksreligion aus, « und äusserst sich in einen sinblichen Cultus und Bilderdienst, jene ist die « Religion der Priester, gegründet auf eine innere, geistige Gottesverehrung. » (Voy. Pantheon von Nippon, p. 36.)

V

M. de Siebold est avant tout naturaliste; aussi les parties de son grand ouvrage consacrées à l'histoire naturelle sont-elles sans contredit les meilleures. Doué de solides connaissances dans les différentes branches de la science, et surtout dans la botanique qu'il a toujours cultivée avec amour, il était hors de doute qu'au sein de la contrée qu'on a appelée le jardin des botanistes, il ne trouvât une ample moisson à recueillir. Sa Flore et sa Faune japonaises en font témoignage; malheureusement, comme presque toutes les publications entreprises par l'illustre voyageur, elles n'ont pas été achevées.

Les données anthropologiques recueillies par M. de Siebold ont été insérées à la suite de son Voyage; elles sont jusqu'à présent les plus précises qui aient été recueillies dans l'intérêt de l'ethnographie de l'Asie orientale.

Pendant longtemps on a confondu la race japonaise avec la race coréenne et même avec la population chinoise du Céleste-Empire. Plus tard Klaproth, au contraire, ne trouvant pour ainsi dire aucuae analogie entre la fangue japonaise et les idiomes asiatiques, se crut en droit de conclure à l'autonomie de la race qui habite le Nippon. Des observations rigoureusement scientifiques de M. de Siebold, non moins que des progrès de la philologie nouvelle, il résulte d'une façon à peu près incontestable qu'il faut considérer les Japonais comme un rameau distinct de la race tatare,

¹ Flora japonica, sive plantæ quaz in imperio japonico collegit, descripsit, exparte in ipsis locis pingendas turavit, Ph. Fr. de S. et digessit D' J. G. Zuccarini. Lugd. Batav. 1835, in fol.

² Fauna japonica, sive descriptio animalium qua in itinere per Japoniam suscepto, annis 1823-1830, collegit, notis, observationibus et adambrationibus illustravit Ph. Fr. de S. conjunctis studiis G. J. Temminck, H. Schlegel, pro vertebratis, atque W. de Huan pro invertebratis claborata, Lugd. Bat. 1833-1850, 5 vol. in-folio.

³ Voyez les observations que nous avons consiguées à ce point de vue dans notre Introduction à l'étule de la langue japonaise, p. 58.

très-voisin du rameau coréen , mais dont la civilisation, tout en remontant à des temps extrêmement éloignés, date cependant d'une époque postérieure à leur établissement

dans le grand archipel de l'extrême Asie.

Les principaux caractères anatomiques qui peuvent servir au classement des races humaines sont ordinairement ceux qui dépendent de la forme et de la capacité du crâne, des linéaments du visage, de la conleur de l'iris, de la nature et de la disposition du système pileux, de la configuration des autres parties du squelette, et enfin de la nuance de la peau ³. Chez les peuples de l'extrême Orient, la structure des yeux est des plus caractéristiques. Aussi M. de Siebold s'est-il appliqué tout particulièrement à l'examen ophthalmographique des Japonais. Les renseignements qu'il a recueillis à ce sujet se trouvent consignés dans une des sections de ses Archives dont voici la traduction ³:

L'obliquité des yeux, qu'on a considérée comme un signe caractéristique dans les linéaments du visage de la race chinoise, n'est à proprement parler qu'une obliquité des paupières, un abaissement de celles-ci vers le nez. Ce n'est pas quelque chose d'accidentel ni de factice, mais le résultat d'une conformation particulière de la partie extérieure des yeux, conformation fondée sur la charpente osseuse du crâne et du visage.

« Cette apparente obliquité, qui se présente souvent avec une petitesse frappante de l'ouverture de l'œil, est détermi-

¹ Au point de vue anthropologique surtout, les Japonais et les Coréens

offrent les plus grands rapports de ressemblance.

Il ne faut cependant teuir compte de ces caractères anatomiques qu'avec de grandes réserves. La comparaison de l'occiput chez les différentes races humaines, suivant M. Aitkens Meigs, placerait les Japonais et les Loutchouans dans deux classes distinctes. (Proceed. of the Acad. of nat. scienc. of Philadelphia, 1860, p. 404, 414, 415.)

De pareilles études présentent de grandes difficultés de traduction. Afin de ne dénaturer en rien les observations de M. de Siebold, nous nous sommes efforcé de suivre littéralement le texte allemand toutes les fois que les nécessités de notre langue et la clarté qu'elle exige ne s'y sont point opposées. née par la structure particulière de l'os frontal et des os de la face, ainsi que par la forme des paupières qu'elle engendre.

a Chez ces peuples, l'arcade sourcilière i se perd vers l'os frontal, de façon à déterminer une sorte de bourrelet moins saillant que large dans la proéminence nasale i, laquelle se montre au-dessous des glabella, plus large et plus allongée que cela ne s'observe chez la race caucasique; et, à la dépression i qui se manifeste là où commence l'os du nez, cette proéminence plonge encore plus profondément. En outre, la partie de l'os maxillaire supérieur qui se rattache au nez est plus enfoncée, ce qui explique la forme plate et écrasée du nez par cela même très-raccourci.

a L'os zygomatique ⁵, par suite de l'élargissement des apophyses malaires ⁶, se trouve repoussé en arrière, ce qui donne plus d'épaisseur à la paroi extérieure de la partie de l'orbite ⁷ qui s'étend vers le front ⁸. L'apophyse malaire qui tient à l'os frontal ⁹ est plus aplatie et s'éloigne par conséquent davantage de l'épine nasale ¹⁰ là où elle se réunit au front, de façon à formér un angle moins aigu, ce qui donne à ce peuple

une face plus plate et plus large.

«Les paupières sont des plis de la peau du visage. Comme cette peau s'applique sur un crâne large et plat et sur des os de la face ayant la même disposition, elle est beaucoup plus susceptible de s'étendre que cela n'a lieu pour la constitution craniologique toute différente de la race caucasique; car, chez celle-ci, la peau du visage doit recouvrir les proé-

¹ Arcus supreciliaris.

² Processus nasalis ossis frontis.

Incisura nasalis.

* Processus nasalis ossium maxillarium superiorum.

⁵ Ossa zygomatica.

⁶ Processus zygomaticus.

Superficies orbitalis ossis zygomatici.
 Processus frontalis ossis zygomatici.

Processus molaris ossis frontis.

¹⁰ Spina nasalis.

minences et les enfoncements prononcés qui se rencontrent alentour des orbites 1.

« Par suite de la dépression de la racine du nez, il y a un excès de peau entre les deux yeux. Mais, à raison de la proéminence des os malaires, une plus grande quantité de peau est nécessaire, et tandis qu'un relâchement de la peau a lieu là, ici se produit un étirement, ce qui fait plisser la peau des paupières supérieures. Elle retombe sur la paupière inférieure à l'angle interne de l'œil, et cela d'autant plus bas que la dépression de la racine nasale lui laisse de quoi s'étendre; la proéminence des os malaires lui donne en même temps plus d'extension, ce qui explique pourquoi l'on remarque plus fréquemment l'existence de ces plis chez les individus jeunes, et pourquoi elle est plus apparente chez les individus obèses que chez les individus maigres.

«Le peu de dimension de l'ouverture de l'œil tient aussi à cette surabondance de peau. Plus la disposition des os, l'âge, l'abondance de graisse ou d'autres circonstances favorisent la formation de ces plis et l'extension de la peau, plus l'ouverture de l'œil est petite. J'ai même remarqué un cas où plus d'un tiers du tarse, à l'angle intérieur des yeux, était couvert, et où la peau était tendue si roide que c'était tout au plus s'il pouvait y avoir une ouverture de quelques

lignes entre les paupières.

« Dans les cas ordinaires, les angles intérieurs des yeux, chez les jeunes individus, sont couverts par les plis de la peau dont nous venons de parler, à un tel point qu'on peut voir la valvula semilunaris et la caruncula lacrymalis; et comme il résulte de là que la gouttière lacrymale est pour ainsi dire entourée d'une espèce de digue, il arrive fréquemment qu'en pleurant les larmes se déversent dans le nez.

« Comme à l'angle interne de l'œil le pli de la peau retombe

M. de Siebold paraît supposer que la peau ne suit pas le développement des os qu'elle recouvre. Cette opinion nous paraît très-contestable. Dans l'hydrocéphalie, par exemple, le crâne peut acquérir un volume double en faisant subir à la peau un accroissement proportionnel.

obliquement de la paupière supérieure sur l'inférieure, il en résulte pour l'œil une apparence d'obliquité. On rencontre d'ailleurs une pareille disposition de l'œil chez tous les peuples dont la structure craniologique est analogue; et, jusque chez nos enfants, on remarque, bien qu'à un moindre degré, ce repli de la peau. Je l'ai trouvé particulièrement développé chez les Japonais, les Macassars, les Esquimaux et quelques autres peuples extra-européens.

"La partie externe des yeux présente chez les Japonais et chez les Chinois, ainsi que chez les Coréens et les Cochinchinois, une particularité remarquable. La partie supérieure du blanc de l'œil, au moment où celui-ci s'ouvre, s'enfonce si profondément sous la peau de la paupière supérieure que les cils eux-mêmes en sont à moitié recouverts. Cela rend plus effilée la ligne que trace la peau de la paupière en se dirigeant vers l'angle interne de l'œil, et la disposition oblique des paupières n'est que plus frappante au-dessous d'une arcade dépourvue de sourcils."

La faune d'une contrée, aussi bien que sa flore, remarque M. Temminck, porte une empreinte des plus caractéristiques des régions au milieu desquelles elle se développe, et en fait en quelque sorte préjuger l'état primordial. En Australie, cette terre encore si énigmatique pour la science, se rencontre touté une série d'animaux à bourses qui fui sont propres, et notamment les singuliers monotrèmes ', ces curieux mammifères qui tiennent à la fois des oiseaux et des reptiles. L'Afrique, avec ses immenses déserts et sa végétation, où se remarquent tout d'abord de gigantesques euphorbes et d'innombrables plantes bulbeuses, est plus riche en animaux ruminants qu'aucune autre partie du globe.

¹ Le nom de monotremes, du grec μόνος «scul» et τρῆμα «trou,» a été donné par Geoffroy Saint-Hilaire à des animaux propres à l'Australie, dont le caractère essentiel est de n'avoir qu'une scule ouverture pour rejeter au dehors la semence, l'urine et les excréments. M. de Blainville les a nommés ornithodelphes (du grec όρνις «oiscau» et δελφὸς «matrice,» parce que chez

La zoologie japonaise ne présente pas des espèces moins caractéristiques, et leur étude soulève une infinité de problèmes intéressants qu'il sera donné sans doute à de nouveaux investigateurs de résoudre.

La géologie de l'Asie orientale est encore trop peu connue pour qu'il soit possible de rien déterminer de précis sur la formation de l'archipel japonais, sur la soudure supposée de ses îles avec la terre ferme, et en un mot sur l'ensemble des révolutions volcaniques qui ont précédé la dernière époque de son peuplement. L'existence à Yéso d'un ours de beaucoup supérieur en taille à celui qui habite le Nippon; l'absence, dans ce dernier pays, du tigre royal (felis tigris) et de l'irbis (felis irbis), qui se rencontrent au contraire sur le continent et notamment en Corée, pourraient être jusqu'à un certain point alléguées en faveur de l'isolement primitif des îles de l'extrême Orient. Mais de telles préventions ne sauraient faire sortir la question du statu quo où elle est demeurée jusqu'à présent.

Le peuplement zoologique est moins nombreux au Japon que dans les îles de la Sonde et même aux Moluques. A part le chat domestique, on n'y a pas encore rencontré de carnassiers du genre felis; les genres ursus et canis, au contraire, y sont assez amplement représentés. On trouve également quelques individus des genres martes et putorius, un de l'espèce des singes, l'inuas speciosas; un petaurista nouveau, le petaurista leucogenys, à la robe grise et aux joues blanches; un antilope, une espèce du genre sus et le cervus Nippon, propres à ces îles; deux chéiroptères frugivores, plusieurs petits carnassiers et rongeurs nouveaux, et une otarie

de grande taille également nouvelle.

A part la petite espèce de porc et le lepus mongolicus, les Japonais n'ont guère de gibier. M. Temminck se demande si ce serait à cause de cette panvreté que les Japonais ont

ces animaux la fonction génératrice, sous certains rapports, les rapproche tout à la fois des mammifères et des oiseaux.

adopté l'habitude de ne point se nourrir de viande, pour laquelle ils ont même de l'horreur. Le savant naturaliste paraît oublier que cette répulsion pour toute alimentation animale repose sur les idées religieuses en vigueur dans le pays, et que l'usage de la viande est anormal dans une foule de contrées de l'Asie où la nature ne fait certainement pas défaut, mais où le bouddhisme a surmonté les instincts carnivores des populations.

La même prohibition ne s'étendait pas sur les poissons; aussi les Japonais ont pu devenir, comme le remarque fort bien M. Temminck, une nation essentiellement ichthyophage. Il faut avouer, il est vrai, que les mers de l'extrême Orient étant très-poissonneuses, les indigènes ont dû adopter d'abord une nourriture tout à la fois abondante, copieuse et facile à requeillir.

L'ornithologie japonaise ne semble pas renfermer des espèces qui s'éloignent beaucoup de celles de l'Europe : on y admire de magnifiques gallinacés et peut-être les plus beaux faisans connus.

Dans la série des reptiles, on distingue surtout la salamandre gigantesque (triton japonicus), aux formes les plus bizarres, qui vit dans les eaux limpides des torrents; un crustace nouveau, la Maīa Kampferi, dont la circonférence mesure plusieurs pieds, et les bras des mâles jusqu'à quatre pieds de longueur, redoutée des indigènes à cause des blessures qu'elle fait avec ses serres. L'entomologie enfin s'enrichit au Japon de coléoptères d'une grande dimension et d'une rare beauté.

De l'examen général de la faune japonaise et de ses rapports avec la faune européenne, M. Temminck croit pouvoir tirer une preuve nouvelle à l'appui d'une thèse suivant laquelle il y a rapport d'organisation, de formes extérieures et de mœurs, entre le plus grand nombre des animaux qui habitent les latitudes correspondantes, quelque éloignées que puissent être entre elles les contrées où ils vivent et se propagent en liberté, sans que l'étendue plus ou moins vaste qui les sépare ait en cela la moindre influence '. » Cette observation me semble incomplète. Si l'on admet que la distribution des espèces répond à la nature des climats et non à des émigrations causées par des éventualités de divers genres, il faut également tenir compte de la condition du sol, de l'orographie et de l'hydrographie, d'où dépend sans contredit le peuplement végétal des régions, peuplement qui permet ou favorise plus ou moins le développement des espèces animales.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette partie du grand ouvrage de M: de Siebold, d'abord parce qu'elle est jusqu'à un certain point étrangère aux matières dont nous avons à nous occuper dans ce journal, et que les sujets qui y sont décrits ne sauraient être analysés en peu de pages, ensuite parce qu'étant publiée en français, elle exclue un des motifs qui nous ont porté à rédiger cette notice des Werke

über Japan de l'illustre voyageur néerlandais.

Léon de Rosny.

1° SPECIMEN E LITTERIS ORIENTALIBUS, exhibens descriptionem al Maghribi sumptam e Libro regionum Al-Jaqubii, edidit, vertit et commentario instruxit M. J. de Goeje. Lugduni Batavorum; 1860:

2° SPECIMEN E LITTERIS ORIENTALIBUS, exhibens Kitab el-Boldán sive Librum regionum, auctore Ahmed ibn Abi Jaqûb, noto nomine al Jaqubii, nunc primum arabice edidit A. W. Th. Juynboll. Lugduni Batavorum; 1860.

Le géographe arabe Ahmed ben Abi-Jaqub, connu sous le nom de Jaqubi, auteur de l'œuvre géographique

M. Agassiz a poussé plus loin cette hypothèse. D'après lui, les méridiens aussi bien que les degrés de latitude diviseraient les faunes spéciales de chaque pays. Cette dernière hypothèse a été combattue dans un intéressant travail de M. Castaing, inséré dans la Resue orientale et américaine, t. II, p. 425.

راللكا), c'est-à-dire, le Livre des pays, dont nous devons la première connaissance aux études de MM, de Goeje et Juynboll, appartient à la fin du 1x° siècle; il mentionne lui-même dans cet ouvrage deux autres livres écrits par lui, savoir : une Histoire de l'empire byzantin, et la Relation de l'occupation de l'Afrique par les musulmans (voyez l'édition de M. Juynboll, p. 110 et p. 141), et c'est probablement le même auteur dont Makrisi, dans son Histoire d'Egypte, cite un poëme célébrant la dynastie des Toulonides en Egypte, d'où, d'après Masoudi , il était originaire. Après avoir tiré des renseignements de tous les voyageurs sur les pays étrangers, leur population, leur religion, leurs villes et leurs fleuves, il composa, vers l'an 892, ou, d'après sa propre expression, cinquante-cinq ans après la fondation de la capitale Samarra, qui eutlieu l'an 223 de l'hégire, cette œuvre qui, selon ses propres paroles, n'est qu'un abrégé servant à faire connaître les pays étrangers (فُتُتمر لاحبار البلدان), où il ne faut pas chercher la plus grande exactitude des détails. « Nous ne nous sommes pas proposé le but d'atteindre le dernier degré de la science. ni d'en comprendre tous les détails; nous désirons seulement savoir ce qu'il serait honteux d'ignorer, et dont conviennent tous les gens doués de raison. » C'est par ces mots empruntés à un autre écrivain, qu'il décrit lui-même la portée de son أَيْس طلَّبي للعلم طمعًا في بلوغ قاصيته وأَسْتياد على : livre · نهايته ولكن معرفة ما لا يسمُّ جهَّله ولا بالعاقِل خلافه Comme Ibn Khordadbeh 3, son plus proche prédécesseur, il n'est pas géographe mathématicien : négligeant de préciser

² Voyez l'Introduction à la Géographie d'Abou'iféda, par M. Reinaud, p. 1914.

Voyez Masoudi, The meadows of gold, by Sprenger, p. 23, où est mentionnée une œuvre historique sur la dynastie des Abbacides; cf. Hadji Khalfa, t. I, p. 185 et t. II, p. 110; Édrisi, dans sa préface (voyez l'édition de Jaubert, t. I, p. 111), le nomme de même, et il est désigné par Dimaski sous le prénom de plus de la la Bibliothèque impériale de Paris).

la situation des villes d'après les degrés de longitude et de latitude, et commençant la description de chaque province par la capitale, il indique par stations (مَراحِل) la distance des villes les plus considérables entre elles, y ajoutant une petite description de la ville mentionnée, et souvent rappelant à la mémoire un fait historique qui s'y rattache. La partie la plus intéressante est le commencement de cet ouvrage, contenant une description très-détaillée des deux capitales, Baghdad et Samarra, celle-ci, résidence des khalifes depuis Mohtassim, l'an 223 de l'hégire, jusqu'à Mohtadhid (279 de l'hégire = 892 de J. C. - 289 de l'hégire = 902 1 de J. C.); il nous indique l'étendue immense, les portes, les marchés et les rues principales de ces deux villes, et nous espérons qu'il sera possible à M. Juynboll, à l'aide de cette description, de nous en reproduire une carte. Après cette introduction, occupant presque un tiers de toute l'œuvre, l'auteur divise la terre en quatre parties, mais qui ne correspondent que très-imparfaitement à nos quatre points cardinaux, et, partant de la résidence de Baghdad, il énumère les villes les plus connues de son temps appartenant à chacune de ces quatre régions.

La première, l'orientale, ou plutôt le côté du nord-est, est limitée par les confins de l'Adherbéidjan, du Djébal, Kazwîn, Zendjân, Roûm, Ispahân, Râi, Thâbéristan, Djordjan, Sedjestân, Khorasân, jusqu'à la frontière du Thibet et du Tourkistân; l'auteur y ajoute une liste de tous les gouverneurs

du Sedjestân et du Khorasân jusqu'à son temps.

Dans la deuxième, celle du côté de la Mecque, l'auteur, partant de Baghdad, se dirige vers Koufah, le Hidjâz, Médine,

la Mecque et Thayf.

'La troisième partie comprend tous les pays situés à gauche pour celui qui, de Baghdad, tourne la face vers la Mecque; il passe par al-Madáin, Wâsith, Bassorah, et décrit la partie orientale de l'Arabie, l'Omân et le Bahrein, l'Inde et la Chine;

Voyez la Géographie de Qazwini, Ateár al-beládi, édition de M. Wüstenfeld, p. 258.

mais ici, à cause d'une lacune du manuscrit, le texte s'arrête au milieu de la description de Bassorah, et nous regrettons la perte de la description de l'Inde et de la Chine, ainsi que le commencement de la dernière partie, l'occidentale, contenant la description de l'empire byzantin, de laquelle il ne nous reste qu'une dizaine de lignes; après quoi l'auteur nous indique les stations d'Alep au Maghreb, par Émèse et les principales villes de Syrie et de Palestine, jusqu'en Égypte, dont il énumère les divers noms, correspondant à peu près à ceux mentionnés par Dimaski, y ajoutant un itinéraire du Caire à la Mecque. De l'Égypte, nous parcourons les côtes septentrionales de l'Afrique, Barca, Kayrowan, l'Ifrikia jusqu'à Tunis, d'où l'auteur nous conduit en Espagne, dont il donne une description succincte; après quoi il revient à la partie occidentale de l'Afrique, Sous el-Aqsa et les pays des Berbers, descendant vers le sud jusqu'aux confins du territoire des nègres, où est située la ville de Ghast, probablement Audeghast.

Nous remarquerons ici que M. de Goeje, en traduisant, page 9 de la préface, sans aucun commentaire, ces quatre parties du monde par l'Orient, l'Ocoident, le Sud et le Nord, a fortement embrouillé, pour le lecteur, l'intelligence de la division adoptée par Jaqubi. Comment serait-il possible, sans admettre une ignorance peu vraisemblable de la part de l'auteur, de placer l'Omân, Bahrein, l'Inde et la Chine dans la partie septentrionale, tandis qu'il énumère les parties situées aux environs de la mer Caspienne comme appartenant à l'orient? Il faut se rappeler que beaucoup de géographes arabes divisent la terre d'une manière bien différente de celle que nous avons choisie, d'après laquelle l'équateur et le méridien forment la base des quarts du globe l. Jaqubi, nommant l'orient et l'occident, ne se conforme qu'à peu près à

^{&#}x27;Sur les différentes manières de marquer les quatre points cardinaux, voyez l'Introduction à la Géographie d'Abou'lféda, par l'illustre M. Reinaud, p. exen et suiv. où sont traitées toutes les questions relatives à cette matière.

l'usage ordinaire; ce sont les côtés du lever du soleil et de son coucher; mais ceux-ci n'étant pas invariables pour tous les temps de l'année, le côté du lever (المشرق) peut signifier le nord-est, c'est-à-dire le côté où se lève le soleil pendant l'été, tandis que le coucher (المغرب) peut désigner le sudouest, c'est-à-dire le point du coucher du soleil pendant l'hiver. Quant au sud, il correspond, pour les habitants de Baghdad, à la direction de la Mecque; c'est pourquoi il le nomme Kiblah et el-Djenoub, c'est-à-dire côté par excellence; l'étoile de Canope, célèbre dans l'astrologie arabe par ses diverses influences sur la constitution humaine et animale ', ayant sa culmination au point du sud, cette région est appelée de même région de Canope. Jaqubi ne connaît qu'imparsaitement le nord, et s'arrête, dans le premier chapitre, aux côtes méridionales de la mer Caspienne, aux confins du Khorasan; ainsi; après avoir fini la description de la région de la Mecque, traitée dans le deuxième chapitre, il dirige sa vue vers la gauche, c'est-à-dire vers l'est, et forme une division particulière des pays situés dans cette direction, savoir : la partie orientale de l'Arabie, l'Omân, le Bahrein, doit, selon notre opinion, • الثمال doit, selon notre être pris ici dans son acception primitive « gauche », bien qu'il désigne ordinairement le nord, c'est-à-dire le côté gauche pour celui qui, pour s'orienter, se tournant vers le lever du soleil, a en réalité le nord à sa gauche. La phrase ajoutée, page 44 de l'édition de M. Juynboll, après le mot (الشمال) وهوكرس بناك نعش الذي يسميه الحساب الجدي met pourtant le lecteur en grand embarras; elle a été traduite par M. de Goeje, page 3 de la préface : « et partem boreæ « ubi locus est sideris Ursæ, quod astronomi appellant Ca-« pricornum, »

Le titre correspondant du troisième chapitre se lit ainsi

Qazwini, Adjáib al-Makklougát, édition de M. Wüstenfeld, p. 40; cf. un passage d'un scoliaste arabe cité par M. Defrémery, dans sa traduction du Gulistan de Sadi, p. 280, note.

الربع الثالث للحربي : dans l'édition de M. Juynboll, p. 116 على التالث الحرب الثمال قد ذكرنا اليمن وهو ربع القبلة فلندكر الآن ·D'a ربع للحربي وهو ربع الشمال وما فيه من المدائن والكور الخ bord nous ferons observer que cette traduction « ubi locus « est sideris Ursæ, quod astronomi appellant Capricornum » contient un non-sens inexplicable, attendu que la petite Ourse désigne le nord, tandis que le Capricorne indique le sud. Le mot الحدى, ayant deux significations parfaitement opposées, savoir : le signe zodiacal connu sous le nom de Capricorne, et l'étoile polaire, ou le Chevreau, qui se trouve, d'a-والنير الذي على) près Qazwini ', à la suite de la petite Ourse مرفي الذنب الجدى), a quelquefois donné lieu à de semblables bévues, ce qui déjà a été remarqué par l'illustre M. Reinaud's. Puis le mot du texte 2, nous est parfaitement inconnu; dans un article de l'illustre de Sacy, sur une œuvre de Masoudi, inséré dans le tome VIII du recueil Notices et Extraits, page 146, nous avons trouvé le même nom, écrit جرى, signifiant le nord : « Masoudi, dit de Sacy, nomme le midi تهن et le nord جَرْد ; ce dernier mot n'est pas , je crois , d'un usage ordinaire. » Probablement il faut lire dans les deux endroits , mot indiqué par la leçon du texte, p. 44; il y a, dans la langue arabe, un nom بجربيا≠, signifiant le vent de nordouest; mais l'adjectif dérivé (الجرق) n'existe pas, de même que cette signification ne conviendrait pas ici. Maintenant, supposé que le texte ne soit pas fautif, pour ne pas admettre une ignorance assez grossière et presque incroyable chez Jaqubi, d'après laquelle il aurait donné aux pays mentionnés une situation au nord de Baghdad, il nous semble mieux de supposer que l'expression « région du Chevreau » a été employée d'une manière un peu arbitraire et éloignée du sens astronomique de ce terme. Comme il a attribué la région de

Voyez Qazwini, Adj. al-Makhlougat, p. 29.

Voyez l'Introduction à la Géographie d'Abou'lféda, annot. 2, p. 19/1.

la Kiblah, ou le sud, à l'étoile de Canope, il a voulu donner un nom parallèle à la division suivante, l'appelant région du Chevreau, cette étoile étant, en tout cas, visible dans tous les pays situés au nord de l'équateur. Cependant cet expédient, pour justifier l'auteur, ne nous satisfait pas complétement, et, si les conditions du manuscrit le permettent, nous préférerions un déplacement de toute l'inscription que l'on trouve maintenant au commencement de la troisième division.

Jaqubi, du reste, n'est pas exempt de quelques erreurs propres aux anciens géographes arabes; ainsi nous retrouvons, page 124, l'opinion erronée de l'antiquité sur la fusion du Nil avec l'Indus; l'auteur, décrivant la Nubie et mentionnant la capitale Alwa, continue : « On dit que l'île d'Alwa est contigue à l'île du Sind et que le Nil, au delà d'Alwa, décharge une partie de ses eaux dans un fleuve du Sind appelé Mihran, c'est-à-dire Indus, tandis que le reste forme le Nil d'Egyple ; c'est pourquoi les deux fleuves ont leur crue au même temps de l'année. L'île d'Alwa possède aussi les mêmes animaux que le pays du Sind, des éléphants, des rhinocéros, etc. et dans le fleuve de Mihran on trouve des crocodiles comme dans le Nil d'Égypte. » Cette opinion, partagée par le géographe al-Djadidh, contemporain du calife al-Mamoun, a plus tard été tournée en ridicule par Masoudi et Albirouni 1. On ne sait pas si l'auteur, en parlant, page 144, de la fusion de l'Atlantique avec la mer Noire المناسي الأنداليس) a pensé, sclon , في الغرب على البحر الذي يأخذ إلى بحر الخزر) l'opinion de M. de Goeje, page 10, au détroit imaginaire de quelques géographes, qui relierait cette mer, ou plutôt la mer Caspienne, avec la mer du Nord, ou s'il faut ici comprendre, comme chez Masoudi, le détroit de Gibraltar 2; mais, comme ses contemporains Abou-Zeid et Masoudi3.

Meadows of gold, by Sprenger, p. 233, et Fragments arabes et persans, relatifs à l'Inde, par M. Reinaud, p. 111. Sur la situation de l'île d'Alwa, voyez Géographie d'Abou'lféda, t. 11, p. 230.

³ Voyez la traduction de M. Sprenger, p. 297.

Relation des voyages des Arabes et des Persans, etc. par M. Reinaud, t. I, p. 90 et suiv. Masoudi. The meadows of gold, by M. Sprenger, p. 374.

il semble bien clairement supposer une fusion entre l'océan Indien et l'Atlantique, disant, page 159, où il décrit la ville de Mâssa, située sur la côte occidentale de l'Afrique: « La mer jette souvent sur le rivage, vers la mosquée de Behloul, des navires chargés de blé et bâtis à Obollah, qui sont employés pour la navigation de la Chine. » Nous remarquerons encore, comme une curiosité, qu'il mentionne la ville de Tolède, page 143, comme située sur le Duero.

M. Juynboll, n'ayant à sa disposition qu'un seul manuscrit rapporté de l'Orient par M. Muchlinski, s'est contenté, dans cette édition, de reproduire le texte avec aussi peu de corrections que possible; c'est pourquoi nous trouvons quelquefois des passages obscurs ou au moins très-embrouillés, par

exemple :

وقيل وضع الاساس ما ضرب اللبن العظام: Page 9, ligne 13 . وكان الخ

...وانْ يسمّوا كلّ درب باسم القايد النازلُ : Page 14, ligne 5 البانيه: Ifautprobablement lire ، فيه أو الرجل البنيم الذي الإ

« ou du nom de celui qui l'avait construite. »

Page 31, ligne 5, au bas de la page: اليَّالَّا يَعْطَيُّرُ بِهِا أَوْ « les domestiques craignant de lui présenter l'oiseau (le hibou), de peur qu'il n'en tirât un augure défavorable, ou qu'il n'en résultât pour moi une disgrâce. » Lisez او تنالى

Page 3g, dernière ligne : على الخط الآ علا على على الابعاد فأقطع الخ

Page 44, lignes 2-3, où est donnée l'explication de l'ancien nom de la ville de Samarra, الرَّوْراء البس فيها قبله مستوية قبل مساجدها كلَّها مَرُويَّة فيها رَوْراء ليس فيها قبله مستوية D'après l'explication du dictionnaire géographique مقبم البُلُدان, sous l'article الرَّوْراء ما الرَّوْراء الما المَّوْراء به عليه المُعلى ا

nom qui a été donné de même à Baghdad أرورا و الزرراو في قبلتها ببغداد هي الجانب الشرق مقيت الزرراء الإزرراو في قبلتها supposens qu'il faut lire, au lieu de مَرْوية فيها زَرْراء قبلة, qui ne donne aucun sens, مُرْوية فيها أَزْورار et au lieu de مَرْوية فيها أَزْورار إلى قبلة, et au lieu de أَرْورار أو بالله بالمناب المناب المناب

Page 96, ligne 4, les mots وعليها ظائل بوارى semblent bien obscurs.

Quant à l'ouvrage de M. de Goeje, il a ajouté à la partie du texte contenant la description du Maghreb une traduction, avec un commentaire latin très-étendu. Qu'il nous soit permis, en terminant cet article, de faire une remarque sur la ville, dont le nom est écrit, par M. de Goeje, page 70, Tasfâturah (dans le texte arabe, p. 9: مند عند عند), située à deux journées de Kayrowân, dont l'identité n'a pas été reconnue par l'éditeur: «Nihil de hac urbe tradendum habeo, «nisi, ut ex scribendi ratione al-Jaqubii necessario fere sequitur, eam jacere inter el-Hamamat et Tunis..... Frustra « vero nomen in libris geographicis et bistoricis quæsivi. »

Dans l'œuvre importante sur les médailles puniques récemment publiée à Gopenhague par M. Müller 2, trois monnaies sont mentionnées, portant une légende dont M. Müller a déchiffré les lettres 7 ½ ½ ½. Réfutant la conjecture d'après laquelle ces lettres signifieraient la ville de *Thapsus*, M. Müller propose d'y chercher la ville de *Tysdras*, connue dès l'antiquité, les lettres S, Th, P, Z, R, pouvant facilement être changées, chez les auteurs grecs et romains,

Voyez Voyages d'Ibn Batoutah, par MM. Defrémery et Sanguinetti, t. II, p. 143, et d'Herbelot, Bibliothèque orientale, sous l'article Zaura.

Numismatique de l'ancienne Afrique, 2 volumes in-1°, t. II, p. 58-60; sur cette légende, comparer aussi M. Judas, dans la Revue numismatique française, 1856, p. 167.

en Th, S, P, D, R (Thyspdr) et par l'élision du P en Thysdr. En admettant cette transposition, qui nous paraît vraisemblable, nous avons le même nom ici écrit en arabe تسفوطوة, dont la position, décrite par Jaqubi, convient assez bien à celle de Thysdrus, voisin d'Hadrumète et situé à quelque distance de la côte, sur une route principale qui, venant du sud, aboutissait à Hadrumète qui lui servait de port; c'est pourquoi on voit la tête de Neptune sur une desdites monnaies de Thysdrus, bien que cette ville ne fût pas maritime. Il en reste encore des ruines très-considérables dans une localité connue sous le nom de Ledjem ou al-Jemmuh.

A. F. MEHREN.

A GRAMMAR of the pushto or language of the Afghans, etc. by Captain H. G. RAVERTY, seconde édition. Londres (S. Austin's Printing-office, Hertfort), 1860, in-4°, xvi, 204 pages.

A DICTIONARY of the pushto or language of the Afghans, by Cap.

RAVERTY. Londres, 1860, in-4°, 1115 pages.

THE GULSHAN-I-ROH, being selections, prose and poetical, in the pushto or Afghan language, by Capt. RAVERTY. Londres, 1861, in-4°, vi et 386 pages.

Selections from the poetry of the Afghans, etc. by Cap. RAVERTY. Londres.

1862, petit in-4°, xxxII et 348 pages.

M. le capitaine Raverty, dont j'ai mentionné, dans mon avant-dernier discours d'ouverture du cours d'hindoustani, le Thesaurus of english and hindustani technical Terms, ne s'est pas seulement occupé d'hindoustani; il a aussi cultivé avec succès le persan, l'arabe et les principales langues provinciales de l'Inde, et il s'est surtout appliqué, d'une manière toute spéciale, à l'étude du puschtu ou langue des Afghans, qui n'était guère connue avant lui que par les travaux de M. B. Dorn, de Saint-Pétersbourg, mais qui, par ceux de M. le cap. Raverty, est mise tout à fait en lumière et

Voy. Géographie universelle de Malte-Brun, par Lavallée, t. VI, p. 132.

peut être étudiée désormais aussi facilement que les langues orientales pour lesquelles abondent les ressources de l'érudition européenne. M. Raverty a eu sur M. Dorn l'avantage de réunir à la théorie la pratique, car il a été longtemps en relation avec des Afghans fort instruits, et il les a fréquemment consultés : il a pu avoir ainsi la solution de bien des difficultés qu'il lui aurait été difficile de vaincre s'il eût été placé dans d'autres circonstances. On s'aperçoit facilement, en lisant ses ouvrages, qu'il parle ex professo et qu'il connaît admirablement le sujet qu'il traite. M. Dorn, dans une lettre particulière dont il lui a permis de faire usage, en convient avec une modestie qui lui fait honneur. « Mes travaux , lui dit-il, disparaissent presque entièrement devant les vôtres; mais je suis heureux que ma langue favorite ait trouvé en vous un interprète à qui sa longue résidence dans l'Afghanistan a fourni les moyens de surpasser celui qui n'avait à sa disposition que de chétifs matériaux. »

Les ouvrages de M. Raverty sur la langue puschtu offrent un ensemble qui permet d'apprendre la langue sans avoir recours à d'autres livres que les siens. M. Raverty donne, dans l'avant-propos de 35 pages de sa Grammaire, un aperçu de l'histoire des Afghans, qui se considèrent, ainsi qu'on le sait, comme les tribus perdues d'Israël, et qui sont néaumoins de bons musulmans sunnites, ennemis par conséquent de leurs voisins les Persans, qui sont schiites. Puis M. Raverty explique la formation de la langue et entre dans des détails curieux sur sa littérature. Il aborde enfin les règles de la grammaire d'après la nomenclature arabe, et il appuie toujours les règles qu'il donne d'exemples bien choisis et em-

pruntés aux meilleurs écrivains en prose et en vers.

Le puschtu appartient à la branche iranienne des langues, ce qui ne l'empêche pas d'avoir son caractère propre. Il ressemble à l'hindoustani sous plusieurs rapports; entre autres, par la construction des verbes actifs aux temps passés qui concordent avec leur régime, lequel devient ainsi le sujet grammatical; en ce qu'il n'a, comme cette langue, que deux

genres, le masculin et le féminin, distingués par des désinences particulières; enfin en ce qu'il est surchargé comme elle d'une grande quantité de mots persans et arabes, etc. On se sert, pour écrire le puschtu, de l'écriture arabe dite naskhi, et non, comme en hindoustani, de celle qui est appelée nasta'lic. Outre les lettres cérébrales ou linguales communes à l'hindoustani et au puschtu, ce dernier idiome a cinq autres lettres qui lui sont particulières. On y emploie, pour la déclinaison, des prépositions ou des postpositions, selon les cas.

Dans le Dictionnaire il y a aussi une préface explicative de 24 pages sur ce que le puschtu a d'original et de similaire avec d'autres langues, et sur ses rapports avec les langues sémitiques auxquelles l'origine des Afghans semble devoir le rattacher. Ce dictionnaire est coordonné de la manière la plus satisfaisante.

Le Gulschan-Roh « le Jardin de Roh, » c'est-à-dire de l'Afghanistan ou plutôt de la partie montagneuse du pays d'où est tiré le nom de Rohillas, offre un choix considérable de fragments de smeilleurs écrivains afghans en prose et en vers. Ce volume ne contient que les textes originaux; mais on en trouve la traduction dans les Selections from the poetry of the Afghans, lesquelles sont précédées de remarques sur les doctrines mystiques et les poésies des sosis, sujet que j'ai traité moi-même dans mon Mémoire sur la poésie philosophique et religieuse des Persans, mais sur lequel M. Raverty donne de nouvelles et intéressantes explications.

GARCIN DE TASSY.

¹ Je remarque la préposition du génitif, qui est du, la même qu'en panjabi, si ce n'est qu'elle est postposition dans cette dernière langue, et qu'elle rappelle le di italien et le de français, qui expriment le même cas.

A Monsieur REINAUD, président de la Société asiatique.

Monsieur,

En lisant le très-intéressant mémoire que vous avez publié dans le dernier numéro du Journal asiatique1, j'ai vu qu'au nombre des autorités les plus importantes sur l'Inde, que vous citez à l'appui de vos opinions, se trouvent les extraits chinois insérés par l'illustre James Prinsep dans le Journal de la Société asiatique de Calcutta (janvier 1837). dans lesquels extraits l'érudition occidentale apprit pour la première fois que les Scythes envahirent l'Inde, l'an 26 avant notre ère, et qu'ils l'occupèrent jusque vers le milieu du me siècle après Jésus-Christ. Ces mêmes extraits et les notes qui les accompagnent ont été souvent cités par les écrivains qui, depuis, se sont occupés de l'histoire de l'Inde. M. le colonel Sykes, aujourd'hui président de la Société asiatique de Londres, dans son important Mémoire sur l'état religieux, moral et politique de l'Inde avant l'invasion musulmane2. avait cité aussi ces extraits chinois, en en attribuant la traduction à M. Abel Rémusat. Cette erreur fut rectifiée dans une lettre que j'adressai le 24 décembre 1841 au rédacteur de l'Asiatic journal de Londres, qui, le premier, avait inséré lesdits extraits, traduits par moi de l'Encyclopédie historique et littéraire de Ma-touan-lin, dans les numéros de juillet et août 1836 de son journal.

Cette même traduction fut reproduite, avec les notes nombreuses que j'y avais jointes, par M. James Prinsep, dans le Journal de la Société asiatique da Bengale, cité plus haut. Ce savant y ajouta ³, avec le D' Mill, quelques très-courtes re-

Août-septembre 1861.

² Journal of the Asiatic Society of Great-Britain and Ireland. No XII.

La reproduction de mon article, dans le Journal de la Société asiatique du Bengale (janvier 1837, p. 61 et suiv.), est précédée de la note suivante: «The great interest which now prevails respecting the middle age of Indian history, persuades us to transfer to our pages the following article from

marques distinguées par ses initiales (J. P.) ou par celles d'Éditeur (Éd.). Ce qui avait pu faire croire à M. le colonel Sykes que la Notice sur l'Inde de Ma-touan-lin, que j'avais traduite, l'avait été par M. Rémusat, c'est que, par esprit de justice et par zèle pour la science, je renvoyais plusieurs fois dans mes Notes à ses propres traductions.

Avant d'adresser au rédacteur du Journal asiatique de Londres une copie de ma traduction de Ma-touan-lin, j'avais remis cette même traduction à la commission du Journal asiatique de Paris, et je l'avais fait précéder de considérations sur les faits importants pour l'étude de l'histoire ancienne de l'Inde que l'on pouvait tirer des livres chinois, en y comprenant un tableau chronologique de tous les faits historiques révélés par la notice en question. Mais la publication de mon article dans le Journal de la Société ayant éprouvé d'assez longs retards, ma traduction de Ma-touan-lin parut en anglais dans le Journal de Londres avant de paraître en français à Paris, et la commission du Journal, qui en avait déjà fait commencer l'impression, ne voulut pas la poursuivre, et me rendit mon manuscrit.

Tout le monde n'a pas ignoré, cependant, que j'étais l'auteur de la traduction des extraits chinois en question et des notes qui les accompagnent. J'ai été signalé comme coupable de ce méfait dans une note du Journal asiatique du mois de juillet 1836 (p. 56). Une nouvelle traduction de la même notice de Ma-touan-lin sur l'Inde a aussi paru depuis dans le Journal de la Société (mois d'août 1847). J'ai eu la satisfaction, en lisant cette dernière traduction, de voir que celle que j'avais faite onze ans auparavant ne différait pas beaucoup de celle du savant professeur du Collége de France; ce qui est au moins une présomption en faveur de la première.

J'ai cru devoir saisir l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui pour constater dans le Journal les faits qui précèdent. Je n'éprouve aucun regret de ce que mon nom n'a pas été

the London Asiatic Journal for July, August, 1836. The author or translator's name is not given. -- Ep. "

placé, dans le temps, au bas de la traduction des extraits chinois en question, parce que, avec l'esprit d'injustice auquel j'ai été depuis longtemps habitué, il n'eût fait que lui ôter tout crédit; tandis que, publiée comme elle l'a été, les faits historiques importants qu'elle faisait pour la première fois connaître ont été recueillis par l'histoire.

Recevez, Monsieur le Président, l'expression de mes sen-

timents très-distingués. - G. PAUTHIER.

Paris, le 7 novembre 1861.

DICTIONNAIRE TURC-ARABE-PERSAN, par J. Th. ZENKER. Cahier 1 (feuilles 1-10). Leipzig, 1862, petit in-fol.

M. Zenker avait publié, il y a déjà quelques années, le plan de son Dictionnaire turc, qui comprend nécessairement aussi les Dictionnaires arabe et persan, parce qu'il est impossible de prévoir quelles expressions tirées de ces deux langues on rencontrera dans un livre turc quelconque. Le but de l'auteur est de rendre son ouvrage plus complet que les Dictionnaires turcs existants, et la très-louable libéralité de l'administration de la Bibliothèque royale de Munich a mis entre ses mains les riches matériaux qui se trouvent dans les papiers de M. Quatremère, et qui ont fourni à M. Zenker le moyen d'ajouter à son travail les dialectes du turc oriental. L'ouvrage doit être terminé en vingt-cinq livraisons. La traduction des mots orientaux est donnée en français et en allemand; les explications plus détaillées, en allemand seulement. L'imprimeur de l'ouvrage y fait usage de types arabes, qui me paraissent nouvellement gravés; ils sont très-compactes, ce qui est un avantage réel; mais ils me semblent être trop grêles et assez peu élégants. L'intention de l'auteur est de faire paraître quatre ou cinq livraisons par an, de façon à pouvoir achever le livre en 1867. Le prix de chaque livraison est de 5 francs. - J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL-MAI 1862.

ÉTUDE

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

EN PAYS MUSULMANS,

ET SPÉCIALEMENT EN TURQUIE

(RITE HANÉFITE),

PAR M. BELIN,

SECRÉTAIRE-INTERPRÈTE DE L'AMBASSADE DE FRANCE À CONSTANTINOPLE.

(Fin.)

339. « Défense est faite de concéder une terre vacante à une femme. Si, cependant, après être parvenue à se rendre acquéreur d'un terrain, elle payait la dîme et les ruçoum, elle n'en serait pas dépouillée.

340. « Tout terrain raïa, donné à tapou, ne peut plus être repris des mains du détenteur, à moins que celui-ci ne le laisse inculte pendant trois

années 1.

341. « Tout terrain raïa, dont le sâhib « détenteur » sera décédé, ou aura quitté le pays, sera ad-

Voy. ci-dessus, nº 229.

ministré, à titre teçarruf, par le sipâhi, ou donné à tapou par ce dernier; il ne peut devenir khâssé¹; et le sipâhi devra, en temps voulu, acquitter, pour ce terrain, les avâriz auxquels il pourrait être soumis².

342. « Les imams vivant du revenu vaqouf des mosquées, ou tout autre imam en exercice, sont, par le fait de leur caractère, exempts de l'impôt avâriz et du resmi-tchift « droit de labour. »

343. « Tout individu qui, avec la permission du sipâhi³, défrichera une terre morte, ne devra aucun droit de tapou pour cette terre, et ne pourra en être dépossédé avant le terme de trois années. Au bout de ce terme, le sipâhi a droit de mettre cette terre en tapou, le revivificateur conservant un droit de préférence sur tout autre acquéreur.

344. « Les droits ne doivent être réclamés par le sipâhi qu'après l'échéance du terme; si celui-ci était destitué avant cette époque, le nouveau titulaire réclamerait les droits, non du raîa, mais du sipâhi, son prédécesseur.

345. «Un droit de kilé, frappé sur les villes, servait à défrayer les iltchis « ambassadeurs, » et les envoyés de la Porte, auxquels, sur ce fonds, on fournissait vivres, courriers, guides, etc. selon la tenue des firmans dont ils étaient porteurs.

346. «Les droits et impositions frappés sur les raïas «cultivateurs,» qui, du reste, n'étaient pas

¹ Voy. ci-dessus, nº 313.

² Voy. ci-dessus, nº 334.

J Voy. ci-dessus, nº 245.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 259 uniformes partout, n'étaient pas non plus recouvrés uniquement par le sipâhi; mais tantôt par portions inégales, entre le sipâhi, le zâim¹ et le mîri-liva, et tantôt entre deux de ceux-ci, à l'exclusion du troisième².

347. Ainsi, par exemple, le resmi-tchift, qui variait suivant les localités, se répartissait de la manière suivante dans la nahiè de kecerdè:

34 aspres: 24 pour le sipâhi.
5 pour le zâim.
5 pour le miri-liva.
34

A tout argadat la quotité est de :

33 aspres: 24 pour le sipâhi.
6 pour le miri liva.
3 pour le zâim.

348. «En outre des droits frappés sur les açiab « moulins, » sur le pacage, le miel et les ruches, des taxes d'atlaq « parcours pour les bestiaux, » l'été dans les iailaqs, l'hiver dans les qychlaqs, de sâlâriiè 3, et d'avâriz, le Qânoun-nâmei Bosna ajoute que, dans les timârs non libres, les droits de mariage, les amendes, le tapou d'emplacement de maison, le resmi

Záīm indique ici le sonbáchi ou le sandjaq-bei.

² Voy. ci-dessus, n° 304.

³ On lit dans le Qânoun-nâméi Bosna (de mon ms. p. 18 et suiv.) : Le sâlâriiè se prélève sur les musulmans, concurremment avec la dime

tutun ou resmi donkhân « droit de feu 1 » des individus étrangers au timâr, sont partagés par moitié entre le « scigneur du lieu » sâhibi-raīct, et le sandjaqbeī, ou le sou-bâchi dont relève l'immigrant. Là même où tous les deux n'ont pas lieu de partager par portions égales, l'un prend le quart. En Qaramanie, la seconde moitié est affectée aux khâs « apanages » des princes de la famille impériale.

349. «Le droit de siançailles est de 60 aspres pour une fille riche, de 40 pour une semme. C'est le père qui est responsable envers le sipâhi du

payement de ce droit.

350. Les sipâhis eux-mêmes n'étaient pas exempts de cette imposition : pour la fille d'un sipâhi, celui-ci devait payer l'arouçâne «droit de fiançailles» au son-bâchi; celui-ci, en pareil cas, au sandjag-beï, ce dernier au beïlerbeï; et enfin, si ce dernier mariait sa fille, il devait acquitter la redevance au trésor impérial ².

351. La perception de la dîme était spécialement réservée aux soins d'un préposé ad hoc, aâmil; celle due aux vagoufs, au mevqouftchi.

352. «Malgré les réformes opérées par le sultan Suleïman, dit d'Obsson³, d'énormes abus s'intro-

sur les céréales. Cet impôt étant acquitté, les collecteurs et les sipâhis ne pourront exiger en sus le iemehlik des musulmans, ويرا سالاريه, attendu que le sâlârité est payé en échange des rations, ièmehlik.

¹ Qânoun-nâméi-livái Bosna, de mon ms. p. 23 ro.

Voy. aussi Hammer, loc. land. t. VI, p. 271.
 Loc. land. t. VII, p. 375.

duisirent sous le règne de ses successeurs, et notamment sous celui de Mourad III. La plupart des feudataires ne se présentaient plus sous les drapeaux du miri-liva, et leur désobéissance restait impunie, quoique les règlements condamnassent les coupables, suivant la nature de leurs fiefs, à la dépossession, ou à la perte d'une année de revenu. Les pachas adjugeaient à l'enchère, pour leur propre compte, les ziûmets et les timârs; le même sief était vendu à plusieurs personnes, qui, munies chacune de leur bérat, en réclamaient la possession et troublaient les provinces par leurs clameurs et leurs querelles souvent sanglantes. Il n'existait aucun contrôle; les décès des sipáhis n'étaient point constatés; et il arrivait qu'après leur mort, des individus, s'emparant de leurs bérats, les produisaient en leur propre nom pour obtenir des fiefs. Moustafa II crut remédier à ces désordres en faisant revivre le règlement qui ôtait aux pachas le droit de disposer de ces bénéfices; mais le mal ne fit que changer de place; ce fut alors le ministre qui donna ces bérats, et ils devinrent la proie de la faveur, de la corruption et de l'intrigue; ils passèrent bientôt dans la possession d'officiers du palais, de fonctionnaires civils, et cette institution militaire fut tellement dégradée, que Moustafa III, au commencement de la guerre qui éclata avec la Russie, en 1768, fut étonné de voir que cette milice ne figurait plus sur les états de l'armée que pour un chiffre de 20,000 djebèlis environ. Après la paix de

Qaïnardji ¹, Abdulhamid voulut restaurer l'organisation de cette milice, et rendit en 1776 un édit sévère; il ne produisit aucun effet. Les clameurs de tous ceux qui jouissaient de ces bénéfices effrayèrent le ministère à un tel point qu'il engagea le souverain à abandonner son projet. L'État fut donc privé d'une grande partie des forces que semblait lui assurer l'établissement de ces fiefs; les hommes en place qui les possèdent aujourd'hui, ajoute notre auteur, les afferment et se dispensent du service militaire; ils s'exemptent même de l'obligation de fournir au besoin leur contingent de cavaliers, moyennant une compensation de 50 piastres par homme, qu'ils payent au trésor sous le nom de bèdèli-djèbèli ².»

353. De tout ce qui précède nous sommes amenés à constater, en terminant, que la concession des bénéfices attribués uniquement, dans le principe, à des militaires ou plutôt à des individus aptes au service militaire, et ensuite à des fonctionnaires civils, ainsi que la concession spéciale, moaqûtéa, de tel ou tel impôt, dans certaines provinces, ont été faites originairement pour un terme de courte durée, une année par exemple; c'était le

1 Signé le 21 juillet 1774 (24 djumadi premier 1188).

² Un fetva du Behdjet-alfétivi est ainsi conçu: « Si Zéid a donné en fermage, iltizâm, à Amr, pour la somme de cent piastres, le village dont il a le timâr, et si Zéid n'a pas acquitté la redevance due par lui à l'État, à titre de djèbèli aqtehèci, on fait saisie de la récolte du village, et le fermier est en droit de reprendre de Zéid le montant de son fermage.»

354. La rente viagère payée par l'État, en compensation des anciens fiefs (timârs, ziâmets, muqâtéa), aux propriétaires dépossédés, était en 1850 de 40,000,000 de piastres².

355. En 1860, cette rente ne figure plus, dans

1 Voy. ci-dessus, no 5 et 69.

² Renseignements pour servir à l'histoire contemporaine de l'empire ottoman.

les dépenses publiques, que pour la somme de 24,130,796 piastres, savoir :

Aux anciens possesseurs des timárs et ziâme	ts,
piastres Annuités accordées aux mouqûtéadjis	14,537,043 9,593,753
	24,130,796

TITRE III. — GUÉDIKS. — CONCESSION DU DROIT D'EXERCER UN MÉTIER, UNE PROFESSION.

356. Il me reste à parler d'un autre genre de propriété qui tient à la fois du malk et du vaqouf, et dont la constitution définitive n'est établie que par la sanction de l'autorité souveraine; c'est le quédik, à savoir : l'acquisition faite par un tiers, à titre mulk, c'est-à-dire en toute propriété, et en échange d'une rente annuelle; dont le montant est fixé entre les parties, de telle ou telle gortion de la propriété d'autrui, à l'effet d'exercer à perpétuité, et en droit, un métier, une profession quelconque. Le mot quédik, synonyme de délik, et qui signifie «brèche, trou, » est donc, au figuré, quant à la propriété immobilière, une dérogation au principe fondamental, une brèche faite, de son consentement, dans le bien d'autrui, et donnant à l'acquéreur, dans telles proportions déterminées, droit de propriété dans cette même propriété.

357. La même expression, qu'on retrouve également comme désignant une catégorie de timar et de ziâmet, ainsi qu'un certain rang dans la hiérarSUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 265 chie du harem impérial, n'a pas d'autre signification; c'est toujours une dérogation, une atteinte au

principe, à la règle.

358. Le quédik, qui, d'ailleurs, n'a pas d'équivalent en arabe, et n'existe point dans le chériat, est, selon l'opinion de l'historiographe ottoman Djeudet-Efendi, qui a bien voulu m'assister de ses lumières sur la matière 1, une institution relativement moderne, qui ne remonte pas au delà d'un siècle et demi à deux siècles, du moins quant à son application générale. En effet, il a pu convenir à tels ou tels individus de conclure primitivement des marchés de ce genre, pour s'assurer à titre perpétuel, soit à eux-mêmes, soit en faveur d'une œuvre pieuse, les revenus plus ou moins considérables d'une industrie exécutée sur un point plutôt que sur tel autre; mais une fois que ce qui faisait l'exception a tendu chaque jour à se développer davantage, l'État alors a dù réglementer cette nouvelle forme de propriété, et, en consacrant son droit, créer en même temps de nouvelles ressources au trésor public. C'est alors que le nombre des individus qui, seuls, avaient le droit d'exercer tel métier, telle profession, fut fixé; et, comme ce nombre ne pouvait être dépassé, l'esnaf « corporation » se trouva constituée d'une façon en quelque sorte im-

¹ Je dois également d'utiles renseignements à Afif-Bei, uncien grand chancelier de l'empire, actuellement sous-secrétaire d'état au grand vizirat, et à Ahmed-Efendi, employé supérieur au ministère des finances.

muable, et chaque maître devint possesseur d'un guédik, qui lui donnait le droit d'exercer son métier, sa profession, mais là seulement où le guédik avait été constitué.

359. Il y a deux sortes de guédiks : les uns déterminés quant au nombre et à l'emplacement; les autres quant au nombre seulement; ces derniers

sont dits haváii-quédiks.

360. L'établissement ou, pour mieux dire, la création d'un quédik s'accomplissait de la manière suivante : l'acquéreur s'abouchait avec le propriétaire de l'immeuble où il désirait établir son quédik; le montant de la rente annuelle, perpétuelle et invariable à payer par lui ou ses tenants lieu au propriétaire de l'immeuble, était débattu et fixé d'un commun accord entre les parties; après quoi, l'acquéreur se rendait au galemi-châhânè 2 « bureau compétent de la Porte; » il y exposait sa demande, et recevait, contre payement d'une certaine somme une fois payée, monadjelé, soit un firman, soit un ilmou khaber (titre nommé aussi gouïrouglou sened), constituant son droit à la propriété du quédik. L'acquéreur devait, en outre, fournir le quédik de tous les accessoires nécessaires à l'exercice de la profession à laquelle ce fonds était destiné; à chaque mu-

¹ M. Bianchi, Dictionnaire turc-français, t. II, p. 558, dit « que la plupart des maisons des Européens, à Smyrne, appartiennent à la famille de Qara-Osman-Zâdè, qui en retire la rente (guédik).»

a bureaux impériaux.» On désigne sous cette dénomination les bureaux de la Porte, des archives et du département des finances. (Voy. d'Obsson, loc. laud. VII, p. 273.)

sur la propriété foncière en turquie. 267 tation, récolement de ces ustensiles devait être fait par l'autorité judiciaire, et, à chacune d'elles, le nouvel acquéreur devait payer à l'État une somme déterminée; moyennant ces charges, l'acquéreur du guédik en avait la propriété pleine et entière; il en pouvait disposer sous toutes les formes, donation, hypothèque ou vente, sauf, lors de chacune de ces diverses mutations, à représenter au mehkemè, habile à dresser ces actes, le titre primitif et constitutif du guédik, délivré par l'État.

361. Il ne faudrait pas inférer de là que les prescriptions du décret réglementaire des guédiks furent strictement observées; de nombreux abus ne tardèrent pas à s'introduire; et, dans le but d'y mettre sin, Mahmoud II, lors de la création du ministère de l'evqâf, décida, en 1247 (1831), qu'à l'exception de quatre corporations seulement, à savoir celles des marchands de farine, de fraugeoles, de pain et de tabac, dont les guédiks resteraient à l'état mulk, tous les autres guédiks seraient du ressort de l'administration de l'evqâf. Cette décision semblait, d'ailleurs, provoquée par la nature même des guédiks, qui, pour la plupart, étaient affectés à des œuvres de piété ou d'utilité publique.

362. Malgré les bases posées par sultan Mahmoud, les délégués de l'État ne se firent pas faute d'enfreindre eux-mêmes les décrets souverains; on parvint à obtenir de nouveaux titres, et le nombre des guédiks s'augmenta singulièrement. D'autre part, le principe de l'abolition du monopole et celui de

la liberté du commerce ne permettant pas d'interdire aux étrangers l'exercice de leur industrie, le système des corporations était aboli naturellement, et le guédik devait aboutir au roukhçatiiè, c'est-àdire au simple «droit de patente,» permettant à celui qui le paye à l'État d'exercer son industrie partout où bon lui semble.

363. En présence de cet état de choses, le gouvernement a édicté une loi 1 qui supprime les guédiks acquis abusivement, décrète l'extinction successive de ceux qui relèvent soit du vaqouf, soit du beït-elmâl, et maintient uniquement les quatre sortes de guédiks mentionnés plus haut 2. Ceux-ci, sauf les guédiks de doukhandjis, laissés dans les attributions des mehkemè locaux, relèveront partout ailleurs du mehkemè de Constantinople.

364. Voici les principales dispositions de la nou-

velle loi:

365. « Le propriétaire mulk du guédik peut le vendre, en faire donation, ou le grever d'hypothèques. (Art. 1^{er}.)

366. « Les guédiks mulks sont seulement ceux de marchands de farine, de fraugeoles, de pain et de tabac. (Art. vii.)

367. « Tout détenteur de guédik qui n'aurait

entre les mains qu'un titre postérieur à l'an 1247,

¹ Voyez le texte ture dans le Djéridet havadis du 19 moharrem 1278 (27 juillet 1861). (Art. 1 à xxx.)
² Voyez n° 361.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 269 sera dépossédé dudit guédik, lequel demeurera et restera supprimé. (Art. VIII.)

368. «Tout titre de ce genre ne sera valable que pour les quatre sortes de guédiks mentionnés

au nº 361. (Art. 1x.)

369. «Pour toute mutation quelconque, le nouvel acquéreur devra se pourvoir d'un ilmon khaber

(déclaration) du chef de l'esnaf. (Art. x1.)

370. «Tout hudjet délivré à l'occasion de mutations de guédiks concédés, soit par firman, soit par ilmon khaber, devra mentionner le chiffre primitif de la rente payable au propriétaire originaire de l'immeuble où le guédik aura été constitué, ainsi que les confins des quatre côtés et les ustensiles attachés au fonds. (Art. xII et XIII.)

371. «La rente payable au propriétaire de l'immeuble où se trouve le guédik ne peut être augmentée sans le consentement de l'acquéreur primitif du guédik ou ses tenants lieu. (Art. xiv.)

372. «Le propriétaire mulk du guédik ne peut le transporter ailleurs; celui-ci doit rester sur le lieu même de son emplacement primitif. » (Art. xv.)

373. La seconde classe des guédiks est celle des havâii guédiks, c'est-à-dire dont le lieu n'est pas fixe et déterminé, et que les titulaires peuvent établir et transporter où bon leur semble.

374. De ceux-ci, les uns relèvent du vaqouf, les autres du beït-elmâl «domaine de l'État.» A leur égard, la nouvelle loi contient les dispositions sui-

vantes:

375. "Tout guédik-havâii possédé en vaqouf, et devenu mahloul "vacant," ne pourra plus être concédé à un nouvel acquéreur; il sera rayé des registres de l'evqâf; il en sera de même des guédiks du même genre relevant du beït-elmâl; en cas de déshérence, ils ne seront plus mis en adjudication, et ils seront effacés des registres du qalem et du mehkemè." (Art. xvi.)

376. « Il est interdit à tout qadi de recevoir et dresser, en faveur d'une œuvre quelconque, aucun acte constituant en vaqouf tout guédik possédé actuellement en mulk. » (Art. xix.)

377. Enfin, cette loi, abrogeant tous firmans et dispositions antérieures, enregistrés dans les aglâmi-châhânè et dans les mehkème, ajoute que celles-ci pourront recevoir, avec le temps, telles modifications que réclameraient les circonstances.

378. J'ai dit plus haut que le mot guédik désignait aussi une catégorie particulière de ziâmets et de timârs. Ici encore l'application de ce mot procède de la même idée : dérogation au principe; en effet, tout possesseur de timâr ou de ziâmet devait, au premier appel, se rendre à l'armée avec le contingent d'hommes qu'il avait à fournir; telle était la règle. Cependant le gouvernement y dérogea en créant des guédikli-timâr ou guédikli-ziâmet¹, dont les titulaires employés de la Porte ou du palais impérial jouissaient du revenu attaché auxdits ziâmets et timârs, sans être tenus au service militaire.

¹ Voyez ci-dessus, nos 306 et 307, notes.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 271

379. Il en était de même des guédikli-záims, dont parle d'Ohsson 1. Ceux-ci formaient une milice de quatre cents hommes, qui tenait garnison dans la capitale, et qui n'allait à l'armée qu'à la suite du sultan ou du grand vizir.

380. Pour ce qui est de l'acception du mot guédik dans la hiérarchie du harem impérial, il désigne douze esclaves, dites guédikli, choisies parmi les plus belles du palais, affectées au service du sultan, et chargées de remplir divers offices auprès de sa personne; elles deviennent souvent les rivales des quadin ou dames du palais; et quand l'une d'elles a pu s'attirer les attentions particulières du Grand Seigneur, elle n'est point pour cela séparée de ses compagnes, mais on la distingue par le titre d'iqbâl « favorite 2. »

TITRE IV. — RÉSUMÉ DE L'ANCIENNE LÉGISLATION SUR L'ÉTAT DES TERRES ET DES PERSONNES.

381. Disposition religieuse du globe:

1° Dâr-ulislâm « pays musulman, » occupé par les mouminin « vrais croyants, » ou muvahhidoun « unitaires, » et plus spécialement, dans l'origine, les Arabes.

2° Dâr-ulharb « pays de guerre, » occupé par les kuffår « mécréants, » ou muchrikoun, qui donnent à Dieu des associés, les chrétiens (trinitaires).

¹ Loc. laud. t. VII, p. 168 et 173, et ci-dessus, nº 309, note.

² Voyez Constantinople et le Bosphore de Thrace, par le comte Andréossy, p. 22.

382. Division agricole du sol musulman:

1° Terre âmir ou ma'mour « productive, cultivée, en rapport. »

2º Terre mévât «morte, » inculte, abandonnée

et sans maître connu.

Celle-ci, dans un but d'encouragement pour l'agriculture, est concédée par le prince à quiconque veut la revivisier; mais le concessionnaire ne peut en jouir qu'à la condition sine qua non de la revivisier; autrement il perdrait sa concession, qui serait donnée à un nouvel exploitant.

383. Division politique du territoire soumis à la do-

mination musulmane :

1º Terre uchritè « non tributaire, » soumise à la dîme; tout territoire conquis par la force, qui aura été partagé entre les vainqueurs; territoire dont les indigènes ont spontanément embrassé l'islamisme avant la conquête.

Parmi ces terres viennent se ranger les vaqoufs, destinés par les fondateurs musulmans à l'érection et à l'entretien des édifices consacrés au culte, à

l'instruction ou à l'assistance publique.

2° Terre kharûdjüè a tributaire, » soumise au kharûdj, c'est-à-dire sol conquis par capitulation, et qui a été laissé aux indigènes en toute propriété mulk; ou bien territoire qui, ayant été conquis par la force, n'est laissé aux indigènes que pour en faire la culture, et qui, à titre de vaqouf, est devenu une propriété nationale, dont le revenu est employé aux besoins de tous. SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TUROUIE. 273

384. Bénéfices. — A différentes époques, le territoire a été classé en une série de subdivisions, dans lesquelles le recouvrement des impôts, à divers titres, a été concédé, avec l'exercice des droits seigneuriaux, à la partie militaire de la nation. Cette concession, annuelle dans le principe, est devenue ensuite viagère, et enfin héréditaire, jusqu'à la promulgation du tanzimât, qui a fait rentrer l'État dans la plénitude de ses droits souverains, du moins quant à l'avenir, tout en maintenant le principe de vassalité de la terre par la délivrance du tapou.

385. Emploi primitif du revenu à des objets rappelant son origine. — Cette distinction a disparu aujourd'hui, en principe, dans les administrations su-

périeures de la Porte, à Constantinople.

386. Condition des personnes. — Elle est indiquée suffisamment par celle de la terre. Au sommet de la société musulmane, l'imam, le pontife-roi, administrateur de la propriété nationale, de la fortune publique; au-dessous, le raïet, le peuple, la nation, en particulier, les musulmans; à côté de ceux-ci, mais dans une condition inférieure, viennent se placer, à l'état de clients, les zimmis ou kuffûr « infidèles, » habitant le dâr-ulislâm à titre permanent, et les mustèmen, à titre provisoire.

XIX.

CHAPITRE X.

NOUVEAU DROIT DES PERSONNES ET DE LA PROPRIÉTÉ, IN-TRODUIT PAR LE TANZIMÂT ET LE KHATTI-HUMAÏOUN DU 18 FÉVRIER 1856.

Ce serait ici le lieu de rapporter le texte de la loi organique du tanzimât, cette sorte de charte octroyée, qui, dans certaines conditions, a modifié radicalement l'ancien régime et lui a substitué ce droit nouveau, dont les éléments, préparés par sultan Mahmoud, furent solennellement proclamés par sultan Abdulmedjid, assisté de son vizir Rechid-Pacha, le 3 novembre 1839, à Gulkhânè. Mais ayant déjà donné dans ce recueil 1 le texte et la traduction de ce document, je me bornerai à l'indiquer pour mémoire, et je passe à celui qui en est la conséquence, le corollaire, je veux dire le khattihumaioun du 18 février 1856, qui décrète l'application en Turquie des plus grands principes de la civilisation moderne : a l'égalité civile, religieuse et politique de tous les sujets du sultan2. »

Sultan Abdulaziz, frère et successeur d'Abdulmedjid, s'est empressé, peu de jours après son avénement, de déclarer dans un khatt lu à la Porte, le 2 juillet 1861, que « son plus grand désir est d'accroître, avec l'aide de Dieu, la prospérité de l'État, et de

¹ Janvier 1840.

² Ce document a été dressé et discuté, dans le principe, en français, puis traduit en turc; de sorte qu'il y a, pour ainsi dire, deux textes originaux et officiels.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 275 faire le bonheur de ses sujets, sans distinction, et qu'il consacre dans toute leur plénitude toutes les lois fondamentales qui ont été jusqu'à présent promulguées et établies, dans le but d'obtenir cet heureux résultat, et d'assurer à tous les habitants de ses États la vie, l'honneur et la jouissance de la propriété 1.

TOUGHRA2, OU CHIFFRE DU SULTAN ABDUL-MEDJID-KHAN.

« Qu'il soit fait ainsi 3.

"Très-noble et éminent ministre, très-glorieux et respectable muchir, régulateur et organisateur des peuples, vous qui dirigez les affaires par votre esprit pénétrant, qui les terminez par la rectitude de votre jugement, qui consolidez heureusement l'édifice de la prospérité du pays, qui distribuez les emplois de notre cour khalifale, qui en défendez l'honneur, qui, enfin, êtes comblé des faveurs du

Voyez le Journal de Constantinople, 2 juillet 1861, et le texte turc dans le Djéridèi havádis du 24 zilhidjè 1277 (3 juillet 1861).

³ Cette formule constitue proprement à elle seule le khattihumaioan; c'est l'homologation souveraine, tracée de la main même du sultan, et qui donne force exécutoire aux actes sur lesquels elle

est apposée.

² Le toughra offre, on le sait, la représentation de la main ouverte du prince. On lit dans M. de Hammer (loc. laud. I, 231) que, lors de la ratification du traité de commerce conclu avec la république de Raguse, Mourad I^{ar} trempa sa main dans l'encre, et l'apposa en tête de cet acte diplomatique. Pareil procédé fut aussi employé par Timour, qui scella de l'empreinte de sa main rougie le diplôme par lequel il donnait à Ramasan-Zadè la souveraineté des provinces ottomanes d'Europe (Histoire de Timar-Bec, IV, p. 55).

souverain-roi, notre grand vizir actuel, notre alter ego, Mehemmed-Emîn-Aâli-Pacha, décoré de notre ordre impérial du *Medjidiè* de première classe et de la décoration du mérite personnel, que Dieu vous accorde une grandeur impérissable!

«Sachez, au reçu de ce rescrit impérial, que le bonheur de tous les peuples dont la Providence a daigné me confier le dépôt, étant la plus chère et la plus constante de mes préoccupations, l'univers entier a pu voir, depuis mon avénement, grâce à Dieu, les fruits de ma sollicitude à cet égard. Toutefois, désirant donner une plus grande extension ainsi qu'une consécration nouvelle au nouveau régime, tanzimâti-khaïriiè, que j'ai eu le bonheur d'établir, afin d'arriver ainsi à un état de choses conforme à la fois à la dignité de mon gouvernement ainsi qu'à la position éminente qu'il occupe parmi les nations civilisées;

a D'autre part, considérant que les droits augustes de ma couronne viennent, grâce à l'assistance du Très-Haut, de recevoir à l'extérieur une consécration nouvelle, par suite des louables efforts de mes fidèles sujets de toute classe, ainsi que par la sollicitude et le généreux concours des Hautes Puissances, mes nobles alliées; considérant dès lors que cette époque est le commencement d'une ère nouvelle de prospérité, les sentiments généreux que je professe pour mon peuple me font un devoir de chercher aussi à l'intérieur, et par tous les moyens possibles, le développement de la force, de la

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 277 puissance et de la prospérité du pays, et de faire ainsi le bonheur de mes sujets de toutes classes, unis tous entre eux par les liens d'un cordial patriotisme, comme ils sont tous égaux aux yeux de ma vive et paternelle sollicitude¹;

« A ces causes, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

I. « Les garanties promises et accordées à tous nos sujets par le khatti-chérîf de Gulkhânè et par les lois du Tanzimât, sans distinction de culte, pour la sécurité de leurs personnes et de leurs biens, et pour la conservation de leur honneur, sont rappelées et consacrées de nouveau; il sera pris des mesures efficaces pour que ces garanties reçoivent leur plein et entier effet.

II. «Sont reconnus et maintenus, en totalité, les immunités et priviléges spirituels donnés et accordés par nos illustres ancêtres, et à des dates postérieures, aux communautés chrétiennes et autres, non musulmanes², établies dans notre empire, sous notre égide protectrice. Toutefois, chaque communauté chrétienne ou autre, non musulmane, procédera, dans un délai déterminé, à la révision et à l'examen des immunités et priviléges actuels; à cet égard, elle discutera, par l'entremise de conseils formés ad hoc dans les patriarcats, avec notre appro-

¹ Comparez ci-dessus, nº 7.

³ Les sujets ottomans ne sont plus actuellement désignés que sous ces deux seules dénominations : « musulmans » et « non musulmans ; » toute autre qualification est abolie.

bation souveraine, et sous la surveillance de la Porte, les réformes qui seront exigées par le temps, ainsi que par le progrès des lumières et de la civilisation; le conseil sera tenu de soumettre ces réformes à notre sublime Porte. Les pouvoirs concédés aux patriarches et aux évêques chrétiens par sultan Mehemmed elfatih, de glorieuse mémoire, et ses illustres prédécesseurs, seront mis en harmonie avec l'état et la position nouvelle que nos intentions généreuses assurent à ces communions. Le principe de la nomination à vie des patriarches, après la révision des règlements d'élection aujourd'hui en vigueur, sera entièrement et sincèrement appliqué, conformément à la teneur de leur bérat « diplôme 1 » d'investiture. Les patriarches, métropolitains (archevêques) délégués 2 et évêques, ainsi que les grands rabbins, prêteront serment à

1 Voyez ci-dessus, nº 305.

Mourakkhaça «fondé de pouvoirs,» délégué du chef spirituel de la communauté, investi de certains pouvoirs pour une mission temporaire ou permanente; le mourakkhaça peut être archevêque, évêque, prêtre ou même laïque.

La hiérarchie ecclésiastique des différentes églises d'Orient se di-

vise comme suit :

1º Église grecque non unie, quatre patriarcats: Constantinople, Antioche, Alexandric et Jérusalem.

Sous l'autorité de chaque patriarche, sont placés les métropolitains (archevêques), qui, selon l'importance de leurs siéges, ont

un ou plusieurs suffragants, piscopos.

Les métropolitains relevant du siége de Constantinople sont de trois classes: 1° les membres du saint synode; 2° les métropolitains de premier ordre, relevant du patriarcat de Constantinople; 3° les métropolitains de second ordre, relevant du même patriarcat. Les SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 279 leur entrée en fonctions, d'après une formule qui sera concertée entre notre sublime Porte et les chefs

spirituels des différentes communautés.

III. «Les redevances et donations faites actuellement au clergé, de quelque forme et nature qu'elles soient, sont entièrement supprimées; il sera attribué, en échange, des revenus fixes aux patriarches et aux chefs des communautés; pour les métropolitains des patriarcats d'Antioche et de Jérusalem forment la quatrième et la cinquième classe.

2º Église arménienne non unie, quatre patriarcats : Constantinople,

Sis, Akhtamar et Jérusalem.

Les diocèses ou circonscriptions religiouses administrées en vertu de la délégation du patriarche sont gérés par des ecclésiastiques qui, sous le titre générique de mourakkhas, sont piscopos «évêques,» râhib « religieux, » ou simplement pápás « prêtres.»

3º Église arménienne unie, patriarcat dont le titulaire civil est chargé en même temps de poursuivre, auprès de la Porte, le règlement des affaires des patriarcats syriens et chaldéens catholiques.

Les diocèses de la communauté arménienne unie, à l'exception de celui de Bagdad, géré par un simple religieux, râhib, sont administrés par des évêques, piscopos, désignés sous la dénomination

générique de mourakkhas.

4º Église grecque unie, patriarche résidant à Saïda, et, sous sa direction, les mourakkhas de première et de deuxième classe, savoir: les métrépolites ou bâch-piscopos « métropolitains ou archevêques, » et les piscopos ou râhib « évêques ou religieux. » (Voy. Sâl-Nâmè de 1278 (1861), p. 86 et suiv. et pour ce qui concerne l'Église arménienne non unie, l'intéressante Histoire de l'Église arménienne orientale, publiée à Paris par un savant orientaliste français, en 1855, in-8°.)

L'Église jacobite d'Égypte reconnaît sept patriarches; quatre œcuméniques : ceux de Rome, d'Alexandrie, d'Éphèse, dont le siège est transporté à Constantinople, et d'Antioche; trois honoraires : ceux de Jérusalem, de Selk et d'Abyssinie. (Voy. Histoire de l'Église d'Alexandrie fondée par saint Marc, ou des Jacobites coptes d'Égypte,

par le P. Vansleb. Paris, 1677, in-12.)

autres ecclésiastiques, il leur sera alloué, conformément à une décision ultérieure, des traitements établis dans une proportion équitable, selon l'importance de leur rang et de leur dignité. Il ne sera porté, toutesois, aucune atteinte aux propriétés mobilières et immobilières ¹ du clergé chrétien. L'administration des affaires temporelles des communautés chrétiennes et autres non musulmanes sera placée sous la sauvegarde d'un conseil, dont les membres seront choisis parmi le clergé et les laïques de chaque communauté.

IV. « Dans les villes, bourgades et villages ² où la population appartiendra en totalité au même culte, il ne sera mis aucune entrave à la réparation et à la restauration, d'après la forme primitive ³, des édifices consacrés au culte, ainsi que des écoles, des hôpitaux et des cimetières. Quand il scra nécessaire d'ériger de nouveaux édifices de ce genre, le plan et la forme, approuvés par le patriarche ou les chefs de communauté, devront être soumis, une fois seulement, à la Porte, qui acceptera les plans présentés, et en ordonnera l'exécution, conformément à l'irâdé « décret » impérial qui sera rendu à cet effet ⁴. Dans le cas contraire, elle fera ses ob-

¹ Voyez ci-dessus, nº 3o.

² Voyez ci-après, chap. x1, art. 11, 1°.

³ Voyez ci-dessus, nº 97 c.

L'ancienne législation (voy. ci-dessus, n° 97 c) ne permettait pas l'érection d'églises là où il n'y en avait pas eu précédemment. Omar ibn Abdulaziz ordonna la démolition de toutes les nouvelles églises (voy. mon fetva, loc. laud. 1851, novembre-décembre,

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 281 servations dans un délai déterminé. Si une communauté se trouve seule dans une localité, sans être mêlée avec d'autres communions religieuses ¹, elle ne sera soumise à aucune espèce de restriction dans l'exercice public et extérieur de son culte ². Quant aux villes, bourgades et villages, composés d'habitants appartenant à différents cultes, chaque communauté pourra, dans le quartier distinct qu'elle habite, réparer et restaurer ses églises, hôpitaux, écoles et cimetières, en se conformant aux principes ci-dessus indiqués.

V. « Quant aux nouveaux édifices dont la construction sera nécessaire, les patriarches ou chess de communauté demanderont, à cet égard, l'autorisation nécessaire à la Porte; et notre permission souveraine sera accordée, à moins qu'il n'y ait, pour le gouvernement, quelque obstacle administratif³.

p. 433, 490; 1852, février-mars, p. 119, 122), en se basant sur ce hadis attribué à Mahomet : لاتبنى بيعة في الأسلام ولا يجدد On ne peut construire d'église dans l'islam; on ne peut réparer celles qui tomberont en ruines; et plus bas : كنيسة pas d'église en terre d'islam. و الأسلام land. 1851, novembre-décembre, p. 513.)

الديان مختلفة المعارة. Le mot din désignait, dans le principe, et d'une manière spéciale, l'islamisme, la religion par excellence; mezheb et millet, les autres croyances. Ici, dans le khatti-humaïoun, ce mot est

appliqué à tous les cultes, sans distinction.

² Dans le droit ancien, l'exercice extérieur était interdit légalement dans les localités fréquentées par les musulmans; c'est dire qu'il était permis partout ailleurs. (Voy. mon fetva, 1851, novembre-décembre, p. 497.)

3 Tel que le voisinage d'une mosquée ou d'un turbé, la nature

vaqouf du terrain dépendant d'un établissement religieux.

VI. «L'intervention de l'autorité dans ces sortes de choses sera entièrement gratuite..

VII. « Le gouvernement prendra les mesures énergiques et nécessaires pour assurer à chaque culte, quel que soit le nombre de ses adhérents, la pleine liberté de son exercice ¹.

VIII. « Tout mot et toute expression ou appellation tendant à rendre une classe de mes sujets inférieure à l'autre, à raison du culte, de la langue ou de la race, sont à jamais abolis et effacés du protocole administratif².

IX. «La loi punira l'emploi, entre particuliers, ou de la part des agents de l'autorité, de toute

La Porte ne reconnaissait autrefois que deux communautés chrétiennes: celles des Grecs et des Arméniens non unis, et l'on sait quelles difficultés eurent à surmonter les chefs des nouvelles communautés grecques et arméniennes unies; pendant longtemps les Arméniens catholiques furent obligés de se faire assister, contre leur gré, par les prêtres du rit non uni, dans les principaux actes de la

vie, tels que baptêmes, mariages et enterrements.

Comparez ci-dessus, no 102, 310, note, 323 et 362, et aussi mon fetva, loc. land. 1851, novembre-décembre, p. 496, 510 et passim. Une technologie particulière était employée à l'égard des chrétiens. Les expressions qui pouvaient leur être communes avec les musulmans étaient travesties d'une façon injurieuse et méprisante: ainsi, le mot جام المنافعة المنافعة والمنافعة والمن

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 283 expression ou qualification injurieuse ou blessante.

X. «Le culte de toutes les croyances et religions existant dans mes États, y étant pratiqué en toute liberté, aucun de mes sujets ne sera empêché d'exercer la religion qu'il professe ².

XI. « Personne ne sera ni vexé, ni inquiété à cet égard.

XII. « Personne ne sera contraint à changer de culte ou de religion ³.

XIII. «Les agents et employés de l'État sont choisis par nous; ils sont nommés par décret impérial; et comme tous nos sujets, sans distinction de nationalité, seront admissibles aux emplois et services publics , ils seront aptes à les occuper, selon leur mérite et leur capacité, et conformément à des règles dont l'application sera générale.

XIV. « Tous nos sujets, sans différence ni dis-

Le khatt ne se borne pas seulement à interdire des formules blessantes; il prescrit une répression sévère si elles étaient employées dorénavant.

² On se rappelle encore la persécution soutenue par les Arméniens catholiques, notamment en 1828. (Voy. de Hammer, loc. laud. XIII, p. 185; et Ubicini, Lettres sur la Turquie, 2* partie, p. 263.)

3 Le gouvernement du sultan lui-même réprima, il y a peu d'années, à Varna et à Bourghas, certains actes de violence et de séquestration de personnes, ayant pour but de contraindre ceux qui en étaient victimes à embrasser l'islamisme.

⁴ Comparez l'ancienne législation d'après mon fetva (loc. laud. novembre décembre 1851, p. 423, et ci-dessus, n° 110, note). Un chrétien vient d'être nommé gouverneur général du Liban, et de recevoir, à cette occasion, le titre de muchir. (Djèridèi-havádis du 21 zilhidjè 1277 = 22 juin 1861.)

tinction, seront reçus dans les écoles civiles et militaires du gouvernement, pourvu qu'ils remplissent les conditions d'âge et d'examen spécifiées dans les règlements organiques desdites écoles.

XV. « De plus, chaque communauté est autorisée à établir des écoles publiques pour les sciences, les arts et l'industrie; seulement le mode d'enseignement et le choix des professeurs de ces sortes d'écoles seront placés sous l'inspection et le contrôle d'un conseil mixte d'instruction publique, dont les membres seront nommés par nous.

XVI. « Toutes les affaires commerciales et criminelles qui surviendront entre des musulmans et des sujets chrétiens ou autres, non musulmans, ou bien entre sujets chrétiens et autres, non musulmans, de rites différents, seront déférées à des tribunaux mixtes ². L'audience de ces tribunaux sera publique; les parties seront mises en présence; les témoins qu'elles produiront affirmeront leurs dépositions sous un serment, qui sera toujours prêté selon la religion et le culte de chacun d'eux.

XVII. «Les procès ayant trait aux affaires civiles scront jugés, d'après la loi religieuse et les règle-

² Avant l'établissement des tribunaux mixtes, toutes les affaires étaient déférées au mehkèmé « tribunal du qâdi. »

Les Grecs non unis comptent à Constantinople, ses faubourgs et environs, 77 mekteb « écoles, » recevant 6,477 élèves; les Arméniens grégoriens, 37 écoles, avec 6,528 élèves; les Arméniens unis, 8 écoles, 509 élèves; les Israélites, 44 écoles, 2,552 élèves; les protestants, 5 écoles, 82 élèves, garçons et filles; les Juifs qaraîtes, 3 écoles, 100 élèves. Toutes les écoles ci-dessus, excepté les écoles protestantes, ne reçoivent que des garçons. (Salnámè de 1278, p. 118.)

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIERE EN TURQUIE. 285 ments ¹, dans les conseils mixtes des préfectures et sous-préfectures, en présence du gouverneur gé* néral et du qâdi. Les débats des causes jugées dans ces tribunaux et conseils ² seront publics.

XVIII. « Les procès spéciaux, tels que ceux de succession, soit entre deux chrétiens, soit entre deux autres sujets non musulmans, pourront, à la demande des parties, être renvoyés par-devant les chess de communautés et les conseils desdites communautés pour y être jugés.

XIX. «Les lois pénales et commerciales, ainsi que les règles de procédure à appliquer dans les tribunaux mixtes, seront complétées le plus promptement possible; elles seront coordonnées et modifiées, et ensuite publiées et répandues, en traduction, dans les différents idiomes usités dans nos États³.

XX. «On procédera, dans le plus bref délai possible, à la réforme du système pénitentiaire des

¹ C'est-à-dire en présence du représentant de la loi religieuse, et selon les qavanin (lois civiles) promulguées par l'initiative souveraine.

² Medjlis, assemblée formée au chef-lieu de province ou de district, et dans laquelle, à côté des autorités locales, siégent les chefs spirituels et un certain nombre de notables des communautés non musulmanes.

³ Le Code pénal, composé de 264 articles, a été édicté le 28 zilqadè 1274 (10 juillet 1858), brochure de 62 pages in-8°, imprimée à Constantinople à l'imprimerie impériale. Le Code de commerce, composé de 315 articles, forme une brochure de 75 pages grand in-8°, également imprimée à l'imprimerie impériale dans la troisième décade de rebi akher 1275 (du 26 novembre au 5 décembre 1858). On s'occupe de la rédaction d'un Code de procédure civile.

prisons et tous autres lieux destinés à la détention préventive ou correctionnelle, asin de concilier les droits de l'humanité avec ceux de la justice.

XXI. «En tout état de cause, et même dans les prisons, toute peine corporelle, à l'exception de ce qui est conforme aux règlements disciplinaires émanés de la Porte, et tout traitement qui ressemblerait aux tourments et à la torture, sont radicalement supprimés et abolis.

XXII. Les actes de cruauté qui viendraient à se produire, en contravention avec ce qui précède, seront blâmés et réprimés, et, de plus, les agents qui les auront ordonnés et ceux qui les auront commis seront destitués et punis, aux termes du Code pénal.

XXIII. «L'organisation de la police dans la capitale, dans les provinces et dans les campagnes sera révisée dans une forme qui assure une protection énergique et réelle aux sujets paisibles de notre empire, quant à leur personne et à leurs biens 1.

XXIV. «L'égalité des impôts 2 entraînant l'égalité

1 L'ancien code de la police datait du 17 zilqade 1262.

² Les sujets ottomans payent tous actuellement les mêmes impôts; la zékiat a disparu; cette dénomination, qui emportait avec elle une idée religieuse (voy. ci-dessus, n° 118 et suiv.), l'accomplissement d'un acte de culte, auquel les musulmans seuls étaient habiles, a été remplacée par une appellation tout à fait synonyme, mais qui peut s'appliquer à tous, sans distinction, le vergui; sous cette dénomination, les musulmans acquittent l'ancienne zékiat, et les chrétiens les diverses impositions qui tenaient lieu de celle-ci. Cet impôt est une sorte d'income-tax, prélevé sur la fortune présumée, mobilière, immobilière ou commerciale des particuliers. La répar-

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 287 des autres charges, de même que celle des droits entraîne aussi celles des devoirs, les chrétiens et autres sujets non musulmans devront, comme les musulmans, se soumettre à la loi dernièrement promulguée sur la levée du contingent militaire 1.

XXV. « Le principe de l'exemption personnelle du service militaire, soit par le remplacement, soit

par le rachat 2, sera admis.

XXVI. « Les règlements nécessaires sur le mode d'admission des sujets non musulmans dans les rangs de l'armée seront dressés et publiés dans le plus bref délai possible.

XXVII. « On procédera à la réforme des règlements relatifs à la composition des conseils de préfecture et de sous-préfecture, afin d'assurer la sincérité du choix des membres musulmans, chrétiens et autres, et de garantir la libre manifestation des

tition en est faite par les vális « gouverneurs généraux, » assistés des medjlis, en prenant pour base de la quotité de l'impôt dû par la province les chiffres consignés sur les registres des archives impériales. Le montant du vergui, évalué, en 1850, à 200,000,000 de piastres (Renseignements pour l'histoire contemporaine de la Turquie), s'est élevé, en 1860, au chiffre de 551,929 bourses, soit

275,964,500 piastres.

¹ La prestation militaire n'était due, sous l'ancien régime, que par certaines tribus chrétiennes; les Myrdites, par exemple, fournissaient, en temps de guerre, un certain contingent d'hommes armés (voy. aussi Boué, loc. laud. 19, 419), qui, sous l'étendard de la croix, rejoignaient le gros de l'armée ottomane, pour aller occuper ensuite le poste qui leur était assigné; d'autres, tels que les Voinougs (D'Ohsson, loc. laud. 11, 17, 379), étaient employés à divers offices dans l'armée. (Voy. aussi ci-dessus, n° 109 et suiv.)

2 Voyez ci-dessus, n^{ea} 109 et suiv.

votes. La Porte avisera à l'emploi des moyens les plus efficaces pour être informée exactement des résultats des délibérations, ainsi que pour connaître ou contrôler les décisions prises.

XXVIII. « Comme les lois qui régissent l'achat, la vente et la possession des propriétés immobilières sont communes à tous les sujets ottomans ¹, il est également permis aux étrangers de posséder des immeubles, en se conformant aux lois du pays et aux règlements de police locale ², et en acquittant les mêmes droits que les indigènes, après toutefois les arrangements qui auront lieu entre mon gouvernement et les puissances étrangères.

XXIX. «Les impôts, exigibles de tous nos sujets, seront perçus au même titre, sans distinction de

¹ Comparez ci-dessus, no 56 et suiv. On a vu plus haut (no 113 et 115) que la législation interdit aux étrangers le droit de propriété en pays musulman. Toutefois, la Porte a toujours admis et reconnu. dans divers mémorandums adressés aux légations étrangères à Constantinople, « que les femmes, sujettes ottomanes, ne perdent pas, par ce fait de leur union avec des étrangers, les droits qu'elles peuvent avoir, par héritage ou autrement, sur les propriétés dont elles avaient la jouissance jusqu'à l'époque de leur mariage. » Ce droit, malgré le changement survenu dans leur état civil, reste plein et entier comme par le passé. De plus, ce principe étant applicable à plus forte raison aux femmes relevant de la communauté dite latinraïacy (voy. nº 31, note, sur la capitolation de Mahomet II), il s'en est suivi que bon nombre d'Européens, établis en Turquie, sont devenus propriétaires par le fait et sous le nom de leurs femmes; et que d'autres le sont devenus également en faisant passer les leurs comme appartenant à cettedite communauté, et en les faisant inscrire, en tant que propriétaires, sur les registres de cette chancellerie. On voit sans peine les conséquences de ce système. 2 Comparez ci-dessus, nos 113 et suiv.

classe ni de culte ¹. On avisera aux moyens les plus prompts de réformer les abus existant aujourd'hui dans la perception des impôts, et notamment des dîmes. Le système de la perception directe de l'impôt sera successivement, et autant que possible, substitué au régime de fermage des revenus de l'État ². Tant que le système actuel demeurera en vigueur, il sera interdit, sous des peines sévères, aux agents de la Porte, ainsi qu'aux membres du medjlis, de se rendre adjudicataires des fermes, dont les enchères, d'ailleurs, seront faites publiquement, ou de prendre aucune part dans leur exploitation.

XXX. « Les impositions locales seront, autant que possible, établies et fixées de manière à ne pas nuire aux productions territoriales et à ne pas entraver le commerce intérieur.

XXXI. « Aux allocations convenables qui seront déterminées et affectées aux travaux d'utilité publique, viendront se joindre les impositions spéciales qui seront prélevées sur les provinces appelées à jouir de l'établissement des voies de communication par terre et par eau.

XXXII. « Un règlement spécial ayant été fait dernièrement sur la rédaction et la présentation du budget de l'État⁴, on s'attachera à l'appliquer dans toute son exactitude.

Comparez ci-dessus, art. xxiv.

^{*} Voyez ci-dessus, nº 285 et 299.

Voyez ci-dessus, nº 123, note.

خزائن « Une commission financière ou « conseil des trésors » خزائن

XXXIII. «On procédera à la juste révision des

traitements affectés à chaque emploi.

XXXIV. « Les chefs de communautés, assistés d'un délégué de chacune d'elles, désigné par nous, seront convoqués spécialement par notre grand vizir, pour prendre part aux délibérations du grand conseil dans les circonstances qui intéresseront la généralité de nos sujets; les délégués seront nommés pour une année; ils prêteront serment à leur entrée en fonctions.

XXXV. «Les membres du grand conseil, dans les réunions ordinaires ou extraordinaires, émettront librement leur avis et leur vote; ils ne seront

aucunement inquiétés à cet égard.

XXXVI. «Les dispositions de la loi sur la corruption, la concussion et la malversation 1 seront appliquées, d'après les formes légales, à tous nos sujets, à quelque classe qu'ils appartiennent, et

quelles que soient leurs fonctions.

XXXVII. «Il sera créé des banques et d'autres institutions du même genre, pour donner du crédit aux finances du pays et pour réformer le système monétaire; on affectera les capitaux nécessaires aux objets qui constituent la source de la richesse matérielle de notre empire; on s'appliquera enfin à

présidée par Mehemmet-Ruchid-Pacha, ancien grand vizir, et dont plusieurs employés supérieurs des finances de France, d'Angleterre et d'Autriche sont partie, s'est occupée de la rédaction régulière du budget de l'empire ottoman; ce travail touche presque à

¹ Loi du 15 djemadi ewel 1271 (4 janvier 1855).

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 201 donner de véritables facilités, en ouvrant les routes et les canaux nécessaires au transport des produits du sol, et en écartant tout ce qui s'opposait au développement de l'agriculture et du commerce.

XXXVIII. « Dans ce but, on devra s'attacher sans cesse à aviser scrupuleusement aux moyens de mettre à profit les sciences, les connaissances et les

capitaux de l'Europe.

« Vous ferez donc publier, noble vizir, cet auguste firman, dans les formes usitées, tant à Constantinople que dans les provinces de l'empire; vous veillerez à l'exécution de sa teneur, et vous prendrez les mesures nécessaires pour que ces dispositions soient à jamais exécutées. Sachez-le ainsi; ayez confiance dans ce noble signe.

«Écrit à Constantinople, dans la première décade de djemadi akher 1272 (18 février 18561).»

CHAPITRE XI.

LOI RÉGISSANT ACTUELLEMENT LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE ².

TITRE PRÉLIMINAIRE.

- I. La terre est classée, en Turquie, en cinq catégories, comme suit :
- Les principes énoncés dans ce khatti-humaioun ont également reçu une application solennelle par l'édit que S. Λ. le Bey de Tunis a récemment publié. Tous les journaux d'Europe en ont fait connaître le texte français, et le Djéridéi-havâdis, journal turc, imprimé à Constantinople, en a donné une version turque dans son numéro du 6 ramazan dernier (17 mars 1861).

2 Texte turc publié à l'imprimerie impériale de Constantinople.

(Voy. ci-dessus, avant-propos, note.)

1° La terre malk, propriété appartenant, de la manière la plus absolue, aux particuliers 1.

2º La terre miriié, domaine public, propriété de

l'État.

- 3º La terre mevqoufè 2, bien de mainmorte, non sujette à mutation.
- 4° La terre metrouké, laissée (pour l'usage public 3).
 - 5° La terre mévât, morte.
- II. Les terres mulk ou de propriété privée sont de quatre sortes :
- 1° Celles qui se trouvent dans l'intérieur des communes et cantons 4, et celles qui, s'étendant sur la lisière de ces circonscriptions, dans un périmètre d'un demi-deunum 5 au plus, sont considérées comme complément d'habitation.
- 2° Celles qui, distraites 6 du domaine public, ont été données à titre mulk réel (en toute propriété) à tel individu pour en jouir dans toutes les conditions du plenum dominium (melkiiet), selon les prescriptions de la loi religieuse.

² «Bien engagé, » et aussi « biens ecclésiastiques. »

3 Res publice, res universitatis. a (Voy. Ortolan, loc. laud. p. 245 et suiv.)

أويه, qaritè désigne l'agglomération d'habitants formant une circonscription de dernier ordre, la commune; فصبه, qaçaba, se compose d'un on plusieurs cantons.

5 Voyez ci-dessus, nº 317, note.

^{1 &}quot;Bien libre: res privata, res singulorum. > (Ortolan, loc. laud. p. 245; Code Napoléon, art. 544.)

o Ifraz olonnán. (Voy. ci-dessus, no 261, note.)

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 293

3° Les terres de dîme (achrité!), c'est à-dire celles qui, partagées, lors de la conquête, entre les vainqueurs, leur ont été données en toute propriété.

4° Celles dites kharādjūè², qui, à la même époque, ont été laissées et confirmées dans la possession des indigènes (non musulmans).

Le kharâdj de la terre est de deux sortes :

Kharâdji-mouqâumè «impôt proportionnel,» qui, selon l'importance des produits du sol, peut s'élever du dixième jusqu'à la moitié (de la récolte³).

Kharûdji-muvazzaf « impôt fixe , » frappé à forfait sur la terre.

La terre mulk est à l'entière disposition du propriétaire; elle se transmet par voie d'héritage, comme la propriété mobilière, et peut être soumise à toutes les dispositions de la loi, telles que la

Voyez ci-dessus, n° 36 ct suiv. et 35g.

² Voyez ci-dessus, n° 40 et suiv.

³ Voyez ci-dessus, nº 42.

Littéralement : «La servitude de la terre mulk relève du propriétaire.» رقبه, raqabé, au pl. رقاب, qui s'emploie principalement pour les personnes, les êtres animés, indique la nuque, la partie inférieure du cou sur laquelle, chez les animaux, repose le joug; c'est donc la servitude de la terre qui se trouve dans le dominium plenum de son propriétaire. Maverdi (loc. laud. p. 380) emploie la forme plurielle pour le singulier dans le passage suivant : الموقى تودى عنها والما الخراج فهو ما الخراج على رقاب الارض من حقوق تودى عنها والمنافذة عنه والمنافذة المنافذة والمنافذة المنافذة المن

mise en vaqouf, le gage ou hypothèque, la donation,

la préemption ou retrait vicinal 1.

Toute terre uchrüè ou kharâdjüê, au décès, sans héritier de son propriétaire, fait retour au domaine public (beït-elmâl), et devient ainsi miriïè.

La législation et la procédure relatives à ces quatre sortes de terres mulk, se trouvant dans les livres de jurisprudence religieuse (fiqh), ne seront

pas traitées ici.

III. Les terres mirité relèvent entièrement du domaine public. Ce sont les champs, lieux de campement et de parcours d'été et d'hiver, les forêts et autres domaines, dont le gouvernement donnait la jouissance par fermage, et qui s'acquéraient autrefois, en cas de vente ou de vacance, moyennant la permission et la concession délivrées par les feudataires de timárs et de ziámets, considérés comme maîtres du sol (sâhibierz), et, plus tard, par celles des multezims2 et mouhassils3. Cet ordre de choses étant aboli, la possession de ces sortes d'immeubles s'acquerra dorénavant moyennant la permission et

Fermiers à terme ou concessionnaires d'iltizâm. (Voy. ci-dessus,

nº 200, note.)

¹ azza, chuf'a, droit qu'exerce, en cas de vente, tout propriétaire sur l'immeuble contigu au sien. (Cf. d'Ohsson, loc. laud. t. II, p. 55, et VI, p. 93; et pour les détails de la législation du droit de chuf'a, M. de Tornauw, loc. laud. p. 278 et suiv.)

³ Selon M. de Hammer (loc. laud. t. VIII, p. 254; XIV, p. 2, et XV, p. 155), ce mot désignait un pacha auquel la Porte donnait à vie, malikiane (en forme de mulk) la perception du revenu total des impôts d'un sandjaq, district de second ordre. (Voy. aussi nº 299 cidessus.)

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 295 la concession de l'agent ad hoc du gouvernement. Les acquéreurs de ces possessions recevront un titre possessoire dit tapou, revêtu du toughra impérial. Le tapou 1 est un mou'adjelé « payement anticipé, » qui se fait en échange du droit de possession, et qui est versé entre les mains de l'agent compétent pour le compte du trésor.

IV. Les terres mevqoufé sont de deux sortes :

1° Celles qui, étant réellement mulk dans l'origine, sont devenues vaqouf par l'accomplissement des formalités prescrites par le chériat « loi religieuse. » Ces terres relèvent de l'administration du vaqouf, qui exerce sur elles tous les droits de propriété; dès lors elles ne sont point régies par la loi civile (qûnoun²), mais uniquement d'après le dispositif des conditions établies par le fondateur; on ne s'occupera pas non plus, dans le présent code, de ce genre de vaqoufs.

2° Les terres qui, distraites du domaine public, ont été converties en vaqoufs, soit par les sultans, soit par tout autre, avec l'autorisation souveraine. Comme cette sorte de vaqoufs n'est que l'attribution par le gouvernement d'une partic des revenus publics, telle que la dîme et les redevances ruçoum, à une destination quelconque, ce genre de vaqoufs n'est donc pas un vaqouf réel et propre-

1 Voyez ci-dessus, nº 298, note 4.

² Ordonnances successives des souverains, et par suite les lois civiles édictées par les sultans ottomans. (Cf. Worms, loc. laud. aoûtseptembre 1842, p. 280.)

ment dit. Au reste, la plupart des vaqoufs de l'empire sont de ce genre; et comme cette catégorie de terres, devenue vaqouf subsidiairement, par suite de la destination spéciale à laquelle elle a été affectée, dépend du beït-elmûl « domaine public, » tout aussi bien que les terres purement et primitivement mirüè, elle suit la procédure civile, dont on trouvera ci-après le détail. Seulement, les droits de firâgh « vente, » d'intiqûl « transmission par héritage, » et le prix d'acquisition des terrains vacants, qui, lorsqu'il s'agit de propriétés pures et simples de l'État, sont versés au trésor public « nûri, » doivent, pour ces sortes de vaqoufs, être versés à la caisse de l'administration du vaqouf.

La législation ci-après, qui régit les terres mîrüè, est applicable aussi à ces sortes de terres vaqoufs; et toutes les fois que dans le présent code il sera question de terres mevqoufé, c'est de celles-ci qu'on voudra parler, c'est-à-dire de terres devenues vaqoufs subsidiairement, et par suite d'une destination spéciale, à laquelle elles auront été assectées.

Parmi ces vaqoufs, il s'en trouve encore d'autres, qui se divisent en deux classes :

L'une appartenant à l'État, quant au fonds, et dont la dime et les autres ruçoumât 1 reviennent à

¹ Voyez ci-dessus', n° 302. Ruçoum ou ruçoumát (sur lesquels on peut consulter d'Ohsson, loc. laud. t. V, p. 134, et M. Worms, loc. laud. février 1843, p. 133) est un terme générique qui semble indiquer, ainsi que miritat, tous les impôts autres que la dîme et la douane, ce qui correspondrait assez aux « impôts indirects » de France. On lit dans le Djéridè du 6 ramazan 1277, que le ministère

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 297 l'État, le droit de possession (c'est-à-dire le prix d'achat pour obtenir la jouissance) étant seul affecté à une destination donnée.

L'autre appartenant à l'État, quant au fonds, et dont la dîme, les autres revenus et le droit de possession (le prix d'achat pour la jouissance) sont affectés à une destination déterminée. Les dispositions civiles (qûnouniiè) relatives à la vente et à la transmission (par héritage) ne sont pas applicables à ces sortes de terres; elles ne peuvent être cultivées et mises en état de rapport que par l'administration même du vaqouf, ou par voie de louage, pour le produit être employé selon les dispositions du fondateur.

- V. Les terres mètrouké sont de deux sortes :
- 1° Celles qui, comme la voie publique, par exemple, sont laissées à l'usage commun des populations.
 - 2º Celles qui, comme les pâturages, sont lais-

des finances met aux enchères la ferme des «recettes des contributions indirectes de la province de Denizli» وأردات رسومي وأردات ;— «les recettes indirectes de celle de Salonique» واردات رسوميه سي إعنام ;— «l'impôt indirect sur les chèvres et les moutons de la province de Qars» والدات رسوميه قارص سنجاغي إغنام ;— «les droits de la dime, de la douane, et de l'ancien et nouveau droit roukhçatité sur les tabacs de Denizli» دكرى وسومي سنجاغناك عشر وكمرك وقدم وجديد رخصتية دخان رسومي لا ودن مناه عشر وكمرك وقدم وجديد رخصتية دخان رسومي ويناه ويناه والمناف والم

sées pour le service de la généralité des habitants d'une commune et d'un canton, ou de plusieurs communes et cantons réunis.

VI. Les terres mèvât sont les terrains vagues qui, n'étant en la possession de personne et n'ayant pas été laissées ou affectées à la population, s'étendent loin des communes et cantons, à une distance d'où la voix humaine ne peut se faire entendre du point extrême des endroits habités, c'est à-dire un mille et demi, ou environ la distance d'une demi-heure 1.

VII. Le présent code est divisé en trois livres : Livre Ist. Domaine public : èrâzii-mirūè vè mevqoufè. (Art. viii à xc.)

Livre II. Terres abandonnées et terres mortes : èrâzii-mètroukè vè mèvât. (Art. xci à cv.)

Livre III. Diverses sortes de propriétés non classées dans les catégories précédentes. (Art. cvi à cxxxII.)

LIVRE PREMIER.

DOMAINE PUBLIC.

Titre 1". Técurraf « possession. » (Art. VIII à XXXV.)
Titre 2. Firâgh « cession, vente. » (Art. XXXVI à IIII.)

Titre 3. Intiqual « transmission par héritage. » (Art. Liv à LVIII.)

Titre 4. Mahloulât « vacance, déshérence. » (Art. LIX à xc.)

TITRE PREMIER. - DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DONT S'AC-QUIERT LA POSSESSION DES TERRES DU DOMAINE PUBLIC.

VIII. La totalité des terres d'une commune ou
1 Voyez plus bas, art. cm.

d'un canton ne peut être concédée, en bloc, à l'ensemble de ses habitants, ou bien, par voie de choix, à un ou deux d'entre eux. Ces terres sont concédées à chaque habitant séparément, et on lui fait remise d'un titre possessoire, tapou, établissant son droit de possession 1.

IX. Les terres mîrüè susceptibles de culture et de labour pourront recevoir, directement ou indirectement, par voie de louage ou de prêt, toutes sortes de cultures, tels que blé, orge, riz, boïa « garance, » et autres grains. Elles ne pourront rester incultes, à moins d'excuses valables, déterminées au titre « déshérence, » et dûment constatées.

X. Les prairies², dont, ab antiquo, on fauche le produit, et qui payent le dixième de leur récolte, sont considérées comme terre cultivée; la possession en est donnée par tapou; le possesseur seul peut tirer profit de l'herbe qui y croît, et il est habile à empêcher tout autre d'en jouir. Ces prairies, moyennant l'autorisation de l'autorité compétente, peuvent être labourées et mises en culture.

XI. Le détenteur d'un champ possédé par tapou peut seul tirer profit de l'herbe dite kilimba qu'il y laisse croître pour permettre à la terre de se reposer³, selon le besoin. Il peut interdire aussi l'en-

¹ Técarruf. (Voy. ci-dessus la définition de ce mot, n° 303, note.)

ماير ², tchaîr; proprement : «la prairie, où l'herbe croît à une assez grande hauteur pour pouvoir être fauchée. (Cf. ci-après, art. xxiv, note.)

³ Terre en jachère.

trée dudit champ à quiconque voudrait y introduire des bestiaux pour la paisson.

XII. Personne, sans la permission préalable de l'autorité compétente, ne peut travailler la terre dont il a la possession pour en faire des briques ou des tuiles. En cas de contravention, que cette terre soit mîrité ou mevqoufé, le contrevenant devra payer, pour compte du trésor, le prix de la terre ainsi employée par lui, selon la valeur qu'elle aura sur les lieux.

XIII. Tout possesseur de terre par tapou peut empêcher qui que ce soit de traverser son terrain si on n'y a pas droit; mais s'il existe, ab antiquo, un droit de passage, ledit possesseur ne pourra s'y opposer.

XIV. Personne, sans l'autorisation et l'entremise du possesseur, ne peut couper arbitrairement le terrain d'autrui, y faire des meules ou tout autre acte arbitraire de possession².

XV. Si la totalité ou seulement l'un des copossesseurs d'une terre possédée par indivis et susceptible d'être divisée, c'est-à-dire dont chaque copossesseur pourra tirer profit de la part lui afférant, réclame le partage³, la portion de chacun sera fixée et déterminée par le ministère de l'autorité compétente, en présence des parties ou de leurs fondés de pouvoirs, soit par le tirage au sort dans la mo-

¹ Comparez Code Napoléon, art. 682 et suiv.

Comparez Code rural français, loi du 28 septembre 1791, art. 17.

³ «Nul ne peut être contraint à rester dans l'indivision.» (Code Napoléon, art. 315 et suiv.)

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 301 dalité établie par la loi religieuse, soit selon tout autre mode équitable, en tenant compte, suivant la nature du lieu, de la qualité supérieure, moyenne ou inférieure de la terre. Si ces terres ne peuvent être partagées, elles continueront, comme par le passé, à rester possédées en indivis 1, et le système du mouhaïát², c'est-à-dire de la possession alternative entre les copossesseurs, ne leur sera pas appliqué.

XVI. Après le partage de la terre dans les formes déterminées au précédent article, quand chacun des copossesseurs, ayant fixé ses limites, aura reçu tradition de la partie lui échéant, et quand il en sera entré en possession, aucun d'eux ne sera plus habile à demander l'annulation du premier partage pour faire procéder à une nouvelle répartition³.

XVII. Le partage de la terre ne peut avoir lieu sans l'autorisation et le ministère de l'autorité compétente, ni en l'absence du possesseur ou de son mandataire. Si l'on procédait de la sorte à ce partage, il serait réputé nul et non avenu 4.

XVIII. Si les copossesseurs de terres ou certains d'entre eux sont mineurs, de l'un ou l'autre sexe, le partage des terres en leur possession, et susceptibles d'être divisées, comme il est dit à l'article xv, aura lieu par l'entremise de leurs tuteurs 5. Il en sera de

Comparez Code Napoléon, art. 827.

a negotium super quo plures consentiunt ac inter se concordant. Golius.

Comparez Code Napoléon, art. 887 et suiv.

¹ Comparez Code Napoléon, art. 819 et suiv.

Vaci stuteur ou exécuteur testamentaire. » (D'Ohsson, loc. land.

même des terres appartenant à des individus en état de folie ou de démence 1; le partage en sera fait par l'entremise de leurs tuteurs.

XIX. Tout individu ayant seul la possession, par tapou, de sorêts ou de pernalliq², peut les abattre pour en faire des champs destinés à la culture. Mais si ces forêts ou pernalliq sont en possession collective, l'un des copossesseurs ne peut, sans le consentement des autres, abattre tout ou partie desdites forêts ou pernalliq pour en faire des champs; s'il le faisait, ceux-ci seraient seulement copossesseurs de la partie de terrain ainsi dénudée par ce dernier.

XX. A moins d'excuses valables, constatées judiciairement, telles que minorité, démence, vio-

V, 312.). M. de Tornauw (le Droit musulman, p. 130 de la version française) définit de la manière suivante les dénominations indiquant les diverses origines de la tutelle:

- a \$\mathcal{L}_2\$, \$\vec{v\text{eli}}\$, désigne le tuteur naturel, celui qui est investi de cette qualité par le droit de la parenté du sang; ce droit n'appartient qu'au père et au grand-père; la mère n'est point \$\vec{v\text{eli}}\$; mais le testament du père peut lui déférer la tutelle.
 - ، وصى , vaci, est le tuteur nommé par testament.
- هَانُم , qaim, est le tuteur nommé par l'autorité, quand il n'y a ni véli, ni vaci.»

Ce dernier répond au curateur de la législation française.

- 1 Voyez Code Napoléon, art. 465, 509.
- يرنالق برزيالق , terrain ou croît le pernâr (en albanaistocke, prinari; en guègue, prinari ou prinos; voy. Ami Boué, loc. laud. I, 456), chêne yeuse, petite espèce de chêne vert, quercus ilex de Linnée; en italien, ilice, elcina, elcc, leccio; il y a aussi une autre espèce de pernâr, c'est le chêne kermès, quercus coccifera.

sur la propriété foncière en turquie. 303 lence ou séjour loin du pays pour cause de voyage 1, nulle action ne sera reçue en justice, touchant des terres dont la possession par tapou aura existé sans conteste pendant un laps de temps de dix années 2. Pendant dix ans, à partir du jour où l'excuse aura cessé, ces actions seront reçues; passé ce terme, elles seront rejetées. Toutefois, si le défendeur reconnaît et déclare qu'il a arbitrairement pris et cultivé la terre actuellement entre ses mains, on ne tiendra point compte alors du laps de temps écoulé, ni de la possession, et la terre sera rendue à son véri-

XXI. Une fois que la terre prise et cultivée, arbitrairement ou par violence, et qui a payé chaque année les droits exigibles du sol, aura, après jugement, été remise en la possession de qui de droit par l'autorité compétente; celle-ci et le demandeur ne seront plus fondés à réclamer du détenteur arbitraire soit un droit de louage, اجرت, soit une indemnité pour la moins-value de la terre, فنقصان ارض.

table maître 3.

[«] séjour, résidence. » حضر opposé à سفر

² Comparez Code Napoléon, art. 1304, 2283, 2265.

³ Comparez Code Napoléon, art. 2248.

⁴ C'est-à-dire: اله moins-value occasionnée par l'usage qu'on aura fait de la terre, la détérioration qu'elle aura pu subir. Le sens de ce passage est fixé par le texte suivant du commentaire de la Multeqa (t. II, p. 175: قاكر اول ارضك ايجنده اولان غرسي قويدوب جائز در كه اول قلع ايلمكله ارض ناقص اولست مالك ايجون جائز در كه اول د Si l'extirpation de ces arbres détériore la terre, le propriétaire est parfaitement fondé à exiger, pour sa terre ainsi détériorée, une indem-

Les mêmes dispositions sont applicables à la terre appartenant aux mineurs ou à des individus en état d'imbécillité et de démence.

XXII. Lors de la restitution des terres prises et cultivées, arbitrairement ou par violence, l'individu qui aura réclamé sa terre pourra faire enlever 1, par l'entremise de l'autorité compétente, les semailles ou herbages que l'usurpateur aura pu y jeter ou y faire croître; il n'a nul droit à s'approprier lesdites semailles ou herbages.

XXIII. Tout individu qui, des mains du possesseur, aura reçu une terre à titre de louage ou de prêt, n'acquiert nullement un droit de permanence sur ladite terre, par le fait du long espace de temps pendant lequel il l'aura cultivée et en aura joui, dès qu'il s'en reconnaît locataire ou emprunteur². Conséquemment, comme on ne tient pas compte du temps, le possesseur de la terre aura toujours le droit de reprendre sa propriété des mains du locataire ou emprunteur.

XXIV. Hormis les qychlaq et ïailaq 3, affectés à l'usage de trois ou cinq communes, il n'y a nulle différence entre les terres cultivées et les localités

nité de l'individu qui aura arbitrairement planté lesdits arbres sur son terrain.»

Comparez Code Napoléon, art. 555.
 Comparez Code Napoléon, art. 1787.

ica de campement, de parcours et de vaine pâture (comp. Code rural français, titre I, sect. 17, art. 2) pour les bestiaux pendant l'hiver; ياييلات, opposé du précédent, lieu de campement, de parcours pour les bestiaux pendant l'été.

dont, ab antiquo, on s'est servi à titre particulier, comme iailaq et qychlaq, ou celles qui sont possédées ordinairement, par tapoa, soit isolément, soit en commun. Les dispositions ci-dessus de la loi civile et celles qui seront formulées ci-après leur sont applicables; les détenteurs de ces deux sortes de iailaqs et de qychlaqs acquitteront les droits iailaqyiè et qychlaqyiè, proportionnellement au rapport d'iceux 1.

XXV. Personne, sans y être autorisé par l'autorité compétente, ne peut planter dans une terre en sa possession des vignes ou arbres fruitiers pour en faire un jardin ou vignoble ². En cas de contravention, le trésor a, trois années durant, la faculté de faire enlever ces arbres; si, au bout de ce terme, les arbres sont arrivés à un état de rapport, on devra les laisser où ils sont; seulement les arbres (fruitiers) plantés sans la permission de l'autorité compétente, et qui auront dépassé le terme de trois années³, comme aussi ceux qui auront été plantés avec sa permission, ne suivent pas la condition de la terre; ils deviennent mulk « propriété » du détenteur de la terre; la dîme seule est perçue annuellement sur le produit; il ne peut être imposé de mon-

^{&#}x27; Comparez Code rural français, titre I, sect. 1v, art. 3.

² Comparez Code rural français, titre I, sect. 1, art. 2.

³ On peut remarquer ici ce terme de trois années, qui, d'une part, est la base du principe de dépossession de la terre, si elle n'est pas mise en rapport pendant cette période de temps (voy. ci-dessus n° 248 et 263), et qui, de l'autre, et dans certains cas, comme celui du présent article, établit, au contraire, la propriété.

qâtéa 1 « redevance fixe » sur le sol de ces sortes de vignobles et vergers dont les arbres (fruitiers) acquittent la dîme sur leurs produits.

XXVI. Tout individu qui greffera, plantera ou élèvera des arbres (fruitiers), venus naturellement sur la terre en sa possession, à titre unique ou collectif, en acquerra la propriété malk, et l'autorité compétente, pas plus que le copossesseur, ne pourront s'ingérer dans la propriété desdits arbres, sur le produit annuel desquels la dîme seule sera perçue.

XXVII. Nul étranger n'a le droit de faire acte de propriétaire en greffant ou cultivant, sans l'autorisation du possesseur du sol, les arbres venus naturellement sur la terre d'autrui; si l'étranger à cette propriété veut faire cette greffe ou culture, le possesseur du sol a le droit de l'en empêcher. Si la greffe a eu lieu, le possesseur du sol est en droit, par l'entremise de l'autorité compétente, de faire enlever lesdits arbres ² de l'endroit où ils auront été greffés (plantés).

XXVIII. Tout arbre fruitier et non fruitier, sans exception, savoir : le palamoud³, le noyer, le châ-

on ne peut imposer sur ces produits la redevance fixe dite moagátea, à forfait, ou sorte de vazífè. (Voy. cidessus, n° 44.) Mougátea est ici l'équivalent d'idjárèi-maqtoua (voy. art. LXXII) et d'idjáréi-zémín (art. XXX, XXXI et XXXII). (Voy. pour plus de détails sur l'expression mougâtea, n° 204, note.)

² Comparez Code Napoléon , art. 555.

ت اغلجی و chène à gland, chêne velani; en grec, βάλανος; en français, gland, vallonie; en arabe, bellout, بالوط; en turc, pilit, et palamout. Le nom d'Avlona (la Vologne) a la même

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 307 taignier, le queurguen 1 et le mèchè 2, venus naturel-lement sur un terrain míriiè, suit la condition de la terre; le produit revient au possesseur du sol; la dîme légale seulement (uchuri-chéri) est prélevée sur la récolte, pour compte du míri. Les arbres venus naturellement ne peuvent être ni coupés, ni enlevés par le possesseur du sol, ni par qui que ce soit. Quiconque couperait ou enlèverait l'un de ces arbres serait passible, envers le míri, du payement de la valeur de l'arbre sur pied.

XXIX. Tout individu qui, sur la terre en sa possession, a planté des arbres non fruitiers, avec permission de l'autorité compétente, en a la propriété mulk; lui seul a la faculté de les couper et de les faire arracher. Toute autre personne qui voudrait en faire la coupe devrait en rembourser la valeur. Il est imposé sur ces sortes de bois une redevance terrienne (idjârèi-zémîn) équivalant à la dîme, en tenant compte, suivant l'emplacement, du plus ou moins de valeur de l'immeuble.

XXX. Hormis les bois des montagnes mubâh³ et ceux affectés à l'usage des communes, la coupe des bois dont les arbres, venus naturellement, sont destinés à l'affouage, et qui, passés de père en fils

origine; cette localité a été ainsi nommée en raison de la grande exportation de vallonie qui s'y faisait. (Ami Boué, loc. land. III, 137.)

¹ کورکس, le charme, carpinus betulus.

² Chêne, quercus robur.

مياح, abandonné au premier occupant. (Voy. sur la définition de l'ibāhat, Ducaurroy, loc. laud.)

ou achetés de tiers, sont possédés par tapou, ne peut être faite que par le possesseur seul de ces bois. Si tout autre veut faire cette coupe, le détenteur peut l'en empêcher, par l'entremise de l'autorité compétente; si la coupe a eu lieu, la valeur sur pied des arbres coupés sera remboursée pour compte du mîri. Pour ce qui est du sol de ces bois, le mîri perçoit l'idjârèï-zémîn, équivalant à la dîme. La procédure applicable à ces bois est celle des terres mîriüè.

XXXI. On ne peut élever ou bâtir de construction nouvelle sur une terre mîriiè sans la permission préalable de l'autorité compétente; si cela avait lieu, le mîri peut la faire abattre.

XXXII. Si le possesseur d'une terre mîrité est dans la nécessité, selon les circonstances, d'y faire des constructions, il pourra, moyennant la permission de l'autorité compétente, y faire bâtir des fermes, moulins, enclos, hangars, granges 1, écuries, greniers à paille, bergeries, etc. Quant aux terrains bruts, sur lesquels il n'existe aucun vestige de construction, et où l'on voudra bâtir, pour faire en cet endroit soit un quartier, soit un village, on devra obtenir pour cet objet un décret impérial; car, dans ce cas, la permission seule de l'autorité est suffisante.

XXXIII. Personne, ni possesseur ni autre, ne pourra enterrer un cadavre dans une terre possédée par tapou; en cas de contravention, le cadavre, s'il n'est déjà réduit en poussière, sera exhumé, par

Voyez ci-dessus, nº 332.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 309 l'entremise de l'autorité compétente, et transporté ailleurs; s'il n'en reste plus rien, le terrain qui le recouvrait sera nivelé.

XXXIV. Le terrain distrait d'une terre mîriiè pour servir d'emplacement de khirmen 1, et dont la possession est donnée ordinairement par tapou, à titre particulier ou commun, suit la législation des autres terres mîriiè. L'emplacement des khirmens de salines distrait des terres mîriiè est aussi du même genre. Le sol de ces khirmens est imposé d'un mouqûtéaizémîn (redevance sixe) équivalant à la dîme.

XXXV. 1° Si quelqu'un élève arbitrairement des constructions ou plante des vignes et des arbres (fruitiers) sur un terrain en la possession légitime d'une autre personne, celle-ci a le droit de faire abattre les bâtisses et enlever les vignes et les arbres, par l'entremise de l'autorité compétente 2. 2° Si quelqu'un fait des constructions et des plantations sur la totalité de terrains possédés, à titre commun, par lui et des tiers, et ce sans y être autorisé par ses copossessears, ceux-ci procéderont de la façon indiquée au premier paragraphe du présent article pour ce qui concerne la partie leur incombant. 3° Si quelqu'un, muni d'un titre exécutoire obtenu par l'une des causes amenant la possession, savoir : l'achat d'une autre personne ou du mîri, la supposition que le terrain est vacant (mahloul), ou enfin la transmission par héritage paternel ou maternel; si donc

¹ Voyez ci-dessus, nº 334, note.

² Comparez Code Napoléon, art. 555.

quelqu'un ayant fait des constructions ou plantations sur le terrain dont il se trouve ainsi possesseur, il survient ensuite une autre personne prétendant avoir droit au sol sur lequel se trouvent lesdites bâtisses et plantations, on vérifiera l'existence de ce droit, et, après l'avoir constatée, si la valeur des bâtiments à démolir ou des arbres à enlever dépasse celle du sol, payement sera fait au demandeur du prix réel du sol, lequel restera alors entre les mains du propriétaire des bâtiments et plantations. Si, au contraire, le sol vaut davantage, le prix des constructions ou des arbres sera compté à leur propriétaire, après quoi ils feront retour au défendeur, possesseur du sol: - 4º Enfin, si quelqu'un fait des constructions ou plantations sur certaines parties de terrains possédés en commun par lui et des tiers, et ce sans l'autorisation de ses copossesseurs, il sera procédé au partage de ces terrains conformément aux dispositions de l'article xv; si le sol des constructions ou plantations échoit à l'un des copossesseurs, on procédera comme il est dit au § 2 du présent article.

TITRE II. - FIRÂGH " « VENTE » DES TERRES MÎRIJE.

XXXVI. Tout individu possesseur d'une terre par tapou peut la vendre à qui bon lui semble, soit gratis, soit pour le prix convenu entre les parties,

abandon. • Ce mot est souvent joint dans les hudjets à celui de teslim a consignation; • il correspond exactement à la traditio du droit romain.

² C'est-à-dire que le droit d'hérédité cessant, elles seront concédées à un nouveau possesseur, moyennant le payement du tapou, rappelant l'origine de la possession. (Voy. ci-après, art. Lix.)

^{&#}x27;Classant l'ordre de succession d'une façon différente du Code Napoléon (art. 731), le présent code établit deux catégories : 1° le droit d'hérédité résultant de la succession directe, applicable aux enfants, ainsi qu'aux père et mère du défunt; celui-ci est nommé عند المنافع المنافع

terre, avec permission de l'autorité, doit être accompagnée du consentement de l'acheteur ou de son mandataire.

XXXVII. Pour l'achat des terres mîriiè, la permission de l'autorité étant seule requise, si le vendeur, muni de cette permission, vient à décéder avant que l'acquéreur ait pu retirer le titre de tapou, la vente, malgré cela, est bonne et valable, et la terre ne peut être considérée comme vacante (mahloul).

XXXVIII. Tout individu qui aura vendu sa terre gratis, c'est-à-dire sans spécification du prix d'achat, ne sera pas admis, non plus que ses héritiers, en cas de décès, à présenter plus tard une demande en réclamation du prix d'achat de ladite terre 1. Mais si la vente ayant été faite avec permission de l'autorité, contre payement d'une somme déterminée, il n'en reçoit pas le montant, ledit vendeur, et, en cas de décès, ses héritiers directs ont le droit de reprendre et de se faire restituer la terre, soit de l'acquéreur, soit, en cas de décès, des héritiers directs de celui-ci. — Si le prix de vente a été compté, il n'y a plus lieu, comme il est dit plus haut, ni à procès, ni à restitution.

XXXIX. Toute personne qui, dans la forme valable et définitive, et avec permission de l'autorité, aura vendu sa terre gratis ou pour une valeur déterminée, ne pourra plus revenir sur cette vente.

XL. Si un individu, après avoir vendu sa terre,

¹ Voyez Gode Napoléon, art. 1583.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 313 avec permission de l'autorité, la revend à un autre sans l'autorisation de l'acquéreur, cette seconde vente ne sera pas valable.

XLI. Tout individu possédant une terre par indivis ne peut, sans l'autorisation de son coïntéressé, vendre sa part gratis ou contre sa valeur. — Si cela avait lieu, le coïntéressé aurait, pendant cinq années, le droit de reprendre cette part de l'acquéreur, moyennant le prix de la terre à l'époque où il en ferait revendication. Au bout de ce terme, et fût-il même dépassé pour motif d'excuses valables, telles que minorité, folie ou séjour en voyage dans des contrées éloignées, on n'est plus admis à intenter d'action. Mais si, lors de la vente, le co-intéressé s'est déchu lui-même de ses droits, soit en refusant son autorisation, soit en déclinant les offres qui auront pu lui être faites d'acquérir la propriété, il n'est plus recevable à intenter d'action.

XLII. Si, parmi trois associés ou plus, il s'en trouve un qui veuille vendre sa part, il ne pourra être fait aucune préférence entre les coïntéressés. Si ces derniers veulent acquérir cette part, ils peuvent l'acheter en commun. Si l'un des coïntéressés vend sa part entière à l'un de ses coassociés, les autres peuvent prendre sur cette part la portion afférente à chacun d'eux. Les dispositions de l'article précédent sont aussi applicables à celui-ci.

XLIII. Si quelqu'un vend arbitrairement, avec permission de l'autorité, mais sans mandat ad hoc du possesseur, la terre d'un tiers ou de son associé, et si ladite vente n'est pas validée par le possesseur de la terre, celle-ci sera reprise, par l'entremise de l'autorité compétente, de quiconque en aura fait de la sorte l'acquisition arbitraire.

XLIV. Le possesseur de tout terrain sur lequel se trouvent des arbres malk, terrain dont la culture et la possession suivent la condition desdits arbres et bâtiments, ne peut vendre ce terrain gratis, ou pour sa contre-valeur, à personne autre que le propriétaire desdits arbres ou bâtiments, si celui-ci demande à en devenir acquéreur, moyennant la formalité du tapou. Si la vente est faite à tout autre, ledit propriétaire aura, pendant dix ans, la faculté de réclamer ce terrain et de le reprendre pour sa valeur à l'époque où il en fera la demande; pour ce cas, les motifs d'excuse, tels que minorité, démence et séjour en voyage dans une contrée éloignée, ne sont pas admis.

XLV. Si le possesseur par tapou de terrains sis dans la circonscription d'une commune en a fait la vente à une personne résidant dans une autre commune, les habitants de celle où se trouvent lesdits terrains, et auxquels ils pourraient être nécessaires ², ont, une année durant, la faculté de réclamer en leur faveur l'adjudication de ce terrain au même prix que celui auquel il aura été vendu.

XLVI. Le droit de chuf'a3, applicable aux emlâk,

ا تبعيتك (Voy. ci-dessus , n° 192 , note.

مرورتی اولنان مرورتی اولنان

ne l'est point aux terres mîriiè et mevgoufe; c'est-àdire que si quelqu'un a vendu à un certain prix le terrain lui appartenant, son voisin n'a pas la faculté de se le faire adjuger en disant qu'il le prend pour la même somme.

XLVII. Quand il s'agit de terres vendues comme ayant la contenance d'un nombre déterminé de deunums et de dira, ce chissre sera pris seul en considération 1. Mais s'il s'agit de la vente de terrains dont on aura indiqué et déterminé les limites, il n'importe plus de connaître le nombre de deunums et de dira2 de leur contenance, et l'on tient compte uniquement des limites. Ainsi, par exemple, si un terrain vendu, dont le propriétaire aura indiqué et déterminé les limites, tout en disant qu'il a une contenance de vingt-cinq deunums, se trouve en avoir trente-deux, cedit propriétaire ne pourra intenter d'action contre l'acquéreur, distraire sept deunums de ce terrain pour les reprendre, ou ensin exiger un supplément sur le prix d'achat; et s'il décède une fois la vente accomplie, ses descendants ou ascendants ne seront pas non plus admis à poursuivre. De même, si le terrain ne contenait que dix-huit deunums, l'acquéreur ne serait pas admis à réclamer, sur le prix d'achat, la restitution d'une somme équivalant aux sept deunums en question.

XLVIII. Les arbres venus naturellement sur le terrain d'un individu qui en a fait la vente suivent

Voyez Code Napoléon, art. 1602.

Voyez ci-après, art. cxxxi.

la condition du sol, et doivent entrer dans cettedite vente. Toutefois, si, lors de la vente, le vendeur a dénoncé l'état mulk des arbres existant sur ce terrain, l'acquéreur ne pourra en prendre possession avant qu'ils aient fait l'objet d'une vente spéciale.

XLIX. Quand le propriétaire d'arbres, vignes ou bâtiments mulk, plantés ou élevés ultérieurement sur un terrain de tapou, en fait la vente, avec le concours de l'autorité, on fait vendre également le sol, toujours avec le même concours, à l'acquéreur desdits arbres, vignes ou bâtiments. On procède de la même manière lorsqu'il s'agit de forêts dont le sol est terre de l'état erzi-mîri, et les arbres mulk.

L. Les individus de l'un et de l'autre sexe en état de minorité, folie ou démence sont inhabiles à vendre les terres leur appartenant¹; dès lors, si, ayant fait une vente de ce genre avant d'être parvenus à leur majorité ou à l'état de guérison, ils viennent à décéder, leurs héritiers directs, dans les conditions ci-après indiquées, hériteront de ces terres; à défaut d'héritiers de cette catégorie, elles seront soumises à la formalité du tapou.

LI. Les individus de l'un et de l'autre sexe en état de minorité, folie ou démence ne peuvent acquérir. Toutefois, s'il y a pour eux profit ou avan-

¹ L'interdiction civile qui frappe ces individus, vu leur état d'incapacité, est désignée par ce mot : >≥ (Voy. d'Ohsson, loc. laud. t. VI, p. 116; Mevgoufati, II, 167. — Code Napoléon, art. 1124. — Voy. aussi ci-dessus, n° 3>1.)

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 317 tage constaté, leurs tuteurs 1 peuvent, en cettedite qualité, acquérir en leur nom.

LII. Les tuteurs des mineurs de l'un et de l'autre sexe ne peuvent vendre ou acquérir, sous prétexte de payement de dettes, dépense d'entretien, ou tout autre, les terres transmises directement à leurs pupilles par héritage de père ou de mère, ou celles qui, à tous autres titres, seraient passées en leur possession. S'ils les vendent ou en font l'acquisition, leursdits pupilles peuvent, dix années durant, après leur majorité, ou après être devenus habiles à posséder, réclamer du détenteur de leurs terres, et ce par l'entremise de l'autorité, la restitution et la mise en jouissance de leurs biens. S'ils décèdent avant leur majorité, ces terres passeront à leurs héritiers directs, et, à défaut de ceux-ci, elles seront soumises à la formalité du tapou. Toutefois, si les terres, possession de mineurs, ne peuvent être administrées par les tuteurs d'une façon qui ne soit pas onéreuse à leurs pupilles, et s'il est établi, d'autre part, que, cesdites fermes et leurs dépendances ayant une certaine valeur, il serait nuisible aux intérêts des mineurs de les laisser se détériorer, et perdre ainsi de leur valeur relative, on devra, dans ce cas, et en vertu de la faculté concédée par la loi (religieuse), procéder à la vente. En outre, s'il est établi judiciairement que la conservation de la terre seule, si l'on en séparait les bâtiments et dépendances, ferait tort aux mineurs, on devra se pourvoir d'un

¹ Veli et vaci. (Voy. ci-dessus, art. xv111, note.)

acte légal (religieux) d'autorisation, et la terre pourra alors être vendue pour son prix relatif et réel conjointement avec lesdites dépendances. La vente étant accomplie de la sorte, les mineurs ne seront pas reçus, lors de leur majorité, à réclamer la restitution desdites terres et dépendances pour en être remis en possession. — On procédera de la même façon pour les terres appartenant aux individus de l'un ou l'autre sexe en état de minorité, de folie ou démence.

LIII. Si le possesseur mâle ou femelle d'arbres et vignes devenus vignobles et vergers, et plantés sur un sol mîriiè ou mevqoufé, ou bien si ledit possesseur de bâtiments construits sur des terrains de cette catégorie se trouve dans un état de minorité, folie ou démence, ses tuteurs peuvent vendre ces vignobles, vergers ou bâtiments, selon la faculté accordée par la loi (religieuse), comme dépendance de ces mulks; ils peuvent aussi vendre le sol.

TITRE III. — INTIQÂL « TRANSMISSION PAR HÉRITAGE » DES TEBRES MÎRITÊ.

LIV. Lors du décès du possesseur mâle ou fe melle de terres mîriiè ou mevqoufé, les terres en sa possession² passent, par portions égales, gratis, et sans formalité d'achat, à ses enfants des deux sexes,

¹ Accessoire. (Voy. ci-dessus, nº 192, note.

² عهن ه سننه و Littéralement : « à sa charge, à lui donnée, à certaines conditions; » ce terme, comme celui de تصوف, indique plutôt une jouïssance usufruitière que patrimoniale, celle enfin qui constitue le mulk, la propriété libre.

LV. La terre mîriiè ou mevqoufé dont le possesseur décède sans postérité passe gratuitement, comme ci-dessus, à son père, ou, à défaut de celui-ci, à sa mère 3.

LVI. Si partie des ensants du désunt, mâle ou femelle, existent et sont présents, et si l'autre manque 4, dans les conditions dites ghaibéti-munqati a « disparition absolue, » les terres sont données aux ensants présents et existants 5. Toutesois, si l'absent reparaît dans le terme de trois ans 6, à partir du décès de son père ou de sa mère, ou bien s'il est avéré qu'il existe encore, il prendra sa part. On procédera de la même saçon quand il s'agira du père ou de la mère.

LVII. Les terres de l'individu dont on ignore l'existence ou le décès, et qui aura disparu, dans les

¹ Voyez Code Napoléon, art. 731, 745.

Voyez Code Napoléon, art. 393.

⁵ Comparez Code Napoléon, art. 746. — Voy. ci-après, art. LVII.

^{*} معقود « manquant, » opposé de معدود existant. » (Voy. la législation de l'absent, Meoqoufâti, t. I, p. 361; et d'Ohsson, loc. laud. t. VI, p. 114.)

⁵ Voyez Code Napoléon, art. 115, 120.

Voyez ci-dessus, art. xxv.

mêmes conditions, durant l'espace de trois années, passeront, comme il est dit au précédent article, à ses enfants; à leur défaut, à son père, et si celui-ci n'existe plus, à sa mère. S'il n'y a aucun de ces héritiers, la terre sera soumise à la formalité du tapou; c'est-à-dire que si, dans les conditions énumérées ci-après, il y a des héritiers collatéraux, cette terre leur sera concédée, moyennant la taxe de tapou. S'il n'y en a pas, elle sera adjugée aux enchères, au

plus fol et dernier enchérisseur.

LVIII. Le soldat employé à l'armée, en service actif dans une autre contrée, que son existence soit connue ou qu'il ait disparu, dans les conditions du ghaibeti mungatia, hérite des terres laissées par son père, sa mère ou ses enfants. Elles ne peuvent être concédées à personne avant la constatation légale (religieuse) de son décès. La vente même eûtelle été faite, si cet héritier reparaît, à quelque époque que ce soit, il a le droit de reprendre ladite terre, son patrimoine, des mains de quiconque en sera détenteur, et d'en prendre possession. Toutefois, et dans le seul but de sauvegarder les intérêts du Trésor, quant à la redevance payable par la terre رضيع, si le soldat dont il est parlé n'a ni parent ni représentant pour gérer son bien, sa terre sera confiée à un tiers, afin de la mettre en rapport2 et d'assurer ainsi le prélèvement des droits.

Voyez ci-dessus, art. 1, note sur le mot raqubè.

² Conf. Mevqoufâti, de l'absent, t. I, p. 361, et Code forestier français, loi du 28 septembre 1791, sect. V, tit. I.

TITRE 1V. — MAHLOULÁT « VAGANCE, DÉSHÉRENCE » DES TERRES MÉRIFÉ.

- LIX. Si le possesseur mâle ou femelle de la terre décède sans laisser après lui ni descendants ni ascendants 1, la terre sera donnée :
- nant la taxe de tapou, c'est-à-dire pour un prix fixé par des experts impartiaux connaissant l'étendue et la contenance de la terre ², ses limites, ainsi que sa valeur relative, proportionnée, selon la localité, à son rendement. Cet héritier a, pendant dix ans, le droit de réclamer cette terre et d'en demander la restitution ³.
- 2° A défaut de frère germain ou consanguin, elle sera donnée, moyennant la taxe de tapou, à la sœur germaine ou consanguine, qu'elle habite ou non le village où la terre est située. Son droit à revendication est de cinq années.
- 3° A défaut de sœur germaine ou consanguine, elle sera donnée, moyennant la taxe de tapou, et par portions égales, aux enfants mâles et femelles du fils. Leur droit à revendication est de dix années.
- 4° A défaut d'enfants mâles ou femelles du fils, elle sera donnée, moyennant la taxe de tapou, au

¹ Ni père ni mère.

² Voyez ci-dessus, nº 298, note.

³ Jus vindicandi « droit de réclamation en justice contre le détenteur. » (Ortolan, loc. laud. t. II, p. 256.)

conjoint survivant. Son droit à revendication est de dix ans.

5° A défaut de conjoint survivant, elle sera donnée, moyennant la taxe de tapou, et par portions égales, aux frères et sœurs utérins. Leur droit à revendication est de cinq années.

6° A défant de frère et sœur utérins, elle sera donnée, moyennant la taxe de tapou, et par portions égales, aux enfants mâles et femelles de la fille. Leur droit à revendication est de cinq années.

7° A défaut de ceux-ci, s'il existe sur la terre des arbres ou constructions malk, ladite terre sera donnée, moyennant tapou, et par portions égales, aux individus qui auront hérité directement desdits arbres ou constructions. Leur droit à revendication est de dix années. Tels sont les divers degrés de parenté donnant droit au tapou; au delà, ce droit n'existe plus.

8° A défaut d'héritiers compris dans les catégories ci-dessus, la terre est donnée, moyennant la taxe de tapou, aux associés ou cointéressés. Leur droit à revendication est de cinq années.

9° A défaut d'associé ou coîntéressé, la terre est donnée, moyennant la taxe de tapou, à ceux des paysans de la localité auxquels elle peut être nécessaire. Leur droit à revendication est d'une année. Si plusieurs habitants dudit village ont besoin d'une terre qui doit être soumise à la formalité du tapou, et s'ils s'en portent acquéreurs, on fera le partage de cettedite terre, si cela ne présente point d'inconvé-

sur la propriété foncière en turquie. 323 nients, et chaque acquéreur recevra la concession d'un lot. Mais si la terre n'est pas susceptible de partage, ou s'il y a quelque inconvénient à en faire la répartition, elle sera donnée à celui des acquéreurs auquel elle sera le plus nécessaire. S'ils en ont tous un égal besoin, elle sera donnée à celui d'entre eux qui, ayant fait un service personnel et actif dans l'armée, et ayant accompli son temps, sera rentré dans ses foyers. A défaut d'un acquéreur dans ces conditions, on procédera au tirage au sort, et la terre sera donnée à celui que le sort désignera. Après avoir été adjugée de la sorte, la terre ne pourra plus, en aucune façon, être demandée ou réclamée par aucun autre acquéreur.

LX. Si le possesseur mâle ou femelle de la terre décède sans héritiers directs, c'est-à-dire sans laisser ni enfants, ni père, ni mère; s'il ne laisse aucun héritier collatéral, dans les conditions ci-dessus, ou si, en ayant laissé, ceux-ci encourent la déchéance de leur droit au tapou, par leur refus d'acquérir la terre moyennant la taxe de tapou, la terre alors devient purement et simplement vacante; elle est mise aux enchères, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur. — Si les collatéraux de l'un ou l'autre sexe sont en état de minorité ou de démence, la déchéance ne peut être invoquée ni contre eux ni contre leurs tuteurs.

LXI. Les délais ci-dessus établis en faveur des collatéraux pour la revendication courent à partir du décès du possesseur mâle ou femelle de la terre, et, pendant cette période, que la terre ait été ou non donnée à une autre personne, lesdits collatéraux auront la faculté de se la faire concéder par le miri, moyennant la taxe de tapou incombant à la terre, au jour de la demande. — Ces délais écoulés, ou bien les collatéraux ayant encouru déchéance de leurs droits, les réclamations qu'ils pourront présenter en vertu de leur droit à tapou ne seront point admises. Les motifs d'excuse tels que minorité, folie ou séjour en voyage dans une contrée éloignée, ne sont pas valables dans les procès en revendication de droit à tapou. Si, par ces motifs, on a laissé périmer les délais à leur expiration, il y a déchéance du droit de tapou.

LXII. Si, parmi des collatéraux à égal degré, il s'en trouve qui encourent la déchéance de ces droits par leur refus de prendre, moyennant le tapou, la portion qui leur échoit dans les terres vacantes sur lesquelles ils ont droit à tapou, les autres peuvent prendre ces terres en totalité, en acquittant, bien entendu, cettedite taxe.

LXIII. Si les terres vacantes sur lesquelles les collatéraux des deux sexes en état de minorité ou de folie, ou se trouvant en voyage dans une contrée éloignée, ont droit à tapou, n'ont pu leur être transférées, ces terres, sauf la faculté réservée auxdits collatéraux de faire valoir leur droit en revendication dans les délais fixés ad hoc, suivant les divers degrés, seront données, selon les règles, et moyennant la taxe de tapou, aux collatéraux du même de-

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 325 gré ou du degré inférieur; à défaut, ou en cas de déchéance, la terre sera mise aux enchères, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur.

LXIV. Si l'ayant droit au tapou du premier degré, dans les neuf classes désignées ci-dessus¹, perd ses droits par son refus de prendre, moyennant tapou, la terre sur laquelle il a droit de tapou, celle-ci sera proposée à l'ayant droit du second degré, et ainsi de suite, en cas de refus, jusqu'au dernier. Si tous enfin la refusent, elle sera mise aux enchères, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur. Si l'ayant droit au tapou décède avant d'avoir retiré le tapou de la terre sur laquelle il a droit à tapou, sondit droit de tapou ne passe pas à ses enfants ou à ses autres héritiers.

LXV. Si des individus en état de minorité, de folic ou de démence se trouvent parmi les ayants droit au tapou, et s'il y a avantage, pour leurs intérêts, à acquérir la terre sur laquelle ils ont droit à tapou, leurs tuteurs feront cette acquisition pour leur compte, moyennant la taxe de tapou.

LXVI. Si le possessear d'une terre mise en culture, et possédée comme faisant suite 2 aux arbres et constructions existant sur le sol, et appartenant en mulk à un étranger (à la famille), vient à décéder sans laisser de collatéral dans l'une des catégories d'ayants droit à tapou³ ci-dessus énumérées, cet étran-

¹ Voyez art. x117.

² Voyez art. XLIV.

³ Voyez ci-dessus, art. LIX.

ger aura la préférence sur tout autre; s'il demande cette terre, elle lui sera concédée pour le montant de sa valeur. Si on la donnait à un tiers sans la lui avoir proposée, il aurait droit, pendant dix années, à la demander et à la réclamer pour le montant de sa valeur au jour de la demande.

LXVII. Aux soldats ayant droit à tapou qui auront fait un service actif et personnel, dûment constaté, de cinq années, dans l'armée régulière, il sera accordé, gratuitement et sans contre-valeur, une étendue de terrain de cinq deunums sur les terres dont le droit à tapou leur sera concédé 1; pour tout ce qui dépassera les cinq deunums, les dispositions de la loi (civile) leur seront appliquées de la même manière qu'aux autres ayants droit à tapou.

LXVIII. Tout champ qui, sans l'un des motifs ci-après, dûment constatés, savoir :

Repos de la terre pendant un ou deux ans ² ou même plus, suivant le besoin, mais d'une façon toute exceptionnelle, et selon les localités;

Obligation de laisser pendant un certain temps le terrain qui aura été couvert par les eaux dans un état inculte après leur retraite, jusqu'à ce qu'il devienne susceptible de culture;

Ou, enfin, captivité du possesseur en temps de guerre.

Hormis ces conditions, tout champ qui ne sera pas cultivé directement par le possesseur, ou indi-

¹ Voyez art. Lviii.

² Voyez art. XI.

LXIX. La terre possédée par qui que ce soit, qui, pendant un long espace de temps, aura été inondée, et d'où les eaux se seront ensuite retirées, n'est pas soumise, pour ce fait, à la formalité du tapou; l'ancien possesseur la met en rapport, et l'administre comme par le passé. Si l'ancien possesseur est mort, ses enfants, son père ou sa mère en auront la possession et la jouissance; à leur défaut, elle sera donnée contre le payement du tapou aux collatéraux (ayants droit au tapou2). Mais si, lors de la retraite des eaux, et quand le terrain peut être mis en culture, le possesseur ou ses héritiers directs, comme il est dit plus haut, ne l'administrent pas, et, sans excuse valable, le laissent en non-rapport pendant trois années consécutives 3, il sera alors soumis à la formalité du tapon.

LXX. Ne sera pas soumise à la formalité du tapou, toute terre qui, sans excuse valable, et après avoir

Voyez ci-dessus, art. xxv, note.

² Voyez art. LIX.

Voyez ci-dessus, art. xxv, note.

été abandonnée ou laissée en non-rapport pendant deux années par le possesseur, aura été ensuite vendue par lui; ou qui, à raison du décès de celui-ci, aura passé à ses enfants, à son père ou à sa mère, et sera laissée, sans motif, par le nouvel acquéreur ou ses héritiers directs, pendant une ou deux années encore, à l'état d'inculture où elle était déjà sous le précédent possesseur.

LXXI. Si le possesseur de la propriété dont l'état d'inculture pendant trois années consécutives et sans excuse valable aura été constaté, décède au bout de trois ans révolus sans avoir vendu la terre par l'entremise de l'autorité, et laisse après lui des enfants, ou son père, ou sa mère, ceux-ci ne pourront hériter gratuitement de ces propriétés. On leur proposera de les prendre moyennant le tapou; et s'ils refusent, ou si le possesseur desdites propriétés est décédé sans héritiers directs, on n'ira pas rechercher les collatéraux (ayants droit au tapou); la terre sera mise aux enchères, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur.

LXXII. Si tous ou partie des habitants d'une ville ou village quittent le pays pour un motif légitime, la terre en leur possession n'est pas pour ce fait soumise à la formalité du tapou 1; mais si l'abandon du pays a lieu sans motif valable, ou si ses habitants n'y reviennent pas dans le délai de trois années 2, à partir du jour où les motifs légitimes qui

¹ Voyez ci-dessus, nº 327.

² Voyez art. xxv, note.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 329 les ont contraints à s'éloigner ont cessé, et s'ils laissent ainsi la terre en non-rapport, elle sera soumise alors à la formalité du tapou.

LXXIII. La terre possédée par le soldat employé dans d'autres contrées dans un service personnel et actif à l'armée, que cette terre soit cultivée sous forme de louage ou de prêt, ou qu'elle reste dans le statu quo et en non-rapport, ne peut nullement être soumise à la formalité du tapou, tant que le décès du possesseur n'aura pas été constaté ¹. Si, par hasard, elle avait été donnée à un tiers, ce soldat, au retour dans ses foyers, à la fin de son temps de service, pourra la reprendre de quiconque en serait détenteur.

LXXIV. Si un individu de l'un ou l'autre sexe, dont l'existence est connue, et qui se trouve en voyage dans un autre pays, hérite d'une terre provenant de la succession de ses père et mère ou de ses enfants, et s'il ne vient pas lui-même mettre en rapport la terre dont il a hérité, ou s'il ne donne pas à quelqu'un, par écrit ou autrement, le mandat de la mettre en rapport, et la laisse pendant trois années consécutives ² en non-rapport, sans motif légitime, elle sera soumise à la formalité du tapou.

LXXV. Si au décès du possesseur de la terre, de l'un ou l'autre sexe, on ignore si l'héritier direct, absent dans les conditions du ghaïbéti-munqatia³, est

¹ Voyez art. LXVII.

² Voyez art. xxv, note.

Voyez art. LvI.

mort ou vif, ladite terre sera soumise à la formalité du tapou. Toutefois, si l'héritier reparaît dans le délai de trois années, à compter du jour du décès de la personne dont il hérite, il a le droit de prendre, sans frais, possession de la terre; s'il ne reparaît qu'après l'expiration de ce terme, il n'est plus habile à faire valoir ses droits.

LXXVI. La terre possédée par des individus de l'un ou l'autre sexe en état de minorité, démence ou folie, ne peut, en aucun cas, être soumise, pour fait d'inculture, à la formalité du tapou 1. Si les tuteurs la laissent en état d'inculture, soit directement, soit indirectement, sans excuse valable, pendant trois années consécutives², lesdits tuteurs seront invités par l'autorité compétente à la cultiver eux-mêmes ou à la faire cultiver par des tiers. S'ils ne le peuvent ou s'ils s'y refusent, cette terre, dans le seul but d'être préservée de l'état d'inculture 3, sera donnée en location par l'autorité compétente, movennant la taxe idjárè « de louage, » à ceux qui en feront la demande. La location, fixée et payable par le locataire, sera versée entre les mains des tuteurs pour compte de leurs pupilles, mineurs, fous ou en état de démence; à l'époque de la majorité ou de la guérison de ces derniers, ceux-ci retireront leursdites terres des mains des locataires.

La prescription ne court pas contre les mineurs. » (Code Napoléon, art. 2252; et ci-dessus, n° 236.)

² Voyez art. xxv, note.

Voyez ci-dessus, nº 221.

LXXVII. S'il est constaté qu'un collatéral au premier degré, ne l'ayant pas acquise du mîri, cèle et détient une terre vacante dont il a la jouissance et la possession depuis un laps de temps moindre de dix ans, cette terre lui sera concédée moyennant le payement de la taxe de tapou due à l'époque où il a retenu la terre. S'il ne veut pas l'acquérir, et s'il y a un autre collatéral dont les délais fixés par la catégorie à laquelle il appartient ne soient pas expirés, la terre lui sera concédée. S'il n'y en a pas, ou si les ayants droit existants sont déchus de leurs droits, la terre sera mise aux enchères, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur. S'il est constaté que l'individu qui, de la sorte, a pris et cultivé arbitrairement la terre pendant moins de dix ans, est un étranger (à la famille), la terre sera retirée de ses mains, et concédée à l'ayant droit au tapou, moyennant la taxe de tapou due à l'époque où elle a été retenue arbitrairement.

LXXVIII. Le droit de permanence sera acquis à toute personne qui, pendant une période de dix années, aura possédé et cultivé sans conteste des terres mîriie ou mevqoufe, que cette personne ait ou non entre ses mains un titre exécutoire; la terre ne peut dès lors être considérée comme vacante, et on doit lui délivrer, sans frais, un nouveau tapoa. Cependant, si cette personne déclare et reconnaît

¹ Chez les Romains, les choses immobilières s'acquéraient par la possession de longtemps, c'est-à-dire de dix ans entre présents. (Conf. Ortolan, Institutes, t. II, p. 361; comp. Code Napoléon, art. 2229.)

que, la terre étant vacante, elle s'en est cimparée sans droit, il ne sera tenu alors nul compte de la préemption, et proposition sera faite à cette personne d'acquérir la terre moyennant la taxe de tapou; si elle refuse, la terre sera mise aux enchères, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur.

LXXIX. Il ne sera rien réclamé, à titre de louage ou de moins-value de la terre¹, de toute personne qui, s'étant emparée arbitrairement de terres vacantes mírité ou mevqoufé, les aura mises en culture, comme il est dit aux deux précédents articles, et qui aura acquitté les droits dus par la terre.

LXXX. Si le possesseur d'un tarlá «champ» décède après l'avoir ensemencé, saus laisser d'héritiers directs, ledit champ est concédé par l'autorité compétente soit à des collatéraux (ayants droit au tapou), soit à tout autre acquéreur. Les semences qui scront déjà sorties de terre dans ce champ seront considérées comme faisant partie de la succession du possesseur de l'un ou l'autre sexe dudit champ; l'acquéreur n'a le droit ni de les faire arracher, ni de réclamer de la succession aucun louage pour cet objet. Il en sera de même de l'herbe qu'on fait croître par la culture ou par l'arrosage. Quant à l'herbe qui aura poussé naturellement, sans l'intervention du travail du défunt, elle ne passera pas à ses héritiers.

LXXXI. Si le propriétaire de bâtiments mulk, ainsi que d'arbres ou de vignes également mulk,

¹ Voyez ci-dessus, art. xxt.

dont il aura fait des vignobles et vergers, élevés et plantés avec permission de l'autorité sur des terrains mîrüè en sa possession, par tapou, vient à décéder, ses héritiers hériteront, à titre mulk, desdits arbres, vignes et bâtiments, et ils n'auront à acquitter seulement que les « frais de succession » sur la valeur fixée du sol occupé par les arbres, vignes et bâtiments. Ce sol sera concédé gratuitement à chacun des héritiers, proportionnellement à la part lui incombant dans lesdits arbres, jardins et bâtiments; après quoi, l'inscription des registres déposés aux archives impériales les arbres déposés aux archives impériales les arbres de la marge des titres délivrés aux parties.

LXXXII. Si des moulins, enclos, bergeries ou autres bâtiments mulk, construits a posteriori sur un terrain mîri, sont ensuite tombés en ruines, et ne laissent plus vestiges de construction, le sol sur lequel ils existaient est soumis à la formalité du tapou; il sera concédé au propriétaire de ces constructions, si celui-ci le demande; sinon il sera adjugé à un autre. Toutefois, si ce terrain a passé en la possession du propriétaire de ces bâtiments par voie d'héritage direct ou autrement, et s'il en acquitte le louage fixe² au mîri, on ne pourra l'en dessaisir ni lui en enlever la possession.

² Idjarči-maqtoua. (Voy. art. xxvi, et ci-après Lxxxix.)

Dester-khânè « dépôt général des anciennes archives et des registres du cadastre relatif aux biens de l'État. » (D'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 193.)

LXXXIII. Si des arbres et vignes malk, plantés sur un terrain mîri possédé par tapou, et dont on a fait a posteriori des vignobles et vergers, se dessèchent ou sont arrachés, et s'il n'en reste plus de traces, le sol est alors soumis à la formalité du tapou. Il sera donné au propriétaire desdits arbres et vignes, si celui-ci le désire; sinon il sera adjugé à un autre concessionnaire. Toutefois, si ce terrain a passé en la possession du propriétaire des arbres et vignes par voie d'héritage direct ou autrement, on ne pourra l'en dessaisir, ni lui en contester la possession.

LXXXIV. Tout terrain iailaq ou qychlaq 1, possédé par tapou, qui, sans excuse valable, ne sera pas occupé, pendant la saison, durant trois années consécutives 2, et dont on n'aura pas acquitté les droits,

sera soumis à la formalité du tapou.

LXXXV. Toute prairie (tchair) possédée par tapou, et sur le produit de laquelle on perçoit la dîme ab antiquo, qui, sans excuse valable, n'aura pas été fauchée durant trois années consécutives, sera laissée ainsi en non-rapport, et ne payera pas la dîme, sera soumise à la formalité du tapou.

LXXXVI. Si au moment où un collatéral (ayant droit à tapou) va devenir, par le fait du payement du tapou, acquéreur de la terre sur laquelle il a droit à tapou, un étranger (à la famille), voulant l'acquérir, se présente, et offre une surtaxe de tapou, on ne tiendra nul compte de cette offre.

Voyez art. xx17, note.

Voyez art. xxv, note.

LXXXVII. Si après la mise aux enchères d'une terre vacante, míriiè ou mevgoufe, et l'adjudication à qui de droit, il se présente un acquéreur offrant une surenchère, l'adjudicataire ne sera pas écarté pour ce motif, sous le prétexte que le titre possessoire ne lui a pas encore été délivré, et il ne sera pas dessaisi de cette terre; elle lui est acquise. Seulement, si, après l'adjudication de terres vacantes, il est établi et constaté que ladite adjudication a été faite frauduleusement1, à un prix inférieur à celui de la taxe du tapoa, on exigera de l'adjudicataire qu'il complète, pendant dix années, à partir du jour de l'adjudication, la taxe de tapou au taux de l'époque à laquelle la terre lui a été adjugée. S'il y manque, restitution lui sera faite du prix d'achat versé primitivement par lui; et la terre sera adjugée à tel acquéreur qui en fera la demande. Mais après dix années, à partir de la date de l'adjudication, il ne pourra plus être inquiété, ni dessaisi de la terre qu'il aura acquise. Il sera procédé de la même facon pour les terres vacantes qui auront été concédées, moyennant tapou, à des collatéraux (ayants droit au tapou).

LXXXVIII. L'agent du tapou ne pourra, dans son district, et pendant la durée de ses fonctions, acquérir les terres vacantes ou celles qui seront soumises à la formalité du tapou. Il ne pourra non plus les faire acquérir par ses enfants, frères, sœnrs, père, mère, épouse, esclaves mâles et femelles, ou tous

¹ Comparez Code Napoléon, art. 1674.

autres dépendants de sa personne. Il peut seulement acquérir la possession des terres qui lui écherront par héritage de ses père, mère ou enfants.

LXXXIX. Si un édifice constitué vaqouf de telle ou telle œuvre, et bâti sur un terrain mîriiè, est tombé en ruine au point de ne laisser nul vestige, et si l'administrateur du vaqouf ne le fait pas réparer et n'acquitte pas envers le mîri le louage idjârè de la terre, le sol est retiré des mains de cet administrateur, et donné à telle personne qui en fera la demande. Mais si l'administrateur fait les réparations nécessaires, ou s'il paye au mîri le louage mouqûtéai-zémîn du sol, on ne l'inquiétera pas, et le sol sera laissé entre ses mains. Il en sera de même pour les localités dont le terrain est mevqoufè, et le bâtiment vaqouf d'une autre œuvre.

XC. Si un vignoble ou verger dont le sol est mîrüè, et les arbres ou la vigne vaqouf de telle ou telle œuvre, est ruiné au point de ne plus laisser traces d'arbres ou de vignes; et si l'administrateur du vaqouf abandonne ces jardins ou vignobles, sans excuse valable, durant trois années consécutives, et ne paye pas, au mîri, le louage de la terre mouqûtéai-zémîn; si, enfin, il ne ramène pas cet immeuble à son état primitif, en y faisant de nouvelles plantations d'arbres ou de vignes, ce terrain sera soumis à la formalité du tapou. Il en sera de même pour les localités dont le sol est mevqoufè, et les arbres ou la vigne vaqouf d'une autre œuvre.

LIVRE II.

TERRES LAISSÉES (POUR L'USAGE PUBLIC) ET TERRES MORTES.

TITRE PREMIER. — DES TERRES LAISSÉES (POUR L'USAGE PUBLIC).

XCI. Les arbres des bois et forêts, dits baltalyq « de coupe, » affectés, ab antiquo, à l'usage et à l'affouage d'une ville ou village, seront coupés par les seuls habitants de ces localités; personne autre n'aura le droit d'y faire des coupes; il en est de même des bois et forêts affectés, ab antiquo, pour le même objet, à plusieurs villages; les habitants d'autres localités ne peuvent y faire de coupes. Ces bois et forêts ne sont frappés d'aucun droit.

XCII. On ne peut donner à personne, par tapou, la possession, soit particulière, soit collective, d'une partie de bois ou forêts affectés aux habitants d'un village, pour en faire un bois séparé, ou, après l'avoir abattue, pour mettre le sol en culture. Si quelqu'un en acquiert la possession, les habitants peuvent toujours la lui retirer.

XCIII. Personne ne peut élever, a posteriori, de constructions sur la voie publique ou y faire des plantations d'arbres. En cas de contravention, les bâtisses seront démolies et les arbres arrachés; en un mot, personne ne peut faire acte de propriété sur la voie publique, et toute contravention à cet égard sera aussitôt punie 1.

¹ Comp. Code pénul français, art. 471.

XCIV. Les édifices destinés au culte, ainsi que les places laissées, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur des villes et villages, pour le remisage des arabas (chariots) et pour réunir le bétail, sont de la même catégorie que la voie publique. Ces emplacements ne peuvent être ni achetés ni vendus, et l'on ne peut y faire, a posteriori, ni constructions, ni plantations d'arbres; on ne peut en donner la possession à personne; si quelqu'un se l'arrogeait, les habitants de la ville et du village pourront y mettre obstacle.

XCV. Les localités inscrites sur les registres des archives impériales comme étant laissées et affectées, ab antiquo, pour les marchés et les foires, ne peuvent être vendues ni achetées; on ne peut non plus délivrer de titre qui en donne la possession exclusive à personne. Si quelqu'un voulait s'attribuer cette possession, il y serait mis obstacle, et, quelle que soit la quotité du droit inscrit aux archives pour ces sortes d'emplacements, elle sera payée au khaznè.

XCVI. Tout khirmen-ièri ¹ destiné et affecté, ab antiquo, à tous les habitants d'un village en général, ne pourra être vendu ou acheté, non plus que défriché² et livré à l'agriculture; on ne permettra pas d'y élever, a posteriori, aucune bâtisse; la possession n'en peut être donnée, par tapoa, à titre particulier ou collectif. Si quelqu'un voulait s'attribuer cette

¹ Voy. art. xxxiv.

[«] nettoyé des pierres qui s'y trouvent. » سوكيلوب

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 339 possession, les habitants s'y opposeront. Les habitants d'un autre village ne pourront faire transporter leurs grains dans ces granges pour les y battre.

XCVII. Dans tout pâturage affecté, ab antiquo, à un village, les habitants seuls de ce village feront paître leurs bestiaux; ceux d'un autre village ne pourront y envoyer les leurs. Le pâturage attribué, ab antiquo et en commun, aux troupeaux de deux, trois villages, ou d'un plus grand nombre, sera le pacage commun des bestiaux de ces villages, quel que soit celui dans la circonscription duquel il se trouvera; les habitants de ces villages ne pourront, réciproquement, y mettre obstacle. On ne peut ni vendre ni acheter ces sortes de pacages affectés, ab antiquo, soit exclusivement à un village, soit collectivement à plusieurs; on ne pourra y faire, a posteriori, ni enclos, ni bergeries, ni autres bâtisses; on ne peut non plus y faire des vignobles et vergers, en y plantant des arbres ou des vignes; si quelqu'un y faisait des bâtisses ou des plantations, les habitants pourront, à toute époque, les faire démolir et arracher. Il ne sera donné à personne l'autorisation de défricher cette terre et de la mettre en culture comme une terre ensemencée. Si quelqu'un veut la cultiver, on y mettra empêchement; ce terrain doit rester à perpétuité à l'état de pacage.

XCVIII. Quelle que soit l'étendue déterminée de la terre laissée et regardée, ab antiquo, comme pâturage (mer'a), cette étendue déterminée constitue seule le pacage; on ne tiendra nul compte des délimitations qui pourraient avoir été fixées postérieurement.

XCIX. Quel que soit le nombre des bestiaux des fermes du canton ou de la commune, envoyés ordinairement au pacage par ces canton ou commune, on ne pourra empêcher que le même nombre continue d'y être envoyé!. Quant aux pâturages autres que ceux-ci et affectés, ab antiquo, d'une façon exclusive à ces fermes, attendu qu'ils ne font pas partie des terres metroukè comme les pacages laissés et affectés, ab antiquo, aux habitants desdits canton et commune, le possesseur des pacages de tchiftlèk y fera seul paître ses troupeaux; il empêchera tous autres d'y entrer pour la paisson. La possession de cette dernière sorte de pacage s'acquiert par tapou, et l'on procède de la même façon que pour les autres terres mírüè.

C. Quel que soit le nombre des bestiaux qu'un paysan est dans l'usage d'envoyer au pacage particulier à la commune ou commun à plusieurs, on ne pourra l'empêcher d'y envoyer aussi le croît de ces mêmes bestiaux. Lorsqu'il y aura gêne pour les bestiaux du village, aucun paysan du lieu n'aura droit d'y faire venir pour la paisson des bestiaux autres que les siens. Mais si un paysan du dehors vient se fixer dans la commune et s'y bâtit un iourt 2, "habitation, "il pourra, à condition qu'il n'y ait pas gêne pour les bestiaux de la commune, faire venir

¹ Voy. Code raral français, loi du 28 septembre 1791, sect. IV, 13.

² Voy. ci-dessus, nº 327, note.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 341 du dehors des bestiaux qu'il conduira au pâturage de la commune. Tout paysan qui aura acheté le *ïourt* d'un habitant de la commune pourra envoyer au pâturage communal le même nombre de bestiaux que son prédécesseur.

GI. Les habitants des localités auxquelles ils sont affectés ont seuls la jouissance de l'herbe et de l'eau des ïaïlaqs et qychlaqs, inscrits sur les registres des archives impériales, et affectés ab antiquo, soit à titre exclusif, à une seule commune, soit collectivement, à plusieurs. Les habitants d'autres communes n'en peuvent avoir la jouissance. Les habitants des communes jouissant de l'herbe et de l'eau des ïaïlaqs et qychlaqs payeront au mîri, selon leurs moyens, les droits de ïaïlaqyiè et qychlaqyiè. Ces ïaïlaqs et qychlaqs ne pourront être ni vendus ni achetés. La possession exclusive n'en peut être donnée à personne par tapou; ils ne peuvent être mis en culture sans le consentement des habitants.

CII. La prescription ne peut être invoquée dans les contestations relatives aux terres metrouké, telles que bois, forêts, voie publique, emplacements de foires, marchés, meules, pâturages, lieux de campement, de parcours et de vaine pâture d'été et d'hiver, lesquelles ont été laissées et affectées ab antiquo à la population locale.

TITRE II. - DES TERRES MORTES1.

CIII. On désigne par terres mortes les terrains Ce titre est désigné, dans le droit romain, sous l'acception res vagues, incultes, tels que montagnes, endroits rocailleux 1, pernâllyq et otlaq 2, qui ne sont, par tapou, en la possession de personne, qui ne sont point attribués ab antiquo à l'usage des habitants des cantons et communes, et qui sont éloignés de ces localités à une distance où de l'extrême limite des endroits habités on ne peut entendre le cri d'un homme ayant une voix éclatante 3. Tout individu auquel ces localités feront besoin, pourra, moyennant permission de l'autorité 4, et à la condition de relever pour ce du beit-elmal5, en faire le défrichement et le mettre en culture. Les dispositions de la loi civile en vigueur pour les terres mezroua « ensemencées » sont également applicables à celles de cette catégorie. Seulement, si quelqu'un, après avoir acquis, comme il vient d'être dit, avec permission de l'autorité, telle ou telle localité pour en faire le défrichement, ne l'exécute pas, et laisse cet endroit dans le stata quo, sans excuse valable; pen-

nullius, auxquelles s'adjoignent les immeubles retirés du commerce des hommes, et qu'on nomme res divini juris «choscs de droit divin,» ou mergoafé, dans le droit musulman. (Ortolan, loc. laud. II, p. 249.) Mais, comme le fait remarquer M. Ducaurroy, loc. cit. p. 12, «si celles-ci sont nullius in bonis, elles sont, pour les musulmans, in bonis Dei.» (Voy. ci-dessus, nº 151 et suiv.)

aterrain pierreux qu'on ne peut mettre en culture avant

de l'avoir défriché. »

² «Páturage, terre où l'herbe croît très-court, et qui sert de pàturage. (Voy. Ami Boué, loc. land. III, p. 36, et ci-dessus, n° 348.)

3 Voyez art. VI.

4 Voyez ci-dessus, nos 225, 245 et passim.

Voyez ci-dessus, nº 5.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 343

dant trois années consécutives 1, cette localité sera donnée à un autre exploiteur. D'autre part, si quelqu'un, sans la permission de l'autorité, a défriché et cultivé une terre de ce genre, on exigera de lui, pour la localité ainsi défrichée, le payement du tapou; après quoi, concession lui sera donnée de ce terrain, et remise lui sera faite du titre de tapou.

CIV. Chacun peut couper du bois de chauffage et de construction sur les montagnes mabâh², qui ne font pas partie des bois et forêts affectés ab antiquo aux communes; personne, de part et d'autre, ne peut y mettre empêchement. Les arbres qu'on y coupe et les herbes qu'on y recueille ne payent pas la dîme. Nulle partie de ces montagnes mabâh ne peut en être distraite, ni la possession donnée, par tapou, à qui que ce soit, par l'autorité, pour devenir un bois particulier, ou commun à plusieurs.

CV. Si, en outre des pâturages affectés à l'usage des bestiaux du canton ou de la commune, il se trouve des otlaq 3 dans ces mêmes circonscriptions, les habitants, sans avoir à acquitter pour cela aucun resm « droit, » auront la jouissance de l'herbe et de l'eau qui s'y trouveront, et ils y enverront brouter leurs bestiaux. Tout individu qui, faisant venir des bestiaux du dehors, voudra profiter de l'herbe et de l'eau de l'otlaq, payera au mîri un droit d'otlaq dans

Voyez art. xxv, note.

² Voyez ci-dessus, art. xxx.

Voyez art. cm.

une proportion convenable 1. Les paysans ne pourront exclure celui-ci, ni prétendre prélever une part sur ce droit d'otlaq.

LIVRE III.

DIVERSES SORTES DE PROPRIÉTÉS NON CLASSÉES DANS LES CATÉGORIES
PRÉCÉDENTES.

CVI. Tout arbre venu naturellement sur terre memlouké, mevqoufé, mírūè, metrouké ou mévât, ne peut être possédé par tapou. Seulement, les arbres venus naturellement en terre mirūè ou mevqoufé sont possédés comme dépendance de la terre, ainsi qu'il est dit au titre de la possession².

Mines.

CVII. Les mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer; les diverses carrières de pierres, de gypse; les mines de soufre, de salpêtre, d'émeri, de charbon, de sel 3, etc. qu'on découvrira en terre mírüè, possédée par quiconque, reviennent au Beit-elmâl; le possesseur de la terre n'a le droit ni de s'en emparer, ni de réclamer sur elles aucune part 4.

De même, toute mine découverte dans une terre mevqoufé de la catégorie des takhciçât⁵, c'est-à-dire

اوتلاق رسمى adroit d'herbe, de pâture.» (Voy. Ami Boué, loc. land. 111, p. 238.)

² Voyez art. AXVIII.

³ Sur les ressources minières de la Turquie, consultez Ami Boué, loc. laud. t. III, p. 5g.

Voyez art. IV, 2°.

Comparez ci-dessus, n° 286.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIERE EN TURQUIE. 345 affectée à certaine destination donnée, revient aussi au Beït-elmâl; le possesseur de la terre et le vaqouf ne peuvent exercer aucun acte d'ingérance ou d'intervention à cet égard.

Toutefois, quand il s'agira de terres mîriiè et mevgoufé, on devra rembourser au possesseur du lieu la valeur du terrain pour la portion dudit qui cessera, par ce fait de l'exploitation de la mine, d'être placée sous le régime de la possession et d'être cultivée. - Dans les terres metrouké et mévat, le cinquième du produit des mines qu'on y trouve revient au Beit-elmal, et le reste à l'individu qui a découvert la mine. - Dans les terres réellement mevgoufé, les mines reviennent au vagouf. - Celles qu'on trouvera en terrain mulk, dans l'intérieur des villes et villages, appartiendront au propriétaire du sol. - Celles de matières fusibles, existant en terres uchriiè ou kharâdjiiè, reviendront pour le cinquième au Beit-elmâl, et pour le reste au propriétaire de la terre 1. Quant aux monnaies anciennes et modernes, ainsi qu'aux trésors de toutes espèces, dont le propriétaire est inconnu, la législation qui les régit est consignée, en détail, dans les livres de jurisprudence (religieuse)2.

Inhabileté du meurtrier à hériter de sa victime.

CVIII. Le meurtrier ne peut hériter de la terre.

¹ Comparez la législation française sur les mines, loi du

² Voyez ci-dessus, nº 124.

appartenant à sa victime, ni avoir sur ladite terre droit à tapou 1.

Inhabileté des parents non musulmans à hériter de leur parent néophyte musulman, et vice versu.

CIX. La terre du musulman ne peut passer par héritage à ses enfants, père ou mère non musulmans; de même, la terre du non-musulman ne passe pas par héritage à ses enfants, père ou mère musulmans. — Le non-musulman ne peut avoir droit de tapou sur la terre du musulman, et vice versa.

Inhabileté des étrangers à hériter de leur parent sujet ottoman.

CX. La terre du sujet ottoman ne passe pas par héritage à ses enfants, père ou mère sujets étrangers; le sujet étranger ne peut avoir droit de tapou sur la terre d'un sujet ottoman.

Déshérence de la terre d'un sujet ottoman qui a fait abandon de la nationalité.

CXI. La terre d'un individu qui a fait abandon de la nationalité ottomane ne passe pas par héritage à ses enfants, père ou mère sujets étrangers. Elle devient vacante par ce fait; et, sans rechercher s'il y a des ayants droit au tapou, elle est mise aux enchères, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur.

Conditions de la propriété appartenant à l'esclave; son hérédité.

CXII. Tout esclave mâle ou femelle qui, du Comparez Code Napoléon, art. 25.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TUROUIE. 347 consentement de son maître, et par l'entremise de l'autorité compétente, aura acquis la possession ou la concession d'une terre, n'en pourra être dépossédé par son maître ni avant ni après son affranchissement; celui-ci ne pourra faire nul acte d'ingérance à cet égard. De même, si le maître décède avant l'affranchissement dudit esclave, ses héritiers ne pourront non plus faire acte d'ingérance ou d'intervention sur ladite terre. Si l'esclave mâle ou femelle décède avant d'avoir été affranchi, comme sa terre n'est transmissible à personne par héritage, personne autre que les associés, coïntéressés ou habitants qui pourraient en avoir besoin, n'aura sur elle droit de tapou s'il n'y a pas sur ladite terre des constructions et des arbres mulk. - Si le maître de l'esclave a sur ce terrain des arbres et bâtiments malk, il aura la préférence sur tout autre acquéreur, et jouira pendant dix années de la faculté de revendication, moyennant la taxe de tapou. - Si l'esclave décède après son affranchissement, sa terre passera alors par héritage à ses enfants, père ou mère libres. A défaut de ceux-ci, et s'il n'y a sur le terrain ni arbres ni bâtiments mulk, les ayants droit au tapou ne seront ni son ancien maître, ni ses enfants, mais ses propres parents libres; la terre leur sera concédée contre payement de la taxe de tapou. A leur défaut, elle sera mise aux enchères, et adjugée au plus fol enchérisseur. Si, enfin, il y a sur ce terrain des bâtiments et arbres mulk, il sera donné, movennant la taxe du tapou, à celui des héritiers, ayant droit de premier degré 1 au tapou, qui aura hérité des arbres et bâtiments mulk.

Vente accomplie sous le coup de violences ou menaces.

CXIII. La vente contrainte et forcée de terres mirité et mevqoufé faite par une personne susceptible d'intimidation, est nulle². Si l'individu qui, par le fait de la contrainte et de la violence exercées, a acquis ces terres, les revend à un autre, ou si, à son décès, cette terre a passé par héritage à ses enfants, père ou mère, ou si, décédant sans aucun de ces héritiers, la terre est devenue vacante, le vendeur objet de la contrainte, ou, à son décès, ses enfants, père ou mère auront droit de revendication sur cette terre pour cause de violence³. S'il décède sans héritiers directs, la terre n'est pas considérée comme vacante, et elle reste entre les mains de qui elle se trouve.

Nullité de la vente faite à des conditions réputées illégales.

CXIV. Ne sont pas valables la vente et la concession de terres mirité ou mevgoufé à des conditions réputées illégales par la loi (religieuse), telle que, par exemple, se charger de prendre soin de quelqu'un jusqu'à sa mort, et de lui assurer une bonne existence. En conséquence, si quelqu'un vend à un tiers la terre acquise par lui à des conditions ré-

² Voyez Code Napoléon, art. 1111, 1112.

¹ Voyez art. LIX.

³ Voyez Code Napoléon, art. 1304, et aussi Mergoufati, t. II, p. 164.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 349 putées illégales, ou si, à son décès, celle-ci a passé par héritage à ses enfants, à son père ou à sa mère, le premier vendeur, ou, à son décès, ses héritiers directs ont droit d'intenter action en revendication pour motif d'illégalité.

La terre ne peut être forcement donnée en échange de la dette, ou vendue pour son extinction.

CXV. Le créancier ne peut s'emparer, en échange de sa créance, de la terre possédée par son débiteur; il ne peut non plus le forcer à la vendre pour, sur le montant, se rembourser de sa créance 1; et au décès du débiteur, que celui-ci ait ou non des biens meubles, la terre en sa possession passera par héritage à ses héritiers directs; s'il n'en laisse pas, elle sera soumise à la formalité du tapou, et concédée, moyennant la taxe du tapou, aux collatéraux (ayants droit à tapou); à défaut de ceux-ci, elle sera mise aux enchères, et adjugée au plus fol enchérisseur.

Vente avec faculté de rachat.

CXVI. La terre mírité et mevqoufé ne peut être mise en gage; toutefois, si le débiteur, en échange de sa dette, et par l'entremise de l'autorité, vend à son créancier la terre dont il est possesseur, à condition que celui-ci la lui rendra à toute époque où il acquittera sa dette², ou s'il en fait la vente simulée et hypothécaire dite firâgh bilvéfâ³, c'est-à-dire qu'à

Voyez cependant plus haut, n° 85.

² Voyez Code Napoléon, art. 1658 et suiv.

³ Voyez d'Ohsson, loc. land. t. VI, p. 73.

toute époque où il acquittera sa dette, il aura droit de réclamer la restitution de l'immeuble, ce débiteur ne peut, avant l'extinction préalable de sa dette, qu'il y ait ou non fixation de terme, en exiger la restitution; il ne peut reprendre la terre qu'après acquittement intégral.

Cession conditionnelle de la terre faite par le débiteur à son créancier.

CXVII. Si le débiteur, après avoir vendu à son créancier, en échange de sa dette, la terre dont il est possesseur, soit sous la condition ci-dessus énoncée, soit sous la forme de vente simulée et hypothécaire, se trouve, au délai fixé, dans l'impossibilité d'éteindre sa dette, et s'il donne pouvoir à ce créancier par procuration devrite « de substitution » (c'està-dire qui constitue aux mêmes effets un autre fondé de pouvoirs, s'il retirait cette procuration des mains du premier mandataire 1), à l'effet de vendre ou faire vendre à un tiers lesdites terres, de se rembourser sur le prix du montant de sa créance, et enfin de lui rembourser, le surplus2, dans ces conditions, le créancier mandataire pourra, en cas de non-payement jusqu'au terme fixé, vendre ou faire vendre ledit champ du vivant de son débiteur par l'entremise de l'autorité, et se payer du montant de la créance; ou bien si, comme il a été dit, le mandant débiteur a chargé un tiers de ses pouvoirs,

¹ En cas d'actes qui ne permettraient plus de lui accorder nulle confiance.

² Comparez Code Napoléon, art. 1265 et suiv.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 351 celui-ci pourra, à l'expiration du terme fixé, et en vertu de son mandat, vendre la terre, et acquitter (entre les mains du créancier) la dette de son mandant.

Saisie-arrêt de la terre par le créancier, au cas de décès du débiteur, avec héritiers, avant l'extinction de la dette.

CXVIII. Si le débiteur qui a vendu sa terre à son créancier, soit sous la condition ci-dessus énoncée, soit sous la forme de vente simulée et hypothécaire, décède avant l'entier acquittement de la dette, et laisse des héritiers directs, tels qu'enfants, père ou mère, le créancier, et, en cas de décès de celui-ci, tous ses héritiers ont droit de mettre saisie-arrêt sur la terre, et les enfants, père ou mère du débiteur ne peuvent en prendre possession avant l'entier acquittement de la dette. Si le débiteur vendeur décède sans héritiers directs, son créancier, ou, après décès de celui-ci, ses héritiers n'ont pas droit à la saisie-arrêt; la terre est vacante et soumise à la législation y relative 1.

Dol ou fraude dans la vente des terres mevqoufé.

CXIX. Toute action pour dol ou fraude entre vendeurs et acheteurs ², au sujet de terres mevqoufé en général, sera reçue en justice; après le décès du vendeur, les actions intentées par ses enfants ne se-

¹ Voyez ci-dessus, liv. Ier, titre IV, et aussi nº 150.

² Voyez d'Ohsson, loc. laud. t. VI, p. 91; Mevqonfâti, t. II, p. 12, et comparez Code Napoléon, art. 1304.

ront pas reçues, et la terre non plus ne pourra être réputée vacante.

Vente de la terre en pas de maladie mortelle.

CXX. Est considérée bonne et valable la vente de terres mírité et mevqoufé faite en état de maladie mortelle; la terre ainsi vendue par l'entremise de l'autorité ne passera pas par héritage aux héritiers directs, et à leur défaut elle ne pourra non plus être soumise à la formalité du tapou.

Transformation d'une terre mirité en vaqouf.

CXXI. Personne, sans avoir été investi au préalable par patente souveraine, mulknûmê¹, de la propriété pleine et entière des terres dont il est simplement possessear, ne peut les constituer vaqouf de telle ou telle œuvre².

Biens d'églises.

CXXII. Les terres attachées ab antiquo à une église ou à un monastère, et qui sont inscrites, en cette qualité, sur les registres des archives impériales, ne peuvent être possédées par tapou; elles ne peuvent être ni vendues ni achetées; par contre, si, ayant été possédées de tout temps par tapou, elles ont passé ensuite par un moyen quelconque entre les mains des moines, ou si elles sont possédées actuellement comme dépendant du monastère, on leur

¹ Voyez ci-dessus, nº 85, note.

² Voyez ci-dessus, art. 1v.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 353 appliquera la législation des terres mîrüè, et, comme par le passé, la possession en sera donnée par tapou.

Lit d'une rivière ou d'un lac propre à la culture, après le retrait des caux.

CXXIII. L'ancien lit d'un lac ou d'une rivière qui se sera desséché par le retrait des eaux, et présentera un terrain propre à la culture, sera mis aux enchères, adjugé au plus fol enchérisseur et soumis à la législation des terres miriïè.

Eau potable et pour l'irrigation.

CXXIV. Dans les contestations relatives aux cours d'eau potable ou d'irrigation, on tiendra compte uniquement de ce qui existait ab antiquo.

CXXV. Il n'est pas permis de faire circuler les bestiaux à travers les vignobles, vergers et champs dits keuk-terkè ¹. Si même il était d'usage de les y faire passer ab antiquo, comme le dommage (fait à autrui) ne peut jamais s'appuyer sur la coutume, le propriétaire des bestiaux sera invité à veiller, jusqu'après la récolte, à ce que son bétail ne traverse pas ces champs; si, malgré cet avis, il continue à occasionner ce dommage par l'envoi ou le passage de ses bestiaux, il en sera responsable, et devra in-

ce qui reste de la racine, champ dont la récolte est en cours de développement, ou celui où l'on a encore laissé quelque chose après la moisson. En Turquie, dit Ami Boué (loc. land. t. III, p. 4), on coupe le blé moins près de la terre que chez nous; l'épi est enlevé sur la tige, qui reste pour y pourrir ou pour servir en partie de nourriture aux bestiaux. Comparez aussi Code rural français, loi du 28 septembre 1791, titre II, p. 25.

demniser le propriétaire du champ. Après la récolte, quel que soit l'endroit à travers lequel on avait l'habitude ab antiquo de faire passer les bestiaux, on pourra les y faire passer encore, comme précédemment.

Nouveau bornage.

CXXVI. Si les marques de l'ancienne délimitation des villes ou villages ont disparu ou sont méconnaissables, on choisira parmi les habitants des villages voisins des personnes âgées et dignes de confiance; on se rendra avec elles sur les lieux, et, par l'entremise de l'autorité (religieuse), on déterminera les quatre côtés des anciennes limites; après quoi, de nouveaux indices seront placés partout où besoin sera.

CXXVII. La dîme des produits ou de la récolte, quel que soit le lieu du khirmen, est due seulement par la commune dont dépend la terre d'où provient la récolte. Selon le même principe, les raçoum et redevances fixes de louage imposées sur les iailaqs, qychlaqs et otlaq, enclos, moulins, etc. sont dus par les communes dans la circonscription desquelles ils se trouvent.

Rizières.

CXXVIII. Si, dans les rizières inscrites dans les archives impériales, le cours d'eau vient à se détériorer, on le fera réparer par l'individu auquel in-

¹ Voyez Ami Boué, loc. land. t. III, p. 19.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN TURQUIE. 355 combe l'ensemencement de ladite rizière. La jouissance des rizières s'acquiert par tapou, comme pour toute autre terre mîrüè. Seulement, on devra respecter les usages locaux suivis ab antiquo relativement aux rizières.

CXXIX. La possession des terres dites khassé 1, attribuées, avant le tanzimât, aux Sipâhis et autres, celle des bâchtini2, attribuées aux Voïnoughân3, dont le système est aboli, et enfin celle des terres qui étaient concédées par tapou par les agents forestiers, également supprimés, s'acquiert par tapou; et dans les mutations, telles que vente, transmission par héritage ou concession, on suivra la législation des terres míriüè.

CXXX. Les terres faisant partie du territoire d'une commune habitée ne peuvent être concédées (ihâlè à) uniquement à une seule personne pour en

Voyez ci-dessus, nº 313, et d'Ohsson, loc. land. t. VII, p. 379.

² Voyez ci-dessus, nº 316, note.

Vulgairement : boīnonq, dérivé de voïouman «se battre,» en bulgare, signifie «soldat;» voïnik, en slave, désigne «l'homme en état de porter les armes, milicien, guerrier;» voïska est le nom de la milice serbe. (Cf. Ami Boué, loc. laud. t. III, p. 335, 344; t. IV, p. 476.) L'armée turque comptait autrefois dans ses rangs un corps de six mille Bulgares, mahométans ou chrétiens, destinés à faire le service de palefreniers et valets; il fut créé en 1376, par Mourad Ist, qui exempta de tout impôt ceux qui s'y engagèrent. En temps de paix, huit cents voïnouqs se rendaient chaque année à Constantinople pour mettre au vert les chevaux du sultan, des officiers du palais, du grand vizir et des principaux seigneurs. (Voy. ci-dessus, n° 313, note; d'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 378; et Hammer, t. I, p. 243.) Actuellement encore les boïnouqs sont chargés de ce soin.

Équivalent de ::

Équivalent de ::

Équivalent de ;

en bulgare, signifie «soldat, sollar voïnitat de solliciers du palais, du grand vizir et des principaux seigneurs. (Voy. ci-dessus, n° 313, note; d'Ohsson, loc. laud. t. VII, p. 378; et Hammer, t. I, p. 243.) Actuellement encore les boïnouqs sont chargés de ce soin.

faire une exploitation de labour 1; mais si les habitants de la commune se sont dispersés, comme il est dit plus haut 2, et si, la terre devant être soumise à la formalité du tapou, on reconnaît l'impossibilité d'y faire venir de nouveaux agriculteurs, de les établir dans cette commune, et de lui rendre sa physionomie primitive en concédant (tefriz) les terres par portions isolées à chaque agriculteur, on pourra, dans ce cas, concéder lesdites terres en bloc, soit à une seule personne, soit à plusieurs, pour en faire une exploitation de labour.

Définition du mot tchiftlik, mesures agraires.

CXXXI. Tchiftlik, en termes judiciaires, désigne le champ de labour d'une charrue (de deux bœufs) cultivé et moissonné chaque année. Sa contenance est, pour la terre de première qualité, de 70 à 80 deunums; pour celle de seconde, de 100, et pour celle de troisième, de 130 deunums³. Le deunum est de quarante pas communs (géométriques) en long et en large, soit 1,600 pics a carrés. Toute portion de terrain inférieure au deunum est dénommée qyt a (morceau).

Mais vulgairement on entend par tchiftlik la terre, y compris les bâtiments qu'on y a construits, ainsi que les animaux et accessoires nécessaires à

² Voyez art. LXXII.

3 Voyer ci-dessus, nº 319 et note.

¹ Tchiftlik. Voy. ci-après, art. cxxx1.

⁴ Dird. Le pic architecte est, à Constantinople, de 75 centimètres. Voyez, ci-dessus, le nº 45.

SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIERE EN TURQUIE. 357 l'exploitation 1. Si le propriétaire de ce tchiftlik décède sans laisser d'héritier, ni direct ni indirect (ayant droit à tapou), sa ferme est mise aux enchères par le míri, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur. - S'il ne laisse pas d'héritier direct (ayant droit à l'intigal sur sa terre), les bâtiments, animaux, graines, etc. passent aux collatéraux (ayant droit au tapou); ceux-ci, comme il est dit au titre de la déshérence 2, auront droit au tapou sur la terre possédée et cultivée à titre d'accessoire3 du tchiftlick, et ils en acquerront la possession moyennant payement de la taxe de tapou. S'ils la refusent, celleci seulement, sans toucher en rien aux immeubles qui seront leur propriété mulk héréditaire, sera mise aux enchères, et adjugée au plus fol et dernier enchérisseur.

Terrains pris sur la mer.

CXXXII. Tout individu qui, muni de l'autorisation souveraine 4, aura comblé un emplacement pris sur la mer, en deviendra propriétaire (mâlik); mais si, dans le terme de trois ans 5, à compter du jour de l'autorisation, il n'en fait pas usage, il sera déchu de ses droits, et toute autre personne, munie d'une nouvelle autorisation souveraine, pourra, en comblant ce même emplacement, en devenir pro-

¹ C'est-à-dire « la ferme. »

Voyez art. Lx et Lxvi.

J Voyez art. XLIV.

¹ Voyez art. ciii.

⁵ Voyez art. xxv, note.

priétaire. Tout emplacement pris sur la mer et comblé sans autorisation, étant la propriété du Beit-elmál (du trésor public), sera vendu par le míri à la personne qui l'aura comblé. Si elle refuse de l'acheter, ce terrain sera mis aux enchères, et adjugé au plus fol enchérisseur.

COMMANDEMENT. La présente loi aura force et vigueur à partir du jour de sa promulgation. Tous décrets souverains, anciens ou récents, rendus jusqu'à ce jour sur les terres mirité ou mevgoufe1, qui seraient contraires à la présente loi, sont et demeurent abrogés, et les fetvas rendus sur cesdits décrets restent nuls et sans valeur. La présente loi sera la seule règle que devront suivre dorénavant le ministère du cheikh ulislam², les bureaux impériaux3, en un mot, tous les tribunaux et medilis « conseils. » Sont et demeurent abrogées les lois et ordonnances conservées au bureau de notre Divânihumaioun 4, aux archives de l'État et autres lieux.

7 ramazan 1274 (2) avril 1858).

* Chancellerie d'état dirigée par le Beiliktchi; ce bureau est une dépendance du ministère des affaires étrangères.

¹ Du genre takhciçát. Voy. art. 19, 2°.

² Interprète suprême de la loi religieuse.

on désigne sous cette dénomination générale les bureaux de la Porte, ceux des archives et du département des finances. (D'Obsson, loc. laud. t. VII, p. 273.)

NOTICE

SUR LA LEXICOGRAPHIE HÉBRAIQUE,

AVEC DES REMARQUES

SUR QUELQUES GRAMMAIRIENS POSTÉRIEURS
A IBN-DJANÂ'H,

PAR M. ADOLPHE NEUBAUER.

(Suite.)

Notre auteur revient souvent sur les changements que les mots de toute espèce subissent, soit par la ponctuation, soit par la place qu'ils occupent dans la proposition; ils peuvent être ou ne pas être annexés au mot suivant, ou bien ils peuvent se trouver au milieu ou à la fin de la proposition. Nous ne donnerons que le texte d'un exemple, qui nous semble le plus original; c'est l'article אחד.

אחר חיה وكل אחר واحد وقد يكون عند الاضافة אחר אחר ההרים אחר עשר יום אחר חעם ومنه شي يعتاض

¹ A l'article אַנ', notre auteur s'exprime ainsi: « אָנ', quand il se trouve au milieu, par exemple : Gen. xrv, 3, et אָנ' à la fin de la proposition, par exemple : Gen. xxvii, 24, אַנ', au milieu de la proposition, a l'accent sur le ɔ, par exemple : Gen. xrvi, 4; à la fin de la proposition, l'accent se met sur le ɔ, par exemple : Gen. ii, 10. Il n'y a que huit exemples dans la Bible avec l'accent sur le ɔ,

שבו וו שלא " מגל שנם ודבר חד את אחד את יד אחד מהנערים עד אחד לא נעדר וא וعتياض שנם אחד ו-وجهين الواحد من تغسير تاده الذي فيد اللف والثاني انقطاع ألكلام ومثله درور חر هدم هدر لانقطاعه فيتوهم فيه انه منقطع وهو مضان في المعنى واما ممه تادرد ممه מחدردات فلزيادة المم يعتاض ان يقول بلغة العرب احد من الصبيين احد من بنية لان المستغاض هو ان يقال واحد منهم واحد من بنية كقولك بالعبراني ١٦٦٢ מעכדיו אחד מהנערים אחד מהם לא נותר פשל דב 3 פסוק واحد المعنيان بقوله لام معدد ممد عمم دسمر الله مدراره مر مرد عمو لا جار واحد منهم اخذت ولا اسيت لاحدهم وهذا للعراتيين أن ينقطوا المعتاض من ולפתח אלקמץ مشل ما اشكلوا הן האדם היה כאחד ממנו الرس ناحية وشرحه قال رب العالمين هوذا الادى صار كواحد منه كان سبب لمعرفة الخير والشر معناة أن الادمي صاركواحد قد انفرد برايم وكان منه الاختيار لمعرفة للدير والشر نحالًا يقع اختياره ايضا فياخذ من شجرة

parce que le mot se trouve à la fin de la proposition. Quand il y a un ethna'h ou soph passouk sous le mot אנכי, il doit se trouver également sur le 2, excepté : Job, xxxii, 9, parce que le mot est lié d'après le sens (בולא עון לי المعنى) à la phrase qui suit ...

Le manuscrit porte עלמא.

الحياة وقد ظن بعض المغسرين أن دهمه عدد من مددات المماعا الالا ممادروا المرامم ولا يجوز ذلك في نحو العبواني فان قال صاركآخذ منه فلا يصح لاق الفاعل ١١٦٨ مثل אוחו אוחב وان قال صار كن اخذ فلا يتم لان من قد فعل شيا هو في النحو همد برها وهمه مشل مار هما امده ١١٨ وان قال انه من طريق الاسم فلا يجوز لان الاسماء تقتضى كون اللحن في راس الللة خاصة في אחחر مثل פחד פחת שחד מעל נעל שער פוח וلشي ف אחת פאחת טובא من طريق الاضافة والانفصال ومنه خفيف ومنه معتاض فالخفيف مثل العدا مهم ملا مهم فذلك مضاي والمعتاض مثل קח צנצנת אחת اضافته لان الكلام ناقص غير كامل ولان من سمع م تديده مام ماكان لد ايش يغمل بها واتما كمله بقولد امر سعم وكذلك مددا دم دمددم وعوم مامر ناقص الى ان قال اله معدم لا وامثال ذلك ومن اراد [ان] يقف على اغراض ذلك يستعمل الـ200 فان كثير[ا] تفصل بين المعار والددام وتجعل رباطا لهذا ناحية ولهذا ناحية واكثر الددام تجده في الااجه دون غيره من العدعات والممهور منه في اتنعة وعارة وعام

«Le mot אחר signifie toujours un..... à l'état construit on dit אָחָר (Gen. II, 22; Deut. II, 1); sou-

vent il y a dans le mot אחד quelque chose de sousentendu qu'il faut savoir, par exemple, שכם אחד (Gen. xlyiii, 22), את אחד (Ez. xxxiii, 30), אחד (I Sam. ix, שכם (II Sam. xvII, 22). Quant au passage שכם אחד, il y a deux raisons pour sous-entendre quelque chose: d'abord, à cause de l'autre signification de שכם , qui est l'épaule, et puis parce que le mot (אחד) a un accent disjonctif; il en est de même pour את אחד, qui se trouve en pause, de manière qu'il faut supposer la proposition terminée, et cependant le mot אחד est virtuellement annexé [au sous-entendu]. Quant aux passages אחד, le sous-entendu doit avoir lieu à cause du D, et on dira, en arabe.... احد من; et en واحد من , et en hébreu אָחָד (II Sam. 11, 2; II Sam. xIII, 30). On trouve réunies les deux manières dans un verset (Nomb. xvi, 15), je ne leur ai pas pris un âne, et je n'en ai point offensé un seul d'entre eux. Les Babyloniens ponctuent le mot אחד là où il y a à sous-entendre quelque chose, au lieu de patha'h, avec kamaç, comme ils ont ponctué dans le passage הן (Gen. III, 22) le mot כאחר, détaché de ce qui suit, et ils l'ont expliqué : « Dieu dit, voici l'homme devenu comme quelqu'un qui

^{&#}x27; C'est-à-dire le passage (Soph. III, 9) où on lit אָדָּר; il faut alors compléter le passage de la Genèse (XLVIII, 22) par un mot, à cause de la ponctuation de אַדָּר. Il faudrait peut-être sous-entendre le mot יחות plus, d'après l'opinion de notre auteur à l'article שנם אחר ישנם אחר ישנם אחר ישנם בשנם פוליינים שנם אחר ישנם ווויף signifie une portion; quelques-uns disent la ville de Sichem, le Targoum le traduit une portion de plus.»

possède en lui-même la cause de la connaissance du bien et du mal, » c'est-à-dire, l'homme est devenu comme quelqu'un qui a une opinion indépendante, et qui est libre de connaître le bien et le mal; il pourrait donc maintenant avoir aussi sa volonté de prendre de l'arbre de la vie 1.

" Quelques commentateurs ont pensé que מאחר dérive du Targoum אחרינון, ce qui est impossible, d'après la grammaire; car le mot אחד serait considéré comme participe, sicut arripiens, et il faudrait alors (II Chr. xxv, 5), ou bien, comme passé, ut is qui arripuit, et il faudrait , comme אַחָּה, comme i , אַחָּר (Exod. xv, 14); ou bien, on le regarderait comme un nom, et dans ce cas, il serait nécessaire que l'accent se trouvât sur la première syllabe, surtout lorsqu'il y a une lettre gutturale, comme ; ctc. »

a Les mots אַחָה et אַחָה sont la forme construite et la forme absolue; quelquefois la forme construite est facile à comprendre, quelquefois il y faut sousentendre quelque chose. Ainsi dans אַחָה (Éz. xxxvi, 10), l'état construit s'explique facilement, tandis que (Exod. xvi, 33) le mot אַחַה est construit avec un sens sous-entendu; car la phrase n'est pas complète, et en entendant dire a prends un flacon, » on ne saura pas encore ce qu'on doit en faire; mais elle devient complète par les mots חומן שמה (I Sam. xxvi, 8), elle ne devient complète que par les mots qui sui-

Voyez, sur ce passage, la traduction chaldéenne d'Onkelos, qui se rapproche de cette explication.

vent ולא אשנה לו. Celui qui veut avoir une connaissance exacte de ces sujets doit se servir de la Massorah; car elle distingue souvent entre les mots qui se rattachent à ce qui suit, et ceux qui en sont séparés, et elle établit des paragraphes pour les uns et pour les autres séparément; beaucoup de séparations de mots sont causées par le sakef plutôt que par tout autre accent; mais la plupart par l'ethna'htha et le soph-passouk.»

Quant à son système des racines d'une lettre, on a lieu d'en être étonné; notre auteur, connaissant la Grammaire arabe, pouvait effectivement, avec facilité, deviner la grande énigme du système de trois lettres, ou du moins se borner à celui de deux lettres. Mais qu'il nous soit permis d'émettre l'opinion suivante: c'est que les grammairiens de cette époque subissaient probablement l'influence du livre Yecirah, qui, comme nous le voyons par le commentaire de Sa'adyah, avait une grande autorité, et d'après lequel une seule lettre forme la base des mots, qui se complètent ensuite par l'addition des autres lettres 1.

Comme les différentes formes des verbes ne sont admises qu'autant qu'on les trouve dans la Bible, notre auteur ne pouvait pas donner un tableau régulier comme nous le possédons aujourd'hui, et il cite en conséquence dans plusieurs racines la for-

¹ Cette idée est bien caractérisée dans l'expression de notre auteur: « ces mots roulent sur une lettre. » (Voyez Journal asiatique, 1861, t. II, p. 468, note 1.)

mation des différents temps et formes. Nous trouverons plus loin, dans les textes que nous donnerons, des exemples de ce genre; on nous dispensera d'en donner ici.

Nous arrivons maintenant à la méthode lexicographique de notre auteur. Il fait précéder chaque lettre d'une explication qui en indique l'emploi, soit comme servile, soit comme radicale, ainsi qu'on l'a vu précédemment. Viennent ensuite les mots qui commencent par cette lettre, classés en groupes composés des deux premiers radicaux. Chacun de ces groupes forme un chapitre, comme and, and, etc. divisé en deux parties, dont la première contient la citation des versets renfermant les différentes racines des groupes, et la seconde donne l'explication des mots et des versets dans lesquels ils se trouvent.

L'exemple suivant, où nous avons supprimé la première partie du chapitre, fera connaître plus clairement la manière de notre auteur. C'est le chapitre in.

لفظة ١٦ ١٩٠١ تنقسم قسمين احدها يقتضى اشخاصا والبّ يقتضى معان مختلفة فالذى يقتضى اشخاصا على ضربين منه معموم ومنه مخصوص فالمعموم منه هو ما يشمل كل ي من فاطق وغير فاطق مثل در بهد دسمر در المدر وما شاكله والمخصوص منه هو على ضروب منه ما يخص به كل ي فاطق مثل در اله المدالة ا

مالم الدر دعاده مااه وتغسيره الى الى أهو يشكرك مثلي اليوم معناه ي بعد ي وجيل بعد جيل لقولد אد ادراه ١١٦١١ ويكون ال ١٦١ الاول عن الخالق تعالى الذي هو ي واله الب على الادمى الذي هو حيا اليوم هو يشكرك مثلى انا والاول امشى لان اللحس مضان وهذا القول يقتضى انغصال الاول من الثاني بأن يكون ١٦ ناحية وآآة ناحية واذا بطل ذلك مع المعنى الاول والكثرة من חי חיים בבלא כי החיים ירעים שימותו ראיתי את כל החיים ومنه ما یخص به خصوص بعموم کل حیوان من الطير والبهائم الاهلية وغيرها مثل اااسه أادد معدد ויוכר אלחים את נח ואת כל החיה ולכל חית הארץ ולכל עוף مسعوا والحموم المامة ومي شكل ذلك اسميوا سكان العصراء חית השדה لقوله في נכוכרנצר ונם את חית חשרה دررد أد الادرد يعنى قوم العصراءيين سكان المضارب ومشله ויאספו פלשתים לחיה וחית פלשתים חונה ومشله قيل في امَّتنا أذ وقعوا في دارم ماسر العدا دم ولذلك قالوا القوابل

Le manuscrit porte אל חי אלוה חי אלוה חי הוי אלוה מי אלוה אל Nous pensons que ces mots ne sont pas à leur place, et qu'il en manque quelques-uns dans cette phrase; car l'auteur parle évidemment de deux opinions. Peut-être faudrait-il, après le mot יודיע, compléter העבשול אלורו, mots qu'on trouve au commencement de l'explication de ce verset, et que nous avons rendus dans notre traduction entre crochets pour rester fidèle à la leçon du manuscrit.

לפרעה כי חיות הנה ול ונקם שבراءيات بريات ليس مثل المصريات مذلات ومنه ما يخص بد لليوان المؤدية من غيرها مثل והשלחתי בכם את חית השדה לו חיה רעה לחיה دررا ومنه ما يخص به حيوان الماء دون غيرها مثل חיות קטנות עם גדולות والقسم الب الذي يقتضى معان فهو على ست ضروب احدها في الباري عد وجل لمعنى البقاء والدوام وهو قوله مالمن من ومثل مالمن من اعال لاالم وعلى سبيل القسم قيل חו יا חا معالمان فتقول ما ماه اا وى هو الالاة ولا يجوز بغير هذة اللفظة اعنى ١٦ المضان ולגט معناه بحيات فلان مثل חי פרעה חי נפשך המלך חי ما الما الما الما الما عدد وكذا لا يجوز يقال في المتعلوقين חי פפסוק واحد جمع المعنين بقوله חי יי וחי אדני המלך חי יי וחי נפשך פבה בישושל ולוש ל قبولد וישבע בחי העולם هل حلف باسم الباري او حلف بحياة العالم فقوم قالموا حلف بالذي له حيلوة الدوام وهو الباري تعالى وهذا لا یجوز من وجهین الواحد ان لا یقال فی الباری ی بحیاة والثاني لا ينسب اليه ١٦ لاالم لان لاالم هذا هو العالم واكثر ما قالوا الربونين في تسبيحهم مد مرداهده مد ولا يره وقالوا لاالماه ولا لااله وقوم قالوا حلف بحياة العالم وبقاءة ولا يجوز لقوله ادره اهادا العطما مل مسعاه والذي

يقرب عندى انه حلف بالبارى تعالى الذي به حياة العالم وثباته ولذلك لا يجوز الاضافة اذ للياة والبقاء منسوبة الى العالم والثاني في التخلوقين وتخريجه بلفظة الحياة كقولك فلان ج فلان ميت مثل אדם חי دراد הילר חי ومثل در روس مسر مدم من لهنع اكل الميت والمكثرة חיים داده مناه ومن شكل ذلك تسمى البقعة الحمراء التي تظهر في بياض البيضة دلا ١٦٠ وهو لحم الحي المشاكل لسائر بدند اذا ظهر في البياض فهو طمى ولعل بعض يتوهون لقوله ומחית בשר ي מחית המכוה ي وليس كذلك ענ מחית مى מחא שיניה תרנום מכה במוצ מחאך יד ימחאו כף ومن لغظة חי تسمى الحياة חיים כי חיים הם למוצאיהם المال مالا طدوع ومنه تسمى النغس لليوانية دوع مام וחיתו מעבור כשלח וחיתו לממתים ועוד בחיים חיתם פולשוג يليق به العيش والبقاء كقولك فلان عاش فلان مات مثل ויחי אדם אשר חי פמלא ואם בת היא וחיה בשבום, חיו מן האנשים החייתם כל נקכה של וبقية אשר חיו الذي ابقوا ויאמרו אליהם הנשיאים יחיו يبقوا يعيشوا ومن ذلك يقال في السنة المستقبلة دور nm كقول من يقول لمن عاش كما يقول المعادم دم לחו فكذا عام قابل ومن شكل ذلك וששם ולשום מחיה כי למחיה שלחני וערך בנדים ומחיתך

ومشله مدر دور معاد را در در الم مدار قال معاش ذاتك وجدت لذلك ما توجعت والثالث يقتضى سرور بعد غم ותחי רוח ועקב וنغرجت من فها ومثله قيل יחי לבככם الالا تنفرج ارواحكم والرابع ثواب منه عاجل ومنه آجل שלשל של חיית ורבית כי חיים הם למוצאיהם ויהיו חיים לנפשך פוע בל אשר יעשה אותם האדם וחי בהם חיו יחיה לא ימות הוא את נפשו יחיה وأنما يعنى بع الحياة الداعة والخامس يقتضى به راحة بعد الم دالما الم ויחי מחליו אתם من مرضة ومثلة וישבו תחתם במחנדו עד חיותם الى أن بروا ومن شكله قيل في البحيرة المالحة לעחיד الروما الم تعذب الدماد الله بروما وفي مثله عني بقوله في تطهير الدد والمعداد دعاء وهو الماء العذب وليس كما ظن الناس أن تغسير عده ١٠١٦ ماء بارد لان ماء البحر ماء بارد وهو لا يطهر الا أن يقول أن البارد على قسمين وللحار على قسمين منه ما يجوز يطهر به ومنه ما لا يجوز يطهربة فيطالب بالدليل ومثله في سائر الاشيا היחיו את האכנים وعكسه ובעפר ימות נועו والسادس طراة مثل כמו חי دور חרון قال مهما هو طبري رطب تعصف الحرارات وينهلك ومثله الله نوم عمر دسد عدسل دن مم من يعنى שתى ג ومى ذلك قال المسترج אל תאכלו ממנו נא לא

תאכלון מניה כד חי בימיו בנה חיאל בית האלי ושק رجل פש ששלה פובבה חיל נדול החיל אשר נגע אלהים וחיילים بدد عساكر والمضائ منه مدر وعدره مدر دهدره ومن شكل ذلك اسمى للحوار חاده مدداد ولنا ماد يسار مثل دما ועצם ידי עשה לי את החיל זה גם נכרו חיל , ולשוט מגא חילך ואוצרותיך לבו אתן פחלא עליך יעוב חלכה عليك يترك يسارك اى تجيد آفة من السماء فيترك عليك المال الذى قد غصبه ومثله لادور المرادم ولاوردا عينيه ليسارك الذي يذخروا الناس المال الذي قد تغضلت بد على خلقك يريد بحتال عليهم ليأخذه ويقال في الماردة انهم اللاها لان كتابتها خلاف كل ١٦١٦ لوجهين انهها ناقصان ال١١٢١١ والب زيادة المه اما نقصان اله ١٦ فهو رسم الغاظ التنخيم ان ينقص منها بعض حروف الكال مثل اله واله وذلك مثل ויבא חלם والاخر חלאמה كا زاد الאלף نقص الיוד ومشله لادم اللاواه زاد المه ونقص الللام واما زيادة اله، فله نظائر كثرة ساذكر بعضها في جزء ١٦٦ ولنا ١٦١ قوة البدن مثل איש חיל בכח לעבדה אנשי חיל والمضائ נכורי חיל חיל מלאכת עבדת בית האלהים ومي ذلك בשمي ולאולג אשת חיל רבות כנות עשו חיל ואת חילן ואת מנרשירה اسم قرية وفي النبي يسميها الاه الزاز كل الم المارا العبر

على ثوب الملبوس مثل سلمه حامه المامه البدى مثل مسرور مثل مسرور منه وهم البدى مثل مسرور مامه وقد يقع على اواسط الاماكي مثل مامام ملام ملام وسط الارض ومثله مراد مامه دائم مثل مام ملام ملام مام مدود وسط السرج والمركوب يعنى جون القدس لا مام مامه دو وسط السرج والمركوب وقوله المعود الم الماء كلان المعلوم من الصلوات المقبولة الصعود الى السماء كلا يقول المدلا موامل المام ما السام الماء كلا يقول المدلا أوى انها مراجعة الى حجر مصليها وى معنى العقوبة النازلة قال العام العام مور وقد يسمى ماداه وكذلك ايضا ماده

"Le mot יה a deux acceptions: la première, en parlant des êtres animés; la seconde, lorsqu'il s'applique à d'autres objets. Lorsqu'il s'applique à des êtres animés, il s'emploie de deux manières, dans un sens général et dans un sens particulier. Dans le premier cas, il embrasse tout ce qui vit, soit hommes, soit animaux. Par exemple: רוח חיים (Jérémie, viu, 17), etc. Dans le second cas, il s'emploie de différentes manières: 1° il s'applique spécialement à tout être raisonnable; par exemple, כל חיי (Is. xxxviii, 19). Le sens est: « Le vivant, le vivant te remerciera comme je le fais aujour-d'hui, » c'est-à-dire, une génération après l'autre,

dans le sens de ce qui suit : Le père instruira ses enfants. (Ibid.) Il est possible [en traduisant : O Dieu! celui qui vit aujourd'hui te remerciera comme je fais aujourd'hui] que le premier 'n se rapporte à Dieu, qui vit toujours, le second, à l'homnie qui vit aujourd'hui. La première explication est préférable, car le premier n a un accent conjonctif, et la seconde interprétation exigerait une séparation entre les deux mots, qui seraient alors indépendants l'un de l'autre. Ce sens étant donc insoutenable, le premier seul paraît être le vrai. Le pluriel de ce mot est מיים; 2° il s'applique à tous les animaux en général, soit aux oiseaux et aux animaux domestiques, soit aux autres. Exemple : mrm (Ps. LXXVIII, 50); החיה (Gen. viii, 8); ולחיה (Lév. xxxii, 7). C'est dans ce sens qu'on appelle de ce nom les habitants du désert, comme par exemple, חית השדה (Jér. xxvii, 6), pour désigner ceux qui demcurent dans des tentes; לחיה (II Sam. xxIII, 11), חיית (II Sam. xxIII, 13); c'est ainsi qu'on désigne aussi la nation juive dans l'exil, היתך (Ps. LXVIII, 11). C'est pourquoi les sages-femmes appelaient aussi de ce nom les femmes israélites (Exod. 1, 19), parce qu'elles vivaient à la campagne, en liberté, par opposition aux Égyptiennes, qui passaient leur vie dans la sujétion; 3º il désigne particulièrement les bêtes féroces; par exemple, חיה (Gen. xxxvII, 34); 4° il s'applique spécialement aux animaux aquatiques. Exemple : חיית (Ps. civ. 25).

« Dans la seconde acception, il s'emploie de six

manières : 1° il désigne le Créateur, qu'il soit loné et béni! parce qu'il implique le sens de la durée, par exemple, 'n (II Rois, xrx, 4), חיים (Deut. v, 26). Comme formule de serment, on dit חַיה (Jug. viii. 19), חי הוא ה (II Sam. 11, 27), c'est-à-dire חי, Dieu est vivant; mais il n'est pas permis de se servir (pour Dieu) de l'autre forme, c'est-à-dire de la forme m qui est l'état construit, et dont le sens est par la vie de quelqu'an; par exemple, הַל (Gen. xlii, 16; II Sam. xiv, 19; Am. viii, 14). De même il est défendu d'employer on parlant des êtres créés. Un seul verset (I Sam. xxv, 26) renferme les deux formes. On s'est demandé, dans le verset (Dan. xII, 7), s'il a juré par le nom da Créateur, ou bien par la vic du monde. Les uns disent qu'il a juré par celui qui a la vic éternelle, le Créateur; mais cette opinion est impossible pour deux raisons : premièrement, parce qu'on ne peut pas dire du Créateur, il vit par la vie1; et en second lieu, on ne peut pas dire de lui חי עולם, car signifie le monde. La plupart des rabbanites, dans leurs prières, disent חֵי העולמים, et non pas חָי, et עולמים et non pas עולם. D'autres disent qu'il a juré par la vie et la durée du monde; mais cela est impossible, car le verset dit : « il a levé ses mains vers les cieux. » Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il a juré par le Créateur, par lequel le monde existe,

¹ Ce qu'on dirait en employant l'état construit. Cette expression est opposée à celle de « Dieu vit par son essence » (عن نيخ); notre auteur adhère probablement aussi à la philosophie des Mo'tazales. (Cf. Guide des égarés, par M. Munk, t. I., p. 232, note 2.)

et c'est pourquoi on peut mettre l'état construit 1, car la vie et l'existence sont alors les attributs du monde.

« 2º Il s'emploie en parlant des créatures; il signifie, en ce cas, vie, comme lorsqu'on dit : « Celui-ci est vivant ou est mort. » Par ex. יה (Lam. III, 39; II Sam. xii, 22), et ainsi dans le verset חוא חוא (Gen. ix, 3), pour prohiber la chair d'un animal mort de lui-même; pour le pluriel, on dit min (Deut. IV, 4); c'est ainsi qu'on appelle in la tache rouge qui passait dans la lèpre blanche (Lév. XII, 10), quand ces taches rouges, qui ressemblent à la chair, paraissent dans la lèpre, l'homme est impur. On pourrait croire que מחית (Lév. XII, 24) vient de ce mot; mais il n'en est pas ainsi : le mot dérive de MID coup, plaie, la traduction chaldéenne de מכה, comme ממה (Éz. xxv, 6), מחים Is. Lv, 12). De יח dérive le mot יים vie (Prov. 1y, 23), et par suite âme vitale, par exemple, חיתם (Gen. 1, 20), וחיתו (Job, xxxIII, 22), היתם (Ez. vii, 13). A ce sens se rattache celui d'exister, comme lorsqu'on dit : « Celui-ci existe, celui-ci est mort. » Par exemple : יוחי... (Gen. v, 2), וחיה (Exod. ו, 16), qu'elle existe, חיו (Nomb. xiv, 38), החייתם (Nomb. xxx1, 15), avez-vous laissé vivre, nn (Nomb. xiv, 38), qui ont survécu, mm (Jos. ix, 21), qu'ils restent en vie, et c'est pour cela qu'on dit, en parlant de l'année prochaine, היה (Gen. xxIII, 10), pour dire, si l'on est encore en vie; par exemple : כה לחי (I Sam. xxv, 6), ainsi l'année prochaine; c'est ainsi aussi qu'on

Le sens de ce passage nous oblige de supprimer le mot Y dans fe texte.

appelle les comestibles מחיה (Exod. 1x, 9) vivres, et de même on dit dans le verset (Is. בית (10) : tu as trouvé ce qui est nécessaire pour ton existence, c'est poarquoi tu ne souffres pas.

« 3° Il signifie se réjouir après la tristesse; par exemple, וחחי (Gen. XIV, 28), l'âme se réjouissait après sa tristesse, יחי (Ps. XXII, 27), que votre âme soit tranquille à toujours.

שנים 4° Le mot יה signific récompenser, soit dans ce monde, soit dans l'autre; par exemple, וחיים (Deut. xxx, 16), היים (Prov. III, 22), pour ce monde; pour l'autre, par exemple, וחי (Lév. xvIII, 5), חיו יחיה (Éz. xvIII, 28), יחיה (Éz. xvIII, 28), יחיה (Éz. xvIII, 27), où il veut parler de la vie éternelle.

« 5° Il signifie le repos après une douleur; par exemple, יחי (Is. xxxvin, 9), il est guéri de sa maladie, ער חיותם (Jos. v, 8), jusqu'à ce qu'ils fussent quéris; et dans ce sens on dit de la mer Morte יחי (Éz. xrvii, g), qu'un jour elle deviendra douce; ainsi l'expression de la Bible מים חיים (Lév. xiv, 5), pour la purification des impurs, signifie l'eau douce. L'opinion des commentateurs qui ont expliqué מים חיים par de l'eau froide, est inadmissible; car l'eau de la mer est également froide, et cependant elle ne purifie pas; il faudrait donc dire que l'eau, soit froide, soit chaude, sc divise en deux catégories, dont l'une pourrait servir à la purification, et l'autre ne le pourrait pas, distinction qu'il faudrait prouver. On dit in des choses inanimées; par exemple, היחיו (Néh. 111, 34), de même qu'on en dit le contraire (hp) dans un autre verset (Job, xiv, 18).

א 6° Il signifie cru, frais; par exemple, כמו הי (Ps. ו. עווו, 10), pendant qu'elles (les épines) sont fraîches et humides, la chaleur les atteindra et elles périront, et de même הו (I Sam. וו, 15), c'est-à-dire de la viande crue, à moitié cuite, et c'est de là que le Targoam rend צא (Exod. xii, 9) par יוֹד.

מיאלים, (I Rois, xvi, 3h) est le nom d'un homme, et c'est un seul mot. אחל (Ez. xxxvii, 12), וחילים (Eccl. x, 10) signifie des armées; l'état construit est חיל (Jér. נוו, 1h), et dans ce sens on appelle une grande armée אחל (Joel, 11, 20). Le mot חילים a encore la signification de biens; par exemple אחל (Deut. viii, 17), l'état construit en est אחל (Jér. xv, 13); de la même catégorie est חלכה (Ps. x, 14), il te laissera les biens, c'est-à-dire, une calamité du ciel l'atteindra, et il t'abandonnera les biens qu'il a amassés avec injustice, et de même, אחלכה (Ps. x, 8) « ses yeux sont sur les biens que les hommes entassent

ا Notre auteur n'adhère pas à cette explication. Voici ce qu'il dit à l'article NJ: «Le mot NJ signifie en hébreu, sans exception, maintenant (تفسيره الان بلا خان); il y a seulement un passage où quelques-uns le traduisent par cru (كل), en suivant le Targoum, qui rend NJ (Exod. xii, 9) par Ti cra. Quant à moi, je ne peux pas comprendre comment les hommes mangeraient la viande crue, et surtout lorsqu'on doit la conserver pendant quelque temps, et que nécessairement elle devient sèche. Ce qui est le plus probable, c'est de traduire: « tu n'en mangeras pas maintenant, et cuit dans l'eau, c'est-à-dire, elle ne doit pas être mangée maintenant, quand elle est cuite dans l'eau, mais seulement rôtie au feu» (والاقرب عندى) والاقرب عندى لا يتوكل الله يقال لا تاكلون منه الان وانضاع بالماء يعنى لا يتوكل

en trésors », c'est-à-dire, les biens dont tu (Dieu) as comblé tes créatures, il veut s'en emparer par des ruses. Quelques-uns disent qu'on entend, par le mot לחלכה, le peuple d'Israël; car son orthographe diffère de tout autre חילך sous deux rapports : l'absence du vet l'addition du n. Quant à l'omission du v, c'est un fait commun aux lettres redondantes, qu'une de ces lettres, comme י et ז, manque; par exemple, חילם (II Sam. x, 16), חלאטה (II Sam. x, 17), où le א est ajouté, tandis qu'on a retranché le ; il en est de même pour צנה (Ps. viii, 8), où le ה a été ajouté, et le א retranché; ensuite pour le n ajouté, on en trouve beaucoup d'exemples que je mentionnerai dans la partie de י. Le mot חיל signifie encore la force corporelle; par exemple, חיל (Gen. xLyII, 10); l'état construit est היל, et de là on nomme une femme douće d'expérience, אשת חיל (Prov. xxxi, 10). חילן (I Chr. vi, 43) est le nom d'une ville, et dans le . livre des Prophètes, elle est appelée חלון (Jos. xv, 51).

"Tous les mots חיק signifient la partie du vêtement recouvrant le sein; par exemple: בחיקך (Nomb. xi, 12); mais il se rapporte aussi au corps, par exemple חיקר (Mich. vii, 5); quelquefois on l'emploie pour le milieu des endroits, par exemple בחיק (Éz. xlii, 14), c'est-à-dire du milieu de la terre, et de même (Ps. lxxiv, 11), c'est-à-dire de l'intérieur de Jérusalem; חיק (I Rois, xxii, 35), le milieu de la selle. Dans le verset (Ps. xxxv, 13), le mot דיח a la même signification; car on sait que les prières exau-

cées montent vers le ciel, comme il est dit: leurs prières viennent dans sa sainte demeure, etc. (II Chr. xxx, 27), et les prières non exaucées retournent donc au sein de celui qui les adresse à Dieu; dans le sens de la panition qui doit atteindre quelqu'un, on emploie aussi les mots חירם (Is. Lxv, 6). חירם est le roi de Tyr; il est appelé quelquefois חירום (II Sam. v, 11), et aussi חירום (II Chr. II, 2). »

Le vaste ouvrage de notre auteur nous fait remarquer très-peu de variantes dans le texte de la Bible, et dans ce petit nombre de passages, on observe seulement celles qui font aussi l'objet des observations massoréthiques et qui sont produites par les voyelles 1, par la scriptio plena et defecta, ou bien par la manière de lire un mot composé en un ou en deux mots.
Ceci ressort principalement des citations de l'auteur, quand il dit : « les écrivains se sont trompés, » ou : « on se trompe sur tel et tel mot 2 ». Il cite encore très-souvent différentes opinions, soit grammaticales, soit exégétiques, d'autres auteurs, sans les nommer; ilse sert des expressions, des gens ont pensé³,

¹ Cf. Journal asiatique, cahier de janvier 1862, p. 80, note 1.

A l'article הה, notre auteur dit: «On diffère beaucoup sur l'expression du passage (Job, v1, 21), parce que quelques-uns écrivent أمرة dans ce passage avec « ; mais c'est une erreur des écrivains ; car on ne le trouve pas dans les règles massoréthiques.» (عدو في الكتابات). Dans nos éditions, il est écrit avec «. Notre auteur se forme un pluriel arabe du mot عدو العدو العدول عدو المفواء : دلاه المعاونة علط بعض السفواء : دلاه المعاونة المعاو

Voy. ci-dessous, p. 383.

ils ne sont pas d'accord 1, ou il cite au nom des docteurs 2 ou des commentateurs 3.

Nous donnons plus loin des exemples à l'appui de ce que nous avançons.

Les grammairiens sont cités chez lui sous le nom de gens de la langue 4, et aussi une fois sous la désignation المنتدوتيين , désignation qu'on croyait toujours moderne. Le seul auteur qui soit nommé est Sa'adyah, sous le nom d'Al-Fayoumi 5. Il parle une fois d'une expression linguistique, où il se base sur le langage des Hébreux usité encore de son temps 6, et une autre fois il est très-explicite, en disant : « et ainsi on l'appelle encore aujourd'hui 7. » On trouve

Voy. ci-dessous, p. 401.

² Voy. Journ. asiat. 1862, p. 1/43.

Voy. ci-dessous, p. 412.

⁴ Cf. Journ. asiat. février-mars 1862, p. 137.

Voyez Journal asiatique, 1861, t. II, p. 466, note 2. Notre auteur cite Sa'adyah à propos de la racine لا تعلق طويد fois avec les mots وقد تحير في ذلك الفيومي «Sa'adyah s'est trompé en cela,» et وقد تحير في ذلك الفيومي «ce n'est pas comme Sa'adyah l'a pensé.» (Cf. M. Pinsker, Lik. Kad. p. 107 et 108, chif. ar.)

[&]quot; Notre auteur explique le mot عدد (ال Chron. II, 16) par «ton besoin (singulier; Koreisch, Epist. 49, le donne comme pluriel); il n'y en a pas d'autre exemple dans la Bible, mais les Hébreux l'emploient pour dire «le besoin d'un tel.» (سبع حاجتك وليس المعنوانيون الاالم والدا حاجة فالن المهنوانيون العبرانيون العبرانيون العبرانيون الفلاد حاجة فالن (Cf. Lik. Kad. p. 156, chif. héb.) A l'article المعنوانيون العبرانيون العبرانيون العبرانيون) العبرانيون العبرانيون) العبرانيون) العبرانيون) العبرانيون) العبرانيون) العبرانيون) العبرانيون) العبرانيون) العبرانيون) العبرانيون العبرانيون) العبرانيون العبرانيون) العبرانيون العبرانيون) العبرانيون العبر

⁷ Notre auteur dit, à l'article 7p, ce qui suit : « La racine 177p signifie arracher les cheveux ; dans ce sens, on dit d'un habit usé

aussi citée dans le livre de notre lexicographe la traduction chaldéenne d'Onkelos, qu'il désapprouve quelquefois 1, et celle de Jonathan sur les Prophè-

בקרחת (Lév. xiii, 55), soit à l'endroit de l'habit où il y a du poil, soit à l'endroit où il n'y en a pas (c'est-à-dire à l'endroit ou à l'envers du drap إفي أنجوادة أو في زئبوة e'est peut-être de cette signification que vient la dénomination de Kora'h, fils de Yichar (Nomb. xvi, 1), et de Yo'hanan, fils de Kare'h (Jér. xLII, 2). (Ce dernier est mentionné aussi par Yepheth dans son commentaire sur la section Yethro dans l'Exode où ce nom est ponctué TTE (ms. de la Bibliothèque impériale, suppl. héb. n° 33, p. 1); Yepheth y dit : sur ces adhérents viendra la malédiction de Dieu). Aussi jusqu'anjourd'hui nous voyons qu'on appelle ceux qui ont suivi Jo'hanan , fils de Kéré'h , les Kar'yath (probablement une partie des Juifs en Egypte) » (وعلى) ما نشاهد الى اليوم يمون القوم الذى مضوا مع ١١١١١ در ١٦٦٦ رُالقرعية). c'est-à-dire, parce qu'ils ont porté des habits rapés. On nous permettra de faire remarquer, à cette occasion, que de ce passage il ressort clairement que le mot ; signifie le poil qui se trouve sur le drap d'un habit neuf. Ce mot a été très-bien expliqué par Djauhary dans son Dictionnaire (manuscrit de la Bibliothèque impériale, ancien fonds arabe, nº 1245, p. 142). M. Freytag, à la racine بن, donne le commencement de ce passage qu'il trouve obscur. والزئبر بالكسر معموز ما يعلوا الثوبَ الجديد : Voici le passage مثل ما يعلوا لخزَّ يقال زأبرالثوب فهو مزأبر اذ اخرج رئبره "Le mot ربير, avec kesra et hamza, signise ce qui se trouve sur l'habit neuf, comme par exemple ce qui se trouve sur la peau d'un castor. On emploie les participes de cette racine pour dire que le côté où le poil se trouve est le dessus de l'habit.» Voy. la traduction chaldéenne d'Onkelos et la Peschita, sur ce passage (Lév. XIII, 55). où tous les deux le rendent par «à l'endroit rapé ou neuf. » La traduction arabe de la Polyglotte a ici عقه أو زيبرته.

' Voyez plus hant, p. 376, note; à l'article זו, notre auteur s'exprime en ces termes : דרת (Exod. xxvIII, 16) signifie un empante (عبر); on le trouve aussi dans un sens métaphorique (عبر).

tes 1. Pour l'explication philologique de quelques mots, qui n'ont leurs semblables que chez les docteurs talmudiques, il cite très-souvent la Mischna et le Talmud, sans se servir d'un langage dédaigneux, comme on le trouve chez les autres caraîtes, tels que Salmon ben Rou'heïm, Yepheth, etc. ce qui prouverait que notre auteur appartenait à la classe des caraîtes modérés; quelquefois il emploie l'expression on le trouve dans la langue des anciens. » Nous y reviendrons quand nous parlerons de son système comparatif. L'auteur ne mentionne pas le christianisme, mais une fois un usage des mahométans 2.

י Notre auteur dit: «On dit que ההרטונה (Am. 17, 3) est l'Arménic (לעניגוֹ); » mais Jonathan ben 'Ousiel l'a traduit «dans les montagnes de 'Hermon (לטורי חרטון), d'après la règle de la permutation (des lettres, c'est-à-dire le ה פח ח). □

واما מצבה فلا يجوز فعلها وهى : Voici ce que notre auteur dit * المنائر الذى هى מעשה ישמעאל وكذلك ايضا التصوير لا يجوز فعلها لا فى ספר תורה ولا فى موضع الصلوة لقوله אשר שנא ה On peut dire, en somme, que son Dictionnaire est en même temps un vaste commentaire, où il donne des explications de différents genres, par exemple, la signification géographique et ethnographique de beaucoup de noms propres dans la Bible 1. Notre auteur a composé aussi d'autres livres. Ce sont, d'après ce que nous en savons aujourd'hui, un livre sur la ponctuation 2, des commentaires sur le Cantique des cantiques et les Psaumes, mentionnés par lui-même 3.

Nous faisons suivre des exemples tirés de son

« Il n'est pas permis d'élever de mounments (7220 Deut. VII, 5), et ce sont les minarets que les Ismaélites construisent; il n'est pas permis non plus de tracer des images, ni dans les rouleaux de la loi, ni dans un endroit où l'on fait la prière, d'après les paroles de la Bible (Deut. XVI, 22).

3 Voyez plus loin, p. 383 et 385.

² חנקוד הנקוד mentionné par Salmon Ibn-Rou'heim. (Cf. Lik. Kad. par M. Pinsker, p. 62, chif. arab.).

Dictionnaire, qui confirmeront tout ce que nous avons dit de sa méthode. Dans le chapitre אש, il s'exprime ainsi :

وخلاف ذلك معاس مردداه وهي قناني الشراب ومثله المعاسم مامر وفيها يقول على سبيل المثيل دمعاسام وقد شرحت ذلك في شمس

"Un autre mot de la racine או (après avoir parlé de la première, qui est la base, baser), est אשישו, qui signifie des bouteilles de vin, et de même ואשישה (II Sam. vi, 19); on l'emploie aussi allégoriquement; par exemple, באשישות (Cant. II, 5). J'ai déjà expliqué cela dans [le commentaire sur] le Cantique des cantiques.»

Nous faisons suivre un autre article, où il donne différentes opinions de docteurs anonymes, et où il mentionne son commentaire sur les *Psaumes*; c'est l'article 12.

ولنا در اس للمبارزة לعدلام لا عالم לدر وقد توهم قدوم ان هذا القول ١٦٦ عند موت مده اله وهذا ينقض ما رأينا فعلم في موته الادرا معلا العلام وهو ينادي در در مدها و موت المرا لا لا لا المرا و ألّ من المرة في الحزن الى ان خوفه المد يما ينتفق عليه من عبيدة ورجاله فكيف يقول في موت ولدة مهمام الملالام در دلام دان وقوم قالوا على موت ولده الصغير من دم هدلا وهذا هم

* Jy ?

لا شي وبعض من قالوا على موت ددر بانعكاس الاحرف ونحن نستغنى عنى ذلك لانشهاد فسادة وبعض من وقع لهم أن ولاوالم كلية واحدة مثل ولاوم وولاوالم وشقوا لادر من לدر محصده فقالوا الشبيبية إتابيض يا رب وترى من اضعف الاقاويل لان كل من فسر ما لا يوافق اللغة العصيحة الحكلة بحقيق نحوها بالحمم والرحوم والددلا والدحا واختلافات اللحون ولم يقف على تغيراتها فلن يتم له تفسير فكيف اذا لم يقف على نفس الكتابة والعجاء ويضيف كلمتين في واحدة وما يدرى ويقسم واحدة ثنتين ولا يشعب فاذا فسدت الاصول كبيف الغروء ولولا ميل بعض الغاس الى ا سماء الردود ليقفوا على فساد المفسود وتعصيم العصيم لم اشغل كتابي وزماني بذلك لاكن القصد احد اقول الان למנצח על מות לכן للستحث على قتل المبارز وهو دارم مواصمه الذي سماة من مدداه ذو المبارزة واسم الغاعل منه در وزيادة اللام فيه فصاحة في اللغة كقبولك ضربه لغلان ذمه لغلان حدة لغلان كذا قال قتله للمبارز ويايد قولغا انه قتل داءم لهريمة والصمان وقوله مااته مادن ددا לכי אשמחה ואעלצה כך وهو ما فرحوا ישראל بقتل גלית בב לא ויראו אנשי יהודה וישראל ויריעו و كا قال יהונתן

Le manuscrit porte אלאסמאע.

"Le mot 12 signifie le combat; par exemple, 125 (Ps. 1x, 1). Quelques-uns ont supposé que David a prononcé ce Psaume lors de la mort de son fils Absalon; mais ceci est contraire à ce que nous le voyons faire dans cette occasion (II Sam. xix, 1), où il s'écrie: "Mon fils! mon fils Absalon! etc." (Ibid. 2), et où il poussa la tristesse si loin, que Joab dut lui faire craindre les conséquences qu'il aurait à subir de la part de ses domestiques et de ses gens; comment aurait-il dit lors de la mort de

XIX.

son enfant : Je me réjouis (Ps. xix, 2), etc. D'autres disent que ce psaume se rapporte à la mort du jeune enfant qu'il eut de Bathscheb'a; mais cette opinion n'a aucune valeur. D'autres encore pensent à la mort de Nabal, en renversant les lettres du mot (לכן); nous nous abstiendrons de démontrer l'erreur manifeste (de cette interprétation). D'autres ont eu la pensée de prendre עלמות pour un seul mot, comme de לבן et et עלמות (jeunesse), et ils font dériver לכן de לבן (Lev. xiii, 19) blanc, en le traduisant « la jeunesse qui deviendra blanche 1. » O Dieu! voilà l'opinion la plus faible; car quiconque donne une explication en désaccord avec la langue correcte, confirmée par la vérité grammaticale, au point de vue du patha'h et kamac, dagesch et raphé, et les dissérences des accents, sans faire attention à leurs variations, ne saurait arriver à une interprétation parfaite; à plus forte raison lorsqu'il ne comprend pas même l'écriture et

Jepheth, dans son commentaire sur les Psaumes (Ms. de la Biblioth. imp. suppl. hébr. 37, p. 52), rapporte la même explication d'un commentaire anonyme, en disant : פאר פאר פאר פאר פאר (le manuscrit a שבאביה) שבאביה ולמה הצלמה פאל לבן אנו ולברר וללבן

«Quelques-uns ont traduit ce passage par «la jeunesse qui de «viendra blanche,» en donnant צלכוות comme dans le verset (Gen. xxiv, 43), et לבן, comme dans le verset (Dan. xx, 25).» Nous ne sommes pas sûr du sens de cette explication; nous l'ayons toutefois traduit d'après Raschi, qui applique le passage à la jeunesse d'Israël, qui deviendra blanche, c'est-à-dire «ils seront bientôt délivrés de l'exil.» (Cf. Raschi et Ibn-Ezra sur ce passage, où toutes ces explications sont données par des grammairiens postérieurs à notre auteur.)

la division des syllabes, et réunit étourdiment deux mots en un seul, et divise sans réflexion un mot en deux. Si les racines sont corrompues, que peuvent devenir les branches? S'il n'y avait pas d'hommes qui aiment entendre les réfutations, afin de se bien pénétrer de ce qui est incorrect ou correct, je n'y aurais employé ni mon temps, ni mon livre; car mon but est plus noble. Je dirai donc : « A l'instigateur, sur la mort du guerrier 1, ce guerrier est Goliath, lequel est appelé maître de guerre (I Sam. xvII, 14). » Le 5, ajouté au mot 12, n'est que pour l'élégance de la langue, comme on dit (en arabe) : « Il a frappé, il a blâmé, il a loué un tel (avec J).» Ainsi on dit «il a tué le guerrier (avec J). Ce qui confirme notre opinion, c'est qu'il avait tué Goliath pour mettre les Philistins en fuite, et qu'il dit alors : «Je te remercie, Dieu, de tout mon cœur; je me réjouis en toi » (Ps. IX, 2). En effet, les Israélites se sont réjouis de la mort de Goliath, comme il est dit : « Les Israélites l'ont vu, et ils étaient exaltés de joie » (I Sam. xvII, 5), et comme Jonathan dit à Saul : " Tu l'as vu, et tu t'es réjoui » (I Sam. III, 19). David ajoute, au sujet de la mort de Goliath : « Tu as fait périr le méchant. » J'ai déjà expliqué cela clairement et minutieusement dans mon Commentaire sur les Psaumes, et j'y ai interprété איש הכנים d'après les exigences de la langue et du sens. Sous le premier rapport, la racine est 12. Ceux qui l'écrivent avec '

¹ Cf. sur ce passage la traduction chaldéenne, qui donne la même explication.

ou qui l'expliquent par י avec י, font erreur, en disant que Goliath était appelé איש הכנים, parce qu'il était au milieu et entre les deux armées; mais tout cela vient de la faiblesse dans la connaissance de la langue, comme cela a déjà été dit; car nous ne trouvons nulle partdans la Bible le mot בין, signifiant entre, sans ' radical, quelles qu'en soient d'ailleurs les modifications grammaticales, par exemple : ביני וביניך (Gen. xiii, 18), etc. Lorsque le manque, il perd la signification entre. Quant à עלמות, ce sont deux mots qui se rencontrent deux fois dans la Bible, ici et עלמות (Ps. xLvIII, 15), et la Massorah les a réunis pour la relation de מות a comme elle a établi la liaison de על בן (Is. Lxxx, 16), על אם (Jér. xv, 18), etc. Nous ne voulons plus nous étendre davantage làdessus. Un mot différent est לכן (Gen. xxiv, 3g), qui signifie le nom d'un homme. »

Voici un autre passage, où en peu de mots l'auteur nous cite différentes opinions :

وقد اختلف الناس في هذ اطلاا در ها هدام فقوم قالوا لا يسلطوا حينتُذ بسكتهم تحوقوله لا ددر الله اللها اللها وهذا لا يمشى لان ها الذي هو سكة ليس فيه ١١٦ وبعض قال لا يسلطوا على عند السيانهم من الله المالم وهذا لا يحوز في اللغة لان لم يقل هالمال واخر بصلابتهم من الامار وهذه اللغة ليس تنفك من دام واخر بصلابتهم من اللهة وهذه اللغة ليس تنفك من دام واخر قسم الكلة وجعل ما وحده والا وحدة وهذا فليس شي والاقرب

ان يغسرعند ايسيتهم اعنى عند وجودهم من هداه دادرا وان كان هدار بنقطتين وهدار بتقطة فان لناكثير مثله في هذا المعنى دلا الالاد وفي هذا المعنى دلا اللاد فكا جاز ذلك كذا يجوز هدار الهداره

« Les gens ne sont pas d'accord sur l'explication du passage (Ps. xix, 14). Les uns le rendent par, « ils ne domineront pas sur moi, même avec leur charrue, » dans le sens du psalmiste, «ils mènent sur mon dos la charrue » (cxxix, 3); ce qui n'est pas admissible, parce que na, dans le sens de charrue, Fest pas sans . D'autres le rendent par, « ils ne domineront pas sur moi en venant à moi (pour m'attaquer); » dérivé de אתה (Deut. xxxIII, 2); mais c'est impossible d'après la langue, car il ne dit pas אתיתם. D'autres le traduisent par leur viqueur, semblable au mot איתן (Deat. iv, 21); mais, dans ce sens, le mot est inséparable de son 2. D'autres encore en sont deux mots, אי et בם, ce qui est sans aucune valeur. Le plus vraisemblable serait de le rendre par leur présence, comme איתם (Dan. III, 12), bien que איתם soit ponctué d'un céré, et איתי d'un 'hirik; plusieurs exemples pareils nous en démontrent l'admissibilité, ainsi que אין et אין; son synonyme même הישכם, יש הישכם (Deat. xiii, 4); donc, comme il est possible dans ces exemples, il l'est aussi dans איתם. »

Nous faisons suivre maintenant une série d'explications étymologiques originales de notre auteur. Si l'on devait en trouver quelques-unes analogues dans des commentaires postérieurs, celles tirées de l'original n'en conservent pas moins leur valeur, à notre avis.

מוכב (Jug. v, 28); quelques-uns commettent une erreur en le comparant à la racine בכו (Zach. II, 12) (c'est-à-dire, elle a vu), qui ne lui ressemble ni par le sens, ni par la grammaire; car la racine du dernier est בת tandis que celle de בתו est בבו El dérive du Targoum, qui rend מרועה (Nomb. xxix, 1) par בכא, et le sens est « elle a poussé des cris triomphants » (خطيط تا).

A l'article און מר הור donne la traduction du verset (Ps. xxxii, 4) «il se trouve toujours de côté et d'autre, dans le vent d'été» (שביל בילים אילים בילים אילים). Nous avons donné לשרי par côtés, dérivé du Targoum, שדי, la traduction de מרי (Exod. xxvi, 13), et le sens est celui-ci: « comme quelqu'un brûlé par le samoum se tourne de côté et d'autre pour soulager ses douleurs, ainsi fait le peuple de l'exil, à cause de ses soulfrances. איברון vient de מברון etc. et le désigne le pluriel; il n'y a pas de pluriel pour cette expression en arabe, et on dit simplement samoum (وليس له تكثير بالعربي أكثر من أن يقال سموم).»

" לא חרץ (Jos. x, 21) signifie « on n'a pas remué, » c'est-à-dire « on n'a pas parlé; » il en est de même dans le passage (Exod. x1, 7), où il signifie le mouvement pour aboyer (حركة التنبي); c'est pour cette raison

qu'on appelle les commerçants חרוצים (Prov. XII, 24), et ce verset veut dire : « la main qui cherche le nécessaire pour la vie, et qui remue dans cette intention (يد طالب المعيشة و الحرك).»

" «La racine ع و est employée pour l'avarice (والشخ), par exemple, כילי (Is. xxxii, 7); de là le mot (Is. xxxii, 7); de là le mot (Is. xxxii, 6): « on ne sera pas avare envers toi» (الا يبخل عليك); et de même (الا يبخل عليك) « maudit soit l'avare qui a dans sa maison un agneau bon pour le sacrifice, et qui, en faisant un vœu, en présente un défectueux.» Il est toutefois possible que تحرّ signifie la fraude (الغة اللياد), comme dans (Nomb. xii, 18); peut se traduire: « on ne te refusera pas. »

" La racine לה signifie s'amūser; par exemple (Prov. xxv, 18): "comme celui qui s'amuse à jeter des flèches et d'autres choses propres à tuer." Il est possible que כמחלחמים (Prov. xxvi, 22) ait aussi la même signification, ct que le second p soit superflu."

אשר אהבת, לחבת, לחבת, לחבת, לחבת, לחבת, לחבת, לחבת, לחבת, dans le dernier mot, remplace le mot, et il doit être traduit: « une flamme qui brûle fortement » (לקצי וון מדלקי), et de même (Cant. VIII, 6) « le feu qui flambe » (نار متلهبة).»

"Le mot נכד signifie en face (בבלוף), quelquefois tout près, par exemple: Gen. xxxIII, 12, et quelquefois loin, par exemple: Gen. xxIII, 16. Il en est de même dans le passage (Prov. xIV, 7) « marche en face d'un homme ignorant, et tu seras comme si tu n'avais jamais su une parole sage, c'est-à-dire, tu parta-

geras son ignorance et tu repousseras l'intelligence¹. » Le passage (Gen. 11, 18) doit se traduire : «Je lui ferai un aide comme son [pareil] vis-à-vis de lui, c'est-à-dire l'aide ressemblera à Adam, étant en face de lui ². »

«Le sage (Salomon) appelle les choses bonnes (וلحمودات) que l'homme doit accomplir, ננידים (Prov. viii, 6), dérivé du mot נגר, comme de חבר, en face, on fait dériver כנוחות (Is. xxx, 10); ainsi on dit en arabe d'un homme qui marche dans le chemin droit: « il ne marche pas en sens contraire » (فلا يمشى حيالة اي مقابلة (Is. LVII, 2); si même en arabe on ne tire pas du mot en face (عذاء) le sens de droit, cependant on le fait en hébreu, et le sens est : « écoutez, car je parlerai de choses équitables (ان الاستواء اخاطب). » Son singulier est ددرة. On trouve dans un seul verset les deux mots כנד et ננד réunis, pour exprimer la même idée (Prov. 1V, 24). (الوزير أو الحاجب) Dans ce sens, le vézir ou le chambellan est nommé נגיד (Job, xxx1, 37) « parce qu'il est toujours devant (en face) le roi » (لوقوفة قدام الملك دايما), et de même (Jér. xx, 1), le roi est appelé נניד (Jér. xx, 1) « parce qu'il mène les affaires des «. (لقيامه باموز الناس واسبابهم) « hommes

قال اسلك حداء رجل جاهل فكانك ما علمت قط لفظ المقط الفظ المقل المقلم المق

"אלפנד (Is. Lxvi, 2) " avec un cœur brisé " (נכה) ולפנד (Is. Lxvi, 2) " avec un cœur brisé " (נכה) ולפנד (Is. Lxvi, 2) " (Is. Lxvi, 2) " (Is. Lxvi, 10) " (I

ער (Gen. xxxvIII, 2) est le nom d'un enfant, et il est possible qu'on dise de là, pour celui qui n'a pas d'enfant, ערור, (Gen. xv, 2). »

מעה signifie élever la voix; par exemple (Is. XLII, 14), je crierai comme.....; on trouve dans la Mischna Gelui qui ne connaît pas la dérivation de ce mot, le traduira: « comme la vipère qui enfante, et on ne sait pas si l'enfantement de la vipère est facile ou pénible. » Dans cette signification, on l'emploie aussi pour activer le feu, הופיע (Deut. xxx, 2); à cette catégorie appartient aussi la dénomination de la beauté שנחיר (Éz. xxvII, 7). Il est possible que le r fasse partie de la racine, et que le 1 (dans יו חובית) le remplace, et nous avons déjà mentionné de pareils cas; mais il est aussi possible que la racine soit יפועה פועה פועה פועה et c'est pour cela qu'on appelle la sage-femme פועה

(Exod. 1, 15), la jolie, ainsi que sa compagne, est nommée שפרה, la belle¹. »

« no signifie étendre (وسع), par exemple: Gen. xxvII, 9, c'est-à-dire son pays sera étenda, comme nous voyons en effet que le pays des Chazars est très vaste (وكا نرى من سعة بلد الدرر)..... et de cette racine est معتم (Is. xxx, 33) l'enfer (الواسعة la place étendae), et en arabe الواسعة.»

תוביה שבאם signifie prends Il y a différentes manières de prendre : 1° Prendre en sens ordinaire (רביה באבא), par exemple (Exod. xxix, 1; Éz. xxxvii, 16), et c'est dans cette signification qu'on appelle les pincettes dans cette signification qu'on appelle les pincettes (ווברלים (ווברלים (ווברלים (ווברלים (ווברלים וווברלים וווברלים (ווברלים וווברלים וווברלים וווברלים וווברלים וווברלים וווברלים וווברלים (ווברלים וווברלים וווברלים וווברלים וווברלים וווברלים (ווברלים וווברלים ווווברלים וווברלים וווברלי

² Cf. sur ce passage Raschi, qui rapporte la même signification donnée à ce mot par Mena hem ben Sarouk (édit. Philipowsky. Londres, 1854, p. 114).

à cœur et l'accepter (اخذ بالقلب وقينول), par exemple, ולקח בעליו (Exod. xxII, 10; Éz. III, 10), et de même dans le verset (Jos. IX, 15). 4° Se mettre à faire une chose, comme on dit un tel s'est mis à étudier la science; quelquefois il signifie commencer à être impudent, par exemple, ויקח (Nomb. xvI, 1)1.»

"מקע (Gen. xxxII, 26), l'os resta immobile, et de même (Nomb. xxv, 4) fixe-les; c'est de cette racine qu'on appelle l'écriture ineffaçable tatonage קלעקע (Lév. xix, 28), parce qu'elle reste fixée sur le corps (פּישׁ). " (מצע ذلك اسمى كتابة الرسم קעקע لانه رزّ له البدن "). " « y signifie aussi regarder ou écouter attentivement (الس المتشويف), par exemple, שפי (Nomb. xxiii, 3), et de même (Is. xxi, 4), l'aspect de mes joies (شعنى "). "

Dans quelques explications que donne notre auteur, il conclut en faveur des caraîtes, mais sans s'exprimer d'une manière inconvenante contre les rabbanites, ce que nous avons déjà dit. Nous ne citerons que deux de ces exemples; on trouve à l'article ביעור de qui suit: « Le mot ביעור signifie faire disparaître, ôter quelque chose (الفناء); par exemple (Jug. xx, 13). La différence entre ביעור par exemple (Jug. xx, 13). La différence entre ביעור et premier est suivi d'un p, par exemple : Deut. vi, 13; le second, d'un p, par exemple : Nomb. xi, 1, 3. Le verset (Exod. xxxv, 3) ne peut être expliqué comme l'ont fait quelques commen-

ومنه اخذه في فعل ش وكقوله اخذ فلان في العلم وقد ' يكون اخذ في النّعة مثل ١١٩٦ م٨٦ tateurs ignorants (יושל וואל (יושל): vous n'ôterez pas le feu de vos maisons (שניבות); cette explication est incorrecte, soit d'après les règles de la langue, soit d'après le sens. Quant au premier, nous avons déjà fait remarquer que le mot מעור, dans le sens d'ôter, doit être suivi d'un p; il devrait donc y avoir dans notre exemple מכל d'après le sens, l'explication mentionnée est impossible, puisque le verset précédent défend déjà tout travail le sabbath. Si cette interprétation est erronée, il ne reste plus aucune attaque contre les caraîtes (العبق غير مكايدة القرايين).»

On sait que les caraîtes ne font pas faire du feu le sabbath, tandis que pour les rabbanites il est bien permis de le faire faire par une personne qui n'appartient pas à la religion de Moïse.

Notre auteur cite souvent la grande Massorah, ce qui prouve que la petite existait déjà de son temps; elle a une grande autorité pour lui, puisqu'il en explique souvent les expressions, ce qu'on verra dans le texte que nous allons citer. Nous avons choisi ce morceau, parce qu'il renferme une explication minutieuse, de l'aveu de l'auteur lui-même. Cette minutie est d'ailleurs fréquente dans son lexique. On trouvera aussi, dans le morceau que nous faisons suivre, la manière dont notre auteur donne les tableaux des différentes formes du verbe. Voici la première moitié du chapitre %2:

لغة داهم تنقسم ثلاث أقسام احدها النجى والثاني أجابة الشي والثالث الدخول وكل قسم منهم يعلم بالقرينة

الذي منه العجي فهو مثل دم مار وصاحم دمسر دم دامم אם יכא עשו ויכאו אליך כמכא עם פבל בד בתפ من ذلك البلوغ الى الشي والانتهاء اليه مثل באה אלי انهت الى ومشله مدمه ملأه ده دمه لالوما دمعد دمده وصلنا ومشله כי לא באחם באה לקבץ قال افعالهم الردية وتدبيرهم بلغت الى وفي الذي سببت اجتماع كل الاحداب لاهلاكهم ومثله ١٥ اديد ١١٠ من يبلغ الى ويصل الى فيملكني ومشله در مدمردر لا مراه اذ بلغتني الى هذه الدرجة ومن شكل ذلك تقول في وصول سائر الاشيا للجمادات وغيرها در دما מים עד נפש ונגעה חרב ויגיעו עד שערי מות פנט בדבק منه וلجبي الى النساء בא אל אשת אחיך ואכאה אליה ויכא אליה والقسم الثاني اجابة الشي مثل دديها أداع عاداه مديها עצה הכא את האנשים ويكون הביא والكشرة הביאו وللرحد הביא ولكثرة הביאו وقد يكون الامر הביאה לי والمصدر הدبه לصرر مديم م والقسم الشالث الذي هو للدخول בבל כא אתה והכא אל הכית פמבל ואשר יכא צאת וכא خروج ودخول وكذلك בא ויצא כי הובאו בית יוסף אנחנו מוכאים עד אשר אם חביאונום וل וن וدخلناهم وهو بوزن חשיבונו אליך ردينا اليك אשר הכינונו الذي سوينا אניה באה תרשוש سغينة داخلة البحر ويتفرع من ذلك دخول וلشمس وفي غيبتها مثل וديم مسطس انه مسطس לديم امسوس دم دعده احمد ممده قبل يغيب القرص ومثله على التاويل دهم سمسم درد دامم وهو عن الجلوتان الدولة على اهل العالم وفي [التي] قد زالت دولتها ومشله اله ديم لاال سامل ومن ذلك غياب الاشخاص من الوجود اللاات קכורום וدما وحينتذ رايت الغاسقين مقبورين وقد غابوا عن حس البصر ودخلوا القبور وقد قال قوم ان مثله دير دسودر غاب بكراءة يعني مر بكراءة وعندي لا يجوز دير لمعنى التلان والهلاك لعمرى لمعنى إلغياب عن لحس جايز كغياب الشمس والقمر والميت عند دخوله القبر ولولا استثنى الكتاب بذكر مداداه لمريجوز يقال في الموتى ديد ولا في شي تألف ديد لان لا يقاس غياب الشي الي تلافه بل نقول فيه جاء بكراءة اعنى ذلك الرجل الذى أكترى الدابة أن عرضة عارض لم يعمد هلاكها جاء بكريها كامل تحت حاجته ام لا ألكرى لازم له لان هو كان سبب هلاكها ولم يحصل له سواها ولا فرق من من يقول مر بكراءة وبين من يقول جاء بكراءة في المعنى غير ان اردنا نعلم حقيقة اللغظة والامر دما درار أ والمصدر مشله עד כא יוסף والمصدر يتقدم ويتاخر مثل اه دم دم הכהן בא יבא כרנה וכא כא ושמף ועכר ולקץ העתים שונים

ادم دم وكذا رسم اكل مصدر يتقدم ويتاخر مثل مدر المدرا זיאכל גם אכל אשם אשם ויאשמו אשם חלך ילך וילך חלך שמוע שמעו שמעו שמוע רארה ראיתי וראו ראו פולעבר בא אחיך פולשושל مثله ברוך הכא פועסת ללבל באו נא פולעבר حمد مراد والامر للتانيث دمد مسم والردد دمه والغرق بين באה بتلحين الباء وبين באה بتلحين الالف ما اصف لك مًا كان معناه جات نعلت اللحن في الباء مثل ادارد دمات حدم معوده واذا كان قولا مستقبلا يصير اللحن في الالف מגל רחל בתו באה בשום פמלא הנני אחריכם באה בערב היא באה ومثله הבאה اذا كان الصره في الباء فتقول الذي جأت مثل ادرام الرح مدمم الذي دخلت ومثل مدمات لاراد واذا كان الرولاء في الالف فتقول الجيأة الداخلة مثل مدمة أدرود ومثله مدمة المديم الداخلة والارجة والغرق بين ديم بتلحين الباء وديم بتلحين الالف لان الامر للتانيث دمر دس دمر مسم ودمر بتلحيي الالف دخولي مثل ער באי אליך ער באי ולקחתי والغرق بين ובאת بتلحيي البآء ودهم بتلحين الالف (التاء .١) والعلة فيه تقديم المأمور وتاخيرة وذلك يكون باحدى لفظتين اما أن يقول וכאת אתה לף וכאת אל שונא בלפני بتلحيين التآ مثل וכארת مل مرده ادمر مره وفي سبع في القران وما لم تعقب

احدى هذه اللفظتين فاللحن في الباء مثل ادما الاسام ובאת ומשחת ובאת שמה ويأيد ما قلفاة قولد וכאת אתרה داا مماه ادهم دام تأخر همم الأول فتاخر لحنه الى المرا [و] الذي تقدم للب فتقوم لحنه في الباء ومثل ذلك צגע פע שנם יום ובא פיביא יקם פיקים ירם ירים יעבר יעביר יעמד יעמיר ישב ישיב יפר יפיר ימר ימיר פולב, בי בואך اداهم الاتصال والانغصال مثل لا سادم سادم سادم دادماس دوس תורך وقد اختلف الناس في مدر معطومه البعض قالوا انه مثل חدام بالف من طريق النواقص واستدلوه من الماسرة فيعدد مدام وليس هو دليل لان الماسرة تضم الالفاظ التنغيم لا للعنى كما ضمت لالارا دلاودا لعاطرا سوما دمسد عاطر والثلاث مختلفة وايضا ان الامر المتانيث הداه وان قال قايل انه مصدر لم يعم النه شي حاضر عليها ليس تريد تجيبه من بعد والاقرب ان צלפט הבי את הממפחת שוב من חבה פחבי וلذي ساشرحه في جزعها بعون الله وقد اختلفوا في بعض الالفاظ וلمذكورة في المعمدة عاصار יחיד على רבים مثل ויעלו בננב ויבא עד חברון ויבא אליה ככא אל אשה זונה כי מצפון יכא לה لاه ادم فقوم قالوا انها تقتضى التكثير وسطوا للاهدا الذى قالت مدددا العال دداء بعد انهم وجدوا ف المعدد

صدادا كثير وشرح صدادا محتاجة ان تكون كذا فصارت كذا وهذا قال فيها عدادا لها دداع يعنى تقتضى التكثير وقوم ابوا ذلك وقال لكل واحد منها تخريج الدم لا مدارا يقتضى بجى كل واحد وواحد ومثله ادم له لا احمد لا بجى ولا واحد منهم والقول الاول أصح لان لو لم يجز في القران عدادا كل قالت المعادة الله كنا نقول في مدادد لا المعارف الاول لاع أستحت القدس والقصة في مدادد لا مثل عنول لاع أستحت القدس والقصة تدل على انه في داد ومثله قول النادب مادا سمام لحرا لاع وهم فان خرج ذلك مثل عواها عالاد كثير تقول المعادة انه شعوب وملل كثرة ومثل ذلك كثير تقول المعادة انه يقتضى غير مكتوب في التسليم

"Le mot No a trois significations: a, venir; b, apporter; c, entrer; chacune de ces significations se reconnaît par le contexte. 1° Il signifie venir dans No (Gen. XXVII, 35), COCCA, XXXIII, 31); de là comme dérivé, parvenir ou arriver, par exemple (Gen. XVIII, 21), «il est arrivé auprès de moi; » (Gen. XLIII, 21), « nous sommes arrivés; » il en est ainsi dans le passage (Is. LXVI, 18), le verset dit: « leurs mauvaises actions et leur conduite sont arrivées à moi, et elles sont la cause que tous ces désastres se sont accumulés pour vous détruire; » de même (Jér. XLIX, 4): « qui viendra à moi pour régner sur moi, » et de même (Il Sam. VII, 18): « puisque tu m'as fait arriver à ce

degré. » On s'en sert également dans ce sens pour l'arrivée de toute chose inanimée, par exemple : Ps. LXIX, 2; Jér. IV, 10; Ps. CVII, 18. Le mot x3 s'emploie aussi pour le commerce avec une femme (Gen. xxxvIII, 18). 2° Il a le sens d'apporter quelque chose, par exemple (Est. vi, 8), הָבָא (Gen. xLiii, 16), qui est le même que הביא, au pluriel הביא, au passé , pluriel הביאה; il y a un impératif הביאה (Gen. xxvii, 7), l'infinitif הביא (Gen. xviii, 19). 3° Il signifie entrer, par exemple: Gen. vii, 1; Lev. xiv, 26, ובא (I Rois, 111, 7), sortir et entrer; il en est de même dans les passages (Gen. XLIII, 18), הביאנם (Nomb. XXXII, 17), jusqu'à ce que nous les aurons fait entrer, et c'est d'après la forme השיבנו (Gen. xliv, 8), nous avons rapporté à toi, הכינונו, ce que nous avons fait; באה (Jon. 1, 3), un bâtiment entrant dans la mer. De là dérive le sens de l'entrée du soleil, c'est-à-dire son coucher, par exemple (Lév. xxII, 7; Gen. xv, 12), יבא (Jug. xiv, 18), avant que le soleil se couche; et de même d'après un sens allégorique באה (Jér. xv, 9), c'est-à-dire les deux exils, savoir, l'un du présent et l'autre d'un temps qui est déjà passé1; le même sens se présente dans le verset (Is. Lx, 20). De là le sens que les personnes ont cessé d'être, par exemple (Eccl. VIII, 4): « et alors j'aivu des méchants ensevelis, et ils sont absents pour les yeux, et ils sont entrés dans le tombeau. » Quelques-uns ont pensé que בא (Exod. xxii, 15) doit se traduire, « son salaire disparaît, » c'est-à-dire il s'en va; mais il n'est pas permis, selon moi, d'em-

[!] Nous ne sommes pas sûr du sens du mot دولة dans cette phrase.

ployer le mot xa dans le sens de perdre. Certes, il est bien permis de l'employer dans la signification de la disparition des sens, comme aussi de la disparition du soleil et de la lune, ou du mort au moment où il entre dans la tombe. Et si dans le dernier passage on n'avait pas exceptionnellement mentionné le mot קבורים, il n'aurait pas été permis d'appliquer le mot באו à des morts, pas plus qu'à d'autres choses perdues; car l'absence de quelque chose ne peut pas être comparée à sa destruction; on devrait donc le traduire, «Il apporte son salaire, » c'est-à-dire, cet homme qui a foué la bête à laquelle un accident est arrivé sans qu'il y eût préméditation, apporte le salaire complet; que son travail soit terminé ou non, le loyer reste obligatoire, parce qu'il était la cause de la perte de l'animal, et on ne lui en fournit pas d'autre à sa place. Au fond, il n'y a pas de différence entre ces deux opinions; mais il s'agissait pour nous d'établir le véritable sens du mot.

"AL'impératif est אם (Gen. xxiv, 31), et aussi l'infinitif אם (Gen. xxiii, 25); celui-ci se trouve quelquesois avant ou après le verbe, par exemple (Ps. cxxvi, 6; Dan. xi, 10; xi, 13). C'est une règle commune à tous les infinitifs, qu'ils peuvent précéder ou suivre le verbe. Le passé est אם (Gen. xxvii, 35), le participe présent a la même forme, אָבָה (Ps. cxviii, 26), le pluriel de l'impératif שבו (Éz. xxxiii, 30), et le passé באה (Gen. xvvi, 31), l'impératif pour le féminin, באר (I Rois, xiv, 6), et le passé, האם (Gen. xv, 17). Voici la dissérence entre באה avec l'accent

sur le beth ou sur l'aleph: au passé, l'accent se met sur le beth, par exemple (Éz. VII, 7), et au présent, il se place sur l'aleph, par exemple (Gen. XXIX, 9). La différence entre avec l'accent sur le beth ou sur l'aleph est la suivante: l'impératif féminin a l'accent sur le beth, par exemple (I Rois, XVI, 6), et avec l'accent sur l'aleph, il signifie mon entrée, par exemple (Gen. XLVIII, 5).

"Quant au mot באת, la place de l'accent dépend de celle qu'occupe le régime qui le suit immédiatement, ou en est séparé par l'un de ces deux mots, אל ou אתה Ainsi, si on dit תתה (Exod. ווו, 18), ובאת אל (Gen. vi, 18), l'accent se trouve sur le tav; il y a sept de ces exemples dans la Bible. Mais si l'un de ces deux mots ne suit pas, l'accent se trouve sur le beth, par exemple (I Rois, xix, 15). Ce que nous avons dit est appuyé par le verset (Zach. vi, 10), où ces deux manières se trouvent: le mot אחת fait descendre l'accent sur le premier ובאת, tandis qu'au second, l'accent reste sur le ב. Il n'y a pas de différence entre le futur avec céré ou avec 'hirik, יבא etc. La différence entre et בואך provient de ce que le mot se trouve tantôt au milieu, tantôt au commencement de la proposition, comme חורך et חורך.

"Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le mot הבי (Ruth, ווו, 15). Quelques-uns disent qu'il est comme הביא, avec aleph, d'après les règles massoréthiques du 'hasser (חסר), et ils le prouvent par la Massorah, qui compte ce mot. Mais la Massorah

ne prouve rien, puisqu'elle réunit les mots d'après leur son, et non pas d'après leur sens, ainsi qu'elle l'a fait pour le mot צללו (Hab. III, 16; Exod. xy, 10; Néh. xni, 19), où les trois ont chacun un sens différent; ensuite l'impératif féminin serait הביאי. Si quelqu'un disait que c'est l'infinitif (apporter), il aurait encore tort; car il s'agit ici d'un objet qui était tout près de Ruth, et qu'on ne pouvait pas lui faire apporter de loin; il est donc plus probable que הבי signifie donne, de חבר et הבר, comme je l'expliquerai dans la partie n, avec l'aide de Dieu. On est en désaccord au sujet de quelques mots mentionnés dans la Massorah, qui ont la forme du singulier et le sens du pluriel, par exemple (Nomb. XIII, 22; Ez. xxiii, 44); les uns disent que tous ces passages renferment le sens du pluriel, en se fiant à la Massorah, qui dit סבירין לשון רבים, en traduisant : il devrait y avoir le pluriel, parce qu'ils avaient trouvé dans la Massorah beaucoup d'exemples de סבירין avec la signification : cela devrait être ainsi, mais il en est autrement. D'autres, au contraire, ont prétendu que chacun de ces exemples avait une explication à part; ainsi (Nomb. xIII, 22) signifie chacun d'eux est venu (Jér. L1, 48), pas un seul d'eux ne viendra; mais la première opinion est plus conforme à la vérité; car si le mot סבירין n'était pas applicable à la Bible, comme la Massorah le dit, comment expliquerionsnous le passage (Ps. cxLIV, 2), qui signifierait que le peuple de l'Éternel est subjugué à Jérusalem, tandis que le sens prouve que ce passage se rapporte à Goq? il

en est de même du mot עמי dans la plainte du Prophète (Lam. ווו, 14); car si le י de pouvait être considéré comme cette lettre dans מקימי (Ps. схиг, 6), comment pourrait-il dire עם, en voulant parler de plusieurs peuples et de différentes nations? Il y a dans la Massorah de nombreux exemples de cas où le sens diffère de ce qui est écrit d'après la tradition.»

Il ne nous reste plus qu'à donner quelques exemples de ses observations sur le système comparatif. L'auteur dit, dans la préface, qu'il y a des mots qui n'ont pas leur semblable dans l'hébreu, mais qui en ont dans la langue des anciens, dans le syriaque ou dans l'arabe 1.

Sous la dénomination d'anciens, il comprend les docteurs de la Mischna; pour ceux du Talmud, il se sert de l'expression «les rabbins (מרבונין),» ou simplement «comme ils disent;» on rencontre de ces exemples dans des passages précédents, de sorte qu'il suffira d'en donner un seul de chaque espèce.

« دיר signifie la dynastie (اللك والدولة), par exemple (اللك والدولة), comme ils disent « le joug du

" . (وكما يقولون لاال والدام) règne

מות signifie la victoire, par exemple (I Sam. xv, 29), c'est-à-dire «le Créateur, qui est la victoire et la force d'Israël, » et de même (I Chr. xxix, 11). Les anciens emploient beaucoup ce mot pour dire : «ils m'ont vaincu, ils l'ont vaincu dans la bataille (حثير) يستعملون الاوايل هذه اللفظة للغلبة ديساده ديساده دوراس الاوايل هذه اللفظة للغلبة ديساده دوراس عستعملون الاوايل هذه اللفظة المغلبة ديساده دوراس الدوايل هذه اللفظة المغلبة ديساده دوراس الدوايل هذه المنطقة ال

¹ Cf. Journ. asiat. 1861, t. II, p. 476.

מחר» signifie aussi renverser (نقض), et c'est un mot syriaque (Esd. v, 12); on le dit aussi dans la Mischna: «celui-ci renverse le mot d'un autre» (في «(الرمسية ولون الم סاתר את דברי זה الى معنى ينقص قولة «(الرمسية يقولون الم סاתר את דברי זה الى معنى ينقص قولة

«חתת» (Lév. XIII, 55) signifie dommage, blessure; les rabbins emploient cette racine pour dire : ni moins ni plus (לא פחות ולא יותר בשבים). »

מטמם (Cant. v, 3), comment les détruiraije, souillerai-je? Il n'y a pas d'autre exemple de ce mot dans la Bible; mais les anciens (السلف) emploient beaucoup les mots מנוף et מנוף dans le sens de corrompre ou souiller 1.»

Quant au syriaque, notre auteur y comprend les chapitres chaldéens qu'on trouve dans la Bible (dans Daniel, Esdras, Néhémie), et aussi le langage du Targoum; pour celui-ci, il écrit souvent : c'est le langage du Targoum; cependant il le compte comme syriaque, comme on le verra par l'exemple que nous faisons suivre.

מתר (Job, xxxvi, 2) signifie: attends-moi un peu et je te dirai. Ce mot dérive du Targoum, מכתר, la traduction du mot ייחל Les quatre mots dans ce verset sont homonymes avec le syriaque (ממינ (ממינ באים), savoir: מעם du Targoam du mot ועיר; מעם לחויך; מעם (Dan. 11, 11); ומלין de יחונה ומלין.

Nous nous abstiendrons de citer plus d'exemples

ولاكن كثير يستعلون السلف هذه اللغة عدم اعدام لمعنى التلويث والفساد والطفاسة

de la comparaison avec le syriaque; car tout cela est bien connu. Nous allons donner quelques exemples pour la comparaison avec l'arabe.

« בת עין signifie la pranelle; elle est appelée, en arabe,

le fils de l'œil (صبى العين).»

«La racine דע signifie aussi déposer (وديعة), par exemple יודעתי (I Sam. xx1, 3), je l'ai déposé (اودعتهم), et elle se rapproche beaucoup de l'arabe.»

wiens ملم تعال signifie ici, et on dit en arabe مام تعال viens

ici. »

Après avoir dit que le mot Donne (I Sam. XIII, 6) signifie, d'après l'opinion de quelques commentateurs, « des buissons épais, derrière lesquels on peut se cacher, » notre auteur ajoute : « Il serait possible que ce mot se rapprochât de la langue arabe, et il désignerait alors les endroits crevassés dans les montagnes, des endroits comme les cavernes et les tours (I Sam. XIII, 6). »

מחשנה (Gen. xxxi, 39) est un mot étranger à l'hébreu; mais il vient de l'arabe. Jacob ² dit: «Je ne t'ai jamais donné un bétail déchiré, et si quelque chose était arrivé par moi, je le ferais déduire de

ويجوز أنه من قرب لغة العرب وهى المواضع المخوّخة: من أ Nous trouvons dans nos الجبال من جنس במערות ובצריחים dictionnaires arabes le mot خوخة. fenestella, mais non le verbe.

قال فريسة ما جبت لك قط وان كنت كسرت على يدى * شيا فانها هوذا احطها من حسابى الذى حصل لى عندك وليس ال ١٩٦٥ فقط الا مسروقة الليل او مسروقة النهار هات احكى كل mon compte que j'ai à régler avec toi. Ce n'est pas seulement pour le bétail déchiré, mais pour tout ce qui était volé dans la nuit ou dans la journée. Voilà ce que je dis; tout ce qui était perdu pour toi chez moi, je le déduirai de mon troupeau, et tu le prendras.» Il y a beaucoup d'exemples où le mot ne peut être dérivé de l'hébreu, par exemple, מיקרם (Éz. xxxvii, 8), ויפצל (Gen. xxx, 8).

Le mot מו signifie entourer de quelque chose (מו ש לו בבפל אולים); mais c'est dans le syriaque, par exemple (Esdras, IV, 12), « et ils les entourent de crénéaux (والشرافيات حوطوا).» Dans cette signification du mot מו, le syriaque et l'arabe se rencontrent, comme dans אמשנה, l'arabe et l'hébreu.»

" לעו (Ps. cxiv, 1), « d'une nation blâmée (ציבע הש אין). » Le mot שיל, en arabe, signifie censure, faute et blâme (שיל). Le mot לעו ne se trouve qu'une fois dans la Bible; mais nous trouvons beaucoup de mots en hébreu avec ע, qui sont en arabe avec ; par exemple, בעים (Is. xi, 15) est en arabe הבעים (Ez. xxvii, 35), הרעים (I Sam. 1, 6) est en arabe שמפוך, venir; עמפוך (Éz. xxvii, 3) est en arabe , il n'est pas obscur pour toi 1. »

ماضيع لك عندى أنا احطه من رحلاءى وخدّه لك وكثير مثل ذلك في العبراني ليس له اشتقاقا مثل ١٠٩٢هـ ١٩٢٥هـ ١٠٩٤٢

בהן פצלות وعلى ما ذكرت في جزء זה
Cf. pour l'article הו Lik. Kad. p. 143, chif. bébr. Il y explique le
mot אחשנה par إحفظها وإحفظها والعظها وا

¹ Notre auteur, au chapitre צל, emploie cette idée pour le mot

מכא (Deut. XLIX, 20), celui qui mange et boit beaucoup. Ce mot est arabe, ainsi on l'emploie pour dire: « viens avec nous, nous allons boire¹».

יסגר» (Is. xliv, 17). Dans ce mot, l'arabe (באַבי), le syriaque (Dan. 11, 46) et l'hébreu se rencontrent.»

ויצפר» (Jug. vii, 3), qu'il retourne et se retire (בערשל (ביליב); c'est un mot arabe, et, de même, הצפירה (Ez. vii, 7): «le (temps du) départ est arrivé pour toi, ô habitant du pays (جاء الانصراف اليك).»

Quelques-uns l'expliquent: « qu'il retourne et revienne de grand matin (בערש ويصبي), » du mot אשרא, qui est la traduction chaldéenne de אבקר, matin.»

Nous ne citerons plus d'exemples, car nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet quand nous
parlerons d'Ibn-Djanâh. On nous permettra de donner le commencement de l'article שילה (Gen. XLIX,
10), où notre auteur parle d'un certain calcul pour
l'arrivée du Messie. Voici ce qu'il dit : « Siloh est
un endroit, soit avec aleph, ou avec hé à la fin. » Le
Targoum traduit ce passage: « Jusqu'à ce que le Messie
vienne. » J'ai entendu dire que quelques-uns ont re-

לנטה (Job, xxx, 25), en disant : «ce mot signifie elle était triste,» d'après la prononciation du v comme ¿ [mais le] doit être retranché]; les mots qui approchent de cette racine, mais avec le retranchement du D, comme dans אונט , et d'autres, seront expliqués dans le chapitre של de cette partie (Cf. pour le texte arabe, Lik. Kad. p. 147, chif. hébr. où M. Pinsker croit être forcé de faire quelques conjectures; le mot مشروع (ibid.) est correct, et se rapporte à مشروع).

ومثله porte à مثال وشويب مستبى وهى لفظة عربية المحادد المادية المادية المادون الاعراب تعال بنا نستبى شرابا

connu dans le nombre (345), valeur numérique de with, le temps de l'arrivée du Messie; d'autres ont fait ressortir ce temps du nombre du mot שתחפץ (878), et d'autres encore du passage אשרי חמימי דרך אשרי חמימי דרך (511).»

Avant de nous séparer de notre auteur, nous donnerons un passage où il explique des mots synonymes, passage qui touche déjà à des explications

philosophiques. C'est l'article יחר:

کل ۱۹۳۱ ۱۹۳۱ جمیع جمیعان اوده طن بعض المفسویان ان ۱۹۳۱ یقتضی جماعة و۱۹۳۱ ثنین ولم یعنج ذلك لان لنا ۱۹۳۱ هو علی ثنین وعلی جماعة اله ده دهمدا ده سوده ۱۹۳۱ دار هو علی ثنین ما در ساله ولنا ۱۹۳۱ علی جماعة وعلی ثنین ما در ساله ساله ولنا ۱۹۳۱ علی جماعة وعلی ثنین ما در ساله ولنا ۱۹۳۱ علی جماعة وعلی ثنین جمیع وجمیعان کثرة وقلة اعدی ثنین یقال جمیعان واکثر یقال جمیع وقد ذکرنا اس الکلمة فی جزء ما دم وکل ۱۹۳۱ دارد دا ۱۹۳۱ در دو وحد قلبی وقوله ۱۹۳۲ در دا ۱۹۳۱ سمی النفس قبل ۱۹۳۱ در وحد قلبی وقوله ۱۹۳۱ در دا ۱۹۳۱ سمی النفس النام الا علی الانسان فقط اقول الان ولذلك لم یقع هذا الاسم الا علی الانسان فقط اقول الان الدوح علی الاصل الذی منه جبلت وهو ۱۳۱۱ به دا الذی منه عبلت وهو ۱۳۱۱ به دا الذی منه جبلت وهو ۱۳۱۱ به دا الذی منه جبلت وهو ۱۳۱۱ به دا الذی منه عبلت النفس الذی الدنان عند ما یغتم الذی ما یغتم الذی ما یغتم الدنان عند ما یغتم الدنان به دا الاسان عند ما یغتم الدنان الدنان الدنان الدنان الدنان الدنان الدنان عند ما یغتم الدنان عند ما یغتم الدنان عند ما یغتم الدنان الد

¹ Le manuscrit porte נמיעא.

ويضيق بخرجه بسرعة ويسمى بالعربي تنهيد وبالعبراني אנחה ولو منعه من ذلك مانع لطغيت روحه ولـذلـك اخرج اسم التنغيس بهذه اللفظة بقوله ف الاسم دوسا دارات الرام والثالث اوقع عليها اسم دسما لحاجتها الى نسيم الهواء الحيط بنا الذي به قوام العالم بأن تغرب منه مثل ما تدفع من النفس سوى فهى ترفع لحار وتغرب البارد وبه ثباتها ولذلك ترى لليوان البرية عند ما تجرى وتعيى فتهلك أوتسف الربج لتستربح به والرابع سماها ١١٦٦ لما لمرتهدم ولا تموت كما تموت الاجسام الترابية الذى اشرك بها فصارا حيوانا والذى يذكر الكتاب في بعض المواضع اماس عدداد دسام اماس العاصرات فليس يوجب ذلك عدم من الوجود واتما معناة عدم وجودها بين الاحياء كما يقول الاالا داان الاالا وقيل אמרתי לא אראה יה בארץ החיים לא אבים אדם עוד עס יושבי مدر وهذه الاربع اسماء المعنى فيها واحد كلل للميوان اعنى الانساني والبهجى لأ فرق بين الحاجة الى التنفس والى مادة الهواء كما قلغا وبها يتصرن للسم الترابي وينهض وللخامس الماده وهو الاسم للحاص الذي لا يقع الا على الانسان للحى الناطق المميز دون سائر للحيوان من

: تغرف

Le manuscrit porte חותהלת. Nous avons mis على dans la signification avidus fuit, bien qu'il faudrait après ...!.

البهائم والطائر ولذلك اذا عدمت الدرجة التي بها شرفت اعنى درجة التهييز عائلها بالبهائم لقوله دهسرا مدمنا الدرجة التهييز عائلها بالبهائم لقوله دهسرا من البهائم والدم والدم من الطائر واذا نسبها الى التعدّى فيماثلها بعدام ودلاد ودهد من البهائم ودلاد من الطائر ولان لا يمكن الله روحه الشريفة المختارة المطاعة بيد العدو المائل بالمهائل بالحيوان المغترس اخرجها باسم المائل طالبها باسم المائل مدولات المعترس اخرجها باسم المائل طالبها المائلة ودواد لقوله هاد داد المائلة عرفاد ودواد لقوله هاد داد المائلة عرفاد ودواد المتولة هاد المائلة المائلة المائلة ودواد المائلة المائلة ودواد المائلة ودواد المائلة المائلة ودواد المائلة المائلة ودواد ا

מחר et יחדו ont partout le sens de tous, tous deux; quelques-uns ont pensé que יחד s'emploie pour le pluriel, et יחדו pour le duel; mais ceci n'est pas juste, car nous trouvons יחד pour le duel et le pluriel, par exemple, שנים יחד (I Sam. x1, 11), יחד (Ps. xL1, g), et יחדר, également pour le duel et le pluriel, par exemple, שנים יחדו (Am. III, 3), יחדו (Exod. xix, 8); en arabe, il y a une différence entre جيعان et جيعار, suivant que le nombre est petit ou grand, c'est-à-dire, on emploie la seconde expression pour deux, et la première pour plusieurs. Nous avons déjà mentionné la racine an dans le chapitre 'heth. Toutes les expressions de יחיד appartiennent à cette racine, et c'est pour cela qu'on dit יחר (Ps. LXVIII, 11), mon cœur anique. Dans le passage (Ps. xxII, 21), le Psalmiste désigne l'âme par le mot חידה, parce qu'elle est

douée de raison, de discernement, et apte aux sciences; il n'en est pas ainsi chez les autres créatures vivantes, et c'est pour cela que ce nom ne peut être employé que pour l'homme.

« Je dirai que l'âme est appelée : 1º חוז, à cause de l'élément dont elle est créée, et c'est l'expression רוח אלחים qui se trouve dans la Genèse; 2° נפש, à cause de la respiration oppressée, parce qu'elle pousse, pour ainsi dire, au dehors ce qui l'oppresse; c'est pour cela que tu verras l'homme, quand il soupire et que son cœur est serré, repousser l'air avec rapidité; on appelle cette action, en arabe, تنہید, et en hébreu אנחה. Si quelque chose l'en empêchait, son esprit s'éteindrait; aussi l'action de respirer s'exprime par ce mot dans le passage נפשו (Job, xLI, 13); 3° on lui attribue le nom נשמח, parce qu'elle a besoin de respirer l'air qui nous entoure et qui fait l'existence du monde; car elle en attire autant qu'elle en repousse; elle éloigne l'air chaud et attire l'air froid, et c'est la condition de son existence; c'est pour cela que tu verras les animaux, quand ils courent et qu'ils sont fatigués, aspirer l'air avec avidité pour reprendre de la force; 4º on l'appelle חיח, parce qu'elle ne périt pas, et ne meurt pas, comme meurent les corps terrestres auxquels elle est unie, pour devenir un être vivant. Si l'on trouve des passages comme וחיתו (Tob. xxx, 25), cela ne signifie pas l'anéantissement de l'existence, mais celui de l'existence parmi les vivants, comme il est dit à ce sujet (Is -xxxyIII . 12). Ces quatre expressions sont communes à tous les êtres vivants, aux hommes comme aux animaux; car il n'y a pas de différence pour eux, au point de vue de ces deux sortes de respirations, comme nous l'avons dit, et par elles le corps terrestre se meurt ou se maintient.

5° Elle est appelée יחידה, qui est un nom particulier, applicable seulement à l'homme vivant, intelligent, doué de discernement, et non aux autres êtres vivants, comme les animaux et les oiseaux; pour cette raison l'homme, lorsque ce degré, qui fait sa noblesse, c'est-à-dire celui du discernement, lui manque, est comparé aux animaux, comme le Psalmiste dit : « Il est comparé aux animaux » (Ps. xLix, 13); pour l'ignorance, il est comparé à un bœuf ou à un âne, parmi les quadrupèdes; à une colombe stupide (Osée, VII, 11), parmi les oiseaux; pour la violence, on le compare au lion et au chien, parmi les quadrupèdes, età l'aigle parmi les oiseaux, et comme Dieu ne livrera pas une émanation de son esprit élevé et suprême à la domination d'un tyran, comparé à l'animal dévorant, il la désigne sous le nom de חייהי, et il appelle celui qui demande (l'âme de quelqu'un) כלב, selon le passage (Ps. xxII, 21).»

(La suite à un prochain cahier.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 FÉVRIER 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Fremyn, notaire à Paris, contenant un extrait du testament de M. de Brière, qui lègue à la Société une quote part de sa fortune. Le Conseil décide qu'il attendra que les légataires principaux aient fait régler les affaires de la succession pour présenter alors ses réclamations.

Il est donné lecture d'une lettre du secrétaire de la Société impériale géographique de Vienne, proposant l'échange des publications des deux Sociétés. Renvoyé au Bureau.

On donne lecture d'une lettre de M. Durand, libraire, qui annonce qu'il a acheté la bibliothèque d'un savant, décédé, dans laquelle il a trouvé un exemplaire du Mritchtchhakati, appartenant à la Société asiatique, et qu'il s'empresse de restituer à la Société. Le Conseil adresse ses remercîments à M. Durand.

M. Mohl lit un essai de M. Tauxier sur les migrations des Berbers avant l'islamisme.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par M. de Sabir. Grammaire abrégée de la langue tartare, par le Père A. Troyanski. Casan, 1860, in-8°. (En russe.)

XIX.

28

Par l'Institut. Bijdrugen tot de Taal-Land en Volkenkunde van Nederlandsch Indie, uitgegeven door het Koninglijk Instituut. Vol. III, part. 2 et 3, et vol. IV, part. 1, 2. Amsterdam, 1861, in-8°.

Par l'éditeur. Vendidud-Sudé, en huzvaresch ou pehlewi. Texte autographié et publié pour la première fois par M. J. THONNELIER. Septième livraison. Paris, 1860, in-fol.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 MARS 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu, et la rédaction en est adoptée.

Sont présentés et reçus membres de la Société :

MM. Paul Buchère, archiviste paléographe.
Dadian (Mekerticht) de Constantinople.

M. de Charancey lit un travail sur la question s'il y a des grammaires mixtes. Il se prononce pour l'affirmative. Cette opinion donne lieu à une discussion prolongée.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie hongroise de Pesth. Cinquante-huit volumes in-4° et in-8° de mémoires et d'ouvrages publiés par l'Académie. (En magyar.)

Par l'auteur. Vergleichende Grammatik des sanskrit, etc. par M. F. Bopp. Vol. III, part. 2. Berlin, 1861, in-8°.

Par la Société. Bibliotheca indica, published by the Asiatic Society of Calcutta, les numéros 173-180 de la première série, et les numéros 14-18 de la deuxième série. Calcutta, 1861 (in-4° et in-8°).

Par l'auteur. Rapport sur les nouvelles recherches de M. Léopold Dukes, dans le domaine de la poésie hébraïque et de la philosophie morale des Juifs mauresques, par M. Gerson-Lévy. Metz, 1862, in-8°. Par l'auteur. L'Honover, le verbe créateur de Zoroastre, par M. Oppert. Paris, 1862, in-8°. (Tirage à part des Annales de philosophie chrétienne.)

Par l'auteur. Statistiques médicales de l'émigration française, par M. le D' C. Fabre-Tonnère. Calcutta, in-8°. (Sans date.)

Par l'auteur. Rapport sur le Dictionnaire japonais-russe de M. Gochkievitch, par M. Léon de Rosny. Saint-Pétersbourg; 1861, in-8°.

Par l'auteur. Poésies de l'époque des Thang, traduites du chinois pour la première fois, avec une étude sur l'art poétique en Chine, et des notes explicatives, par M. le marquis D'HERVEY-SAINT-DENYS. Paris, 1862, in-8° (civ et 301 pag.).

SAMMLUNG UND BEARBEITUNG CENTRAL-AFRIKANISCHER VOCABULARIEN von Heinrich Barth. Collection of vocabularies of CentralAfrican languages compiled and analysed by Henry Barth, C. B.
D. C. L. — Vocabulaires de l'Afrique centrale, par Henry Barth.

1^{re} partie: Vocabulaires plus étendus des langues kanúri, tédā,
hausa, fulfúlde, sonyai, lógonē, wándalā, hágrimma et māba.
(Gotha, 1862, 1 vol. gr. in-8°; cx et 141 pages.)

Grâce aux progrès de la philologie, nous sommes bien loin du jour où un voyageur sérieux pouvait se contenter de signaler des langues inconnues par de simples chapelets de mots isolés. Quoique voué aux découvertes géographiques, M. Barth a senti que l'étude de l'homme, quant à sa faculté si mystérieuse d'inventer et de conserver son langage, doit occuper une large part dans l'exploration des contrées inconnues. L'auteur a employé les caractères latins, et, en général, le système d'orthographe proposé par M. Lepsius, mais en y changeant assez pour faire voir que la question si importante d'un alphabet uniforme et universel est encore loin d'être résolue.

Cet ouvrage est écrit en deux langues, l'allemand occupant les verso, et la traduction anglaise les recto des pages.

Celle-ci se ressent de son origine étrangère; elle n'est pas toujours assez complète, comme la comparaison des deux titres en fait foi, et parfois même elle contredit le sens de l'allemand, que nous envisageons comme la rédaction originale. Mais, sans nous acharner à chercher des défauts dans un ouvrage capital et sans précédents quant à sa forme, hâtons-nous de faire observer que ce double texte amène à répéter chaque citation africaine, et donne un avantage précieux là où rien n'indiquerait d'ailleurs une de ces fautes typographiques si aisées à commettre et si difficiles à bien signaler de toute autre façon. N'oublions pas surtout que si ce vaste répertoire de faits, à peu près tous nouveaux, était le plus souvent tronqué et obscur, ce qu'il est si loin d'être, on devrait encore le convrir du manteau de l'indulgence, en songeant que l'énorme travail de M. Barth a coûté plus de fatigues, de dangers et de poignantes inquiétudes, que telle expédition militaire dorée plus tard et exaltée par les plus belles couleurs de l'histoire.

Après avoir indiqué dans son introduction les sources de ses labeurs et les travaux de MM. Schön et Koelle sur les langues hausa et kanúri, qu'il critique plus tard avec toute l'autorité d'un vétéran, M. Barth explique sa méthode d'exposition, qui, sous quelques rapports, servira longtemps de modèle. Il vante avec raison les avantages d'un voyageur qui a appris et parlé les langues au milieu des indigènes, et place à un rang inférieur les travaux des philologues, même expérimentés, qui, bornés à un ou deux interprêtes en pays étrangers, réagissent involontairement sur eux, et mêlent même, sans s'en douter, des idiomes différents. C'est ce qui est arrivé à M. Koelle, si perspicace d'ailleurs, et bien plus encore à MM. Isenberg et Tutschek!

Après 107 pages d'avant propos, l'auteur donne le texte grec du deuxième chapitre de saint Mathieu et sa traduction hausa en regard de la version fournie par M. Schön. Il est aisé

Dictionary of the Amharic language by the Rev. C. W. Isenberg. London, 1841. Lexicon der Galla sprache, verfasst von K. Tutschek. München, 1844.

de voir que ces deux interprétations diffèrent notablement. Les trente et une pages suivantes donnent les pronoms, les particules etles noms de nombre dans les neuf langues précitées, le tout disposé en autant de colonnes parallèles et précédé d'une colonne double en allemand et en anglais. Des notes nombreuses, qui occupent souvent plus de la moitié de chaque page, expliquent, toujours, dans ces deux idiomes germaniques, les étymologies, les formes ou les ressemblances des mots cités, et souvent même les incertitudes de l'auteur, qui, tout en critiquant avec liberté ses rares devanciers, n'a pas la prétention d'imposer toutes ses idées à ses lecteurs. L'arrangement de ces vastes matériaux n'est d'ailleurs pas satisfaisant, car l'ordre alphabétique n'a pas été suivi, et, comme dans tel glossaire compilé par les indigènes de l'Orient, il faut relire la plus grande partie de tous ces vocabulaires, quand on veut y trouver un mot. Mais nous n'en sommes qu'à la première partie de l'ouvrage ; peut-être l'auteur, avant de terminer, saura-t-il nous indiquer un ordre caché là où jusqu'ici nous croyons trouver de la confusion; car les cent six pages de verbes qui terminent le volume en une suite continue et sans sous-divisions, commencent par le mot mettre bas (gebären), et finissent par le verbe ramper (kriechen).

M. Barth affirme avec beaucoup de hardiesse (pages LXII et LXXIV) qu'un peuple développe (bildet aus) son langage quand il subit l'influence d'une civilisation supérieure. Mais une thèse aussi formelle et aussi radicale a besoin d'être prouvée; on peut même citer des idiomes fort riches de grammaire où rien n'indique jusqu'ici la civilisation avancée de ceux qui les parlent ou qui les ont formés. Plus bas (p. xciv), l'auteur revient à cette idée quand il nous dit que les langues tédā et kanúri sont étroitement liées (enge verwandtschaft), bien que les pronoms diffèrent beaucoup dans ces deux idiomes; mais il ajoute que ces nations simples (naturvölker) n'ont rien formé aussi tardivement que les pronoms. Quelques lignes plus loin (page xcvi), l'auteur ajoute que peutêtre le pronom s'est-il formé en même temps que le verbe.

La traduction anglaise ajoute même que le pronom n'a certainement pas précédé le verbe (but certainly it did not precede it).

Ces assertions sont au moins hasardeuses. Il nous semble plus rationnel d'admettre que ces deux parties du discours se sont produites en même temps; car l'esprit humain procède par synthèse, et les allures analytiques paraissent être toujours le fruit d'une civilisation avancée qui trouve sa langue déjà faite, et qui, on le sait assez, est impuissante à en créer une.

L'origine du langage est contemporaine de celle de la tribu, et les traditions les plus aventureuses n'ont jamais admis l'invention d'une grammaire postérieurement à l'existence de la plus chétive société humaine. Qu'on nous pardonne une comparaison trop matérielle peut-être: pareils aux dents dans leurs alvéoles, les idiomes divers se sont formés dans leur ensemble, et chaque développement a été une simple expansion, si l'on veut, de germes déjà créés. Encore moins peut-on imaginer qu'une tribu naissante se soit assimilé par emprunt des termes aussi essentiels que les pronoms.

Malgré le peu de sympathie que nous avons pour ces idées a priori qui prétendent sonder ces profondeurs de l'âme où la raison humaine n'a point encore pénétré, nous remercions M. Barth d'avoir quelquesois franchi les bornes d'une sèche énumération, et de s'être laissé aller à des rêveries. En esset, chaque hypothèse nouvelle appelle l'examen, et nous force de plus en plus à faire de la linguistique une

science précise et basée sur des faits.

Malgré certaines théories modernes, l'idée d'une origine commune de toutes les langues est innée dans notre esprit, bien qu'il nous soit aussi difficile de la prouver que de la bannir. Les partisans les plus déclarés de l'origine sporadique et indépendante des nations et des langues se laissent aller néanmoins à chercher des rapports entre les idiomes d'un même continent. M. Barth n'a pas manqué de s'adonner à des comparaisons entre les langues de l'Afrique occidentale; il y joint même, et d'une heureuse façon, le copte et l'an-

cien égyptien. Il nous a semblé qu'on pourrait y ajouter les langues éthiopiennes, et que, pour provoquer des recherches de ce côté, on accueillera avec indulgence les analogies suivantes que nous a suggérées le livre de M. Barth:

Langues occidentales.		Langues éthiopiennes.		Français.	
Kanúri	ba.	Kamba	ba.	pas, point.	
Hausa	nda.	Awga:	ndaray.	quoi?	
Id.	si.	Ilmorma	isa.	łui.	
Id.	tuddu.	Id.	tullu.	colline, mon	Ĺ
Kanúri	ta-ne, je.	Kafacco	ta ne.	je suis.	
Hausa	mu.	Ilmorma	nu.	nous.	
Maba	am.	Awga	an.	je.	

Sur les neuf langues de M. Barth, six emploient debu pour mille, mot qui rappelle le terme dibba, qui signifie cent en ilmorma. Ici nous avons l'ancien égyptien tba, qui semble être le lien, et indiquer la transition entre l'éthiopien et les langues de l'Afrique occidentale. De même goma (=dix) du hausa, ressemble au kuma (= mille) du ilmorma.

En kanuri, on dit len-niskin (je fais len) «je dors. · C'est par la même forme singulière qu'on dit en basque lo egin (faire lo) = dormir, et, en français vulgaire, faire dodo. En amariñña, on dit if ala (dit if) = souffla. Les Ilmorma et les Saho disent respectivement cal jade (dit cal), et sik dahe (dit sik) = se tut, en employant la même décomposition, partout étrange, mais toujours analogue, d'une idée verbale simple et unique pour nous.

La forme en ou n est le signe de la négation dans l'ancien égyptien (page LXXIV). En ilmorma, c'est hin ou -in, mais préposé au verbe, tandis que ce signe si général de la négation, qui existe même en basque, quoique à l'état d'exception, est au contraire un suffixe en kanuri. En saho et en grec, c'est un mi placé devant le verbe.

Quant aux allures du langage, on remarquera que le kanúri, comme les idiomes amariñña et ilmorma, a deux mots distincts pour exprimer le soleil, selon qu'il est près du zénith ou près de l'horizon, et que le passif, comme dans l'ancien égyptien, est peu développé. Cette dernière particularité est vraie dans toutes les langues éthiopiennes, et peut tenir à l'emploi prédominant de la voix causative qui n'y manque jamais dans le verbe.

Mais on peut se laisser entraîner loin sur le terrain des ressemblances; celles que nous signalons existent, et il serait aisé d'en recueillir assez d'autres pour faire au moins soupconner quelques liaisons entre les neuf langues traitées par M. Barth et celles de l'Éthiopie, bien que notre auteur (p. xc, note 4) ne semble pas disposé à en admettre la parenté.

En voilà peut-être assez pour éveiller l'attention de ces philologues d'élite qui ne craignent pas d'aborder l'étude de langues quelque peu barbares. Malgré quelques défauts que nous avons signalés, M. Barth a traité ses idiomes africains avec une nouveauté d'exposition et une richesse de détails qui feront époque en philologie.

Antoine D'ABBADIE.

Paris, le 3 mai 1862.

Monsieur le rédacteur,

Le mémoire que j'ai publié au commencement de cette année sur le papyrus égypto-araméen du Louvre ¹ se trouvant maintenant entre les mains de la plupart des membres de la Société asiatique, je vous adresse quelques observations qui se sont présentées à mon esprit depuis que mon travail a paru ; les unes serviront à justifier le sens nouveau que j'ai cru pouvoir donner à certaines expressions du texte; les

¹ Paris, 1862, chez Benj. Duprat, rue Fontanes, 7. In-4° de 35 pages avec deux planches.

autres sont destinées à redresser deux ou trois erreurs de transcription. Je commencerai par ces dernières.

A la page 12 de mon mémoire on lit, dans la transcription du papyrus, ligne 11, seconde colonne: ..., עה טנויי, et le texte égypto-araméen, tel que je l'ai fait lithographier, porte יעה טנויה; la lettre ה a donc été omise dans la transcription de la planche. De plus, je dois dire que c'est fautivement que, sur cette même planche, le ה se trouve réuni au mot שנוי Le lecteur aura pu corriger lui-même ces deux erreurs, car dans l'analyse de cette partie du texte, page 17 de mon mémoire, je n'ai pas manqué de transcrire la lettre ה et de la placer à une certaine distance du mot qui précède. J'ai dit, en parlant de cette leçon et de la place qu'elle occupe dans la ligne: «le ה qui vient ensuite est l'initiale d'un mot qui a disparu avec le reste de la ligne; il suffit de constater sa présence, toute autre explication serait ici hasardée.»

Depuis la publication de mon travail, j'ai constaté de nouveau sur l'original que l'espace qui sépare l'iod, dernière lettre du mot בבוי d'avec le n qui vient après, était trop long pour que cette dernière pût être censée appartenir au mot en question, et je suis resté convaincu que j'avais eu raison de considérer la lettre n comme étant l'initiale d'un mot qui a disparu avec le reste de la ligne.

Cette vérification a donné lieu à une autre remarque, c'est que la lettre du premier mot de cette ligne n'est rien moins que certaine. En effet, au lieu de אַרָּי, • temps, • on pourrait aussi bien lire עָדָן, mot qui offre le même sens; il suffit pour cela de suppléer un daleth dans la lacune qui s'ouvre entre le v et le trait allongé qui est peut-être un noan. Le substantif עָדֶן, étant du genre masculin, serait parfaitement en concordance avec le participe ענון, • compté. »

Comme fautes de transcription, je signalerai encore deux inexactitudes que j'ai remarquées sur la planche du fol. v° du papyrus: la première se trouve à la troisième ligne et consiste en ce que les deux mots אלחא et אבר sont séparés entre eux par un espace beaucoup plus long qu'il n'est réel-lement sur l'original; l'autre, qui se voit à la neuvième ligne, est une unité de trop dans le dernier groupe de chiffres. La copie lithographiée ne saurait être considérée comme une reproduction parfaite de l'original, attendu que le papyrus, qui est écrit sur les deux côtés, se trouve encadré entre deux verres, et je n'ai pas pu le calquer, mais le copier seulement à vue d'œil,

Je passe maintenant à des considérations qui ont trait à

la signification des mots et à l'interprétation du texte.

L'un de mes amis a reproché à ma traduction de n'être pas, en général, suffisamment justifiée. Il a, par exemple, trouvé fort singulier que l'auteur du papyrus, en parlant du vin cuit, se servit du mot קלוי, « rôti, » expression aussi inexacte que forcée ; n'avait-il pas à sa disposition le verbe בשל, « coctus est, » qui est consacré pour rendre la même idée, comme cela se voit dans le Targum de Jonathan ben Ouzziel qui a traduit les mots ביין חלבון du prophète Ézéchiel (xxvII, 18) par בחמר חילת מבשל, « avec du vin doux cuit ? » Bien mieux, au lieu de cette périphrase חמר קלוי ou חמר קלוי ne pouvait-il pas employer le mot דָבֶש, qui, à lui seul, veut dire du vin cuit? N'est-il pas probable que les mots קלול, קלל et קלוי, qui reviennent si souvent dans le texte égypto-araméen, ne sont pas autre chose que des variantes ou des formes différentes du chaldaïque קלל, qui, ainsi que קולא, et l'arabe قلة, désigne un vase propre à contenir des liquides, tel que jarre, crache, urne, pot, etc.?

Ce n'est pas sans y avoir réfléchi que j'ai adopté le sens

que j'attribue au mot en question.

J'ai dit, page 6 de mon premier mémoire, que le mot קלוי etait le participe pahoul ou passif du verbe קלוי, «rôtir, «faire cuire, etc.» D'abord, il n'est pas possible de lire ce

^{&#}x27; Raschi commente les mêmes mots de cette manière : ביין לבן מבשל
avec du vin blanc cuit.

groupe autrement que je l'ai fait; il apparaît dans le papyrus plus de dix fois, et toujours il se termine par les deux lettres rau, iod; presque toujours il est mis à côté et, en quelque sorte, en opposition avec קלול, qui est un autre participe pahoul du verbe לְלָף, «être vil, commun ; » ils sont précédés tous les deux du substantif חמר, « vin , » n'est-il pas manifeste qu'ils sont là pour qualifier ce substantif? On m'objectera sans doute qu'il n'est pas raisonnable de supposer que les Araméens, qui possédaient dans leur langue le verbe בשל, «être cuit,» aient fait usage du verbe קלה, «rôtir,»

en parlant du vin cuit.

À cela je répondrai : 1° que les épigraphes araméennes ne sont pas assez nombreuses pour que l'on puisse affirmer que telle ou telle racine, qui se rencontre dans les Targum et dans les auteurs chaldéens, appartenait également au dialecte particulier parlé par les auteurs de ces épigraphes; 2° prétendre que les mots sémitiques qui présentent les mêmes radicales ont toujours la même acception, partout une signification identique ou analogue, c'est une erreur qui se trouve démentie par la lecture des auteurs orientaux, et par la comparaison des lexiques des divers dialectes; à l'appui de ce fait, qui est d'ailleurs admis par tout le monde, je me contenterai de citer les deux exemples suivants : la racine pn, qui dans l'hébreu veut dire ordinairement être miséricordieux, être touché de compassion, possède dans le syriaque et le chaldaïque même une acception plus spéciale et plus commune, qui est celle d'affectionner, d'aimer tendrement; dans l'hébreu le verbe orp signifie se moquer, mépriser; les Syriens et les Chaldéens attachent à cette même racine le sens de louer, célébrer, honorer publiquement. Je ne parle pas des racines qui sont propres à chacun de ces dialectes et qui manquent dans les autres, mais seulement des modifications que le temps et l'usage introduisent dans la signification primitive des racines communes aux divers dialectes. Qui sait aussi si quelques-unes de ces significations détournées ne seraient pas, quelquefois et dans

certains cas, le fait de quelques auteurs seulement et de quelques écrits, et non de tout un dialecte? Qui pourrait assurer que ce n'est pas là le cas de l'expression dont nous discutons le sens, expression dont l'auteur araméen n'aurait pas pesé la valeur et qu'il aurait employée ici contre l'usage de la langue? Du reste, il me semble que l'on conviendra sans peine que l'expression de rôtir, de faire cuire sur le fen, de frire même, si l'on veut, du vin, au lieu de dire faire bouillir, a pu fort bien être employée par un Araméen établi en Égypte où il avait peut-être reçu le jour, et où sa famille, vivant éloignée de la patrie, avait sans doute adopté le langage barbare et corrompu des colons syriens de cette contrée.

Mais, répliquera-t-on peut-être, il existe en hébreu et en araméen un terme dont l'auteur du papyrus se serait incontestablement servi, s'il avait voulu désigner la liqueur dont il s'agit : c'est le mot 27, qui ne veut pas dire miel seulement, mais qui admet aussi la signification de vin cuit, ainsi que l'arabe دبس . Russel, dans son Histoire naturelle d'Alep, page 20, et Shaw, dans le récit de ses voyages, page 339 du texte anglais et page 63, tome II, de la traduction française, parlent de cette liqueur comme se fabriquant encore de leur temps en Palestine, et ils rapportent que l'on en transportait tous les ans de la ville d'Hébron en Égypte environ deux mille quintaux. Tel est le sens qu'il faut donner au mot biblique שבד, notamment dans Gen. XLIII, 11, et Ezechiel, xxvii, 17; c'est l'opinion des deux savants voyageurs dont on vient de citer les noms, et cette opinion a été embrassée après eux par J. D. Michaëlis dans son Supplément, et par Gesenius, dans son Thesaurus philologus, page 319.

Je ne voudrais pas assurément contester l'autorité de ces savants; mais il me sera permis de discuter leur opinion. En effet, l'existence du vin cuit à l'époque dont il est question dans la Genèse, c'est-à-dire du temps du patriarche Jacob, est un fait non-seulement très-contestable en luimème, mais de plus on peut lui opposer le témoignage de

la tradition juive, laquelle a toujours entendu le דבש des passages en question et d'autres, tels que ceux du Deutéronome (viii, 8), du second livre des Paralipomènes (xxxi, 61) et du Psaume (LXXXI, 17), dans le sens de miel des abeilles, ou miel de dattes, et jamais dans celui de vin cuit; il suffit, pour s'en convaincre, de consulter sur ces passages le Turgum de Jonathan ben Ouzziel, le commentaire de Raschi, celui d'Aben Ezra, le מחברת de Salomon ben Abraham Parchon ou le ספר השרשים de D. Qimchi, à la racine דבש, où l'on trouve cité le traité talmudique Téroumah, ch. xI. اll est certain qu'en arabe même le mot دبس présente également ce dernier sens, et qu'il n'y a pas de raison de l'entendre plutôt du miel provenant des raisins que du miel de dattes. D'ailleurs, le dibs des Arabes est un sirop très-épais qui a la consistance du véritable miel, une substance que l'action forte et continue du feu a tellement transformée, que la dénomination de vin ne lui convient plus, et c'est improprement et abusivement que les voyageurs l'ont appelée vin cuit. J'ai déjà dit dans mon mémoire que, pour désigner cette dernière liqueur, les Arabés se servent du nom de tillaa. Pourquoi donc vouloir que l'auteur de la note égypto-araméenne ait dû employer un mot qui désignât tout autre chose que ce qu'il avait l'intention de dire?

Enfin une dernière preuve en faveur du sens que j'attribue dans mon mémoire aux trois mots אַקלר, קלר et אָקלר, c'est que si, au lieu de les interpréter comme je l'ai fait, on les considère simplement comme des formes différentes d'un même nom, dès lors, la figure conique dont ils sont partout accompagnés, et qui, selon moi, est l'image symbolique d'une mesure, deviendra inexplicable ou ne sera plus qu'un signe inutile et superflu.

L'abbé J. J. L. Bangès.

DIE VEDISCHEN NACHRICHTEN VON DEN NAKATRA (MONDSTATIO-NEN), par M. A. Weber.

Deuxième partie. — Tiré des mémoires de l'Académie de Berlin. In-4°, 1861.

(Les renseignements védiques sur les nakshatras ou mansions lunaires.)

Le présent livre est la seconde partie du travail de M. A. Weber sur les nakshatras. Examinant successivement les passages des Védas et des Brâhmanas où il est question des nakshatras, l'auteur détermine le sens de cette idée à diverses époques, et marque le rôle qu'elle a joué dans les spéculations astrologiques des Indous. Prenant ensuite les nakshatras un à un, il s'attache à prouver que les noms de plusieurs d'entre eux dénotent une origine chaldéenne. Il termine son ouvrage par la comparaison de tous les renseignements qu'on peut trouver dans la littérature sanscrite sur la situation des nakshatras, les divinités qui y président, le nombre des étoiles qu'ils comprennent, leurs vertus astrologiques, etc.

L'érudition de M. Weber se déploie à l'aise dans un sujet qui exigeait la connaissance de textes nombreux, dont la plupart sont encore inédits. Il étonnera certainement tous ses lecteurs par l'étendue de sa science; nous laissons aux hommes compétents à se prononcer sur la thèse qu'il soutient. On sait que l'origine de cet ouvrage a été une discussion avec l'illustre et regretté M. Biot sur les sieou chinois. M. Biot, par des considérations astronomiques d'un grand poids, et s'appuyant sur le témoignage des plus anciens historiens de la Chine, revendique pour ce pays l'invention des sieou, dont les nakshatras ne seraient qu'une imitation. M. Weber cherche à infirmer le témoignage des historiens chinois en contestant leur antiquité, et montre qu'il est question des nakshatras chez les Indous à une époque où ce peuple n'avait aucun rapport avec la Chine. On comprend qu'une discussion où les arguments ne se répondent pas directement pouvait se prolonger longtemps sans qu'aucun

des deux adversaires se trouvât convaincu. Aussi M. Weber et M. Biot ont-ils cherché, chacun de leur côté, un accommodement. M. Weber suppose que les deux peuples ont pris l'idée des nakshatras à une source commune, qui ne serait autre que Babylone. M. Biot, dans une lettre remarquable, écrite deux mois avant sa mort et insérée dans le journal de M. Benfey, se demande si les nakshutras, après avoir été dans le principe complétement étrangers au rôle et à la signification des sieou chinois, n'ont pu, à une époque postérieure, leur être artificiellement assimilés. Quoi qu'il en soit de cette double hypothèse, une discussion à laquelle nous devons, d'une part, les deux mémoires de M. Biot sur les nakshatras et les sieou, et de l'autre, le livre de M. Weber, n'aura pas été stérile pour la science; si elle n'a pas décidé la question, elle a assemblé des éléments qui permettront un jour de la résoudre. M. Weber, dont le travail sortait de la presse au moment de la mort de M. Biot, consacre, en finissant, quelques paroles d'une vive et sincère estime à la mémoire de son adversaire qui n'a pu voir la fin de ce combat à armes courtoises.

Michel BRÉAL.

WORKS OF THE LATE H. H. WILSON. Vol. I. Londres, 1862 (xii et 399 pages).

Ce volume porte aussi le second titre de : Essays and lectares on the religion of the Hindoos, by the late H. H. Wilson, collected and edited by D' Reinhold Rost. Vol. I. C'est une idée excellente de réunir et de reproduire les ouvrages de M. Wilson, qui aujourd'hui en grande partie ne se trouvent que dans des journaux et des collections de Sociétés savantes, qu'il est presque impossible de se procurér quand on en a besoin. Ils seront publiés en plusieurs subdivisions, dont chacune contiendra les traités qui se rapportent à un sujet commun. L'entreprise sera terminée, si son succès autorise

cette addition, par la publication des analyses de tous les Pouranas, que M. Wilson avait faites, et dont rien n'a encore paru. Elles forment à elles seules un ouvrage fort considérable et dont la publication est très à désirer pour les études indiennes; car il se passera encore bien du temps avant que le texte de ces volumineux poëmes soit publié, et quand même il le serait, leur énorme étendue rendrait une analyse systématique tout à fait indispensable pour s'y reconnaître. Voici le plan de la collection complète: 1° Essais sur la religion des Hindous, 2 volumes; 2° Essais sur la littérature indienne, 2 volumes; 3° Traductions (Meghaduta, Théâtre indien, Vishnou-pourana), 5 volumes; 4° Histoire et géographie de l'Inde, 2 volumes; 5° Inscriptions et numismatique, 1 volume; 6° les Analyses des Pouranas, si les circonstances le permettent.

DIE ALTPERSISCHEN KEILINSCHRIFTEN im Grandtexte, mit Ueberzetzung, Grammatik und Glossar von F. Spiegel. Leipzig, 1862, in-8° (v et 223 pages).

M. Spiegel nous donne dans ce volume le texte complet des inscriptions des Achéménides (en transcription en caractères latins), une traduction accompagnée de quelques notes, un commentaire, une histoire du déchiffrement des inscriptions perses, une grammaire élémentaire de la langue et un vocabulaire de tous les mots qui se trouvent dans les inscriptions. Ces mots sont imprimés en cunéiforme et en latin. C'est un manuel complet pour l'étude du perse, par lequel l'auteur rend un grand service aux personnes qui s'intéressent à cette étude.

JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1862.

ÉTUDE

HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

SUR EBN BEÏTHÂR.

PAR M. LE D' L. LECLERC,

MÉDECIN MAJOR À CONSTANTINE.

Entre tous les monuments qui nous sont restés de la médecine arabe, un des plus curieux et des plus instructifs est assurément le grand ouvrage de matière médicale d'Ebn Beithâr. Cette œuvre doit son cachet spécial tant à son mode de composition qu'aux circonstances au milieu desquelles s'est trouvé l'anteur. Non-seulement elle se distingue par sa méthode alphabétique, mais aussi parce qu'elle est à peu près complétement une pure compilation faite d'emprunts recueillis de toutes parts. La médecine grecque n'est point ici encadrée dans une vaste composition comme le Canon d'Avicenne et tant d'autres ouvrages où l'on cite parfois les sources, non pas pour rendre à chacun son dû, mais pour donner à la parole plus d'autorité: elle est morcelée et mise

côte à côte, sous chaque rubrique, en regard de la médecine arabe. Cette manière a ses inconvénients et ses avantages. C'est en raison de ces inconvénients que nous avons entrepris de produire la matière médicale des Arabes par le Canon d'Avicenne plutôt que par l'œuvre d'Ebn Beithâr. Avicenne, avec sa méthode, sera lu avec plaisir par les médecins, tandis qu'Ebn Beithar est plutôt un répertoire fait pour être consulté par les érudits et les orientalistes. Le premier, toutefois, a besoin d'être complété par le second, et c'est ce que nous avons fait tout aussitôt que l'œuvre d'Ebn Beithâr nous est tombée entre les mains. Telle est la méthode d'Ebn Beithâr : après l'énoncé d'un médicament, il donne assez souvent des synonymies ; plus ordinairement il cite immédiatement Dioscoride, Galien, puis quelques autres Grees. Viennent ensuite les auteurs arabes, parmi lesquels figurent en première ligne El-Rafequi, Abou-Hanifa, Ishaq ben Amran, etc. Les citations ont trait d'abord à la description et à la provenance, puis aux propriétés du médicament. Quand il v a des contradictions ou des doutes, c'est alors seulement que notre auteur prend la parole pour les discuter et les éclaireir. Cette œuvre est donc un grand compendium de matière médicale où l'on trouve les origines et les développements de la médecine arabe. Nul autre livre ne saurait remplacer celui-ci, pas même celui de Sérapion, qui s'en rapproche par la forme, mais qui est bien loin de renfermer une masse aussi considérable de documents.

Ebn Beïthâr naquit en Espagne à Malaga, vers la fin du xir siècle de l'ère chrétienne, et mourut à Damas en 12481. C'était l'époque de la décadence de la puissance musulmane en Occident. Les Almohades venaient de perdre l'Espagne, après toutefois s'y être montrés dignes des Omeïades. Pendant leur courte domination, les lettres et les sciences, aussi bien que les arts, avaient été encouragés. Averrhoès et Maimonides cessaient de vivre à peu près au moment où Ebn Beïthâr recevait le jour. Ebn Beïthâr vit la splendeur des Almohades, et reçut en Orient la nouvelle de leurs revers.

Nous avons adopté la date fournie par Ibn Abi Osseibiah, tandis que M. Renan, dans son beau livre d'Averrhoès et l'Averrhoisme, a pris celle fournie par Léon l'Africain, qui fait mourir Ebn Beithâr en l'année de l'hégire 594, ou 1197 de Jésus-Christ. Ici, comme il lui arrive souvent du reste, Léon l'Africain s'est trompé; Ibn Abi Osseibiah et Ebn Beithär lui-même nous donnent la preuve de cette erreur. L'historien de la médecine, qui naquit en 600 de l'hégire, 1203 de Jésus-Christ, nous dit avoir vu pour la première fois Ebn Beilbar en l'année 633, c'est-à-dire près de quarante ans après la date de Léon l'Africain. Ebn Beithar cite quelque part une plante, le () , qu'il a rencontrée aux environs de Cordoue, et regrette que cette ville soit tombée aux mains des infidèles. A propos de la terre de Sarde, il parle de l'île d'Ibiça, جزيرة يابسة. « Dans cette île, dit-il, on ne rencontre ni serpents, ni bêtes sauvages; que Dieu dans sa grace la rende à l'islam! اوادها الله لله لله لكم Or ces événements sont postérieurs de beaucoup à la date assignée par Léon l'Africain à la mort d'Ebn Beithar. Ce fut en 1232 de notre ère que les Almohades perdirent jusqu'aux îles de l'Espagne. Léon l'Africain dit qu'Ebn Beithar fut employé au service de Saladin; mais au lieu de Saladin nous trouvons, dans Ebn Abi Osscibiah, . les princes Malek el-Kamel et Malek el-Saleh Nedjem-eddin, son fils. A ce dernier fut dédié le livre Des causes, et son avénement au trône, suivant Abou'lféda, date de l'année 637 de l'hégire (1239).

Cette branche des sciences médicales, à laquelle son nom restera toujours attaché, avait été en Espagne l'objet de travaux importants. La traduction de Dioscoride, opérée d'abord en Orient, sous les Abbassides, avait été reprise en Espagne au x° siècle de l'ère chrétienne. D'un autre côté, l'usage de la langue latine s'y était conservé. Ce fait nous est explicitement affirmé dans la Vie d'Ebn Djoldjol, et nous avons la preuve qu'il s'y maintint longtemps encore par les nombreux vocables latins qu'Ebn Beïthâr nous a conservés et cités comme étant en usage dans le pays.

Léon, pas plus qu'Ebn Abi Osseibiah, ne nous donnent la date de la naissance d'Ebn Beïthar.

¹ Il s'agit sans doute du monument à demi ruiné, situé à 15 ki-

très-grand nombre de synonymes berbères nous sont donnés dans son livre; quelques médicaments figurent sous cette forme en tête des chapitres, et, à voir le début de l'ouvrage, on se croirait en plein pays berbère.

Pendant son séjour en Égypte, Ebn Beïthâr fut apprécié et honoré par les souverains du pays et pré-

posé à l'inspection des herboristes.

Voilà donc une existence consacrée tout entière à la science botanique, dans des conditions spéciales que l'on ne rencontrerait chez aucun autre médecin arabe.

Nous ne voulons pas ici considérer Ebn Beithâr au point de vue médical, mais seulement au point de vue des langues grecque, latine et berbère, qui, toutes trois, sont représentées dans son livre. Nul autre parmi les Arabes ne prête autant à de pareilles études, en raison des transcriptions fréquentes du grec en arabe, de la manière dont a été faite la traduction de Dioscoride, des relations fréquentes de l'auteur avec les races latine et berbère. Sa lecture, faite sous d'autres rapports, n'a pas tardé à nous faire comprendre ce qu'il offre de curieux à notre point de vue. Quelques-uns des faits que nous allons signaler avaient été déjà vaguement entrevus par M. de Sacy; d'autres avaient été méconnus par M. Dietz, traducteur des deux premiers livres, dans ses Analecta medica. Dans sa Chrestomathie, dans son

lomètres au sud de Constantine, connu par les indigènes sous le nom de Souma, et appelé par nous Tombeau de Constantin.

Abdallatif, M. de Sacy fait de fréquents emprunts à notre auteur; mais, au lieu de le lire en entier, il s'est borné à en extraire les fragments dont il avait besoin. C'est avec une sorte d'étonnement qu'il cite le mot lathini لطيني, qu'il rencontre dans la Vie d'Ebn Djoldjol et qui se répète si fréquemment chez Ebn Beithâr. Cette langue latine, parlée par les populations andalouses, M. Dietz l'a méconnue. Nous ignorons si les faits que nous signalerons ont frappé MM. Dozy et Sontheimer, dont nous n'avons pas les ouvrages. Cependant, comme il arrive sans doute bien rarement, et peut-être jamais, à un orientaliste français de lire en entier un ouvrage spécial et volumineux comme celui d'Ebn Beithâr, nous avons cru devoir publier nos observations, qui, entre des mains plus savantes, eussent acquis plus d'importance, mais qui ne méritent pas moins d'être mises en lumière dans leur simple nudité.

Nous allons donc considérer Ebn Beithâr au point de vue du grec, du latin et du berbère.

ÉTUDES SUR LE GREC.

On sait que la plupart des monuments de la science grecque ne passèrent en arabe que par l'intermédiaire du syriaque. Dioscoride eut l'avantage de passer directement du grec en arabe, et c'est Ebn Abi Osseibiah qui nous l'apprend dans la Vie d'Ebn Djoldjol. Dioscoride fait à peu près à lui seul le tiers de l'œuvre d'Ebn Beïthâr; c'est donc dans la traduction arabe que nous chercherons les éléments de nos études sur le grec, Galien ne pouvant rien nous offrir de plus à notre point de vue. En conséquence, il importe de bien établir comment se fit la traduction de Dioscoride, et nous allons faire un long emprunt à M. de Sacy dans son Abdallatif, Vie d'Ebn Djoldjol. «L'ouvrage de Dioscoride, dit Ebn Djoldjol, a été traduit à Baghdad du temps des Abbassides, sous le règne de Djafar Moutaouakkel. Ce fut Estefan qui le traduisit, d'après les noms grecs du texte original. Lorsqu'il connut le terme arabe équivalent au nom gree d'un médicament, il en fit usage dans sa traduction. Quant aux noms grecs dont il ne connut pas l'équivalent arabe, il conserva dans sa traduction le terme grec de l'original, dans la confiance que Dieu susciterait après lui quelqu'un qui connaîtrait ces médicaments et traduirait leurs noms en arabe. Cet ouvrage de Dioscoride passa en Espagne, et on s'en servit jusqu'au règne de Nasser ben Abd er-Rahman. Ce prince régnant en Espagne, l'empereur de Constantinople, Romain, lui envoya, je pense que ce fut en l'année 337 (948), des lettres et des présents de grand prix. Au nombre de ces présents se trouvait le Traité de Dioscoride, et, dans cet exemplaire, toutes les plantes étaient peintes d'une manière admirable par un artiste grec. Ce livre était écrit en grec, ce qui est la même chose que l'ancien ionien. Or il ne se trouva, parmi les chrétiens de Cordoue, personne qui sût le grec. Nasser, en répondant à Romain, le pria de lui envoyer un homme qui sût le grec et le latin, afin que cet homme formât des élèves qui pussent lui servir d'interprètes. En conséquence, Romain envoya à Nasser un moine nommé Nicolas, qui arriva à Cordoue en l'année 340. Il interpréta les noms des médicaments indiqués dans l'ouvrage de Dioscoride, qui étaient restés inconnus, de sorte qu'il ne resta plus à ce sujet aucun doute, si ce n'est dans un petit nombre de cas, peut-être une dizaine.»

La traduction de Dioscoride fut donc revue en Espagne, après l'avoir été déjà en Orient par Hossein, fréquemment cité et discuté par Ebn Beithâr. Les synonymies furent reconnues, et il ne resta plus qu'un nombre minime de médicaments sur lesquels on conserva du doute. Nonobstant cette reconnaissance, on n'en continua pas moins, par habitude sans doute, à énoncer les médicaments par leur nom grec. Dans l'ouvrage d'Ebn Beïthâr, qui n'en énonce pas moins de deux mille trois cents, synonymes compris, nous trouvons près de trois cents noms grecs de médicaments en tête des chapitres, et de plus quelques autres à côté des noms arabes par lesquels ils sont énoncés. Ces chiffres sont plus que suffisants pour nous permettre d'étudier comment se fit la transcription du grec en arabe.

Quant à la révision de Nicolas, il est à croire qu'elle porta moins sur le fond que sur la forme, c'est-à-dire sur la technologie. Parmi tant de citations faites par Ebn Beïthâr, nous n'en avons observé qu'une seule de Nicolas, et encore c'est pour le contredire. Sous la rubrique الالسفاقيس « la sauge », nous lisons : «Le moine Nicolas, نقولا الراهب, dit que ce mot signifie langue de chameau; mais il s'est trompé, le confondant avec l'élaphoboscon. » Ebn Beïthâr ne paraît donc pas attacher une grande importance aux travaux de Nicolas, puisqu'il ne le cite qu'une seule fois, et encore pour constater une erreur. Nous avons une autre raison de croire qu'il fit usage de l'ancienne version, et que celle-ci fut peu modifiée dans le fond : c'est la manière dont sont rendus les noms géographiques.

On sait que les Arabes sont très-ignorants de tout ce qui est en dehors du monde musulman : à l'époque des traductions grecques, c'est-à-dire aux premiers temps de l'islamisme, on ne pouvait guère que transcrire les noms de lieux, et c'est ce qui fut fait. Nous en citerons quelques exemples. Plusieurs fois l'Espagne est mentionnée par Dioscoride comme pays de provenance, et toujours le mot est rendu par أشبانيا, tandis que sous la plume des Arabes, c'est toujours مغرب. Au lieu de مغرب, l'Afrique et la Libye sont rendues par لينوى, qu'il faut sans doute rectifier par إليبوى; la Gaule est rendue par غلاطيا; les mots Latins et Romains le sont par إهل رومية; une seule fois nous trouvons, au lieu de ces deux derniers mots, افرنجية, et nous serions tenté de croire qu'ils datent de l'époque de Nicolas. Les traducteurs arabes se montrèrent ignorants même à propos de leur pays. Dioscoride rapporte que la térébenthine vient aussi de l'Arabie Pétrée; nous lisons dans la traduction arabe qu'elle provient aussi du pays arabe et du pays appelé Pétra, من بلاد العرب, le nom d'Ibiça, que les frabes nous rendent par يابسة, se lit dans la traduction de Dioscoride بطو وسيا; la révision de Nicolas ne fut donc pas ce qu'elle aurait dù être, étant faite en Espagne.

Quoi qu'il en soit, la traduction de Dioscoride, telle que nous la retrouvons dans Ebn Beïthâr, nous paraît se présenter, au point de vue de la technologie, avec un degré d'exactitude suffisant pour nous permettre d'étudier les lois de la transcription du grec en arabe, et c'est ce que nous allons faire en suivant l'alphabet grec.

L'A se rend généralement par un i quelle que soit sa position; Āνισου וֹשׁבָּשׁם — Ακακία اِتَاقِيا.

Le B se rend par un بابس Βαλλωτη ... Βολδός بابس Βαλλωτη

Nous le trouvons rendu par un ¿ dans le mot Βήχιου .

Le Γ se rend presque toujours par le غ et jamais par un , ce qui prouve que la prononciation d' R grasseyé que la lettre arabe a de nos jours dans le nord de l'Afrique n'était pas celle des anciens : Γά-λιον غاليون — Αγαρικόν اغاريقون Αγρωσίις اغرسطس المراغيون Τράγιον طراغيون.

Devant les lettres ε et ι le γ se rend par = : Γιγγίδιου - جنجيديون Διφρυγές ...

Quand deux y se rencontrent, le premier se rend

en arabe par un ω, et cela devait être : Ἡρύγγιον ایرنجی Φαλάγγιον ایرنجی.

Il en est de même quand un γ est suivi d'un χ: Αγχουσα انجوسا et انجوسا — ὀροδάγχη انجوسا Αογχῖτις.

Le Δ se rend par un \circ : Δ αῦκος – Δ α φ νοςι-δές ωι εἰμε .

L'E se rend généralement par un l : Ěχιον اخيون — Ελένιον الانيون - Περικλύμενον باريكلوماني.

Le Z se rend par un و ou un ف : Zeid ان — أكماه فالإه ألاهما المالية المالية

Le H initial se rend toujours par un l hamzé souscrit d'un kesra et accompagné d'un ع de prolongation: ἡμεροκαλλίε إيريغارون — Ηριγέρων إيماروقالس.

Au milieu ou à la fin d'un mot, le H se rend par un ن : ἐλατίνη الاطيني Τηλέφιον طيلافيون Χονδρίλη خندريلي Δάφνη.

Nous l'avons cependant rencontré rendu par un dans le mot : Πεύκη .

Le Θ, comme le T, se rend indifféremment par toutes les lettres analogues : Καλαμίνθη قالامنتی — قالامنتی — Θύμδρα غیبل — Θύμδρα عبدا م

L'I initial se rend de la même manière que le H : أيرسا βοτάνη إيارا بوطاني — آورة إيرسا .

A propos de cette transcription, et particulièrement de ce dernier mot, il est à observer que les traducteurs latins et les commentateurs, sans en excepter le grand Saumaise dans ses homonymies de matière médicale, ont malheureusement et constamment transcrit le mot ايسرسا par aïersa, tandis qu'il doit se lire îrissâ.

Dans le corps ou à la fin d'un mot, l'I se rend par un ω: Λειμώνιον مسالی Σέσελι المونيون.

Il y a cependant de très-rares exceptions où il est rendu par un Δ. Ainsi: Κέγχρος ڪخروس.

Le Λ se rend par un J: Λ υνιον لوقيون — Ελαιόμελι الاومالي.

Le M a son équivalent dans le رون Μάρου مارون — Μήδιον مبديون

Parfois le M se rend par un ω, mais c'est qu'alors, en vertu de sa position, ce ω a la valeur phonétique d'un . Εμπετρον انبطرون — Αμπελος انبالس.

Le N a son équivalent dans le نطرون Νίτρον نطرون - Κλύμενον قلوماني

Le Ξ se rend par un س précédé d'une lettre analogue, tantôt un ال , tantôt un ا : Ξιφίον عسينيون Ξιφίον ت Σμτλαξ سميلقس Σασνδιξ سميلقس.

On rencontre exceptionnellement le mode de transcription suivant : Θξυάκανθος [εταμβίνη].

L'O initial se rend par un élif hamzé surmonté d'un dhamma et accompagné d'un, de prolongation : Οθόννα أُتيا Θλυρα أُليرا .

Dans tout autre cas, l'O se rend par un ou bien par une voyelle brève: Τριπόλιον — Πολε-

μόνιον — Τρίφυλλον — Τεπλος — Πέπλος ..., ιμικο

Le Π se rend tantôt par un ب , tantôt par un ن : ن Επερι بولوبوديون Πολύποδιον بولوبوديون Πράσιον ... فاناقس Πάνακες فراسيون

Le P se rend par un : Podía pila زرديا ريدا ك P se rend par un .

Le T se rend, comme le Θ, par toutes les lettres analogues : Ακάνθιον تاليقطرون Θάλικτρον تاليقطرون Τριχομανές طارس Πτερίς التخومانس.

L'Υ initial se rend généralement comme l'O : Υπόγλωσσον أُوبغلصن Τάκινθος أُواقنتس.

Il y a cependant quelques rares exceptions où il semble que l'on ait voulu rendre l'esprit rude des Grecs par une consonne. Ainsi nous trouvons : Υπέκοινον ميوفسطيداس Υποκισίες ميوفسطيداس.

Il est une remarque à faire à propos de ces deux mots. Les traducteurs arabes, au lieu de se baser pour la transcription sur le nominatif, ont pris quelquefois pour base les autres cas. C'est ainsi qu'au lieu de rendre Στοιχάς par سطوخاس, ils ont transcrit اسطوخودس. Dans اسطوخودس. il doit manquer un ö.

Dans le corps d'un mot, l'Υ se rend par un ele plus souvent, et quelquefois par une voyelle brève : Κοτυληδών قوتوليدون Μυχνόχομον تعتقومي .

Nous trouvons encore l'Υ rendu par un عند : Τύφη ... فيلون سود λύλλον طيغي.

Nous le trouvons aussi par un kesra, car c'est ainsi que s'écrit le mot suivant : ἐπίθυμον أفيمون.

Comme nous le redirons plus tard à propos d'autres faits analogues, la transcription primitive dut être ()

Le Φ se rend par un : Φλόμος فلومس ΕὐΦόρβιον فرييون

- Xóvópos wojosi.

Le Ψ se rend par un ب, ou un ف, suivis d'un ب : Δίψακος ديبساتوس — Θαψία ثافسيا.

DIPHTHONGUES.

Al. Au commencement d'un mot, cette diphthongue se rend par un suivi d'un ω djezmé: Αἰθιοπίς , ἐντωρίς.

Dans le corps d'un mot elle se rend par un 1 : Χαμαιλέων خاصالون — Χαμαιάκτη خاصالون

Nous trouvons cette même transcription par un lau commencement d'un seul mot; mais il serait possible que ce fût par erreur: Αΐθυια ίξι.

וו est un mot où les sons grecs sont complétement rendus, c'est le suivant : Κηπαία قيغايا.

Av se rend par un : Γλαύξ — Κενταύ-

قنطوريون موءم

Et se rend par la combinaison d'un l ou d'un fatha suivi d'un ع djezmé : Δκιμοειδές اوتيموايداس Αγειρος اغيرس

Eυ se rend par un j et par un j : Εὐπατώριον

. فوتوما Φύτευμα - أوفاطرريون

Ou se rend par un ونيون Βούνιον بونيون Φοῦ.

Nous devons maintenant faire quelques observations. On sait qu'en arabe un mot ne saurait commencer par deux consonnes, sans interposition d'une voyelle longue ou brève. C'est en vertu de cette loi que les mots grecs de cette catégorie se transcrivent souvent en arabe avec un l'supplémentaire. Ainsi de Σχίλλα on a fait limit, et de Στοιχάς on a fait limit. Nous avons cependant produit un grand nombre de mots qui manquent de cet l; il est même un mot bien établi dans la technologie arabe et qui commence par trois consonnes, c'est le fameux un doit probablement encore

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

Nous ignorons si la première consonne prenait toujours une voyelle, si l'élif se prononçait quoique absent, ou bien si l'on se relâcha de la rigueur des lois grammaticales pour ne s'occuper que de l'équivalence des sons dans ces mots exotiques. Cette dernière supposition nous paraît assez plausible, et plusieurs des faits que nous avons exposés semblent

venir à l'appui.

Nous devons signaler quelques erreurs de transcription, dues sans doute à l'incurie, qui se sont perpétuées et en vertu desquelles certains mots ont pris, dans la série alphabétique, une place qui ne leur appartient pas; ces erreurs tiennent à deux causes, la disparition d'éléments essentiels du mot, et la fausse position des points diacritiques.

Le mot δυαγρα se trouve rendu par انغرا; il est

probable qu'il s'écrivit primitivement أونغوا.

Pour certains mots dont le son initial n'a pas été conservé, il se pourrait que l'on ait reculé devant une difficulté constituée par deux consonnes ou une consonne redoublée; c'est ainsi que nous trouvons : Oρμινον ابوفايس أπποφαές ارميني

Pour un certain nombre de mots, il y a eu erreur sur le nombre ou la position des points diacritiques. C'est ainsi qu'au lieu de κυκλάμινος, nous pour ف pour ف trouvons , فقلامينوس , ce qui donne la lettre le ; c'est ainsi que pour إيدوسارون, qui est la transcription du grec بافدوسارون nous trouvons اندوسارون.

Dés erreurs se sont commises à propos de la lettre qui supporte ces points. C'est ainsi qu'au lieu de transcription du grec אמדמעלאאח, nous, قاطانتخي . باطانخي lisons

En lisant Dioscoride dans Ebn Beithâr, nous avions en même temps sous les yeux la traduction latine de Matthiole. Un fait nous a frappé à propos des discussions de texte soulevées par le traducteur. Ebn Beïthâr lui donnait généralement raison. Il y aurait ainsi un très-grand avantage à collationner le grec avec les traductions arabes pour établir définitivement les textes originaux.

Ebn Beïthâr a pris à la langue grecque un mot technique qui revient fréquemment sous sa plume, aussi bien que sous celle de Daoud el-Antaki. Cette expression, qu'a oubliée Freytag, est Δάμνος. Ebn Beïthâr nous en donne la définition: « C'est un mot grec qui exprime une plante qui tient le milieu entre un arbre et une herbe. » Dans une note critique à propos du mot γογγύλη, robe, Matthiole donne au mot Βάμνος la valeur du latin frutex.

Nous ne finirons pas avec le grec sans une réflexion que nous avons déjà faite autre part. C'est par la médecine et particulièrement par la botanique que la Grèce a laissé l'impression la plus forte et la plus durable chez les Arabes. Dans ces ouvrages de médecine de toute époque, de second ou de troisième ordre, qui nous passent journellement sous les yeux, nous voyons toujours un nom grec de médicament côte à côte avec un nom arabe ou berbère.

Nous ajouterons un mot. Ebn Beïthâr donne souvent la valeur des mots grecs, et ses définitions sont justes. Il est probable qu'il les a empruntées aux traductions de Dioscoride; car rien ne nous autorise à croire qu'il savait le grec.

Nous en citerons quelques-unes :

ایلیو طروفیون توماغا Ηλιοτρόπιον μέγα. Cette plante s'appelle ainsi parce que ses feuilles (pétales) tournent avec le soleil. Quant à طوماغا, cela veut dire le grand: ومعنى طوماغا الكبير:

Xaµalôpu[o]s. Ce mot signifie chêne de

. تاويله بلوط الارض : terre

انینغا Νυμφαία. Ge mot veut dire en grec la belle mariée :

ومعنى هذا الاسم باليونانية العرس المليحة خامالاون لوقس، وتفسير لوقس الابيض

Quant au mot lougos, il veut dire blanc.

ÉTUDES SUR LE LATIN.

Si les Arabes ont laissé de leur séjour en Espagne une trace impérissable dans la langue espagnole, ils firent aussi quelques emprunts à la langue du pays. Ces emprunts locaux n'eurent que peu de retentissement et ne purent s'imposer à la langue de l'islamisme, par la raison que les conquérants furent à leur tour vaincus et dispersés. Nous n'avons à les constater que dans l'ordre médical; mais il est probable qu'il en fut de même dans tous les ordres de faits. Ce n'est pas tant au point de vue philologique que nous allons les considérer, que comme une preuve des relations entre les deux races, et de la permanence de la langue imposée à la Péninsule par une conquête antérieure.

L'usage de la langue latine se maintint en Espagne

sous la domination arabe, tout comme il se maintint dans les autres contrées envahies par les races germaniques. Nous en avons la preuve dans la correspondance établie entre le prince omeïade et l'empereur de Constantinople, correspondance dont nous avons déjà parlé. En même temps que Dioscoride, Orose comptait au nombre des présents envoyés par Romain à Nasser en l'année 337 (948 de J. C.). « Quant à l'ouvrage d'Orose, écrivait Romain, vous avez parmi vous des Latins qui peuvent le lire dans la langue originale, qui est la langue latine; si donc vous en demandez le sens, ils le traduiront du latin en arabe¹.»

Il y avait donc, parmi les Arabes, des chrétiens qui avaient conservé l'usage de la langue latine. Mais il y a plus: en raison de leur nombre et de leur civilisation, les vaincus durent imposer des choses et des mots aux vainqueurs. La conquête peut bien transformer les institutions; mais elle ne transforme pas aussi facilement la langue et les habitudes d'un peuple; elle doit compter avec elles. Nous ne devons donc pas nous étonner de rencontrer souvent, dans l'ouvrage d'Ebn Beithar, des médicaments mentionnés sous une forme latine.

Dans sa préface ou introduction, Ebn Beithâr a soin de nous dire qu'il donnera les synonymes dans les langues grecque et latine; et, à propos de cette dernière, il ajoute immédiatement: « C'est la langue barbare du pays, كالالفاظ البربرية واللطنية وهي عليه المربرية واللطنية واللطن

¹ Il paraît que l'ouvrage d'Orose fut traduit en arabe, car il est quelquesois cité par Ibn Khaldoun. (Note de M. Reinaud.)

الاندلس.» Cette équivalence des mots lathinya et adjemya est donc bien établie; cependant Ebn Beithâr la rappelle encore quatre ou cinq fois dans le cours de son ouvrage: « Ce médicament s'appelle ainsi en latin, et c'est la langue barbare de l'Andalousie, باللطنية وهي عجية الاندلس.»

Arrêtons-nous un instant pour fixer la valeur de ce mot & .

Le mot & des Arabes répond au βάρδαρος des Grecs, avec cette différence toutefois qu'il n'implique pas seulement une différence de race et de civilisation, mais particulièrement de langage. Il peut s'appliquer à des populations assimilées politiquement ou religieusement, mais n'ayant pas l'arabe pour langue habituelle. A qui devons-nous l'appliquer? En première ligne, sans doute, à cette race indigène et chrétienne qui, partie du nord de l'Espagne, tantôt sous une seule bannière, tantôt sous plusieurs, finit par expulser les Arabes de la Péninsule. Mais cette race était aussi représentée en decà des frontières mobiles de l'islamisme andalous. Nous savons que le latin se lisait à Cordoue par des chrétiens au xe siècle de notre ère. Il devait encore s'y parler au temps d'Ebn Beïthâr, puisqu'il a consigné dans son livre une trentaine de médicaments sous des noms latins. Il y avait sans doute, parmi les Arabes, des herboristes chrétiens vendant ces médicaments sous les noms consignés par l'auteur arabe. Toujours est-il que la connaissance de ces noms barbares était nécessaire aux Arabes, pour lesquels Ebn

Beithâr écrivait. En conséquence, nous serions tenté de traduire les mots چية الاندلس par patois de l'Espagne, ou langue vulgaire de l'Espagne.

Non-seulement Ebn Beithâr nous avertit, dans sa préface, que le latin est la langue barbare de l'Espagne, باللطنية وهي بجية الاندلس, mais il nous répète ces mêmes expressions quatre ou cinq fois dans le cours de son livre. Il s'explique autrement encore. Une dizaine de fois, il dit seulement : « cela se dit ainsi en latin, باللطنية » autant de fois il dit : « c'est un nom latin, بالمانية » enfin, une trentaine de fois il dit : « cela se dit ainsi dans la langue barbare de l'Espagne, بالمجمية الاندلس. »

Nous avons peine à comprendre comment la valeur de ces expressions a pu échapper à M. Dietz.
Celles de la préface se trouvent répétées au mot
celles de la préface se trouvent répétées au mot
lisolément une vingtaine de fois dans les deux premières lettres let ب qu'il a traduites. Ces mots cependant ne lui ont pas échappé, bien qu'il les passe
quelquefois sous silence dans sa traduction, du reste
sommaire. Quant au mot جية, deux fois il le traduit persice, et deux fois afram et berbericum nomen 1.
Les développements dans lesquels nous sommes entré ne sont donc pas inutiles. Nous devons regretter
que ces mots ne soient pas tombés sous le regard
de M. de Sacy; car assurément cela eût été pour
lui l'occasion d'une dissertation bien autrement fé-

Lettre A, no 126 et 151; lettre B, no 24 et 27.

conde que la note insérée à la suite d'Abdallatif; peutêtre même eût-il modifié sa manière de voir sur l'em-

ploi du mot لطيني.

A côté des mots de provenance latine, il en est d'autres qu'Ebn Beïthâr signale comme d'un emploi local, mais en usage chez les Arabes, عامتنا. Du reste ces mots se retrouvent aussi en partie ailleurs que chez les Andalous. C'est ainsi qu'à propos de l'hélénium, il nous dit que les Andalous l'appellent rássen, جناح عند عامة الاندلس هو الراسي. Cette catégorie de mots n'a donc rien de commun avec la première.

Maintenant il nous faut produire ces mots latins.

Parmi ces mots, il en est qui ont encore une physionomie franchement latine, et il en est d'autres qui ont déjà subi une transformation. Quelques-uns sont encore aujourd'hui dans la langue espagnole. Nul doute qu'il ne s'en trouve d'antérieurs au latin, c'est-à-dire d'origine ibérique.

Nous eussions voulu pouvoir les représenter tous; mais cela nous est impossible actuellement pour deux raisons. D'un côté, nous avons opéré sur un seul manuscrit arabe, bien exécuté généralement il est vrai; mais un seul manuscrit ne suffit pas, et, de plus, un des quatre volumes, le plus considérable, a le bas des pages altéré par l'humidité dans les deux tiers de son étendue, ce qui fait que, pour certains mots, notre transcription n'est pas sûre. D'un autre côté, nous manquons d'un bon vocabulaire espagnol. Nous nous en sommes rapporté à une autorité qui cependant a son mérite, A. Lusi-

tanus 1. Dans ses commentaires sur Dioscoride, il donne les synonymies espagnoles, et ces synonymies ont l'avantage d'être anciennes, ce qui vaut mieux ici que des expressions modernes. Le peu que nous allons donner suffira néanmoins pour établir le fait général que nous voulons mettre en lumière.

NOM ESPAGNOL.	NOM LATIN.	NOM VULGAIRE.	NOM ARABE.
Herbatur	Peucedanum	برباطورة	بُقَدانَى
Marroios negros	Ballota	مروية بنتوشة	بلوطى
Madronho	Arbutus	مطرونية	ہے _ قطلب
Alcornoque	Suber	صوبر	بهش
Vesbasco	Verbascum	بربشكة	بوصيرا
Alhacofa	Cinara	قنارية	حرشف
Sabugo	Sambucus	<i>هنبوقة</i>	خمان کبیر
Hiezgos	Ebulus	ينقة	صغير
Ceguda	Cicuta	صقوطة	شوكران
Spelta	Spelta	صبالتة	علس
Tornasol	Heliotropium .	طرناهول	صامريوما
Madre sylva	Mater sylvæ	ماطرشلبة	صريمة للحدى
Correola major.	Smilax	قويولة	فشع
Correola	Smilax	قويولة .	ليلب
Poleo cerval	Dictamnus	بلاية جربوية	مشكطر امشيغ

Nous avons aussi consulté quelques dictionnaires de médecine, comme la nouvelle édition de Nysten.

Quelques mots nous sont donnés, à peine altérés, sans indication d'origine, peut-être par oubli :

LATIN.	VULGAIRE.	arabe ou arabisé.
Bletus	1	بقلة بمانية صعتر
Salvia	صالبية	الالسفاقس

Ebn Beithâr n'est pas le seul à constater la permanence et l'emploi du latin chez les Andalous 1, Averrhoès, qui le devança de peu, va nous offrir les mêmes faits; malheureusement nous sommes obligé de recourir à une mauvaise traduction latine. Ici les deux mots قبية et قبل sont, en quelque sorte, disjoints; ainsi Averrhoès nous dit que la قنصة, l'éringuim, se dit, chez les Espagnols, panicold; l'شنة, la mousse, malsa; il nous dit aussi qu'en latin le قنب النيداج الرصاص, la céruse, cærussa. Nous avons rendu en caractères arabes les mots tronqués de la traduction.

La langue espagnole portait donc encore, au xiii siècle de l'ère chrétienne, le nom de sa langue mère, et ce nom était connu des Arabes andalous; mais pour eux ce mot n'avait qu'une couleur locale.

¹ Nous regrettons de n'avoir pas à notre disposition le Traité . d'agriculture d'Ebn el-Aouâm.

Derrière ce nom Rome n'apparaît pas, et quand le mot latin se rencontre dans la traduction arabe de Dioscoride, c'est toujours sous la dénomination de Dioscoride et le texte propre d'Ebn Beithâr ne sont pas liés par une pensée commune.

ÉTUDES SUR LE BERBÈRE.

Ebn Beïthâr fut témoin de la splendeur et de la décadence des Almohades en Espagne, et entendit parler le berbère dans sa patrie. Ses goûts et ses études, sans doute, le portèrent à visiter le Maghreb. La race indigène y était alors en possession de son autonomie; elle y cultivait les sciences 1, et sa langue dut prendre une nouvelle importance. Ebn Beïthâr n'a pas manqué de nous consigner dans son livre de nombreuses synonymies berbères.

Un grand nombre de ces mots berbères se sont conservés en Algérie, les uns dans leur forme primitive, les autres modifiés, et cela non-seulement chez les peuplades kabyles, mais chez celles qui parlenthabituellementarabe. C'estainsiqu'à Constantine le sonchus arcunsis se dit encore tilfâf, المنابع 'asperge, sekkoûm, المنابع 'l'atractylis gummifère, adad, الحاد 'la saponaire, tar'ir'echt, تغييفت . Nous trouvons une légère modification dans trillâl, الحريال , au lieu d'athrilal, الحريال , psychotis verticillata; dryâs, مرياس , au lieu d'idris, الحريس , au lieu d'idris, شتيوال , au lieu de tichtiouân, شتيوال , au lieu de tichtiouân, شتيوال , au lieu de tichtiouân, شتيوال , au lieu de tichtiouân,

¹ Voir le mémoire de M. Cherbonneau sur les savants de Bougie.

tiquentest, تغندست, au lieu de tar'endest, تغندست, le pyrèthre. Chez les Kabyles, la patience se dit toujours tasemmoumt, تسمومت; les Mozabites rendent toujours l'écorce dite serr'ent سرخنت. Il en est qui ont disparu; le mot aaktâr, ااكثار, est dans ce cas, et le bunium se dit partout en Algérie talr'oudâ, الخاودة.

Un fait d'un autre ordre et purement philologique nous a frappé; nous croyons à propos de l'exposer, aujourd'hui surtout que la langue berbère a été l'objet de travaux importants, au premier rang desquels il faut placer ceux de M. Hanoteau.

Le Dictionnaire d'Ebn Beïthâr s'ouvre par une série continue de six mots qui tous commencent par deux élifs. De ces mots, cinq sont berbères et un est grec, abstraction faite de l'élif supplémentaire. Que signifient ces deux élifs? pourquoi surtout celui du mot grec ἄλυσσον, qui est écrit le premier de tous, االوسن

Ebn Beithar lui-même nous apprend que, de ces deux élifs, l'un est partie intégrante du mot et l'autre mobile; à propos de l'ele', il ajoute : « dans ce mot l'élif est radical, الدار الليان فيم اصلية في لسان البربر, » ce qui veut dire que si les Arabes avaient à transporter le mot dans leur langue, ils devraient écrire الداد non pas

Quel était le rôle de cet élif? Nous pensons que ce rôle était celui d'une particule déterminative ou de l'article.

¹ Ouktsir se dit cependant encore dans l'Aurès.

Il ne faut pas s'étonner qu'Ebn Beïthâr nous ait donné des mots avec l'article; Avicenne en a fait autant. Ainsi, à la lettre اللشقيل. A propos du diamant, الاشتير اللحاص اللحاص اللحاص اللحر اللس اللحاص المالي il ajoute : «Je devrais en parler à la lettre ; mais je préfère en parler ici pour en vulgariser davantage la connaissance.»

Tels sont ces mots, dont nous n'avons pu encore déterminer les deux derniers :

االوسن
ااطريلال
الكثار
أأرغيس
اامليلس
ااقشرو

L'I est l'article masculin singulier; quant au féminin, nous croyons le reconnaître dans le ت de بسمومت, qui signifie l'acide et l'oseille, dans celui de بستيوان, vulgairement aujourd'hui تيشتيوان, etc.

Résumons tout ce qui précède en quelques mots. Et d'abord Léon l'Africain se trompe en faisant mourir Ebn Beïthâr en 1197; au lieu de cette date il faut celle de 1248.

Né en Espagne, Ebn Beithâr visita le Maghreb et l'Orient: par ses œuvres, il nous met en relations toutes particulières avec les langues grecque, latine et berbère.

Dioscoride, qui fait le fond du livre d'Ebn Bei-

thâr, fut un de ces auteurs privilégiés qui furent traduits directement du grec en arabe; cette traduction fut revue en Espagne, et la révision porta surtout sur la technologie.

Dans cette traduction, les noms de lieux sont rendus inintelligemment, tandis que les noms de médicaments sont rendus avec un degré d'exactitude qui permet d'étudier le système de transcription du grec en arabe.

Dans cette transcription, on eut égard, autant que le permettait l'alphabet arabe, à l'équivalence dessons.

Nonobstant la découverte des synonymes, un très-grand nombre de mots grecs transcrits en caractères arabes sont restés dans les livres; quelquesuns se sont altérés avec le temps.

Quant au latin, il se parlait encore en Espagne au XIII° siècle de notre ère, ou du moins la langue espagnole, en voie de formation, portait encore le nom de sa langue mère.

Cette langue était appelée latine par les Arabes, qui la qualifiaient de barbare ou vulgaire, et qui durent lui emprunter un certain nombre de mots.

Parmi ces mots, les uns conservent encore leur physionomie latine, d'autres accusent le passage du latin à l'espagnol; quelques uns se sont conservés jusqu'à nos jours.

Quant au berbère, un grand nombre de mots avaient acquis assez de notoriété pour être adoptés par les Arabes, ou tout au moins mentionnés par eux. Quelques-uns de ces mots nous semblent attester l'existence de l'article berbère.

SUR UNE INSCRIPTION MONGOLE

EN CARACTÈRES PA'-SSE-PA,

PAR M. A. WYLIE.

Le fait d'un nouvel alphabet, composé exprès pour la langue mongole par Baschpa, le premier de la hiérarchie des Dalaï-Lama, étant devenu un fait historique, peut, par cela même, justifier la tentative de retracer les progrès de cet alphabet chez le peuple pour l'usage duquel il fut préparé. Plusieurs témoignages de son existence se rencontrent encore en Chine, quoique véritablement il y ait peu de Chinois en état de déchiffrer les vestiges qui en subsistent encore. Dans une première occasion, j'ai appelé l'attention sur une tablette monumentale qui se trouve à Chang-haï, gravée en ces mêmes caractères1, et j'ai fait allusion à nombre d'autres spécimens du même genre. Depuis lors, j'ai découvert l'existence d'environ trente autres exemples de cette écriture. Ceux dont il est question dans mon premier mémoire étaient tous des transcriptions de textes chinois, et

Voir les Transactions of the China Branch of the Royal Asiatic Society. Part V, 1855, art. 3.

possédant, comme telles, une valeur toute spéciale, d'abord comme un moyen d'obtenir la vraie prononciation des caractères mongols, et, par un procédé contraire, de déterminer certaines lois de l'ancienne orthoépie chinoise.

Au nombre des plus intéressantes pièces que j'ai rencontrées depuis en ce même caractère, se trouve celle-ci, rédigée entièrement en langue mongole, ce qui est important au point de vue philologique, comme étant presque le plus ancien spécimen de la langue mongole existant encore de nos jours1. Elle se trouve dans le Chih meh tsiouen hoa, « Extraits choisis de littérature lapidaire, » ouvrage publié sous la dynastie des Ming, en 1618 de notre ère. Elle est donnée avec le titre de 元 蒙 古 字 石卑 Yuen mong kou tszé pei, « Tablette de la dynastie Yuen en caractères mongols; » et par un autre . ouvrage sur les inscriptions, le 關中金石 F. Kouan tchoung kin chih ki, «Histoire des inscriptions sur métal et sur pierre du Chen-si, » publié en 1781, nous apprenons que la pierre originale (qui porte l'inscription) existe dans la ville cantonale de Tchao-chih, dans le département de Si-gan du Chen-si.

¹ Des deux lettres mongoles trouvées dans les archives nationales de France par Abel Rémusat, celle d'Argoun, le petit-fils de Genghis-Khan, est datée de 1289; l'autre, d'OEldjaïtou, le troisième successeur d'Argoun, est datée de 1305; toutes deux ont été adressées à Philippe le Bel, roi de France.

Je suis redevable à M. Conon de Gabelentz d'avoir, le premier, attiré mon attention sur cette inscription, par l'article qu'il a publié à son sujet dans le Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes pour 1838, article dans lequel il donne une transcription et une traduction verbale de ladite inscription. Quoique j'aie reçu une assistance considérable de ce travail, j'ai pensé que l'inscription valait la peine d'être déchiffrée de nouveau, asin d'en donner une traduction anglaise; et j'ai en même temps donné une transcription de la même inscription en caractères mongols modernes. Le résultat de mon travail est une concordance générale passable avec celui de M. de Gabelentz, quoiqu'il y ait un certain nombre de mots qui ont résisté à tous les efforts faits de ma part, sans cependant qu'il ait exprimé le moindre doute sur leur signification. Il en est d'autres qu'il n'a pu reconnaître, et au sujet desquels je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté. Dans un cas particulier, il a été induit en erreur par une faute d'impression, laquelle montre qu'il n'a pas eu l'ouvrage original sous les yeux, mais seulement une réimpression de l'inscription qui se trouve dans le Tchi pouh tsouh tsi tsoung cheou, dans une forme réduite. Il y a encore un ou deux termes qu'il a laissés comme étant inexplicables, et au sujet desquels mes efforts n'ont pas été plus heureux. Il est probable qu'il peut y avoir des erreurs dans la transcription originale publiée du temps des Ming, une de ces erreurs avant été signalée par M. de Gabelentz. Une

autre erreur, d'un caractère singulier, a été également signalée par M. de Gabelentz, et elle frappe les yeux aussitôt que l'on en est averti. Cette erreur montre que l'éditeur chinois était tout à fait ignorant de l'écriture en question; mais le fait est facilement explicable pour ceux qui connaissent la méthode que les Chinois emploient fréquemment pour conserver des copies de leurs inscriptions.

Dans un but de convenance et pour la rendre plus portative, désirant réduire la tablette au format d'un livre, ils ont l'habitude de découper la copie d'une inscription en petites bandes formées des colonnes respectives du chinois; ces bandes sont ensuite découpées en morceaux plus courts, correspondant avec la page de dimensions données, et rangées par colonnes successives, en commençant par la droite, quand elles peuvent être lues ainsi sans détriment. Mais en appliquant le même procédé à l'inscription en question, l'opérateur semble n'avoir pas eu connaissance du fait que les colonnes se succédaient l'une à l'autre, de gauche à droite, contrairement à la méthode ordinaire des Chinois. Il s'en est suivi que cette ignorance de l'opérateur a produit le plus grand désordre matériel dans la dissection, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'inscription; et l'artiste, ayant commencé la colonne de droite avec la dernière colonne de l'inscription, a rempli chaque colonne en allant successivement de droite à gauche, et en ne prenant (des bandes d'abord découpées) que la longueur qui lui était nécessaire

			-			1 1
		-				
	•					
					ý.	
				+		
		0.67				
		1.5				
			- 4	311		
					11.8	
				A		
				,		,
			,			
		y.				
					2.1	- 1
					•	. 14
						10.
		47.1				
t)						
4						
						* 7 00
						4.

HEN SIGHER SISE SHILLN RIPE HEN SUREN SUBE SEM 64 NAVE

हारा मारा मारा भाग

23 AS NOTINE HER GATHER THE WAS NOT A SENSENCE NOT A SENSENCE OF THE SENSENCE 而上回9四 9193 SOLINE ANNA RELIES **591ता शासात्र** ह्यान्य हण्लाम्यर्भाष्ट התפהפש ההופפ ש תובהפה אפור איפצא ובאהתהפא ביתופ שומפותפא פיהפש मण शहनारुमाण शहमहम्श नश्म द्रमण АЛПОВНОВ ЖЕМ АБИБВ

ዝፍሃ GID 21개ሌማ በ16ሴል 21대대 ማብመው 25 መ6 ከማወደ መመደ ተመመ 42 2 ተጠፈላ AGANUGNS GAYE SIMINI SUMARINE 2000년 중교육기록 오시오유민육과 민교육 민오교중 교교육소문 외6교오교기까 गर क्षा हतापुर भारतापुर्धा गर्मा अहागुरु राष्ट्र अहम अन्य गरिन स्थान NJP보오막기법 교육 216소6교육NS 214회 216소교 고대로 21대로 21대로 21대 기관사업 기업기업 4기업6법업>기종 6명 교육법 2도교6법21 AN INAI 2 ENGINES GINGING ST हा का का है। इ NG2 ขอติดิธิกร อูกออกฐาร อุลกกองกาลงดาฐ งาเยธตางกาลงดาฐ 916品6四 III W TE NET ANGENINGHED

묊

2日 0000 G

TRANSCRIPTION.

加大四名四 田名18月日 日日2月11日

216日2日119E N NEYSI N 公司GHN

3月9月916

東元子のでは、 ののでは、 のののでは、 のののでは、 のののでは、 のののでは、 のののでは、 のののでは、 ののでは、 のでは、 のでは、 のでは、 ののでは、 のでは、 ののでは、 ののでは、 のでは、 のでは、 のでは、 のでは、 のでは、 のでは、 のでは、 のでは

6917日 49日1197

- 1. Mongk'a Dingri yin g'utchun dur
- 2. Yik'e su debali yin khichkhen dur
- 3. Gakhan deharlige manu
- 4. Teherikhudun noyad da teherig 'eran balg'adun
- 5. Darug'as da noyad da yortchig'un yabug'un il(tchin1)
- 6. Deharlige tchinegen (a2) dakhusg'ur
- 7. Dehinggis Gʻakhanu
- 8. Oktodei Gtakhanu
- y. Setchen Gakhann
- 10. Oldebeitu Gakhanu
- 11. G'eulug G'akhanu ba deharlig' dur doyid irk'ekhud sen chingud aliba alba g'abtchiri ölu ödchen
- Dingri yi dehalbaridehu 'irukher ogunatug'ai gakhek' degsed adchukhof idukhe ber bokhesu uridanu
- 13. Deharlig'un yosukhar oliba olba g'uhtehiri ölu ödehen
- 14. Dingri yi dehalbaridehu 'irukher ogonatug'ai g'akhen Fung-yuen lu dur buk'un Ta Tehung-yang K'au chio geong dur
- 15. hasa hie yuen geung gon dur sag'un sen chingud de baridehu yabukhai
- 16. Deharlig' ogbei idenu geung gon kham mio dur ger yid dur anu iltehin bu bakhutugʻai ulakha chikhusu bu ba-
- 17. ritug'ai tameg'a bu ogtugei geung gone ile g'ari atan g'adchar usun eran adukhusun bag' tegirmed
- 18. dimkte bidagea din ktu gtalkhun usun heu onggtotchas terged yakhud k'edi anu basa mui bui gam lo k'i
- 19. khed g'urban anggide usunu g'akhu li gam yeo akhula k'ed k'ed ber boldchuk'a tehu bu k'urgetugei buli
- 20. dehu tatadehu bu ahtugisi ide basa
- 21. Deharlig'tan gakhedehu yosu ögekhui öiles bu öiledatugei őiledukhesu őlukhu ayug'un mud
- 22. Deharlige manu
- 23. Bars dehil namurun terikhun sara
- 24. yin g'orin naiman Tehag'akhan Teha-
- 25. ng bugoi dur bitchibei.

21日

MEN REND HOW

四回

९ मश्माप्तन पान्ड

മറാണമെ ഉപരാസവം

¹ L'inscription imprimée ne donne que la première syllabe de ce môt ; mais comme la même expression se présente de nouveau au milieu de la scizième colonne, la lacune n'est pas douteuse. * La finale a placée ici ne se trouve pas dans l'édition imprimée.

(pour remplir la hauteur de sa page), sans avoir égard à la liaison du sens. La transcription imprimée a, sans aucun doute, été copiée sur un spécimen pris dans le genre ici indiqué. Cela présente, au premier abord, la plus inexplicable confusion; mais l'excès du désordre même est calculé pour donner l'idée d'en deviner la véritable cause; et, ayant une fois trouvé la clef de ce désordre, on n'éprouve alors aucune difficulté de rétablir successivement la place véritable, dans l'inscription, de chaque petite bande, spécialement comme c'est le cas, le commencement de chaque ligne de la tablette étant indiqué par un petit espace blanc sur le papier. Ainsi restaurée, l'inscription est reconnue avoir consisté originairement en vingt-cinq lignes de différentes grandeurs. En voici la traduction : (Voir la planche 1.)

«Empereur par la puissance du Dieu éternel et l'assistance d'une destinée heureuse, — Notre commandement:

- « Que l'on sache parmi vous, vous tous offi-

1 M. A. Wylie avait donné, en même temps que l'inscription restaurée, en caractères pa'-sse-pa, et interlinéairement, la traduction originale chinoise, la transcription que nous reproduisons modifiée, une autre en caractères mongols actuels, et une traduction anglaise. La commission du Journal a cru devoir, à cause de difficultés typographiques, reproduire seulement l'inscription originale, avec la transcription destinée à en faciliter la lecture. Nous croyons devoir prévenir seulement que, dans le texte, nous avons, pour nous conformer à l'original, modifié ainsi \neg la lettre \neg r, là où elle était représentée de même; cette forme, d'ailleurs, se rapproche plus de la même lettre en tibétain, \neg ra, que \neg G. Pauthier.

ciers militaires, soldats, gouverneurs des villes, officiers civils et commissaires délégués;

- a Attendu que, par les commandements de Djinghis, Ogdaï, Setchen, OEldjaïtu et Guluk Khans, il fut ordonné que les prêtres, les erkehonns et les instituteurs i seraient exemptés de tout service
- 1 Les prêtres ici mentionnés sont les prêtres bouddhistes, les instituleurs sont les prêtres tao-sse; mais les lettrés indigènes ne peuvent donner aucune explication sur la signification présumée d'crkehoun, si ce n'est que ce terme désigne un ordre de religieux. Les caractères chinois sont 山 里 可 漏 ye-li-ko'-wan, les mêmes qui se rencontrent dans l'Histoire originale des Yuen. Dans le Sou Wan hien thoung kao, il est aussi écrit 也 里克温 ye-li-keh-wan. Dans la nouvelle édition de l'Histoire des Yuen, le nom est écrit 伊魯勒昆 i-lou-leh-kwan. Nous lisons dans l'histoire que, «dans l'année 1272, un rescrit impérial prescrivit que ceux d'entre les prêtres bouddhistes, tao-sse et erhehoun, qui auraient abandonné le célibat et ne vivaient plus dans l'observance des règles de leurs lois, devaient être classés parmi le peuple. » Dans l'année 1282, un nouvel édit ordonna que « les prêtres bonddhistes, tao-sse et erkehoun, dans le Ho-si, qui avaient des femmes et des familles, devaient payer les mêmes taxes que le peuple. » Je n'ai aucun doute que le terme inconnu dont il est question ne désigne les prêtres nestoriens, que toutes les relations nous autorisent à considérer comme ayant été très-nombreux et très-influents en Chine, pendant la durée de la dynastie mongole, tandis qu'en même temps il y eut une décadence très-prononcée dans leurs manières de se comporter relativement au christianisme essentiel. Si cette conjecture est fondée, il est probable alors que le terme ci-dessus est une transcription du mot persan ارخون arkhoun, prince, chef, archonte, archiprêtre, patriarche, abbé, ou chef quelconque parmi les chrétiens orientaux. » (Dictionnaire de Richardson.)

[Ce passage de l'inscription et les observations très-judicieuses de M. A. Wylie viennent à l'appui de celles que j'ai présentées dans officiel, et se voueraient entièrement aux devoirs spirituels de leur ministère.

« A cet exemple il est également ordonné qu'ils soient exempts de tout service officiel, et qu'ils se vouent aux devoirs spirituels de leur profession. Que cet ordre s'applique à tous les professeurs (ou instituteurs) dans le Ta tchoung-yang Wan-cheou koung, en même temps que dans les salles moins relevées, dans les oratoires et les cloîtres dans le Foung-yuen lou, qu'il concerne spécialement. Dans les établissements appartenant à ces oratoires, cloîtres, abbayes de religieuses et temples, qu'aucuns messagers officiels ne s'y arrêtent pour se reposer; qu'aucun relais n'y soit fourni pour le service de la poste; qu'aucunes taxes n'y soient payées; mais l'eau, la terre, le peuple, les troupeaux, les jardins, les moulins, les bâtiments, les abris, les magasins, les bains, les barques, les voitures de transport, et tout autre objet appartenant aux oratoires et cloîtres susdits, comme aussi tout ce qui se trouve en relation avec Mei-pei, Kan-lao, les Trois eaux, et la colline de Likan-yo seront protégés contre toute expropriation forcée, et nul ne pourra s'en emparer d'une manière frauduleuse.

« Quiconque se permettrait de violer ce décret agirait d'une manière condamnable, susceptible de

mon commentaire sur le 73° chapitre de Marc Pol, qui a été publié dans la Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies, numéro de mai 1862. G. P.]

châtiment; et celui qui s'y conformera évitera d'y être contraint par notre décret impérial.

«Écrit par Tchahan Tsang, le 28° jour du 7° mois

de l'année du Tigre. »

La version chinoise qui accompagne à gauche l'inscription mongole est d'un style tout particulier de composition, et paraît être un spécimen de la langue chinoise parlée à cette époque.

La note suivante est placée en tête de l'inscrip-

tion par l'éditeur chinois.

« Dans l'oratoire de Tchoung-yang l Wan-cheou, il y a un nombre incalculable de tablettes de la dynastie Yuen, portant toutes des inscriptions en caractères mongols, accompagnées de traductions chinoises. Le système mongol est une modification du brahmanique Kia-lou²; de là sa ressemblance avec la langue originale des bouddhistes. L'écriture admet divers degrés d'élégance. Dans l'endroit où l'on met les dates, l'écriture à double trait³ est employée; c'est la même que celle qui est maintenant traditionnellement nommée « caractères de toile volante » (flying cloth character) 4. Wang yuen-mei ap-

* Ce terme est probablement l'équivalent de dévanagari.

¹ Tchoung-yang paraît être l'épithète du fondateur d'une école tao-sse, nommé Wang-kia, natif du district de Han yang, dans la préfecture de Si-gan du Chensi, lequel est considéré comme ayant atteint l'état de sien, ou l'immortalité.

³ L'écriture à double trait était un genre d'écriture à contours esquissés, inventée sous le règne de la dynastie des Thang; elle apparaît aux yeux comme si les caractères étaient écrits avec un pinceau à deux pointes.

⁴ C'est aussi une espèce d'écriture exceptionnelle qui fut inventée

pelle ces caractères les huit mots tartares. Il dit en outre: « Ce genre de caractères est différent de celui des sceaux et des inscriptions en caractères cursifs. » Je ne sais pourquoi.

« Après un laps de temps de nombre d'années, la ville étant tombée en ruines, la plupart des autorités, considérant ces tablettes comme des objets étrangers, les employèrent à d'autres usages. Il y a maintenant environ cinq ou six de ces tablettes qui ont été conservées; mais comme je ne puis les transcrire toutes, j'ai seulement donné le contenu de l'une de ces tablettes, et une date, avec les traductions (en chinois) à gauche; le tout étant un objet de curiosité à voir, comme le « Récit du voyage du prince royal. »

Il n'y a rien dans l'inscription précédente qui puisse fixer sa date avec une certitude absolue, quoiqu'il y ait quelques points qui peuvent nous aider à la déterminer par voie d'induction. La signature, placée à la fin, établit qu'elle a été écrite en l'année du Tigre, laquelle, dans le cycle mongol, correspond au caractère i yin dans le cycle duodénaire chinois. En outre, nous avons les noms de cinq empereurs précédents: Djinghis, le Taï-tsou des Chinois; Ogdaï, leur Taï-tsoung; Setchen, leur Chi-tsou (plus connu sous le nom de Khoubilaï-

par Tsaī-young, l'un des ministres du palais sous la dynastie des Han, lequel en prit l'idée en voyant un domestique écrire des caractères sur la muraille avec son torchon.

khân); OEldjaitou, leur Tching-tsoung; et Guluk, leur Wou-tsoung. Le règne du dernier finit en 1311; et nous avons aussi le nom d'une région, dans l'inscription, qui fut érigée en 1312, celle de Foungyuen-lou, dans la province du Chen-si. La troisième année depuis cette date, ou 1314, tombe une année du Tigre, de laquelle année jusqu'à la fin de la dynastie, arrivée en 1367, il y a quatre autres années du Tigre. Comme le nouveau caractère pour écrire la langue mongole, lequel supplanta définitivement l'alphabet de Baschpa, fut complété par le prêtre Tsordji-Odjir, sous le règne du dernier des précédents empereurs, il est de toute probabilité que notre inscription est l'un des derniers exemples du caractère de Baschpa, et que l'année 1314 est la vraie date que l'on doive assigner à l'inscription. Cette conjecture est peut-être appuyée par le nom de l'écrivain qui est donné à la fin, Tchahan-Tsang. Dans l'Histoire des Yuen, il y a une biographie d'un Tchahan, originaire d'une contrée à l'ouest de la Chine, qui était habile dans l'art d'écrire les caractères de différentes nations. A l'avénement de l'empereur Jin-tsoung, en 1312, il fut promu à un emploi élevé, et il paraît avoir joui de la faveur du souverain, pour lequel il traduisit plusieurs livres chinois en langue mongole. Toutes ces circonstances semblent favoriser la supposition qu'il fut véritablement l'écrivain de l'inscription en question; et, s'il en est ainsi, la date en serait fixée à 1314, cette année étant la seule année du Tigre du règne de

Jin-tsoung, pendant lequel arriva la mort de Tchahan.

J'ai la liste d'une trentaine de spécimens lapidaires de littérature mongole, de l'époque de la dynastie Yuen, dont j'ai trouvé des notices dans les livres chinois en ma possession. Il est probable, toutefois, que ces spécimens ne sont qu'une faible fraction de ceux qui existent encore actuellement dans l'étendue de l'empire; car ce n'est que par un cas exceptionnel qu'un lettré chinois signale ces restes d'une civilisation barbare, en rendant compte des vestiges remarquables des temps passés. Nous sommes sûrs, toutesois, que le nombre total de ces monuments qui ont survécu au cours du temps ne doit être qu'un reste peu considérable de ceux qui existaient il y a cinq cents ans; nous pouvons juger par là de la fausseté du jugement porté par M. Schmidt. C'était l'opinion de ce savant très-versé dans la langue mongole, opinion basée sur les données qu'il avait en sa possession, que le nouvel alphabet mongol, inventé par Baschpa, n'avait jamais été d'un emploi réel parmi les Mongols. La littérature chinoise, cependant, quelque restreints que soient ses renseignements sur ce sujet, nous autorise, de la manière la plus incontestable, à soutenir le contraire.

NOTE

SUR L'ENSEIGNEMENT EN PERSE,

PAR M. A. NICOLAS,

CAPITAINE D'ARTILLERIE,

ENVOYÉ EN MISSION PENDANT LES ANNÉES 1858-1861.

Attaché à la mission militaire française envoyée en Perse en 1858, je fus chargé, pendant dix-huit mois, de professer au medressèh Shah (collége royal) de Téhéran, l'unique établissement en Perse où l'instruction européenne est donnée. Conduit à m'enquérir du genre d'instruction que reçoivent les enfants dans ce pays, je consigne ici le résultat de mes recherches. Par cet exposé des connaissances répandues actuellement dans l'Irac, on pourra juger de la distance immense qui sépare notre civilisation de celle des peuples de l'Asie centrale, les Persans pouvant, avec raison, être considérés comme les plus avancés d'entre eux.

Je terminerai par quelques mots sur l'instruction donnée aux jeunes filles et sur ce qu'il faut entendre par l'enseignement supérieur en Perse.

Les hauts personnages et les riches font instruire leurs enfants chez eux. Le précepteur est habituellement un mollah, qui s'occupe de son jeune élève

du lever au coucher du soleil. L'élève étant mis au courant de l'alphabet, on lui fait lire le Coran en arabe. Cette lecture est suivie de celle des livres persans qui se recommandent par de bons préceptes ou par l'élévation du style. Ce sont : le Gulistan et le Bostan de Saadi, le Diwan de Hafiz et le Mesnewi de Djelal-eddin Roumi.

L'histoire de l'Iran est étudiée dans le Tarikh-i mo'djem, le Kitab alem-ara, l'Histoire des Mongols de Wassaf et le Tarikh-i Gouzideh.

L'histoire sainte, au point de vue de la religion musulmane schiite, est étudiée dans le Raouzet el-Saffa de Mirkhond, le Habib el-Seir de Khondemir, et quelques autres ouvrages qui sont le développement du texte du Coran.

L'instruction littéraire et religieuse de l'élève étant suffisamment avancée, on lui fait commencer l'étude de la langue arabe. A cet effet, on lui met entre les mains un livre intitulé : نصاب الصبيان (Capital des Enfants), recueil en vers mnémoniques dans le genre des racines grecques, dans lequel chaque mot arabe est suivi du mot correspondant en persan. Ce livre s'apprend par cœur.

L'étude de la grammaire arabe est divisée en deux parties : علم حرن, étymologie et formes grammaticales, et عد خو, construction et syntaxe. Cette dernière est généralement enseignée d'après des ouvrages composés en vers mnémoniques arabes, comme l'Alfia de Mohammed Ibn al-Malik, que

l'élève apprend par cœur.

Vient ensuite l'étude de la logique ou Ilm-i-mantik dans les ouvrages suivants, qui portent les titres courants et abrégés de کتاب کتاب کبری, Kitab-i Kobra, کتاب تهذیب, Kitab-i-Tehdhib, کتاب تهذیب, Kitab-i-Schemsïeh, et un commentaire sur ce dernier sous le titre de شهری شهسیه, Scharh-i-Schemsïeh.

La logique terminée, on enseigne à l'élève un peu de calcul siaq et la lecture des chiffres arabes.

Actuellement, en Perse, on fait usage de différents genres de calculs appelés : 1° حساب سياق, Hisab-i siaq, genre de calcul particulier à la Perse, n'ayant aucun rapport avec l'arithmétique des Arabes, et qui est employé par les comptables persans à l'exclusion de tout autre: 2° حساب جل, Hisab-i djoumal, basé sur des valeurs attribuées à vingt-huit des trente-deux lettres qui composent l'alphabet persan. Les marchands et les astrologues en font usage; toutefois le Hisab-i djournal des astrologues est une véritable arithmétique à base sexagésimale. 3° حساب رياضي, Hisab-i riazi, connu seulement de quelques mollahs, professeurs très-versés dans la langue arabe, et des jeunes gens suivant les cours du collége royal de Téhéran. Le Hisab-i riazi est notre calcul avec les chiffres arabes. Je traiterai, dans un autre mémoire, en détail des deux premières méthodes de calcul.

L'enseignement donné par le mollah précepteur aux enfants de la classe élevée comprend ce que je viens d'exposer, et rien autre.

Comme en Perse il est essentiel de savoir parfaitement mouler les lettres, si le mollah précepteur n'est pas très-fort en calligraphie, on lui adjoint un mirza qui, pendant une grande partie de la journée, exerce l'élève à perfectionner son écriture. Des huit sortes d'écritures persanes, l'élève apprend le neskh, le neskhta'lik et le schikestè. Le mollah vient chaque jour moyennant une rétribution mensuelle qui varie de 15 krans à 4 tomans l, le déjeuner et un habillement à la fête du Nourouz (nouvel an) de la valeur de 3 à 5 tomans.

La langue turque n'est pas apprise par principes, mais dans le nord de la Perse, chacun sait la parler.

Les enfants de la classe moyenne sont envoyés dans les medressèhs mollahs. On appelle ainsi des écoles construites aux frais de quelque riche ou pieux individu qui, en outre, se charge de les entretenir. Le fondateur fait aussi les frais d'une bibliothèque dans laquelle il dépose, par écrit, les conditions d'enseignement auxquelles les mollahs professeurs doivent s'astreindre.

Ce genre d'établissement se compose, le plus généralement, de chambres ne communiquant pas entre elles et construites autour d'une tour carrée. Chaque mollah professeur a une ou deux chambres à sa disposition et se charge de un ou deux élèves, jamais plus.

Dans chaque medresseh, il y a un premier professeur choisi par les mollahs du medresseh pour leur faire des cours. Il reçoit, des dévots et des gens charitables, de l'argent pour le distribuer aux pau-

Le toman vaut 11 fr. 60 c. et le kran 1 fr. 16 c.

vres. Le plus souvent, paraît-il, les nécessiteux sont les mollahs eux-mêmes.

L'instruction donnée dans ce genre de medressèh n'a rien de défini. Chaque mollah, selon sa capacité, forme l'élève dont il est chargé. La rétribution payée par l'élève est, au plus, de 5 krans par mois. Les enfants confiés ainsi au mollah ont de dix à douze ans et étudient pendant deux ans.

Les enfants de la classe pauvre se réunissent au nombre de vingt à trente, de l'âge de cinq à douze ans, chez un mollah, maître d'école appelé (mektebdar). La rétribution mensuelle versée par chaque élève varie de 10 shahīs à 2 krans.

Dès que l'enfant est au courant de l'alphabet persan, on lui fait lire en arabe ce qu'on appelle le persan, on lui fait lire en arabe ce qu'on appelle le le commandation (c'est-à-dire la partie du Coran qui commence par عند et qui inaugure la série des petits chapitres 1. Cette lecture terminée, on reprend le Coran complet.

Ensuite on fait lire aux élèves : le Galistan, le Bostan, le Diwan de Hafiz, le Tchehl Thouthi (les Quarante perroquets), l'Iskender-nameh de Nizami, et quelques fables en vers. On leur enseigne, en outre, les principes de la religion, et on leur donne des notions de calcul siaq suffisantes pour qu'ils puissent tenir leurs comptes en devenant petits vendeurs en détail. On les exerce aussi à écrire le neskh et le neskhta'lik.

¹ C'est probablement la sourate 76, qui commence par عمر, et les sourates suivantes: — Note du rédacteur.

L'instruction en Perse n'est pas obligatoire, aussi trouve-t-on un très-grand nombre d'individus ne sachant ni lire ni écrire. Lorsque j'ai fait un cours de pointage aux officiers d'artillerie réunis à Téhéran, sur trente-deux officiers présents, il s'en est trouvé douze ne sachant ni lire ni écrire, vingt sachant lire, et douze sachant lire et écrire couramment.

Les mektebdar, qui instruisent les petits enfants pauvres, sont autorisés à recevoir dans la même classe les petites filles et les petits garçons. Toutefois il est extrêmement rare de rencontrer des parents envoyant leurs petites filles à l'école.

Dans les familles, les filles, jusqu'à l'âge de dix ans, restent exclusivement sous la tutelle de la mère et ne se livrent à aucune étude. Après dix ans, quelquefois plusieurs familles s'entendent pour trouver dans le voisinage une institution dans laquelle les jeunes filles se rendent pour apprendre à lire. On ne leur enseigne pas à écrire, un malheureux préjugé portant les parents à croire que la connaissance de l'écriture ne peut que favoriser les intrigues amoureuses. Les Shah zadèh (princes) paraissent être les seuls qui, à leur honneur, ne sont pas esclaves de ce préjugé. Jusqu'à l'âge de douze ans, les jeunes princesses lisent et écrivent, comme leurs jeunes frères, avec le mollah précepteur particulier de la maison. Toutefois, elles n'apprennent ni le calcul siaq ni l'arabe, mais on exerce leur mémoire à retenir la plus grande partie des vers des bons poëtes persans.

On acquiert une instruction supérieure en fréquentant les medressèhs mollahs. Dans ces établissements, on approfondit la théologie, on étudie le droit civil basé sur les paroles du Prophète non insérées dans le Coran. Ces différentes études sont divisées dans les branches suivantes : تفسير قرأن , la jurisprudence, et علم اصول فقه , les éléments de la jurisprudence; et علم اصول فقه , la loi religieuse; علم اصول فقه , la dogmatique; et عمل مسلانها , la mystique.

En dehors des medressèhs, on trouve quelques personnes, mais en petit nombre, capables d'enseigner: 1° علا حالت الله , la philosophie naturelle, physique arriérée dans laquelle on expose que l'eau, la terre, l'air et le feu sont les corps simples de la nature; que l'univers est formé d'une série de sphères concentriques dont la terre occupe le centre; qu'il est limité par une enveloppe solide, dans laquelle sont fixés, comme des clous, de petits corps lumineux, les étoiles, etc.

2º Ilm-i-Thebb, علم طبّ, « la médecine. » Les livres qui en traitent sont écrits en persan et en arabe.

3° Ilm-i I'dad-i-wafk, علم اعداد وفق, science qui traite de l'arrangement des nombres pour produire ce que nous appelons les carrés magiques. Les livres qui en traitent sont écrits, les uns en persan, les autres en arabe.

4º Ilm-i-raml, علم رصل, à l'usage des Remmâl,

gens que les Persans vont consulter au même titre que, chez nous, certaines jeunes filles vont interroger les tireuses de cartes (livres en persan et en arabe).

- 5° Ilm-i-djafar, علم جفر, science divinatrice au moyen des lettres du calcul djournal (livres en persan et en arabe).
- 6º Ilm-i-defter, علم دفتر, science enseignée aux comptables qui font usage du calcul siaq. C'est, pour la comptabilité persanc, quelque chose d'analogue à notre tenue des livres. Tous les livres qui en parlent sont écrits en persan.
- 7º Ilm-i-hisab, عم حساب, ou arithmétique décimale au moyen des chiffres arabes. Avant la fondation, il y a dix ans, du collège royal (medressèh shah) de Téhéran, où tous les professeurs sont des Européens, il n'existait aucun manuel pour cette arithmétique en langue persane; tous les traités étaient composés en arabe.
- 8° Hendeseh-i-Uclides, هندسه اقليدس , géométrie d'Euclide; elle n'existait en Perse qu'en langue arabe jusqu'à l'arrivée de professeurs français au collége royal de Téhéran.
- 9° Ilm-i-heiet, علم هيت, espèce de cosmographie d'après le système de Ptolémée (livres en langue persane et en langue arabe).
- science ، علم احكام نجوم , science ، science des pronosties des astres », science astrologique à laquelle les Persans accordent encore une foi en-

tière. Aussi je crois intéressant d'entrer dans quel-

ques détails.

D'abord, je noterai que depuis longtemps on a cessé, en Perse, de faire des observations astronomiques. Il existe bien encore, dans le pays, quelques astrolabes, mais personne ne trouble leur repos, et ils demeurent ensevelis sous la poussière des années. Cependant les astrologues continuent à être consultés avec la plus grande unanimité, et du souverain au sujet, chacun, journellement, se croit dans l'obligation d'interroger les docteurs ès astrologie ou les almanachs qu'ils font paraître chaque année. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le 14 février dernier, Hisam al-Sultanet (l'épée du gouvernement), nommé gouverneur du Khoraçan, quitta Téhéran pour se rendre à son poste, à cheval, la nuit, trois heures après le coucher du soleil, bien que le thermomètre marquât 4 degrés centigrades et qu'une épaisse couche de neige couvrît le sol. Ainsi le voulaient les calculs astrologiques pour que le voyage fût heureux.

Les astrologues persans font actuellement usage des tables astronomiques construites anciennement. En première ligne figurent les tables ou Zidj (5) de Khodja Nasir Thousi; ces zidj renferment les observations faites par Nasir de Thous (vi° siècle après l'hégire) et le résumé de celles faites antérieurement. Puis viennent les zidj de Ghaiass-eddin Djemchid Kachani, les zidj de Muhammed Shah Hindi, et les Zidj d'Oloug Bèg Kourékani.

Au moyen de ces tables, les astrologues établissent, pour chaque jour de l'année, les positions relatives du soleil, de la lune, de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Vénus et de Mercure; puis, au moyen des livres astrologiques, ils trouvent ce que conseillent les astres. L'état intellectuel de la Perse est encore tel que ceux mêmes qui les composent ne peuvent se refuser d'y ajouter une certaine confiance, et aucune considération ne peut déterminer un vrai Persan à entreprendre quoi que ce soit un jour signalé comme néfaste par les astres.

L'étude d'un de ces calendriers ou almanachs renseigne très-bien sur l'état d'ignorance et de superstition du pays; dans un autre mémoire, je donnerai une analyse détaillée de celui qui a paru le 2 1 mars dernier.

Il ne faut pas omettre que, les Persans étant toujours à la recherche de la transmutation des métaux, il faut joindre l'alchimie à l'énumération des connaissances répandues dans l'Iran.

L'été dernier un seid, venant des Indes, informa le Shah qu'il avait découvert le moyen de faire de l'or. Tous les grands de l'empire furent réunis au palais de Niavaran pour assister à une expérience solennelle qui, naturellement, a tourné à la confusion de l'opérateur.

Téhéran, le 3 avril 1861.

DE LA GÉOGRAPHIE DE L'AVESTA,

PAR M. MICHEL BRÉAL.

Le Vendidad commence par un chapitre dont la critique s'est occupée souvent, sans réussir à en déterminer le vrai caractère. On sait qu'il se compose d'une énumération de provinces créées successivement par Ahura-Mazda, et d'une série de fléaux opposés par Anra-Mainyus aux productions d'Ormuzd. Dès l'origine des études zendes, on s'accorda à attribuer à ce morceau une haute importance. Heeren 1 et Rhode 2 y virent la description géographique de l'Iran au temps de Zoroastre. L'ordre où sont énumérées les diverses régions créées par Ormuzd répond, suivant Rhode, à la marche progressive de la conquête arienne. M. Lassen, dans son grand ouvrage sur l'Inde 3, adopte en partie cette opinion; il remarque que la liste de l'Avesta se dirige vers l'ouest, et l'Airyana vaêja étant nommé comme la première création d'Ormuzd, il suppose que cette contrée a dû être le séjour primitif de la race. M. Haug4,

¹ Ideen zur Geschichte, etc. I, p. 498.

Die heilige Sage des Zendvolks, p. 61.

³ Indische Alterthumskunde, I, p. 526.

Dans l'ouvrage de Bunsen, Ægypten's Stellung in der Weltge-

reportant encore plus haut l'antiquité du premier fargard, en fait un document contemporain de l'occupation de ces provinces, et en quelque sorte le journal de l'émigration iranienne ¹. Assurément, si l'opinion des savants que nous venons de nommer était fondée, il faudrait regarder le premier fargard, non pas seulement comme le morceau le plus important de tout l'Avesta, mais comme le plus ancien chapitre des annales de la race indo-européenne; car les renseignements védiques sont loin de se rapporter à une époque aussi reculée. Mais un examen attentif de la composition de ce morceau nous empêche de souscrire aux conclusions historiques qu'on s'est peut-être trop hâté d'en tirer.

Au commencement du premier fargard, Ormuzd expose à Zoroastre qu'il a créé un lieu de délices, fermé de toutes parts; s'il n'était pas fermé de toutes parts, le monde corporel² tout entier se serait rendu dans l'Airyana vaêja. Ce dernier mot amène l'insertion d'un long passage, probablement étranger au Vendidad, contenant la liste des contrées créées par Ormuzd et des oppositions d'Ahriman. La voici:

schichte, t. V, 2° partie, p. 104. (Voyez les objections faites par M. Kiepert dans le Monatsberichte de l'Académie de Berlin, 1856, p. 621.)

1 Comparez aussi le livre de M. Obry: Du Berceau de l'espèce humaine, et celui de M. Pictet: Les Origines indo-européennes, ou les

Aryas primitifs.

² La distinction du monde corporel et du monde incorporel est familière à l'Avesta; la seconde expression désigne le monde des âmes ou fravashis.

CRÉATION D'ORMUZD.

GRÉATION D'AHRIMAN.

création.

2. Gâu, qui renferme Sugh- La guépe qui détruit les trou-

3. Môuru.

Baghdhî.

Niçâ.

Harôyu.

7. Vaêkereta, qui renferme Dujak.

8. Urva.

g. Khnenta, qui renferme Vehrkâna.

10. Haraqaiti.

11. Haêtumat.

12. Ragha.

13. Chakhra.

14. Varena aux quatre an-

15. Hapta Hendu.

16. L'ouest de Ranha.

1. L'airyana vaéja de la bonne Le grand serpent et l'hiver.

peaux.

Les mauvais discours.

Les animaux dévorants.

Le doute.

La paresse et la pauvreté.

La péri qui s'attacha à Kereçâçpa.

Les impuretés. La pédérastie.

L'enterrement des morts.

La sorcellerie.

Le doute.

L'incinération des morts.

De mauvais signes et des fléaux.

De mauvais signes et une mauvaise chaleur.

L'hiver.

On a toujours supposé qu'il y avait une corrélation particulière à établir entre les provinces créées par Ormuzd et les fléaux opposés par Ahriman; les Parses, et, d'après eux, Anquetil, traduisent comme si Ahriman envoyait les animaux dévorants à Baghdhî, la sorcellerie à Haêtumat, l'enterrement des morts à Haraqaiti, et ainsi des autres : tel n'est pas, à notre avis, le vrai sens du chapitre. Les diverses

contrées de l'Iran étant attribuées à Ormuzd, et devant, selon la croyance parse, augmenter son pouvoir, la symétrie qui règne dans toute la religion mazdéenne exigeait qu'Ahriman opposât création à création; il ne s'agit pas pour lui de nuire à telle ou telle production d'Ormuzd en particulier, mais de rétablir l'égalité entre les deux principes en augmentant la somme de maux, à mesure qu'Ahura-Mazda accroît le nombre de biens. La liste d'Ahriman se compose des fléaux ordinairement attribués au mauvais génie et des péchés le plus sévèrement condamnés par la loi zoroastrienne. Il suffit de parcourir cette liste, d'ailleurs pleine de termes vagues et de répétitions, pour se convaincre qu'elle a été intercalée sans intention aucune de la mettre en rapport historique ou géographique avec les provinces d'Ormuzd. Il n'y a pas plus de raison de placer l'hiver dans l'Airyana vaêja, que de mettre le siége du doute à Niçã ou celui des mauvais discours à Môuru. Ce sont là des maux d'une nature générale, destinés à tenir en échec la création d'Ormuzd, mais non à frapper telle contrée en particulier.

C'est pourtant l'erreur qui a servi de point de départ à toutes les conjectures. L'hiver étant créé en opposition à l'Airyana vaêja, on a supposé que cette région devait être particulièrement froide, et l'on a cherché au nord, du côté des sources de l'Oxus et de l'Iaxarte, ou vers le plateau de Pamir, quelque rude climat qui pût convenir à cette province. Le fait est d'autant plus étonnant, que l'Airyana vaêja est constamment décrit comme un lieu où les hommes vivent dans l'abondance et le bonheur, et que l'hiver est au contraire regardé dans l'Avesta comme le plus grand de tous les fléaux; on lui donne l'épithète de daéva-dâta, créé par les dévs, d'aghavat « pervers, » on le regarde comme la punition des péchés les plus énormes ¹, et le Vendidad suppose un démon spécial du nom de zemaka, qui le personnifie ². Voilà donc la contrée que les Ariens célèbrent comme la meilleure de toutes, et que le monde entier voudrait envahir, livrée en proie au plus grand des maux, comme l'appellent les livres zends, fraéçtem vôighnananm³. Encore ne disons-nous rien du grand serpent, opposé à l'Iran-vej, et que, en bonne logique, il faudrait aussi y mettre à demeure!

Les critiques modernes qui ont placé l'hiver dans l'Airyana vaêja n'ont pas été plus inconséquents, après tout, que les Parses eux-mêmes, qui, par un étrange oubli de leurs propres doctrines, ont commenté et même interpolé en ce sens le Vendidad. Nous trouvons, en effet, après le verset 8, une sorte de glose explicative ainsi conçue:

«Il y a là dix mois d'hiver, deux mois d'été; et ces mois sont froids pour l'eau, froids pour la terre, froids pour les arbres. Puis, vers le milieu de la terre,

Vendidad, VII, 69.

² Ibid. IV, 139.

^{* 3}M. Bunsen est le seul qui ait cherché à sauver cette contradiction, en supposant qu'une révolution géologique avait changé le climat de l'Airyana-vaéja, et déterminé du même coup l'émigration des Ariens (Ouvrage cité, t. V, 2* partie).

vers le cœur de la terre, vient l'hiver, le plus grand des maux.»

Sans rapport avec ce qui précède, d'un sens vague et incohérent, coupant malencontreusement l'énumération, ce développement porte tous les caractères d'une addition faite après coup, ou d'une citation inopportune amenée par le mot zydo « hiver. » M. Spiegel a signalé un certain nombre d'interpolations'du même genre, dont les unes sont antérieures à la traduction pehlvie, les autres postérieures 1. Celle que nous venons de signaler est ancienne, puisqu'elle est reproduite dans le pehlvi et développée par le Minokhired. Pour se faire une idée de la foi aveugle avec laquelle les Parses acceptent toutes les contradictions qui peuvent se trouver dans leurs livres sacrés, il faut lire la description que le Minokhired donne de l'Iran-vej; il commence par citer, d'après le Vendidad, l'hiver qui y règne dix mois; il en fait une peinture aussi affreuse que possible; puis il ajoute que l'Iran-vej est la meilleure des contrées et le séjour des bienheureux 2.

Laissant de côté le malentendu qui a fait chercher au nord l'emplacement de l'Airyana-vaêja, voyons ce qu'il faut penser de la nature de ce pays. D'après le *Minokhired*, les hommes y vivent trois cents ans, le bétail cent cinquante; le mensonge y est inconnu; le dév des mauvais désirs y a moins de

¹ Ueber cinige eingeschobene Stellen des Vendidad. Mémoires de l'Académie de Bavière, t. VI.

M. Spiegel, Traduction de l'Avesta, p. 61, note.

pouvoir qu'ailleurs; on y voit peu de maladies; dix hommes se rassasient avec un seul pain; il naît un enfant à chaque couple tous les quarante ans. La loi des habitants est celle des paoiryo-tkaésha, c'est-à-dire des ancêtres, et quand ils meurent, ils sont saints. Leur chef est Gopatishâh (Keï Kobad), et leur roi, Cerosh, en zend Craosha «la Foi.» En lisant cette description, on est frappé de la ressemblance qu'elle présente avec le paradis de Yima. A vrai dire, c'est la même peinture dont les traits sont matérialisés. Dans le var construit par Yima, il n'y a ni faim, ni pauvreté, ni maladie; les hommes et les animaux sont immortels; la nourriture est inépuisable; le père et le fils ont l'aspect de jeunes gens de quinze ans; tous les quarante ans il naît à chaque couple un fils et une fille. D'un autre côté, Yima porte dans le Vendidad le surnom de Crâtô airyênê vaêjêhê, « célèbre dans l'Airyana vaêja, » ce qui prouve qu'il appartient à cette contrée. On sait enfin que Yima construit son paradis pour y transporter la semence de tous les hommes, de tous les animaux et de toutes les plantes, et les mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver. Selon la tradition des Parses, Yima ouvrira son var à la fin des temps et repeuplera le monde. Or, l'Airyana vaêja ne paraît pas avoir d'emploi différent; la dénomination complète de cette région est airyanem vaéjó vanuhyáo dáityayáo, ce qui veut dire «l'excellente semence de la bonne création.» Tout nous porte donc à croire que le var de Yima et l'Iran-vej ne sont au fond qu'un seul et même lieu; c'est la

région où séjournent les âmes des bienheureux, destinées à revenir sur la terre après la défaite d'Ahriman. On sait que des dédoublements de ce genre ne sont pas rares aux époques sans critique. C'est ainsi que certains auteurs chrétiens distinguent le paradis terrestre, situé à l'est de la terre, au haut d'une montagne, du pays d'Éden, qui, à une élévation moins grande, forme un plateau tout alentour¹. Il semble, du reste, que les Parses aient conservé un vague souvenir de l'identité des deux contrées en question; ils mettent le var de Yima dans l'Iranvej, lequel lui-même est placé sous la terre ².

On voit assez par ce qui précède que l'Airyanavaêja est un pays entièrement fabuleux. Ne nous étonnons pas que les Parses l'aient pris pour une province de l'Iran. Le var de Yima a eu le même sort; il est devenu le Vardjemguerd (var Yima kereta, le var fait par Yima) qui figure dans le Bundehesch comme nom de province. Quand les anciens dieux de l'Avesta ont été transformés en rois, il ne faut pas être surpris que les contrées mythiques où ils avaient leur demeure les aient suivis du ciel sur la terre. Des noms qui ne répondaient à rien de réel se sont mêlés de la sorte à la géographie véritable et n'ont pas peu contribué à l'obscurcir.

Parmi les régions citées dans le premier fargard, l'Iran-vej n'est probablement pas la seule qui soit de provenance fabuleuse. Mais la plupart de ces noms

¹ M. Dillmann, Das christliche Adambneh, p. 132, note.

² M. Spiegel, Grummatik der Parsisprache, p. 120.

de pays ne reparaissent en aucun autre endroit de l'Avesta, et les renseignements donnés par le premier fargard sont trop sommaires pour que nous osions hasarder des conjectures sur ce sujet. Il est difficile pourtant de ne pas reconnaître encore le var carré¹ de Yima dans le pays de Varena aux quatre angles, où Thraêtaona a tué le serpent Dahâka ². Le nom de Vaêkereta rappelle le vâi ou espace intermédiaire situé entre le ciel et la terre, et le mot Dujak, qu'on est étonné de rencontrer parmi les lieux créés par Ormuzd, désigne ordinairement l'enfer.

L'insertion de noms de lieux imaginaires au milieu d'une liste géographique donne à tout le premier fargard une couleur assez moderne. Les noms de ville qui y sont cités n'ont d'ailleurs rien d'archaïque : la forme Baghdhî (Bactres), si nous la comparons à la forme Bakhtari, qui se trouve sur les inscriptions des Achéménides, et au grec Βάκτρα, montre un affaiblissement des consonnes qui, comme l'a fait remarquer M. Spiegel, laisse déjà pressentir la forme moderne Balkh. Je n'insiste pas ici sur l'âge qu'il convient d'attribuer au premier fargard; il me suffit d'avoir montré qu'il n'y a aucune raison pour le placer à une époque plus reculée que le reste des livres zends; encore moins ce chapitre pourra-t-il servir de point de départ pour démontrer la haute antiquité de l'Avesta.

¹ Vendidad, II, Gr.

² Ibid. I, 68.

Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on retrouve les noms mythiques des textes sacrés, mêlés, à partir du vme siècle de l'ère chrétienne, aux spéculations astronomiques et géographiques des Arabes et des Persans. Le Vardjemquerd, ou, comme il est appelé le plus souvent, le Djemguerd, est, pour les auteurs de cette époque, un pays situé sous l'équateur, à l'extrémité orientale du monde; il a pour capitale Târeh (عاره), corruption pour Bâreh (عاره), qui n'est autre que le mot var, comme l'a reconnu avec raison M. Reinaud 1. A partir de cette époque, le mot kerd (كرد), au lieu d'être interprété comme un ancien participe du verbe kere «faire, » fut pris pour le substantif عرد cité, fort, » et Djemquerd signifia, pour les Persans et les Arabes, « le château de Djem. » Par une rencontre trop frappante pour que nous n'y voyions pas un emprunt, les Indous donnèrent le nom parfaitement identique de Yamakota « château de Yama, » à un pays fabuleux, situé à l'équateur, à l'est du monde, et ce nom s'introduisit, sous la forme Djemkout (جكرت), chez les Arabes, chez lesquels il fit double emploi avec Djemquerd.

Le nom de var, qu'on a rencontré plusieurs fois dans les pages précédentes, paraît avoir joué un rôle important dans la cosmologie de l'ancienne Perse. Le Bundehesch² définit le var une source d'eau; il en cite neuf, qu'il place dans les contrées avoisi-

M. Reinaud, Géographie d'Abou'lféda; Introduction générale, t. I, p. coxin et coxxi, note.

Anquetil , Zendavesta , II , p. 395.

nantes de l'Iran. Mais ce que nous avons vu du var de Yima nous autorise à penser que telle n'était pas, dans le principe, la vraie signification de ce mot; il désignait une enceinte imaginaire, ayant pour chef une des divinités de la religion mazdéenne. Peutêtre l'astrologie n'est-elle pas étrangère à cette conception, et faut-il reconnaître dans les vars les différents royaumes planétaires et sidéraux.

Si cette conjecture est fondée, elle viendrait à l'appui de l'étymologie que nous proposons pour le mot keshvar (کشور). On sait que les Parses divisent la terre en sept parties appelées keshvars (en zend karshavare), disposées symétriquement autour d'un centre qui est l'Iran. Nous trouvons déjà cette division appliquée à la terre dans l'Avesta, où l'on rencontre assez souvent l'expression gam haptô-karshavairim1, la terre aux sept keshvars. Mais il est vraisemblable que les keshvars, avant d'être considérés comme une division terrestre, ont désigné sept mondes distincts, répondant aux sept planètes. Quoique les noms soient assez difficiles à expliquer, on reconnaît clairement qu'ils n'expriment aucune idée géographique; ce sont des termes abstraits, composés de manière à se correspondre deux à deux. Les voici :

(Karshavarem) Arezahê Çavahê Fradadhfshu

(Le keshvar) du mérite. du profit. qui crée les troupeaux.

Burnouf, Journal asiatique, 1846, I, p.-140, note.

(Karshavarem) Vidadhfshu (Le keshvar) qui multiplie les troupeaux.

Võuru-barsti Võuru-jarsti Qaniratha-bâmya

D'après les Parses eux-mêmes, le ganiratha (le khounnerets d'Anquetil) représente à lui seul la terre tout entière 1. Le Minokhired dit qu'à moins d'être dieu ou démon, l'on ne peut passer d'un keshvar dans l'autre. La première partie du mot, karsha, veut dire fossé. Quant à la seconde partie, varem, j'y reconnais le mot var, de sorte que le nom Karshavarem signifie une enceinte céleste pourvue d'un fossé. Cette représentation, qui peut paraître bizarre au premier abord, s'est conservée dans la cosmographie du manichéisme; le ciel, suivant Mani, est entouré d'un large fossé qui défend Dieu et les anges contre les agressions des démons². Il est vrai que le mot karshavare figure dans les textes zends sans la terminaison neutre; mais la déclinaison de l'Avesta se trouve dans un tel état de décomposition, qu'il ne faut pas s'étonner de cette irrégularité 3. La persistance de la syllabe var dans le pazend késvar et le

¹ M. Spiegel, Die traditionelle Literatur der Parsen, p. 106; Bundehesch, chap. xx.

² M. Flügel, Mani und seine Lehre, p. 119.

On trouve la forme karsvairé, qui est probablement un locatif, dans un passage d'ailleurs très-irrégulièrement construit du Yaçna, LVI, xII, 3.

persan keshvar rend peu vraisemblable la supposition qui fait de vare un simple suffixe.

Après avoir désigné les sept cieux planétaires, ce terme a été employé pour marquer une division géographique, et, comme nous l'avons dit plus haut, il est déjà usité en ce sens dans l'Avesta. L'idée des sept cieux n'en est pas moins restée familière au parsisme; ils sont nommés et décrits dans l'Ardaviraf-nameh. Ils ont passé dans le judaisme de la dernière époque, ainsi que dans la cosmographie chrétienne, où ils ont produit, par contre-coup, les sept cercles de l'enfer, et ils se retrouvent dans le Coran. Pas plus que les keshvars, les dvîpas de l'Inde ne paraissent s'être rapportés dans l'origine à la terre, et l'on pourrait être tenté de les croire empruntés, comme le yamakota, à la Perse, si les conceptions astrologiques n'étaient pas tout aussi familières aux Indous qu'aux Iraniens.

Le mot paradis, qui a pénétré par l'hébreu et le grec dans toutes les langues modernes de l'Europe, est originaire de la Perse : pairidaéza veut dire un enclos ¹. Nous ne trouvons pas ce mot employé dans l'Avesta dans son sens mythique; mais on en peut reconnaître la seconde partie, daéza, dans une locution persane qui équivaut à notre paradis terrestre, et dont nous allons dire quelques mots, kang-diz

¹ Dans la description d'une cérémonie de purification, on lit ces mots : aétadha hé aété mazdayaçna anhão zemô pairidaézam pairi daézayan. « Alors ces mazdayaçniens feront sur cette terre un enclos. » (Vend. V, 146.)

D'après le Bundehesch, le Kang-diz est un pays où séjournent les bienheureux, voisin du Vardjemguerd; Massoudy en fait une grande ville, fondée par Kaī-Khosrou aux extrémités de l'Orient et habitée par plusieurs empereurs de la Chine¹. Dans Firdousi, c'est le château d'Afrasiab, pris d'assaut par l'armée des Iraniens². La science géographique persane s'est emparée du Kang-diz, comme elle a fait du Vardjemguerd; c'est à partir de ce lieu qu'elle compte les degrés de longitude. La première partie du nom se trouve une fois dans l'Avesta³, sous la forme kanhû, que les Parses traduisent par kangdiz; mais l'étymologie de kanhû est obscure.

Le sens de daéza n'offre, au contraire, point de difficulté. Daêza répond exactement au sanscrit deha, qui est seulement employé dans le langage philosophique pour désigner le corps, comme enveloppe matérielle de l'âme; mais le féminin dehí, usité dans les Védas, est resté plus près du sens primitif, et marque une levée de terre, un rempart *. Tel est aussi le sens de daéza; pairidaéza répond donc à notre mot circonvallation.

· Les Parses se sont servis de ce terme, ainsi que

² Schah-Nameh, édition de M. Mohl, t. IV, p. 99.

3 Aban-yesht, cardé, XIV.

Voyez Introduction à la Géographie d'Abou'lféda, p. ccxx.

Ayam svådur iha madishtha äsa yasye 'ndro vritrahatye mamåda | purüni yaç cyantna çambarasya vi navatim nava ca dehyo han. | « Voilà quel était le doux et enivrant breuvage dont Indra s'enivra pour tuer Vritra, anéantissant les nombreux efforts de Çambara et ses quatrevingt-dix-neuf remparts. » (Rig-véda, VI, XLVII, 2. Cf. VII, 6, 5.)

de var, pour marquer des lieux fabuleux. Si nous en jugeons par le Schâh-Nameh, qui reproduit avec la plus grande fidélité les conceptions de la vieille mythologie iranienne, il semble qu'il y ait eu un grand nombre de daêzas; le château de Bâhman (ور المجاب), le château blanc (ماهي عنه), le château d'airain (رويتين عنه), lesquels, comme le Kang-diz, sont conquis par les héros fabuleux de l'Iran, sont, ainsi que le Vardjemguerd, le souvenir encore reconnaissable d'anciennes spéculations mythiques ou astronomiques 2.

¹ Schâh-Nameh, édition Mohl, t. II, p. 541; t. IV, p. 99; ibid. p. 536. Le moyen âge chrétien se faisait du paradis terrestre une idée qui se rapproche beaucoup des châteaux ou dizs du Schâh-Nameh. On se figurait le paradis entouré de hautes murailles et slanqué de tourelles. (M. Alfred Maury, Essai sur les légendes pieuses, p. 86.) D'après une légende qui, suivant toute apparence, vient de l'Orient, Alexandre s'en va à la conquête du paradis terrestre; il arrive jusqu'aux murs de la forteresse, qu'il ne réussit pas à franchir. (Zacher,

Alexandri Magni iter ad paradisum.)

² C'est à des représentations de ce genre qu'il faut rapporter le passage suivant de Celse, conservé par Origène (Apologie, VI, 22): «Les Perses ont quelque chose de semblable (à l'échelle de Jacob) dans leurs cérémonies de Mithra; ils ont une figure symbolique représentant les deux grands mouvements du ciel, d'une part le mouvement des étoiles fixes, de l'autre celui des planètes, et le passage des âmes à travers ces astres. Cette figure est une échelle (en grec κλίμαξ, probablement des enceintes concentriques disposées par échelons), avec sept portes, et une huitième porte au-dessus. La première porte est de plomb, la deuxième d'étain, la troisième de cuivre, la quatrième de fer, la cinquième d'un mélange de métaux, la sixième d'argent, la septième d'or. Ils attribuent la première à Saturne, la seconde à Vénus, etc. » Comparez aussi le célèbre passage d'Hérodote sur les sept enceintes d'Echatane, peintes de différentes couleurs (Hist. I, 98).

Les observations que nous venons de faire se touchent toutes par un point, c'est que la Géographie de l'Avesta est essentiellement fabuleuse. Il ne faut pas nous laisser induire en erreur par les Parses; aucun peuple n'a pratiqué l'évhémérisme d'une façon plus complète. Tous les noms sont historiques pour eux; il n'y en a peut-être pas un seul qui doive l'être pour nous. Dans les prétendus rois de l'ancien Iran, on a reconnu des divinités védiques; les contrées mentionnées dans les livres zends, à l'exception de quelques noms aisément reconnaissables, n'ont pas plus de réalité que les personnages. Cette absence de tout renseignement positif est un des caractères les plus singuliers de l'Avesta; on n'y trouve même pas le nom du peuple pour lequel il a été composé. Les livres zends sont une mine inestimable pour la mythologie comparée; ils ont la plus haute valeur pour le critique qui étudie les religions; mais le géographe a peu de chose à y prendre, et l'historien ne saurait assez s'en défier.

LE BRAHME TCHENGRÉNGHÂTCHAH.

PAR M. MICHEL BRÉAL.

Tous les lecteurs du Zend-Avesta d'Anquetil-Duperron connaissent Tchengrenghatchah (حِنگرنگهاچة), le brahmane converti par Zoroastre, dont le nom,

s'il faut en croire le traducteur français, figure dans les livres zends. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rassembler le petit nombre de faits qui concernent ce nom, et de reconnaître quel est le personnage qui se cache derrière cette appellation barbare.

Anquetil possédait au nombre de ses manuscrits le Tchengrénghátchah-namèh1, poëme en langue persane, qui, comme on le verra plus loin, a dû être composé dans l'Inde à une époque assez récente. C'est là qu'il trouva (chap. iv et v) le récit qu'il inséra dans sa Vie de Zoroastre. On y raconte, en effet, que le bruit de la réforme religieuse de l'Iran s'étant répandu, l'un des plus célèbres brahmanes de l'Inde, Tchengrénghâtchah, écrivit au roi Goustasp une lettre où il traitait le Prophète d'imposteur et se chargeait de le confondre. Les deux rivaux furent mis en présence; mais Zoroastre, ne donnant pas même à son adversaire le temps de lui adresser les questions qu'il s'était promis de lui poser, les lui montra résolues par avance dans l'Avesta. Tchengrénghâtchah se rendit à une marque aussi évidente de l'origine sacrée du livre, embrassa la loi nouvelle, et quatre-vingt mille sages de l'Inde suivirent son exemple.

L'Orient a donné naissance à un grand nombre de récits de ce genre: l'un des plus connus est le Çankaradigvijaya, ou la Conversion des contrées par Çankara². On y représente Çankara, l'un des plus

1 Fonds d'Anquetil, 10. Supplément d'Anquetil, 13.

² Voyez sur cet ouvrage les Asiatic Researches, xvi, p. 11; le

499

illustres philosophes védantistes, comme triomphant successivement par sa science de douze sectes différentes et les convertissant à sa doctrine. Le Tchengrénghâtchah-namèh est composé sur le même plan. Qu'Anquetil ait fait entrer un récit moderne dans sa Vie de Zoroastre, cela n'a rien de surprenant; car, on peut le dire sans manquer de respect à la mémoire de l'intrépide et illustre savant, il a composé cette biographie sans aucune critique, à l'aide de renseignements de tout âge et de toute provenance. Mais ce qui est plus singulier, il retrouve le même personnage en deux endroits des livres zends. Voici le premier, tel qu'il est dans la traduction d'Anquetil¹:

"J'invoque et je célèbre le premier des cieux, le premier de la terre, le premier des êtres aquatiques, le premier des animaux terrestres, la première des grandes productions, le premier des êtres brillants et intelligents, le premier des Tchengrénghâtchahs saints, purs et grands."

Il faut traduire:

"Je loue et j'appelle les chefs des êtres célestes, les chefs des êtres terrestres, les chefs des êtres aquatiques, les chefs des êtres qui sont sous le ciel, les chefs des êtres ailés, les chefs des êtres rapides, les chefs des êtres à marche pesante, purs, chefs de pureté."

Çankara de M. Fr. Windischmann, et M. Lassen, Indische Alterthumskunde, IV, p. 618 et 838.

¹ Vispered, I, 1; Anquetil, I, 11, p. 84.

Pour comprendre ce passage, il faut se rappeler que, suivant les croyances mazdéennes, chaque ordre d'êtres dans la création a son chef: celui des êtres célestes est Ormuzd, celui des êtres terrestres est Zoroastre, celui des êtres aquatiques le poisson Kar-mahi, et ainsi de suite¹. Le mot qui, par une certaine analogie de son, a amené l'erreur d'Anque-til est canranhâcanm, génitif pluriel de canranhâkhs. Ce mot doit se décomposer, comme l'a fait voir M. Windischmann², de la façon suivante: canra et hâkhs. Il marque les animaux munis de sabots et signifie proprement corneis pedibus sequens.

Dans l'autre passage, qui est tiré du Mithra-yesht, canranhâkhs est placé comme épithète à côté du mot gâus « vache 3. » Anquetil traduit ainsi : « Frappez..... ce Darvand cruel qui prend la voie du bœuf de Tchengrénghâtchah 4. » Par une note, le traducteur nous fait entendre qu'il découvre dans ce passage une allusion de Zoroastre au respect superstitieux porté par les Indous à la vache. Le sens véritable, lequel aurait besoin d'explications qui seraient déplacées en cet endroit, paraît être celui-ci:

«La vache à la marche pesante s'en va tristement sur la route de l'erreur.»

Nous avons ici un exemple de la façon dont Anquetil interprète les textes zends : il ne s'en rap-

2 Mithra, p. 34.

4 Anquetil, II, p. 211.

^{1.} Voy. M. Fr. Spiegel, Vispered, I, 1, traduction, n. 1.

Mithra-yesht. IX, 38. (Cf. Mithra de Windischmann.)

porte pas toujours à ses maîtres, les Parses, et il introduit à l'occasion ses propres conjectures dans la traduction. Nous n'avons pas besoin de dire, en effet, que la version pehlvie ne fait mention nulle part de Tchengrénghâtchah.

Il nous reste à chercher quel est le véritable nom du brahmane qu'une légende moderne des Parses met en présence de Zoroastre. Dans le Desatir, ce livre apocryphe dont M. de Sacy a démontré l'origine relativement récente 1, il est question aussi de brahmanes convertis par le prophète iranien. L'un s'appelle Bias (بياس), et l'on a reconnu avec raison en lui Vyâsa, l'auteur fabuleux des Védas; l'autre est nommé Senkerâkâs (سنكرآكاس), et le commentaire persan prend soin de nous expliquer que sous ce nom est désigné Tchengréngâtchah 2 (چنکرنکاچه). En comparant ces deux formes entre elles, on reconnaît dans les deux premières syllabes, جنكر, le nom du philosophe védantiste Cankara, cité plus haut, et qui, dans la prononciation moderne, doit sonner Chenker. Quant à la fin du mot, c'est une corruption du sanscrit âcârya (en prakrit, âcayya) « maître », surnom ordinaire de Çankara; Tchengrénghâtchah n'est autre que Çankarâcârya. Les Indous n'ont jamais perdu le souvenir de cette identité: on le voit par le Dabistan, où les traducteurs, renseignés sans doute par la tradition indienne, mettent en note à Tchengrénghâtchah le nom sanscrit de ce personnage.

¹ Journal des Savants, 1821. - 1 Desatir, I, p. 190.

Çankara ayant vécu vers le milieu du vm° siècle de l'ère chrétienne 1, nous avons la certitude que le Desatir, le Dabistan et le Tchengrénghâtchah-namèh ne remontent pas à une époque plus éloignée. Mais il n'y a aucun doute que ces trois ouvrages, et surtout le dernier, sont plus modernes. On comprend aisément les raisons qui ont pu porter un Parse à opposer Vyâsa, l'auteur présumé de toute la littérature brahmanique, à Zoroastre qui est en quelque sorte le Vyâsa de l'Iran. Quant à Çankara, c'est le rôle de vainqueur des hérétiques, que lui attribuent le Çankaradigvijaya et quelques autres écrits du même genre, qui l'a sans doute fait choisir pour marquer par sa défaite la supériorité du prophète de la Perse.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIETÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 AVRIL 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Sont proposés et nommés membres de la Société :

MM. Gustave GARREZ, à Paris;

Pierre Willems, docteur en philosophie et lettres, à Hasselt, Belgique.

M. Lassen, Indische Alterthumskunde, IV, p. 838.

Il est donné lecture d'une lettre de Son Exc. le Ministre de l'instruction publique, par laquelle il renouvelle la souscription de son ministère au Journal asiatique. Des remercîments seront adressés à M. le Ministre.

On lit une lettre de la Société asiatique de Londres, par laquelle elle annonce la publication trimestrielle de son Journal, et invite les auteurs à faire remettre, francs de port, les ouvrages qu'ils désirent voir annoncés dans le Journal.

M. Belin écrit de Constantinople sur la publication du traité de commerce et du tarif turc, et annonce l'envoi d'un

exemplaire imprimé du traité et tarif.

Le secrétaire donne lecture des comptes de l'année 1861 et du budget de 1862. Renvoyé à la Commission des Censeurs.

Le président annonce à la Société que M. Wüstenfeld va publier une édition complète du Dictionnaire de géographie de Yakout.

M. Barbier de Meynard exprime l'espoir que M. Wüstenfeld pourra se servir du manuscrit de Constantinople, qui paraît être le plus correct des manuscrits connus de Yakout.

M. Barbier de Meynard rend compte d'un ouvrage persan qui a été présenté dernièrement à la Société, et qui porte le titre de Medjma ul Awsaf (recueil de descriptions), par Mirza Senghilakh, lithographié à Constantinople.

M. Reinaud annonce un supplément à son mémoire sur la Mésène, dans lequel il se propose de donner quelques nouveaux développements qu'il regarde comme très-impor-

tants.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. Mémoires d'histoire orientale, suivis de mélanges de critique, par M. Defrémeny. Seconde partie. Paris, 1862, in-8°.

Par la Société. The Journal of the Bombay Branch of the Royal asiatic Society. Janvier 1862. Bombay, in-8°.

Par la Société. The Journal of the Royal Asiatic Society of

Great Britain and Ireland. Vol. XIX, part. 2. Londres, 1861, in-8°.

Par l'Ambassade. Tarif des douanes turques, publié par les soins de l'ambassade de France. Constantinople, 1862, in-4°.

Par la Société. Proceedings of the Royal geographical Society of London. Vol. VI, n. 1. Londres, 1862, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 MAI 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le docteur Goldenblum, à Odessa, qui exprime son désir de faire partie de la Société.

Sont présentés et nommés membres de la Société :

MM. Vanucci (Arro), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Florence;

Le docteur Goldenblum (A. J.), à Odessa.

M. le président annonce que la séance mensuelle du mois de juin n'aura pas lieu, et sera remplacée par la séance annuelle.

M. l'abbé Bargès donne lecture de quelques observations sur le papyrus araméen dont il vient de publier le texte et la traduction. Renvoyé à la Commission du Journal.

M. Pauthier donne au Conseil des détails sur les manuscrits français de Marc Pol dont il s'est servi pour l'édition de cet auteur qu'il va publier.

OUVBAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par le Gouvernement anglais. Results of a scientific mission to India and High Asia, by the brothers Schlagintweit. Vol. II. Londres, 1862, in-4°. (Avec un atlas.)

Par l'auteur. Traité de météorologie, de physique et de gal-

vanoplastie, par M. Soliman al-Haraïri (en arabe). Paris, 1862, in-8°.

Par l'auteur. Indische Alterthumskunde, von Chr. LASSEN. Vol. IV, part. 2. Leipzig, 1861, in-8°.

Par la Société. The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland. Vol. XIX, n° 3. Londres, 1862, in-8°.

Par l'auteur. Papyrus égypto-araméen, expliqué pour la première fois par l'abbé J. J. Bargès. Paris, 1862, in-4°.

— Libri Psalmorum David Regis et Prophetæ, versio a R. Yaphet ben Heli Bassorensi Karaīta, auctore decimi seculi, arabice concinnata; punctis vocalibus instruxit et latinitate donavit J. J. Barges. Paris, 1862, in-4°.

Par l'auteur. Des affinités des langues transgangétiques avec les langues du Caucase, par H. de Charencey. Caen, 1862, in-8°. (Extrait des Mémoires de l'Académie de Caen.)

AMBASSADE DE L'HISTORIEN TURC VAÇIF-EFENDI EN ESPAGNE (1787-1788); traduit sur la relation originale.

Le singulier récit qu'on va lire a été trouvé dans les archives de la Porte par un membre du Conseil de l'instruction publique, Djevdet efendi, qui l'a inséré dans le tome III de son intéressante Histoire de la Turquie moderne, dont le cinquième volume vient de paraître il y a quelques mois. L'auteur et le principal acteur de ce récit est Vaçif-efendi, dont la Chronique, imprimée à Constantinople en 1804, est bien connue par les emprunts que lui a faits M. de Hammer. Ce morceau n'est ni un mémoire diplomatique ni une description à la turque de l'Espagne et de ses mœurs, mais un simple rapport écrit à la hâte sur ce ton de supériorité dédaigneuse que les Osmanlis affectaient alors dans leurs relations avec l'Europe. Les prétentions excessives de l'envoyé du sultan, l'irritabilité de l'orgueil castillan, les libéralités peu spontanées du premier, la lésinerie de ses hôtes, tout

cela, raconté avec une pointe d'humeur qui en rend la lecture assez piquante, ajoute une page récréative à l'histoire anecdotique de la cour sous le règne rigoriste et économe de Charles III.

Avant d'écouter Son Excellence, disons deux mots des événements qui motiverent sa mission. Jusqu'à la fin du xviii siècle, les rapports de l'Espagne avec la Turquie furent rares et hostiles. Depuis la bataille de Lépante, le cabinet de Madrid avait essayé, à trois reprises différentes et toujours sans succès, de nouer des relations plus cordiales avec la Porte, lorsque, en 1779, le comte Paolini fut chargé par son gouvernement de négocier avec elle un traité d'alliance et de commerce sur les bases de la capitulation que don Carlos, roi des Deux-Siciles, avait obtenue avant de devenir roi d'Espagne sous le nom de Charles III. Le but que se proposait ce prince était d'obtenir l'appui de la Turquie contre les régences barbaresques, dont les pirates infestaient les côtes de la Catalogne et de l'Andalousie; il s'engageait en retour à réparer les fortifications de Gibraltar et à interdire l'accès du détroit aux puissances en guerre avec la Turquie. Soit que le Divan n'eût pas une entière confiance dans la coopération de l'Espagne, soit qu'il lui répugnât de s'opposer au djihad (guerre sainte) que ses coreligionnaires faisaient dans les eaux de la Méditerranée, il refusa pendant deux ans de répondre aux ouvertures de Paolini. Cependant la crainte de jeter l'Espagne dans l'alliance russe détermina les Turcs à ouvrir des conférences pour la discussion du traité en litige. Elles furent longues et pleines d'incidents fâcheux pour l'amour-propre du plénipotentiaire espagnol. Ce dernier allait être réduit à demander ses lettres de rappel, lorsque, grâce à l'intervention de la France, un traité en vingt et un articles fut conclu entre les deux États (décembre 1781). L'échange des ratifications fournit de nouveaux prétextes aux lenteurs traditionnelles des bureaux turcs, et ce ne fut que cinq ans plus tard que, sur les instances du représentant de Charles III, le sultan consentit à envoyer pour la

première fois un ambassadeur en Espagne. On fit choix de Vaçif-efendi, à qui son talent d'écrivain, autant que l'habileté qu'il avait déployée dans les négociations de Bucharest (1772), avait valu le grade de reis-esendi, de khodja du Divan et de sous-secrétaire d'État (umeddji). Vaçif, qui joignait à ces charges celle d'historiographe de l'empire, accepta avec joie une mission qui flattait autant sa vanité que son penchant à l'observation et à l'étude. Il s'empressa de consier à Enveri-esendi la plume (je devrais dire l'encensoir) de chroniqueur officiel, et partit avec une suite nombreuse pour l'Espagne, où il résida pendant quelques mois. A son retour il adressa à la Porte, selon l'usage ottoman, le rapport suivant, dont le style est aussi simple et naïf que la rédaction de son journal de cour est prétentieuse et surchargée.

« Partis de Top-hana le dimanche 15 de ramazân 1201 , nous arrivâmes le mercredi q du mois de schawal (août) en vue de Barcelone, capitale de la Catalogne, qui est une des provinces maritimes de l'Espagne. Nous tirâmes quelques coups de canon pour avertir de notre arrivée le chef de la quarantaine; il se présenta, et, après nous avoir adressé les questions d'usage, il s'éloigna en promettant de revenir promptement. Plusieurs heures s'écoulèrent sans que nous le vissions reparaître; enfin, las d'attendre, nous fimes avec le canon un second signal pour hâter son retour. Il revint alors, et pressé par nous de s'expliquer sur les motifs de ce retard, il répondit : « Les règlements de la quarantaine sont chez nous d'une grande importance. La peste vient de se « montrer dans l'île de Minorque. Le roi de France et notre « souverain le roi d'Espagne, vivement préoccupés de cette « nouvelle, nous ont donné les ordres les plus rigoureux « pour refuser la libre pratique aux navires venus d'Egypte, « de Constantinople et d'Afrique. En outre, le général com-« mandant de la place, n'ayant pas été prévenu de votre arrivée, et n'ayant pas reçu d'instructions sur la réception 1 30 juillet 1787.

qu'il doit faire à un étranger de votre rang, vous prie de « youloir bien agréer ses excuses et d'aller mouiller dans le « port de Minorque. » Je représentai au directeur du lazaret que cet incident produirait un fâcheux effet à la Sublime-Porte ; que Minorque se trouvait à une assez grande distance, et que, d'ailleurs, j'étais porteur d'une lettre dans laquelle l'ambassadeur d'Espagne à Constantinople m'assurait que notre quarantaine se ferait à Barcelone. Après de longs pourparlers, je finis par déclarer au directeur que, s'il persistait dans son refus, j'étais décidé à m'en retourner en détruisant les cadeaux dont j'étais porteur. Cette menace triompha de sa résistance, et l'autorisation de prendre terre nous fut accordée. La journée du lendemain fut consacrée aux préparatifs du débarquement et à l'aménagement du local qui devait nous recevoir. Le jour suivant je quittai le bord avec dix personnes de ma suite, et, après avoir passé sur un pont nouvellement construit, je me rendis dans le lazaret où le reste de mon escorte ne tarda pas à me joindre.

« Barcelone, en raison de son importance, est habitée par une garnison nombreuse, commandée par un des généraux les plus distingués de l'armée. Cet officier supérieur, suivi de toutes les autorités militaires de la province, vint me recevoir sur le quai de débarquement, et, après m'avoir présenté ses excuses de la façon la plus courtoise, me conduisit au lazaret. Pendant tout notre séjour dans cet établissement, la palissade qui l'entourait fut encombrée d'une foule de curieux qui nous salusient de loin; notre costume était pour eux un spectacle nouveau et qui paraissait les plonger dans un profond étonnement. Le vingt-septième jour de notre quarantaine, lorsque les médecins eurent soumis chaque homme à un examen minutieux, nous sortimes en grand cortége. Bien que le lazaret ne soit qu'à un quart d'heure de marche de la ville, nous mîmes près de cinq heures pour faire ce trajet, tant la foule accourue sur notre passage était considérable.

« Barcelone est une des principales villes de l'Espagne, et

les habitants en font remonter l'origine à Hercule; sous la domination musulmane elle était nommée la ville du Paradis. Elle est entourée d'une double enceinte fortifiée et d'un large fossé; le port est très-bien défendu, car le voisinage des Algériens impose aux Espagnols l'obligation d'exercer une surveillance incessante sur cette côte.

« Informés que le roi et son fils étaient impatients de nous voir, nous quittâmes Barcelone au bout de six ou sept jours et continuâmes notre route vers la résidence royale. Cinq jours après nous passions par Tortose, et le dixième jour nous arrivions à Valence. Cette province est la plus peuplée de l'Espagne, aussi la foule qui se portait sur notre passage, tandis que nous nous rendions à l'hôtel, était si compacte, que les soldats eurent de la peine à nous frayer un chemin à travers cette populace. Le général qui commandait à Valence, le même qui avait enlevé Minorque aux Anglais1, était chargé par le roi de nous recevoir; il nous informa qu'il voulait nous donner à dîner et nous pria d'envoyer nos cuisiniers à l'avance. Nous agréâmes son invitation, et nous prîmes congé de lui après le repas. Comme j'avais donné au général de Barcelone une bourse très-richement ornée, je crus devoir faire un semblable cadeau au commandant de Valence; il m'envoya en retour deux bouteilles d'huile d'olives. On peut juger par ce seul trait du naturel sordide et avare des Espagnols.

« Valence est sur les bords d'un fleuve et à trois milles de la mer; elle est environnée de jardins et de vergers. La ville de Schatiba (Xativa ou San-Felipe) et les deux forteresses nommées Alicante et Peniscola dépendent de cette province.

« Après avoir couché une nuit à Valence, nous continuâmes notre voyage et arrivames en vingt-six jours à La-

L'Espagne ayant pris part à la Intte de la France contre l'Angleterre, en exécution du pacte de famille, le duc de Crillon s'empara de Minorque, et força le général Murray à capituler, après une défense de huit mois (février 1782). Vaçif veut parler sans doute d'un des généraux espagnols placés sous les ordres du duc de Crillon.

Granja, où le roi résidait alors. Le maître des cérémonies et le premier drogman vinrent nous chercher dans les voitures de la cour, et nous conduisirent au logis qui avait été disposé pour nous à une demi-heure de la résidence royale. Un personnage de distinction, faisant les fonctions de mihmândar', me recut au haut de l'escalier et s'informa de mes nouvelles de la part du roi; il fut bientôt suivi d'un autre officier chargé de m'offrir neuf plateaux couverts de toute sorte de sucreries. Dès que je sus le rang du maître des cérémonies, je lui offris une tabatière enrichie de pierreries. Il revint le lendemain et me présenta une liste des formalités de l'audience royale et de tout le cérémonial usité en Espagne. « Réglez-vous, lui répondis-je, sur les lois de l'éti-« quette ; mais sachez que les usages européens ne sont pas en vigueur chez notre souverain. " Il me dit alors que, d'après la coutume du pays, je devais d'abord rendre visite au premier ministre. « J'y consens, répliquai-je, mais ce sera « incognito; car autrement je ne dois faire aucune visite avant « d'avoir été recu par le roi. » Cette question souleva entre nous une longue controverse, et je ne l'emportai qu'après une vive résistance de sa part. Mon refus jeta ce fonctionnaire dans une si grande perplexité, qu'en prenant congé de lui je crus devoir le rassurer en lui répétant que le but de ma mission était de consolider la paix et l'amitié entre les deux États.

« Le logement qu'on mit à ma disposition à La Granja pouvait à peine contenir le personnel de la mission, et les présents. Cependant, ne voulant pas soulever de nouvelles difficultés, je fermai les yeux sur cet inconvénient. J'appris alors qu'on me réservait une réception de simple ministre

¹ On nomme ainsi, particulièrement en Perse, l'officier chargé par le roi de recevoir à la frontière les ambassadeurs étrangers ou autres personnages de distinction et de les conduire jusqu'à la capitale, en les défrayant de toutes leurs dépenses. C'est une faveur d'autant plus recherchée par les Persans, que celui qui est chargé d'une pareille mission s'arrange de façon à la rendre très-lucrative, en forçant les malheureux paysans à racheter fort cher le droit de réquisitions et de corvées que lui confère un ordre du souverain.

de seconde classe. Les ambassadeurs des autres puissances auprès de la cour d'Espagne, et, en particulier, l'ambassadeur russe, se firent fort, quelque blessante que me parût la coutume européenne, de me la faire accepter et de triompher de mon opiniâtreté. Ils essayèrent, en effet, dans une longue conférence, de me persuader de la nécessité où j'étais d'accepter ce traitement. A cela je répondis que mon titre était, il est vrai, celui de ministre de seconde classe, mais que je ne pouvais être assimilé aux envoyés de ce grade; que ma mission, ayant pour but de consolider une alliance nouvellement établie, était une mission extraordinaire; que personnellement je jouissais à la Sublime-Porte d'un rang considérable; qu'enfin chaque gouvernement avait un cérémonial différent. Cette réponse ranima la discussion; mais, grâce à Dieu, j'obtins ce que je demandais, et il fut convenu que le traitement d'ambassadeur extraordinaire me serait décerné. La cour d'Espagne me tint parole, et me rendit des honneurs si exceptionnels, que les autres ambassadeurs en furent piqués et ne purent dissimuler la jalousie qu'ils en éprouvaient.

Tous les gentilshommes de la cour qui étaient restés à Madrid, dont La Granja est à la distance de quatorze heures, recurent l'ordre de venir assister à la réception. Cette cérémonie fut fixée au dimanche suivant. Dès le matin, un des maîtres des cérémonies se présenta avec cinq chevaux du roi pour transporter les présents que nous étions convenus d'envoyer d'avance. Je fis placer dans un carrosse vingt ferdeh (paniers) de café moka et un service complet. Trois chevaux, parés de harnais finement brodés et d'une selle enrichie de pierres précieuses, marchaient ensuite conduits en laisse par des valets. Chaque cadeau était porté par un homme spécial, et mon mirakhor (grand écuyer), monté sur un cheval caparaçonné avec luxe, prit la tête du cortége et s'avança lentement vers le palais. Le temps était magnifique, et la foule, que la curiosité avait attirée, se pressait avec un étonnement bienveillant sur le chemin que suivait le cortége.

J'appris depuis que nos présents, en raison de leur rareté, n'avaient pas été estimés à moins de cinq mille bourses. On me raconta aussi que le roi et ses enfants, dans leur impatience de les voir, étaient montés sur la terrasse du palais au moment où les porteurs entraient dans la cour d'honneur Une heure après, je me mis moi-même en marche avec une lenteur solennelle. Celui de mes attachés qui remplissait en cette circonstance les fonctions de kiahia 1, monté sur un cheval harnaché splendidement, tensit au-dessus de sa tête la lettre impériale dont les coins étaient tenus par des tchokadars2 en costume de cérémonie; je m'avançais à leur suite, vêtu d'une pelisse ornée de fourrure et d'un turban kiatibi (de secrétaire); autour de moi marchaient vingt-cinq kavas (archers) et trois tchaouchs (huissiers) en grand costume, portant la canne à pomme d'argent. Six gentilshommes de la chambre du roi et plusieurs gardes du corps à pied et à cheval nous précédaient de quelques pas, au son des tambours et de la musique militaire. J'avais à ma droite et à ma gauche plusieurs personnages de haute distinction, et derrière moi mon drogman et le premier drogman de la cour. Nous arrivâmes ainsi, au nombre de cent cinquante environ, dans le château, où les régiments étaient alignés sur dix rangs. A mesure que je m'avançais, les officiers sortaient des rangs et venaient me saluer. Je renonce à décrire le concours de peuple que ce spectacle avait réuni sur notre passage. Cinq ou six rangées de spectateurs se pressaient sur les balcons, et l'on m'a assirmé que des senêtres avaient été louées cent piastres. Des voitures, des chariots encombrés de curieux stationnaient dans les rues, et rendaient notre marche plus lente et plus difficile.

«En entrant dans l'intérieur du château, je fus reçu sur

Altération du mot persan ketkhouda, agent, substitut; ici il est pris dans le sens de premier secrétaire.

² Valets de pied. Avant la réforme du sultan Mahmoud, le grand vézir ne sortait jamais sans être escorté par deux cents tehokadars portant à la ceinture un fouet garni de chaînes d'argent.

la première marche de l'escalier par les introducteurs, qui me conduisirent avec de grandes marques de respect dans la salle du trône. Le roi se tenait debout, ayant à sa droite le premier ministre, à sa gauche le gouverneur général des Indes, les généraux et les premiers dignitaires de la couronne. Je pris alors très-respectueusement la lettre impériale des mains de mon kiahia, je la portai trois fois à mes lèvres, puis, la tenant élevée au-dessus de ma tête, je m'avançai devant le roi d'un pas cadencé et majestueux. Lorsque je fus en face de ce prince, je lui adressai le discours suivant d'une voix sonore:

« Voici la lettre pleine de bienveillance que le plus grand « et le plus noble roi de la terre, l'illustre, l'élevé, le puis-« sant, le généreux Empereur, mon bienfaiteur et mon maître « Sa Hautesse sultan Abdul-Hamid-Khân, fils de sultan Ahmed-« Khân, fils de sultan Mehemet-Khân, adresse à Sa Majesté « le noble et distingué roi d'Espagne¹. J'ai été choisi pour » porter, en qualité d'ambassadeur, cette lettre impériale et « les présents qui l'accompagnent, dans le but de consolider « la paix que le gouvernement espagnol désirait, et de rendre » plus étroits les liens de l'amitié et de l'alliance entre les » deux États. »

«En achevant ces mots, je présentai la lettre au roi. Ce souverain, âgé de soixante et quinze ans, et affligé d'un tremblement nerveux que la solennité de cette lettre redoublait encore², tendit la main pendant près de deux minutes sans pouvoir la saisir; il fallut que le premier ministre vînt à son aide et la lui présentât. Le roi me remercia alors publiquement des bons offices qui avaient hâté la conclusion de la paix entre l'Espagne et la Porte: il me témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus affectueux, et dit en terminant : « J'espère que désormais les sujets et les négo-

علاوه اولنوب عادية المارة علاوه اولنوب علاوه المنوب علاوه المنوب

¹ Vaçif se sert du mot djinab, «excellence,» pour désigner le roi d'Espagne, et réserve hazret «majesté» pour le sultan. La même gradation est observée dans les épithètes qu'il donne aux deux souverains.

ciants de nos États respectifs jouiront d'une sécurité coma plète. La sincérité de mes sentiments à l'égard du souverain « de la race d'Osman ne peut être mise en doute; car lorsqu'un ennemi puissant menaçait la petite Espagne1, la Porte « m'offrait de me secourir avec ses armées. C'est un service «dont je ne perdrai jamais le souvenir. » A cela je répondis que le gouvernement impérial n'avait fait que suivre, dans cette circonstance, les inspirations généreuses dont il est constamment animé. Tandis que je prenais congé et me retirais selon les règles de l'étiquette, le roi me dit que ses enfants étaient impatients de me voir. En effet, des que j'eus quitté la salle du trône, je rencontrai les trois princes et la princesse fille du roi, qui m'accueillirent avec une extrême courtoisie. Puis un carrosse de gala me ramena chez moi.

« La coutume, en Espagne, exige que tout ambassadeur nouvellement venu donne un dîner officiel à ses collègues et aux grands. Mais le roi, désirant m'épargner les dépenses de cette réception, avait décidé que le dîner serait offert en mon nom par le premier ministre. Je crus pouvoir accepter sans difficulté cette dérogation à l'usage, et une heure après mon retour, un employé vint me chercher pour me mener chez le ministre. Celui-ci me recut sur le seuil de la salle à manger, où l'on avait dressé des tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent. Le même jour je remis à ce haut fonctionnaire les lettres qui lui étaient adressées par Son Excellence le grand vézir.

«Le caractère hautain des Espagnols et leur ignorance des usages du gouvernement impérial les portaient à me traiter sur le pied d'égalité avec les envoyés des autres puissances. Le chancelier et le maître des cérémonies, Arménien né à Jérusalem, et d'une perversité sans égale, se rendirent un jour chez moi en compagnie du premier drogman, et mirent sur le tapis la question des présents que je devais of-

L'auteur entend sans doute par l'expression kutchuk Ispania le royaume des Deux-Siciles que Charles III avait possédé avant d'hériter de la couronne d'Espagne.

frir aux princes et aux princesses du sang, au premier ministre, au vice-roi des Indes et à tous les grands de la cour, suivant leurs grades. Ils énumérèrent les présents que leur ambassadeur avait offerts à la Sublime-Porte, et me demandèrent la réciprocité. A cela je répondis : « Lorsque mon « gouvernement envoie un ambassadeur à un empereur ou « à un roi, cet ambassadeur ne présente des cadeaux à per-« sonne autre qu'au souverain. C'est un usage constant, « connu de tous, et sur lequel vous pouvez interroger les « ambassadeurs étrangers résidant à Madrid; il ne m'appar-« tient pas d'y déroger. Les envoyés des autres puissances « font, il est vrai , des présents aux fonctionnaires de la Porte; a mais il n'y a pas d'exemple que cet usage ait été adopté « par nos propres envoyés; ou du moins, si ces derniers s'y « conforment quelquefois et de leur propre mouvement, c'est « un effet de leur générosité naturelle, et non l'exécution « d'une exigence diplomatique. » A toutés les raisons que je développai devant eux, aux allusions très-vives et aux reproches même que je leur adressai, ils opposèrent tant d'arguments insoutenables et étrangers à la question, qu'il me fut impossible de les convaincre. Ils finirent par me déclarer que si je persistais dans mon refus je n'obtiendrais pas une seconde audience du roi, et que les présents que j'avais destinés à ce prince me seraient renvoyés. « El bien! m'écriais je, veuillez donner des ordres pour mon départ immédiat! » - « Vous aurez une réponse dans une ou deux heures, » me dirent-ils en s'éloignant.

« Cependant les représentants des puissances amies de la Porte me firent avertir que je ne pourrais vaincre le naturel arrogant et présomptueux des Espagnols, et que je devais chercher à faire savoir au roi ce qui s'était passé dans cette conférence. Le roi, averti par des tiers obligeants, commença par manifester ses regrets du langage tenu par ces deux fonctionnaires, et surtout de la menace qui m'avait été faite de ne pas m'accorder une seconde audience. Mais il ajouta: « Bien que l'usage d'offrir des cadeaux à d'autres qu'aux sou-

verains ne soit pas adopté par la diplomatie ottomane, u M. l'ambassadeur de la Porte m'obligerait personnellement « s'il voulait bien distribuer quelques curiosités provenant de Constantinople. » Un pareil langage ne me permettait plus de résister, et j'envoyai les objets suivants achelés par moi à Constantinople. Le prince héritier présomptif de la couronne reçut un sabre dont la poignée était enrichie d'or, un fusil doré et monté en argent, cinq châles de l'Inde à fleurs brodées en or, deux turbans, une pièce d'hermine, un poignard dont le manche était couvert de diamants, et quelques parfums. A la princesse sa femme j'offris un poignard; un fusil et un sabre, plus un riche équipement complet de bain. Au premier ministre, un poignard et l'équivalent de ce que j'avais offert au prince héritier. Enfin les chanceliers, le colonel des gardes du corps, qui était très-considéré à la cour, le premier drogman, les introducteurs des ambassadeurs, etc. reçurent de ma part dissérents souvenirs. Nonseulement ni le roi ni la cour ne m'offrirent des cadeaux analogues aux miens, mais la valeur des rations (tain) qui m'étaient assignées ne suffit pas à couvrir mes dépenses. On se ferait difficilement une idée de la pénurie et de la disette qui désolent l'Espagne. Ainsi, les trois moutons que nous consommions chaque jour coûtaient douze piastres l'un; l'huile fine, deux piastres; une voiture de bois à brûler, quarante piastres (mais je reconnais que cette voiture était fort grande); une volaille, quarante paras, et ainsi de suite.

« Sur l'invitation du roi, j'allai visiter un de ses jardins remarquable par la beauté des arbres, le nombre des bassins et des statues dont il est orné. Un autre jour, le général grand maître de l'artillerie vint me prendre et me conduisit à Ségovie, ville située à deux heures de La Granja. Après m'avoir donné à dîner en son hôtel, il me fit visiter l'école militaire. Je parcourus les salles d'études au moment de la leçon : elles étaient garnies d'instruments de mathématiques; toutes sortes de figures relatives à l'attaque, à la défense des places, aux manœuvres de l'armée, etc. étaient repré-

sentées sur les murailles. Les maîtres et les élèves, appartenant tous aux premières familles du pays, y sont entretenus aux frais du roi. On me donna ensuite le spectacle d'une mine et du tir de bombes et d'obus préparés depuis un mois. Bien que la pluie contrariât ces opérations, le talent des instructeurs me parut incontestable. Ségovie est une ville ancienne, pleine de vestiges de la domination musulmane et chrétienne; on m'y montra les manufactures où se tissent de splendides étoffes, et un hôtel des monnaies qui tombait en ruines.

«Le roi devant quitter La Granja pour se rendre à l'Escurial, je fus invité à aller dans cette dernière ville un jour avant la cour. Je partis donc le 17 du mois de zoul-hiddjeh¹, et descendis dans la maison qu'on avait préparée pour la lé-

gation près de l'Escurial.

« Vu la rareté des chevaux en Espagne, on se sert, pour le transport des voitures, de mulets, qui sont très-agiles et très-vigoureux; mais ce genre d'attelage est d'une cherté incroyable. Ainsi de La Granja à l'Escurial, pour un trajet de huit heures que l'on fait en trois relais, on nous compta soixante et dix réaux, ce qui équivaut à cent quatre-vingt-douze piastres et demie. Trois jours après son arrivée, le roi me donna une nouvelle audience; il me demanda si le séjour de l'Escurial me plaisait, et m'invita à une partie de chasse pour le lendemain. Quoique d'un âge avancé, ce prince est si passionné pour ce divertissement, qu'il ne s'en prive que trois jours dans l'année. Aussi il abandonne les soins du gouvernement à ses ministres, et surlout au premier ministre, qui jouit d'un pouvoir absolu. Celui-ci, bien différent de ses collègues, est un homme rompu aux affaires et très-enclin à l'adulation; il ne prononce jamais le nom de son maître sans le faire suivre de l'épithète de grand.

« Six grands d'Espagne et le corps diplomatique assistaient seuls à cette partie de chasse. Le roi et son fils, en passant devant nous, nous saluèrent en ôtant leur chapeau, et nous

Octobre 1787.

répondimes avec déférence à cette courtoisie. Puis la chasse à courre commença; un cerf ayant été pris, le roi lui fit ouvrir la poitrine, en retira un os de la grosseur d'une dent, en essuya le sang avec son mouchoir; puis tirant de sa poche un morceau de papier, il enveloppa cet os et me le donna, en m'assurant que c'était un remède efficace dans les accouchements laborieux; il ajouta même quelques explications sur la manière de l'employer. Aussitôt les assistants m'entourèrent en me félicitant d'un air où perçait la jalousie. « Nous « donnerions, me dirent-ils, tout ce que nous possédous pour « être honorés d'une pareille faveur. » Après cela, le roi partit pour la pêche, et je retournai à mon logis.

"L'Escurial qui, dans le principe, était un monastère, renferme une riche bibliothèque. Quand les Espagnols triomphèrent des Arabes, ils réunirent tous les livres musulmans et les placèrent dans deux salles de ce monastère. L'incendie dévora l'une de ces collections, qui renfermait douze mille volumes. Celle qui existe encore compte environ cinq mille volumes, dont le catalogue imprimé me fut offert. Les ouvrages européens occupent l'étage inférieur, et à l'étage supérieur sont rangés les livres musulmans, parmi lesquels je vis, non sans de vifs regrets, plusieurs copies anciennes du Coran, et un nombre considérable d'ouvrages relatifs à la

jurisprudence, à la théologie et aux traditions.

Avant de me rendre à Madrid, on m'invita à visiter El Pardo, château de plaisance que le roi se disposait à habiter quelque temps. Je parcourus le château et les jardins, qui sont très-riants et renferment de vastes bassins. Pendaut toute la durée de mon séjour (à Madrid), une foule innombrable se porta à ma rencontre, surtout pendant le repas; nos usages semblaient l'étonner beaucoup, et les musiciens et chanteurs qui avaient accompagné la mission obtinrent un grand succès. Les seigneurs qui, par l'ordre du roi, me requirent à leur table chacun à leur tour, crurent devoir nous régaler aussi de leur musique, laquelle nous parut insupportable. Le premier ministre vint me faire visite à trois reprises

différentes, ce qui est contraire aux lois de l'étiquette espagnole; aussi eut-il bien soin de me dire qu'il voulait me prouver de la sorte son respect pour le gouvernement im-

périal.

«Tolède, l'ancienne capitale du royaume, a été abandonnée pour Madrid, dont le climat est préférable. Le palais du roi est bâti sur le bord d'une rivière, et toutes les maisons sont en pierres. Les jardins sont remplis de plantes originaires du Nouveau Monde; nous y remarquâmes, entre autres, une fleur qui s'agitait et tremblait sur sa tige dès qu'on en approchait le doigt. A une heure de Madrid, dans la petite ville de Menkara, nous vîmes creuser des canaux de navigation semblables à ceux qui sont en France; ils doivent relier Madrid au séjour de l'erreur, Lisbonne, qui est la capitale du Portugal, et mettre ainsi l'Espagne en communication avec l'Océan. Grâce à l'activité qui préside à ces travaux, ils sont déjà très-avancés. Les fruits sont rares à Madrid, et viennent généralement de l'Andalousie; les raisins ont une pulpe épaisse.

Enfin, après un séjour de quatre mois et demi, je reçus la réponse à la lettre impériale, et je quittai Madrid pour m'embarquer dans le port de Carthagène. Je dois noter ici un fait étrange: A mon arrivée en Espagne, le fonctionnaire qui vint à ma rencontre me dit que l'usage de la cour n'était pas de donner une pelisse de fourrure et un cheval aux ambassadeurs ottomans, et il me remit trois mille cinq cents réaux, comme l'équivalent du présent que j'aurais dû recevoir. Je fus bien étonné d'apprendre, en partant, que cette somme avait été portée en compte dans l'état de mon traitement de séjour. En outre, bien que les drogmans de l'ambassade d'Espagne reçoivent de la Porte une pension de dix

Le règne de Charles III fut, en effet, signale par des mesures favorables à l'agriculture et au commerce. C'est à ce prince qu'on doit le canal d'Aragon, qui porte la fertilité dans les campagnes de Tudèle et de Sara gosse, et met les petits bûtiments de la Méditerranée en communication directe avec la Navarre.

piastres par jour, ceux qui faisaient partie de ma mission ne recurent pas une obole, et c'est moi qui fus obligé de les gra-

tifier d'une indemnité de six cents piastres.

« Le douzième jour après mon départ de Madrid j'arrivai à Murcie, ville qui ressemble à Séville. C'est un séjour agréable; la population aime le plaisir et paraît être impudente et d'humeur querelleuse. Trois jours après j'étais à Carthagène. Là je congédiai le colonel et les quatre officiers qui m'avaient accompagné, après leur avoir donné des présents dignes de la splendeur de l'empire ottoman. La ville et le port de Carthagène sont bien fortifiés et pourvus d'un arsenal ainsi que d'ateliers militaires; mais les environs sont si arides, que c'est de Murcie que viennent tous les approvisionnements. La population se compose de marins et d'un assez grand nombre de voleurs; aussi les habitants ne s'aventurent pas dans les rues dès que la nuit est venue. Nous nous embarquâmes sur une frégate que le gouvernement espagnol avait mise à notre disposition; mais le vent, d'abord savorable, étant devenu contraire, nous fûmes obligés de relâcher à Malte pour réparer nos avaries. Je profitai de cette circonstance pour soulager par des aumônes proportionnées à mes ressources les prisonniers musulmans détenus dans l'ile. *

Ici se termine la relation de l'envoyé turc qui, au rapport de Djevdet-esendi, revint à Constantinople le 5 du mois de schâbân 1202. Mais Vaçis a cru devoir ajouter au récit de sa mission quelques considérations sur la situation générale du pays qu'il venait de parcourir, et ses rapports avec la régence d'Alger. Je me bornerai à traduire le passage suivant, qui n'est pas dépourvu d'intérêt. Après avoir parlé de la puissance de l'Espagne sous Charles-Quint, et examiné les causes qui ont amené sa prompte décadence, il ajoute:

a Tous les trois ans l'Espagne envoic dans les mines du Nouveau Monde cinq ou six millions de travailleurs; mais le plus grand nombre succombe sous l'influence de ce climat meurtrier. Aussi la population diminue de jour en jour, les bras manquent à l'agriculture, et c'est à l'Afrique que ce pays demande une grande partie de sa subsistance. C'est pour cette même raison que la coûr d'Espagne use de tant de ménagements envers le souverain de Fez. Ce dernier, en échange des grains qu'il vend à des prix élevés, reçoit de l'or et de l'argent en lingots; il les fait convertir en monnaies par le gouvernement espagnol, auquel il envoie, à cet effet, la matrice portant l'exergue de l'avers et du revers; puis il fait venir les espèces dans son pays, évitant ainsi les frais de fabrication. Le fait que je rapporte est bien connu à Madrid.

« Le traité de paix que les Algériens ont conclu avec l'Espagne est tout à leur avantage 1. Une des stipulations de ce traité portait que les douze cents prisonniers espagnols retenus à Alger seraient rachetés au prix de mille réaux par tête; mais lorsque les fonds destinés à cet usage arrivèrent à Alger, les musulmans réclamèrent la rançon de ceux qui étaient morts durant leur captivité, et l'Espagne dut en passer par là. Indépendamment des cinq cents bourses, des bijoux et autres objets précieux que le roi a envoyés au gouverneur d'Alger, l'Espagne s'est engagée dans ce traité à payer une forte somme pour la conclusion de la paix et à fournir annuellement un certain matériel à la marine et aux arsenaux d'Alger. J'étais à Madrid lorsque arrivèrent les présents adressés au roi par le bey; ils consistaient en trois chevaux, deux lions et quelques autruches, et encore, pour mieux marquer son dédain à l'égard de ses voisins, le bey, au lieu de faire accompagner ces présents par un de ses of-

On sait qu'une des plus constantes préoccupations de Charles III fut de châtier l'insolence des pirates algériens qui désolaient les côtes de l'Andalousie et de la Catalogne. En 1775, la flotte espagnole, renforcée par les bâtiments de Naples et de Malte, opéra un débarquement devant Alger; mais elle fut repoussée après un combat meurtrier. Deux expéditions, tentées en 1784 et 1785, n'eurent pas un plus grand succès. Cependant le dey, affaibli par des divisions intérieures, céda aux conseils de la Porte, et conclut avec le cabinet de Madrid une paix qui ne devint définitive qu'en 1788, après le départ de l'ambassadeur ottoman.

ficiers, s'est contenté de les remettre au consul d'Espagne, qui est venu les présenter à son gouvernement. Ce n'est pas tout. Il avait été convenu que le bey rachèterait les cent et quelques prisonniers algériens qui étaient restés au pouvoir des Espagnols. Lorsqu'il fut mis en demeure de remplir ses engagements, il répondit : « Ces captifs sont des coquins et « des lâches dont je n'ai que faire, sinon ils ne se seraient « pas laissé prendre! » Cette détermination causa un vif désappointement au cabinet de Madrid, qui n'eut garde d'en laisser transpirer quoi que ce soit à l'étranger. Il s'empressa d'écrire au souverain de Fez pour l'inviter à réclamer ces prisonniers, lui promettant de les lui remettre sur-le-champ. Celui-ci, mû par l'intérêt de la foi musulmane, adhéra à cette proposition, recut les prisonniers, leur accorda une petite indemnité pécuniaire et des vêtements, et les renvoya au bey d'Alger. L'Espagne s'en consola en répandant dans le public le bruit qu'elle avait simplement déféré au vœu de son allié le roi de Maroc. On peut juger, par ces exemples, de l'humilité avec laquelle elle se courbe, plus que tous les autres gouvernements infidèles, devant le pieux mépris des Algériens. C'est ainsi qu'après la conclusion de la paix elle a dû racheter, au prix de quarante mille réaux, deux galions de sa propre marine que les musulmans d'Alger venaient de capturer, et détensient sous prétexte que les signatures n'étaient pas encore apposées au bas du traité. J'ai vu de mes propres yeux, à Barcelone, un corsaire algérien s'emparer dans le port même de deux bâtiments génois, et les emmener sous les yeux de la population groupée sur les hauteurs voisines, où elle poussait des cris de terreur. Pour moi, je rendis grâce à Dieu de cette prouesse des musulmans. L'Espagne a une capitulation avec Tripoli, et elle est en pourparlers avec Tunis pour en conclure une pareille. L'échange très-actif des correspondances entre les deux États autorise à croire que le traité ne tardera pas à être conclu. Je demandais un jour à Madrid à un personnage important de la ville d'Alger, quel intérêt avait poussé le bey à faire la paix

avec une puissance dont il tirait de si grands profits pendant la guerre. « Le plus que puisse durer cette paix, me répon« dit-il, c'est trois ans. En attendant, les avantages que nous
« avons acquis précédemment nous restent, et l'indemnité
« qui nous est payée nous aidera à prendre patience pendant
« ces deux ou trois ans. Tout est donc pour le mieux. » Il entendait par là que le traité de paix était pour l'Espagne un coup
d'épée dans l'eau. Enfin, à l'annonce de la guerre avec la
Russie, des corsaires algériens se sont emparés, dans le détroit de Ceuta, de deux bâtiments russes chargés de vins, et
les ont vendus à l'Espagne, y compris le chargement, bien
au-dessus de leur valeur, sous prétexte que ces bâtiments
étaient trop grands pour servir dans la marine du bey. Je
les ai vus dans le port de Carthagène quand je quittai l'Espagne. »

BARBIER DE MEYNARD.

ESSAYS ON THE SACRED LANGUAGE, WRITINGS AND RELIGION OF THE PARSEES, by Martin Haug, P. D. Bombay, 1862, in-8°, 268 pages.

M. Haug a entrepris de grouper dans un volume les résultats de ses études sur les livres de Zoroastre, et cette œuvre est un service notable que le savant directeur du collége de Pouna rend aux lettres orientales. Le livre se divise en quatre parties. La première expose l'historique des recherches sur la religion des Guèbres, donne un aperçu des opinions des auteurs classiques et orientaux, et rend compte, naturellement au point de vue de l'auteur, des tentatives faites en Europe depuis Anquetil du Perron.

La seconde partie du livre, une esquisse de la grammaire zende, est une œuvre de beaucoup d'application et de conscience, et certainement la partie la plus intéressante du volume. Dans les quatre-vingts pages (p. 42-119) qui sont consacrées à l'étude grammaticale de l'idiome bactrien, le lecteur trouvera la presque totalité des formes qui sont conservées dans les restes des œuvres zendes, classées systématiquement.

M. Haug procède, dans le troisième livre, à donner un aperçu du Zendavesta et des livres des Parses. Les cent pages de son travail (p. 119-224) sont en grande partie remplies par des fragments de Zoroastre, dont la version est, dans beaucoup de passages, très-recommandable, sinon certaine. Le public savant sait que l'auteur s'est fait connaître surtout par une édition de la dernière partie du Yaçna, appelée les Gátha, et écrite dans un langage poétique et plus ancien que celui qu'on retrouve dans la première partie du même recueil, dans le Vendidad et les Yeshts. Seulement je ne crois pas qu'il faille employer le mot dialecte pour déterminer la différence de deux formes d'ailleurs extrêmement rapprochées l'une de l'autre. La désignation de dialecte s'emploie uniquement pour désigner des variations linguistiques contemporaines, mais usitées dans des régions diverses, et on ne saurait s'en servir pour distinguer des dissemblances comparables aux nuances qui séparent le langage de Lucrèce de celui de Virgile. Le quinzième chapitre de l'Exode n'a jamais été regardé comme étant écrit dans un autre dialecte que le quatorzième. M. Haug voit, dans ces anciennes parties, les traces de mesure rhythmique, et on ne peut nier que, dans beaucoup de cas, ses idées paraissent très-plausibles, bien que, dans d'autres, les dispositions qu'il croit reconnaître soient moins visibles.

Cette partie du livre contient l'application pratique d'une idée que M. Haug a déjà développée ailleurs: la distinction entre avesta, l'ancien texte; zend, le commentaire, et pâzend, le commentaire du commentaire. L'auteur aurait pu comparer, ce qui ne lui semble pas présent à l'esprit, la Bible, la Mischna et la Gemara, pour donner quelque force à son opinion, quoique la Bible, l'avesta hébraïque, ne paraisse pas dans cette forme de livre continu dans le Talmud. Mais cette distinction, quoique ingénieuse, se détruit d'elle-même par son application. M. Haug trouve dans quelques lignes trois

rédactions, et les exemples qu'il donne (p. 200 et suiv.) sont si peu concluants, que quelques-uns sembleraient plutôt prouver l'unité de la rédaction, d'autant plus que les commentaires sont superflus, par exemple, p. 207:

Avesta. «Ceux qui ne mangent pas n'ont pas de forces ni pour mener une vie vigoureuse, ni pour faire les travaux

d'agriculture, ni pour engendrer d'enfants forts. »

Pazend. « Tous les êtres n'existent que par leur nourriture; sans elle, ils devront mourir. »

Pourquoi cette dernière phrase est-elle plutôt pazend que zend, comme le savant auteur l'admet si souvent dans des cas

analogues?

Ainsi, dans le quatrième fargard du Vendidad, M. Haug (p. 208) trouve l'avesta dans le commandement de tenir son engagement, le zend dans la spécification de ses promesses, et le pazend dans la pénalité qui menace le transgresseur. Mais dans ce chapitre tout se tient, et le pazend de M. Haug n'est certainement pas d'une époque autre que la partie qu'il attribue à l'avesta.

J'aimerais mieux maintenir l'idée que l'avesta signifie le rétablissement de la foi ancienne; le zend, la loi, et le pazend le commentaire en langue vulgaire et d'une origine postérieure. Aussi, si l'on admet le témoignage des Orientaux, il faudrait s'y tenir et ne pas oublier que, selon eux, Zoroastre parut portant l'avesta et le zend, tandis que, selon M. Haug, le zend est lé commentaire de beaucoup plus récent que l'avesta.

Mais à part cette exagération de principes, dont l'abus s'est justement fait remarquer sur le terrain biblique, nous pouvons applaudir à un grand nombre d'aperçus nouveaux et heureux. Nous avons néanmoins des réserves à faire sur beaucoup d'étymologies, et contre l'inobservance des règles que l'auteur a lui-même posées dans la grammaire. Quand, par exemple, M. Haug contracte, pour faire sa mesure de onze syllabes, pitâ, père, en ptâ, nous ne rejetons pas cette étymologie seulement parce qu'en zend on devrait au moins

dire flå. Ensuite l'explication souvent répétée d'akô manô par non-esprit est plutôt digne de Fichte que de Zoroastre; je préfère le sens de manvais, parce qu'akô se trouve en opposition avec vakyô, meilleur, et parce qu'on en trouve le superlatif, acista, ce qui serait impossible si le mot désignait une né-

galion.

Nous devrons nous occuper de la quatrième partie, qui traite de la religion de Zoroastre. Tout ce qui, dans l'exposition de M. Haug, a rapport à la relation existante entre la religion brahmanique et le dualisme, est bien traité; quant au développement des notions philosophiques et de l'absence du monothéisme, nous ne saurions admettre la confusion qui, selon M. Haug, nous a empêchés, nous autres, de distinguer entre la philosophie et la théologie de Zoroastre. Nous ne pouvons pas nous payer de mots pour ne pas voir ce qui est écrit dans les textes du sage bactrien; nous n'avons pas les éléments nécessaires pour dire avec M. Haug que sa théologie était monothéiste et sa philosophie dualiste (p. 255). L'auteur prétend que des gâthas ressortait clairement le monothéisme de Zoroastre: nous, au contraire, nous croyons y voir des preuves directes pour admettre un dualisme absolu.

M. Haug rend le mot ahura, dans sa version, par Dieu vivant, et, si on lit quelques versets du deuxième gâthâ ou gâthâ ustavaiti dans sa traduction anglaise, on pourrait y voir l'invocation d'un monothéiste; mais le premier gâthâ ou gâthâ ahunavaiti détruit cette idée, et la traduction de M. Haug, acceptable dans ses parties principales, la combat ². Le bon esprit et le mauvais esprit sont deux jumeaux qui sont de toute éternité. Nous citons la traduction de M. Haug:

« Au commencement, il y eut une paire de jumeaux, deux esprits, chacun d'une-énergie particulière; ce sont le bon-esprit et le mauvais esprit en pensée, parole et action.

' Yaçna, xxxx, on lit patarem et patrem; Yaçna, xxxv, patá.

² Yarna, ch. xxx. Néanmoins il y a beaucoup de passages qui résistent encore à toute interprétation suffisante; c'est même la grande majorité.

« Et ces deux esprits unis créèrent en premier lieu, l'un, la réalité, l'autre, la non-réalité.

De ces deux esprits il faut choisir un, ou le mauvais, qui est la cause des plus exécrables actions, ou le véritable esprit saint.

« Vous ne pouvez pas appartenir à eux deux à la fois ¹. »

Ces extraits suffiront pour démontrer l'existence réelle du dualisme.

Le savant auteur parle aussi longuement de la personnede Zoroastre, et fait justice de l'opinion qui, contraire à tous les témoignages anciens, avait fait de Zoroastre un contemporain de Darius I". Mais il émet également quelques opinions qui, pour être neuves, n'en sont pas moins exposées à ne pas satisfaire les esprits sérieux. M. Haug voit dans le nom de Zoroastre, Zarathustra, un appel significatif, ayant le sens de grand prêtre2, et non pas un nom propre; le prophète serait un grand prêtre (zaruthustra) de la famille des Cpitama. Jusqu'ici on avait vu dans les mots Cpitama Zarathustra une épithète suivie d'un nom propre, et nous permettrons de persister dans cette opinion. En examinant l'opinion de M. Haug, on se demande d'abord comment donc s'appelait le grand prêtre de la race des Cpitama, car nous en saurions bien la généalogie et l'état, mais nous en ignorerions toujours le nom. Et nous pourrions parfaitement rendre compte des . noms de son père, de sa mère, de sa fille même; mais celui du personnage principal nous resterait inconnu. L'idée de M. Haug, qui voit dans Zarathustra un prêtre, provient d'une interprétation, erronée selon nous, d'un passage très-difficile. du dix-neuvième chapitre du Yaçna, et où, au surplus, quelques éditions ont, au lieu de Zarathustra, Zarathustrya, le zoroastrien.

Après Zoroastre, viendront un jour trois autres prophètes dont les deux premiers sont nommés, par les Guèbres d'au-

Il nous est difficile de nous rendre compte de ce sens,

L'étymologie de zarat, sauscrit garat, vieux, et ustra, sanscrit uttara, pêche contre les premières règles de la philologie iranienne.

jourd'hui, Oshder et Oshdermah, en persan, اهمين أله أله الهمال . Ce nom, dont la forme antique a été longtemps inconnue, a été identifié par nous avec les noms qui se trouvent dans le Yesht Farvardin, Ukhsyaderma et Ukhsyaderemâh. M. Haug assimile ce nom à Hukhsathra Mão, mais les Persans en auraient

fait المشعرماة

Ainsi, malgré quelques réserves, nous n'hésitons pas à recommander le travail de M. Haug à l'étude des savants spéciaux comme un livre qui résume très-utilement presque l'ensemble des travaux faits sur les livres zends. Néanmoins nous ne finirons pas cet article sans nous exprimer, dans l'intérêt même de M. Haug, sur le ton peu justifié qu'il prend, surtout à l'égard de M. Spiegel, qui a également bien mérité de ces études. M. Haug s'abuse s'il croit que le public refusera au savant professeur d'Erlangen «toute capacité scientifique et tout sens philologique, » uniquement parce que M. Haug a a découvert » que c'est là « le caractère distinctif de toutes ses publications. » Pendant six longues pages, M. Frédéric Spiegel est ainsi traité; et M. Haug nuit apparemment à son adversaire, qui ne l'a jamais atlaqué, beaucoup moins qu'à lui-même par la manière hautaine dont il parle d'un savant de mérite, et par des jugements téméraires que l'arrêt de l'opinion a déjà infirmés.

Nous ne savons pas si M. Haug a raison de parler de ses principes philologiques qui manqueraient à M. Spiegel², ou de dire que Burnouf (p. 23) « n'avait pas, jusqu'à un certain

י Ce nom est complétement le persan ביינים אשידרם אחשידרם את pour אשידרם את pour אשידרם ביינים. Le contexte de ce passage met cette identification au-dessus de tout doute.

² Par exemple, M. Haug ne traduit pas l'Honover, mais dit un peu cavalièrement que le sens est: «Il faut croire aux deux vies et au maître de toute chose pure.» Il explique yathá (comme), ahá (les deux vies), vairgó (doivent être choisies, c'est-à-dire il faut y croire), athá (ainsi), vatus (le maître), asád-sit haca (de toute chose pure, doit être reconnu). On pourra dire à M. Haug que ahá, étant un nominatif de duel selon lui, doit avoir son épithète au duel, et non pas au singulier; que le mot haca (ex), avec l'ablatif, ne se met pas pour un simple génitif.

point, le don de faire de saines étymologies, » et « que ses connaissances des anciennes formes du sanscrit étaient trop superficielles. » Mais nous savons qu'il y a un moyen de faire reconnaître son mérite et de se faire pardonner ses erreurs, c'est d'être juste envers les autres et d'être indulgent envers leurs défauts; franchement nous désirons voir M. Haug être plus équitable envers les hommes qui se dévouent aux mêmes études, et nous lui souhaitons de ne pas prendre comme modèle d'urbanité son grand maître de Gœttingue.

J. OPPERT.

LES RUINES D'ANI, capitale de l'Arménie, sous les rois Bagratides, aux x° et x1° siècles. — Histoire et description, par M. Brosser; (2° partie, p. 1-xv1 et 93-176. Atlas de 21 pl.) — Pétersbourg, 1861; in-4°.

Dans une précédente note (avril-mai 1861), j'ai rendu compte de la première partie du livre de M. Brosset, qui comprend la description des ruines de la cité royale d'Ani; dans celle-ci je parlerai de l'histoire même de cette ville, qui forme la deuxième partie de l'ouvrage. L'histoire d'Ani, telle que nous la lisons, n'est pas l'œuvre personnelle de M. Brosset, car il a soin d'indiquer dans une note que c'est une traduction extraite du Voyage du père Minas dans le Léhastan (Pologne). M. Brosset a eu parfaitement raison de s'arrêter au texte du savant voyageur arménien, texte qu'il a rectifié et commenté toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Après la destruction d'Ani, les habitants de cette ville émigrèrent, et quelques-uns d'entre eux passèrent en Pologne, où ils forment encore à présent une colonie importante. L'histoire de ces Arméniens fixés en Europe a été récemment écrite par M. X. Zachariaziewicz, qui l'a publiée dans sa langue maternelle à Lemberg (1842). Mais la partie la plus intéressante, selon nous, du travail de M. Brosset

consiste dans les notes qui lui sont propres et surtout dans les additions à l'histoire d'Ani, qui pour la plupart fournissent des textes épigraphiques nouveaux ou plus parfaits, et qui jettent une lumière véritable sur l'histoire de la ville royale des Bagratides à l'époque de l'occupation arménienne. C'est là, par exemple, que l'on trouve le texte le plus complet de la fameuse inscription de Marmachen, si souvent publiée et commentée, et sur laquelle M. Brosset a dit enfin le dernier mot. L'appendice qui suit l'histoire d'Ani et les additions est consacré à la description du couvent d'Aïrivank et à Mékhitar, auteur arménien du XIII siècle. Le monastère d'Aïrivank est situé à huit kilomètres au N.-E. de Garnhi; sa fondation remonte aux premiers temps de l'introduction du christianisme en Arménie. C'est un composé d'édifices construits sur le sol et de cavernes creusées sous la terre, formant tantôt des églises ou des chapelles, tantôt des cellules et des salles qui firent l'admiration du regrettable et savant voyageur Dubois de Montpéreux. Le père Chahkhathounof en a donné une longue description dans son livre intitulé Description d'Edchmiadzin, et c'est cette partie du livre du savant prélat arménien que M. Brosset a traduite et commentée dans son appendice. Les détails que M. Brosset consacre ensuite à Mékhitar d'Aïrivank et à son Épitome sont fort curieux, d'autant plus que personne avant lui n'avait songé à s'occuper de cet écrivain. L'attention appelée sur Mékhitar, on a bientôt vu paraître une édition du livre de cet auteur à Moscou, due à M. Jean-Baptiste Emin, auquel la science est déjà redevable de tant de productions scientifiques et de tant de textes des auteurs de sa patrie. Mais il est dans le livre de M. Brosset une partie non moins curieuse que celle dont je viens de parler, et qui, bien qu'elle n'ait pas trait spécialement au titre principal de l'ouvrage, n'en sera pas moins très-goûtée par les orientalistes, je veux parler de l'introduction placée en tête de la seconde livraison de la Description d'Ani. Dans cette introduction, qui offre en premier lieu un résumé des études et des progrès de la science arménienne, résumé où sont exposés et discutés avec soin, et toujours avec une indulgence marquée, les travaux élaborés par l'école moderne, M. Brosset a passé en revue les ouvrages de tous les arménistes, sans en exclure aucun. Pour mon compte, je ne puis qu'être flatté de la place que M. Brosset m'a donnée parmi ceux qui se livrent à l'étude de l'archéologie et de la littérature arméniennes, et les éloges qu'un juge aussi compétent veut bien me prodiguer m'obligent à ne point m'exprimer, comme j'aurais désiré le faire, sur un livre qui mérite d'être lu et consulté avec fruit, et que je regrette de ne pouvoir assez louer par un sentiment de convenance que les lecteurs comprendront. M. Brosset termine son introduction par un examen de l'architecture et de la sculpture religieuses en Arménie et en Géorgie; les pages qu'il consacre à ce traité abrégéd'archéologie arménienne sont le premier essai tenté jusqu'à présent sur cette matière, et je ne mets pas en doute que l'exemple de M. Brosset n'engage bientôt les explorateurs à continuer et à pousser plus à fond une étude qui ne peut manquer de modifier les idées des archéologues de l'Europe sur certains principes d'architecture, dont le siège est en Orient, et qui n'ont jamais pris naissance en Occident, comme on le croit généralement.

VICTOR LANGLOIS.

Traité de météorologie, de physique et de Galvanoplastie, rédigé en arabe d'après les meilleurs auteurs français, par M. Soliman al-Harairi. Paris, 1862, in-8° (263 pages).

M. Soliman al-Haraīri est un des Orientaux qui travaillent le plus infatigablement à rendre accessibles à leurs compatriotes les sciences européennes. Il a publié, il y a quelque temps, une traduction arabe de la Grammaire de Lhomond, pour faciliter aux Arabes l'étude du français, et aujourd'hui il leur donne un traité sur les sciences indiquées dans son titre, pour lequel il a su créer des termes techniques dans sa langue natale, qui, grâce à la flexibilité du verbe, a une précieuse facilité à se prêter à de nouvelles nuances de sens. Elle s'accommode aujourd'hui des termes de la science moderne, comme elle s'est autrefois approprié les idées et les nuances du langage philosophique des Grecs, et des hommes comme M. Soliman al-Haraîri font une véritable œuvre de civilisation en travaillant au rapprochement de deux races que tant de barrières réelles et imaginaires séparent encore. — J. M.

Dictionnaire japonais-français, contenant: 1° la transcription des mots et exemples japonais; 2° les caractères japonais; 3° l'interprétation; traduit du dictionnaire japonais-portugais composé par les missionnaires de la compagnie de Jésus, et imprimé en 1603 à Nagasaki, le japonais en caractère romain et le texte en portugais, et revu sur la traduction espagnole du même ouvrage, rédigée par un père dominicain, et imprimée en 1630 à Manille, le japonais également en caractères latins, publié par Léon Pagès. Première livraison (pag. 1-200, prix de la livraison: 12 fr. 50 c.); il y aura trois autres livraisons de 200 pages chacune, et une livraison complémentaire. Paris, 1862, in-8°.

Ce long titre donnera une idée très-exacte de l'édition française du dictionnaire originairement composé en portugais par le père Rodriguez. M. Pagès ajoute, dans un petit avis préalable, que le dictionnaire sera suivi d'un abrégé de la grammaire japonaise et d'une liste des mots français accompagnés de leur traduction en japonais, pour tenir provisoirement lieu d'un dictionnaire français-japonais.

A RESIDENCE AT NAGASAKI AND HAKODATE IN 1859-1860, with an account of Japan generally, by C. Pemberton Hodgson. Londres, 1861, in-8°.

M. Hodgson a été consul anglais à Nagasaki et dans le port nouvellement ouvert de Hakodate, et nous donne ses impres-

sions sur ce qu'il a vu du pays et des hommes. Il n'est pas savant dans l'histoire du pays, comme on peut facilement s'en convaincre par l'opinion qu'il énonce, que l'origine de l'écriture chinoise doit être cherchée au Japon, et par quelques autres hérésies de ce genre; mais il ne se donne pas pour historien, et c'est accidentellement et inutilement qu'il avance de faibles suppositions de ce genre. Il nous donne une idée nette et assez vivement exprimée de sa vie au Japon, de son contact avec le peuple et l'administration, et du pays, autant qu'il a pu le parcourir. Les Japonais lui ont donné une haute opinion de leur énergie, de leur intelligence et de leur politesse, et la beauté du pays l'a rempli d'admiration. Il expose, avec beaucoup de franchise et de bienveillance pour les Japonais, une partie des difficultés auxquelles donnent lieu les traités qu'on leur a imposés et qui froissent, sous beaucoup de rapports, des habitudes et des règles qui passaient au Japon pour les premiers éléments de l'ordre dans une société policée, et il espère qu'on pourra, par une condescendance mutuelle, graduellement vaincre ces difficultés, et que les Japonais seront en état de défendre leurs droits et leur indépendance. Puisse-t-il avoir bien vu! J. M.

THE CHINESE CLASSICS, with a translation, critical and exegetical notes, prolegomena and copious indexes, by James Legge, D. D. in seven volumes. Vol. I, containing Confucius analects, the great learning, and the doctrine of the man. Hongkong, 1861, in-8° (136 et 376 pages). Prix, à Londres, 2 liv. 2 sh.

M. le D' Legge fait partie de la Société des missions de Londres, qui est de toutes les Sociétés de missions protestantes celle qui a formé le plus de savants distingués. Il a travaillé pendant un séjour de vingt ans en Chine à une traduction et un commentaire des King et des Ssé-chou, et a publié l'année dernière le premier volume de cette collection. Il a fait précéder son texte d'une introduction générale sur

les livres de Confucius et de ses premiers disciples, sur leur autorité et la formation de leur texte, sur la vie de Confucius et l'influence de ses doctrines. Le premier volume contient ensuite le texte, la traduction et le commentaire explicatif du Lun-yu, du Ta-hio et du Tchoung-young, qui sont suivis de sept différentes tables de mots et de matières. Le texte chinois est imprimé sur le haut des pages, dans un gros caractère un peu lourd, mais très-lisible; puis vient au milieu de la page la traduction anglaise, et en bas le commentaire historique et philologique. Dans cette dernière partie, M. Legge s'est servi du charmant petit corps de chinois que la Société des missions de Londres a fait graver pour sa petite édition de la traduction de la Bible. M. Legge ne s'est attaché, dans sa traduction et son commentaire, à aucun commentateur chinois en particulier; il en a consulté les principaux et en a fait un choix. Il paraît que le second volume de ce grand ouvrage a paru au commencement de l'année actuelle, et contient Meng-tseu; je n'ai pas encore réussi à le voir. Le troisième doit contenir le Chou-king. D'après le Dictionnaire de Morrison, c'est l'ouvrage le plus considérable par son étendue, le plus important par son sujet et le plus distingué par le savoir qui ait été entrepris en Chine par les Européens. — J. M.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XIX.

,		
MEMOTER	TOTAL	TRADUCTIONS.
ME MORES	PC I	I BADUC HONS

P	ages.
De l'alphabet de Pa'sse-pa, et de la tentative faite par Khou- bilaï-Khân, au XIII° siècle de notre ère, pour transcrire la	
langue figurative des Chinois au moyen d'une écriture alpha-	
bétique. (G. PAUTHIER.)	5
Notice sur la lexicographie hébraïque, avec des remarques sur quelques grammairiens postérieurs à Ibn-Djanâ'h. (M. Ad.	
Neubauer.) (Suite)	41
Suite	127
Suite	359
Notice sur quelques manuscrits arabes relatifs aux mathémati- ques, et récemment acquis par la Bibliothèque impériale.	
(M. F. WOEPCKE.)	101
Étude sur la propriété foncière en pays musulmans, et spécia-	
lement en Turquie (M. Belin.) Suite	156
Fin	257
Études historiques et philologiques sur Ebn-Beithar. (Le D'	
Leclerc.)	438
Sur une inscription mongole en caractères pa'-sse-pa. (M. A.	
Wylie.)	461
Note sur l'enseignement en Perse. (M. A. NICOLAS.)	472
De la géographie de l'Avesta (M. M. Bréal.)	482
Le brahme Tchengrénghâtchab (M. M. Bréal.)	497
NOUVELLES ET MÉLANGES.	
Procès-verbal de la séance du 13 décembre 1861	81
Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe, par M. le D' H. W. Engelmann. (Ch. Depaiment.) — The cuneiform inscriptions of western Asia. (J. Oppent.) — Dic-	
tionnaire arménien-français, par M. Ambroise Calfa. (Victor	

	n
Procès-verbal de la séance du 10 janvier 1862	Pages.
Voyage scientifique de M. Dorn dans le Mazandéran, etc. (N. Kharikoff.) — L'Empire japonais et les archives de M. de Siebold. (L. de Rosn.) — Specimen e litteris orientalibus, etc. — A grammar of the pushto or language of the Afghans, etc. (Gangin de Tassy.) — Lettre de M. Pauthier à M. Reinaud.	
Procès-verbal de la séance du 14 février 1862 Procès-verbal de la séance du 14 mars 1862	
Vocabulaire de l'Afrique centrale, par M. H. Barth. (A. D'ABBADES.) — Lettre de M. l'abbé Bargès à M. Mohl. — Die vedischen Nachrithten von den Nazatra, par M. Weber. (M. BRÉAL.)	
Procès-verbal de la séance du 11 avril 1862	
Ambassade de Vaçif-efendi en Espagne. (Barrier du Meynard.) — Essays on the sacred language, writings and religion of the Parsess, par M. Haug. (J. Οργεπτ.) — Les ruines d'Δni, par M. Brosset. (V. Language). — Traité de météorologie, de physique et de galvanoplastie, rédigé en arabe par M. Soliman al-Haraïri. (J. Moul.) — Dictionnaire japonais, par M. Léon Pagès. — A residence at Nagusaki and Hakodate in 1859-1860, par M. Hodgson. (J. M.) — The Chinese Classics, par M. Legge. (J. M.)	

FIN DE LA TABLE.





"A book that is shut is but a block"

A BOOK INDIA GOVT. OF INDIA

NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.

B. B. T. B. N. DELHI.